

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSE, BIND XXX, NR. 1

RECHERCHES SUR
LES FORMES ANTIQUES DE MARIAGE
DANS L'ANCIEN DROIT ROMAIN

PAR

C. W. WESTRUP



KØBENHAVN
I KOMMISSION HOS EJNAR MUNKSGAARD
1943

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Publikationer i 8^{vo}:

Oversigt over Selskabets Virksomhed,
Historisk-filologiske Meddelelser,
Arkæologisk-kunsthistoriske Meddelelser,
Filosofiske Meddelelser,
Matematisk-fysiske Meddelelser,
Biologiske Meddelelser.

Selskabet udgiver desuden efter Behov i 4^{to} Skrifter med samme
Underinddeling som i Meddelelser.

Selskabets Adresse: Dantes Plads 35, København V.

Selskabets Kommissionær: *Ejnar Munksgaard*, Nørregade 6,
København K.

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSE, BIND XXX, NR. 1

RECHERCHES SUR
LES FORMES ANTIQUES DE MARIAGE
DANS L'ANCIEN DROIT ROMAIN

PAR

C. W. WESTRUP



KØBENHAVN
I KOMMISSION HOS EJNAR MUNKSGAARD
1943

Printed in Denmark.
Bianco Lunos Bogtrykkeseri A/S.

AVANT-PROPOS

Dans une communication faite aux Journées de la Société d'*Histoire du droit* de Paris tenues à Bruxelles, en juin 1926, j'avais présenté un aperçu de quelques observations sur les formes primitives du mariage romain, et particulièrement, en partant du droit comparé, sur les origines du mariage dit sans *manus*. Ces considérations faisant plaisir aux historiens du droit, elles furent incessamment publiées par le *Recueil Sirey*, Paris*. Depuis lors, ces problèmes relatifs aux formes antiques de mariage, qui sont non seulement d'une si haute importance pour comprendre l'ancienne famille romaine, et avant tout pour nous faire une idée historiquement documentée de la *patria potestas*, mais encore probablement d'un intérêt considérable pour l'histoire politique de la lutte des plébiciens pour l'égalité civile, ont été remis en discussion.

En effet, des hypothèses nouvelles ont été avancées pour résoudre les problèmes qui nous occupent, et bien des détails des textes ont été examinés afin de fonder et d'éclaircir les nouveaux points de vue. Cependant, jusqu'à présent, personne n'a tenté d'aborder une étude d'ensemble des nombreux problèmes spéciaux, de caractère fort divers et souvent d'une explication bien difficile, en partie jamais discutés, qui entourent sûrement l'ancien droit matrimonial romain. Dans ces circonstances il m'a paru opportun d'étudier à nouveau tous ces problèmes de plus près, et, en particulier, de faire un nouvel examen, approfondi, minutieux et méthodique, non seulement des textes juridiques d'une époque ultérieure mais encore, et surtout, des textes de la

* GEORGES CORNIL, *Revue de l'Université de Bruxelles*, No 4 1927.

littérature archéologique, et bien entendu, avant d'entrer dans le cœur du problème même du mariage sans *manus*, de faire précéder ces nouvelles études par des investigations détaillées sur l'antique mariage sacré établi par la *confarreatio*.

Tel est l'objet de ce mémoire, que je me permettrai maintenant de remettre, en vue de recherches plus approfondies, aux mains de mes savants confrères.

Copenhague, février 1943.

PREMIÈRE PARTIE
LE MARIAGE SACRÉ

Le mariage patricien avec *manus*.

GAI. I 112: *Farreo in manum conveniunt per quoddam genus sacrificiū quod Jovi Farreo fit; in quo farreus panis adhibetur, unde etiam confarreatio dicitur; conplura praeterea hujus juris ordinandi gratia cum certis et sollemnibus verbis, praesentibus decem testibus, aguntur et fiunt. Quod jus etiam nostris temporibus in usu est; nam flamines majores, id est Diales Martiales Quirinales, item reges sacrorum, nisi ex farreatis nati non leguntur: ac ne ipsi quidem sine confarreatione sacerdotium habere possunt.* Edit. KÜBLER 1928. ULP. Regulae IX 1: *Farreo convenitur in manum certis verbis et testibus X praesentibus et sollemni sacrificio facto, in quo panis quoque farreus adhibetur.* Edit. SCHULZ 1926.

SERV. Georg. I 31: . . . apud veteres nuptiae siebant: . . . farre, cum per pontificem maximum et Dialem flaminem per fruges et molam salsam conjungebantur . . . unde confarreatio appellabatur . . . BRUNS, *Fontes iuris romani antiqui*, II⁷ 78. SERV. Aen. IV 103: *quid est enim aliud «permittere dextrae», quam in manum convenire? quae conventio eo ritu perficitur, ut aqua et igni adhibitis, duobus maximis elementis, natura conjuncta habeatur: quae res ad farreatas nuptias pertinet, quibus flaminem et flaminicam jure pontificio in matrimonium necesse est convenire.* IV 339: *quid si fit legitimae nuptiae . . . confarreatione conjunctus . . . ut flamini et flaminicae convenit . . . ad ignem pertinet, per quem mos confarreatonis firmabatur . . . ne aut legitime jugatam contra fas reliquise videretur . . .* IV 374: *mos enim apud veteres fuit, flamini ac flaminicae, dum per confarreatonem in nuptias convenirent. sellas duas jugatas ovilla pelle superinjecta poni ejus ovis, quae hostia fuisset, ut ibi nubentes velatis capitibus in confarreatione flamen ac flaminicae residerent.* Edit. THILO.

1. Le mariage constitue dans l'ancien droit le fondement sur lequel repose le vieil édifice de la famille patriarcale dont le centre est le foyer domestique et dont le maître pilier est l'autorité du chef de famille, la *patria potestas*. La fin de l'association de l'homme et de la femme ne se trouve pas dans les époux eux-mêmes; son but essentiel est d'assurer la perpétuité de la race, et d'en accroître la puissance par la procréation des enfants.

Le mariage romain était, comme le disent les textes, contracté *liberorum quaerendorum causa*¹. Sp. Carvilius Ruga, le premier qui, d'après la tradition romaine, ait divorcé, se justifia en disant que, sa femme étant restée stérile, il manquerait au serment sacré qu'il avait dû prêter devant les censeurs; il s'était marié pour avoir des enfants². Le terme *matrimonium* lui-même signifie proprement «maternité [légale]»³. Chez les anciens Grecs le mariage, γάμος, était également formé πατίδων ἐπ' ἀρότῳ γυνησίων. Ce terme consacré faisait souvent, semble-t-il, partie des formules solennelles mêmes qui étaient prononcées lors de la formation du mariage par l'έγγυησις⁴. Mais au-dessus de cette conception «juridique» et élémentaire du mariage s'élevaient, en effet, sous une forme nationale et proprement romaine, les antiques idées sur le sens religieux de la perpétuation de la race. Pour les anciens Grecs le mariage était le complément de la vie humaine, τέλος⁵. Les dieux qui président aux unions conjugales et le protègent sont appelés θεοί τέλειοι. Celui qui n'a pas de posté-

¹ ENNIUS, *Cresphontes* 120: *ducit me uxorem liberorum sibi quaeendum gratia*. Passage cité chez FESTUS v. *quaeo*. Édit. LINDSAY.

² AULU-GELLE, *Noctes Atticae* IV 3, 2: *quod inrare a censoribus coactus erat uxorem se liberum quaerundum gratia habilurum*. Cf. XVII 21, 44. Édit. HOSIUS.

³ AULU-GELLE, XVIII 6, 9: (*matronam*) *dictam ita esse a matris nomine, non adepto iam, sed cum spe et omni mox adipiscendi, unde ipsum quoque «matrimonium» dicitur*. Cf. ci-dessous.

⁴ Kleisthènes, tyran de Sicyone en Péloponèse, prononce cette formule à l'occasion du mariage de sa fille avec l'Athèenien Mégaklès: Je donne ma fille Agariste en mariage à Mégaklès des Alkméonides conformément aux lois athénienes (νόμοισι τοῖσι Ἀθηναῖσι). Hérodote VI 131. Voir dernièrement W. ERDMANN, *Die Ehe im allen Griechenland* (1924) 243 s. cf. 155 ss. Γάμος signifie proprement «copula carnalis»? BOISSACQ, *Dictionnaire étymol. de la langue grecque* (1916) v. γάμος. Chez les Hindous la femme mariée est appelée du nom de jāyā, «celle qui enfante». Voir d'ailleurs, pour le droit comparé, mon *Introduction to early Roman Law*, vol. I, *Community of Cult* (1943), Book II, *The sacral Family*, chapt. 1 1 2.

⁵ POLLUX, *Onomastikon* III § 38 (Édit. BETHE), dit que dans les anciens temps, au lieu d'appeler le mariage par son nom particulier (γάμος), on le désignait simplement par le mot τέλος.

rité est ἡμι-τελής¹. Le mariage des *gentes* patriciennes de l'ancienne Rome était un sacrement, la cérémonie sacrée par excellence. Pour les anciens Romains comme pour les Hindous et les anciens Grecs le mariage consistait par essence en une communauté de culte².

Le mariage de l'ancien droit romain civil qui, à l'origine, se confondait avec le droit sacré patricien, était une union *sainte*, établissant entre l'homme et la femme une «société complète de vie», *consortium omnis vitae*, c'est-à-dire une communion absolue d'intérêt divin et humain, une «association de Droit divin et humain», *divini et humani juris communicatio*, comme dit la définition célèbre du mariage que donneront encore les jurisconsultes classiques³ — sous l'influence de la philosophie grecque — dans un temps où elle ne sera plus qu'une réminiscence lointaine du caractère de l'antique mariage sacré. Et de même que le mariage, par essence, consistait avant tout en une communauté de culte, de même son objet, *liberorum procreatio*, présentait un caractère fortement religieux. Son but essentiel était de procurer à la famille *l'heres sacerorum* qui pût perpétuer le culte des ancêtres. Or, du moment que cette solidarité sacrale de la famille et des générations formait l'élément constitutif de la notion même du mariage, il fallait surtout, pour l'établissement d'un mariage légitime, que les enfants qui en naissaient participent aux *sacra* de la famille, dont ils allaient assurer la perpétuité. Mais dès lors la mère elle-même devait forcément être associée au culte privé de cette *domus*, elle devait faire pleinement partie de la famille agnatique du mari et par conséquent être soumise à l'autorité du chef de famille; elle devait être soumise à la puissance générale du *paterfamilias* sur sa *domus*, cette entière puissance, qui, dans ses relations variées, s'est différenciée

¹ E. HRUZA, *Beiträge sur Geschichte des griech. u. röm. Familienrechtes* I (1892) 127. ERDMANN 135 ss.

² *Introduction* I, Book II, chapt. 1, *Community of Cult* I—II. Sur les caractères fondamentaux du culte ancestral en Grèce, voir dernièrement WERNER KAMPS, «Les origines de la fondation cultuelle dans la Grèce ancienne», *Archives d'Histoire du Droit oriental* I (1937) 145 ss. Cf. L. R. FARRELL, «Greek Hero Cults and Ideas of Immortality», *Gifford Lectures* (Oxford 1921) 343 ss.

³ MODEST. *Dig.* XXIII 2, 1. Voir ci-dessous. Cf. DION. *Halic.* II 25, 1: κοινωνία ἀπάντων χρημάτων τε καὶ ἱερῶν. BRUNS, *Fontes iuris romani antiqui*⁷ I 6. MACROB. *Sat.* I 15, 21: (*postridie autem nuptam*) in domo viri dominium (incipere debet adipisci) et rem divinam facere.

avec le temps et a pris des noms distincts, mais qui, à l'origine, portait probablement pour toutes les variétés un nom identique: *manus*¹. Et c'est, en effet, de cette puissance du *paterfamilias* sur la femme que venait, selon la conception antique, sa puissance sur les enfants.

Cette association de la femme à la famille agnatiche du mari qui, d'après le droit sacré patricien, manifestait tout d'abord l'initiation de la femme aux *sacra* de cette *domus*, devait être de notoriété publique. Du moment que le but du mariage était de procurer à la famille l'héritier légitime qui seul pourrait continuer le culte des ancêtres et assurer ainsi — par la puissance tutélaire et protectrice des «pères» — l'existence de la race, il fallait pour la contractation du mariage certaines conditions, si l'on veut, de forme et de fond, capables de rendre indubitable et notoire la légitimité de la participation du *fils* aux *sacra* de la famille. Seul le fils légitime pouvait dûment célébrer le culte².

Cette nécessité sacrale de certaines conditions, requises par le droit sacré coutumier, pour la validité du mariage, a dû certainement, dès le début, recevoir une base plus profonde dans les restes des conceptions antiques particulières qui, de bonne heure, à côté des idées populaires sur l'âme et la mort, étaient devenues une partie substantielle de toute forme pleinement évoluée du culte des ancêtres: la croyance en une sorte d'immortalité *personnelle*, c'est-à-dire l'idée transcendante que la personnalité pleine et entière du progéniteur de la race, du *paterfamilias* par excellence, en vertu d'une succession ininterrompue, continue à s'affirmer immortellement dans sa postérité et assure ainsi, par une incarnation perpétuelle, l'existence de la race. Et, en effet, cette autre série d'idées primitives qui devaient leur origine commune à un sentiment particulier et fortement religieux de la solidarité, pour ainsi dire, organique des générations, faisait simplement de la communauté de culte, une communauté de *sang*. Le pieux maintien des sacrifices aux pères défunt devient une condition de l'immortalité des ancêtres dans la descendance. Cette idée que dans le fils se perpétue la vie du père a dû avant tout constituer un élément fondamental

¹ Voir mon *Introduction to early Roman Law*, Vol. III, *Patria potestas*, 1 «The Nascent Law» (1939), Book II 2, p. 153 ss.

² *Introduction I*, Book II, chapt. 1 I 1.

de la conception du mariage et par conséquent de sa formation même: seul le fils légitime du père, c'est-à-dire le fils de son sang, pouvait recevoir et continuer la personnalité du *paterfamilias*. Or, il s'ensuivait que certaines cérémonies et certaines formes déterminées, susceptibles, dans l'esprit des anciens, d'assurer la légitimité de la reproduction perpétuelle du *paterfamilias*, étaient, en ces temps anciens, indispensables pour la conclusion d'un mariage complet¹.

2. Dans la pensée des patriciens de la Rome ancienne, était seul réputé *justae nuptiae*², le mariage accompli par la cérémonie dite *confarreatio*³: en présence du grand pontif et du *flamen Dialis*, le flamine de Jupiter, et devant dix témoins, un gâteau fait avec de l'épeautre, *farreus panis*, était offert, au milieu de la récitation des «paroles solennelles», à Jupiter Farreus⁴. Le texte de Gaius dit seulement que le sacrifice consistait en l'offrande d'un gâteau de *far*⁵. Mais Servius nous donne sans doute des renseignements supplémentaires de la plus haute importance pour préciser le caractère de ce gâteau même, en particulier au point de vue de l'histoire de la culture. Il signale que le mariage s'établissait par *far* si le mari et la femme étaient unis *per fruges et molam salsa*⁶. Outre le gâteau d'épeautre le sacrifice comprenait donc des grains des champs. Et le *farreus panis* était fait de *mola salsa*, «mouture salée», ce qui veut dire de blé grossièrement moulu, mêlé de sel, la nourriture toute primitive des anciennes peuplades agraires⁷. Or, s'il en est bien ainsi, nous avons sous nos yeux un sacrifice⁸ qui remonte cer-

¹ Voir mon *Introduction* III 1, Book III, *Genius*. Cf. le compte-rendu de RUDOLF DÜLL, *Zeitschr. der Sav.-Stift. Röm. Abt.* LX (1940) 7 (extrait).

² SERV. *Aen.* IV 339: *quid si fit legitimae nuptiae... confarreatione coniunctus...* Édit. THILO. Les «*nuptiae*» proprement dites: «les noces».

³ GAI. I 112. ULP. *Reg.* IX 1. SERV. *Georg.* I 31. SERV. *Aen.* IV 339: *mos confarreatonis*. IV 374: *per confarreatonem in nuptias convenire*. IV 103: *farreatae nuptiae*.

⁴ GAI. I 112. ULP. *Reg.* IX 1.

⁵ GAI. I 112.

⁶ SERV. *Georg.* I 31. Cf. ci-dessous FEST. v. *immolare*.

⁷ PLIN. *hist. nat.* XVIII 7. La fabrication de *mola salsa* à l'usage des sacrifices constituait encore une fonction importante des vestales. SERV. *Ecl.* VIII 82. GEORG WISSOWA, *Religion und Kultus der Römer*² (1912) 159 cf. 411.

⁸ Cf. FEST. v. *mola*. De *mola*: *immolare* «immoler», «sacrifier». Cf. FEST. v. *immolare*: *est mola, id est farre molito et sale, hostiam perspersam sacrare*. SERV. *Aen.* V 745: «*farre pio*», *vel quia exinde sacrificabant: vel quia mos fuit apud majores ut divinum ignem farre servarent...*

tainement aux temps très anciens, à une époque, antérieure à l'usage du pain de froment, où on se servait encore des moulins de pierre à main¹. Nous retrouvons pareil rite dans le rituel brahmanique des Hindous et probablement des traces dans le mariage de l'ancienne Grèce².

Le sacrifice à Jupiter comportait de plus, comme nous l'apprend également Servius, l'immolation d'un mouton. Festus dit expressément que c'est une *hostia*. Ce sacrifice constituait donc un rite expiatoire destiné à rendre les dieux propices, un *pia-culum*. Le mariage nécessitait une purification de la famille, de même que le début de la récolte nouvelle exigeait *piaculi gratia* le sacrifice de la *poreca praecidanea* offerte à Cérès et à *Tellus Mater*³. Chez les Étrusques les cérémonies du mariage étaient accompagnées d'un sacrifice semblable, avec cette seule différence que l'*hostia* consistait en un porc⁴. Il est possible que l'*hostia* romaine ait également été à l'origine de la même espèce.

La *confarreatio* comprenait un autre élément très caractéristique et au point de vue historique bien remarquable: Dans la cérémonie (*in confarreatione*) les *nubentes* étaient assis ensemble, *velatis capitibus*, sur un siège — *sellae duae jugatae*⁵, comme dit Servius — couvert de la peau du mouton immolé⁶. Sans doute ce rite est une survivance de temps encore plus reculés, c'est-à-dire de la phase de la vie pastorale où table et bancs étaient inconnus. Le rite, à l'origine peut-être un rite magique dont l'objet était de rompre le tabou sexuel, basé sur des instincts mystérieux de doute ou de vénération, et qui probablement par une inoculation mutuelle mettait l'homme et la femme en com-

¹ *Mola* «meule» de *molo*. Cp. goth. *malan*, germ. «mahlen». ERNOUT et MEILLET, *Dict. élym. lat.* (1932) v. *molo*.

² LEIST, *Altarisches jus gentium* (1889) 159 s. FUSTEL DE COULANGES, *La Cité antique*²⁵ 45. W. WARDE FOWLER, «Confarreatio. A Study of patrician usage», *Journal of Roman Studies* VI (1916) 186 s. (FRAZER, Golden Bough. CRAWLEY, Mystic Rose, WESTERMARCK.)

³ Cf. SERV. *Aen.* III 136: *apud veteres neque uxor duci neque ager arari sine sacrificiis peractis poterat*. — AULU-GELL., IV 6, 7, 8. VARRON chez NONIUS II p. 163, 17. FEST. v. *praecidaneam porcam*. Une description de la cérémonie: CATON, *de agr. cult.* 134. WISSOWA 193 s. Cf. 411 s.

⁴ VARRO, *de re rust.* II 4, 9.

⁵ D'où le nom de *conjugium* «union conjugale»? Cp. gr. συζυγία. ARISTOT. *Politika* I 3 p. 1253 (σύζευξις). Cf. γυγόν γαμήλιον. CORP. *inscr. graec.* III N° 6240. HRUZA I 129²⁰. [Le terme n'a sûrement aucun rapport avec *jugum* «joug»: «accouplement» des jeunes mariés. Cf. ISIDOR. IX 7, 20.]

⁶ SERV. *Aen.* IV 374.

munion mystique¹, s'est maintenu dans la suite comme symbole de la vie commune et perpétuelle. Pareille cérémonie se retrouve dans le mariage brahmanique, apparemment à titre de rite de fécondité². Pour ce qui est du rite de «voiler la tête» (*velatis capitinis*³), cette cérémonie a évidemment été considérée par les anciens eux-mêmes comme le plus important des rites «nuptiaux», puisque c'est de cet acte que les noces ont tiré leur nom. D'autre part, la signification primitive de ce mot est bien discutable et, en effet, elle a été maintes fois remise en discussion. Pourtant un examen linguistique aboutirait certainement à une explication plausible, qui peut s'accorder avec des considérations d'ordre sociologique.

Le terme *nuptiae* est dérivé de *nubo*. Mais il y a doute sur la question du sens premier de ce mot. Les anciens rattachaient *nubo* (*nupta*) au gr. νυμφή⁴. Mais ils établissaient aussi un rapport entre *nubo* et *nubes*⁵. Or, *obnubo* n'a d'autre sens que «voiler (la tête)», et il semble difficile de le séparer de *nubo*. Si le rapprochement est bien exact, *nubere marito* voudrait dire proprement «prendre le voile à l'intention du mari», et l'acte du mariage aurait été désigné par la cérémonie de la prise du voile (*flammeum*) symbolisant la perte de la liberté pour l'épouse, et sa réclusion dans la demeure du mari⁶.

La consécration à Jupiter d'un pain de *far*, c'est-à-dire d'un

¹ CRAWLEY, *The Mystic Rose*, chapt. XIV. The idea that all contact of man and woman is dangerous forced men to devise a plan for counteracting such danger. «The ceremonies of marriage are intended to neutralise these dangers, and to make the union safe, prosperous and happy. With this is connected the wish to bind the one to the other, so as to prevent, if possible, later repudiation.» Cf. FOWLER I. c. 190 ss.

² Cp. le rite hindou: *Pāraskara* I 8, 10. *Aṣṭvalāyana* I 8, 9 s. LEIST. 153 ss. Cf. E. SAMTER, *Familienfeste der Griechen und Römer* (1901) 100 ss.

³ SERV. Aen. IV 374.

⁴ FEST. v. *nuptam*: *nuptam a Graeco dictam*. *Illi enim, (novam) nuptam νέαν νύμφην appellant*. Édit. LINDSAY 173.

⁵ VARRO de *ling.* Lat. V 72 cite un mot *nuptus* «opertio»: ... *nuptu i. e. opertione, ut antiqui, a quo nuptiae nuptus dictus*. Cf. FEST. v. *nuptias*: *nuptias dictas esse ait Santra ab eo quod νυμφεῖα dixerunt Graeci antiqui γάμον ...; Aelius et Cincius, quia flammeo caput nubentis obvolvatur, quod antiqui ob-nubere vocarint*. LINDSAY 174. FEST. v. *obnubil*: *obnubil, caput operit; unde et nuptiae dictae a capitinis opertione*. LINDSAY 201.

⁶ *Nubo* serait ainsi à *nubes* comme *caedo* à *caedes* etc. Citation textuelle de ERNOUT et MEILLET v. *nubo*. Voir pourtant plus loin.

Certa et solemnia verba? Prononcés par les prêtres ou par les parties elles-mêmes? En ce dernier cas: formules rituelles par lesquelles les *nubentes* déclarent leur volonté d'établir une vie commune? KARLOWA, *Röm. Rechtsgeschichte* II (1901) 156. Ou plutôt prières (FUSTEL DE COULANGES 47) pour obtenir la bien-

gâteau de *mola salsa*, a dû jouer un rôle fort important dans la conclusion même de la *confarreatio*, car c'est elle qui donnait son nom au mariage. Et, en effet, ce *farreum libum*, offert au *Iovi Farreo*, le dieu protecteur du mariage, au milieu d'une pompe religieuse, était ce qui rendait sensible d'une manière très simple l'idée même du mariage, en particulier si nous sommes fondés à voir dans ce rite une sorte de communion sacramentelle: les jeunes mariés partageaient, c'est-à-dire mangeaient ensemble¹ un morceau du gâteau consacré avant de le jeter dans le feu du sacrifice. Dans cette hypothèse, il serait encore plus facile de comprendre le nom expressif de *con-farreatio*: le partage du *farreus panis* unissait les deux époux en une communion de culte et de bien.

La cérémonie de la *confarreatio*, qui sans doute se passait en public, dans un temple ou plutôt, au moins par la suite, dans la *curia*² où était adorée Junon, la déesse du mariage, comme *Juno Juga*³, était suivie d'un autre rite dit *aqua et igni accipere* dans la maison du mari⁴. Sur le seuil de la maison, la femme était accueillie aux *sacra domestica* avec «l'eau et le feu»,

veillance des dieux protecteurs et ainsi la fécondité du mariage? [Cf. ci-dessous SERV. *Aen.* III 136.] ROSSBACH, *Röm. Ehe* (1853) 111. P. E. CORBETT, *The Roman Law of Marriage* (Oxford 1930) 73.

¹ DION. *Halic.* II 25: τὸ δὴ κοινωνούς τῆς ἱερωτάτης τε καὶ πρώτης τροφῆς γενέσθαι γυναικας ἀνδράσι (?) KARLOWA II 155 s. A. DIETERICH, *Eine Mithras-liturgie*² (1910) 122 cf. 121, 230 f. Dans le mariage brahmanique les époux futurs partageaient l'offrande de riz. Pour les Grecs voir PLUT. *Solon* 20. *Praecepta conjug.* 1. QUINTE-CURCE VIII 4, 27 (Macédoniens). FUSTEL DE COULANGES 45. PFISTER, PAULY-WISSOWA-KROLL, *Real-Encyclopädie der class. Altertumswiss.* XI col. 2173 s.

² Dans ce sens MARQUARDT-MAU, *Das Privatleben der Römer* (1886) 35 f. KARLOWA II 155. FOWLER 187 ss. Voir pourtant ROSSBACH, *Röm. Ehe* 109: dans la maison paternelle de la mariée comme à Athènes. Cf. d'ailleurs «Supplement» to *Introduction to early Roman Law* 1934–43.

³ Cp. "Ἥρα Ζύγια des Grecs. FEST. v. *jugarius*: Juno Juga quam putabant matrimonia jungere; v. *curiales mensae*.

⁴ SERV. *Aen.* IV 103: *in manum . . . conventio eo ritu perficitur, ut aqua et igni adhibitis . . .* IV 339. FEST. v. *aqua et igni*: *aqua et igni accipiuntur nuptiae, videlicet . . .* Cf. FEST. v. *facem*. VARRO ap. SERV. *Aen.* IV 167: *aqua et igni mariti uxores accipiebant*. VARRO *de ling. Lat.* V 61: *ignis et aqua; ideo ea nuptiis in limine adhibentur quod conjungit*. OVID. *Fasti* IV 788, 792: *ignis et unda . . . his nova fit conjux*. DION. II 30, 6: Romulus maria les Sabines κατά τοὺς πατέρους ἐκάστης ἔθισμούς ἐπὶ κοινωνίᾳ πυρὸς καὶ ὑδατος ἐγγυῶν τοὺς γάμους. ROSSBACH 361. SAMTER, *Familienfeste* 15.

Analogies présentées par des coutumes d'autres peuples: SAMTER, *Geburt, Hochzeit u. Tod.* (1911) 72 s. *Familienfeste* 14 ss. O. SCHRADER-A. NEHRING, *Reallexikon der indogerm. Altertumskunde* I (1917–23) 473 (Samagites et Lithuaniais). ED. HERMANN, «Die Eheformen der Urindogermanen», *Ges. d. Wiss. zu Göttingen-Nachr. Phil.-hist. Kl. Fachgr.* III. N. F. I. (1934) 62 s. Cf. ERDMANN, *Die Ehe im alten Griechenland* 252 s.

symboles des deux éléments naturels requis pour la vie commune¹. Par cette *aqua et igni communio*², étroitement liée à la cérémonie de la *confarreatio*³, étaient confirmées les *farreatae nuptiae*, comme dit Servius⁴. Par *aqua et igni nova fit coniux*⁵. La célébration de la *confarreatio* était, à l'origine, précédée de la prise des auspices, les *auspicia nuptiarum* proprement dits, afin de connaître la volonté des dieux⁶. Au début sans doute rite particulièrement patricien, cet usage, devenu formalité vainc, s'établit par la suite pour tout mariage⁷.

Les cérémonies religieuses qui entouraient l'ancien mariage sacré romain présentent certainement, en grande partie, des analogies frappantes avec les rites matrimoniaux qui existaient non seulement chez les anciens Hindous, mais encore chez les Hittites, et qui sont en usage chez les Hindous aujourd'hui encore⁸; dans leurs caractères substantiels, quelques-unes de ces cérémonies: le sacrifice nuptial et le rite des *sellae duea jugatae*, se rattachent probablement aussi au vieux rituel pratiqué chez nos ancêtres depuis des temps immémoriaux, peut-être même depuis une époque antérieure à la séparation des races indo-européennes. La *confarreatio* telle qu'elle apparaît dans nos textes comprenait donc pour partie de vieilles cérémonies religieuses du mariage dans leur forme originale. La *confarreatio* historique est sans doute le résultat d'une longue évolution pré-romaine. Cependant, l'ensemble des cérémonies qui accompagnaient anciennement dans l'usage des Romains la conclusion

¹ Cf. ci-dessus SERV. *Aen.* IV 103: ... *ut aqua et igni adhibitis, duobus maximis elementis, natura conjuncta habeatur...* FEST. v. *aqua et igni: videlicet quia hae duea res humanam vitam maxime continent.* Cf. v. *facem.* OVID. *Fasti* IV 787 ss.

² FEST. v. *facem:* ... *sive ut ignem atque aquam cum viro communicaret.* Cf. SERV. *Aen.* IV 103.

³ SERV. *Aen.* IV 103: *quae res (aqua et ignis) ad farreatas nuptias pertinet.* IV 339: *ad ignem pertinet, per quem mos confarreatonis firmabatur.*

La cérémonie de *aqua et igni accipere* s'est perpétuée et se présentait, liée à la *in domum deductio*, non seulement dans le mariage par *coemptio*, «l'achat» fictif, mais encore dans le mariage historique *sine manu*. Cf. CORBETT 73 s.

⁴ SERV. *Aen.* IV 339.

⁵ OVID. *Fasti* IV 788. 792.

⁶ SERV. *Aen.* I 346: *praecepit nuptias.* VARRO ap. SERV. *Aen.* IV 45. Cf. PLIN. *hist. nat.* X 21. Cf. SERV. *Bucolica* VIII 29: *ut Iovis omne matrimonium celebretur.* SERV. *Aen.* IV 339. cf. 166.

⁷ CIC. *de divin.* I 16, 28. VAL. MAX. II 1, 1. BLÜMNER, *Die röm. Privataltertümer* (1911) 354 s.

⁸ ED. CUQ, *Les lois hittites* (1924) 29: Sacrifice d'une brebis et offrande d'un pain d'épeautre.

d'un mariage complet, portait, depuis longtemps, l'empreinte particulière de la pensée religieuse et morale des Romains, ou de leurs plus proches aïeux. Le rite dit *aqua et igni accipere*, avait évidemment pris un caractère proprement romain; et il en est de même, et davantage encore, pour la prise des auspices. Et pour ce qui est des dieux protecteurs du mariage, cette partie du rituel est assurément tout à fait romaine, et même d'une provenance relativement tardive. Le sacrifice *farreus panis* était, d'après les textes, offert à Jupiter Optimus Maximus et administré par le *flamen Dialis* sous le contrôle du *pontifex maximus*¹. Or, l'introduction du culte de Jupiter doit assurément être postérieure à l'établissement de la grande Rome, la Cité des Tarquins, et à l'institution d'un culte d'État². La présence du flamme de Jupiter et du grand pontife, représentant du culte de la Cité, se rapporte donc, elle aussi, à une date tardive.

Nous devons croire que c'est jusqu'aux origines mêmes de la *confarreatio* des textes que remonte la prescription, signalée par Gaius, suivant laquelle c'était une condition nécessaire pour obtenir les sacerdoce des *flamines majores* et du *rex sacrorum* que les candidats pussent prouver non seulement qu'ils étaient mariés *farreo*, mais encore qu'ils étaient issus *ex farrealis*. En tant que forme de mariage valable au point de vue social et juridique, la cérémonie religieuse de la *confarreatio* historique a probablement commencé par être un mariage exclusivement sacerdotal. Le mariage *farreo* a donc fait sa première apparition dans le cercle restreint des grands prêtres, d'où il s'est étendu bientôt dans la vieille aristocratie patricienne. Un changement du caractère de certaines cérémonies du vieux rituel nuptial par suite d'une évolution des idées religieuses et d'un changement des mœurs, ainsi qu'une modification de l'ordre chronologique des rites, ont même pu se produire dans la suite. Mais dans sa substance, l'ensemble des cérémonies de la *confarreatio* que la tradition romaine fait remonter à Romulus est sans doute resté toujours le même.

A une certaine époque, autant que nous pouvons en juger en un temps où la vieille aristocratie patricienne était en voie

¹ A l'origine le *rex*, le chef de la communauté? FOWLER 188.

² WISSOWA 38 s. Cf. PIERRE NOAILLES, «Les rites nuptiaux *gentilices* et la *confarreatio*», *Revue historique de droit* XV (1936) 414 ss. «Les *dii nuptiales*», *Rev. hist. de droit* XVI (1937) 549 s.

de se consolider comme *classe* au point de vue politique et social, comme caste fermée, probablement aux temps de la création de la grande Rome, la Cité des Tarquins, les patriciens s'étaient formulé leur propre droit matrimonial. Désireux de garder et de se réserver le rituel sacré des ancêtres, tel qu'il s'était transformé sous l'influence des idées sociales et religieuses proprement romaines, ils avaient donné aux vieilles cérémonies nuptiales d'origine purement religieuse une existence indépendante, se suffisant à elles-mêmes pour fonder un mariage: ils en avaient créé une forme spécialement patricienne de *mariage* valide devant la loi civile¹. C'est pourquoi Gaius désigne la *confarreatio* comme un *jus ordinandi gratia*². Et c'est pour cette raison que le droit coutumier patricien avait prescrit la présence de dix témoins civils.

L'accomplissement de ces formes et de ces cérémonies sacrées étaient certainement la condition d'existence d'un mariage pleinement valide d'après les principes des patriciens³. Les prescriptions, imposées aux activités individuelles par les besoins de la vie religieuse et sociale se révélant dans le droit sacré, étaient, en effet, généralement — si l'on veut juridiquement — obligatoires: les règles d'actions dont la nécessité sociale était reconnue d'une manière décisive constituaient, dans ces temps anciens, simplement des règles dites de droit⁴. N'étaient considérés comme époux légitimes que ceux qui étaient unis dans une communauté de culte par le sacrement du *farreum*, ceux qui étaient *confarreatione conjuncti*⁵. Et n'étaient considérés comme *justi (patris liberi)* que les enfants issus d'un tel mariage.

Vraisemblablement simple rite religieux à l'origine, destiné à confirmer à l'égard des *sacra* un mariage préexistant, un mariage contracté probablement sous l'aspect de l'ancien

¹ Voir mes «Quelques observations sur les origines du mariage par *usus* et du mariage sans «manus» dans l'ancien droit romain» (Paris 1926) 19 s. 29. Cf. PIETRO BONFANTE, *CORSO DI DIRITTO ROMANO* (Roma 1925) I 43. PAUL KOSCHAKER, «Die Eheformen bei den Indogermanen», *Zeitschr. für ausl. u. intern. Privatrecht* XI (1937), Sonderheft p. 84 s. HANS JULIUS WOLFF, «Trinoctium», *Revue d'histoire du droit* (Haarlem) XVI (1938) 155.

² GAI. I 112: *complura praeterea hujus juris ordinandi gratia cum certis et sollemnibus verbis.*

³ Cf. GAI. I 112: *jus ordinandi gratia*. Cf. KARLOWA II 154. CORBETT 75. Autrement KOSCHAKER *l. c.* 84 s. [Cf. *Rev. hist. de droit* XVI (1937) 746 ss.]

⁴ *Introduction* III 1 p. 74 ss.

⁵ SERV. *Aen.* IV 339: *confarreatione conjunctus... ut flamini et flaminicae convenit.* Cf. GEORG. I. 31 (*conjugebantur*).

«mariage par achat», ce *mos confarreationis* était donc devenu, probablement dans la Rome des Tarquins — une forme de mariage, un mariage religieux¹ exclusivement et purement patricien, pour finir par être — une seconde fois — un mariage exclusif à certains sacerdoce patriciens².

3. L'union conjugale établie par la *confarreatio* n'était pas seulement un mariage religieux parce qu'elle était célébrée au cours de cérémonies religieuses. En constituant une communauté de culte, elle était par essence une union sacrée, une union *sainte*³. Et étant une association de deux vies, dont le but essentiel ne se trouvait pas dans les deux époux eux-mêmes, mais dans la procréation d'enfants qui pussent assurer la perpétuité du culte des ancêtres, elle était certainement en principe indissoluble. Rien ne pouvait dissoudre les *ἱεροὶ γάμοι*, dit Denys d'Halicarnasse, le seul mariage que Romulus aurait réglementé⁴. Le mariage du flamme de Jupiter des temps historiques, que la mort seule devait rompre⁵, reflète sans doute l'indissolubilité originale de tout mariage *farreo*⁶.

¹ DION. II 25, 2: *ἱεροὶ γάμοι* PLIN. *hist. nat.* XVIII 3, 10: *in sacris nihil religiosius confarreationis vinculo erat*.

² BOETH. in CIC. *Topica* III 14: *sed confarreatio solis pontificibus conveniebat* Fontes II 73. Boëce emploie évidemment «pontifices» pour prêtres en général.

³ Sur le *flammeum*, le voile nuptial, d'une couleur jaune rougeâtre, la couleur de flamme, la flamme du feu du sacrifice, voir ROSSBACH 279 ss. BLÜMNER 352. Cf. SAMTER, *Familienfeste* 52 ss.

⁴ DION. II 25, 6. — A. ESMEIN, *Mélanges d'histoire du droit* (1886) 17 s. (APULEIUS, *Metam.* VI). Sur la contradiction apparente entre DION. II 25, 6 et le texte de PLUT. *Romulus* 22 (voir ci-dessous), cf. BRINI, *Matrimonio et divorzio nel diritto romano* II (Bologna 1889) 103. KARLOWA II 185 ss. CORBETT 220 s.

⁵ FABIUS PICTOR chez AULU-GELLE X 15, 23: *matrimonium flaminis nisi morte dirimi ius non est*. Édit. HOSIUS. FEST. v. *flammeo*. LINDSAY p. 79. Cf. PLUT. *Quaest. romanae* 50. SERV. *Aen.* IV 29. Voir STEPHAN BRASSLOF, «Die Erneuerung des Flaminates», *Studi Bonfante* II (1930) 368 s.

⁶ D'ailleurs, l'assistance même de prêtres indique à priori le caractère indissoluble du mariage *farreo*. Le fait que le divorce de Sp. Carvilius Ruga, dont la date approximative est l'an 230 av. J. C., fut, d'après la tradition romaine, le premier divorce à Rome, révèle probablement encore l'opinion commune des Romains de l'indissolubilité originale du mariage romain.

D'autre part, les termes insérés dans les définitions traditionnelles du mariage, modelées sur des conceptions de la philosophie grecque: «*consortium omnis vitae*» dans la définition des MODESTINUS, *Dig.* XXIII 2, 1, et «*individuam consuetudinem vitae continens*» dans la définition des *Institutiones* JUST. I 9 § 1, n'expriment certainement pas l'idée d'une «union à vie» et d'une «communauté indissoluble de vie». Depuis longtemps je les ai rendus par «association complète de vie» et «impliquant une communauté d'existence indivisible». *Omnis (vitae)*, équivalant à *tota*, exprime la totalité et signale le mariage comme une communauté

Le mariage *farreo* était indissoluble, c'est-à-dire que l'ancien droit sacré n'en admettait la dissolution que pour des motifs déterminés par la coutume religieuse et limités à certaines fautes particulièrement graves. Plutarque nous raconte quels étaient ces cas singuliers¹. C'est dans un texte de la «Vie de Romulus», dont la valeur historique a été mise en doute ou niée par plusieurs auteurs récents², mais qui assurément représente une tradition historique assez certaine³. Les causes qui ont donné au *paterfamilias* le droit, ou plutôt qui lui ont imposé l'obligation de répudier (ἐκβάλλειν) l'épouse, avaient été: φαρμακεία τέκνων «l'empoisonnement d'enfants» (non encore nés) οἱ: l'avortement provoqué par un poison, une boisson magique(?), κλειδῶν ὑποθολή «falsification de clés» (clés de la cave à vin), et l'adultère. Ces motifs sans doute obligatoires pour expulser la femme de la maison, venaient, en réalité, tous les trois, comme nous allons le voir, d'une infraction des prescriptions imposées par la loi religieuse du mariage, actes qui troublaient l'existence même du culte des ancêtres, et de ce fait portaient atteinte au centre de la vie de la *maison*. Et de ces infractions du mariage et de la religion qui faisait le mariage, l'*adulterium*, la violation de l'obligation de fidélité pesant sur la femme et sur la femme seule, est, dans l'esprit des anciens, le plus grand des malheurs qui peuvent menacer la famille, la race⁴.

totale de vie, une «association complète de vie». Voir dernièrement mon *Introduction I* (1943) *Introductory*.

¹ PLUT. *Rom.* 22. BRUNS, *Fontes* I 6. P.-F. GIRARD, *Textes de droit romain*⁴ 6. Voir mon étude «Plutarchs romuliske Lov om *divortium*», *Tidsskr. f. Filologi* 4. Rk. VIII 117 ff.

² PIETRO BONFANTE, *CORSO DI DIRITTO ROMANO* (1925) I 275. GIRARD, *Organisation judiciaire des Romains* I (1901) 35. — Sur les lois dites *leges regiae* voir mon *Introduktion til Romerrelsstudiet* I (København 1920) 24 ss. «Alcune osservazioni circa le fonti e i metodi nell'investigazione del primo diritto romano», *Rivista internazionale di Filosofia del Diritto* VII (1937) 393 ss. Je reprendrai mes recherches anciennes sur les *leges regiae* dans le «Supplement» to *Introduction to early Roman Law* 1934–43.

³ PIERRE NOAILLES, «Les tabous du mariage dans le droit primitif des Romains», *Annales sociologiques*, série C, fasc. I 2 (1937) 6 ss. Cf. JÉRÔME CARCOPINO, «Les prétendues lois royales», *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* LIV (1937) 31 s.

⁴ Sur l'idée primitive du «droit de propriété» de l'homme sur la femme (le «mariage par achat») et sur la notion antique de la *fidélité* et son rapport avec le culte des ancêtres, voir mon «Über den sogenannten Brautkauf des Altertums», *Rechtsvergleich. Studien. Zeitschr. f. vergl. Rechtswiss.* XLII (1927) 74 ss. 106 ss. (Cf. KOSCHAKER, «Die Eheformen» I. c. 80 ss.), et «la Propriété primitive devant l'histoire comparative», *Rev. hist. de droit* 1933 p. 229 ss. et *Sur la*

L'adultère en lui-même souillait le sang de la race et rendait ainsi impurs les enfants à naître. Mais il y a plus; il pouvait toujours avoir comme conséquence l'introduction dans la famille d'un élément de vie, d'un élément de *sang* étrangers, et, de ce fait, produire ce trouble de l'ordre de la naissance, *turbatio sanguinis*, cette confusion de part dont parle encore la jurisprudence classique en rapport avec l'incertitude de filiation en cas de second mariage. Il rendait impur le foyer même et souillait ainsi le culte des ancêtres. L'adultère constituait donc en même temps une souillure du *sang*, dont l'écartement exigeait une expiation, un sacrifice expiatoire, un *piaculum*¹, et une violation de la loi religieuse même du mariage, qui devait être rétablie.

C'est d'un tel sacrifice expiatoire que parle Plutarque dans la disposition finale du texte de la «Vie de Romulus»: τὸν δ' ἀποδόμενον γυναῖκα θύεσθαι χθονίοις θεοῖς², si nous sommes fondés à établir la traduction suivante: «mais celui qui a répudié (τὸν ἀποδόμενον) sa femme (c'est-à-dire dans les trois cas prévus) offre (θύεσθαι) un sacrifice aux dieux souterrains (*dii manes*)». Le passage doit, en effet, être interprété dans son contexte, portant exclusivement sur *repudium*. Le sens technique du verbe ἀποδίδομι est sûrement «vendre». Pourtant il est bien probable que dans ces temps primitifs, la répudiation s'opérait sous l'aspect d'une «vente». Mettre la dernière partie en rapport avec εἴ δ' ὅλως τις ἀποπέμφατο, et, en donnant à θύεσθαι la valeur passive «être immolé», traduire le texte «et celui qui répudie (ainsi) sa femme (c'est-à-dire sans «cause juste») doit être (lui-même) immolé aux dieux infernaux», ce serait donner une interprétation inacceptable pour des raisons syntactiques. Le τὸν δὲ est évidemment disjonctif. Au point de vue historique aussi cette interprétation est fort improbable.

La loi sévère — c'est-à-dire le droit coutumier religieux — permettait au mari de réagir immédiatement, et lui concédait la faculté de mettre à mort la femme coupable et, sans doute,

notion antique de la fidélité (1927) 11 ss. cf. 8 ss. (*Rev. internationale de Sociologie* 1926). *Introduction* I, Book II, chapt. 4 I 4.

¹ Cf. le sacrifice expiatoire PLUT. *Num. 12: Numa officium lugendi . . . et si qua prius nupserit, bovem fetam immolare debebat ex illius lege.* Traduct. de BRUNS, *Fontes* I 9.

² Cf. mon «Plutarch's romuliske Lov om divortium» l. c. 128 ss. Cf. BRINI, *Matrimonio* II 75 ss. Dernièrement NOAILLES 15 ss.

avec elle son complice¹: seule la mort de tous les deux était capable d'expier entièrement un tel forfait. La loi permettait, également suivant Plutarque, au chef de la maison, en vertu de sa *patria potestas*, d'épargner la vie de la femme coupable et de la répudier², et d'expulser avec elle le fils né de l'adultère, un sang étranger, un bâtard: la loi lui imposait de les exclure tous les deux de la famille.

Entre l'adultère du texte de la «loi» que Plutarque fait remonter à Romulus et l'acte désigné dans le même texte comme κλειδῶν ὑποβολή, il y a assurément un rapport assez étroit. Le sens de ce terme est, en effet, extrêmement douteux, et on a cherché, depuis longtemps, à l'interpréter. L'explication courante était autrefois que par «falsification de clés», il fallait entendre les clés de la maison en général³. Cette interprétation est sans doute fausse, comme j'ai essayé de le démontrer autre part⁴. Dans l'ancienne famille romaine l'épouse du chef de la maison, la *materfamilias*, étant la personne à qui incombaient spécialement le gouvernement intérieur de la maison, portait — ainsi que la mère de famille germanique — les clés du logis en signe de sa dignité de «maîtresse de maison», comme symbole de son autorité, de son *in domo viri dominium*: dans l'ancien droit romain la reprise solennelle des clés (*claves adimere*) était — de même que dans le droit germanique — une des formalités à remplir lors de la dissolution d'un mariage avec *manus*, c'est-à-dire l'acte qui symbolisait la cessation du rapport juridique constitué par la *manus*⁵. Mais s'il en est bien ainsi, l'expression «la falsification de clés» ne peut pas se rapporter à ces clés que la femme avait justement entre ses mains. Elle a nécessairement un sens spécial. Le terme ὑποβολή a dû désigner l'appropriation de certaines clés qui n'étaient pas en la possession de la mère de famille et que, par conséquent, elle avait à s'approprier. Et nous sommes donc portés à penser aux clés de la cave à vin. Il y a, en effet, dans les autres textes que nous possédons, un rapport direct entre l'interdiction faite aux femmes romaines de boire du vin et les clés du cellier. Ce sont encore ces deux actes, constituant des fautes semblables, qui figurent l'un à côté de l'autre dans les textes qui autorisaient le mari à mettre à mort sa femme⁶.

Fabius Pictor chez Pline l'Ancien rapporte une vieille légende où

¹ Cf. CATO ap. AULU-GELLE X 23, 5. Cf. NOAILLES 30 ss. *Introduction* I, II 4 I 1. DION. II 25, 6. *Fontes* I 6. Pour la Grèce ERDMANN 294.

² Cf. le droit grec: PS. DEMOSTH. c. Neaeram 87 (répudiation obligatoire sous peine d'atimie). Pour le droit comparé voir *Introduction* I, II 4 I.

³ «Plutarch's romuliske Lov om *divortium*», l. c. 125 ss.

⁴ Cf. FIDÉLITÉ 15 ss.

⁵ Voir plus loin.

⁶ AULU-GELLE X 23. DION. II 25, 6.

il est dit expressément qu'une mère de famille romaine avait été condamnée par le conseil de famille (*a suis*) à mourir de faim parce qu'elle avait rompu le sceau de la cassette où étaient gardées les clés de la *cella vinaria*¹. L'usage des boissons capiteuses (*temelum*) était, encore au temps de l'ancienne république, interdit aux femmes². De là vient, dit Caton l'Ancien dans son traité de *dote*, que les parents bâisaient les femmes sur la bouche (*jus osculi*), et si l'odeur les trahissait, elles étaient réprimandées³. Cette prohibition de boire du vin, qui pesait encore aux temps historiques sur la femme⁴, trouvait son explication chez les Romains eux-mêmes dans le fait que l'usage de *temelum* conduisait facilement à l'adultère et que l'adultère était la mère de tous les vices⁵. Et d'après Caton, la femme qui avait bu du vin était aussi sévèrement condamnée que celle qui se rendait coupable d'adultère⁶. Visiblement, les anciens Romains ont considéré le simple usage du vin comme une infraction aussi grave que l'adultère à la loi religieuse de la fidélité conjugale et le regardait par conséquent comme une cause de répudiation aussi juste que le délit consommé d'adultère. Il n'est donc pas improbable que le terme « falsification de clés », c'est-à-dire l'appropriation des clés de la *cella vinaria*, ait été l'expression métaphorique de cette violation particulière de l'obligation de fidélité. Le fait de boire du vin constituait à lui seul un adultère⁷.

Au sujet de l'acte désigné comme φαρμακεία τέκνων, c'est-à-dire l'avortement provoqué par un poison, il nous faudra certainement le mettre en rapport avec la stérilité de la femme⁸. Partout chez les peuples indo-européens de l'antiquité, cette stérilité semble avoir constitué, quelle que fût la sainteté de l'union conjugale, une cause de *repudium*, sans doute obligatoire au point de vue sacral. Elle est, dans les idées des anciens, un corollaire du but même du mariage, de procurer à la famille l'*heres sacrorum*. Le plus grand malheur était de mourir sans

¹ PLIN. *hist. nat.* XIV 13, 89 sq. Cf. POLYB. *Hist.* VI 2, 5 sqq.

² AULU-GELLE X 23, 1. PLIN. XIV 13, 89. [Trad. française GÉRAULT 1845.] VAL. MAX. II 1, 5. VI 3, 9. PLUTARQUE, *Parallèle de Numa et de Lycurgue* 3. Quaest. rom. 6. AELIEN, *Varia historia* II 38. LACTANCE, *Inst. divin.* I 22. HORACE, *Odes* III 12. CIC. *de re publ.* IV 6.

³ AULU-GELLE X 23, 1. Cf. PLUT. *Quaest. rom.* 6. POLYB. VI 2. PLIN. XIV 13, 89 s. SCHNEIDER, *Pauly-Wissowa-Kroll, Real-Encycl. der class. Altertumswiss.* X art. *jus osculi*. NOAILLES 22 s. PAIS, *Storia di Roma* III⁸ 392 y voit une trace de la communauté primitive des femmes.

⁴ Sur la signification originale de la prohibition générale du vin, qui remonte à une très haute antiquité, comprenant au début les hommes aussi, et la liaison probable avec les idées de tabou, cf. NOAILLES 26 s. CARCOPINO 29 s.

⁵ VAL. MAX. *I. c.* DION. II 25, 6.

⁶ AULU-GELLE X 23, 3.

⁷ *Introduction I*, Book II, chapt. 4 II 1.

⁸ Pour le droit comparé voir *Introduction I*, Book II, chapt. 1 I 4.

laisser un fils de son sang. Pour ce qui est de la Rome des temps historiques, nous n'avons, il est vrai, aucun texte qui nous en donne directement un témoignage sûr¹. Mais l'histoire de Carvilius Ruba reflète probablement encore la conception antique. Il sacrificia, dit-il pour sa défense, son amour et ses affections à la religion du serment. De même que l'adultère menaçait le culte des ancêtres et de ce fait l'existence de la race, de même la stérilité de la femme privait la famille d'espérance pour l'avenir, mettant par là directement en péril la perpétuation de la race. Et il en est de même pour l'avortement provoqué² et peut-être encore pour l'acte de se faire stérile³.

Il fallait pour la rupture extraordinaire du lien sacré conjugal qui faisait cesser la communauté de culte (et en même temps la *manus* du mari), une nouvelle cérémonie religieuse, un acte inverse de celui qui avait servi à conclure le mariage: la *diffarreatio*, rite, qui comportait lui aussi le sacrifice d'un *farreum libum*. En présence d'un prêtre et de témoins, on présentait aux deux époux un pain d'épeautre. Mais alors, au lieu de le manger ensemble, ils le repoussaient, et au lieu de réciter des prières, ils prononçaient des formules «d'un caractère étrange, horrible et triste»⁴, une malédiction par laquelle, on l'a conjecturé⁵, la femme renonçait au culte et aux dieux du mari.

L'union conjugale romaine établie par *confarreatio* avec tant de rites fortement religieux était nécessairement, dans son essence, indissoluble⁶. Dans un mariage religieux la dissolution volontaire est impossible, et dans les cas où un *repudium* est possible, il

¹ Il est possible que le passage du texte de Plutarque «si quelqu'un renvoie sa femme pour un autre motif (ἢλλως)» se rapporte à un fait qui, dans le passé, avait constitué une cause juste de répudiation : la stérilité de la femme. «Plutarchs romuliske Lov om *divortium*», l. c. 131 s. *Introduction I*, Book II, chapt. 1 I 4.

² CIC. *pro Cluentio XI* 32 : *quae spem parentis, memoriam nominis, subsidium generis... sustulisset*. Droit hindou : Nārada XII 92 s. (avortement provoqué), J. JOLLY, *Indo-arische Philologie. Recht und Sitte*, II 8, p. 66.

³ Droit hindou : BAUDHĀYANA IV 1, 20. LEIST, *Altarisches jus gentium* 498.

⁴ FEST. (*Verrius Flaccus*) v. *diffarreatio*: ... *dicta diffarreatio, quia fiebat farreo libo adhibito*. *Fontes II* 7. Inscription du temps de Commodus CIL X 6602 : *sacerdos confarreatorum et diffarreatorum*. Cf. PLUT. *Quaestiones romanae* 50. (Mariage d'un *flamen Dialis* au temps de Domitien une innovation? Cf. FOWLER 192³). — Édit. H. J. ROSE : «through numerous horrible, extraordinary and dismal rites».

⁵ FUSTEL DE COULANGES 48.

⁶ En effet la *confarreatio* allait toucher à sa fin du moment où elle serait reconnue dissoluble en principe.

est en même temps obligatoire. La dissolubilité du mariage romain *farreo* n'est, en effet, nullement incompatible avec l'idée du mariage religieux. Elle est tout au contraire conforme aux idées qui ont créé le mariage lui-même, la défense de la perpétuation de la race.

4. Le mariage religieux accompli par la cérémonie de la *confarreatio* était, autant que nous puissions en juger sans l'appui de texte sûr, dès l'origine et de sa nature, une union exclusivement patricienne, et continuait probablement à l'être¹. Tout d'abord il est, assurément, bien peu vraisemblable que les plébéiens, inaptes à toute participation au culte de la Cité, fussent capables de contracter un mariage dont la conclusion était accompagnée de tant de pompe, de tant de cérémonies fortement religieuses et en particulier d'un sacrifice administré par le *flamen Dialis* sous le contrôle du *pontifex maximus*. Le fait que la *confarreatio* ait survécu plus longtemps comme forme de mariage obligatoire pour les *flamines majores* et le *rex sacrorum*, les derniers priviléges que gardaient les patriciens, témoigne bien, semble-t-il, lui aussi, du caractère exclusivement patricien de ce mariage religieux. Ce caractère se révèle encore dans le fait même que la *confarreatio* perdit son droit à l'existence et, lentement, peu à peu, fut abandonnée, comme institution civile, à mesure que le mariage devenait licite entre patriciens et plébéiens. Un argument de texte pourrait probablement encore être tiré du passage du *Pro Flacco*, où Cicéron veut prouver que la femme plébéienne Valeria n'était pas mariée *cum manu* avec son mari plébéien Andro². Cicéron n'y fait pas mention de la *confarreatio* comme mode d'acquérir la *manus*. Pour quelle raison? Parce qu'elle n'était plus du tout pratiquée de son temps? Assurément non. Parce qu'elle n'était pratiquée que par les grands flamines et le *rex sacrorum*?³ C'est évidemment possible. Mais, l'explication la plus probable, c'est après tout que cette forme de mariage était au temps de Cicéron, bien qu'en général

¹ Brautkauf 54 ss. Cf. KARLOWA II 165. BONFANTE, *CORSO* I 43. CLARK, *History of Roman private Law* III (1919) 78 s. GEORGES CORNIL, *Ancien droit romain* (1930) 47. CORBETT 75 ss. Dans le même sens aussi WOLFF, «Trinoctium» *l. c.* 155. Voir pourtant KOSCHAKER 84 s.

² Cic. *pro Flacco* XXXIV 84.

³ CORBETT 77.

moins recherchée par les patriciens, encore inaccessible aux plébéiens.

C'est, en effet, de la conception antique patricienne du mariage comme une union sainte, créant un *foedus* sous la protection particulière de Jupiter¹, que découle l'interdiction du *conubium* entre patriciens et plébéiens²: aucune *communio sacrorum* ne pouvait s'établir entre les plébéiens, qui étaient en dehors de la *religion* de la Cité, et les patriciens; et en particulier aucune femme plébéienne ne pouvait être associée aux *sacra* d'une famille patricienne.

On a conjecturé que la *confarreatio* était, à l'origine, la forme du mariage entre patriciens de *gentes* différentes. Par là s'expliquerait la présence du grand pontife et du flamme de Jupiter, dont parle Servius, c'est-à-dire l'intervention des représentants du culte public. Dans ce cas, et dans ce cas seul, la *confarreatio* créant l'association de la femme et de l'homme dans le même culte, et comportant une *detestatio sacrorum* préalable, aurait été nécessaire. On voulait prévenir les inconvénients qui résultaient de la confusion des cultes des deux *gentes*. Et dans cette hypothèse, on a encore conjecturé que la *coemptio* — la *coemptio* historique, sous l'aspect d'un achat fictif — était employée aux mariages entre patriciens appartenant à la même *gens*, la *confarreatio* étant en ce dernier cas inutile, puisqu'il existait auparavant une communauté des *sacra gentilicia*³. Mais, d'abord, il n'y a aucun texte à l'appui direct de cette assertion. La *confarreatio* avait certainement d'après les textes donnés une application plus étendue. De plus, le procédé de la *confarreatio* était assurément tout autant une condition préalable pour constituer la *communio sacrorum* entre patriciens de la même *gens*. L'assistance et le contrôle du grand pontife étaient également nécessaires dans ce cas, en raison de la grande importance religieuse

¹ SERV. Aen. IV 339: *aut foedus i. e. fidem rupisse perpetuae castimoniae . . . , aut haec in foedera veni matrimonii.* VIII 701. Cf. LEIST, Altarisches jus civile I (1892) 434 ss. — Varro chez SERV., Bucolica VIII 29: *ut Iovis omne matrimonium celebretur.* Édit. THILO.

² Sur le *conubium*, considéré au sens large originaire: «la capacité de contracter mariage» (SERV. Aen. I 73: *conubium est jus legitimi matrimonii . . .* Cf. ULP. Reg. V 3, 4. *conubium est uxoris jure ducendae facultas*) et sur les problèmes relatifs à la loi dite *lex Canuleia* de l'an 445 av. J.-C., voir plus loin.

³ CUQ, *Institutions juridiques des Romains* (1928) 156. Cf. WOLFF, «Tri-noctium» l. c. 154. 174.

et sociale de la *transitio in sacra* que comportait l'initiation de la femme aux *sacra* de la famille du mari¹. Et la présence du *flamen Dialis*, le prêtre de Jupiter, était exigée parce que le sacrifice de *farreum* est offert à Jupiter, et probablement encore fait par le *flamen* lui-même², et parce que *Jupiter Farreus* était, semble-t-il, considéré comme témoin divin et garant du *foedus* entre l'homme et la femme qu'établissait le mariage sacré³.

D'après une autre opinion, la *confarreatio* a servi, dès l'origine, à établir un mariage religieux exclusif à certains sacerdocees. Comme argument on a invoqué que la *confarreatio* des textes que nous possédons est toujours signalée comme un mode de mariage particulièrement sacerdotal⁴. Mais le texte de Gaius mentionne d'abord et avant tout la *confarreatio* comme une institution ordinaire⁵; c'est seulement après cette observation générale qu'il dit que ce *jus (ordinandum)* est «encore de notre temps» en usage chez les flamines majeurs etc.⁶ Cette doctrine s'appuie sur un autre argument tiré de la considération suivante: Le rôle dans la *confarreatio* du *pontifex maximus* et du *flamen Dialis* qui, loin d'être de simples témoins, la contrôlent et l'autorisent, est bien compréhensible dans le cas d'une forme particulière de mariage réservée à certains prêtres, soumis à l'autorité du grand pontife; il est cependant tout à fait inconcevable s'il s'agit d'une forme générale de mariage, parce qu'un tel contrôle contiendrait une restriction importante de la souveraineté du *paterfamilias*. Dans l'exercice de son libre arbitre, le chef de famille pouvait dans certains cas déterminés être restreint par le *judicium familiae*, mais jamais par l'intervention de l'État. Pourtant cette argumentation semble tourner, à vrai dire, dans un cercle vicieux. Elle suppose ce qu'il fallait démontrer. Elle

¹ Cf. FOWLER I. c. 188.

² STEPH. BRASSLOFF, «Die Erneuerung des Flaminates», *Studi Bonfante II* 372²⁰.

³ WISSOWA, *Religion und Kultus der Römer*² 119. Cf. WARDE FOWLER, *Roman Ideas of Deity*, lecture II. Pour cette raison la *confarreatio* était frappée de déchéance en cas que, par un coup de foudre, Jupiter manifestait sa disgrâce, SERV. Aen. IV 339: [foedus i.e. fidem rupisse perpetuae castimoniae, quia] cum fuissent juncti, scirent tonuisse, quae res dirimit confarreationes.

⁴ KOSCHAKER 84 S.

⁵ GAI. I 112: *Farreo in manum convenient per...* Cf. ULP. IX 1.

⁶ GAI. I 112: *quod jus etiam nostris temporibus in usu est; nam flamines majeores...*

considère, suivant l'opinion commune et traditionnelle, comme étant donnée d'avance la puissance sans aucune restriction du *paterfamilias*¹.

5. Dans le très ancien droit civil, formé par les idées sociales et religieuses des patriciens, la femme mariée (*con*)*farreatis nuptiis* était par le seul fait de son initiation au culte de la famille de son mari soumise à la puissance du *paterfamilias* de cette *domus*; l'union *farreo* était par essence un mariage avec *manus*. Il est bien probable que la *confarreatio* ne produisait pas dès les débuts la *manus* sur la femme: l'ensemble des cérémonies de la *confarreatio*, simple rite religieux à l'origine, établissait, comme nous l'avons suggéré, seulement l'association de la femme aux *sacra* de la famille du mari. Ce n'est que plus tard, en un temps où la Cité patricienne des Tarquins² avait commencé à formuler son propre droit civil, national et proprement romain, droit matrimonial imprégné de la religion aristocratique de la *civitas*, qu'elle est devenue une forme particulièrement patricienne de mariage ayant pour conséquence immédiate l'établissement de la *manus* comme le montrent les textes³. C'est peut-être ce qui explique qu'elle soit nommée dans les textes après *l'usus*: chez Gaius, en tant que mode d'acquisition de la *manus*, et chez Servius, en tant que forme d'établissement du mariage⁴.

¹ Sur ce problème, relatif à la *patria potestas*, voir provisoirement *Introduction III, Patria potestas*, 1 «The nascent Law» (1939) p. 231 ss. cf. 143 ss. WARDE FOWLER *l. c.* 193 envisage l'hypothèse de deux sortes de *confarreatio*: (1) la forme de mariage ordinaire et exclusivement patricienne, qui a tiré son nom du sacrifice à Jupiter d'un *farreus panis*, l'élément le plus important des cérémonies du mariage patricien, et (2) un rite particulièrement solennel, exclusivement applicable au mariage du *flamen Dialis* et de la *flaminica* et, entre autres cérémonies que nous ne connaissons pas, consistant en l'usage des *sellae duae jugatae*, couvertes de la peau du mouton immolé. SERV. *Aen.* IV 374 cf. 103: *farreatas nuptias, quibus flaminem et flaminicam juris pontificio in matrimonium necesse est convenire*. GAI. I 112 s.

² Cf. NOAILLES 18.

³ GAI. I 112: *farreo in manum convenientiunt . . .* (ULP. *Regulae IX* 1). Cf. SERV. *Georg.* I 31: *nuptiae siebant . . . farre, cum per pontificem maximum . . . conjungebantur*. Voir encore la connexion entre *conventio in manum* et la cérémonie de *aqua et igni accipere*, à l'origine étroitement liée à la *confarreatio*. SERV. *Aen.* IV 103: [*In manum*] *conventio eo ritu perficitur. ut aqua et igni adhilitis . . . natura conjuncta habeatur; quae res ad farreatas nuptias pertinet*. Cf. IV 374: . . . *dum per confarrealionem in nuptias convenienter*. *Fontes* II 76.

⁴ GAI. I 110. SERV. *Georg.* I 31: *nuptiae siebant . . . farre, cum pontificem maximum . . .* Cf. *Aen.* IV 374.

La formule rituelle: *ubi (quando) tu Gaius, ego Gaia*¹, prononcée par la jeune femme, au dire de Cicéron², dans le mariage par *coemptio*, signifiait sans doute que l'épouse déclarait solennellement qu'elle prenait — comme *materfamilias*³ — le *nomen gentilicium* du mari, c'est-à-dire qu'elle entrat dans la *gens* du mari⁴ et de ce fait passait sous la *manus* du *paterfamilias* de cette *domus*. Cette formule date de temps très anciens et se rapporte sans doute aux *certa et solemnia verba* qui, d'après Gaius⁵, accompagnaient l'antique mariage *farreo*⁶. C'est probablement encore cet effet civil de la *manus* que produisait immédiatement la *confarreatio* qui nous explique la présence des dix témoins civils, soit qu'ils représentent les dix curies que comprenait chaque *tribu*⁷ ou que le chiffre se rattache aux dix *gentes* qui auraient constitué chaque curie⁸, ou bien qu'il vienne simplement de ce que la famille de chacun des époux était représentée par cinq témoins (*vicini*)⁹.

Toute union légitime d'après les principes de l'ancien droit civil patricien impliquait la *manus* du chef de la famille sur la femme: seul le mariage avec *manus* constituait de *justae nuptiae* et seule la cérémonie religieuse de la *confarreatio*, qui initiait la femme aux *sacra* de la famille du mari et de ce fait même produisait la puissance du chef de famille sur la femme, pouvait établir la *manus* au sens du droit civil patricien. Toute autre union conjugale que ce mariage sacré n'était pas un mariage complet; accomplie sans les rites religieux du droit sacré patricien, elle était aux yeux des patriciens sans aucune valeur d'après le *jus proprium civium Romanorum*.

L'ancien mariage plébéien «par achat», la *coemptio* du style primaire¹⁰, était assurément, lui aussi, entouré des rites religieux

¹ PLUT. *Quaest. rom.* 30: ὅπου σὺ Γαῖος, ἐγώ Γαῖα. *Script. Graeca Bibl. Plut. Moralia*. I 385.

² CIC. *pro Murena* XII 27.

³ Cf. AULU-GELLE XVIII 6, 9. Cf. SERV. *Aen.* XI 476. ISID. IX 7, 13. *Fontes* II 74.

⁴ MOMMSEN, *Röm. Forschungen* I 11 ss. — Cp. la formule hindoue *Cāṅkhāyana* I 13. LEIST. *Altarisches jus gentium* 150 s.

⁵ GAL. I 112: *conplura praeterea . . . cum certis et sollemnibus verbis . . . , aguntur et fiunt.*

⁶ Cf. QUINT. *Inst. oratoria* I 7, 28: *quia tam Cajas esse vocitatas quam Cajos etiam ex nuptialibus sacris apparel*. Édit. BUTLER 1921. — Voir *Brautkauf* I. c. 59 ss.

⁷ GIRARD, *Droit romain*⁸ (1929) 165.

⁸ Cf. CORBETT 75.

⁹ A.-E. GIFFARD, *Droit romain*⁸ (1938) 227.

¹⁰ Sur le caractère juridique du mariage dit «par achat», voir provisoire-

qui le distinguaient d'une union purement passagère. Mais ces vieux rites populaires, aussi anciens sans doute que les actes eux-mêmes qu'ils accompagnaient, n'étaient pas ceux des patriciens. L'ensemble complet des cérémonies religieuses à accomplir au milieu de la récitation des prières et des formules saintes, était révélé aux sacerdoce patriciens et fixé par eux dans le droit sacré. Les plébéiens, hors de la *religion* de la Cité patricienne, ne le connaissaient pas. Pour les plébéiens il n'y avait pas de *justae nuptiae*, pas de mariage légitime ayant pour conséquence immédiate la *manus* et le principal effet juridique qui en découle: la paternité légitime et la *patria potestas* sur les enfants¹. Le plébéien pouvait avoir, il est vrai, sur la femme et sur les enfants une puissance naturelle et de fait, le pouvoir que donne le droit de propriété au sens primitif du terme; mais la puissance du droit civil patricien, la *manus*, n'existe pas pour lui. Et sans *justae nuptiae* impliquant l'initiation de la femme au culte de la famille du mari et créant ainsi cette solidarité sacrale des générations, qui dans la Rome primitive était l'élément constitutif de la parenté civile, il n'y avait point de lien agnatique, et sans *agnatio* point de famille. C'est pourquoi les patriciens pouvaient dire des plébéiens: *gentem non habent*².

C'est probablement cette conception patricienne de la famille plébéienne qui se reflète dans la définition singulière du *patricius*, que donne en termes rhétoriques P. Decius Mus chez Tite-Live au cours de la discussion sur la *lex Ogulnia*: «patricien est, dit-il, celui seul qui peut citer un père»³. Denys d'Halicarnasse et Plutarque la reprennent sous la forme plus précise: «patricien est celui qui seul peut faire preuve (ἀποδεῖξαι) d'avoir un père», ce qui veut dire «celui qui seul a un père légitime»⁴. Cette définition doit être de très ancienne date, puisque

ment Brautkauf *l. c.* 74 ss. Cf. dernièrement KOSCHAKER, «Die Eheformen» (1937) 79 ss. [Je compte reprendre plus tard mes études anciennes en présence des dernières recherches.]

¹ Sur ces problèmes voir plus loin.

² TITE-LIVE X 8, 10. Cf. AULU-GELLE X 20, 5.

³ TITE-LIVE X 8, 10: *patricios qui patrem cire possunt...* ESMEIN *l. c.* 6. Brautkauf 58. J. BINDER, *Die Plebe* (1909) 403: Les plébéiens vivaient encore sous le régime de «la famille maternelle». Cf. WOLFF *l. c.* 153².

⁴ DION. II 8: ὅτι πατέρως εἶχον ἀποδεῖξαι μόνοι. PLUT. *Romulus* 13. (Pour TITE-LIVE comme pour Dionys les premiers patriciens étaient les descendants des cent sénateurs élus par Romulus. TITE-LIVE I 8. DION. II 8. Cf. CIC. *de re publ.* II 8, 14.)

nous la retrouvons chez plusieurs auteurs anciens, considérée comme quelque chose dont le sens origininaire échappait à la science certaine. La phrase n'est pas bien claire. Et en effet, P. Decius Mus n'apporte pas trop de lumière sur le sens du passage par son explication supplémentaire: «c'est-à-dire (*id est*) celui qui était simplement ce que nous nommons *ingenuus*¹. Pourtant P. Decius Mus a probablement voulu dire que pour les plébétiens, dans la pensée des patriciens, il n'y avait rien de ce qui pouvait s'appeler *gens*: il n'y avait pas pour eux de famille au sens strict des patriciens, puisqu'ils ne pouvaient citer leur père. Nous pouvons peut-être aller plus loin et mettre cette conception patricienne de la famille plébéienne en rapport avec les idées religieuses fondamentales de la Rome primitive patricienne. Pour le plébéien, étant en dehors de la *religion* de la Cité patricienne, et, de ce fait, sans culte, il n'y avait pas, aux yeux des patriciens, d'ancêtres. Si haut qu'il pût remonter dans la série de ses aïeux, il n'arriverait jamais à un chef de famille, à un *pater familias*, au sens social et religieux, à un *pater*: il n'avait pas de père légitime. Par contre, le patricien, en remontant la série de ses ancêtres, rencontre toujours un *pater*, un *paterfamilias* au sens du droit civil patricien; le patricien lui-même était un *patricius*, ce qui veut dire «un fils de père» (*gentem habet*)². Si ces hypothèses sont bien exactes, nous sommes portés à croire que P. Decius Mus n'entend pas par le terme «*ingenuus*» «l'ingénue» au sens technique de «né libre», mais au sens social et religieux de «né en mariage légitime», à savoir celui qui est reconnu «légitime», ce qui veut dire celui qui a un père légitime, un *pater*. Et nous pouvons assez aisément comprendre le rapprochement singulier de *patricius* et d'*ingenuus*.

6. Dans l'opinion commune, l'union avec *manus* accomplie par la *confarreatio* produisant les effets du droit civil patricien:

¹ TITE-LIVE X 8, 10: *id est, nihil est ultra quam ingenuos*. Cette explication se retrouve chez CINCUS dans un fragment de son traité *De comitiis*, qui nous a été transmis par FESTUS v. *patricios*: *Patricios Cincius ait in libro de comitiis, eos appellari solitos, qui nunc ingenui vocentur.*

² *pater* a, dès le début, une valeur sociale, et partant religieuse: *pater* est le chef de la maison (*domus*), de la famille, le *paterfamilias*. Cf. mon *Introduction* II 19 f., Les *patres* étaient les chefs de famille des générations successives. Et *patricius* est dérivé de *patres* dans ce sens social (politique) et religieux. Cf. ERNOUT et MEILLET v. *pater*. BONFANTE, *Histoire du droit romain* I (1928) 114: *patres* ou *patricii*, c'est-à-dire maîtres ou descendants de maîtres.

la *patria potestas* sur les enfants et la parenté civile, l'*agnatio*, constituait, à l'origine, le seul mariage vrai, le *juste* mariage. Et cette conception dominante a dû de bonne heure entraîner une évolution parallèle dans le droit romain commun en matière matrimoniale: A l'origine, la *manus*, au sens du droit civil patricien, s'établissait comme une conséquence immédiate de l'initiation de la femme aux *sacra* domestiques du mari, ayant pour corollaire son admission dans la famille agnatique du mari, la *conventio in manum*¹. La *manus* au sens du *jus civile* constituait dès lors une institution particulière patricienne: elle ne pouvait se faire que par la cérémonie de la *confarreatio*. A une époque donnée, sans doute à la suite de la reconnaissance d'un mariage légitime sans *manus*, il s'est opéré dans l'opinion commune qui se manifestait dans le droit coutumier patricien, un changement important du mode de formation de la *manus*. Il vint un temps où, par l'effet d'une évolution sociale, l'établissement direct de la *manus* fut possible par les procédés particuliers et indépendants de l'*usus* et de la *coemptio*. Dans certaines conditions, en vertu de la consécration du temps, la vie commune ininterrompue pendant plus d'un an (*usus anno continuo*), l'*usus* historique, et plus tard l'acte purement civil de la *coemptio*, application détournée de la *mancipatio*², conféraient la *manus* à un mariage valable préexistant. L'acquisition de la *manus* créait un mariage légitime d'après le droit civil, un mariage avec *manus*. C'est probablement pour cela que Gaius désigne la *coemptio* comme *matrimonii causa facta*³. La *coemptio* était aussi peu que l'*usus* historique un mode de formation du mariage; elle n'était, en effet, qu'un mode de formation de la *manus*. Et l'établissement de la *manus* entraîna — ou a fini par entraîner — dès lors, dans les deux cas, les mêmes effets, vraisemblablement

¹ La *domus* antique romaine comprenait aussi, il est vrai, dès le début, des personnes (*servi* etc.) qui étaient soumises à la puissance du *paterfamilias* sans toutefois participer aux *sacra* de la famille. Mais assurément cette puissance n'était pas la puissance agnatique, la *manus* du droit civil patricien, qui impliquait l'association à la famille agnatique et l'initiation aux *sacra* domestiques. Voir pourtant WOLFF 152.

² Sur l'histoire de l'institution de la *coemptio* (historique) et son caractère juridique, voir Brautkauf 56 ss. Cf. d'ailleurs ROSSBACH 74 ss. ESMEIN 5. KARLOWA II 158 ss. 165 ss. MUIRHEAD, *Hist. Introduct. to the private Law of Rome*³ 60. BINDER 412. GIRARD 165. CUQ 156. CORNIL 47. CORBETT 79 ss. Voir dernièrement KOSCHAKER 83 ss.

³ GAI. I 114. Brautkauf 54.

encore au point de vue sacral, qu'avait à l'origine la cérémonie de la *confarreatio*: l'association de la femme plébéienne aux *sacra* de la famille patricienne du mari.

Au début, la *manus* sur la femme était une condition essentielle et nécessaire des *justae nuptiae* de l'ancien droit patricien. Et dans ce droit primitif, seuls étaient soumis à la *patria potestas*, et par conséquent tenus pour légitimes, les enfants dont la mère, d'après le droit civil, était *in manu mariti*.

Les idées «juridiques», si l'on veut, qu'exprimaient ces notions antiques de l'autorité du père sur l'enfant, dérivant de la puissance sur la mère, avaient sans doute, dès le début, passé sensiblement par une lente évolution profonde pour finir par prendre ce caractère proprement romain que nous trouvons dans l'ancienne Rome patricienne. D'après le principe primitif, la femme mariée appartient tout simplement à l'homme en vertu d'un droit de propriété, c'est-à-dire, au sens mystique primitif du terme: une émanation de sa *personnalité*, et les enfants appartiennent à l'homme qui possède la mère, à l'homme à qui «appartient le lit»¹. Nous retrouvons des traces de ces idées dans le droit hindou. En dehors de toute considération de paternité de fait, les enfants que la femme mettait au monde appartenaient *de droit* à son mari, de même que les fruits d'une chose appartenaient au propriétaire de cette chose². Le mariage lui-même constituait, pour ainsi dire, l'acte juridique par lequel l'homme acquérait le droit de propriété sur la femme³. Par contre, entre la mère et l'enfant il n'y avait par le seul fait de la maternité que le lien naturel du sang (*cognatio*). Il n'existe pas une parenté ayant des effets juridiques de droit civil: la parenté civile (*ag-*

¹ La conception primitive que le rapport entre le père et l'enfant, né de la mère, reposait sur le «droit de propriété» pourrait être ramenée à l'opinion, visiblement répandue dans l'antiquité, que seule la semence de l'homme avait de l'importance dans la procréation. *Introduction III* 1, p. 228 s.

² Brautkauf 107. Koschaker, «Die Eheformen» (1937) 99.

³ Si le but du mariage était avant tout la perpétuation de la famille, il semble que le fils, qui est le propagateur direct de celle-ci, eût dû en être, dans les idées primitives, le personnage principal. Mais au point de vue du système matrimonial, la femme devait en former l'élément central: la *manus* sur la femme était la notion initiale et la (*patria*) *potestas* sur les enfants le dérivé. Plus tard, quand apparut aussi un mariage *sans manus* tout à fait valable, ce qui a vraisemblablement conduit à la différenciation terminologique dans les notions de *manus* et de (*patria*) *potestas*, et quand, surtout, le mariage avec *manus* perdit socialement son importance prédominante, la *patria potestas* devint l'autorité prototypique de la famille.

natio), que dans le cas où la mère était mariée avec son mari en mariage *cum manu*¹.

Anciennement les deux idées de mariage légitime d'après le droit civil patricien et de *manus* devaient se confondre. La règle des XII Tables relative à l'*usus* suppose encore la *manus* comme le complément naturel du mariage romain. La *manus* s'établit automatiquement par le seul fait que la vie commune n'a pas été expressément interrompue². Cependant, à un moment donné, dès avant la fin de la République, l'idée du mariage légitime et la notion de *manus* se sont distinguées définitivement. Il existait alors un *justum matrimonium* tant avec *manus* que sans *manus*. La *confarreatio*, déjà peu fréquente au temps de Cicéron, était tellement déchue sous Tibère, qu'on eut peine à trouver seulement trois patriciens issus de *nuptiae confarreatae*, condition requise pour être nommé flamme de Jupiter³. Visiblement la *coemptio* n'est déjà plus au temps de Cicéron qu'une antiquité juridique⁴. A l'époque des jurisconsultes classiques le mariage *sine manu* est devenu la forme habituelle.

C'est ainsi qu'un temps est venu où le droit romain a admis que les enfants pussent être soumis à l'autorité du *paterfamilias*, qu'il pût y avoir un mariage légitime, sans que la femme tombât sous la puissance du chef de famille, la *manus* n'étant plus une condition essentielle des *justae nuptiae*. La puissance sur l'enfant n'est plus considérée comme dérivant de la puissance sur la mère, mais simplement de la paternité légitime. Le droit romain a légitimé une union conjugale conférant à la femme une indépendance à la fois personnelle et économique, qui, de fait, n'impliquait pas seulement une rupture décisive avec l'idée sociale et morale que les anciens patriciens se faisaient du mariage, considéré par eux comme une communauté complète d'existence, religieuse et économique, entre l'homme et la femme, mais qui marquait encore, et en particulier, une dérogation essentielle aux principes mêmes sur lesquels reposait au point de vue social

¹ *Introduction* III 1, p. 155 ss.

² Voir plus loin.

³ Il fallut admettre que la femme du flamme tomberait sous la *manus* de son mari seulement au point de vue religieux et non au point de vue civil. TAC. *Annales* IV 16 (Une loi de l'an 23 av. J.-C.). Cf. GAL. I 111. BRASSLOFF, *Studi Bonfante* II 370 ss.

⁴ Des trois modes de former un mariage *cum manu*, celui qui a disparu le premier fut l'*usus*.

et juridique toute l'organisation de l'antique famille patriarcale, c'est-à-dire la soumission générale de l'entièrē *domus* à la puissance exclusive du chef de famille, à la *patria potestas* du *paterfamilias*.

La question de savoir à partir de quel moment et par quels motifs d'ordre social s'est d'abord introduit dans le droit romain matrimonial un tel système juridique comportant une restriction si fondamentale de la puissance du *paterfamilias* sur sa *domus*, est assurément de la plus grande importance pour qu'on puisse se faire une idée sociologiquement documentée de l'histoire de l'ancienne famille romaine, de l'antique notion du mariage, et, en particulier, de la *patria potestas*.

Prenant pour point de départ l'indépendance à la fois personnelle et économique de la femme mariée, la doctrine traditionnelle a voulu signaler comme date de l'apparition du mariage sans *manus* celle des premiers textes qui supposent l'existence de ce mariage, c'est-à-dire le temps d'Ennius et de Caton l'Ancien. La *lex Cincia* de l'an 204 avant J.-C. implique une règle d'origine coutumière qui interdit les donations entre époux¹. Or, donations presupposent des biens propres, et des biens propres supposent un mariage sans *manus*. Dans le discours prononcé par Caton dans la discussion sur la *lex Voconia* de 169, la femme est également supposée avoir des biens propres². Enfin dans le fragment de la tragédie «Chresphontes» d'Ennius, écrite peu avant l'an 169, la femme est supposée être restée malgré le mariage sous la *patria potestas* de son *pater*, qui a le droit de dissoudre le mariage en reprenant sa fille³. Le mariage sans *manus* se serait introduit vers l'an 200 avant J.-C.: la *manus* était incompatible avec les mœurs nouvelles, qui, sous l'influence de l'individualisme de la philosophie grecque, favorisaient l'indépendance personnelle et économique de la femme et étaient ainsi

¹ PAUL. *Fragmenta Vaticana* 302. GIRARD, *Textes*⁴ 562.

² CATO ap. AULU-GELLE XVII 6, 8: *mulier et magnam dotem dat et magnam pecuniam recipit*.

³ AUCT. *ad Herenn.* II 24, 38: La fille fait des reproches à son père en disant: *cur talem invitum linquere cogis?* MERRY, *Fragments of Roman Poetry* 53. Le fragment reflète d'ailleurs peut-être le droit grec. Cf. ERDMANN, *Zeitschr. der Sav.-Stift.*, Röm. Abteil. LVII 433⁴. Voir pourtant E. LEVY, «Verschollenheit und Ehe in antiken Rechten», *Gedächtnisschr. f. Emil Seckel* (1927) 153 s.

en voie de transformer l'antique famille patriarcale¹. Le mariage *sine manu* serait donc plus récent que le mariage *cum manu*: il en constituait une amélioration.

Mais, en réalité, le mariage établi sans *manus* existait sans aucun doute dès l'époque des XII Tables. L'institution de l'*usus* des textes le suppose². Pour connaître le caractère de ce mariage particulier, sa formation et ses effets juridiques, il nous faudra donc tout d'abord étudier ces textes.

¹ KARLOWA, II 168. GIRARD, *Droit romain*⁸ (1929) 162 s. P. VINOGRADOFF, *Outlines of hist. Jurisprudence* I (1920) 242. BUCKLAND, *A Textbook of Roman Law from Augustus to Justinian* (1921) 120. E. LEVY, *Hergang der röm. Ehescheidung* (1925) 68. Cf. pourtant *Zeitschr. der Sav.-Stift.* LII (1932) 532. MANIGK, PAULY-WISSOWA, *Real-Encycl.* XIV, art. *manus*, col. 1390—1392. Cf. KUNKEL, ebenda XIV, art. *matrimonium*, col. 2261 s. BONFANTE, *Corso* I 42; cf. pourtant 53 f. Cf. H. LÉVY-BRÜHL, «Les origines du mariage *sine manu*», *Rev. d'histoire du droit* (Haarlem) XIV (1936) 459 ss. WOLFF 146 s.

² Voir mes *Quelques observations sur les origines du mariage par usus et du mariage sans manus dans l'ancien droit romain* (1926) 5 ss. Cf. ÉSMEIN, 10 s. CUQ 167. CORNIL 48. CORBETT 86 s. 90. JOLOWICZ, *Hist. Introduct to the Study of Roman Law* (1932) 239. R. MONIER, *Manuel élément. de droit romain* I (1935) 336³. KUNKEL, *Röm. Privatrecht* (1935) 279. Pour le droit comparé HERBERT MEYER, «Friedelehe und Mutterrecht» *Zeitschr. der Sav.-Stift.*, Germ. Abt., XLVII (1927) 244 ss. KOSCHAKER 121 ss. Voir plus loin.

DEUXIÈME PARTIE
LE MARIAGE POPULAIRE
ÉTABLI SANS *MANUS*

I.

*L'usus des textes et l'union matrimonii causa à laquelle l'usus conférait la manus. — Un mariage populaire établi sans manus**.

GELLIUS, *Noctes Atticae* III 2, 12: *Q. quoque Mucium iureconsultum dicere solitum legi non esse usurpatam mulierem, quae, cum Kalendis Ianuariis apud virum matrimonii causa esse coepisset, ante diem IV. Kalendas Ianuarias sequentes usurpatum isset: non enim posse impleri trinoctium, quod abesse a viro usurpandi causa ex duodecim tabulis deberet, (quoniam tertiae noctis posterioris sex horae alterius anni essent, qui inciperet ex Kalendis).* Edit. HOSIUS.

GAIUS, *Instit.* I 111: *Usu in manum conveniebat, quae anno continuo nuptia perseverabat; quia enim velut annua possessione usucapiebatur, in familiam viri transibat filiaeque locum optinebat. Itaque lege XII tabularum cautum est, ut si qua nollet eo modo in manum mariti convenire, ea quotannis trinoctio abesset atque eo modo cujusque anni usum interrumperet. Sed hoc totum jus*

* Le premier essai, à mon sens, fondamental de rechercher les origines du mariage sans *manus* et l'évolution historique de l'institution de l'*usus*, a été fait depuis longtemps par ESMEIN dans son remarquable travail sur «La manus, la paternité et le divorce dans l'ancien droit romain», *Mélanges d'hist. du droit* (1886) p. 9 s. Voir d'ailleurs mon *Mariage par usus* (1926) 27 ss. — Différentes remarques relevant certains détails importants se rencontrent dispersées chez KARLOWA II 167 s. R. SOHM, *Institutionen*⁴ (1911) 619 ss. (SOHM-MITTEIS-WENGER, *Inst.*¹⁷ 1924). BINDER 415 s. R. VON MAYR, *Röm. Rechtsgesch.* I 2 (1912) 9. Cf. II 2, 9. CORNIL, *Ancien droit romain* (1930) 47. CORBETT, *op. cit.* 86 s. Voir encore H. LÉVY-BRURL, «Les origines du mariage *sine manu*», *Rev. d'hist. du droit* (Haarlem) XIV (1936) 453 ss. H. J. WOLFF, «Trinoctium», *ebenda* XVI (1938) 145 ss.

Aucun de ces auteurs, cependant, ne fait la distinction de toute importance et de grande portée, au point de vue historique, entre deux institutions d'*usus*: l'une plus récente, l'*usus* historique des textes, et l'autre plus ancienne, l'*usus* primitif. Sur ce problème fondamental, voir plus loin.

partim legibus sublatum est, partim ipsa desuetudine oblitteratum est. Edit. KÜBLER 1928.

SERVIUS in *Georg.* I 31: *tribus enim modis apud veteres nuptiae fiebant: usu, si verbi gratia mulier anno uno cum viro, licet sine legibus, fuisse . . .* Edit. THILO.

BOETHIUS in *Topica* III 14: *Tribus . . . modis uxor habebatur: usu farreo coemptione; sed confarreatio solis pontificibus conveniebat. Quae autem in manum per coemptionem convenerant, eae matresfamilias vocabantur, quae vero usu vel farreo, minime.* CIC. *Top.* III 14: *Genus est uxor, eius duae formae; una matrumfamilias, eae sunt quae in manum convenerunt; altera earum, quae tantummodo uxores habentur.* BRUNS, *Fontes* II⁷ 73.

1. Dans un passage, toujours quelque peu négligé, d'un fragment du traité *De jure civili* de Q. Mucius Scaevola (cos. 98), le grand pontife et célèbre jurisconsulte, qui le premier fit un exposé systématique du *jus civile*, on trouve le plus ancien texte juridique de caractère authentique où il soit question de l'*usus* en matière matrimoniale. Ce texte, qui nous a été conservé par Aulu-Gelle, suppose que le délai de l'*usus* avait pour point de départ le jour où la femme avait commencé à vivre «*apud virum matrimonii causa*»¹. Il en ressort qu'à l'époque historique l'*usus* a été appliqué à une union *matrimonii causa* établie sans formes civiles, «*sine legibus*», comme le dit Servius dans son commentaire des «Géorgiques»², c'est-à-dire sans les formes solennelles de la *confarreatio* ou — à une époque ultérieure — sans le procédé de la *coemptio*. C'est donc en ce sens qu'il faut chercher à comprendre le texte bien connu où Gaius donne pour une condition de l'*usus* que (*feminam*) *anno continuo nuptiam perseverasse*³.

Les textes ne nous fournissent aucun renseignement direct sur le caractère juridique de cette union *matrimonii causa* à laquelle se rapporte l'*usus*. Tout ce que nous en savons, c'est que l'*usus*, tel qu'il apparaît dans nos textes, par le seul usage prolongé pendant un an (*anno continuo*), par une sorte (*velut*) d'usucaption, produisait les mêmes effets civils que l'acte

¹ AULU-GELLE III 2, 12 sq. MACROB. *Sat.* I 3, 9.

² SERV. *Georg.* I 31: *si . . . mulier anno uno cum viro, licet sine legibus, fuisse*.

³ GAI. I 111.

juridique: la *coemptio*. Selon Gaius, *nupta in familiam viri transibat filiaeque locum obtinebat*, c'est-à-dire qu'au bout d'un an de vie commune ininterrompue, la *nupta* entrait dans la famille agnatique du mari et passait de ce fait sous la puissance (*manus*) du chef de famille de cette *domus*¹. L'examen purement linguistique des textes ne nous donne pas non plus, au premier abord, de renseignements décisifs. L'expression *matrimonii causa esse*, employée par Q. Mucius, peut, prise en elle-même, tout aussi bien se concilier avec l'idée d'une union conjugale irrégulière ou préliminaire qu'avec celle d'un mariage régulier. Quant au terme de *nupta* dont se sert Gaius, il n'a pas un sens technique plus précis que le mot grec νύμφη, d'après les anciens de même origine², et peut signifier tout aussi bien «la femme mariée»³, «la nouvelle épouse»⁴, que simplement «la fiancée acquise *matrimonii causa*, et non encore définitivement épousée»⁵.

Pourtant il est certain que l'union à laquelle l'*usus* des textes conférait la *manus* était quelque chose de plus qu'une simple union de fait: c'est ce qui ressort de la règle de l'interruption de la vie commune, l'*usurpatio trinoctii*, qui nous a été rapportée par les jurisconsultes romains. D'après Gaius, une disposition de la loi des XII Tables stipulait *ut si qua (nupta) nollet eo modo (= usu) in manum mariti convenire, ea quotannis trinoctio abes-set*⁶. Si donc, au cours de l'année, la *nupta* s'absentait trois nuits de suite du domicile conjugal, elle interrompait l'*usus* et empêchait de ce fait l'établissement de la *manus*. Un *trinoctium* répété chaque année pouvait par conséquent suffire à empêcher perpétuellement l'*usus*. Or, une telle répétition annuelle, par laquelle la femme manifestait sa volonté, non point de rompre

¹ GAI. I 111 (*filiae loco*). Cf. II 159 (*neptis loco*).

² Voir ci-dessus.

³ Voir par ex. VARRO chez SERV. Aen. IV 166: *Juno uni tantum nupta est*.

⁴ Voir par ex. FESTUS v. *aqua et igni: tam ... quam accipiuntur nuptiae*. Fontes II 3, cf. v. *facem*. Cf. v. *nuptam: nuptam a Graeco dictam*. Illi enim *nuptam νέαν νύμφην appellant*. SERV. Bucolica VIII 29: *ut nupta matrona sit*. Cf. ci-dessus MACROB. Sat. I 15, 21. OVID. Fasti. IV 788. 792: *ignis et unda ... his nova fili coniux*.

⁵ FEST. v^{bis} *cingillo, cinxiae Junonis, corolla*. Cf. BLÜMNER 351. Voir encore GAI. I 68: *nupta* employé en parlant d'une civis Romana «mariée par erreur» à un *peregrinus* (privé du conubium?). Cf. I 64: *nefariae atque incestae nuptiae*. Pour ce qui est du terme «*maritus*», voir également GAI. I 68.

⁶ GAI. I 111. Cf. Q. MUCIUS ap. GELL. III 2, 12: *abesse a viro (usurpandi causa) ex duodecim tabulis*.

effectivement la vie commune — puisque au contraire celle-ci devait se poursuivre —, mais simplement et précisément¹ de ne pas se soumettre à la *manus* de son mari, doit impliquer un état juridique, dans lequel une certaine union *matrimonii causa* établie sans formes civiles et par conséquent contractée *mutuo consensu* des parties elles-mêmes, était reconnue comme mariage légitime.

En effet, au point de vue social, on ne voit guère comment il serait possible d'expliquer autrement le droit accordé, ou plutôt sanctionné par les XII Tables, d'éviter perpétuellement, par l'*usurpatio trinoctii*, l'acquisition de la *manus*, car il est bien invraisemblable que l'opinion commune se révélant dans le droit dit coutumier, ait voulu favoriser par cette disposition la prolongation des simples unions de fait même tolérées. De plus, la transformation automatique, par l'établissement de la *manus*, de n'importe quelle cohabitation *anno continuo* en mariage légitime, aurait été certainement, dans bien des cas, contraire aux intentions des parties et notamment à la volonté de l'homme. En tout cas, le droit coutumier n'aurait pas manqué d'accorder à celui-ci la faculté d'empêcher l'acquisition de la *manus*. Or, d'après les textes, la femme seule était admise à interrompre l'*usus*².

Cette conception est d'ailleurs celle qui répond le mieux aux expressions des textes juridiques: l'*usus* historique, de même que la *coemptio*, n'y est cité que comme un moyen d'acquérir la *manus*³. L'*usus* des textes semble donc impliquer, d'après les termes mêmes, un mariage valable préexistant. Et Gaius, parlant de la femme qui au bout d'un an de vie ininterrompue tombait sous la *manus* du mari, dit: *quae . . . nupta perseverabat*. Notons encore que l'expression de Q. Mucius «*matrimonii causa esse*» se retrouve chez Aulu-Gelle au sens de «*matrimonio esse*»⁴ et que le mot *nupta* correspond dans le texte de Gaius relatif à l'*usus* à celui de *maritus*, tout comme le terme *mulier* dans le texte relatif à la *coemptio*⁵.

¹ Q. MUCIUS *l. c.* (*abesse a viro*) *usurpandi causa*.

² GAI. I 111: *Itaque lege XII tab. cautum est, ut si quae nollet eo modo . . .* Remarquez «*cautum est*», c'est-à-dire: la loi prescrivait en faveur de la femme . . .

³ GAI. I 110 cf. 111 ss. CIC. *pro Flacco* XXXIV 84.

⁴ AULU-GELLE IV 3, 3. Cf. ci-dessus.

⁵ GAI. I 111 cf. 114. Cf. SERV. *Georg.* I 31 (*mulier*).

Il faut donc admettre que l'union à laquelle l'*usus* historique *anno continuo* conférait la *manus* et que, selon les textes, nous définirons provisoirement comme une union *matrimonii causa* contractée *mutuo consensu* sans formes civiles, était en elle-même considérée comme un mariage légitime¹. Les textes nous permettent même de présumer que cette évolution juridique avait atteint son plein développement dès l'époque antérieure aux XII Tables².

Pour ce qui est des effets juridiques de cette union *matrimonii causa* formée sans *manus*, nous en sommes réduits à de simples hypothèses. Si nous considérons cependant que, selon les termes de Q. Mucius, cette cohabitation conjugale, pendant le cours de la première année de l'*usus*, s'établissait *matrimonii causa*, c'est-à-dire *liber. quaer. causa*, on est dès l'abord bien tenté de conjecturer que les effets de la reconnaissance sociale et légale se sont manifestés avant tout à l'égard des enfants. La mère n'étant pas *jure proprio civium Romanorum*³ soumise à la *manus* du mari ou plutôt à celle du *paterfamilias* de la famille du mari⁴, il est certain qu'elle n'appartenait pas au sens intellectuel et juridique des anciens Romains patriciens à la *domus* de son mari. Par rapport aux *sacra* de la famille de son mari, elle était par conséquent une étrangère: sans *transitio in familiam mariti*, point de participation au culte domestique⁵. Dans la maison de son mari, elle n'était pas *materfamilias*, mais simplement *uxor*⁶. Par contre, elle continuait à faire partie de sa famille

¹ Mariage par usus 8 cf. 6 s. 30. CORBETT 86 s. H. LÉVY-BRÜHL I. c. 457 s. Cet auteur a voulu tirer un autre argument de texte de Cic. *pro Flacco* XXXIV 84. [M. LÉVY-BRÜHL a d'ailleurs mal compris mon explication des textes. Cf. KOSCHAKER «Die Eheformen» (1937) 125.] Dans ce sens aussi WOLFF I. c. 148.

Contre cette hypothèse PAUL MEYER, *Röm. Konkubinat* (1895) 15. KARLOWA II 162 s. GIRARD 162⁵. VINOGRADOFF I 244.

² Q. MUCIUS ap. AULU-GELLE III 2, 12. GAI. I 111.

³ GAI. I 108 ss.

⁴ GAI. I 111. Cf. II 159. AULU-GELLE XVIII 6, 9.

⁵ GAI. I 111. Cf. SERV. Aen. II 156. Fontes II 76.

⁶ CIC. top. III 14 : *tantummodo uxor*(?). AULU-GELLE XVIII 6, 9 : *matrem familias appellatam esse eam solam, quae in mariti manu... esset, quoniam non in matrimonium tantum, sed in familiam quoque mariti et in sui heredis locum venisset*. Cf. ci-dessous SERV. Aen. XI 476. 481. ISID. IX 7, 13. Fontes II 73. — Sur l'étymologie du mot *uxor* voir ERNOUT et MEILLET, *Dict. v. uxor*. (La «femme prise» par le mari *lib. quaer. causa*). Cf. WALDE, *Etym. Wörterb. d. lat. Sprache*⁹ v. *uxor*. (Die «heimgefährte?»). Sur *matrimonium* voir ci-dessus ERNOUT et MEILLET v. *mater*. («Maternité légale»). Cf. WACKERNAGEL, *Festgabe für Kägi* (1919) 41 : «Stellung als *mater familias*». I. B. HOFFMANN chez WOLFF 165.

naturelle, y participait toujours aux *sacra*, et, comme *filiafamilias* de la maison paternelle, restait sous la puissance de son *pater*. Et de même qu'elle était personnellement sans devoirs et sans droits envers la famille de son mari, de même elle n'était pas non plus au point de vue économique rattachée à cette *domus*. Sans *conventio in manum*, point de transfert *dotis nomine*¹ des biens de la femme au patrimoine du mari. Elle n'avait pas non plus — à une époque ultérieure — les droits de succession «ab intestat» *suae heredis loco*². Mais si la légitimité de la mère comme «maîtresse de maison» était sur tous les points essentiels pour le moins bien réduite, il ne peut être que logique de chercher la légitimation incontestable de cette union *matrimonii causa*, ayant assurément certains effets juridiques, dans les rapports à l'égard des enfants.

Il est certain qu'aucun lien de parenté civile, aucune *agnatio*, ne liait directement la mère à ses enfants. Dans la Rome primitive — comme j'ai cherché à le montrer par ailleurs³ — la communauté religieuse, la solidarité sacrale de la famille et des générations, était l'élément constitutif de la parenté civile: or, la participation au culte de la famille du mari impliquait une *transitio in familiam mariti*. Il n'y avait pas non plus de droit réciproque à l'hérité *sororis loco*⁴. Mais, à titre de *mère* des enfants, il était attribué à la femme «dans la maison de son mari», comme «mère de famille», une dignité naturelle, qui devait bientôt comporter une certaine situation juridique.

Dans son commentaire de l'Énéide, où il expose les diverses acceptations du mot *matrona* par opposition à *materfamilias*⁵, Servius se rallie à l'opinion d'après laquelle est appelée *matrona* la femme «qui s'était unie avec un homme en mariage» (*in matrimonium cum viro convenerit*) et «qui restait dans ce mariage» (*in eo matrimonio manserit*), et *materfamilias*, par contre, celle qui était *in manu mariti*. Or, il se peut très bien, et cela est encore fort probable, qu'il ait eu précisément en vue ici l'union *matri-*

¹ CIC. *top.* IV 23.

² Cf. GAI. III 3. AULU-GELLE XVIII 6, 9.

³ *Introduction* II p. 102 ss. Cf. I, Book II, chapt. 5, *Kinship*.

⁴ GAI. III 14.

⁵ SERV. Aen. XI 476: *alii hoc putant rectius, matronam dici quae in matrimonium cum viro convenerit et in eo matrimonio manserit, etiamsi liberi nondum fuerint; dictam matris nomine, spe et omine, unde et matrimonium dictum . . . ; matrem vero familias eam esse quae in mariti manu . . . esset.*

monii causa établie sans formes civiles que suppose l'*usus* des textes: la seule interprétation plausible de l'expression *et in eo matrimonio manserit*¹ — étant donné le contexte — est en effet de la rapporter à l'exercice annuel du *jus trinoctii*, dont parle le fragment des XII Tables cité par Gaius, et par lequel l'union matrimoniale continuée sans interruption était maintenue perpétuellement libre de *manus*. Mais s'il en est bien ainsi, le sens probablement primitif du mot *matrona*, tel que nous le rapporte Servius, et qui est tout simplement «*mater*» (d'où le nom *matrimonium*)², constitue un indice susceptible de jeter quelque lumière sur la condition faite à la femme «dans la maison du mari» au cas d'une telle union conjugale. *In domo viri* elle était non pas *materfamilias*, mais *mater*; elle était *uxor liberorum quaerendorum causa*. En raison du but de la cohabitation *liberorum procreatio*, elle était honorée du titre de *matrona*, et ce but même suffisait à la légitimer comme épouse et mère de famille³.

Les enfants issus de ce mariage étaient anciennement, en tant que nés d'une *uxor* légitime, assurément non pas *spurio patre nati*, selon l'expression de Festus⁴, non pas *vulgo quaeſiti* «sans père», mais bien, pour employer un autre terme juridique d'une époque ultérieure, *justi patris nati*: c'étaient des enfants légitimes. Ils avaient — devant la loi civile — un père: ils étaient par conséquent soumis à sa *patria potestas*. Pour les Romains, en effet, aussi loin que nous puissions remonter dans le temps, la paternité légitime était inséparable de la *patria potestas*. C'est seulement par celle-ci que la paternité se révèle⁵.

2. Dans l'ancien droit romain — ainsi que dans l'ancien droit d'autres peuples indo-européens — la paternité légitime vou-

¹ Cf. l'expression de GAI. I 111: *nupta perseverabat*. AULU-GELLE, XVIII 6, 8 qui reproduit le même texte que SERV. Aen. XI 476 mais, n'en comprenant pas le sens, fait une interpolation et remplace *in eo matr. manserit* («qui restait dans ce mariage») par *quoad in eo matr. maneret* («tant que subsistait ce mariage»).

² Elle est appelée *matrona* à cause du but de l'union: *liberorum procreatio*. Cf. SERV. Aen. l.c.: *dictam matris nomine, spe et omine, unde matrimonium dictum*.

³ SERV. Aen. l.c.: *etiamsi liberi nondum fuerint*. Cf. Nonius Marcellus 442, 4: *matronam, quae in matrimonio sit mariti, etiam ante susceptos liberos... Édit.* LINDSAY.

⁴ FEST. v. *nothum*.

⁵ Cf. ESMEIN, *Mélanges* 8.

lait dire simplement le *droit* (le pouvoir) du père sur l'enfant. Mais ce droit du père sur l'enfant impliquait, en fait, selon d'antiques conceptions communes, la *puissance* (le droit) sur la mère¹: seul le mariage patricien avec *manu* pouvait établir la *patria potestas*, au sens du droit civil patricien, et la paternité légitime qui n'en est point séparée. Il ressort indirectement, mais, semble-t-il, clairement de la vieille formule de l'adrogation, telle qu'elle nous a été transmise par Aulu-Gelle², que dans la Rome primitive, en vertu de leur naissance, étaient seuls soumis à la *patria potestas* et par conséquent tenus pour légitimes (*justi*) les enfants dont la mère, du fait d'une *transitio in familiam mariti*, était, d'après le droit civil, *materfamilias*, c'est-à-dire *in manu mariti*³.

Cette antique notion romaine, qui rendait la *manus* sur l'épouse inséparable de la *patria potestas* sur les enfants, et par suite indispensable à l'établissement d'un *justum matrimonium*, a dû de bonne heure, si notre hypothèse est bien exacte, se modifier sensiblement⁴, puisque avant même l'époque des XII Tables une union *matrimonii causa* contractée *mutuo consensu* des deux parties contractantes mais sans formes civiles, suffisait, sans *conventio in manum*, à produire le principal effet civil du

¹ Voir ci-dessus.

² AULU-GELLE V 19, 9: *Velitis, iubeatis, uti L. Valerius L. Titio tam iure legeque filius siet, quam si ex eo patre matreque familias eius natus esset.* Édit. HOSIUS.

³ Mariage par usus 15. Cf. KARLOWA, *Die Formen der röm. Ehe und Manus* (1868) 71. ÈSMEIN 7 s. KOSCHAKER 113. Autrement WOLFF I. c. 151. 165.

⁴ Pour ce qui est du procédé par lequel cette union *matrimonii causa*, établie sans *manus*, mais produisant le principal effet juridique d'un *justum matrimonium*: la *patria potestas*, avait pu s'introduire dans le droit civil, FRANTZ BERNHÖFT, *Zeitschr. f. vergleich. Rechtswiss.* VIII 198 cf. 10. X 300 suppose que cette rupture décisive avec la conception sociale et religieuse que les anciens Romains se faisaient d'un mariage légitime ait dû s'opérer par la voie de la législation positive («durch Gesetz») et que cette réforme ait été faite par la *lex Canuleia* de l'an 445 accordant le *jus conubii* aux plébétiens. Sur le plébiscite Canuléen et le *conubium*, voir plus loin. KARLOWA II 168 («durch einen Gesetz»). KOSCHAKER 126 cf. 105 («im Wege von Vereinbarungen bei der Eheschließung»). Cf. WOLFF I. c. 147 cf. 155. 164. («durch einen bewussten gesetzgeberischen Akt»). *Moribus introductum?* Longtemps après la loi des XII Tables le droit civil romain resta certainement coutumier. Pour consacrer les transformations du droit civil il ne fallut, en effet, nullement un acte législatif proprement dit. L'application de règles civiles communes s'est toujours généralisée de proche en proche par le procédé coutumier et réalisée définitivement par la voie de l'*interpretatio* des pontifices. Voir *Introduction* III 1, p. 141 ss. cf. 74 ss. Cf. mon «On the antiquarian-historiographical activities of the Roman pontifical College», *Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Hist.-filol. Meddelelser* XVI 3 (1929) 6 ss.

mariage légitime: la paternité légitime et la *patria potestas* qui en découle. Ainsi une cohabitation établie sans *manus* avait été non seulement vue sans défaveur par l'opinion commune, mais encore acceptée par les mœurs et reconnue par le droit coutumier comme mariage valable.

D'après les idées des anciens Romains, telles que les avait formulées le droit sacré patricien, cette union *matrimonii causa* n'était assurément considérée que comme un mariage inférieur. Aux termes d'un fragment du traité de Granius Flaccus *De iure Papiriano*, qui nous a été conservé par Paulus, le mot *paelex* était ordinairement (*volgo*) et simplement appliqué, dans les derniers siècles de la République, à la «femme qui a commerce avec un homme marié»¹: or, Aulu-Gelle nous apprend qu'à une époque antérieure il servait uniquement à désigner, dans un sens infamant, la concubine d'un homme marié dont la femme *matrimonii causa* était *in manu mancipioque*². C'est seulement dans ce cas que, selon l'antique conception romaine, l'entretien d'une maîtresse attentait à la sainteté du mariage: seule la femme légitime, qui était soumise à la *manus*, avait, aux yeux des anciens, dans sa plénitude la dignité de l'épouse. Cette sainteté particulière du mariage avec *manus* se manifestait, suivant Aulu-Gelle³, dans l'ancienne prescription religieuse, que les traditions romaines s'accordent pour faire remonter jusqu'au roi Numa et selon laquelle il était interdit à la *paelex* — c'est-à-dire, il est permis de le supposer⁴, toute femme qui vivait avec un homme sans lui être unie en *justae nuptiae*, en un mariage avec *manus* — de toucher l'autel sacré de Junon, la divine protectrice

¹ PAUL. *lib. XII ad leges Iul. et Pap. Dig. L 16, l. 144*: *pellicem nunc volgo vocari, quae cum eo, cui uxor sit, corpus misceat. FEST. v. pelices: antiqui proprie eam paelicem nominabant, quae uxorem habentis nubeat.* Le terme *antiqui* apparaît ici sans doute dans le sens de *iuris veteris auctores* (AULU-GELLE V 19, 14 cf. GAI. IV 30. PERNICE, *Labeo* I 5), à savoir «les anciens auteurs» avant Auguste, et peut bien se concilier avec le terme «*nunc*» dans le fragment de Granius Flaccus. Cf. PAUL MEYER, 11 s.

² AULU-GELLE IV 3, 3 : «*paelicem* autem appellatam probrosamque habitam, quae iuncta consuelaque esset cum eo, in cuius manu mancipioque alia matrimonii causa foret, hac antiquissima lege ostenditur... Édit. HOSIUS. Cf. ESMEIN 26.

³ AULU-GELLE IV 3, 3 : *paelex aedem Iunonis ne tangito.* Cf. FEST. v. *pelices (aram)*. FONTES II 21. Cf. PAUL MEYER 13.

⁴ Cf. MASSURIUS (SABINUS) ap. PAUL. l. c. : *quae, cum uxor non esset, cum aliquo tamen vivebat* (cf. PAUL MEYER 10), et GRANIUS FLACCUS ap. PAUL. l. c. *quosdam eam* (o: *pellicem*) *quae uxoris loco sine nuptiis in domo sit.* Voir ci-dessous.

du mariage. Seule la *materfamilias*, seule l'épouse *in manu*, pouvait se permettre de toucher l'autel de Junon. Une différence essentielle séparait donc, semble-t-il, le mariage avec *manus* de toute autre union conjugale formée sans *manus*, bien que considérée comme un mariage légitime.

L'union publique, exclusive et durable *matrimonii causa*, contractée *mutuo consensu* sans formes civiles, *sine legibus*, à laquelle l'*usus* des textes «*anno continuo*» conférait la *manus*, n'a certainement été, d'après les principes du *jus civile*, qu'un mariage d'ordre inférieur. D'un autre côté il semble bien que, dès avant l'époque des XII Tables, cette union formée sans *manus* ait été non seulement tolérée, mais encore admise dans les mœurs: au point de vue du droit civil elle était reconnue comme mariage valable ayant — probablement — l'effet civil de la *patria potestas* sur les enfants.

Le fait que, dès l'époque antérieure aux XII Tables, le droit romain ait reconnu comme mariage légitime une union *matrimonii causa* contractée sans formes civiles, conférant à l'épouse une indépendance personnelle et économique qui marquait une rupture essentielle avec les principes fondamentaux mêmes sur lesquels reposait toute l'organisation patriarcale de l'ancienne famille romaine, c'est-à-dire la soumission générale à la puissance exclusive du *paterfamilias*, devait nécessairement donner à réfléchir. Et, en effet, une telle difficulté n'a pas manqué de frapper certains savants, et les a conduits à émettre des doutes sur l'authenticité du fragment même des XII Tables relatif à l'*usurpatio trinoctii* que cite Gaius. Ettore Pais, qui conteste celle de toute la législation décemvirale, y a même vu une preuve en faveur de ses affirmations¹. Pourtant le droit comparé² indique, comme je vais chercher à le démontrer ailleurs, que l'existence, antérieurement aux XII Tables, d'un mariage légitime sans *manus*, n'est point par elle-même d'une telle invraisemblance historique. La rejeter à priori serait s'exposer à tourner dans un cercle vicieux, et tenir pour certain ce qu'il conviendrait de démontrer d'abord. Et pour ce qui est de l'authenticité de la législation décemvirale, il est bien possible que certains des textes qui nous ont été transmis par les archéologues et les juristes de la fin de la République et de l'époque impériale, sous le nom des XII Tables, proviennent en réalité de lois postérieures et aient été insérés arbitrairement.

¹ ETTORE PAIS, *Storia di Roma* I 1, p. 584 ss. Cf. BINDER, *Die Plebs* 413 ss.

² Voir provisoirement *Mariage par usus* 8 ss. 33 ss. [Cf. BEAUCHET, *Hist. du droit privé de la République athénienne* I (1897) 226: «Dans le droit attique, il n'y a pas d'institution semblable à la manus.】 HERB. MEYER, «Friedelehe und Mutterrecht» (1927), en particulier 234 ss. Cf. ED. HERMANN, «Die Eheformen» l. c. (1934) 53 ss. KOSCHAKER, «Die Eheformen» (1937) 121 ss. — Voir plus loin.

ment dans les XII Tables par interpolation, et il se peut même qu'ils soient de pure invention. Aussi chaque fragment de la loi doit-il, avant d'être employé à des recherches d'histoire du droit, être soumis à une épreuve concrète d'authenticité, pour laquelle le contenu même et la *fonction sociale* de la règle juridique en question pourront éventuellement servir de guide. Mais il n'y a, en tout cas, aucune raison de mettre en doute la réalité de la codification décemvirale même¹. Dans ces conditions, si l'on vient, sous prétexte, par exemple, d'invraisemblance intrinsèque de leur contenu social ou juridique, à arguer de faux certains fragments — la preuve incombe à celui qui accuse ! Chacun des textes, pris séparément, doit être tenu pour vérifique, tant que son inauthenticité ne sera pas démontrée ou rendue vraisemblable ; or, dans le cas présent, elle est simplement affirmée, mais sans preuves.

Par ailleurs les XII Tables elles-mêmes paraissent contenir une présomption en faveur de l'idée d'un mariage véritable sans *manus* pratiqué antérieurement. Dans un fragment, cité par Cicéron sous la forme suivante : « *illam suam suas res sibi habere jussit, ex XII tabulis claves ademit, exegit* »², l'expression *ex duodecim tabulis claves ademit* semblerait peut-être se rapporter à une disposition des XII Tables d'après laquelle un mariage aurait pu se dissoudre sans formes et par le seul acte symbolique de *claves adimere* ; or, si les XII Tables ont connu un moyen de dissoudre sans formes le mariage, il paraît logique qu'elles aient également connu un moyen de l'établir sans formes. Mais, — outre que la lecture du texte en question n'est nullement certaine, *ex duodecim tabulis* pouvant se rapporter soit à l'expression suivante *claves adimere*, soit au terme précédent *jubere* et à la formule verbale — il est extrêmement douteux que l'acte de *claves adimere* ait un rapport direct avec la dissolution du mariage. En signe de sa dignité de « maîtresse de la maison », de son « *in domo viri dominium* », la *materfamilias* de l'ancienne Rome, comme la mère de famille germanique, portait les clés du logis. Mais il ne faut pas oublier que dans l'ancienne famille romaine l'épouse *in manu* pouvait seule être *materfamilias* ; il se peut donc que la reprise des clés ait été la signification symbolique de la cessation du rapport juridique constitué par la *manus* nécessairement liée à l'origine au *justum matrimonium*. S'il en est bien ainsi, l'expression *claves adimere* ne se rapporte pas à un divorce sans formes et n'implique nullement l'existence d'un mariage sans formes : cette cérémonie n'a été qu'un symbole juridique de la cessation de la *manus* lors de la dissolution d'un mariage avec *manus* formé par *confarreatio*³.

3. Il n'est guère vraisemblable qu'un besoin général de rompre avec l'ancienne conception patricienne du mariage considéré

¹ Voir provisoirement ADOLF BERGER, *Pauly-Kroll-Mittelhaus, Real-Encycl. der class. Altertumswiss.* VI A. art. *Tabulae duodecim*.

² CIC. Phil. II 28, 69, *Leges XII tab. IV 3*. GIRARD, *Textes de droit romain*⁴ 14. Cf. *Fontes I 22*.

³ Je reviendrai autre part à ces problèmes.

comme une communauté complète d'existence, religieuse et économique, sur laquelle reposait l'antique famille patriarcale, soit apparu dès le début, ne fût-ce que dans certains cas isolés, au sein de la société patricienne elle-même. Il semble, en effet, tout à fait impossible qu'un mariage où la femme n'était pas soumise à l'autorité du chef de la famille du mari, un mariage sans *manus*, se soit d'abord introduit chez les patriciens dans leurs rapports mutuels: de même que la participation de la femme aux *sacra* de cette *domus* avait pour corollaire la *transitio in familiam sc. agnationem mariti*, de même cette association à la famille agnatique du mari impliquait la *manus* du *paterfamilias* sur la femme. Mais, s'il en est bien ainsi, ce doit être dans la convergence naturelle des forces surgie dès le début entre les deux ordres vivant en fait dans l'État romain, entre les patriciens et les plébéiens, dans le ferment même du contraste entre le droit plébéien et le droit patricien, dans cette dissonance qui devait nécessairement se résoudre, en d'autres termes, dans la lutte naissante des classes d'une importance si grave pour l'évolution entière du plus ancien droit romain, qu'il faut essayer d'en chercher l'explication historique¹.

En effet, seule une telle explication semblerait susceptible de résoudre les problèmes. Nous n'avons aucun texte, il est vrai, qui puisse nous donner des renseignements positifs à l'appui de cette hypothèse. Mais, assurément, ce n'est point là une raison décisive pour la rejeter sans plus.

Le fait même que la législation des XII Tables qui n'intervient pas en général dans les rapports de la famille autonome, ait reconnu une valeur légale à pareil mariage établi sans *manus*, en réglementant positivement les institutions historiques de l'*usus* et du *trinoctium*, probablement apparues d'abord dans le droit patricien, porte à croire que ces règles qu'elle donne ont eu dès le début une importance sociale et politique particulière. De plus, ce mariage contracté sans formes aucunes du droit civil patricien, *sine legibus*, c'est-à-dire à l'origine sans la cérémonie de la *confarreatio*, a dû être assez fréquent déjà au temps des XII Tables, sinon le code décemviral n'aurait pas jugé nécessaire

¹ *Mariage par usus*. 17 ss. Pour la chronologie relative aux institutions juridiques de l'ancien droit matrimonial et aux événements historiques de l'histoire politique de la Rome primitive, cf. ci-dessous.

de fixer expressément des règles spéciales sur les effets de l'*usus* et de l'empêchement perpétuel de l'acquisition de la *manus* par le moyen du *trinoctium*, et ce fait semble indiquer également que c'est parmi les plébériens que ce mariage établi sans *manus*, probablement apparu d'abord, en certains cas déterminés, dans les rapports matrimoniaux entre plébériens et patriciens, a pris une existence régulière et générale pour finir par être une institution romaine commune¹.

A côté du mariage sacré patricien accompli par la cérémonie religieuse de la *confarreatio*, il a dû exister déjà dans le très ancien droit romain, comme dans l'ancien droit hindou, un mariage populaire établi sans *manus*: à l'origine une simple union de fait au point de vue du droit civil patricien, qui s'est fait graduellement reconnaître comme mariage légitime et complet. A la différence du mariage religieux patricien, une telle cohabitation *matrimonii causa*, établie *sine legibus*, c'est-à-dire sans formes du droit civil patricien, a forcément dû être essentiellement et purement un contrat, fait *mutuo consensu* entre les deux familles. Par la seule vertu de son caractère élémentaire d'une communauté de vie ayant pour but essentiel de procréer des enfants afin d'accroître la puissance de la *domus* et la prospérité de la famille, cette union a fini par triompher des anciennes idées religieuses régnantes. En vertu de l'essence même de cette association de l'homme et de la femme, contractée avec l'*affectio maritalis*, c'est-à-dire l'intention d'établir un mariage *lib. quaer. causa*, de fonder une famille, qui la distinguait de l'union passagère, ce mariage issu simplement des exigences de la vie sociale, a, en effet, fini par évincer toutes les formes constructives d'unions conjugales légitimes d'après l'ancien droit civil, pour devenir, en fin de compte, la forme dominante de mariage².

¹ Voir plus loin.

² Sur les motifs de cette évolution ultérieure, voir notamment ESMEIN, *Mélanges* 30 ss.

II.

Les unions conjugales des patriciens et des plébéiens.**Les rapports matrimoniaux des plébéiens entre eux.**

1. Sur les origines de la plèbe nous ne savons, en fait, rien de certain. Pourtant, il semble que l'on puisse admettre comme assez vraisemblable l'idée, conforme d'ailleurs à la tradition romaine, que la distinction des classes entre patriciens et plébéiens est aussi ancienne que la fondation de la Cité patricienne de Rome elle-même: dès l'instant que Rome comptait des patriciens comme *classe fermée*, elle comprenait également des plébéiens. Sur le caractère originel de cette division, sur la question de savoir si cette distinction était de nature ethnique ou d'ordre purement économique et social ou encore d'origine uniquement politique, nous n'avons également aucune science certaine. La seule chose que nous en sachions avec certitude, c'est qu'il y avait, dès avant — et certainement bien longtemps avant — les XII Tables, entre les patriciens et les plébéiens une lutte sociale et politique qui impliquait un conflit sérieux, en droit civil et en droit public, et que cette lutte de longue durée pour l'égalité des deux ordres portait en particulier sur le *conubium*, la capacité pour le plébéien de contracter avec un patricien une union conjugale produisant les effets civils du droit patricien¹.

Dans une vieille formule de prière, qui se répétait encore au temps des guerres puniques, et que rapporte Tite-Live, on implore les dieux d'être propices «au peuple et à la plèbe», «*populo plebique Romanae*»². A l'origine la plèbe ne faisait donc pas partie de ce qu'on appelait le *peuple Romain*. Au début les patriciens seuls étaient citoyens complets: Les plébéiens, bien que vivant en fait dans la société romaine, formaient une population en dehors de la *civitas*. Si cette hypothèse est bien exacte, il est probable que les plébéiens, par le seul fait de leur exclusion du droit de cité, ont été, à l'origine, privés du *jus conubii*, du

¹ Aux problèmes relatifs à la formation et aux premiers développements de la Cité romaine, en particulier à la lutte sociale et politique des deux ordres et à la législation décemvirale, je compte revenir prochainement autre part. [“Supplement” to *Introduction to early Roman Law* 1934—43.]

² Liv. XXIX 27: *Ut ea mihi, populo plebique Romanae . . . bene verruncent.* Cf. Cic. *pro Murena* 1. Voir provisoirement FUSTEL DE COULANGES 277 s.

droit de contracter un mariage *ex jure proprio civium Romanorum*, pour prendre une terminologie ultérieure, et par conséquent de tous les droits qui en découlent: *manus* sur la femme et *potestas* sur les enfants, parenté civile (*agnatio*), avec ses conséquences légales: droit à la succession *ab intestat* et tutelle; en somme, ils ne pouvaient pas fonder une famille d'après le droit civil patricien. Même après leur incorporation dans l'organisation politique de la Cité, probablement par la constitution dite servienne, créant l'état patricio-plébéien, ils ne formaient, en droit civil, qu'une classe inférieure. Toujours privés du *jus conubii* avec les patriciens, ils n'étaient que des «demi-citoyens». Cette inégalité de condition civile, maintenue encore dans les XII Tables, ne fut effacée définitivement, d'après la tradition romaine, que par le plébiscite dit *lex Canuleia* de l'an 445¹. La lutte plus sévère pour l'égalité politique, on le sait, continua.

Or, à coup sûr, ce n'était pas uniquement à défaut du droit de cité que les plébéiens étaient incapables de contracter un mariage complet, non seulement avec les patriciens mais sans doute encore entre eux. Étant inaptes à toute participation au culte de la Cité, étant hors la *loi* et par conséquent, aux yeux des patriciens, étrangers à la *religion* de la Cité, ils étaient hors d'état de fonder tout mariage légitime d'après le droit civil patricien, puisque seul le mariage avec *manus* sur la femme constituait de *justae nuptiae*: c'est que seul le mariage célébré par le rite religieux de la *confarreatio*, administré par le flamine de Jupiter sous le contrôle du grand pontife, pouvait, à l'origine, faire acquérir la *manus*, et qu'à défaut de participation au culte de la Cité, il ne pouvait y avoir de *confarreatio*.

Pourtant, il est tout à fait invraisemblable que les plébéiens aient été primitivement réduits, comme l'étaient les esclaves selon l'opinion courante, à une simple cohabitation de fait (*contubernium*) sans aucun effet juridique; d'un autre côté, il n'est guère probable qu'une union douée d'une certaine valeur légale ait pu être contractée sans arrangements préalables et sans aucune condition de validité. Il n'est pas douteux par conséquent que, dès les origines de Rome, il n'ait existé, à côté du mariage sacramental patricien, accompli par la *confarreatio*, un mariage

¹ Sur le problème du *conubium*, voir plus loin.

régulier plébéien sans *manus*, dont la structure juridique, à ce qu'il paraît tout d'abord, a dû être pareille à celle de l'union *matrimonii causa*, que suppose l'*usus* des textes, c'est-à-dire une cohabitation conjugale, publique et exclusive, stable et permanente, contractée sans formes civiles *mutuo consensu* et dotée en fait de certains effets juridiques.

La formation de ce mariage *plébéien* admis et sanctionné par l'opinion commune et accepté par les mœurs, nous est inconnue, et nous en sommes réduits à des hypothèses fort incertaines.

Un fait que j'ai cherché à démontrer ailleurs sur un plan plus étendu et en partant du droit comparé¹, c'est qu'à l'époque préhistorique, les Romains — ou leurs plus proches aïeux — ont probablement connu, eux aussi, le «mariage par achat», mariage contracté sous l'aspect d'un achat réel de la femme. Dans un lointain passé, la «*coemptio*» sous sa forme première, produisant une simple puissance de fait sur la femme, leur a servi à fonder *liber. quaer. causa* une union conjugale reposant sur le consentement mutuel (*mutuus consensus*) des deux parties avec l'intention de mariage (*affectio maritalis*), union à laquelle l'opinion commune, se révélant dans le droit dit coutumier, conférait effectivement le caractère d'un mariage. Sur les restes de ce «mariage par achat», dans lequel une *dotis datio* a peut-être de très bonne heure remplacé comme élément constitutif du mariage la *filiam dare uxorem* du chef de famille, les plébéiens ont probablement vécu un certain temps, à une époque où les principes juridiques proprement romains avaient commencé à se dégager des anciennes idées indo-européennes communes et à se concrétiser dans le *jus proprium civium Romanorum*, et où le droit sacré patricien était sur le point de développer la conception romaine de la famille et de fixer les *justae nuptiae* dans la forme sacramentelle de la *confarreatio*, établissant immédiatement la *manus*, la puissance du droit civil patricien sur la femme. Les restes de l'ancien «mariage par achat» étaient en voie de transformation.

En ce qui concerne les effets juridiques de ces formes primitives de mariage plébéien, nous en sommes également réduits à de simples conjectures. Néanmoins, étant donné que ce mariage

¹ *Brautkauf* 53 ss.

ne peut avoir eu pour effet l'établissement *jure civili* de la *manus* sur l'épouse, il est hors de doute qu'il n'a pas non plus donné au père la *patria potestas* au sens strict sur les enfants. Le plébéien pouvait avoir, nous l'avons dit, sur la femme et sur l'enfant le pouvoir que donne le droit de propriété au sens primitif du terme, mais la puissance du droit civil patricien: la *manus* avec les effets qui en découlait: la *patria potestas* sur les enfants et la parenté civile, l'*agnatio*, n'existaient pas pour lui. Cette observation concorde d'ailleurs avec la tradition d'après laquelle, à l'origine, les patriciens étaient «ceux qui seuls peuvent citer un père», c'est-à-dire «ceux qui seuls ont un père légitime» (*patricii*). En outre les plébéiens privés des «ancêtres», étaient sans doute à l'origine non seulement exclus du culte de la Cité, mais aussi de toute participation au *fas*. Aux yeux des patriciens ils étaient donc inaptes à toute espèce de culte domestique effectif et probablement même étrangers à toute *religion* de la Cité. D'autre part, l'élément constitutif de la notion de parenté ne consistait pas dans la simple filiation naturelle, mais dans la solidarité sacrale de la famille¹. Par conséquent, le mariage plébéien ne fondait sans doute pas non plus le lien de parenté civile: l'*agnatio*. C'est de cette condition inférieure, non seulement à l'égard des patriciens, mais aussi dans leurs rapports mutuels, que les plébéiens, poussés par un fort sentiment de dignité, ont exigé la réforme pendant la lutte des deux ordres.

Au cours de cette lutte sociale et politique qui, autant que nous pouvons le conjecturer, remonte jusqu'aux temps de la réforme dite Servienne, c'est-à-dire longtemps avant les XII Tables, les plébéiens ont arraché pièce par pièce à la société patricienne l'égalité civile qu'ils réclamaient. Nous ne sommes d'ailleurs pas en mesure de fixer et de dater par voie directe les différents stades de cette évolution. Nous n'avons pas non plus une science assez certaine du caractère juridique des différentes formes du mariage plébéien de l'époque précédente. Notamment dans nos textes, il n'existe aucune trace directe et incontestable de ce mode de formation du mariage, que nous trouvons partout ailleurs dans les sociétés primitives: le «mariage par achat». Seul, l'examen des diverses couches de formations du

¹ *Introduction II* p. 102 ss. Cf. *Introduction I*, Book II, chapt. 5, *Kinship*.

droit coutumier qui se retrouvent peut-être dans les textes transmis par Gaius, Aulu-Gelle et autres archéologues romains, peut nous permettre d'aboutir à certaines conclusions et de soupçonner ainsi, par une voie indirecte, les grands traits de son développement. A cet égard, les passages sur l'*usus* et l'*usurpatio trinocitii* nous sont particulièrement utiles. Encore est-ce seulement par la comparaison des vestiges d'éléments juridiques qu'ils contiennent avec les différentes phases de l'histoire politique de Rome, que nous avons quelque chance d'arriver à saisir l'évolution qui se reflète dans les textes parvenus jusqu'à nous.

Dans leurs revendications, les plébériens ont cherché avant tout à briser la domination exclusive du droit sacré des patriciens et à procurer à leurs enfants, déjà promus au rang de citoyens romains, la légitimité civile. Il est donc permis tout d'abord de croire que le premier résultat de leur lutte pour l'égalité a été, dès avant les XII Tables, l'attribution d'un certain caractère légitime à leur cohabitation conjugale, formée sans *confarreatio* et jusque-là simplement tolérée par la loi. Leur union publique, exclusive et durable, probablement contractée *liber. quaer. causa* sous l'ancienne forme d'un «mariage par achat», a dès lors été reconnue comme source de la *patria potestas*, et partant de la paternité légitime. Alors même que le mariage ne soumettait pas la femme à la *manus* du mari, les enfants qui naissaient appartenaient, comme nés de sa femme légitime, à sa *domus*, et étaient par conséquent soumis à sa *potestas*: Bien que les enfants fussent issus d'un mariage sans *manus*, ils avaient un père *légitime*¹. Le premier type de mariage plébien valable d'après le droit civil a donc été selon toute vraisemblance précisément cette union *matrimonii causa* formée sans *manus* que suppose l'*usus* des textes, et qui, comme le prouve le fragment de Gaius sur l'*usurpatio trinocitii*, constituait, dès avant les XII Tables, un mariage d'une certaine valeur civile.

2. Si l'on veut se faire une idée sociologiquement documentée de la première apparition d'un mariage établi sans *manus* dans

¹ Cf. KOSCHAKER, «Über einige Probleme des Eherechts im Lichte der vergleich. Rechtsgeschichte», *Deutsche Rechtswissenschaft*, Vierteljahrsschrift der Akad. f. Deutsches Recht IV 72¹. KOSCHAKER admet la possibilité d'une tendance semblable à la formation d'une *patria potestas* sur les enfants dans la «*muntfreie Ehe*» du droit germanique.

l'antique société romaine, on est tout d'abord tenté de s'imaginer que ce mariage s'est introduit comme une union conjugale légitime, bien que d'un rang inférieur, dans les cas où, à défaut du *jus legitimi matrimonii*, comme le dit Servius, c'est-à-dire «la faculté de contracter un mariage légitime d'après les principes du droit civil patricien», l'établissement de la *manus* n'était pas possible¹. C'est une explication bien simple et logique; elle ne s'appuie pas sur des constructions juridiques fondées subtilement, mais sur un examen direct de la fonction sociale de l'institution même: l'absence du *jus conubii* faisait naître un problème social qui exigeait forcément une solution; en d'autres termes, la nécessité sociale de régler de tels rapports matrimoniaux s'imposait à l'opinion commune se révélant par voie coutumière, c'est-à-dire dans le droit coutumier.

Le droit comparé nous enseigne que des formes différentes de mariage servaient souvent anciennement à des classes ou à des couches diverses de la société, comme le montre en particulier le droit hindou². Il nous enseigne encore que ce sont avant tout des raisons d'ordre social et économique qui déterminaient le domaine d'apparition du mariage dit «libre», et que cette forme de mariage servait de préférence aux unions conjugales de personnes de classes sociales différentes: Une famille noble ne voulait pas marier sa fille à un homme d'un rang inférieur si elle allait tomber par le mariage sous la puissance de celui-ci, de même qu'elle ne voulait pas admettre dans son cercle une femme inférieure³.

On est donc amené involontairement à penser aux rapports matrimoniaux entre patriciens et plébéiens⁴ dans les temps anciens où un mariage légitime d'après le droit civil patricien, à savoir un mariage avec *manus*, n'était pas possible à défaut de *conubium*, c'est-à-dire selon la théorie traditionnelle, mais

¹ *Mariage par usus* (1926) 47 s. GEORGES CORNIL, *Ancien droit romain* (1930) 47.

² J. KOHLER, «Indisches Ehe- und Familienrecht», *Zeitschr. f. vergl. Rechtswiss.* III 342 ss. J. JOLLY, *Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde*, Recht und Sitte, II 8 p. 49 ss.

³ Pour le droit comparé voir dernièrement KOSCHAKER, «Die Eheformen» (1937) 133 ss. Cf. HERBERT MEYER, «Friedelehe» I. c. 243 ss. (Le principe de «Ebenburt»).

⁴ A cette opinion se rallie KOSCHAKER dans sa communication «Le mariage dans l'ancien droit romain», faite aux *Journées d'Histoire du Droit* tenues à Lausanne en Juin 1936. *Rev. hist. de droit* XVI (1937) 748.

certainement inexacte, jusqu'au plébiscite dit *lex Canuleia*. Aucune communauté de culte ne pouvait s'établir entre eux (ce qui explique avant tout l'interdiction du *conubium*); mais sans communion de culte, point de *confarreatio*, et sans *confarreatio*, point de mariage avec *manus*: sans association de la femme aux *sacra* de la *domus*, point d'admission dans la famille agnatique du mari, et par conséquent point de passage de la femme sous la puissance du chef de famille, point de *conventio in manum* d'après l'ancien droit patricien.

Un juste mariage, un mariage avec *manus*, était certainement impossible d'après l'antique conception patricienne. D'autre part, tout porte à croire qu'il existait d'ancienne date, malgré l'interdiction du *conubium* entre patriciens et plébéiens, des mariages contractés sans formes du droit civil patricien, probablement sous l'aspect du «mariage par achat», la «*coemptio*» du style primaire.

Sur l'exclusion des plébéiens du *conubium* avec les patriciens, caractéristique évidente de l'inégalité civile des deux ordres, sur ses origines historiques et son histoire ultérieure, nous n'avons, en fait, aucune connaissance certaine. La seule chose que nous en sachions en toute certitude, c'est que la tradition annalistique nous apprend que la loi des XII Tables, dans une des deux dernières tables des seconds *decemviri*, avait décrété la défense du *conubium* entre les *patres* et les plébéiens: *conubia . . . ut ne plebi cum patribus essent*¹. En dehors de cette prescription du code, probablement authentique, nous savons seulement par la tradition annalistique que le tribun Canuleius, cinq ans après la législation décemvirale, aurait proposé et obtenu une loi de *conubio patrum et plebis* par laquelle le *jus conubii* fut accordé aux plébéiens, le plébiscite dit *lex Canuleia* de l'an 445². En matière matrimoniale, l'égalité civile des deux ordres serait donc établie définitivement. Mais que veut dire que les XII Tables aient défendu le *conubium* ou plus tôt sanctionné une ancienne coutume préexistante du droit civil patricien et que le plébiscite Canuléien eût autorisé les mariages mixtes? Et notamment: un

¹ CIC. *de rep.* II 36, 61 sqq. Cf. DION. X 60, 5. LIV. IV 4, 5: *ne conubium patribus cum plebe esset*. Cf. IV 4, 6. 7. *Tabula XI 1. Fontes* I⁷ 37 sq. CIC. *l. c.* II 37, 63.

² LIV. IV 1 sqq. XXIII 4. DION. X 60. XI 28. Cf. BINDER, *Die Plebs* 399 s.

mariage valable devant la loi civile, bien que d'un rang inférieur, était-il — à l'origine ou ultérieurement — complètement impossible entre patricien et plébéien?

D'après la théorie courante¹, qui se base exclusivement sur un simple commentaire textuel du langage de Tite-Live: *ne conubium patribus cum plebe esset*, il n'existeit anciennement aucune espèce de mariage légal entre patricien et plébéien. Selon une autre opinion, celle de Mommsen, l'interdiction du *conubium* se rapportait seulement au mariage d'un patricien avec une plébéienne; le seul objet de l'interdiction aurait été de prévenir l'adultération des *gentes* patriciennes. En d'autres termes un plébéien pouvait contracter légalement un mariage avec une femme patricienne². Dans l'état actuel de nos connaissances nous sommes assurément réduits à de pures hypothèses. Pourtant, il nous faudra certainement, en principe, nous joindre à Mommsen dans sa manière de voir les problèmes relatifs à l'exclusion des plébéiens du *conubium* avec les patriciens et, bien entendu, aller encore plus loin, en nous appuyant sur des considérations historiques fondées sociologiquement.

Selon les idées religieuses et sociales des patriciens, dès qu'ils s'étaient consolidés comme classe fermée, comme *caste*, et qu'ils avaient commencé à formuler leur propre droit matrimonial, le plébéien ne possédait pas la capacité de contracter avec un patricien un *juste* mariage parce qu'une communauté de culte ne pouvait pas s'établir entre eux. Au cours de la discussion sur l'*arogatio* Canuléenne, les patriciens faisaient valoir, au dire de Tite-Live³, que les innovations monstrueuses de Canuleius entraîneraient des suites funestes: un bouleversement général des familles (*gentes*), une perturbation des auspices privés et publics; le mélange impur de tous les sangs, et au milieu de cette confusion universelle, l'impossibilité absolue de reconnaître ni soi-même ni les siens. «Et quels autres effets pourrait-on attendre de cette promiscuité dans les unions conjugales (*conubia pro-*

¹ Émise depuis longtemps par ROSSBACH, *Römische Ehe* 455. Dans ce sens encore CORBETT 31.

² TH. MOMMSEN, *Röm. Staatsrecht* III 1 p. 79. KARLOWA II 167 avance encore l'opinion qu'un patricien pouvait bien épouser une plébéienne par la *coemptio* (du style historique): la femme tombait sous sa *manus*, et les enfants qui naissaient étaient soumis à sa *potestas*, mais la femme plébéienne restait plébéienne, et les enfants ne devenaient pas patriciens.

³ LIV. IV 2 sq.

miscua), de cette copulation bizarre de plébériens et de *patres*, qui retracerait en quelque sorte l'accouplement désordonné des bêtes, *ferarum prope ritus*, qui laisserait ignorer à chacun le sang dont il sort, les sacrifices auxquels sa naissance l'appelle, et qui en ferait un être moitié patricien, moitié plébérien, un être en désaccord avec soi-même.» Ce langage des patriciens à l'occasion de l'arrogation Canuléenne reflète certainement encore pour le fond l'antique conception patricienne du mariage mixte¹.

Dès l'instant que Rome comptait des patriciens comme un *état*, il n'existe pas, aux yeux des *patres*, de mariage légitime entre plébériens et patriciens produisant les effets civils du droit patricien: puissance sur la femme et les enfants (*manus*) et parenté civile (*agnatio*): les plébériens ne possédaient pas le *jus legitimi matrimonii*, le «droit de mariage», le *conubium*. En effet, il y avait anciennement de fait un empêchement au mariage, à un juste mariage, au mariage avec *manus*, entre plébériens et patriciens. Or, nous ne sommes tout d'abord nullement en droit d'inférer de ce fait que dès le début aucun mariage valable d'après la loi romaine ne pût exister entre eux. Nous devons croire que de bonne heure, et bien entendu longtemps avant les XII Tables, et malgré l'interdiction du *conubium* et toute l'opposition violente de la société patricienne, un mariage entre plébériens et patriciens, à savoir un mariage sans *manus*, a commencé à s'établir par voie coutumière, ce qu'indique l'ancienne institution du *jus trinocuum*, prévue par les XII Tables. Le *trinoccium* même fut inventé, comme nous le verrons, par la jurisprudence romaine naissante pour la défense ultime des principes fondamentaux de l'antique système matrimonial patricien. Et c'était, précisément, afin d'enrayer cette évolution funeste que les patriciens réussirent à imposer la loi des seconds *decemvirii*, qui décréta l'interdiction positive du *conubium*, cette loi que Cicéron appelle *inhumanissima lex*². Cependant, ce dernier effort pour

¹ L'interprétation de ce texte de Tite-Live, et notamment du passage : *quam enim aliam vim conubia promiscua habere, nisi ut ferarum prope rītu émise par FUSTEL DE COULANGES, La cité antique 280, où il veut en dégager l'antique conception générale patricienne de l'union conjugale des plébériens et la résume par : conubia promiscua habent more ferarum*, est certainement basée sur une évidente erreur de lecture : C'est le mariage mixte patricien-plébérien, les *conubia promiscua*, qui sont comparables à l'accouplement désordonné des bêtes (*ferarum prope ritus*).

² Cic. de re publ. II 37, 62. Cf. JÖRS, Röm. Recht (1927) 5¹. Cf. Liv. IV 4, 5: *pessimo exemplo [publico], cum summa injuria plebis.*

redresser l'antique barrière sociale, allant vers sa ruine, resta vain. Les essais des patriciens de s'opposer à la marche des choses demeurèrent peine perdue. L'ancienne interdiction coutumière du *conubium*, rétablie et sanctionnée sans résultat par la loi des XII Tables, fut définitivement supprimée par le plébiscite Canuléen¹.

Dès avant les XII Tables il existait certainement entre patriciens et plébéiens des mariages sans *manus* — et peut-être encore, dans quelques cas isolés, des mariages avec *manus* du droit civil patricien, c'est-à-dire des unions conjugales dotées de la *manus* par une convention spéciale lors de la contractation du mariage².

Il est donc permis de penser que de bonne heure des unions simples *matrimonii causa* entre patriciens et plébéiens n'ont été en elles-mêmes ni socialement impossibles, ni pratiquement inconcevables. Il est bien possible qu'il ait pu exister entre plébéiens et patriciennes des unions conjugales établies sans *manus*, reconnues par le droit coutumier comme mariages légitimes. Et l'existence de telles relations conjugales sans *manus* entre patriciens et plébéiennes n'est en soi, au point de vue économique et social, aucunement invraisemblable. Ces mariages n'étaient assurément pas légitimes d'après les principes du droit civil patricien, parce qu'ils ne pouvaient pas établir entre patriciens et plébéiens une communauté complète d'existence: la

¹ Dans la communication faite aux «Journées d'Hist. du Droit» en Juin 1936, PAUL KOSCHAKER a touché le problème du *conubium* et fait quelques observations remarquables et suggestives: Il est vrai, dit-il en substance, qu'il y avait un obstacle de fait aux unions conjugales des plébéiens et des patriciens dès que ceux-ci s'étaient formés comme un État. Mais la plèbe ne forma jamais une masse homogène. Il y avait toujours, parmi elle, des familles riches, les *gentes* plébéiennes d'une époque postérieure, qui, reconnues par les patriciens, étaient admises aux unions conjugales avec eux. La loi décemvirale était une mesure réactionnaire, qui ne toucha pas la masse de la plèbe, mais les familles de ses couches supérieures. C'est pourquoi elle fut ressentie comme *lex iniqua* et abolie par la *lex Canuleia*. *Rev. hist. du droit XVI* (1938), extrait 6 s.

² Pour ce qui est des effets sociaux et juridiques de l'établissement de la *manus* dans ces cas isolés, il est probable que la femme patricienne, qui tombait sous la *manus* de son mari plébéien, devenait plébéienne, et que les enfants qui naissaient et qui étaient soumis à la (*patria*) *potestas* du *paterfamilias* de la *domus* de leur père, devenaient également plébéiens. Mais dans le cas d'un mariage entre un patricien et une plébéienne, la situation de la femme et des enfants est bien plus obscure. La plébéienne tombait sous la *manus* de son mari patricien et les enfants étaient soumis à la *patria potestas* de la *domus* de leur père. Or, au début, la femme plébéienne devenait-elle patricienne? Certainement non.

femme plébéienne ne pouvait pas être associée comme *mater-familias* aux *sacra* de la famille patricienne de son mari. Et pour des motifs d'ordre social, la femme patricienne ne pouvait pas être soumise à la *manus* plébéienne. C'est, en effet, afin de prévenir cette conséquence juridique de l'*usus anno continuo* que s'est d'abord introduit le moyen du *trinoctium* dans le droit civil patricien.

Ce mariage entre patriciens et plébéiens était forcément sans *manus* dans la mesure où la *manus* ne pouvait pas s'établir. Et ce que cette union était au point de vue juridique au début, elle le resta dans la suite, quand bien même la vie commune s'était prolongée sans interruption pendant plus d'une année. Car assurément l'*usus* ne pouvait remédier à une imperfection originelle du mariage résultant d'un empêchement d'ordre social. Dans ce cas l'*usus* était, en effet, impuissant à parfaire le mariage. On ne voit guère quelle raison suffisante permettrait d'expliquer que la seule (*quasi*)*possessio*, le seul usage prolongé, ait suffi à effacer une telle imperfection du mariage. Cette union spéciale *matrimonii causa* ne pouvait donc pas se transformer, par l'*usus*, en un mariage avec *manus*. Elle n'était pas un simple stade préliminaire de la fondation d'un mariage complet. Dans son essence elle était et elle demeura définitivement une union conjugale sans *manus*. Et c'est bien ce caractère définitif de l'union spéciale *matrimonii causa* entre patricien et plébéien qui a fait de ce mariage, primitivement illégitime quoique toléré par les mœurs, une institution juridique, indépendante et régulière, lui donnant par ce fait même en tant qu'institution générale une place particulière dans l'évolution juridique de l'antique mariage romain. [Dès le moment où il y avait *conubium* — ou plutôt où le mariage avait commencé à s'établir sporadiquement par voie coutumière — il devint cependant nécessaire pour maintenir le caractère définitif de ce mariage patricien-plébéien sans *manus*, de recourir au moyen légal constitutif de la jurisprudence, au *jus trinoctium*, qui permettait d'empêcher continuellement l'établissement de l'*usus* et par suite l'acquisition de la *manus*.]

Ce mariage entre patricien et plébéien était bien sans *manus*, mais selon toute vraisemblance, comme nous l'avons indiqué, il soumettait tout de même — ou a fini par soumettre — les enfants issus de cette cohabitation conjugale à la *potestas*, au sens du droit

civil, du *paterfamilias*. Et s'il en est bien ainsi, ce mariage était donc — ou le devint avec le temps — considéré comme un mariage légitime, produisant le principal effet du *justum matrimonium*: la paternité légitime et la *patria potestas* qui en découle. Or, ce qui était avant tout le propre de cette union particulière, c'était, en effet, qu'il n'y avait aucun passage, aucune *transitio*, de la femme plébéienne à la famille agnatique patricienne. La femme plébéienne mariée à un patricien restait plébéienne, et les enfants qui naissaient ne devenaient pas patriciens. L'union conjugale entre patricien et plébéienne allait — et devait forcément — se constituer comme un mariage plébéien.

C'est seulement du jour où il y avait *jus conubii* entre plébéien et patricien, ou plutôt où il y avait pratiquement et de fait *conubium* entre eux, que l'institution de l'*usus* a pu être appliquée à un pareil mariage et que l'imperfection du mariage, c'est-à-dire une imperfection relative au défaut de formes civiles, aurait été effacée par l'*usus*. Au bout d'un an de vie commune ininterrompue, *usus anno continuo*, l'union conjugale contractée entre un patricien et une plébéienne sans la cérémonie de la *confarreatio* devenait automatiquement un mariage avec *manus*. Et la *manus* établie dans ce cas par l'*usus* comportait certainement — chose remarquable — l'association de la femme plébéienne à la famille agnatique patricienne du mari et son initiation aux *sacra* de cette *domus*. En d'autres termes, la femme plébéienne devenait patricienne, et les enfants issus de pareil mariage devenaient, par conséquent, patriciens. Il en est de même dans la suite pour les effets de l'acquisition de la *manus* par le procédé de la *coemptio*. Pour ce qui est d'un mariage entre un plébéien et une patricienne, l'application de la règle de l'*usus* aurait eu pour effet de soumettre la femme patricienne à la *manus* du mari plébéien. C'est, en effet, afin de protéger la patricienne contre cette conséquence juridique de l'*usus*, pour prévenir que la femme patricienne ne tombât sous la *manus mariti*, qu'il devint nécessaire d'inventer le *jus trinoctii*: le mariage restait par ce moyen légal une union conjugale sans *manus*.

Apparu, à l'origine, dans les rapports matrimoniaux entre patriciens et plébéiens, le mariage *matrimonii causa* établi sans *manus* a donc probablement reçu sa première extension sociale et une reconnaissance juridique plus étendue parmi les plébéiens

entre eux, où il est devenu la première union conjugale plébéienne reconnue et sanctionnée par l'opinion commune comme un mariage légitime et régulier, ayant des effets juridiques, la (*patria potestas*) sur les enfants. Dans sa fonction juridique, ce mariage plébéien fait sans formes civiles, différait au début essentiellement du mariage sans *manus* entre patricien et plébéien. Contracté sans formes du droit civil patricien, probablement sous l'aspect d'un achat réel de la femme, par la *coemptio* de l'ancien style, produisant seulement une puissance de fait sur la femme et les enfants, cette union sans *manus* n'était — ou ne devenait — normalement par l'effet de l'institution de l'*usus*, pour ainsi dire, qu'un simple stade préliminaire de la fondation d'un mariage légitime *jure civili*: la vie commune ininterrompue pendant plus d'une année faisait acquérir automatiquement à l'homme la *manus* sur la femme.

Dans leur lutte, assurément d'ancienne date, pour l'égalité civile, les plébéiens avaient, vraisemblablement longtemps avant les XII Tables, obtenu le premier résultat de haute importance, à savoir la reconnaissance légale de leur union conjugale sans *manus* comme source de la *patria potestas*. Mais la lutte des classes continua sans relâche.

Les plébéiens, bien que vivant dans des cohabitations conjugales reconnues comme mariages légitimes d'après le droit civil, quoique d'un rang inférieur, étaient toutefois, dans leurs rapports mutuels, désireux d'avoir un moyen de faire passer la femme sous la *manus* du mari. L'union avec *manus* restait le but des plébéiens, d'abord parce que, étant le mariage patricien, elle était à ce titre un objet d'envie, ensuite parce qu'en dehors de cette revendication égalitaire de pure forme, elle constituait seule, aux yeux des plébéiens mêmes, le véritable mariage, l'union conjugale par excellence: seule, en effet, elle conférait à l'épouse, bien que soumise à l'autorité du chef de famille, la pleine dignité de «maîtresse de maison». Seule la femme *in manu* portait le titre de *materfamilias*. La communauté de vie, de droits et d'intérêts économiques, que créait l'union avec *manus*, la rendait solidaire du mari, son *associée*, et en cas de décès de celui-ci, elle avait — probablement à une époque postérieure¹ — aussi bien que les

¹ *Introduction II chapt. 5, «Filia familiae suaे finis», p. 116 ss.*

enfants, comme *sua heres*, droit à la succession du patrimoine conservé et acceu par le travail commun. De plus, si elle restait, en cas de mariage sans *manus*, dans sa famille natale, *alieni juris*, c'est-à-dire sous la *postestas* de son *pater*, elle était par la *manus mariti* protégée contre le droit de son *pater* de dissoudre le mariage. Pour ce qui est du mari, il était également protégé contre ce droit du *pater* de sa femme. Et surtout le mariage avec *manus* mettait la femme à l'abri d'une répudiation arbitraire du mari, et pour cette raison encore il était considéré comme plus respectable et plus solide.

Au début, les plébéiens utilisèrent entre eux à cet effet, le principe juridique de l'*usus*, apparu d'abord, comme nous allons le voir, dans le droit patricien. L'*usus* fut reconnu, en droit plébéien, comme créateur de la *manus* du droit civil. Les unions conjugales des plébéiens établies sans formes civiles obtenaient par l'*usus anno continuo* les mêmes effets civils que l'ancien mariage avec *manus*, accompli par la *confarreatio*: la *patria potestas* et l'*agnatio*. L'*usus* reçut probablement là sa première extension vaste dans le domaine social, et là seulement une importance juridique d'une certaine étendue. Dès lors un an de vie commune ininterrompue transforma ipso facto le mariage plébéien préexistant en une union avec *manus*.

Cependant, un mariage sans *manus* pouvait souvent être désirable, à une époque ultérieure, particulièrement lorsque la femme était *sui juris*: par exemple si son tuteur légitime ne désirait pas un mariage avec *manus*, qui ferait passer les biens de la femme dans la famille du mari. Dans le mariage sans *manus* la femme conservait la propriété de ses biens et elle restait sous le seul contrôle de ses tuteurs. Et à son décès les agnats de la femme allaient recueillir *ab intestato* ses biens. De plus, le mariage sans *manus* était certainement plus facile à rompre, notamment si la femme était *sui juris*¹. Si elle était *alieni juris*, son *pater* pouvait rompre arbitrairement le mariage de sa fille. Pour résérer dans de tels cas où l'exigeait la vie pratique, la possibilité d'éviter continuellement la *manus*, les plébéiens utilisaient le moyen du

¹ D'après une opinion émise récemment par H. J. WOLFF, «Trinoctium», *Rev. d'hist. du droit* XVI 170 ss., le mariage sans *manus* que suppose l'*usus* des textes serait, dès le début, simplement le mariage d'une femme *sui juris*. A une époque ultérieure, le mariage sans *manus* contracté *mutuo consensu* servait certainement de préférence aux femmes *sui juris*. Mais pour ce qui est du temps des XII Tables, cette conception ne saurait être acceptée, par la seule raison que la femme *sui juris* était sans doute à cette époque un phénomène en tout cas bien rare.

jus trinoctii, également apparu d'abord dans le droit civil patricien¹. Un *trinoctium* répété chaque année suffisait à empêcher perpétuellement l'établissement de l'*usus* et par suite l'acquisition de la *manus*. C'est alors seulement que le mariage plébéien formé sans *manus*, cette union *matrimonii causa* contractée sans formes civiles *mutuo consensu*, et dans laquelle il faut voir le prototype du mariage « libre » ultérieur, est devenu une forme de mariage définitive, constituant un véritable mariage *sine manu*.

Pourtant les revendications égalitaires des plébéiens n'étaient pas encore pleinement réalisées, et elles ne le furent que du jour où la jurisprudence romaine naissante eut imaginé le procédé de la soi-disant *coemptio*. A une époque inconnue, peut-être déjà au temps de la réforme dite Servienne, au temps de la création de la grande Rome, la Cité des Tarquins, ils conquirent par une interprétation de la jurisprudence le droit de contracter immédiatement un mariage avec *manus* à l'aide d'une *imaginaria venditio*, un achat fictif, la *coemptio* historique².

3. Par l'examen des textes que nous possédons, nous avons cherché à expliquer la structure juridique de l'union *matrimonii causa* à laquelle se rapporte l'*usus* historique, afin de déterminer le caractère de l'*usus* lui-même, et nous sommes arrivés à l'hypothèse que cette cohabitation conjugale était un mariage légitime sans *manus*, et que le premier mariage plébéien valable devant la loi civile produisant le principal effet juridique du *justum matrimonium* d'après le droit civil patricien: la paternité légitime et la (*patria*) *potestas* sur les enfants qui en découle, a été cette même union *matrimonii causa* établie sans *manus* que suppose l'*usus* des textes. Et nous avons encore conjecturé que cette forme de mariage a fait sa première apparition, en tant qu'institution du droit civil, dans le droit patricien, et cela à titre d'expédient dans certains cas où, à défaut de *conubium*, l'établissement entre patricien et plébéien d'un mariage avec *manus* par la *confarreatio* était impossible, mais que c'est seulement dans les rapports matrimoniaux des plébéiens entre eux que cette

¹ Voir plus loin.

² GAL. I 113.—Même après la création de la *coemptio*, la grande masse des plébéiens continua sans doute, comme l'indiquerait probablement une étude du développement juridique ultérieur, à employer l'ancien mariage dit « libre »: le mariage sans *manus* et le mariage avec *manus*, établi (par l'*usus* et) par la *coemptio*, coexistaient.

union *matrimonii causa* a commencé à prendre, au point de vue social et juridique, une existence générale. De là, en tant qu'institution régulière, elle s'était étendue, selon toute vraisemblance, dès l'époque antérieure aux XII Tables, dans le droit patricien: il est visible, en effet, que la cohabitation conjugale à laquelle s'appliquait l'*usus* des textes a été une institution romaine commune. Issue simplement des exigences de la vie sociale, cette union conjugale sans *manus* a fini par évincer l'ancien mariage romain avec *manus* pour devenir la forme dominante de mariage.

De plus, nous avons signalé qu'en un temps donné, où les plébéiens étaient sur le point de fixer le premier résultat de leur lutte pour l'égalité civile, ils utilisèrent dans certains cas particuliers les institutions de l'*usus* et du *jus trinoctii*, apparues d'abord isolément, toutes les deux, dans le droit patricien.

L'analyse des documents nous a appris de plus que l'*usus* des textes conférait automatiquement à une union publique et exclusive, établie *matrimonii causa* et contractée sans formes civiles *mutuo consensu*, la *manus* sur la femme, si la vie commune, «l'usage» (*usus*), s'était prolongée plus d'une année sans interruption, et qu'une *usurpatio trinoctii* répétée chaque année, empêchait continuellement l'*usus* et par suite l'acquisition de la *manus*. Mais, en réalité, cet *usus* des textes était déjà dès l'époque antérieure aux XII Tables en pleine transformation. Il avait évidemment subi une évolution qui paraît achevée dès le temps de la législation décemvirale. Le fragment des XII Tables conservé par Gaius montre bien qu'à cette époque l'*usus* avait toujours pour effet d'établir la *manus*. La règle des XII Tables sur l'*usus* suppose encore la *manus* comme complément naturel du mariage romain; la *manus* s'établit automatiquement par le seul fait que la vie commune n'était pas expressément (*usurpandi causa*) interrompue. Mais la règle elle-même du *trinoctium*, permettant d'éviter facilement l'établissement de l'*usus*, indique, en effet, le commencement d'une transformation essentielle de l'institution tout entière de l'*usus*.

La fonction qu'avait l'*usus*, le rôle positif qu'il jouait à l'origine, c'est-à-dire l'acquisition de la *manus*, passe à l'arrière-plan, et son intérêt pratique se concentre dans la règle du *trinoctium*. L'interruption de l'*usus* est devenue l'essentiel. Par le *jus trinoctium*, l'institution de l'*usus* devient, chose curieuse et remarquable,

un simple moyen de former définitivement un mariage sans *manus*¹. A l'origine normalement un simple stade préliminaire de la fondation d'un mariage légitime en droit civil, l'union conjugale établie sans *manus* s'est transformée par le *trinoctium* en une forme définitive de mariage sans *manus*. En effet, l'institution de l'*usus* tendait à se dissoudre. Par l'exercice général du *jus trinoctii*, son pouvoir créateur de *manus* lui était progressivement enlevé. La règle du *trinoctium* elle-même perdit de son côté en réalité sa raison d'être du moment où il n'était plus nécessaire, pour éviter l'établissement de la *manus* — et par là établir définitivement un mariage sans *manus* — de recourir au moyen du *jus trinoctii*. Le résultat de cette évolution, c'est que l'institution tout entière de l'*usus* disparut comme un stade préliminaire inutile, une formalité vaine². Désormais la *manus* ne s'obtenait plus, en général, par l'*usus*: elle s'établissait directement par le procédé de la *coemptio*. [La *coemptio* devient la forme de mariage commune aux plébéiens et aux patriciens.] Et un mariage sans *manus* pouvait être immédiatement et définitivement contracté *solo consensu*. La *manus* n'est plus une condition essentielle d'un mariage légitime et complet en droit civil.

4. Maintenant se pose à nous la question de toute importance historique: quand, dans quel cas et pour quels motifs d'ordre social peut-on admettre que l'*usus* surgit tout d'abord dans le droit matrimonial romain? En tant qu'institution du droit civil, il paraît absolument impossible qu'il se soit introduit dès l'origine dans le droit plébéien. D'autre part, il est bien invraisemblable que le *jus proprium civium Romanorum*, tel qu'avaient commencé à le formuler les patriciens dès le début, ait établi comme une règle générale du droit civil qu'une simple union *matrimonii causa*, formée *mutuo consensu* des parties, mais *sine (justis) nuptiis*³, c'est-à-dire sans la cérémonie de la *confarreatio*, se transforme automatiquement, par le seul fait d'une cohabita-

¹ Le mariage auquel se rapporte l'*usus* des textes est devenu pratiquement et en réalité, pour reprendre les termes de Q. Mucius, «un mariage par *usurpatio*». Le jurisconsulte signale l'épouse comme *usurpata mulier*.

² Le mariage *cum manu* établi par l'*usus* existait encore au temps de Ciceron (*pro Flacco* XXXIV 84), mais Gaius le représente comme disparu, partie en vertu des lois, partie par désuétude. GAI. I 111.

³ GRANIUS FLACCUS ap. PAUL. *Dig.* L 16, l. 144: *uxoris loco, sine nuptiis*. Cf. SERV. *Georg.* 31: *sine legibus*.

tion conjugale prolongée (*usus anno continuo*), en *justum matrimonium*. Nous devons croire qu'à l'origine c'est seulement en certains cas très particuliers que l'*usus* a fait son apparition première dans le droit civil patricien¹.

Dans une doctrine très répandue, il est vrai, l'*usus* n'a pas été un mode d'acquérir la *manus*. Il ne serait pas autre chose qu'un simple moyen inventé par la jurisprudence romaine pour suppléer à un vice de forme dans l'établissement d'un mariage établi par la *confarreatio* ou contracté par la *coemptio*². Mais cette conception de l'*usus* est certainement tout à fait inacceptable. Abstraction faite de la mention expresse de l'*usus* dans le texte de Gaius comme un moyen d'acquérir la *manus*, et de ce que l'*usus* est dans ses origines sans aucun doute une institution plus ancienne que les deux autres procédés d'acquisition de la *manus*, on a remarqué justement que la *confarreatio* et la *coemptio* sont des modes formalistes entourés de rites d'une grande notorité, qu'il est bien peu probable, dès lors, que des défauts de forme aient pu se produire facilement, et en particulier que le droit coutumier ait formé une institution spéciale en vue de cas si exceptionnels³. D'autre part, il est également tout à fait invraisemblable, comme nous l'avons indiqué, que l'*usus* ait eu pour fonction d'effacer une imperfection du mariage relative à une condition de validité dont l'absence constituait un empêchement d'ordre social, et notamment au défaut du *conubium* entre patriciens et plébéiens.

Pour ce qui est des origines du *jus trinocitii*, il n'est pas moins improbable au point de vue social que cette institution constructive soit d'abord apparue dans le droit plébéien ou encore dans le droit civil patricien, dans les relations des patriciens entre eux. On est donc tenté de croire que c'est dans les rapports matrimoniaux entre plébéien et patricienne que cette construction juridique, tout comme le mariage sans *manus*, s'est d'abord introduite, en tant qu'institution générale reconnue par le droit coutumier. Dès le moment où il y avait *conubium* entre patricien et plébéien, l'application de la règle de l'*usus* aurait eu pour

¹ Voir plus loin.

² Notamment L. MITTEIS, *Röm. Privatrecht* (1908) 252 s.

³ Dernièrement H. LÉVY-BRÜHL, *Rev. d'hist. du droit* XIV 456. WOLFF, ebenda XVI 168.

effet, au bout d'un an de vie commune ininterrompue, de soumettre la femme patricienne à la *manus* du mari plébéien, c'est-à-dire de la faire entrer dans une famille plébéienne. Il devint donc nécessaire, pour résERVER la possibilité d'éviter la *manus*, d'inventer un moyen légal qui, sans toucher à la validité du mariage existant, permettrait d'empêcher l'établissement de l'*usus*: c'est ce moyen légal que la jurisprudence romaine crée dès ses débuts par le système du *trinoctium* répété chaque année. Il suffisait à la femme patricienne de passer chaque année trois nuits de suite dans la maison de son père — ou dans sa famille paternelle — et d'y prendre part aux *sacra* de cette *domus*¹.

La seule chose que nous sachions avec certitude sur l'institution du *trinoctium*, c'est qu'elle existait déjà à l'époque antérieure aux XII Tables. Les textes le prouvent. Il est possible qu'elle ait été introduite dans les XII Tables en même temps que la défense positive, mais sans doute inefficace, du *conubium*. Nous avons émis l'hypothèse qu'elle a d'abord été appliquée dans les rapports matrimoniaux entre patriciens et plébéiens, et qu'elle est apparue en premier lieu dans le droit patricien pour protéger la patricienne contre la *manus* plébéienne. Cela suppose, il est vrai, qu'un mariage patricien-plébéien avec *manus* était possible. Si un mariage avec *manus* avait été complètement exclu, le *trinoctium*, comme moyen d'éviter l'établissement de la *manus*, aurait été superflu. D'après la tradition romaine — et la doctrine traditionnelle — l'interdiction du *conubium* de l'ancien droit coutumier patricien n'a été supprimée, comme indiqué, que cinq ans après les XII Tables, par le plébiscite Canuléen de l'an 445. L'hypothèse avancée paraîtrait donc pouvoir tomber pour des raisons chronologiques². Mais, comme nous l'avons vu, des mariages entre patriciens et plébéiens ont, selon toute vraisemblance, commencé de bonne heure déjà à être en usage malgré l'opposition des patriciens.

En vertu des raisons historiques probables de sa création: le désir de prévenir que les mariages mixtes sans *manus*, existant de fait, ne se transforment automatiquement en mariages avec *manus*, par application de l'ancienne règle d'*usus*, le *trinoctium*

¹ BICKEL, «Die Nomenklatur der materfamilias», *Rhein. Mus. f. Philologie*, N. F. LXV 578 ss.

² Pour ces motifs BINDER, *Die Plebs* 415, rattache l'institution de l'*usus* aux XII Tables et reporte le *trinoctium* à une interprétation de jurisprudence postérieure.

même, prévu par les XII Tables, est, tout au contraire, si l'hypothèse proposée pour résoudre le problème du *conubium* est juste, en réalité, une preuve que les mariages entre patriciens et plébéiens étaient connus antérieurement aux XII Tables.

Issu de la pratique du droit patricien comme un moyen légal de protéger la patricienne contre la *manus* plébéienne, le *jus trinoctii* s'est généralisé avec le temps et a été employé par les plébéiens entre eux pour empêcher l'établissement de l'*usus* et par là l'acquisition de la *manus*. Si, par exemple, la femme apportait une dot assez considérable, sa famille avait intérêt à éviter que la *conventio in manum* ne fît passer cette dot dans le patrimoine du mari: en pareil cas, il suffisait à son père, pour conserver la dot à la famille, de lui imposer l'interruption de l'*usus* par l'*usurpatio trinoctii*.

Cependant, l'*usus*, dans l'essence une usucaption de la (*quasi*)-*possessio* de la femme, est sans aucun doute une vieille institution matrimoniale qui sous sa forme primitive remonte aux temps archaïques. Pour comprendre l'*usus* historique et son évolution ultérieure il nous faut chercher à l'étudier dans ses origines primitives: dans le droit coutumier patricien.

III.

L'*usus* primitif et l'union conjugale à laquelle il s'appliquait.

1. L'institution de l'*usus* telle que nous la rencontrons dans les textes, évidemment transformée et entrée en dissolution dès l'époque antérieure aux XII Tables, comme le prouve la règle du *trinoctium*, ne peut être, comme le veut la doctrine courante, l'*usus* primitif. Elle doit assurément reposer sur un développement secondaire. Pour arriver à une conception historique de cet *usus* primitif, il nous faut essayer de déterminer le caractère social et juridique de l'union à laquelle il s'est appliqué au bout d'un an de vie commune. En d'autres termes, il nous faut tenter de rechercher dans ses origines la cohabitation conjugale pendant le cours de la première année.

Les documents ne nous donnent pas de renseignements

directs sur l'ancienneté respective des trois procédés d'acquisition de la *manus* qui figurent dans les textes: l'*usus*, la *confarreatio*, et la *coemptio*. Il n'y a rien de certain non plus à tirer de l'ordre dans lequel on les trouve énumérés¹. Étant donné pourtant que l'*usus* y est invariablement cité le premier, il est permis de supposer qu'il en était ainsi parce que ce mode d'acquisition de la puissance sur la femme, signalé comme *manus*, ou plutôt, à l'origine, ce mode de formation du mariage, était considéré par les Romains eux-mêmes comme le plus ancien ou encore qu'il a constitué la forme générale de mariage aux temps primitifs. On a dit, il est vrai, que si l'*usus* figure toujours en premier lieu, c'est qu'il était le premier tombé en désuétude; mais cette explication ne vaut rien dans le cas, par exemple, où Cicéron cite l'*usus* avant la *coemptio*, attendu que les trois formes subsistaient encore de son temps¹. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que l'acquisition de la puissance sur la femme par l'*usus* est une vieille institution juridique qui remonte aux temps archaïques d'une Rome primitive.

Il ressort du fragment des XII Tables rapporté par Cicéron, que l'acquisition de la propriété par l'*usus* (*rerum*) était dès cette époque une institution ancienne et enracinée². Le délai de *possessio* qu'elle prévoit est de deux ans pour un *fundus* et d'un an pour les *ceterae res*, mais derrière ces conditions inégales on peut penser qu'il a pu exister une *usucapio* plus ancienne, ne comportant qu'une année de possession aussi bien pour les fonds que pour les autres choses. L'idée pratique qui, à n'en pas douter, a été originellement le simple fondement juridique de cette règle de l'*usucapio*, l'idée de la consécration du temps, est, selon l'expression de Cicéron, que la propriété d'une chose ne doit pas rester dans l'incertitude³. Et il n'est nullement invraisemblable que, par une sorte d'analogie, le plus ancien droit romain ait également appliqué en certains cas, pour des motifs sociaux, ce principe de l'*usucapion* à l'acquisition de la puissance sur la femme, signalée comme *manus*, c'est-à-dire à la (*quasi*)*possessio*

¹ GAI. I 110. Cf. CIC. *pro Flacco* XXXIV 84. SERV. *Georg.* I 31. BOETH. in CIC. *Topica* III 14. *Fontes* II 73.

² *Brautkauf* 54 s.

³ CIC. *Top.* IV 23. Cf. GAI. II 42. 54. CIC. *pro Caec.* XIX 54. *Fontes* I 25. GIRARD, *Textes*⁴ 15.

⁴ CIC. *pro Caec.* l. c. 26: *ne rerum dominia incerta essent.* GAI. II 44.

de la femme. De plus, la théorie avancée depuis longtemps par Stintzing et fortifiée par Esmein, qu'à l'origine l'*usucapio*, pour transformer une maîtrise de fait (*possessio*) sur une chose en une maîtrise de droit (*dominium ex jure Quiritium*), ne requiert que les deux conditions objectives: le délai prolongé et la non-furtivité, est aujourd'hui acceptée de tous¹. La preuve en est que les XII Tables exigent expressément pour l'*usucapion* une seconde condition outre le délai de *possessio*: que la chose n'ait pas été *res furtiva*.

La teneur des XII Tables paraît avoir été conçue ainsi: *usus auctoritas fundi biennum, ceterarum rerum annus esto*²: «Usage de deux ans confère autorité sur les fonds, pour les autres choses l'usage est d'un an.» Les deux conditions psychologiques et juridiques que l'*usucapion* requiert encore à l'époque classique, la *bona fides* et la *justa causa possessionis*, un juste titre d'acquisition, ne sont pas alors des conditions nécessaires. Cela s'explique logiquement par la fonction même de l'*usucapion* primitive. La *possessio* purement physique, consolidée par l'effet du temps, suffisait, sauf, bien entendu, dans le cas de *res furtivae*. Par analogie, il est donc permis de croire que l'*usucapion* matrimoniale de la Rome primitive ne supposait comme condition juridique qu'une (*quasi*)*possessio* de fait, poursuivie *anno continuo*, et la non-furtivité. En d'autres termes, la cohabitation conjugale à laquelle l'*usus uxoris* primitif se rapportait, ne constituait qu'une vie commune prolongée, établie sans formes civiles (*sine legibus*). Un acte légal qui justifiait la (*quasi*)*possessio*, une *justa causa* (*quasi*)*possessionis*, n'était alors pas nécessaire.

Cette hypothèse trouve des appuis dans le droit comparé. C'est nettement une analogie avec cet *usus* primitif des Romains, l'usage prolongé, que nous retrouvons dans l'ancien droit danois, qui reconnaissait comme union légalement valable, après un certain délai, une simple cohabitation de fait de caractère conjugal: selon la «Loi de Jutland», la concubine qui, vivant publiquement dans la maison d'un homme, avait, pendant trois hivers, partagé sa table et son lit et porté les clés de la

¹ PAUL COLLINET, *Mélanges Paul Fournier* (1929) 71 ss. Cf. JULES FAURE, *Justa causa et bonne foi* (Thèse Lausanne 1936) 15 ss.

² P. BONFANTE, *Corso di diritto romano* II 2 (1928) 204 ss. Cf. F. DE VISSCHER, *Rev. hist. de droit* 1933 p. 618.

maison, devenait automatiquement «dame et juste épouse»¹. La même règle existait dans le droit norvégien, avec cette seule différence qu'il fallait vingt années de vie commune publique².

L'usus originaire n'a donc pas eu pour objet, comme celui des textes, de conférer la *manus* à un mariage légitime préexistant: il a créé le mariage lui-même³.

Il est possible qu'il y ait lieu de voir une réminiscence de ce mariage fondé par *usus* dans le passage du commentaire de Servius sur les Géorgiques, où l'*usus* est indiqué comme un moyen par lequel *apud veteres nuptiae fiebant*⁴. En outre, l'*usus* primitif ne demandait, comme conditions juridiques, ni *justus titulus*, ni *bona fides*. Pas plus qu'il n'impliquait une *justa causa* (*quasi)possessionis*, pouvant objectivement servir de base à la *bona fides*, il n'exigeait la *bona fides* pure et simple, c'est-à-dire, en l'espèce, la volonté de contracter un mariage légal d'après le droit civil. Seulement, par analogie avec l'interdiction de l'*usucapio* des *res furtivae*, il paraît certain que la (*quasi)possessio* acquise par voie d'enlèvement proprement dit, l'enlèvement violent, le viol de la femme, n'était pas susceptible de l'*usucapio*⁵.

Mais n'importe quelle union conjugale, allait-elle dans le plus ancien droit patricien se transformer par le seul fait d'une (*quasi)possessio* poursuivie *anno continuo*, en mariage pleinement valable devant la loi civile? Certainement non. Cette solution, déjà fort invraisemblable par elle-même, est en outre inadmissible pour des motifs de pure logique. Il est bien entendu que l'*usus* ou l'*usucapio* n'avaient pour effet proprement juridique que de légitimer un certain état de choses préexistant; mais il s'ensuit alors qu'il fallait une correspondance réelle dans la nature de la cohabitation, entre la simple union de fait et le mariage

¹ *Jyske Lov* I 27.

² *Gulathingslow* Art. 125.

³ Et l'*usurpatio* aurait eu une fonction réelle, à savoir la rupture sérieuse et définitive de la vie commune (*usus*). *Usurpatio* (de *usui-rapere*?): interruption de l'*usus*. *Mariage par usus* 27 s. 30.

⁴ SERV. *Georg.* I 31. Cf. BOETH. *I. e. uxor habebatur*. Le fait que la *coemptio*, simple créatrice de *manus*, apparaisse également dans ce passage comme un moyen en vertu duquel *nuptiae fiebant*, doit provenir d'une confusion entre la *coemptio* historique et le primitif «mariage par achat», ce que paraît indiquer l'incidente: *ait* (Vergilius) «*emat*». *Fontes* II 78 cf. 73.

⁵ Cf. *Brautkauf* 131 ss. KOSCHAKER, «Die Eheformen» (1937) 140. Voir pourtant CORNIL 47. KÜBLER, *Röm. Rechtsgesch.* (1925) 33. Sur le mariage dit «par rapt», voir *Brautkauf* 119 ss. Cf. KOSCHAKER 138 ss.

légalement reconnu. Le mariage étant par essence monogamique, stable et permanent, la simple union de fait, la (*quasi*)*possessio* à laquelle s'appliquait l'*usus*, devait être exclusive et destinée à durer; de même, le but du mariage étant de fonder une famille, la vie commune devait avoir été établie *lib. quaer. causa*. Nous avons vu, il est vrai, que la formation du mariage par *usus* ne demandait ni *justus titulus*, ni *bona fides*, indiquant l'intention de fonder une union légale. Ce qu'exigeait l'*usucapio uxoris*, c'était simplement que la volonté persistante de l'homme et de la femme d'établir une union durable *lib. quaer. causa* se fût affirmée par des *faits* au lieu d'être déclarée solennellement comme dans les actes légaux d'après le droit civil, la *confarreatio* ou la *coemptio*, qu'elle fût consacrée par l'effet du temps. Pourtant, l'union conjugale devait assurément être accompagnée de certaines circonstances indiquant qu'elle avait été contractée sinon *matrimonii causa*, du moins — s'il est permis d'employer provisoirement cette expression — *pro matrimonio*. C'est justement ce même type de concubinat pareil au mariage que l'on rencontre dans le droit scandinave, où il était exigé expressément que la femme eût pendant trois hivers partagé la table et le lit de l'homme et porté les clés de la maison, insigne de la «maîtresse de maison».

L'existence, dans le plus ancien droit romain, d'un tel «concubinat» particulier, paraît, en effet, ressortir de divers passages de la littérature juridique et archéologique de l'ancienne Rome. Dans les fragments conservés par Paulus du traité de Massurius Sabinus intitulé *Memoralia* et du commentaire de Granius Flaccus *De jure Papiriano*¹, ces deux auteurs nous donnent une définition concordante du vieux mot latin *paelex*. Granius nous enseigne même quelle a été, au cours des âges, l'évolution de sa signification: De son temps (*nunc*), c'est-à-dire vers la fin de la République, le terme *paelex*, dont l'origine linguistique et le sens primitif sont incertains², s'appliquait communément (*volgo*) à «la femme qui a commerce (*corpus misceat*) avec un homme marié»; par contre, il désignait dans l'ancienne Rome (*apud*

¹ Cf. ci-dessus PAUL. *Dig.* L 16, l. 144.

² PAUL MEYER 7 s. [Dérivé du mot sémitique *pilegesch*? Bessenberger.] ERNOUT et MEILLET v. *paelex*.

antiquos), selon Sabinus, celle «qui vivait avec un homme sans lui être unie en mariage légitime» (*cum uxor non esset*), selon une autre définition (*quidam*), sans doute également fort ancienne, celle «qui vit *uxoris loco* dans la maison d'un homme (*in domo sit*) sans lui être unie (*justis nuptiis*)».

Nous pouvons donc, sans trop de témérité, avancer cette hypothèse que l'ancien droit romain a effectivement connu un «concubinat» d'un type particulier, toléré par les mœurs¹, et dans lequel, sans *justae nuptiae*, mais *uxoris loco*, une femme née libre vivait continuellement² avec un homme non marié, dans la maison (*in domo*) de celui-ci. Nous avons vu plus haut, dans le passage du commentaire de Servius sur les Géorgiques, que l'*usus* y est mentionné comme un moyen par lequel *apud veteres nuptiae fiebant*; or, les termes qu'il y emploie pour caractériser cette union à laquelle s'appliquait l'*usus*: «*si mulier . . . cum viro, licet sine legibus, fuisset*», rappellent d'une façon remarquable les expressions citées ci-dessus des deux définitions du mot *paelex* rapportées par Paulus³. Il se peut donc fort bien que l'ancien «*paelicat*» romain⁴, défini par Massurius Sabinus et «certains auteurs anciens», et consistant en une union formée *sine (justis) nuptiis*, mais *lib. quaer. causa*, tolérée par les mœurs et autorisée par la loi, ne soit autre que le «concubinat» *sui generis* que supposait l'*usus* primitif.

¹ L'ancienne prescription sacrale (AULU-GELLE IV 3, 3 cf. ci-dessus FEST. v. *pelices*) selon laquelle il était interdit à la *paelex* de toucher l'autel de Junon, ne prouve nullement que l'antique «*paelicat*» romain fut considéré de son temps comme déshonorant pour la femme, par la seule raison qu'elle date probablement d'une époque postérieure, où *paelex* avait pris le sens de «femme qui vivait avec un homme marié», et où le terme prit un caractère infamant. D'ailleurs, si la *paelex*, dans le cas mentionné par Aulu-Gelle, ne devait pas toucher l'autel sacré de Junon, c'est que, selon le droit patricien, elle ne possédait pas la dignité de *materfamilias*, qui appartenait seulement à l'épouse *in manu*. Cf. ci-dessus CIC. *top.* III 14. Dans ce sens aussi PAUL MEYER 13. La preuve en est que l'épouse légitime mais mariée sans *manus*, était également privée de ce droit.

² Voir chez PAUL. *l. c.* l'opposition des termes «*vivere cum*» (Massurius) et «*corpus miscere*» (Granius).

³ SERV. *Georg.* I 31. — GRANIUS FLACCUS, *ap. Paul. l. c.*: *quae uxor loco sine nuptiis in domo sit*. Cf. MASSURIUS SABINUS *l. c.*

⁴ La ressemblance entre cet ancien concubinat *sui generis*, par son caractère juridique tout différent d'un simple «concubinage», avec le concubinat réglementé par Auguste (CORNIL, *Précis de droit romain* (1926) 121 ss. GIRARD, *Manuel* 198 ss. PLASARD, Thèse Toulouse 1921), est si manifeste que l'hypothèse d'une certaine continuité historique peut sans doute être envisagée.

2. Voici qu'un nouveau problème se présente à nos recherches, celui de savoir par quels procédés le droit coutumier d'une Rome archaïque a bien pu commencer à appliquer la règle primitive de l'usucaption à la (*quasi*)*possessio uxoris*. Il nous faudra donc essayer de découvrir derrière cette application proprement «juridique» de la règle de *l'usus*, les motifs d'ordre social et économique qui peuvent historiquement l'expliquer et qui ont permis de transformer, par la seule vertu de la consécration du temps, une simple union de fait en un mariage légalement valable. Mais auparavant il nous faut, en nous appuyant sur le droit comparé, chercher à nous faire une idée plus précise de la conception antique du «juste mariage» par opposition à toute autre forme de cohabitation publique et permanente. En d'autres termes, il faut, je crois — et j'ai cherché à le démontrer par ailleurs, sur un plan plus vaste — commencer à nous efforcer de nous familiariser avec l'idée que le droit primitif de l'Antiquité n'a nullement établi, entre le mariage légitime et certaines autres formes particulières de cohabitation conjugale, une distinction aussi nette qu'on l'a généralement admis jusqu'ici, et qu'il a, au contraire, connu une forme particulière de *concubinat légitime*, facile à dissoudre, et dans laquelle le fils héritait du père.

Le droit comparé présente, en effet, des traces manifestes d'une telle sorte d'union conjugale sanctionnée par la loi. En dehors de l'ancien droit danois qui a connu, comme nous l'avons vu, une institution analogue à *l'usus uxoris* primitif des Romains, elle se rencontre dans quelques sources normandes et anglaises du IX^e siècle¹ et se retrouve non seulement dans le droit norvégien mais encore dans le domaine du droit germanique occidental et oriental («l'union de *friedel*»)². Le plus ancien droit grec, non seulement le droit homérique mais encore

¹ Voir mon étude «Le mariage des trois premiers Ducs de Normandie», *Normannia* (Caen). VI (1933) 411 ss. Cf. ROBERT BESNIER, «Le mariage en Normandie, des origines au XIII^e siècle», *ebenda* VII (1934) 69 ss. HERB. MEYER, «Ehe und Eheauflassung der Germanen». *Festschr. Ernst Heymann* (1940) I 28 s.

² Voir provisoirement *Mariage par usus* (1926) 36 ss. Cf. HERBERT MEYER, «Friedelehe und Mutterrecht», *Zeitschr. der Sav.-Stift*, Germ. Abt., XLVII (1927) 243 ss. cf. 198 ss. Le sens fondamental du mot germanique commun *friedel* est «Freundin». Le terme de *Friedel* ne doit pas être confondu avec celui de «Kebse»: il nous faut distinguer nettement entre la «muntfreie Friedelehe» et le simple concubinat. F. KAUFMANN, *Deutsche Altertumskunde* I (1913) 450¹. MEYER 225 ss. «Ehe und Eheauflassung» (1940) 24 ss. KOSCHAKER 123 ss.

celui de l'Athènes préclassique (la παλλακία)¹ et probablement aussi l'ancien droit hindou (la *gāndharva vivāha*)² ont également connu un tel concubinat légitime *sui generis*³.

L'histoire comparative fait donc voir que le plus ancien droit grec et germanique, et probablement aussi le plus ancien droit hindou, ainsi que, dans une certaine mesure, l'ancien droit romain, n'ont nullement fait une distinction nette entre le mariage et le concubinat, entre l'union conjugale pleinement valable d'une part et les diverses formes de rapports passagers ou permanents de l'autre⁴. Au contraire, l'ancien droit a connu, avec différentes modalités d'ordre légal et social, un concubinat légitime: public, durable et fécond, de caractère contractuel, entre citoyen et citoyenne, établi sans formes civiles mais *lib. quaer. causa* — non seulement toléré par les moeurs, mais encore légalement reconnu, bien qu'un mariage inférieur — ayant certains effets juridiques, notamment à l'égard des enfants, qui étaient considérés comme appartenant à la famille du père et recevaient à ce titre un certain droit à l'héritage.

Le droit romain, autant que nous en pouvons juger, ne présente aucune trace d'un concubinat reconnu par la loi et doté d'une certaine validité légale, tel qu'il se rencontre dans d'autres droits anciens. Par contre, la Rome primitive a connu, comme semblent bien l'établir les définitions du mot *paelex* rapportées

¹ Mariage par usus 34 ss. Cf. ERDMANN 106 ss. KOSCHAKER 122¹. Comp. γάμος ἄραφος des papyri égyptiens. L. WENGER, *Ber. der bayer. Akad. der. Wissensch.*, Phil.-hist. Kl. 1928, 4 Abh. p. 22 f. 66 f. 101.

² Mariage par usus 39 ss. Le mariage dit «d'inclination» du droit sassanide? BARTHOLOMAE, *Die Frau im sassanid. Recht* (1924) 11. ARTHUR CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides* (1936) 323. Cf. KOSCHAKER 121⁷. Cp. l'union *svayamvara* du droit hindou. *Manu* IX 90 ss. JOLLY 51. Pour le droit celtique comp. l'union conjugale d'une *banchomarba* («fille désignée», «Erbtochter»). *Lānamnas for bantichur*. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *La famille celtique* (1905) 163 ss. *Studies in early Irish Law* by R. THURNEYSSEN etc., Dublin 1936: Thurneysen p. 57, 226 s. NANCY POWER 104. Cf. DILLON 132 ss. BINCHY 183 s. ALF. SCHUTZE, *Zeitschr. der Sav.-Stift.*, Germ. Abt., LVII (1937) 481. KOSCHAKER 110.

Au moyen âge, le droit espagnol connaissait aussi une forme de concubinat monogamique et légitime dit *barraganía*. Cette union, sans doute d'origine wisigothe, ne se distinguait du mariage que par la facilité de sa dissolution et par le manque de *dos*. Les enfants nés de ce concubinat légitime étaient appelés à l'héritage à égalité avec les enfants issus d'un mariage légitime. FICKER, *Mitt. des Inst. f. österr. G. F. Erg. Bd. II* 481 ss. Cf. HERB. MEYER, «Friedelehe» 233 f. (Sociétés primitives: EDW. WESTERMARCK, *The History of Human Marriage*⁵ (1925) II 308 ff.) cf. 286 ss.

³ Un concubinat *sui generis*, à savoir un concubinat légitime (l'union conjugale *more danico* du droit normand, la παλλακία de l'Athènes préclassique (*Isai. de her. Pyrrh.* §§ 13, 16, 39. Examination: παλλακία ou mariage légitime?), la *gāndharva vivāha* du droit hindou) ou un mariage sanctionné par la loi bien que d'un rang inférieur (l'union de *friedel* du droit germ.?), ne se distinguent à tout prendre que par une différence de terminologie.

⁴ Cf. PAUL MEYER 6 ss.

par Paulus, une forme *sui generis* de concubinat, tolérée par les mœurs (c'est-à-dire reconnue de fait) et se distinguant aussi bien subjectivement qu'objectivement de l'union purement passagère, à savoir une union dans laquelle, sans *justae nuptiae*, mais *uxoris loco*, une femme née libre vit continuellement avec un homme non marié dans la maison de celui-ci (*in domo sit*)¹. Le fait même que le plus ancien droit romain ait un terme spécial, dans son sens primitif, pour désigner une union contractée *sine (justis) nuptiis*, mais *pro matrimonio*, suffit à lui seul à indiquer l'existence historique d'un concubinat de cette forme particulière².

Actuellement dénuée de toute validité légale d'après le droit civil patricien, cette simple union de fait, qui probablement n'était autre que la cohabitation *sui generis* que supposait l'*usus* primitif, possédait, cependant, en puissance, une certaine valeur juridique. Tandis que la pallakie grecque et l'union de *friedel* germanique, par le seul effet de leurs mobiles subjectifs, fondaient immédiatement une union légitime, l'ancien «*paelicat*» romain, en analogie avec le concubinat de l'ancien droit danois, constituait *ipso jure*, au bout d'un certain temps de *quasi possessio*, un an de vie commune ininterrompue (*anno continuo*), et par une application analogique du principe de l'*usucapio*, un mariage valable devant la loi civile: le mariage par l'*usus* primitif de l'ancien droit romain.

En effet, derrière l'application de la règle primitive de l'*usu-capion*, permettant de transformer en mariage légitime une simple cohabitation conjugale, on ne trouve pas seulement la tendance générale du droit coutumier primitif à reconnaître en droit un état de fait préexistant par l'écoulement d'un certain délai. On doit également, sans aucun doute, y rencontrer un motif apparenté aux idées sur lesquelles se fonde «l'essai de mariage» ou «mariage à l'essai» qui, sous diverses formes, apparaît chez les peuples primitifs de l'Antiquité ainsi que des temps modernes³.

¹ GRANIUS FLACCUS ap. PAUL. *l. c.*

² H. J. WOLFF, *Rev. d'hist. du droit* XVI (1938) 166² nie sans plus l'existence d'un tel «*paelicat*» *lib. quaer. causa*. Voir pourtant le même auteur *l. c.* 181.

³ D'après une opinion émise par H. LÉVY-BRÜHL, «Les origines du mariage sine manu», *Rev. d'hist. du droit* (Haarlem) XIV (1936) 460 ss., le «mariage par usus» ne serait pas, à l'origine, autre chose qu'un tel «mariage à l'essai» contracté sous condition d'avoir le droit de répudier la femme, si elle restait stérile au cours de la première année. Le *jus trinoctii* serait au début simplement un

Beaucoup de peuplades non civilisées ne considèrent, en effet, le mariage comme établi que quand, en règle générale au bout d'un an, la femme a mis au monde un enfant: ou bien la femme reste jusque-là chez ses parents, ou ce n'est qu'alors que l'homme est obligé de payer le «prix d'achat» ou la femme en droit de reprendre sa dot¹. Ce sont évidemment des réminiscences d'idées analogues que l'on retrouve dans certaines dispositions du droit germanique, d'après lesquelles les effets juridiques du mariage quant aux biens n'entraient en pleine vigueur qu'après la naissance d'un enfant². A côté de ce mariage sous condition ou à terme suspensif, sorte de *noviciat* conjugal, on rencontre aussi, souvent, une forme particulière de mariage provisoire, servant également d'épreuve de fécondité: le mariage, contracté pour un an, n'est renouvelé que si la femme se montre capable d'enfanter³. Ce genre de mariage «à l'essai» était en vigueur dans un grand nombre de sociétés de l'Antiquité. Notamment l'ancien droit égyptien le pratiquait. Le droit irlandais du Ve siècle présente des traces d'un système analogue dans le mariage annuel dont parle le *Senchas Már*.⁴.

3. Nous devons croire qu'à l'origine c'est seulement dans certaines hypothèses très particulières que l'*usus* primitif a pu, en droit civil, fonder le mariage. Une dernière question se présente alors à nos recherches: dans quels cas et pour quels motifs d'ordre social peut-on admettre que la jurisprudence romaine naissante ait commencé à appliquer le principe de l'*usucapio* à la (*quasi*)*possessio uxoris* afin d'établir un mariage légitime? Il est bien peu probable, comme nous l'avons observé, que ce principe ait eu pour objet de suppléer à une condition de validité du mariage dont l'absence constituait un empêchement d'ordre social, et notamment au défaut de *jus conubii* entre patricien et plébéien. Mais il en est tout autrement dans le cas de certains défauts qui constituaient un empêchement de mariage

moyen donné au mari, constituant pour ce dernier le mode légal de répudiation de la femme stérile. Cependant, cette conception paraît inacceptable pour la seule raison que le *trinoctium* était assurément un moyen accordé à la femme, à savoir à son *paterfamilias* ou à son tuteur, d'échapper à la *manus* du mari. Voir plus haut. L'auteur a d'ailleurs mal compris le caractère juridique des institutions matrimoniales du droit nordique et grec, rapportées dans *Mariage par usus* 30, 34 ss., sur lesquelles s'appuie sa doctrine. Cf. KOSCHAKER *l. c.* 129². WOLFF *l. c.* 167.

¹ Notamment EDW. WESTERMARCK, *Det menskliga äktenskapets historia* (1893) 24 ss.

² OTTO BRUNNER, «Geburt eines lebenden Kindes», *Zeitschr. der Sav.-Stift.*, Germ. Abt., XVI (1895) 102 ss. cf. 63 ss. Cf. HERB. MEYER, «Friedelehe» *l. c.* 233¹.

³ WESTERMARCK 420.

⁴ *Introduction* I (1943), Book I, *Marriage* 1. Cp. Le mariage *handfast* en usage jusqu'au XVI^e siècle chez les Highlanders d'Ecosse. PAUL VINOGRADOFF, *Outlines of Hist. Jurisprudence* I (1920) 246 ss. *Principes historiques* (1924) 254 ss.

relatif au consentement exigé par le droit civil. Et l'on est ainsi porté à penser au cas où manquait le *consensus du paterfamilias*¹. Or, on voudra bien ne pas oublier qu'ici nous allons une fois encore entrer dans le domaine des conjectures.

Dans le cas où une union *matrimonii causa* s'était établie sans le consentement des deux chefs de famille se manifestant par la «remise» de la femme, la *traditio puellae*, qui au point de vue social et juridique exprimait son admission dans la famille agnatique du mari et par conséquent son passage obligatoire sous la puissance du *paterfamilias* de cette *domus*, la *conventio in manum*, et qui, d'après le droit sacré patricien, exprimait encore quelque chose de plus: son association aux *sacra* de la famille du mari; ou, pour remonter aux temps plus anciens, dans le cas où une telle union formée *mutuo consensu* des deux parties s'était établie sans l'accord des volontés des deux *patres familias* se manifestant dans les «fiançailles», *sponsalia*, anciennement sans doute confirmées par des stipulations réciproques: *filiam in matrimonium datum iri etc.*², dans le cas donc où il y avait, si l'on veut, un enlèvement, ce *raptus in parentes* dans lequel on a souvent voulu voir plus tard un préteudu mariage «par rapt»³, il ne pouvait y avoir *legitimum sive justum matrimonium*⁴. Mais si une telle communauté de vie et de culte dénuée de tout effet civil actuel, s'était maintenue sans interruption pendant un an, l'union était de ce fait légitimée et revêtue eo ipso

¹ *Mariage par usus* 45 ss.

² La conclusion du mariage comportait vraisemblablement dans le droit romain primitif comme dans l'ancien droit germanique, hindou et grec, deux cérémonies: les *sponsalia* réciproques, se manifestant sous la forme d'un «achat», et la «remise» de la fiancée, la *datio*, avec la «conduite» solennelle de la femme à la maison du mari (*domum deductio*), la première seule constituant sans doute l'acte juridique principal, tandis que la «remise» et la «conduite» n'étaient que la réalisation matérielle du contrat. Mais, dès une certaine époque préhistorique de la Rome patricienne, les *sponsalia* avaient cessé de jouer un rôle décisif dans la formation du mariage, tandis que la *domum deductio* perdait de son côté toute valeur proprement juridique. La conclusion du mariage s'était entièrement concentrée dans la «remise» de la femme (*traditio puellae*). Brautkauf 64 ss. 88 ss. *Mariage par usus* 17 ss. Cf. KOSCHAKER, «Die Eheformen» (1937) 89 s. cf. 87 ss.

³ Brautkauf 132 cf. 126 ss. Cf. HERB. MEYER, «Friedelehe» 257 ss. KARL FRÖLICH, «Die Eheschließung des deutschen Frühmittelalters im Lichte der neueren rechtsgeschichtlichen Forschung», *Hessische Blätter f. Volkskunde XXVII* (1928) 178 cf. 169 s. MEYER, «Ehe und Eheauflassung» I.c. (1940) 21 s. — WESTER-MARCK, *The history of human marriage II*⁵ 319 ss.

⁴ Pour le droit comparé voir ERDMANN 198. KOSCHAKER, «Die Eheformen» 140. «Probleme» (1939) 72⁴.

de la *manus*: c'est dans cette hypothèse que le rôle de l'*usuratio*, dans sa forme élémentaire, devient parfaitement compréhensible. Si au cours de l'année le père de la femme n'avait pas interrompu l'*usus* ou forcé sa fille à l'interrompre, il était présumé renoncer à son droit sur elle ou censé avoir donné son consentement tacite au mariage. Par contre, si l'*usus* avait été interrompu, l'union demeurait illégitime. Une fois civillement reconnu par le droit patricien dans certains cas déterminés, l'*usus* sous cette forme primitive, fondant un mariage légitime et par là *eo ipso* la *manus*, s'est généralisé au fur et à mesure des exigences de la vie pratique.

Nous avons vu que, peut-être dès avant l'époque historique — sans que nous puissions d'ailleurs préciser les détails de cette évolution — l'institution de l'*usus* avait changé de caractère et était devenu un mode commun d'acquérir la *manus* du droit civil. Au bout d'un an de cohabitation ininterrompue, toute union formée *matrimonii causa*, mais *sine legibus*, c'est-à-dire sans *confarreatio*, union reconnue comme mariage légal, bien que d'un rang inférieur, était transformée en mariage légitime et complet *jure civili*. Par la suite, l'institution de l'*usus* a fini par être, spécialement pour les plébéiens, et avant que la jurisprudence naissante eût imaginé le procédé de la *coemptio*, le moyen régulier et indépendant pour conférer la *manus* à un mariage préexistant. Le mariage par *usus* a été probablement le premier mariage plébéien avec *manus*. Et le *jus trinocpii* est devenu le moyen commun d'empêcher l'établissement de la *manus*.

4. Le rôle historique de l'*usus* primitif, dont les origines, comme nous l'avons indiqué, se rattachent probablement à des restes d'idées et de coutumes archaïques, peut-être même indo-européennes communes, ne s'est pas borné à cette fonction directe et positive, qui était son principe même, à savoir de transformer — par l'établissement de la *manus* — une union irrégulière en mariage légitime d'après le droit civil, puis, à un stade ultérieur, un mariage légitime préexistant sans *manus* en mariage avec *manus*. Il est également intervenu, par voie indirecte, d'une façon décisive dans le premier développement du droit matrimonial romain. La cohabitation conjugale qui existait au cours de l'année de l'*usus* primitif n'était assurément

en droit civil qu'une phase préliminaire à l'établissement du *justum matrimonium*. C'est seulement par la vie commune ininterrompue, *usus anno continuo*, qu'elle fut légalisée et devint un mariage légitime et complet. Mais à titre de condition suspensive de l'établissement d'un *justum matrimonium* par l'*usus*, cette communauté de vie *lib. quaer. causa*, bien qu'actuellement dénuée de tout effet juridique en droit civil, constituait, en réalité, dès le début, une union conjugale reconnue par les mœurs. Du jour où un simple délai, le seul « usage » (*usus*), la seule possession prolongée, était suffisant pour transformer automatiquement une union irrégulière en mariage légitime, cette cohabitation conjugale impliquait virtuellement, par le seul fait de l'*affectio maritalis*, l'intention de fonder une famille qui la distinguait de l'union purement passagère, une certaine valeur sociale et juridique. Illégitime à l'origine, simple stade préliminaire à la fondation d'un mariage légitime, c'est-à-dire à un mariage avec *manus*, cette cohabitation, établie *matrimonii causa*, finit — et bien entendu de bonne heure — par acquérir au point de vue social une existence indépendante, à laquelle devait s'adjoindre bientôt par la force des choses une valeur juridique corrélative.

La conception sociale du caractère de la cohabitation conjugale telle qu'elle existait au cours de l'année de l'*usus* a dû changer et de ce fait forcément exercer une influence essentielle sur toute cette évolution juridique qui transforma graduellement l'ancienne union établie sans *manus*, d'abord simplement tolérée, puis acceptée comme un mariage régulier, bien que d'un rang inférieur, en un *justum matrimonium* de droit civil. Dans l'opinion commune, créatrice du droit coutumier, il s'était en fait produit une première rupture décisive avec l'antique conception du droit civil patricien d'après laquelle la *manus* sur la femme était une condition indispensable de l'établissement d'un mariage légitime et complet et sur laquelle reposait en principe l'institution même de l'*usus* historique.

Au cours des temps il est donc arrivé que l'institution de l'*usus* dont la fonction juridique positive, sous sa forme primitive, était simplement de fonder un mariage légitime, c'est-à-dire un mariage avec *manus*, allait former par le moyen légal du *trinoctium*, tout contrairement à son idée première, le passage de l'ancien mariage avec *manus* à l'union dite « libre » des temps

historiques. De plus, en vertu de son droit d'existence naturel, de sa nature morale, pour ainsi dire, l'union *matrimonii causa*, contractée sans formes civiles, s'est maintenue victorieusement plus tard encore lorsque l'institution de l'*usus*, l'*usus* des textes, avait, également dès avant le temps des XII Tables, pour seul but de conférer la *manus* à un mariage légitime préexistant. Issu des besoins de la vie sociale et de motifs d'ordre social, dont nous avons cherché à déterminer les origines, s'est introduit le moyen légal du *trinoctium*, à savoir une interruption de l'*usus* pendant trois nuits de suite, répétée chaque année, et qui suffisait à empêcher perpétuellement l'établissement de l'*usus*, et, de ce fait, l'acquisition de la *manus*. L'union *matrimonii causa*, établie *sine legibus*, et reconnue dans la suite comme un *justum matrimonium*, restait continuellement un mariage sans *manus*: L'institution constructive du *trinoctium* avait fait de l'ancien mariage sans *manus* — mariage par *usurpatio*, si l'on veut — une forme de mariage définitive.

SOMMAIRE

Le mariage sacré.

1. Le mariage sacré. Communauté de culte. *Heres sacrorum*. Participation des enfants aux *sacra domestiques*. Initiation de la mère au culte de la *domus* du mari. Association de la femme à la famille agnatique du mari. Soumission de la femme à la puissance générale du *paterfamilias*: la *manus*. Conditions susceptibles de rendre notoire la légitimité du *fils*. La solidarité organique des générations. Communauté de sang.

2. Les cérémonies religieuses de la *confarreatio*. Mariage *farreo*. *Farreatae nuptiae*. *Justae nuptiae*. — La *confarreatio* des textes. Date tardive. Simple rite religieux à l'origine, destiné à confirmer à l'égard des *sacra* un mariage préexistant, le *mos confarreatio* a probablement commencé par être une forme de mariage exclusivement sacerdotale. Ce n'est que plus tard, dans la grande *Rome*, la Cité des Tarquins, en un temps où les patriciens, formés comme un état, avaient commencé à formuler leur propre droit matrimonial, que la *confarreatio* est devenue une forme particulièrement patricienne de mariage, ayant pour conséquence immédiate l'établissement de la *manus*.

3. L'indissolubilité en principe du mariage sacré. *Justa causa* de la répudiation : l'adultére. — L'adultére de la femme rendait impur le foyer et souillait le culte des ancêtres. Une souillure du *sang*. Expiation. *Piaculum*. La loi sévère. La « falsification de clés », les clés de la cave à vin. — La stérilité de la femme. La *diffareatio*.

4. La *confarreatio* : le mariage patricien.

5. La *confarreatio* et l'établissement de la *manus* sur la femme. *Justae nuptiae*. Effet de la *manus* : paternité légitime et *patria potestas* au sens du droit civil patricien. Les plébéiens. La *coemptio* du style primaire. Une puissance de fait sur la femme et les enfants. Point de lien agnatique (*agnatio*). *Gentem non habent*. Le sens primitif de la définition du *patricius*.

6. Le mariage avec *manus* accompli par la *confarreatio*, à l'origine, le seul mariage vrai. L'établissement de la *manus* une conséquence immédiate de l'initiation de la femme — par la cérémonie de la *confarreatio* — aux *sacra domestiques* du mari : la *manus* au début une institution patricienne particulière. Un changement du mode de formation de la *manus*. L'établissement direct de la *manus* par les procédés indépendants de l'*usus (anno continuo)* et de l'acte purement civil de la *coemptio*, conférant la *manus* à un mariage préexistant. Produisant les

mêmes effets qu'à l'origine la cérémonie de la *confarreatio*. — La *manus* sur la femme et la *patria potestas* sur les enfants. Seuls soumis à la *patria potestas*, et par conséquent tenus pour légitimes, les enfants dont la mère était *in manu mariti*. — Idées primitives. La relation entre le père et l'enfant. «Le droit de propriété» de l'homme sur la femme. La femme appartient à l'homme à qui «appartient le lit». Une évolution du droit romain matrimonial. L'idée du mariage légitime et la notion du *manus* se distinguent. Un mariage légitime sans *manus*. Système impliquant une restriction importante de la puissance du *paterfamilias*. Première apparition dans le droit de la Cité romaine?

Le mariage populaire établi sans *manus*.

I.

L'*usus* des textes et l'*union matrimonii causa* à laquelle l'*usus* conférait la *manus*.

1. L'*usus* appliqué à une union *matrimonii causa* établie sans formes civiles, *sine legibus*, c'est-à-dire sans les formes solennelles de la *confarreatio* ou sans le procédé de la *coemptio*. Condition de l'*usus*: l'usage de la femme prolongé pendant un an (*anno continuo*). Une sorte d'usucaption, produisant les mêmes effets que la *coemptio*. Caractère juridique de la cohabitation conjugale au cours de l'année de l'*usus*. L'institution de l'*usurpatio trinoctii* prévue dans les XII Tables. Un mariage légitime. Effets juridiques de cette union *matrimonii causa* se manifestant dans les rapports à l'égard des enfants. A titre de *mère* des enfants, il était attribué à la femme, «dans la maison de son mari», une dignité naturelle, qui devait bientôt comporter une certaine situation juridique. *Matrona* par opposition à *materfamilias*. «La femme qui s'était unie avec un homme en mariage et qui restait dans ce mariage». *Uxor lib. quaer. causa*. Les enfants issus de ce mariage étaient des enfants légitimes. Paternité légitime et *patria potestas*.

2. Selon l'antique conception romaine, le droit (le pouvoir) du père sur l'enfant impliquait la puissance (le droit) sur la mère: seul le mariage patricien avec *manus* pouvait établir la *patria potestas* au sens du droit civil patricien, et la paternité légitime qui en découle. La vieille formule de l'adrogation. De bonne heure, dès avant les XII Tables, cette antique notion a donc dû se modifier sensiblement. L'union publique, exclusive et durable *matrimonii causa*, contractée *mutuo consensu* sans formes, *sine legibus*, à laquelle l'*usus* des textes *anno continuo* conférait la *manus*, était, il est vrai, un mariage légitime, mais elle n'a assurément été, d'après le droit civil patricien, qu'un mariage d'ordre inférieur. L'authenticité du fragment des XII Tables relatif à l'*usurpatio trinoctii*.

3. Première apparition d'un mariage sans *manus* dans le droit de la Cité romaine? La lutte naissante des deux ordres. Les rapports matrimoniaux entre plébéiens et patriciens. Un mariage populaire établi sans *manus*.

II.

Les unions conjugales des patriciens et des plébéiens.
Les rapports matrimoniaux des plébéiens entre eux.

1. Les plébéiens. La lutte pour l'égalité civile des deux ordres. Les plébéiens privés du *jus conubii*. Le mariage primitif des plébéiens. «Mariage par achat». Effets juridiques au point de vue du droit civil patricien. Pouvoir de fait sur la femme et sur l'enfant. Point de *manus* au sens du droit civil patricien: point de *patria potestas* ni de parenté civile (*agnatio*) qui en découlent. Revendications des plébéiens. Légitimité civile à leurs enfants: paternité légitime et *patria potestas* qui n'en est pas séparable. Le premier type de mariage plébéien valable devant la loi civile.

2. Première apparition d'un mariage sans *manus* dans les cas où l'établissement de la *manus* à défaut du *jus conubii* était impossible: Les unions conjugales des patriciens et des plébéiens. *Conubium?* Caractère juridique de ce mariage mixte. Première extension sociale plus vaste du mariage sans *manus* dans le domaine des rapports matrimoniaux des plébéiens entre eux. La fonction sociale et juridique du mariage plébéien sans *manus*. Le désir des plébéiens d'un mariage avec *manus*. L'application de l'antique institution de l'*usus*. Effets juridiques: *patria potestas* et *agnatio*. La *coemptio* des textes.

3. Récapitulation. Transformations de l'institution tout entière de l'*usus* des textes. Un mariage sans *manus* de caractère définitif.

4. Le problème des origines de l'*usus*. La doctrine autrefois très répandue. Le *jus trinoclii*, en tant qu'institution générale, s'est d'abord introduit dans les rapports matrimoniaux entre plébéien et patricienne. L'institution du *trinoctium* au point de vue chronologique.

III.

L'*usus* primitif et l'union conjugale à laquelle il s'appliquait.

1. *L'usucapio rerum primitive*. L'usucaption matrimoniale. Conditions. Mariage par *usus* dans l'ancien droit danois. L'*usus* origininaire a fondé le mariage lui-même. Le caractère juridique de l'union conjugale à laquelle s'est appliqué l'*usus* primitif au bout d'un an de vie commune.

2. Un concubinat légitime *sui generis?* Droit comparé. Coutumes archaïques.

3. Les motifs d'ordre social et économique de l'*usus* primitif. L'union *matrimonii causa* établie en l'absence du consentement du *paterfamilias*. *Raptus in parentes*. Une fois reconnu par le droit civil patricien, dans certains cas déterminés, l'*usus* primitif s'est généralisé. Le mariage par *usus* probablement le premier mariage plébéien avec *manus*.

4. Le rôle historique de l'*usus* primitif. Mariage par *usurpatio*.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

<i>adulterium</i>	17 ss.	<i>ferrarum prope ritus</i>	55
<i>affectio maritalis</i>	46, 49	<i>flamen Dialis</i>	9, 22, 24
<i>agnatio</i>	29 s., 45, 48, 50	<i>flamines majores</i>	14, 22
<i>aqua et igni accipere</i>	12 ss.	<i>flammeum</i>	11, 16
<i>auspicio nupliarum</i>	13		
<i>bona fides</i>	68 s.	<i>gentem non habent</i>	27
<i>cella vinaria</i>	19 s.	<i>heres sacrorum</i>	7, 20
<i>certa et sollemnia verba</i>	11, 26	<i>hostia</i>	10
<i>claves adimere</i>	44 s.	<i>in domo viri dominium</i>	7, 19, 44
<i>coemptio</i> (historique)	23 s., 29, 31,	<i>in eo matrimonio manserit</i>	39
	35, 37, 61, 63 s., 67, 77	<i>in familiam viri transitio</i>	38, 41, 45
« <i>coemptio</i> » du style primaire	15 s.,		
	26 s., 49, 53, 59, 69		
<i>communicatio divini et humani</i>			
<i>juris</i>	7	<i>Juno Juga</i>	12
<i>communio sacrorum</i>	23 s.	<i>jus proprium civium Romano-</i>	
<i>confarreatio</i>	9 ss., 22 ss., 48 ss.	<i>rum</i>	26, 38, 48, 49, 63
<i>confarreatio conjuncti</i>	15	<i>jus osculi</i>	20
<i>consensus</i>	76	<i>justa causa</i>	68
<i>conubia promiscua</i>	54	<i>justae nuptiae</i>	9, 26 ss., 30, 42,
<i>conubium</i>	23, 47 ss., 52 ss., 65 s., 75		48 ss., 71
<i>consortium omnis vitae</i>	7, 16	<i>justi (patris liberi)</i>	15, 40
<i>conventio in manum</i>	29, 39, 41 ss.,		
	53, 76		
<i>diffarreatio</i>	21		
<i>far (farreus panis)</i>	9 ss., 14 ss.,	<i>Leges (lex) XII tabularum</i>	31, 33,
	22, 25 s.		40, 41, 43 s., 45, 47 s., 50, 51, 53,
<i>farreatae nuptiae</i>	9, 13 s., 25		55, 56, 59, 62, 65, 66, 67, 68, 79
<i>farreum libum</i>	12, 15, 21	<i>lex Canuleia</i>	48, 53 s., 65
<i>femina (mulier) anno continuo</i>		<i>liberorum querendorum causa</i>	6 s.,
<i>nupta perseverabat</i>	35 ss.		20, 38, 40, 46, 49 s., 70 s., 73
		<i>manus</i>	7, 22, 25 ss., 28 ss., 36 s.,
			40 s., 48 ss., 55, 67, 77 s.
		<i>materfamilias</i>	19, 26, 38 s., 43 s., 59
		<i>(apud virum) matrimonium</i>	
		<i>causa (esse)</i>	35 ss., 49, 61, 76
			6*

matrimonium sine manu	34 ss., 41 s., 47 ss., 53 ss., 58 ss., 77
matrona	39 s.
mola salsa	9, 12
mos confarreatioonis	16
mutuo consensu	37, 43 s., 49, 61, 76
nomen gentilicium	26
nubo	11
nuptia	36 s.
nuptiae	11
nuptiae sine legibus	35, 42 s.
paelex	42, 70 ss.
paterfamilias	7, 8 ss., 17, 24 s., 28, 31, 32 s.
patria potestas	25, 27, 29 s., 32 s., 40, 41 s., 43 s., 50 ss., 58
patriciens et plébériens	45 s., 47 ss., 61 ss.
patricius	27 s.
piaculum	10, 18
plébériens	22, 26 ss., 47 ss., 61 s., 64 s., 75
pontifex maximus	14, 22 s., 24
(anno continuo) quasi possessio	68
raptus in parentes	76
repudium	18 ss.
res furtivae	68
sacra gentilicia	23
sacra privata	7, 12, 29
sellae duae jugatae	10, 13, 25
sine legibus	35, 43, 45 s., 68, 77, 79
sine nuptiis	63, 71
sterilis femina	20
sui juris	60
tantummodo uxor	38
temetum	20
transilio in sacra	24, 57, 75
trinoctio abesse	35 ss.
trinoctium	36, 45 s., 55, 57 ss., 63, 64 s., 66, 74 ss.
turbatio sanguinis	18
(abesse a viro) usurpandi causa	
	36 s., 62
usurpata femina (mulier)	62 s.
usurpatio trinoctii	36 s., 43, 51, 66, 76 ss.
usus (anno continuo)	29, 35 ss., 57 ss.
usus-auctoritas	68
usus (primitif)	34, 66 ss.
usus (usucapio) rerum	67 s.
usus (usucapio) uxoris	67 ss.
uxor (lib. quaer. causa)	38, 40
uxoris loco	63, 71 s.

TABLE DES PRINCIPALES SOURCES

AUCTOR <i>ad Herennium</i> :		FABIUS PICTOR <i>ap. GELL.</i> :	
II 24, 38	32	X 15, 23	16
AULUS GELLIUS:		FESTUS:	
<i>Noctes atticae</i>		<i>aqua et igni</i>	12, 36
III 2, 12	34, 35 ss.	<i>diffarreatio</i>	21
IV 3, 2	6	<i>facem</i>	13
3, 3	42	<i>flammeo</i>	16
V 19, 9	41	<i>jugarius</i>	12
XVIII 6, 9	6, 26, 38, 39	<i>mola</i>	9
BOETH. <i>in Cic. Top.</i> :		<i>immolare</i>	9
III 14	16, 35, 67	<i>nuptam</i>	11, 36
CATO <i>ap. GELL.</i> :		<i>nuptias</i>	11
X 23, 1	20	<i>obnubit</i>	11
23, 3	20	<i>patricios</i>	28
23, 5	19	<i>pelices</i>	42
XVII 6, 8	32		
CICERO:		GAIUS:	
<i>de re publ.</i> II 36, 61 sq.	53	I 111 . . . 31, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 63	
<i>pro Flacco</i>		112	9, 15, 24, 25
XXXIV 84	22, 37, 38, 63	113	61
<i>pro Murena</i>			
XII 27	26		
<i>Philip.</i>		GRANNIUS FLACCUS <i>ap. PAUL Dig.</i> :	
II 28, 69	44	L 16, 144	42, 63, 71
<i>Topica</i>			
III 14	35, 38	LIVIUS:	
IV 23	39, 67	IV 1 sqq.	53
DIONYSIOS HAL.:		2 sq.	54 s.
II 25, 1 sq.	7, 12, 16, 19, 20	4, 5 sqq.	53, 55
8	27, 28	X 8, 10	27
ENNIUS, <i>Chresphontes</i> 120	6	XXIX 27	47
		MACROBIUS:	
		<i>Satirae</i>	
		I 15, 21	7, 36

MASSURIUS SABINUS <i>ap. PAUL</i> <i>Dig.</i> :		PLUTARCHOS:
L 16, 144.....	42, 71	<i>Romulus</i>
MODESTINUS, <i>Dig.</i> :		22 17 ss.
XXIII 2, 1.....	7, 16	QUINTILIANUS:
Q. MUCIUS <i>ap. GELL.</i> :		<i>Inst. oratoria</i>
III 2, 12	34 s., 36, 37 s.	I 7, 28 26
OVIDIUS:		SERVIUS:
<i>Fasti</i>		<i>in Aeneidem</i>
IV 788, 792	13, 36	I 73..... 23
PAULUS:		IV 103..... 5, 9, 12, 13, 25
<i>Fragmenta Vaticana</i>		167..... 12
302	32	339..... 5, 9, 12, 15, 23, 24
<i>Dig.</i>		374..... 5, 9 s., 25
L 16, 144	42, 63, 71	V 745
PLINIUS:		XI 476..... 39 s
<i>hist. nat.</i>		<i>in Bucolica</i>
XIV 13, 89	20	VIII 29
XVIII 3, 10	16	13, 23
7.....	9	<i>in Georgica</i>
PLUTARCHOS:		I 31... 5, 9, 25, 35, 37, 63, 67, 71
<i>Numa</i>		TACITUS:
12	18	<i>Annales</i>
Quaest. rom.		IV 16..... 31
30	26	VARRO:
50	16, 21	<i>de ling. Lat.</i>
		V 61..... 12
		72..... 11
		<i>de re rust.</i>
		II 4, 9..... 10

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER

BIND XXI (KR. 25.70):

	Kr. ø.
1. GÖTZE, ALBRECHT und PEDERSEN, HOLGER: Muršilis Sprachlähmung. Ein hethitischer Text. Mit philologischen und linguistischen Erörterungen. 1934	4.60
2. WULFF, K.: »Musik« und »Freude« im Chinesischen. 1935	2.00
3. CHRISTENSEN, ARTHUR: Contributions à la dialectologie iranienne. II. Dialectes de la région de Sèmnän: Sourkhéi, Lás-guerdi, Sängesärí et Chämerzådi. 1935	9.50
4. WULFF, K.: Sang hyang Kamahayānan Mantrānaya. Ansprache bei der Weihe buddhistischer Mönche aus dem altjavanischen übersetzt und sprachlich erläutert. 1935	2.60
5. DRACHMANN, A. B.: Die Überlieferung des Cyrillglossars. 1936	7.00

BIND XXII (KR. 12.00):

GRØNBECH, VILH.: Friedrich Schlegel i Aarene 1791—1808. 1935. 12.00

BIND XXIII (KR. 34.85):

1. JØRGENSEN, HANS: A Dictionary of the Classical Newārī. 1936.	9.50
2. HAMMERICH, L. L.: Personalendungen und Verbalsystem im Eskimoischen. 1936	10.35
3. VOLTEM, A.: Studien zum Weisheitsbuch des Anii. 1938	15.00

BIND XXIV (KR. 24.50):

1. JØRGENSEN, PETER: Nordfriesische Beiträge aus dem Nachlass Hermann Möllers. 1938	7.50
2. Batīsaputrikākathā. The Tales of the thirty-two Statuettes. A Newārī Recension of the Simhāsanadvātrimśatikā. Edited and translated with explanatory Notes by HANS JØRGENSEN. 1939	17.00

BIND XXV (KR. 22.00):

1. OHRT, F.: Die ältesten Segen über Christi Taufe und Christi Tod in religionsgeschichtlichem Lichte. 1938	12.50
2. PEDERSEN, HOLGER: Hittitisch und die anderen indoeuropäischen Sprachen. 1938	9.50

BIND XXVI (KR. 27.00):

1. RÆDER, HANS: Platons Epinomis. 1938	2.75
2. NEUGEBAUER, O.: Über eine Methode zur Distanzbestimmung Alexandria-Rom bei Heron. 1938	3.00
3. HAMMERICH, L. L.: The Beginning of the Strife between Richard FitzRalph and the Mendicants. With an Edition of his Autobiographical Prayer and his Proposition <i>Unusquisque</i> . 1938.	4.50

Kr. Ø.

4. HAMMERICH, L. L.: Der Text des „Ackermanns aus Böhmen“. 1938.....	2.25
5. IVERSEN, ERIK: Papyrus Carlsberg No. VIII. With some Remarks on the Egyptian Origin of some popular Birth Prognoses. 1939.....	3.00
6. HATT, GUDMUND: The Ownership of Cultivated Land. 1939....	1.50
7. NEUGEBAUER, O.: Über eine Methode zur Distanzbestimmung Alexandria-Rom bei Heron. II. 1939	0.50
8. SARAUW, CHR.: Über Akzent und Silbenbildung in den älteren semitischen Sprachen. 1939.....	7.50
9. RÆDER, HANS: Platon und die Sophisten. 1939.....	2.00

BIND XXVII (KR. 33.00):

1. CHRISTENSEN, ARTHUR: Essai sur la démonologie iranienne. 1941	6.00
2. WULFF, K: Über das Verhältnis des Malayo-Polynesischen zum Indochinesischen. 1942.....	12.00
3. JØRGENSEN, HANS: A Grammar of the Classical Newārī. 1941..	7.50
4. JESPERSEN, OTTO: Efficiency in Linguistic Change. 1941	4.50
5. IVERSEN, ERIK: Two Inscriptions concerning Private Donations to Temples. 1941.....	3.00

BIND XXVIII (KR. 38.00):

1. PEDERSEN, HOLGER: Tocharisch vom Gesichtspunkt der indo-europäischen Sprachvergleichung. 1941	17.00
2. HENDRIKSEN, HANS: Untersuchungen über die Bedeutung des Hethitischen für die Laryngaltheorie. 1941	6.00
3. ERICHSEN, W.: Demotische Orakelfragen. 1942.....	3.00
4. WULFF, K.: Acht Kapitel des Tao-tê-king. Herausgegeben von Victor Dantzer. 1942	12.00

BIND XXIX (under Pressen):

1. HAMMERICH, L. L.: Clamor. Eine rechtsgeschichtliche Studie. 1941	12.00
2. SANDER-HANSEN, C. E.: Der Begriff des Todes bei den Ägyptern. 1942.....	2.50
3. BIRKET-SMITH, KAJ: The Origin of Maize Cultivation. 1943	4.50
4. CHRISTENSEN, ARTHUR: Le premier chapitre du Vendidad et l'histoire primitive des tribus iraniennes. 1943.....	6.50

BIND XXX (under Pressen):

1. WESTRUP, C.W.: Recherches sur les formes antiques de mariage dans l'ancien droit romain. 1943	6.00
--	------

Printed in Denmark

Bianco Lunos Bogtrykkeri A/S

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSE, BIND XXX, NR. 2

ZUR TOCHARISCHEN SPRACHGESCHICHTE

VON

HOLGER PEDERSEN



KØBENHAVN
I KOMMISSION HOS EJNAR MUNKSGAARD
1944

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Publikationer i 8^{vo}:

Oversigt over Selskabets Virksomhed,
Historisk-filologiske Meddelelser,
Arkæologisk-kunsthistoriske Meddelelser,
Filosofiske Meddelelser,
Matematisk-fysiske Meddelelser,
Biologiske Meddelelser.

Selskabet udgiver desuden efter Behov i 4^{to} Skrifter med samme
Underinddeling som i Meddelelser.

Selskabets Adresse: Dantes Plads 35, København V.

Selskabets Kommissionær: *Ejnar Munksgaard*, Nørregade 6,
København K.

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSE, BIND XXX, NR. 2

ZUR TOCHARISCHEN SPRACHGESCHICHTE

VON

HOLGER PEDERSEN



KØBENHAVN
I KOMMISSION HOS EJNAR MUNKSGAARD

1944

Printed in Denmark
Bianco Lunos Bogtrykkeri A/S

1. Zur Konjugation.

§ 1. Die überraschende Tatsache, dass sowohl das Hittitische wie das Tocharische nähere Beziehungen zu den westlichen ieur. Sprachen als zu ihren asiatischen Nachbarn, dem Armenischen und dem Indisch-Iranischen, zeigen, hat die Frage entstehen lassen, ob nicht die beiden Sprachen irgendwie eine engere Einheit bilden. Die Frage war um so näher gelegt, weil gewisse augenfällige etymologische Übereinstimmungen durchaus anzuerkennen sind. Die Frage wurde von WALTER PETERSEN Lg. IX 12—34 entschieden bejaht. In meiner Arbeit »Tocharisch vom Gesichtspunkt der indoeuropäischen Sprachvergleichung« (in diesen Historisk-filol. Meddelelser XXVIII 1) bin ich (S. 256) zu dem Ergebnis gekommen, dass auf dem Gebiete der Grammatik immerhin einige spezielle Übereinstimmungen zwischen den beiden Sprachen vorhanden sind, dass sie aber wenig bedeutend sind.

§ 2. Zu diesen Übereinstimmungen kann man die Endung der 2. Sg. Präs. Akt. rechnen, insofern als beide Sprachen der in den altbekannten Sprachzweigen alleinherrschenden *s*-haltigen Endung eine *t*-haltige Endung gegenüberstellen: hitt. *da-at-ti* ‘du nimmst’, *a-ar-ti* ‘du kommst an’, tochar. B *nest^o* ‘du bist’, A *našt^o*. Im Hittitischen kommt diese Präsensendung jedoch nur in der *hi*-Konjugation vor (deren Endungen vielfach an die Endungen des ieur. Perfekts erinnern, wo auch die altbekannten Sprachzweige eine *t*-haltige Endung aufweisen: gr. *οσθα*, skr. *véththa*), während die *mi*-Konjugation eine *s*-haltige Endung bietet (hitt. *i-ja-ši* ‘du tust’); im Tocharischen ist dagegen die *t*-Endung alleinherrschend und keine Spur einer *s*-Endung auffindbar. Dieser partielle Gegensatz hebt aber die Übereinstimmung nicht auf, da die tocharische Einförmigkeit sehr leicht auf Vereinfachung einer älteren Doppelheit beruhen könnte.

§ 3. Im Tocharischen ist hinter dem *t* ein auslautender Vokal abgefallen, und man denkt natürlich zunächst an das im Hittitischen auftretende *i*. Dies um so mehr, weil einerseits das kurze *i* zu den Vokalen gehört, die in beiden tocharischen Dialekten im Auslaut schwinden, und andererseits eine *i*-Endung mit den erhaltenen oder vorausgesetzten Endungen der 1., 2., 3. Sg., 3. Pl. *-mi*, *-si*, *-ti*, *-nti* in den altbekannten Sprachzweigen gut stimmen würde. Dabei entsteht aber die Frage, weshalb das *t* der vor einem *i* zu erwartenden Assibilierung entgangen ist. Dieselbe Frage stellt nun auch die hittitische Form, und es leuchtet ein, dass wenn man auf beiden Seiten eine Antwort geben könnte, so würde die Bedeutung der Übereinstimmung in der Endung sehr erhöht werden.

§ 4. Für das Hittitische hat man angenommen, dass die stimmlose Aspirata, auf die das Griechische und das Indische weisen, im Spiele ist. Die stimmlose Aspirata war ursprünglich kein einheitlicher Laut, sondern eine Gruppe von *t+h*; und da das Hittitische noch vielfach das *h* als einen Konsonanten erhalten hat, so ist die Vermutung, dass in der Gruppe **thi* das *h* die Assibilierung des *t* verhindert hat und erst nachher mit dem *t* verschmolzen ist, für diese Sprache nicht kühn. Und sie wird in der Tat zutreffend sein. Die Annahme von V. PISANI, Glottica Parerga (R. Istituto Lombardo di Scienze e Lettere, Rendiconti, Cl. di Lettere, Vol. LXV, Fasc. II, 1941—42) S. 11, dass die Endung *-ti* eine analogische Neuschöpfung sei, die erst nach der Periode der Assibilierung ins Leben getreten wäre, ist kaum vorzuziehen.

§ 5. Für das Tocharische ist aber, wie ich schon Toch. 142 hervorgehoben habe, die Berufung auf das konsonantische *h* sehr abschreckend, da hier nichts auf ein besonders langes Fortleben dieses Phonems deutet. Die apriorische Wahrscheinlichkeit spricht vielmehr dafür, dass das Tocharische in dieser Beziehung keinen Vorzug vor den westlichen Zweigen unseres Sprachstammes gehabt hat. Wie alt die tocharische Assibilierung von *t* ist, wissen wir freilich nicht; dass sie auf eine so alte Zeit zurückgehen sollte, dass sie älter als das Verklingen vom ieur. *h* wäre, ist jedoch wenig wahrscheinlich. Eine befriedigende einheitliche Erklärung der hittitischen und der tocharischen Endung ist also nicht gefunden.

§ 6. V. PISANI a. a. O. trennt denn auch das Tocharische vom Hittitischen; er macht sich aber die Sache zu leicht, wenn er die toch. Endung einfach mit dem ieur. perfektischen *-tha* identifizieren zu können glaubt. Er vergisst dabei, dass ein auslautendes *a* im Dialekt B nicht schwindet, und dass ieur. *-tha* in der Tat im Präteritum als B *-ta* auftritt (B *takāsta* ‘du wurdest’, A *tākašt³*; s. Toch. S. 145, § 69 und § 71). Ein *a* kann also hinter dem *t* der 2. Sg. Präs. nicht gestanden haben.

§ 7. Dagegen schwindet ein auslautendes kurzes *u* in beiden Dialekten, und an ein *u* wird man in unserem Falle zu denken haben. Zwar gibt es keine ieur. Präsensendung auf *-u*; man kann aber vermuten, dass die ursprüngliche Endung **-ta* durch ein enklitisches Pronomen **-tu* erweitert worden ist; Suffigierung eines Subjektpronomens kommt doch auch einerseits in der 3. Sing. Präs. (Toch. S. 142, § 65) und andererseits in der 1. Pl. vor, wo die A-Endung *-məs³* das Pronomen A *was³*, B *wes³* enthält. Aus **-tatu* ist dann weiterhin durch Haplologie (Silbenschichtung) **-tu* entstanden, das sich weiterhin zu *-t³* entwickeln musste. Andere Beispiele von Haplologie habe ich Toch. 168¹ angeführt.¹

§ 8. Wer mir bis hierher gefolgt ist, wird nun aber vielleicht fragen, weshalb denn das gleiche Pronomen **-tu* nicht auch im Präteritum suffigiert worden ist. Einen Keltologen wird dieser Gegensatz zwischen den beiden Tempora jedoch nicht überraschen. Die altirische Regel, dass Suffigierung eines Pronomens beim Imperfektum nicht vorkommt, wird indoeuropäisches Erbe sein: bei den Augmenttempora war Suffigierung ausgeschlossen, weil hier das Verbum selbst enklitisch war. Das tocharische Präteritum ist aber ein altes Augmenttempus; es beruht, wie ich Toch. § 96 S. 183 ff. ausgeführt habe, fast ausschliesslich auf dem Aorist, also auf einem Augmenttempus; einige Imperfekte (gleichfalls Augmentformen) haben sich dazu gesellt (Toch. S. 190), aber Beispiele für alte Perfekta unter den tocharischen Präterita sind äusserst selten und vielleicht niemals unzweifelhaft. Die alte Regel wird also Suffigierung beim tocharischen Präteritum

¹ MEILLET hat schon Journal Asiatique Maj-Juni 1911 S. 464 und MSL 18.8 und 420 daran gedacht, in dem *t* der 2. Sg. Präs. ein enklitisches Pronomen zu suchen. Bei der damaligen beschränkten Kenntnis konnte die Vermutung aber nicht zur Sicherheit erhoben werden. Es fehlte u. a. Aufschluss darüber, wie die Verbalform, an die das Enklitikon gefügt wurde, ausgesehen hatte.

ausgeschlossen haben. Und diese Regel ist in der 2. und 3. Sg. gewahrt geblieben; in der 1. Pl. aber teilten die Dialekte sich so in das gemeinsame Erbe, dass B die reine Verbalform auf *-m³*, A dagegen die mit pronominalem Augens versehene Form auf *-ma³s³* im ganzen Paradigma verallgemeinerte.¹ Später ist die Regel ganz in Vergessenheit geraten, und suffigierte Pronomina in akkusativischer und dativischer Funktion sind auch beim Präteritum ganz geläufig, s. SSS § 419 S. 334 f., vgl. auch Toch. § 60 S. 137 ff.

§ 9. Eine einheitliche Erklärung der hittitischen und tocharischen Endungen der 2. Sg. Präs. Akt. (hitt. *-ti*, tochar. *-t³*) ist also nicht zu suchen; ihnen gemeinsam ist nur die *t*-Haltigkeit. Und die Endung *-t³* scheidet aus als Stütze für die etwaige Annahme, dass ieur. *th* im Tocharischen ein anderes Schicksal als *t* gehabt hätte. Ein anderer Fall, den man vom Dialekt A aus in ähnlicher Weise in Verdacht haben könnte, die 2. Sg. Prät. Med. auf *-te*, die unmittelbar an ieur. **-thēs* erinnern könnte, scheidet gleichfalls aus. Ich habe Toch. S. 156 f. gesagt, dass die Beurteilung dieser Endung von der noch nicht belegten B-Form abhängen müsse. Seitdem hat Professor SIEG mir das vollständige Paradigma des medialen Präteritums in B mitgeteilt (auch die 1. Pl. fehlte mir). Vom Verbum ‘tun’ lauten die Formen: Sg. 1. *yamaššamai*, 2. *yamaššalai*, 3. *yamaššate*, Pl. 1. *yamaššamte*, 2. *yamaššat*, 3. *yamaššante*. Damit ist ieur. **-thēs* aus dem Spiele. Wie aber die Endungen *-mai* und *-tai* zu erklären sind, ist eine schwierige Frage. WOLFGANG KRAUSE GGA 41.431 identifiziert die tocharische Sekundärendung *-mai* mit dem griech. als Primärendung fungierenden *-μαι*, was für die ganze Lehre von den ieur. Medialendungen ausserordentlich weitreichende Konsequenzen haben würde. Darauf einzugehen ist hier nicht der Ort. Da ich aber auf die Medialendungen zu sprechen gekommen bin, so erlaube ich mir auf die 2. Pl. B *-t³* zurückzukommen, wovon ich Toch. 157 nur gesagt habe, dass die Erklärung aussteht. Die Endung lässt sich lautlich auf **-dhu* zurückführen, was mit dem von mir Hitt. 197

¹ Unstatthaft ist die Annahme von WOLFGANG KRAUSE GGA 1941.433, wonach die Endung *-ma³s³* auf ieur. **-mesi* zurückginge, erstens weil die Berechtigung, mit einer solchen ieur. Endung zu rechnen, nicht erworben ist, und zweitens weil **-mesi* toch. **-ma³s³* ergeben hätte.

für hitt. *-du-ma* vorausgesetzten *-dhwe unter Annahme eines Ablautverhältnisses nicht unvereinbar wäre.

2. Assibilierung und Palatalisierung.

§ 10. Ein ursprünglicher Dental, der bei ungestörter Fortentwicklung im Tocharischen als *t* erscheint, kann unter der Einwirkung eines folgenden Vokals teils zu *ts*, teils zu *c* (d. h. ē) werden.

§ 11. In meiner Arbeit »Le groupement des dialectes indo-européens« (in diesen Hist.-filol. Meddelelser XI 3, 1925) S. 39 habe ich angenommen, dass es sich dabei um zwei verschiedene Prozesse handelt: eine Assibilierung mit dem Ergebnis *ts* und eine Palatalisierung mit dem Endergebnis *c*. Dabei habe ich die Assibilierung als den älteren Vorgang bezeichnet. Was den Begriff der Assibilierung betrifft, darf ich vielleicht auf meinen Aufsatz in der Festschrift Wackernagel (Göttingen 1923) S. 113 verweisen, wo ich ausgeführt habe, dass dieser Prozess keineswegs die Weiterführung einer Mouillierung ist; er ist vielmehr von der Mouillierung (Palatalisierung) wesensverschieden, wenn auch die Endergebnisse der beiden Vorgänge sich ähnlich sehen können.

§ 12. Die Deutung des tocharischen *ts* als Assibilierung im Gegensatz zum Palatalisierungsprodukt *c* ist indessen mit gewissen Schwierigkeiten verbunden, die ich schon im Jahre 1925 nicht erkennen konnte, und die heute nicht weniger empfindlich sind. In meiner späteren Arbeit Toch. S. 242—248, wo ich verschiedene Sonderentwickelungen der beiden Dialekte richtig umrissen zu haben glaube, bin ich daher von meiner ursprünglichen scharfen Unterscheidung zwischen *ts* und *c* abgekommen. Die Ausführungen von WOLFGANG KRAUSE GGA 1943 S. 32—37, haben mich aber wieder darauf zurückgebracht. Denn auch Wolfg. Krause unterscheidet zwischen einem älteren Vorgang mit dem Ergebnis *ts* und einem jüngeren Vorgang mit dem Ergebnis *c*. Aber schon seine Benennungen »späturntoch. Affrizierung« (*ts*) und »toch. Palatalisierung« (*c*) zeigen, dass er sich auf einem ganz anderen Weg als ich befindet. Über die Bedingungen der »Affrizierung« will er nichts aussagen; sie gelten ihm als unbekannt. Aber die hierin liegende Vorsicht und Zurückhaltung dem schwierigen Problem gegenüber ist nur scheinbar. Denn die gewählte Be-

nennung »Affrizierung« wird beim Leser unvermeidlich eine Assoziation etwa mit den Vorgängen der hochdeutschen Lautverschiebung (wo gleichfalls *t* zu »*ts*« geworden ist) hervorrufen; sie enthält also wenigstens eine negative Behauptung in Betreff der Bedingungen des tocharischen Vorgangs: *ts* soll von dem folgenden Vokal nicht abhängig sein, soll also vor allen Vokalen auftreten können. Dass dies wirklich die Ansicht Wolfg. Krauses ist, lässt sich gar nicht bezweifeln. Nur so konnte er die alte Behauptung SCHULZE's (Kl. Schr. 240) wiederholen, wonach *ts* auf einer Linie mit *k, t, n, l, s* steht und nach denselben Regeln wie diese Laute palatalisierbar ist — eine Behauptung, die ich nur als einen fundamentalen Irrtum betrachten kann, der notwendig verschiedene Einzelirrtümer nach sich zieht.

§ 13. WOLFG. KRAUSE hätte eigentlich die Pflicht gehabt, seine bestimmte Ansicht, dass toch. *ts* von dem folgenden Vokal unabhängig ist, irgendwie durch positives Material zu stützen, z. B. durch Vorführung von Beispielen für *ts* vor einem alten *a* oder *ā*. Er hat das aber nicht getan; *klautso* 'Ohr', worauf er sich S. 33 zu berufen scheint, ist kein solches Beispiel, da ein Formans *-tjā* (wie in skr. *hatyā* 'Tötung') zum mindesten ebenso wahrscheinlich ist wie *-tā*. Da meine Ausführungen Toch. 242f. offenbar auf ihn keinen Eindruck gemacht haben, so wäre es ohne Nutzen, wenn ich sie durch einen Hinweis auf erhaltenes *t* vor *a* oder *ā* (B *tāka*, A *tāk^ə* 'er wurde' zur Wurzel **stā-*; A *tāp^ə* 'er ass' zu lat. *daps*, ERNST FRAENKEL IF 50.7) supplieren würde. Denn wenn man sich auf seinen Standpunkt stellt, kann man das Fehlen der »Affrizierung« in solchen Fällen durch die Annahme erklären, dass die unbekannten Bedingungen derselben hier nicht vorhanden waren.

Ich werde mich also lieber der Untersuchung zuwenden, wie das heute zu Gebote stehende Material sich der Assibilierungs-Hypothese fügt.

§ 14. Wenn das tocharische *ts* auf Assibilierung beruht, erwartet man vor allem, dass es vor einem alten *i* oder *j* auftreten wird. Dieser Erwartung entsprechen Fälle wie A *tsit-* 'berühren', *tsip-* 'tanzen'; denn ganz unabhängig von der Etymologie zeigt die Flexion dieser Verba, dass das *i* ein ieur. *i* sein muss, da es mit einem Diphthong (woraus A *e*) ablautet.

Nun steht aber *ts-* in diesen beiden Verben auch vor dem ursprünglichen Diphthong: *tsepəntāñē* ‘Tänzer’ (Pl.). Ähnlich verhält es sich mit einem dritten Verbum, der tocharischen Entsprechung der wohlbekannten Sippe von lat. *singō*, bei SSS als *tsek-* ‘bilden, formen’ aufgeführt; die *i*-Stufe liegt vor in B im Verbaladjektiv *tsikale* Tantr. 2a 3, 6. Von der Assibilierungshypothese aus erwartet man vor einem Diphthong zunächst kein *ts-*; aber die Tatsache, dass *ts-* in den Verben, in denen es überhaupt auftritt, ohne Alternation mit anderen Formen des alten Dentals das ganze Paradigma beherrscht, setzt doch wohl eine Reihe von Analogiebildungen voraus. In dem Partizipium A *tsātseku* wird man das *ts* der beiden ersten Silben als analogisch erklären dürfen. Ganz vom Verbum abhängig sind auch die Nominalformen *tsekeši* ‘aus Bildwerk’ und *kuntis-tsek³* ‘Töpfer’, B *lwaksā-tsaik-*.

Als ein weiteres Beispiel für *ts* vor *i* darf man die Infinitive auf *-tsi* (A und B) beanspruchen, falls man sie auf **-tī* zurückführt¹. Ferner A *pats³* ‘Gatte’, falls es die ungestörte Fortsetzung des ieur. **poti-s* ist.

§ 15. *tj* hat man in Femininen wie B *läntsa*, A *länts³* ‘Königin’ zum Mask. B *walo*, A *wël³*, Akk. A und B *lānt³*; A *lukšanunts³*, Akk. *lukšanuntsān* zum Mask. *lukšanu* ‘leuchtend’, Akk. *lukšanunt³*. Vgl. die indischen Feminina auf *-ī*, gr. **ja*. Diese Beispiele sind besonders lehrreich wegen des Gegensatzes zu den maskulinischen Formen, in denen kein *j* folgte. Sie scheinen WOLFGANG KRAUSE unbequem gewesen zu sein; vgl. weiter unten (§ 33).

tj hat man ferner in den Adjektiven auf B *-tse*, A *ts³*, vgl. Toch. S. 95. Es hat auch Substantive auf *-tjā* gegeben; so *klautso* ‘Ohr’ (§ 13). So jedenfalls auch B *kälso*, A *käls³* ‘Bauch’, dessen Etymologie unbekannt ist (zu optimistisch ist SCHWENTNER mit seinem Ausspruch KZ 67. 228: »entspricht genau dem got. *qipus*«). Wenn man ferner bedenkt, dass z. B. *yokaitse* ‘durstig’ von *yoko* ‘Durst’ abgeleitet ist, wird man das dem Substantiv *ktsaitso* ‘Alter’ zugrunde liegende Adjektiv auf *-aitse* von einem Stammwort **ktso* (eventuell mit einem erhaltenen Vokal zwischen *k* und *ts*) ableiten, worin gleichfalls das Formans *-tjā* stecken wird. Die Wurzel dieses **ktso* lässt sich kaum bestimmen, zumal man nicht weiß, was zwischen *k* und *ts* geschwunden ist (Vokal oder Vokal + Sonorlaut?). Sicher ist, dass die von JACOBSON MSL

¹ Anders v. WINDEKENS, Lexique LI (vedisch *bhara-dhyāi*).

18. 24 vorgeschlagene Kombination von *ktsaitsoñie* mit gr. *γθίνω* aufzugeben ist; sie würde lautlich mit B *keⁿ*, A *tkaⁿ*; gr. *χθώρ* (§ 39 Anm.) schlecht stimmen, und die Morphologie bliebe gänzlich unklar.

Wenn die Kombination von B *witsako* ‘Wurzel’ mit gr. *διζα* bei MEILLET, Journal Asiatique Mai-Juni 1911. 460, durchführbar sein sollte, würde in diesem Worte *-dja-* vorliegen; lautlich einfacher wäre die Analyse **wi-tja-kā*, vgl. lat. *vīmen* u.s.w.

§ 16. Es fehlt also nicht an Belegen für *ts* vor einem *i* oder *j*. Es fragt sich nun weiter, ob in derselben Stellung die Entwicklung zu *ts* ausbleiben kann. Wenn sie ausgeblieben wäre, müssten wir statt dessen nach den Regeln der Palatalisierung in historischer Zeit *c* finden; von einem erhaltenen *t* vor einem alten *i* oder *j* kann keine Rede sein.

Anm. Für A *tiri* ‘Art und Weise’ sind allerdings Etymologien vorgeschlagen worden, die ein ieur. **di-* voraussetzen würden; es handelt sich aber um Etymologien, die von Seiten der Bedeutung absolut nicht überzeugend wirken. Wenn das Wort echt tocharisch ist, kann die erste Silbe nicht aus ieur. Dental + *i* bestanden haben; es müssten also noch nicht erkannte Lautentwickelungen im Spiele sein¹; das Wort gehört aber einer Bedeutungskategorie, bei der auch Entlehnung vorkommen kann (vgl. etwa d. *Manier* oder it. *guisa*). Bei den Dualformen der demonstrativen Pronomina A *tim^a* und *tiⁿ* werden Analogiebildungen vorauszusetzen sein; vgl. B *tai* ‘diese beiden’ (so nach brieflicher Mitteilung von Professor SIEG), das die Vermutung nahe legt, dass das demonstrative Pronomen erst sekundär den Vokal *i* erhalten hat, und zwar jedenfalls durch Angleichung an andere dualische Formen, in denen das *i* ältere Wurzel hatte, wie z. B. B *ān̥tpi*, *antapi*, *ānpi* (SIEG OLZ 1943. 132), A *āmpi* (vgl. Toch. S. 76, wo ich *pratri* als Dualform nicht hätte anzweifeln sollen). Auch im Wortinnern kann eine noch zu erklärende Gruppe *ti* vorkommen; so im Wort für ‘Gras’, von dessen B-Formen SIEG KZ 65. 39¹ den Akk. Sg. *atiyai*, *atyai* und den Nom. Pl. *atyañ* belegt; in A lautet der Nom. Sg. *āti*, der Perlativ Pl. *ātyās-ā*; das Genus ist aus den A-Texten nicht zu erkennen, die Flexion deutet aber, wenn das Wort einheimisch ist, auf ein altes Fenninum. LANE Lg. 14. 25²¹ stellt das Wort zu lat. *ador*, was zur Not denkbar ist, wenn man in den beiden Sprachen die formantischen Elemente abstreift. Zu notieren ist jedoch der merkwürdige Anklang an türk *ot* ‘Gras, Heu’, den man ohne weiteres als zufällig abweisen könnte, wenn es nicht andere ähnliche Fälle gäbe

¹ Man könnte daran denken, für das *i* der ersten Silbe denselben Ursprung wie in A *asinal* ‘unersättlich’, B *ontsoytte* (Toch. 204 mit Nachtrag) anzunehmen, was jedoch kaum zu einer ieur. Etymologie führen würde. Und die Vermutung könnte eventuell durch die Auffindung einer B-Entsprechung widerlegt werden.

(z. B. B *kauⁿ* 'Tag', A *koⁿ*, wofür SMITH S. 10 eine ieur. Etymologie versucht; das Wort könnte tatsächlich an gr. *ταῦπα* erinnern; es stimmt aber ganz auffällig zu osman. *gün* u.s.w.). Was man mit diesen und anderen tocharisch-türkischen Anklängen machen soll, ist sehr unklar; Entlehnung aus dem Tocharischen ins Türkische ist kaum denkbar, da *ot* und *gün* in allen türkischen Dialekten, auch im Jakutischen und Čuwaschischen, vertreten sind; die Entlehnung in umgekehrter Richtung ist also bei unserem jetzigen Wissen nicht ausgeschlossen (auch arm. *xot* 'Gras, Heu' — anders als KZ 39.460 angenommen — aus dem Türk. entlehnt?)¹. Ein iranisches Lehnwort ist B *peti* 'Ehrerbietung', wie ich in der Revue des études indo-européennes III 18 f. ausgeführt habe. Was mit A *nati* 'Kraft' anzufangen ist, weiss ich nicht. Eine eingehende Untersuchung sämmtlicher Fälle der Lautgruppe *ti* im Tocharischen ist aber eine Aufgabe, die hier nicht gelöst zu werden braucht. Vgl. über B *pratiⁿ* § 54.

§ 17. Das einzige, was ernstlich zu erwägen ist, bleibt also, ob vor einem alten *i* oder *j* statt *ts* ein *c* auftreten kann. Im Anlaut gibt es wohl sicher keinen solchen Fall. Wo hier *ci*- auftritt, ist das *i* sekundär. So in A und B *ci* 'dir, dich', worin ein alter Diphthong vorliegt (Toch. 55, 132). So auch in A *ciñcér* 'lieblich', vgl. B *cēñcre*, Fem. *cēñcarya*, Abstr. *cēñcarne*; das *i* von A ist hier wie sonst jünger als das *ē* des Dialektes B, und dies *ē* wird man, unabhängig von der Etymologie, auf ein ieur. *e* zurückführen müssen.

§ 18. Schwieriger ist die Frage, ob im alten Inlaut vor *i*, *j* Fälle eines *c* vorhanden sind. Hier muss Einem sofort die A-Form der Personalendung der 3. Pl. Akt. auf *-ńcē* einfallen. Ich habe Toch. 143 f. vorgeschlagen, A *-ńcē* auf die ieur. Primär-endung **-nti*, die B-Form (*weskeⁿ* 'sie sagen') auf die Sekundär-endung **-nt* zurückzuführen. Ich gestehe aber, dass ich diese Deutung sehr zögernd und ungern niedergeschrieben habe. Mir kam in Wirklichkeit eine andere Deutung wahrscheinlicher vor, wonach *-ńcē* aus **-nt* und einem suffigierten Pronomen entstanden wäre. Das Pronomen müsste natürlich zum Stamm **e-* des skr. *ayam* gehören; den Nom. Pl. könnte man als **-oi* ansetzen und den vollständigen Schwund auf Rechnung der Neigung zu be-

¹ Die augenfälligste tocharisch-türkische Übereinstimmung bleibt das Wort für '10000' (B *tumane*, A *tmāⁿ*), s. SSS 194. Zufällig wird der Anklang von A *şokyo* 'sehr' (neben *māk* 'viel') an osm. *čok* 'viel' sein. Auf meine Anfrage hin teilt mir Dr. Kaare Grönbech mit, das *čok* im Türkischen wenig verbreitet ist; die Angabe eines modernen russischen Wörterbuches, dass *čok* in Ostturkestan in der Bedeutung 'sehr' (neben *kōp* 'viel') vorkommt, steht für diesen Dialekt noch allein.

sonders starken Kürzungen in der Enklise setzen; vgl. die Reduktion des enklitischen *ni* 'mir, mich' zu *-n* im Dialekt B (Toch. 150 f.). Nach dieser Deutung hätten die beiden Dialekte dieselbe ieur. Form übernommen, und der sonderbare Gegensatz zwischen der sekundären Endung der 3. Sg. und der primären Endung der 3. Pl. im Dialekt A wäre aus der Welt geschafft. Nach meinen Ausführungen oben § 8 hätte man sich die Sache so zu denken, dass ursprünglich die Form mit suffigiertem Pronomen im Präsens, die Form ohne Pronomen im Aorist und Imperfektum zuhause war. Diese Verteilung wäre wie in der 1. Pl. aufgehoben worden; A hätte die suffigierenden Formen (1. Pl. *-məs^o*, 3. Pl. *-ńc^e*), B die nackten Verbalformen (1. Pl. *-m^o*, 3. Pl. *-n*) verallgemeinert, und nur in der 2. und 3. Sg. wäre die alte Verteilung der pronomenversehenen und der nackten Verbalformen erhalten geblieben. Was die 3. Pl. betrifft, stimmt das Tocharische nach der hier vorgetragenen Deutung sehr genau zum Keltischen wo die Simplexendung der 3. Pl. des Präsens gleichfalls aus *-nt + *oi* entstanden ist (Verf. VKG II 344; vgl. STOKES, Beitr. zur vergl. sprachf. VI 468). Überhaupt besteht (von der 2. Person abgesehen) eine grosse Übereinstimmung in den Personalendungen zwischen dem Tocharischen und dem Keltischen. Beide Sprachzweige haben aus dem ieur. Erbgut dieselben Stücke übernommen: in der 1. Sg. die Endungen *-ō* und *-mi*; in beiden Sprachzweigen ist die Endung *-ō* auch ins Präteritum gedrungen (Toch. S. 145); beide Sprachzweige haben für die 3. Sg. und 3. Pl. nur die ieur. Sekundär-endung erhalten.

Anm. Die hier skizzierte Deutung der A-Endung *-ńc^e* habe ich Toch. 143 f. aus einer Art Faulheit zurückgehalten. Weil ich zeitweilig von der scharfen Unterscheidung zwischen Assibilierung und Palatalisierung abgekommen war, war es mir nicht hinlänglich klar, dass die Deutung von *-ńc^e* als Primärendung in einem gespannten Verhältnis zu den Lautgesetzen steht (einen kleinen Skrupel, Toch. 246, glaubte ich beschwichtigen zu dürfen). War sie aber lautgesetzlich statthaft, würde sie von den Mitforschern so sicher vorgezogen werden, dass eine Darstellung der Pronomentheorie Zeitverlust gewesen wäre. Hatte ich doch erlebt, dass die für das Keltische ganz unpassende Primärendung-Theorie nur unwillig meiner in Wirklichkeit allein statthaften Erklärung der 3. Sg. und 3. Pl. gewichen war; THURNEYSEN hatte sie festgehalten, und auch MEILLET MSL 18.8 ist reserviert; er schreibt: »M. Pedersen explique avec grande vraisemblance les formes absolues du verbe vieil irlandais telles que *bermi* 'nous portons', *berthe* 'vous portez' par l'addition de pronoms

personnels enclitiques; il va même jusqu'à expliquer la 3. personne du singulier *berid* par **bheret is*. Er findet also die Pronomentheorie für die dritten Personen besonders überraschend. Aus Rücksicht auf diese Haltung zahlreicher Mitforscher erklärt sich die (nur rein lautlich zutreffende) Bemerkung »Ir. *berid* could come from **bhereti*« in HENRY LEWIS & HOLGER PEDERSEN, A Concise Comparative Celtic Grammar S.283. Wir glaubten eben in einem u. a. als Handbuch für Studenten an den keltischen Universitäten berechneten Werk dies Zugeständnis einer sehr verbreiteten von der unsrigen abweichenden Ansicht machen zu sollen. Wenn nun die Primärendung-Theorie im Keltischen den syntaktischen Tatsachen zum Trotz so zähe Wurzeln hatte, so musste ich mir sagen, dass sie fürs Tocharische, wo keine syntaktischen Momente vorlagen, mit solcher Einhelligkeit angenommen werden würde, dass die Vorführung einer anderen Theorie verlorene Mühe wäre. Ganz anders liegt die Sache aber, wenn es sich jetzt herausstellt, dass *ti* nicht zu *c^e* werden kann.

§ 19. Andere Fälle, in denen ein toch. auslautendes *-c^e* auf **-ti* zurückzugehen scheinen könnte, gibt es, soweit ich sehe, nicht. B *plāce* 'Rede' bildet den Akk. *plāc^e*, auf den ich im folgenden Abschnitt (§ 49) zurückkommen werde; hier war die abgefallene Endung wohl *-m* und die Palatalisierung analogisch. A *plāc^e* ist die alte Akkusativform. Mehr oder weniger ähnlich kann die Sache bei anderen A-Wörtern liegen, deren B-Entsprechung nicht bekannt ist (wie *wac^e* 'Streit, Kampf'; anders B *weta*), auch wohl bei indeklinablen Wörtern wie A *ypic^e*, *ywic^e* 'voll', *ānic^e* 'unten, nach unten'. Ernstere Erwägung erfordern nur die Wörter, die in beiden Dialekten ein auslautendes *-c^e* zeigen. A *opyāc^e kəllātsi* 'sich erinnern', B *epiyac^e* ist nach OLAF HANSEN (und ANDREAS) ZDMG 94.151 iranisches Lehnwort. A *koc^e*, B *kauc^e* 'hoch, in die Höhe' spottet bis jetzt jeder Etymologie, da der Verweis auf got. *hauhs* nichts nützt; es könnte aber immerhin der Akk. eines wie B *plāce* flektierenden Wortes sein. — Über die Allativendung B *-sc^e*, A *-c^e* s. Toch. S. 91.

§ 20. Ein Beispiel, wo toch. inlautendes *c* scheinbar in der oben umgrenzten Domäne des *ts* auftritt, bietet die Flexion der Adjektive auf B *-tse*. Von *orotse* 'gross' lautet der Nom. Pl. m. *orocci*, der Akk. Pl. *orocceⁿ* und der Akk. Sg. *orocce* (vgl. SIEG und SIEGLING BSOS VI 487). Damit stimmen die Adjektive auf *-tte* (ieur. *-to-*; Toch. 218): Akk. Sg. *-cce*, Nom. Pl. *-cci*. Bei dieser letzteren Gruppe macht das *c* keine unüberwindlichen Schwierigkeiten. Meine Annahme (Toch. 39, 243 f.), dass es vom Nom. Pl. m. aus-

gegangen ist, wird wohl kaum auf Widerspruch stossen. Hier war die Endung ursprünglich *-oi* (oder *ei?*), und das Verhältnis Nom. Sg. *-tte*: Nom. Pl. *-cci* ist also ganz regelmässig; nur die analogische Verbreitung des *c* ist auffällig. Sie hat aber auch im Dialekt A stattgefunden, wie aus der Flexion der Ordinalia (SSS 200 f.) hervorgeht: *wēt^o*, *pənt^o* ‘der 2., 5.’, Akk. *wēc^ē*, *pəncēn*; vgl. *śāt^o* ‘reich’ (*-to*-Stamm, § 55), *śācān* SSS 68⁴. Bei den *-tjo*-Adjektiven (B *-tse*, A *-ts^o*) ist eine entsprechende Erscheinung in A nicht belegt; ob sie einst vorhanden gewesen ist, oder ob es sich um eine einzeldialektische Entwicklung in B handelt, bleibt also unsicher. Die richtige Erklärung wird die von WOLFG. KRAUSE GGA 1943. 36 vorgeschlagene sein: das *-cci* der Adjektive auf *-tse* beruht auf Nachahmung der Adjektive auf *-tte*. Die dabei anzunehmende Analogiebildung ist allerdings befremdend, da die beiden Adjektivgruppen lautgesetzlich in keiner Flexionsform einen identischen Ausgang hatten. Das Formans *-tjo-* ist aber eine Erweiterung von *-to-*, und es ist denkbar, dass einst in einigen Fällen ein *-to*-Adjektiv und ein *-tjo*-Adjektiv gleichbedeutend (oder synonym) neben einander standen, was eine Quelle der Vermischung werden konnte.

In den *-to*-Adjektiven hat das umsichgreifende *c* auch das Femininum angegriffen (B *-tte*, Fem. *-cca*; A *wci* ‘die zweite’, Akk. *wēccān* u. s. w.); die *-tjo*-Adjektive kennen diese Neuerung nicht (B *-tse*, Fem. *-tsa*). Man darf nicht etwa in den Femininen auf *-cca* ererbte Bildungen mit dem Formans **ja* suchen wollen; denn dies Formans war neben einem *-o*-Maskulinum seit jeher nicht üblich, und das Tocharische hat den Bereich von *-ja* nicht erweitert, sondern eingengt. So ist im Fem. des Part. Perf. eine Bildung auf *-sa* statt des zu erwartenden **-sja* eingetreten: B *kekenusa* ‘versehen’ (fem.), A *yāmus^o* ‘getan’ (fem.).

§ 21. Auch in der Flexion der Partizipia des Präs. gab es keine *-tj*-Formen der Art wie gr. *γέροντας*, wohl aber Formen auf *-ta*: B *kausenta* ‘Mörder’ und andere ähnliche substantivierte Partizipia, A *pekan^o* ‘Maler’ (Substantiv), *ešant^o* ‘gebend’ (Partizipium). Alle diese Formen haben femininische Flexion, fungieren aber maskulinisch oder unterschiedslos für die beiden Genera. Sie sind gewiss wirklich alte Feminina derselben Bildung wie die Formen auf B *-sa*, A *-s^o* beim Part. Perf. Während aber neben den *-sa*-Formen das entsprechende Maskulinum die ererbte konsonantische Flexion weiterführte, ist der *-nt*-Stamm des Part.

Präs. nicht erhalten. Er ist vielleicht zunächst bei den substantivierten Partizipien aufgegeben worden, wo die ererbten männlichen Personenbezeichnungen auf *a* (wie lat. *agricola*) oder *ā* (der Typus *πολίτης*) Einfluss üben und ein maskulinisches *-nta* stützen konnten. In A kann der Vorgang sich dann bei den wirklichen Partizipien wiederholt haben: das ererbte unregelmässige Maskulinum ist einfach ausser Gebrauch gekommen. In B muss aber der Verlauf komplizierter gewesen sein. Hier haben die wirklichen Partizipia den Ausgang *-ńca*: *aīśeńca* ‘gebend’. Dies *-ńca* muss auf demselben Weg gewonnen sein wie die oben besprochenen Femininformen auf *-cca* neben Mask. *-tte*, setzt also die einstige Existenz einer Maskulinform auf **-nte* voraus (eine Rückbildung vom Fem. *-nta* aus). Das maskulinische **-nte* muss lange genug bestanden haben um vom Plur. m. **-ńci* zu einem Fem. auf *-ńca* zu führen, ist aber dann ungebräuchlich geworden. Bei den Substantiven (wie *kaušenta* ‘Mörder’) unterblieb die Umbildung selbstverständlich, da hier keine Motion stattfand.

Ähnlich wie in den Partizipien ist die Endung *-ca* in den nom. agentis wie B *yāśśūca* von *yask-* ‘betteln’, *ynūca* ‘qui va’ MSL 18.16, Journal Asiatique Maj—Juni 1911.440, Fragm., *kəlpauca* ‘Empfänger, Erlanger’ KZ 65.45.18f., 54.19. Die Bildung dieser Formen ist jedoch unklar, und A *yāśśuce* gibt mit seinem *-e* ein neues Rätsel auf.

§ 22. Denselben Wechsel zwischen *t* und *c* wie in den Adjektiven auf B *-tte*, A *-t^o* hat man im Dialekt A in dem Pronomen *məttak^o* ‘ipse’: Nom. Pl. m. *məccek^o*, Perlativ Sg. (= Akk. + Postposition *ā*) *məccaknā*, Nom. Sg. f. *məccāk^o*. v. WINDEKENS (Philologische Studiën X 165 ff.) nimmt an, dass die Doppelung des *t* in diesem Worte ohne etymologischen Wert ist, und zerlegt es in *mət* (= lat. *met*) + Partikel *-k* mit einem vorhergehenden analogen *a*. Wenn man diesen Weg der Zerlegung in nur zwei Bestandteile einschlägt, könnte man doch auch einfach *mətta-k^o* teilen und in *mətta-* einen adjektivischen *o*-Stamm sehen; *mətta-k^o* würde dann keinen besonderen Fall bilden, sondern nur ein Beispiel der allgemeinen Entwicklung der adjektivischen *-to*-Stämme im Tocharischen sein. Es ist mir aber nicht selbstverständlich, dass die Doppelung des *t* in *mətta-k^o* ohne etymologischen Wert ist; dies ist zweifellos der Fall bei den B-Adjektiven auf *-tte*.

(*ontsoytte* ‘unersättlich’ u. s. w.); ob die Doppelung aber von Bedingungen abhängig ist, die auch bei *mottak³* zutreffen, ist noch unsicher. So bleibt noch zu erwägen, ob *mottak³* nicht, wie ich Toch. 119 zweifelnd vermutete, drei Elemente enthält: *möt-* (das ich Toch. 116 ebenso wie v. WINDEKENS, dessen Arbeit mir damals noch nicht bekannt war, zu lat. *met* stellte) + demonstr. Pron. + *k³*. In diesem Falle wäre das *c* von *moccagnā* und *moccek³* mit dem *c* der entsprechenden Formen des demonstrativen Pronomens (A Akk. Sg. *cam³*, Nom. Pl. m. *cem³* u. s. w.) zu vergleichen; der Nom. Sg. f. *moccāk³* müsste aber auf Analogiebildung nach den Adjektiven beruhen.

Dass Wechselwirkungen zwischen dem demonstrativen Pronomen und den adjektivischen *-to*-Stämmen stattgefunden haben, dürfte jedenfalls wahrscheinlich sein. So erklärt sich am besten der Akk. auf *-ce* der Adjektive (B *ontsoyce*), der von den übrigen Adjektiven (B *pärkreⁿ*, Akk., ‘lang’) abweicht, aber mit dem demonstrativen Pronomen B *ce* (Akk.) stimmt.¹

§ 23. Für Dental vor *i* oder *j* liegt die Sache also klar; man ist nirgends genötigt, eine andere Entwicklung als *ts* anzunehmen. Aber *ts* kommt auch unter anderen Bedingungen vor, die sich nicht so leicht ermitteln lassen. Die Schwierigkeiten betreffen jedoch nur den Anlaut. Wo *ts* im Wortinnern vorkommt, kann man ruhig, auch wo die Etymologie oder Morphologie nicht unmittelbar klar ist, mit einem *i* oder *j* rechnen. So bei der Genitivendung B *-tse*, A *-s* (Toch. 48). Da die genaue Grundform unbekannt ist, wird man sie nach den sich sonst als wahrscheinlich ergebenden Lautgesetzen anzusetzen haben, auch wenn man dabei zu einer *-tj-* enthaltenden Form gelangen sollte. Eine Nötigung zu einem solchen Ansatz besteht aber vielleicht nicht. Ich habe Toch. 80 das pluralische *-ts³* als aus *-tse* durch Kürzung in silbenreichen Formen entstanden erklärt; denkbar wäre aber doch auch, dass die pluralische Gestalt der Endung die ältere wäre, woraus die singularische Endung nach irgend welcher Analogie umgebildet wäre; das Muster könnte der Gen. Sg. der

¹ Das Präverbium *ecce* stellen SSS 297.33 wohl mit Recht zu A *aci*; die etymologische Analyse ist aber unklar. Gänzlich unklar ist *wicūkai ne* ‘an Hüfte’ KZ 65.49³. — Mit isolierten Formen wie B Ipf. Pl. 3. *sraicigeⁿ* Speisung 1 (etymologisch ein Optativ) ist nichts zu machen; hier kann *c* aus anderen Flexionsformen (aus dem Konj.? vgl. Toch. 199) bezogen sein.

konsonantischen Stämme (B *lānt-e* ‘des Königs’) abgegeben haben. Bei dieser Zurechtlegung könnte *-ls^o* zu skr. *ati* gestellt werden. — Bei B *klautso* ‘Ohr’, Akk. *klautsai* und B *kektseie* ‘Körper’ kann man unbedenklich *-lj-* annehmen. In *klautso* wird dann ein Formans *-tjā* (wie in skr. *hatyā* ‘Tötung’ u. s. w., BRUGMANN, Grundriss² II 1. 186) vorliegen; A *klots^o* setzt *-tja* voraus, was damit übereinstimmt, dass dieser Dialekt die Endung *-ā* ausgemerzt hat (Toch. 97 § 45. 1). B *kektseie* gehört zurselben Deklinationsklasse wie *plāce* (§ 19, § 49), muss aber ebenso wie *meē* ‘Monat’ Umbildung eines kürzeren Stammes sein. Es wird sich um einen *-jen*-Stamm des Typus gr. *ἔσσειν* handeln.

§ 24. Im Anlaut gibt es aber eine ganze Reihe von Fällen, wo *ts* vor einem ursprünglichen *e*-Laut steht. Eine Durchsicht des Materials lässt jedoch gewisse Regeln durchschimmern. Vor allem scheint *ts* vor altem *ē*, *er* und *el* zu herrschen. Und gerade in diesen Fällen liegt die Annahme nahe, dass sich ein flüchtiges *i* oder ein *j* entwickelt haben könnte. Bei *ē* ist eine solche Entwicklung wohl sogar sicher; um das *ts* zu erklären ist es nur nötig, die Stufe *īā* in eine sehr alte Zeit zurückzuverlegen, älter als das Assibilierungsgesetz. Bei *er* und *el* müssten Vorgänge, die den altenglischen und altnordischen Brechungen ähnlich waren, in derselben alten Zeit stattgefunden haben.

§ 25. Beispiele vor *ē*: A *tsāk-* ‘glänzen, glühen’, zur Sippe von skr. *dahati* ‘brennt’, lit. *degū* ‘brenne’, mit derselben Vokalstufe wie lit. *nuodēgulis* ‘Feuerbrand’; also wohl ursprünglich ein Iterativ des Typus lat. *celāre*, aber mit umgebildeter Flexion. Das Präs. (3. Sg.) *tsākəštōr* neben dem Ipf. *tsāknā* deutet auf das von mir Toch. 197 f. behandelte Paradigma, wo ein ursprüngliches Nasalpräsens noch mit *-sk-* erweitert war (Typus A *-nəs-*, B *-nask-*), der Nasal aber zwischen dem auslautenden Konsonanten der Wurzel und dem *-sk-* ausgedrängt war; in diesem Paradigma erschien der Nasal nur in gewissen ausserpräsentiellen Formen, vor allem im Konjunktiv¹, in unserem Falle aber im Imperfekt. Der

¹ Der Konjunktiv war ursprünglich ein direkt von der Wurzel aus gebildetes selbständiges Verbum (Toch. 191 f.), hatte also keine Nasalerweiterung. Das Gefühl der paradigmatischen Zusammengehörigkeit mit dem Präsens rief das Bedürfnis wach, die durch die Nasalerweiterung ausgedrückte inchoative Bedeutung des Präsens auch im Konjunktiv beizubehalten und zu diesem Zweck den Nasal zu übernehmen. Um nach dieser Übernahme das Präsens vom Konjunktiv deutlich zu unterscheiden hat die Sprache nun das Präsens noch mit dem *-sk*-Formans erweitert.

-nəs- Stamm war wohl aus dem Stammverbum *tsək-* ‘brennen’ bezogen, wo er mit erhaltenem (oder restituiertem) -n- auftritt (Präs. Med. Sg. 1. *tsəknəsmār³*, Pl. 3. *tskəⁿsantrə*, aber B *tsəksentra* mit ausgedrängtem -n-). Das Iterativum war also eng mit dem Stammverbum verbunden; aus dieser engen Association erklärt sich die analogische Durchführung des *ts-* im Stammverbum.

B *tsatsāpauwa* wurde von LÉVI-MEILLET MSL 18. 24 als ‘tiédies’ gedeutet; diese Bedeutung ist aber nach SIEG OLZ 1943. 137 nicht gesichert; daraus folgt, dass das Wort als Beleg in unserem Zusammenhang wenig Wert hat; außerdem ist das Paradigma nicht bekannt (unredupliziert *tsāp-?*). Immerhin ist es wahrscheinlich, dass das ā auf ein ieur. ē zurückgeht, da die Längen in B meistens ieur. Längen fortsetzen. Vgl. noch SSS 481 unten.

§ 26. Vor *el*: A *tsəlp-* ‘gehen, hinübergehen; erlöst werden’ (Kaus. Präs. Med. Sg. 3. *tsəlpəštər³*) habe ich Groupement 39 zu lit. *telpù*, *tilpti* ‘Raum worin haben’ gestellt. Zur Bedeutung vergleiche ich d. *hineingehen* (von Kurschat als Übersetzung des litauischen Verbums verwendet), ital. in demselben Sinne *entrare (in questa botte c'entrano ben 200 litri)* ‘in dieses Fass gehen wohl 200 Liter Wein hinein’), fr. *entrer*; etwas anders gr. *χωρεῖν* ‘in sich fassen’. Dafür, dass lit. *telpù* die Vorstellung einer Bewegung in sich begreift, spricht wohl auch das Kompositum *i-tilpti* (mit *i-* ‘hinein’) und das Kausativum *pra-talpinti* ‘etwas durch einen engen Raum hindurchbringen’. Und andererseits stimmt die Spezialisierung der Bedeutung des tocharischen Verbums (‘erlöst werden’) nicht schlecht zu der im Litauischen vorliegenden Spezialisierung; in beiden Fällen handelt es sich darum, noch glücklich auf die richtige Seite einer Grenze zu gelangen (vgl. besonders lit. *pratalpinti*)¹.

B *tsalt-*, *tsāll-* ‘kauen’ (SIEG OLZ 1943. 137) ist etymologisch wenig klar; immerhin könnte man es zu mhd. *zelte* ‘flaches Backwerk, Kuchen, Fladen’, *phan-zelle* ‘Pfannkuchen’ stellen. Das deutsche Wort lässt sich auf ein ieur. **delton-* (*n*-Stamm) zurückführen. Die Bedeutungen lassen sich in verschiedener Weise vermitteln; FALK & TORP in Fick’s Vergl. Wtb.⁴ III 159 gehen

¹ Was v. WINDEKENS über die Etymologie dieses Wortes und der folgenden Wörter meint, mag, wer Lust hat, in seinem Lexique nachsehen. Ich zitiere diesen Herrn so weit möglich nur, wenn ich etwas Richtiges oder Beachtenswertes bei ihm zu finden glaube. — Über *tsəlp-* vgl. POUCHA ZDMG 93. 207.

für einige mit *zelte* zusammengestellte Wörter von “geschrotet” aus; von ‘schroten’ zu ‘kauen’ ist kein weiter Weg.

S 27. Vor *er*: A *tsārt-* ‘klagen, weinen’ (Prät. Sg. 1. *tsārlā*) erinnert an ir. *derdrehar* ‘tobt’ u. s. w.

A, B *tsārw-* ‘sich freuen’, *tsārwo* ‘Freude’. Das Verbum hat mediale Flexion (A Präs. Sg. 3. *tsarwatōr³*): es entspricht wohl dem gr. *τέρπομαι*.

A, B *tsārk-* ‘quälen’; belegt das Verbalsubst. A *tsārlune*, B *tsoršalne*, *tsorkalyne* und das Verbaladj. *tsorkalle* SSS 406¹. Zur Wurzel ‘drehen’ mit derselben Bedeutungsentwicklung wie in lat. *torqueō*. Die ē-Stufe auch in alb. *tjerr* ‘spinne’, aor. *tora*, das wohl mit Recht von GUSTAV MEYER hierher gestellt wird (*rr* aus *rn*, s. KZ 33. 542 f.; dies wiederum aus *-rkn-*; aor. *tora* analogisch nach *marr* ‘nehme’: *mora?*).

A *tsru* ‘wenig’, vielleicht aus **terwo-* zu gr. *τέρψ* ‘schwach’ (Toch. 243).

A, B *tsər-* ‘trennen’ (A Präs. oder Konj. Pl. 1 *tsaraməs³*), zu gr. *δέρω* u. s. w., JACOBSON OLZ 1934. 212 (diese einleuchtende Zusammenstellung wird später auch von K. SCHNEIDER IF 58. 174 vorgetragen). Dazu noch *tsrɔrge*, Akk. *tsrɔri* ‘Spalt, Riss, Loch’, SIEG OLZ 1943. 137.

A *tsər³* ‘rauh, scharf’ ist etymologisch schwierig. Auffällig ist aber, wie genau es in der Bedeutung dem B-Adjektiv *ścire* entspricht. Vgl. z. B. B *ścironātyānī* ‘harte Gräser’ K 8 b 5, A *tsraⁿ ātyā* Ausgabe 107 b 3, B *ścire reki* ‘von harter Rede’ K 8 b 4, A *tsraⁿ plācēnyo* Ausg. 199 b 1, *tsər weīlune* 277 b 6. So liegt die Vermutung nahe, dass es sich um eine Alternation **tero-* : **stero-* handelt. Falls ich mit Recht (Toch. 242 f.) A *tsraši* ‘stark’ als eine Ableitung von *tsər³* betrachtet habe und damit B *tsirauṇe* ‘force’ verbunden habe, so hat die *s*-lose Alternationsform auch in B bestanden. Interessant ist dann das *i* von *tsirauṇe*, das nicht von dem *ts* abhängig sein kann (da *ts* kein mouillierter Laut war); es zeugt also von einer Entwicklung der Gruppe *er*, wie ich sie oben § 24 vermutet habe. B *ścire* habe ich Groupement 38 zu gr. *στερεός* gestellt, wozu auch d. *stark* (WALDE-POKORNY II 629) mit derselben Bedeutungsentwicklung wie in A *tsraši* gehören wird. Die abweichende Deutung von *ścire* bei LIDÉN Toch. Sprachgesch. 3 f. (mit altem *ī* zu nhd. Adj. *stier* u. s. w.) verdient wohl kaum den Vorzug.

§ 28. Unter den hier aufgezählten Belegen findet sich eine Reihe von Verben. Es ist nun, bei der verhältnismässig guten Erhaltung des Ablauts im Tocharischen, nicht wahrscheinlich, dass die *e*-Stufe im ganzen Paradigma dieser Verba geherrscht hat. Es ist vielmehr so gut wie sicher, dass dies nicht der Fall gewesen ist. Man hätte also einen Wechsel zwischen *ts* und *t* erwarten sollen. Da ein solcher Wechsel nicht vorliegt, müssen also zahlreiche Analogiebildungen stattgefunden haben, und zwar in allen hier erwähnten Fällen zugunsten des *ts*. Dies Übergewicht des *ts* kann zum Teil darauf beruhen, dass die *e*-Stufe und damit das *ts* in dem für das Sprachbewusstsein dominierenden Tempus, als welches man wohl das Präsens betrachten darf, zuhause war. Wir sehen denn auch wenigstens an einem Beispiel, dass die Ausgleichung den entgegengesetzten Weg einschlagen konnte, wenn das intakte *t* im Präsens vorhanden war. Vom Verbum ‘lassen, entlassen’ lautet das Präs. Sg. 3. in A *tərnāš^o*, in B *tərkanaⁿ* (mit der Schwundstufe, ieur. *r*), während das *e*-stufige Prät. A *cērk^o*, B *carka* lautet; hier war also *t : ts* zu *t : t* ausgeglichen worden, was später durch das Palatalisierungsgesetz zu *t : c* werden musste¹. Ob man in demselben Sinne A *tləssi* ‘aufheben, tragen’, Prät. *cacēl^o* (zu lat. *tollō* u. s. w., SCHULZE Kl. Schr. 252⁶) verwerten darf, bleibt unsicher, da keine unreduzierten *c*-Formen belegt sind (auch B *cāla* ‘er erhob’ ist reduziert, s. SCHULZE Kl. Schr. 243 ff.); vgl. § 29.

§ 29. Einer allgemeinen Beschränkung unterliegt die Entwicklung eines *ts*: sie findet in der Gruppe *st* nicht statt; hier wird vielmehr das *t* erhalten, und *st* wird später zu *śc*, *śś* palatalisiert (B. *ścire* ‘rauh’; andere Beispiele Toch. 242). Eine nur scheinbare Ausnahme bilden Infinitive wie B *nes-tsi*, *nessi* ‘sein’, wo *-tsi* aus anderen Infinitiven übertragen ist; in A *tləssi* ist eine (sekundäre) Gruppe *-sktsi* vereinfacht worden.

Während *ts* vor *i* oder *j* sowohl im Anlaut wie im Inlaut eintritt, erscheint *ts* vor allem *e* wie schon oben § 23 angedeutet nur im Anlaut, nicht aber im Wortinnern. In Inlaut blieb das *t* in diesem Falle zunächst unverändert um später zu *c* palatalisiert zu werden. Wir finden also z. B. A Ipf. Pl. 3 *mənčānt^o* ‘sie zürnten’ (Präs. *məntāntrə*; zu asl. *mētq*, *mēsti* ‘turbare’, wie v. WINDEKENS,

¹ Das toch. Verbum gehört zum gleichbedeutenden hitt. *tar-na-i*, *tar-na-a-i*, s. BENVENISTE BSL 33.142; Fernerliegendes bei Verf. Hitt. 125.

Lexique 64, richtig gesehen hat); A *cacēl^o* ‘er erhob’, B *pācer^o* ‘Vater’, *mācer^o* ‘Mutter’. Daran ist nichts Auffälliges. Die Anfangssilbe eines Wortes hat eine besondere psychologische Betonung, die den folgenden Silben fehlt, und hat daher vielfach eine besondere lautliche Entwicklung, unabhängig vom phonetischen Akzent, dessen Schicksal im Tocharischen uns noch unbekannt ist.

§ 30. Die Frage liegt nahe, ob nicht vor *e* + Nasal dieselbe Entwicklung wie vor *e* + Liquida stattgefunden hat.

Tatsächlich tritt ein *ts* in dieser Stellung ziemlich oft auf, wenn auch meistens in etymologisch wenig klaren Wörtern. So in dem von SSS 482 nicht übersetzten *tsən-*, das nach COUVREUR bei DUCHESNE-GUILLEMIN BSL 41. 165 ‘couler’ bedeutet (A und B) und einem B-Substantiv *tseie* ‘flot’ zugrunde liegt (diese Angaben röhren wohl von SIEG her); dazu noch u. a. B *snai-tsnam-necci* (Pl.) ‘nirāsravāḥ’ BSOS VI 486f., gebildet (mit Formans -*tse*) wie z. B. *cēmpamīecceⁿ* (Akk. Pl.) ‘könnensreich’ KZ 65. 42; — in A, B *tseⁿ* ‘blau’, das freilich von POUCHA ZDMG 93. 204 als chinesisches Lehnwort betrachtet wird; — A, B *tsənkər* SSS 50. 24; 92. 4-5; — B *tsenketra* ‘steht auf’; — B *tsənkaik^o* ‘le matin’ Remains 108 r° 2.

Wenn man auf Grund dieses Materials die Entwicklung zu *ts* annehmen will, braucht man sich nicht von B *cēncre* (oben § 17) abschrecken zu lassen; denn in diesem Worte liegt, wie ich schon Toch. 245¹ bemerkt habe, die Möglichkeit einer Fernassimilation nahe.

Dass die Entwicklung vor einem *m* nicht anders als vor einem *n* oder *v* verlaufen ist, wird man apriori vermuten, und damit stimmt das freilich etymologisch unaufgeklärte *tsəm-* ‘wachsen, gedeihen’ (A und B; B *tsmentra* ‘sie nehmen zu, wachsen’; eine Ableitung ist nach SSS A *tsmār^o* ‘Wurzel’). Keine Schwierigkeit machen die *c*-Formen der Wurzel ‘gebären’ (A Konj. Sg. 3. *cmatr^o* u. s. w. und das Substantiv B *cmel^o*, A *cmol^o* ‘Geburt’) neben dem Präsens Sg. 3. A *təmnəštər^o*, B *tənmastrə*, da hier dieselbe Ausgleichung wie in dem oben besprochenen *tərnāš^o* : *cērk^o* vorliegen kann¹. Sehr schwierig ist aber das Verbum ‘können’,

¹ Es wäre wohl nicht unmöglich, *tsəm-* und *təm-* von zwei verschiedenen Praesensbildungen derselben Wurzel ausgehen zu lassen. Die Bedeutungen ‘geboren werden’ und ‘wachsen’ sind nicht unvereinbar. Vgl. an. *ala* ‘gebären’ und ‘gross nähren’. Man hätte dann die Zusammenstellung mit gr. *δέμω* (SMITH 17) zu erwägen; *tsmār^o* ‘Wurzel’ wäre wohl einfach ‘das Wachsen’.

A, B *cëmp-* (A Präs. Pl. 3 *cëmpitiic^ē*). Denn hier herrscht *c* im ganzen Paradigma, und es ist natürlich nicht möglich dem Substantiv *tampe* ‘Macht’ irgend einen Einfluss zuzuschreiben. Einer gewundenen lautgesetzlichen Erklärung, die mit einer anderen Wirkung der Gruppe *mp* als die des antevokalischen *m* rechnete, bringe ich kein Vertrauen entgegen; ich ziehe es vor, den Knoten zu zerhauen. Ich nehme also an, dass das Verbum einst im Präsens *t-* gehabt hat; in einem *ē*-Präsens (Toch. 162) war eben Schwundstufe der Wurzel zu erwarten (also **tmp-*; vgl. z. B. *sälpiic^ē* ‘sie brennen, glühen’); im Präteritum und im Konjunktiv war dagegen die *e*-Stufe berechtigt. Der Verlauf der Entwicklung musste also zunächst derselbe sein wie bei *tərk-* ‘lassen’, *təm-* ‘gebären’; *t* wurde im ganzen Paradigma durchgeführt, unterlag aber später ausserhalb des Präs. der Palatalisation zu *c*. Die so entstandene Alternation *t:c* muss aber zu *c:c* ausgeglichen worden sein; diese Ausgleichung ist allerdings recht auffällig; sie hat, so weit unser Material reicht, in keinem anderen Verbum stattgefunden; ich nehme sie aber trotzdem an, da jede andere Zurechtlegung mir zu grösseren Unwahrscheinlichkeiten zu führen scheint; vielleicht hat das Adjektiv *cëmpamo*, *cëmpam^ē* ‘fähig’ dabei eine Rolle gespielt.

§ 31. Der ieur. Diphthong *eu*, der in B als *yau* auftritt, hat gleichfalls Assibilierung hervorgerufen. So erklärt sich das *ts-* in Verben der *u*-Ablautreihe. Natürlich wird *ts* auch hier in allen Formen eines Paradigmas, in welchem es sich festgesetzt hatte, durchgeführt worden sein. In Betracht kommt hauptsächlich das Supplementverbum zu *yok-* ‘trinken’, A Konj. *tsokam^ē*, Part. Prät. *tsuko*, B *tsauk-*, *tsok-* (zu lat. *dūcō*, LANE Lg. 14. 27). In welchen Formen von *tsu-* ‘zusammenfügen, sich fügen’ die Assibilierung lautgesetzlich war, bleibt unklar, und es lohnt der Mühe nicht, Vermutungen darüber aufzustellen, solange die Etymologie unbekannt und das Paradigma allzu unvollständig belegt ist. Ob die bei **tē-*, **ter-*, **tel-* und jedenfalls auch bei **ten-*, **tem-* geltende Beschränkung der Assibilierung auf den Anlaut auch bei **teu-* Gültigkeit hat, weiss ich nicht. B *kretswe*, A Pl. *kratswańē* ist unklar. — B *cew*, *cau* ‘diesen’ (Nom. *su*) hat nicht die vor dem Diphthong regelmässige Behandlung des *t*-Lautes, sondern hat

sich nach dem einfachen *ce* (Nom. *se*) gerichtet. Das Prät. 3. Sg. B *caukate* gehört zu einer Wurzel *tuk-* ‘verschliessen, verbergen’ (SIEG OLZ 1943.134, WOLFG. KRAUSE GGA 1943.32¹) und wird ebenso zu beurteilen sein wie B *carka* (oben S. 20 § 28); d. h. das Präsens wird die Stufe *tuk-* haben (*tukəstr* Fragm. S. 72?).

§ 32. Nach der im Vorhergehenden skizzierten Zurechtlegung bleiben nur sehr wenige Belege für *ts* noch übrig. *tsək-* ‘brennen’ hat, wie oben § 25 angenommen, sein *ts* von *tsāk-* ‘glühen’ bezogen. A *tsək-* ‘herausziehen’ (Inf. *tsəknātsi*) kommt nach SSS 482 in B als *tsak-*, *tsāk-* vor; ob die Stufe *tsāk-* in einer solchen Weise vorkommt, dass man sich darauf für die Assibilation berufen kann, bleibt abzuwarten. Schliesslich wäre hier noch eine andere Erklärungsmöglichkeit. Man könnte mit v. WINDEKENS Lexique 146 das tocharische Verbum zu asl. *tegn̥ti* ‘ziehen’ stellen; hier ist aber der Nasal vor dem *g* wurzelhaft, und man hätte also ein tocharisches Präsens mit *-nkn-* zu erwarten; in einer solchen Präsensform wäre *ts* entstanden; nachher, aber noch in gemeintocharischer Zeit wäre das *n* im Präsens durch Dissimilation verschwunden und analogisch auch aus dem übrigen Paradigma ausgemerzt worden. Die lautgesetzliche Behandlung eines *t* vor *-ek-* zeigt B *cake* ‘Fluss’, nach LIDÉN Toch. Sprachg. 12, 35 zu lit. *tekù* ‘ich laufe’. Auch wohl A, B *cok^o* ‘Lampe’, das man mit WOLFG. KRAUSE GGA 1943.32 zu lit. *degù* ‘brenne’ u. s. w. stellen kann. Über den Vokal äussert sich KRAUSE nicht ausdrücklich; wenn das Wort nicht ein einsilbiger konsonantischer Stamm gewesen ist, muss in der Auslautssilbe ein *u* gestanden haben, und dann genügt der Ansatz eines kurzen *e* in der Wurzelsilbe vollkommen. *cok^o* kann also lautlich mit dem von R. TRAUTMANN, Baltisch-Slavisches Wtb. 49, angesetzten **degut-* ‘Teer’ (lit. *degūtas*, ač. *dehet*, Gen. *dehte*, r. *djogotī*) identisch sein; *cok^o* wäre dann ursprünglich etwa ‘Kienfackel’, und das baltoslavische Wort hätte ursprünglich nicht den Teer, sondern etwa harzreiches Holz bezeichnet. — A *tsopats^o* ‘gross’, Gen. m. *tsoptsāp^o*, wiegt nicht schwer; eine zwingende Etymologie ist nicht gefunden, und da auch eine Entsprechung in B nicht nachgewiesen ist, ist die ursprüngliche Lautgestalt ganz unsicher; außerdem ist Fernassimilation nicht ausgeschlossen. Noch gleichgültiger sind etymo-

logisch dunkle Wörter, in denen auf das *ts* ein Konsonant folgt (wie *tspok^ə* ‘Geschmack’¹).

§ 33. Nach dieser Prüfung muss ich finden, dass das vorliegende Material sich recht gut der Assibilierungstheorie fügt, und ich fasse meine Ansicht so zusammen: *ts* ist teils vor einem alten *i* oder *j*, teils vor einem sekundären *i* oder *j* entstanden. Dies sekundäre *i* oder *j* ist im Anlaut vor einem alten *ē* und vor *e* + Liquida oder Nasal entstanden oder aus dem Diphthong *eu* entwickelt. Das an sich einfache Gesetz ist allerdings durch störende Vorgänge sehr getrübt worden. In einem Verbalparadigma wechselt *ts* niemals mit *t*; entweder herrscht *ts* oder *t* (*c*); in beiden Fällen müssen ausgedehnte und zum Teil auffällige Analogiebildungen stattgefunden haben. Auch ist es möglich, dass die eine oder die andere Einzelheit noch zu revidieren sein wird; das ist sogar wahrscheinlich. Nicht darf man aber der Schwierigkeiten wegen fragen, ob es nicht vorsichtiger sei, mit WOLFGANG KRAUSE a. a. O. S. 36 zu sagen, dass *ts* »unter unbekannten Bedingungen« entstanden ist. Denn diese scheinbare Vorsicht ist in Wirklichkeit das genaue Gegenteil der vorurteilslosen Betrachtung. Sie schliesst unausgesprochen die sehr wesentliche Behauptung ein, dass *ts* von dem folgenden Vokal unabhängig ist. Es soll also ein Zufall sein, dass ein Dental vor *i* ausnahmslos »affriziert« wird. Es waren »unbekannte Bedingungen«, die das *t* von B Akk. *lānt^ə* ‘den König’, Gen. *lānte*, Nom. Pl. *lānc^ē* intakt liessen, aber das Femininum *lāntsa* »affrizierten«. Um diese gelinde gesprochen wenig wahrscheinliche Annahme wenigstens bei den Adjektiven zu vermeiden ersinnt WOLFGANG KRAUSE S. 33 die merkwürdige Erklärung, dass A Fem. *lukšanuⁿls^ə* das aus dem Perf. Part. übertragene (ebenso gut maskulinische wie femininische) *s* an einen Stamm auf *nt* gefügt enthält. Damit hat er doch nur bewiesen, dass die Theorie der »unbekannten Bedingungen« keineswegs ganz einfach ist.

§ 34. In A, aber nur in A, ist unter gewissen Bedingungen *ts* zu *s* geworden. Diese Bedingungen liegen zum Teil auf der

¹ Es ist gewiss erlaubt anzunehmen, dass der nach dem *ts* geschwundene Vokal ein *i* gewesen ist; das *o* vor dem formantischen *k* kann von dem vorhergehenden *p* abhängig sein (vgl. Toch. 221 f.); es lehrt uns also nichts über die Qualität des ursprünglich zwischen *p* und *k* stehenden Vokals.

Hand; so in den Fällen, die ich in § 35—38 bespreche; schwieriger sind aber die Fälle in § 40—41.

§ 35. Der Übergang findet vor einem enklitisch angetretenen *-i* statt. So im Gen. Pl. der Nomina, die eine eigene Form des Akk. Pl. besitzen (SSS 126 § 183a). Der Akk. hat die Endung *-s*, der Gen. die Endung *-ssi*; also von *wrasan^ē* ‘die Lebewesen, Menschen’ Akk. *wrasas^ə*, Gen. *wrasassi*. Die Akkusativendung ist, wie ich Toch. 80 f. dargelegt habe, mit der Endung *-nts^ə* des Genitivs in B (*onolments^ə* ‘der Wesen, den Wesen’) identisch; die Konsonantengruppe ist im Auslaut einer starken Reduktion anheimgefallen: *-ts* ist zu *-s* geworden, und das *n* ist geschwunden. Zu einer Zeit aber, wo das *-ts* noch bestand, ist die enklitische Partikel angetreten und hat das *-ts* in *-ss* verwandelt. Mit derselben Wirkung ist sie in *pākraši* ‘offenbar’, vgl. B *apākortse*, und in *ašsi* ‘wohl’ (ein fragendes Wort hervorhebend: *kuss ašsi*), Erweiterung des hervorhebenden *ats^ə* (*kuss ats ne, kuss as ne* ‘wer auch immer’), angefügt worden. *apākortse* ist wohl dem Ursprung nach ein Adjektiv mit der Endung *-tse* (A-*ts^ə*); eine Etymologie des Kernstücks *-pākōr-* ist nicht gefunden; auch *ats^ə* ist etymologisch dunkel.

Die Partikel *-i* kommt auch sonst, und zwar in beiden Dialekten, in genitivisch-ablativischer Funktion vor. So in den Genitiven der demonstrativen Pronomina: A Sg. m. *cam-i, caš-i, can-i* (Akk. *cam^ə, caš^ə, caⁿ*, Nom. *səm^ə, səs^ə, saⁿ*), Sg. f. *tem-i*, Pl. m. *cesm-i, cess-i, cesn-i* (Akk. *cesəm^ə, cesəs^ə, cesən^ə*), B *cw-i, cw-ī* (Akk. *cew*, Nom. *su*); B *pākri* ‘offenbar’ (A *pākōr^ə*), A *təm šurmaš-i* ‘deswegen’ neben *təm šurmas^ə* (und überhaupt *šurmaš-i* neben *šurmas^ə*, Ablativ von *šurm^ə* ‘Grund’); A *sərk-i* ‘später, nach’ von *sark* ‘Geschlechtsfolge’, B *serke* = skr. *santānā-* (DUCHESNE-GUILLEMIN BSL 41. 161; *sərki* eigentlich “dans la suite”; nichts hindert uns aber, die Partikel auch hier im ablativischen Sinne zu fassen, vgl. etwa frz. *de suite*).

Die Existenz der Partikel ist also eine Tatsache, so schwer es auch sein mag ihren Ursprung aufzuklären. Von *ts* abgesehen hat sie sonst auf einen vorhergehenden Konsonanten keinen palatalisierenden Einfluss.

§ 36. Wo *ts* im Inlaut durch Vokalausfall vor einem Konsonanten zu stehen kommt, wird es in A zu *ś* (in B dagegen zu *s*).

B *klausane* ‘Ohren’ (mit sekundärem *a*; vgl. *eśne* ‘Augen’ ohne Vokal vor dem *n*), Sing. *klautso*; dagegen A *klośən*ⁿ (Perlativ, Ablativ, Lokativ *klośnā*, *klośnəš*^o, *klośna*ⁿ), Sing. *kłots*^o.

B *kektseńe* ‘Körper’ entsprechend finden wir in A Perlativ, Allativ, Lokativ *kapśnā*, *kapśiac*^o, *kapśna*ⁿ; danach analogisch Nom. *kapśańi* und neugebildete sekundäre Kasus *kapśińnā*, *kapśińac*^o, *kapśińnəš*^o, *kapśińna*ⁿ.

Phonetisch ist dieser Vorgang ohne weiteres verständlich; der schwindende Vokal war ein vorderer; beim Schwunde hat er in A wenigstens sein Timbre hinterlassen und hat so den vorhergehenden Konsonanten die *i*-Färbung gegeben.

Anm. Dies Gesetz gilt nur für den Inlaut, nicht aber für den Auslaut oder den Anlaut. In einem anlautenden sekundären Konsonantengruppe bleibt das *ts* bestehen: *tsmār*^o ‘Wurzel’, *tspok*^o ‘Geschmack’. Und wenn im Auslaut die stärkste Reduktion eintritt, wird *-ts* zu *s*. So in der Endung des Gen. Sg.: B *onolme-ntse* ‘des Lebewesens’, A *yuke-s*^o ‘des Pferdes’. Diese Deutung der A-Endung, die von LÉVI und MEILLET MSL 18.411 herröhrt, ist allerdings nach WOLFGANG KRAUSE GGA 1943.39 »abweigig« (und sogar »nicht minder abwegig« als eine ebenda erwähnte in der Luft schwebende Erklärung). Wenn es abwegig ist, die gleich fungierenden und lautlich übereinstimmenden Endungen zweier eng verwandten Dialekte zu identifizieren, so hätte der Besserwissende uns den richtigen Weg zeigen sollen. Und er hätte uns darüber belehren sollen, ob es gleichfalls abwegig ist, im Gen. Pl. die Endungen von B *skwanma-nts*^o ‘der Glücksgüter’ und A *s^ukuntwi-s*^o zu identifizieren. Dass sie lautlich übereinstimmen, unterliegt keinem Zweifel; sie verhalten sich zu einander wie B Nom. Pl. *lāńc*^o ‘Könige’ zu A *lāńš*^o, *läś*^o.

§37. Der von mir Toch. 81 gegebenen Regel, dass *ts* in A zu *ś* wird, wenn es einem sekundären palatalisierenden Einfluss ausgesetzt wird, fügt sich ungezwungen auch A *nāśi* ‘Herrin’. Es entbehrt offenbar des *k*-Suffixes des Mask. *nāłək*^o ‘Herr’ (das von V. PISANI in den oben § 4 zitierten Glottica Parerga S. 4 zu skr. *nāthā-s* ‘Beschützer, Gebieter, Gatte’ gestellt wird). Die regelmässige Femininform wäre dann **nāłs*^o (vgl. A *lānts*^o, B *lāntsa* ‘Königin’); sie ist aber nach dem Muster der Feminina auf *-i*, B *-ya* (A *yāłalyi* zu Mask. *yāłal*^o ‘fähig’; vgl. Toch. ad 216 und zum Lautlichen Toch. 98) umgebildet worden: im Nom. ist *-i*, in den flektierten Formen *-j-* eingeführt worden. Das tatsächliche Paradigma lautet: Nom. *nāśi*, Gen. *nāśye*, *nāśše*, Nom. Pl. *nāśśāń*^o. Der Übergang *ts>ś* wird in den flektierten Formen vor *j* eingetreten und von da aus in den Nom. Sg. eingedrungen sein.

Dazu stimmt es, das femininische Adjektive wie *tsopatsi* ‘die grosse’, Akk. *tsoptsān*, die nur im Nom. Sg. umgebildet sind, den Übergang von *ts* in *ś* nicht kennen.

§ 38. Vor dem sekundären *j* der kontrahierten Imperfekte ist der Übergang in *ś* ebenso eingetreten: *sākant^ə* Ipf. Med. Pl. 3. von *tsəknātər^ə* ‘zieht heraus’; *šepər^ə* Ipf. Akt. Pl. 3. zu *tsipiūc^ə* ‘sie tanzen’. Diese Imperfekte sind aus dem reduplizierten Aorist durch denselben Vorgang entstanden, der in B Formen wie *tsyālpātē* ‘er erlöste’ geschaffen hat (Toch. 176, 187).

§ 39. Die Toch. 247 angeführten reduplizierten Formen *śaśrāštl^ə* ‘du trennst’, Part. Prät. *śaśpənku* neben Kaus. Inf. *tśpənkəssi*, (*śa*)*śmānt^ə* (Prät. Med. Pl. 3.) von *tsəm-* ‘wachsen, gedeihen’ bilden vermutlich nur einen Sonderfall der Regel in § 36. Die Reduplikationssilbe hat wohl nur deshalb *ś*, weil sie mit der Wurzelsilbe übereinstimmen musste (vgl. das Toch. 240 angeführte Material und die Reduplikationssilbe *tsa-* in B *tsatsāpauwa* oben S. 18, A *tsatsku* von *tsək-* ‘brennen’, *tsātseku* von *tsek-* ‘bilden’). Das *ś* der synkopierten Wurzelsilbe beruht aber darauf, dass der geschwundene Vokal ein vorderer war, der im Schwinden sein Timbre an das vorhergehende *ts* abgab. Man versteht das ohne weiteres bei den Aoristformen *śaśrāštl^ə* und (*śa*)*śmānt^ə*; nur das von SSS nicht übersetzte Part. *śaśpənku* bedarf eines Kommentars. Die morphologische Analyse des betreffenden Verbums kann wohl nur eine sein: alles, was auf *p* folgt, muss formantisch sein. Wir kommen so auf den Präsensstypus mit einem infizierten Nasal vor einem ableitenden *k*: *kālənkāś^ə* ‘steht auf’ u. s. w., Toch. 170 f.; es muss dann auf einem sekundären Vorgang beruhen, dass der Nasal fest geworden ist und im Part. Prät. und im Kaus. erscheint. Die wirkliche Wurzel ist also in dem Wortstück *tsp-* zu suchen, und hier ist zwischen den beiden Konsonanten ein vorderer Vokal, und zwar wohl ein *i*, geschwunden. Dass diese Analyse uns in bedenkliche Nähe des Substantivs *tspok^ə* (oben § 32 Schluss) bringt, darf nicht abschrecken. — Wenn diese Deutung der reduplizierten Formen richtig ist, muss dass *ś* der nicht reduplizierten Formen *śral*, *śralune* ‘Trennung’ analogisch sein, da der in § 36 beschriebene Vorgang im Anlaut nicht stattfindet; die beiden Substantive waren vom zweiten, dem Präteritum-Stamm zugeordneten, Verbaladjektiv ausgegangen und von dem Prät. des Kausativs beeinflusst.

Anm. In dem Partizipium *tsatsku* von *tsək-* ‘brennen’ wird der geschwundene Vokal ein hinterer gewesen sein. — Ganz anderer Art als die hier besprochenen Formen ist das Part. *cacpuku* zur Wurzel *tuk-*, die nach SIEG OLZ 1943.134 mit B *tuk-* (§31 Schluss) identisch ist. Das lautliche Verhältnis erinnert an A *tkaⁿ* ‘Erde’: B *keⁿ*, vgl. gr. *χθών*. In den beiden Fällen wird es sich um eine ererbte Konsonantengruppe handeln, die in A Umstellung, in B Verlust des ersten Elementes erlitten hat. *tuk-* aus **ptuk-* kann lautlich mit gr. *πτυχί*, *πτύσσω* stimmen; auch die Bedeutungen, gr. ‘zusammenfalten’, toch. ‘verschliessen, verbergen’, lassen sich vermitteln. Das *c* des Part. *cacpuku* stimmt mit dem Prät. B *caukate*, ist also älter als die Metathese.

§ 40. Vom Supplementverbum zu *yok-* ‘trinken’ (SSS 461) lautet das Prät. Sg. 3. *śuk^ə* neben dem Part. Perf. *tsuko*, Konj. Sg. 1 *tsokam^ə*. Diese Verteilung von *ś* und dem intakten *ts* erinnert unleugbar an *ś:k* in *śēl^ə* ‘brachte’, Part. *klo*, Konj. Pl. 3 *kleńc^ē*, an *ś:śt* in *śēm^ə* ‘er stand’, Part. *śtmo*, Konj. Sg. 3. *śtamaś^ə*, oder an *ly:l* in *lyēm^ə* ‘er sass’, Part. *lmo*, Konj. Sg. 1 *lamam^ə* (SSS 431, 432, 475). Jedoch ist *śuk^ə* kaum wie *śēl^ə*, *śēm^ə*, *lyēm^ə* ein Wurzel-aorist, und *tsokam^ə* enthält nicht wie *kleńc^ē*, *śtamaś^ə*, *lamam^ə* die Schwundstufe (*l, m*). Die Alternation im Verbum ‘trinken’ scheint also erklärt zu sein, wenn man in *śuk^ə* ieur. *eu*, in *tsuko* ieur. *u* und in *tsokam^ə* ieur. *ou* ansetzt. Der letzte Ansatz ist allerdings auffällig; man hätte doch im Konjunktiv *eu* erwartet; die Berufung auf *lu-* ‘schicken’ Prät. Sg. 3. *lyu*, Part. *lwo*, Konj. Sg. 1 *lawam* wirkt nicht unbedingt beruhigend, da *lawam* ebenso wie Prät. Pl. 3 *lawar^ə*, wo keine *o*-Stufe denkbar ist, zu erklären sein kann (vgl. Toch. 184 f.).

Sehen wir aber von diesen Bedenken ab, so ist die ange deutete Erklärung von *śuk^ə* mit meiner ganzen Betrachtungsweise nicht unvereinbar. Die Assibilierung von *t* zu dem an sich unmouillierten Laute *ts* ist von einem *i*, ⁱ oder *j* hervorgerufen, wurde aber analogisch auf Formen übertragen, in denen kein *i*, ⁱ oder *j* folgte. Während nun aber z. B. in *tsāk-* ‘glänzen, glühen’ der assibilierende Übergangslaut in der Assibilata aufging, kann sehr wohl das *j* des aus *eu* entstandenen *ju* seine Existenz als selbständiges Phonem fortgesetzt haben. In einer späteren Sprachperiode, wo eine Neigung zu Palatalisierung entstanden war, wurde nun **tsju-* anders behandelt als *tsu-* und *tsou-*; das *j* gab dem *ts* eine palatale Färbung. Hervorzuheben ist, dass nur das *j*, nicht aber ein *i* diese Wirkung ausübte; in *tsipińc^ē* ‘sie

tanzen' u. s. w. blieb das *ts* ebenso unmouilliert wie vor hinteren Vokalen. Vgl. dazu meine Bemerkungen über *nāṣye* und *tsopatsi*, oben § 37 Schluss.

Die Erklärung setzt voraus, dass *eu* in A *yu* ergeben konnte; in den meisten Fällen ist das Ergebnis aber *yo¹, vgl. Toch. 228. Ein Beispiel von *yu* wäre *lyutār* ‘darüber hinaus’ nach den Deutungen von ERNST FRAENKEL IF 50.15 und DUCHESNE-GUILLEMIN BSL 41.181; ob aber auch, wenn man es zu gr. *λωτέρον* und arm. *law* ‘besser’ stellt? Es könnte doch zwischen *u* (aus *w*) und *t* ein Vokal ausgefallen sein. DUCHESNE-GUILLEMIN BSL 41.157 nimmt in *kīuk* ‘Hals, Nacken’ einen Diphthong *eu* an; das ist aber, solange die B-Entsprechung unbekannt ist, gänzlich unsicher, und die von ihm vorgeschlagene Etymologie spricht dagegen; denn wenn man überhaupt an der Sippe von an. *hnakki* anknüpfen will, so sollte man die Übereinstimmung so weit wie möglich verfolgen, d. h. man sollte von ae. *hnecca* ausgehen, wodurch das tocharische *ń* seine Erklärung erhalten würde; ein hinter dem *k* stehendes *w* würde die Umwandlung des Vokals in *u* erklären (vgl. *yuk* ‘Pferd’, *suk* ‘Glück’). Für *kīuk* genügt also die Grundform **knekw-*; ob es die richtige ist, wird möglicherweise eine vollständigere Kenntnis des Wortschatzes von B zeigen. Es ist also unter allen Umständen nicht leicht, neben *śuk* ‘er trank’ ein zweites Beispiel für A *yu* aus ieur. *eu* aufzutreiben. Das kann aber an der Kärglichkeit unseres Materials liegen.*

Schlimmer ist der Zweifel mit Bezug auf den Konjunktiv *tsokam*. Sollte hier auch *eu* vorliegen, müsste man annehmen, dass das aus diesem Diphthong hervorgegangene *j* nicht immer, sondern nur unter gewissen besonderen Umständen selbstständig weiter gelebt und gewirkt hätte.

Anm. In A *ārso* ‘heute’ erwartet man am ehesten ein Wort ‘Tag’ und ein demonstratives Pronomen zu finden (vgl. lat. *hodie*, lit. *šeñdien*, d. *heute* u. s. w.). Während nun sowohl *ār-* wie *-so* als ‘Tag’ den Etymologen verlocken könnte (vgl. einerseits avest. *ayarə*, andererseits skr. *dyāu-*), scheint nur *-so* zur Auffassung als demonstr. Pron. einzuladen. Es könnte zu B *cew*, *cau* gehören; das alte **teu* wäre in A als isolierter Sprachrest lautgerecht entwickelt worden (**tsjo>so*), während es in B

¹ Bzw. *o* mit vorhergehender Palatalisierung wie in B *taršauna*, A *tārśōn*, wo *ś* aus *k* entstanden sein muss (eine Etymologie bei DUCHESNE-GUILLEMIN BSL 41.164).

als Glied des lebendigen Pronominalsystems durch den unvermeidlichen Einfluss anderer Formen ein analogisches *c-* annahm. Nun ist es aber nicht unbedingt notwendig, in einem Worte dieser Bedeutung mit einem demonstrativen Pronomen zu rechnen; an. *i dag* und engl. *to-day* zeigen, dass auch andere Wege fahrbar sind. Wir wissen also nicht, ob wir in -*so* ‘Tag’ oder ‘diesen’ suchen sollen, und möglicherweise kann die noch (der Öffentlichkeit) unbekannte B-Entsprechung beide Deutungen widerlegen. So ist das Wort im obigen Zusammenhang unverwendbar.

§ 41. Eine Gruppe für sich bilden die Präsensformen vom Verbum ‘klagen, weinen’ Sg. 2. *še(rltā)r^o*, Pl. 2. *šercēr^o*, Part. *šertmān* neben Prät. Sg. 1. *tsärtā* u. s. w., von ‘wachsen, gedeihen’ Pl. 3. *šamantr^o* neben Part. Prät. *tsmo* u. s. w., von ‘gehen, hinübergehen, erlöst werden’ Sg. 3. *šalpatr^o* neben Prät. Sg. 3. *tsälp^o* u. s. w. Hier liegt eine ähnliche Deutung wie bei dem Falle in § 40 nahe und gibt zu ähnlichen Bedenken Anlass. Es handelt sich um einen Gegensatz zwischen den präsentischen und den ausserpräsentischen Formen; das Kausativum (des Präs.) geht mit den ausserpräsentischen Formen zusammen. Im Präs. des Grundverbums wird die *e*-Stufe (*er, em, el > jer, jem, jel*) vorliegen, in den ausserpräsentischen Formen und in dem als Kausativum fungierenden *-sk*-Verbum lag die Reduktionsstufe vor (*r, m, l > ar, am, al*, vgl. Toch. 220, 238). Das *ts* ist natürlich im Präsens entstanden, hat sich aber von da aus auf die übrigen Formen verbreitet. Das im Präsens entwickelte *j* hat sich aber bis ins Einzelleben des Dialektes A erhalten, und so konnte *tsjer-, tsjem-, tsjel-* sich anders als *tsar-, tsam-, tsal-* entwickeln; das *j* gab die Färbung an die vorhergehende Assibilata ab um dann schliesslich als selbständiger Laut zu schwinden.

Um diese Erklärung durchzuführen muss man in *tsarwator^o* (§ 27) die Reduktionsstufe annehmen und (?) es wie *tsaramos^o* (von ‘trennen’) als Konj. auffassen; *tsru* macht keine Schwierigkeit (hier ist der Schwund des Vokals entscheidend gewesen). Um so schwieriger ist aber *tsor^o* ‘rauh, scharf’. Und unter den Belegen für *ts* vor urspr. *en* (§ 30) ist *tseⁿ* ‘blau’ widerspenstig (*tsənkər* kann man los werden, wenn man es von einem einst produktiven, aber in A nicht belegten Verbum ableitet, in dessen Formen die Stufen *en* und *ŋ* wechselten¹). Man kann hier wieder den Knoten zerhauen, indem man *tseⁿ* mit POUCHA als Lehnwort betrachtet und die von LIDÉN vorgeschlagene Deutung von B

¹ Vgl. v. WINDEKENS, Lexique S. 146.

scire auch für A *tsər³* gelten lässt (in Formen wie *tsraⁿ* wäre der ausgewählte Vokal ein *i* gewesen, und der Nominativ *tsər³* wäre Rückbildung von den synkopierten Formen aus).

Aber auch hier dämmert der Verdacht, dass das die ursprüngliche Assibilierung hervorrufende *j* nicht immer, sondern nur unter gewissen besonderen Umständen selbstständig weiter lebte und den vorhergehenden Konsonanten beeinflussen konnte.

§ 42. Dass der in § 35—41 beschriebene Wandel von *ts* in *ś* in B nicht vorkommt, liegt auf der Hand. Deshalb B *klausane* (aus **klausne*) neben A *klośəⁿ* ‘Ohren’, B *tsyālpātē* ‘er erlöst’, B *tsmentrō* ‘sie nehmen zu, wachsen’ neben A *śamantər³*. Es ist ein starkes Stück, allen Belegen zum Trotze den Übergang auch für B zu behaupten, indem man annimmt, dass er überall, wo er hätte eintreten müssen, rückgängig gemacht worden ist. Als gebliebener Rest des Wandels könnte allerdings B *śuke* = skr. *rasa-* ‘Geschmack’ Speisung 11, 52, A *śuk³* = skr. *pātheya-* in Anspruch genommen werden, wenn man der Kombination mit dem Verbum ‘trinken’ (SSS 461) Glauben schenken müsste. Eine solche Nötigung besteht aber offenbar nicht. Eine Bedeutungszusammengehörigkeit mit ‘trinken’ wird von den Sanskrit-Äquivalenten und den Belegstellen nicht verbürgt, und morphologisch liegt es näher, mit LIDÉN Toch. Sprachgesch. 24 an eine Ableitung von der Wurzel *śwā-* ‘essen’ zu denken; vgl. B *spel-ke* ‘Anstrengung’, A *spaltə-k³* mit demselben Formans und (wie *śuke*) mit Schwundstufe (*l*) in der Wurzelsilbe (die Vollstufe *el* hätte **śpel-* ergeben). Nach SIEG bei WOLFG. KRAUSE GGA 1941. 34¹ wäre B *śuke* eventuell eine Entlehnung aus A; ich glaube das nicht; die Lehnbeziehungen sind den umgekehrten Weg (aus B in A) gegangen. Richtig ist aber, dass *śuke* nur als Entlehnung aus A mit der Wurzel ‘trinken’, in Verbindung gebracht werden kann, da der Diphthong *eu* in B nicht *u* ergibt. *śuke* scheidet also definitiv aus der *ts>ś*-Erörterung aus. Und hoffentlich wird niemand für B *śerwe*, A *śaru* ‘Jäger’ mein **gher-wo-* (Toch. 48; r. ‘ochotnik’; oder “der Greifer”) durch ein in jeder Beziehung unwahrscheinliches **terpo-* ersetzen wollen.

Aber WOLFG. KRAUSE führt a. a. O. S. 34 B *śak³* ‘zehn’ (A *śēk³*) als ein »sicheres Beispiel« für *ś* aus *ts* in B an. Damit wiederholt er in verstärkter Form einen Irrtum SCHULZE’s, Kl. Schr. 241, der

doch nur meinte, dass »der Wechsel von *ts* und *s* ... für B durch das Zahlwort *śak* ‘10’ vorausgesetzt zu werden scheint«. Die Wahrheit ist, dass *śak³* gar nicht in diesem Sinne verwertet werden kann. Wenn dies Wort im Urtocharischen den Anlaut *t* gehabt hätte, hätte es nur **cak³*, **cēk³* (oder wenn man sich auf *tsək-* ‘brennen’ als lautgesetzlich berufen will, nur eben **tsak³*, **tsək³*) lauten können. WOLFG. KRAUSE muss sich, wohl oder übel, dazu verstehen, meine Erklärung Toch. 252 in ernstere Erwägung zu ziehen.

§ 43. WILH. SCHULZE hat Kl. Schr. 240 die elf A-tocharischen einfachen Konsonanten »selbständiger Geltung« (*k, t, p, n, m, r, l, y, w, s, ts*) aufgezählt und die Bemerkung hinzugefügt, dass *ts* unter nicht ausreichend bekannten Bedingungen aus dentalem Verschlusslaut entstanden ist. Dann fährt er fort: »Sechs von ihnen sind der Erweichung fähig, nämlich *k t n l s ts*, die sich der Reihe nach in *ś c n ly ś* verwandeln können«. Auf S. 241 folgt dann die Konstatierung, dass die Sachlage in B im grossen und ganzen dieselbe ist; der Wechsel von *ts* und *s* »mag durch Ausgleichung meistens wieder beseitigt sein«. Abgesehen von der entschieden falschen Vermutung mit Bezug auf *ts* und *s* im Dialekt B sind nun die übrigen Ausführungen ihrem Wortlaut nach unanfechtbar. Aber trotzdem liegt in der Koordinierung von *k, t, n, l, s : ś, c, n, ly, ś* und *ts : ś* ein fundamentaler Irrtum, der schwere Folgen nach sich gezogen hat. Dass *ts : ś* ganz anderen Regeln folgt als *k : ś* u. s. w., ist doch schon daraus klar, dass *ts* vor einem *i* erhalten bleibt. Die falsche Gleichordnung führte aber andere Forscher zu Anschauungen, die SCHULZE gewiss nie gutgeheissen hätte. Seine Äusserung, dass *ts* unter nicht ausreichend bekannten Bedingungen aus dentalem Verschlusslaut entstanden ist, verdichtete sich leicht zu der Vorstellung, dass *ts* kurz und gut unter unbekannten Bedingungen entstanden sei. Und da *ts : ś* mit *k : ś* u. s. w. parallel sein sollte, so suchte man die Bedingungen des *ts* anderswo als in dem folgenden Vokal. Es bot sich dann die Aspiration; wenn die »Artikulationsart« des Verschlusslautes im Spiele wäre, wäre das tocharische *ts* gewissermassen eine Parallel zum hochdeutschen *z*. Also leitete man toch. *ts* von ieur. *dh, th*, bald auch von *gh, kh*, ab. So POUCHA ZDMG 93. 206 ff., DUCHESNE-GUILLEMIN

BSL 41. 153 (§ 37), 156 (§ 49), 161 (§ 67), 166 (§ 90), 167 (§ 96), SCHWENTNER IF 57. 251. Man hätte sich indessen leicht überzeugen können, dass einerseits die »Artikulationsart« keine Rolle spielt, und dass andererseits an dem von SCHULZE konstatierten Ursprung »aus dentalem Verschlusslaut« nicht zu rütteln ist. Beides hat denn auch WOLFGANG KRAUSE a. a. O. S. 32 gesehen. Auf welchem Gebiete er dann die »unbekannten Bedingungen« der Entstehung des *ts* suchen will, bleibt mir rätselhaft.

§ 44. Es war im Vorhergehenden meine Aufgabe, das Verhältnis zwischen Assibilierung und Palatalisierung zu beleuchten; dagegen hatte ich nicht die Absicht, die Palatalisierung an und für sich zu behandeln. Dies schon deshalb, weil die Gesetze derselben längst richtig erkannt sind. Einige Konsonantengruppen verdienen aber wohl noch eine besondere Beachtung vom Gesichtspunkt der Palatalisierung.

§ 44.1 Von der Palatalisierung der Gruppe *-tk-* zu *-ck-* in A, *-cc-* in B habe ich Toch. 57, 101 f., 246 mit Nachtrag gehandelt, vielleicht aber zu kurz. PISANI, der in seinen Glottica Parerga S. 4 dieses Lautgesetzes entbehren zu können glaubt, setzt sich nur mit den S. 57 angeführten Beispielen auseinander (Plurale wie A *näcki* von *nätək^ə* ‘Herr’ und die entsprechende Pluralform von *ratək^ə* ‘Heer’; *kcēk^ə* ‘er überschritt’ neben Pl. 3. *katkar*’), nicht aber mit *käcke* ‘Sehnsucht, Verlangen’ neben *kätk-* ‘sich freuen’, B *kakāccuwa* ‘erfreut’ (Pl. f.) und andere mit *käcc-* neben *katk-* anfangenden Formen, auch nicht mit A Sg. 3. *pyockəs^ə*, Sg. 2. *lyockəšt^ə* von *pyutk-* ‘zu Stande kommen’, *lutk-* ‘werden lassen’ und einer entsprechenden Form von *wělk-* ‘sich trennen’. In allen diesen Fällen die Palatalisierung von dem zwischen *t* und *k* ausgefallenen Vokal ausgehen zu lassen (der in den übrigen Flexionsformen nicht gewirkt hat), geht ganz gewiss nicht an; auch bliebe dabei das *-cc-* von B unerklärt.

Das Beispiel B *ywārca* ‘halb’, A *ywārckā* ‘inmitten, zwischen’ (Toch. ad 246) beweist, dass man bei schwierigen Fällen eines *c* in B auch die Möglichkeit einer palatalisierten Gruppe *-tk-* ins Auge fassen darf. Ein sehr schwieriger Fall ist das B-Wort für ‘Palast’, das bis jetzt nur mit den Postpositionen *ne* ‘in’ und *meⁿ* ‘aus’ belegt ist: *kercciyen meⁿ*, *kerciyeⁿ ne*, auch *kercciye ne*,

kercyen ne. Trotz der gelegentlichen Weglassung in der Schrift muss der Nasal stammhaft sein; das Wort stimmt also in der Stammbildung nicht, wie LIDÉN Toch. Sprachgesch. 22 annahm, zu phryg. *Γόρδιον*. Auch würde bei diesem Vergleiche nicht *c*, sondern *ts* im Toch. zu erwarten sein. Wenn wir mit -*tk*- unser Glück versuchen, bietet sich zum Vergleich A *kortkāl^o* ‘Teich, Brunnen’, B *kørkkälle*, *karkälle*, das wie das Verbaladjektiv eines Verbs des -*tk*-Typus (Toch. § 90 S. 170 ff.) aussieht. Das Verhältnis der Bedeutungen könnte ähnlich sein wie bei d. *Deich* (niederd.) : *Teich*; ‘Palast’ eig. “Umwallung”, ‘Teich’ eig. “Eindämmung”. Für die Vergleichung mit ieur. Sprachmaterial bieten sich mehrere Möglichkeiten; am meisten für sich hätte wohl die Anknüpfung an der Sippe von apreuss. *korto* ‘Gehege’ (TRAUTMANN Altpr. Sprachd. 361).

§ 44.2 Über die Palatalisierung in Gruppen von Kons. + Labial habe ich Toch. 241 mit Nachtrag gehandelt; ein paar Beispiele habe ich noch in der Revue des études indo-européennes III 210 hinzugefügt (A *špinac^ē*, Allativ, ‘Haken’, nach v. WINDEKENS zu lat. *spīna*; A *cwanke*, B *canke*, *cōke* mit ursprünglichem Anlaut *tw-*). Ob man in derselben Weise auch B *pišpik* ‘weibliche Brust’ (nur Journal Asiatique 1911, Juli—August S. 135 f., a 1, 6) erklären darf, bleibe dahingestellt; es wäre dann aus einer reduplizierten Bildung **pikpik* entstanden, die aber weiterhin ohne etymologischen Anschluss bliebe.

§ 44.3 Rätselhaft ist die Gruppe -*šk*- in einer Reihe von Adjektiven (in B, oder in beiden Dialekten?): B *lalaⁿške*, A (entlehnt?) fem. *lālaⁿškā* ‘zart’, B *møllarske* ‘geschmeidig’, *pautarske* ‘einschmeichelnd’ KZ 65. 46. 15, A (entlehnt?) Akk. f. *potarškāⁿ*, *takarske* ‘gläubig’ BSOS VI 491 (Etymol. bei DUCHESNE-GUILLEMIN BSL 41. 164). Vielleicht darf man auch *m(iñ)cuške* ‘Prinz’, *miñcuška*, *mičuška*, *mcuška* ‘Prinzessin’ (SIEG OLZ 1943. 136) als einheimische Wörter hierher stellen. Adjektivischer Ursprung dieser Wörter ist denkbar; SIEG und SIEGLING hatten seiner Zeit nach MIRONOV, Kuchean Studies, Corrections, ihre Bedeutung als ‘boy’ und ‘girl’ angegeben; das zeigt uns wenigstens einen denkbaren Weg der Bedeutungsentwicklung; vgl. span. *infante*, *infanta* ‘Prinz, Prinzessin’. Die A-Form *moškil^o* ‘Prinz, Prinzessin’, (als ein a-Stamm flektiert) ist davon mit dem auch in *lokil^o* ‘Gast’, B *laukito* vorliegenden substantivischen (kollektivischen) Formans abgeleitet und könnte,

wenn *mińcuške*, *mińcuška* eigentlich ‘boy’ und ‘girl’ waren, ursprünglich ‘Jugend’ bedeutet haben. Lautlich ist *məškit^o* ein Beispiel der starken Synkopierungen und daraus folgenden Konsonantenhäufungen, die besonders in A vorkommen; in der Gruppe **mīcšk*- ist zunächst das *s* geschwunden und dann dieselbe Entwicklung wie in B *lāncē* ‘Könige’ (Nom. Pl.) > A *lānšē*, *lāsē* (SSS 100) eingetreten. Anklingendes ieur. Sprachgut lässt sich immerhin auffinden (z. B. arm. *manuk*, *mančuk* ‘Knabe’, lit. *meňkas* ‘geringfügig’). Im Tocharischen könnte *nic* aus *nis* entstanden sein (SSS 419. 28, Toch. 236; auch *eícare* ‘das Unerwünschte’ kann, vgl. v. WINDEKENS BSL 41. 58 und besonders DUCHESNE-GUILLEMIN BSL 41. 179, ein Beispiel des Überganges sein). Es kann also auf *-nkj-* zurückgehen und so eine Kombination u. a. mit dem litauischen Wort erlauben (auch arm. *č* kann auf *kj* zurückgehen). So besteht wenigstens die Möglichkeit, *mińcuške* als ein aus ererbtem Material gebildetes Adjektiv zu deuten.

Tochar. *-ške* erinnert stark an das germanische und balto-slavische Adjektiv-Formans **-sko-*. Wie man es aber damit verbinden kann, ist nicht leicht ersichtlich. Einen allgemeinen Übergang *sk* > *šk* hat es im Tocharischen nicht gegeben; das präsensbildende Element **-sko-* zeigt unverändertes *sk* (B *yamaskau* ‘ich mache’).

§ 44.4 Es gibt eine Reihe von Diminutiven auf B *-ške*: *werpiške* ‘Garten’ (SSS 12. 8), *kuntiške* ‘a small pot’ (Tantr.), *mokoⁿške* ‘Äffchen’ (SSS 51¹), *šerška* ‘Schwester’, *tarška* ‘Scherben’ (KZ 65. 39. 4), *šarmirškeⁿ* *ne* ‘in dem Metrum *š.*’ (Speisung 27), *wlaške* ‘weich’, *lykaške* ‘fein’. Die Stammwörter der ersten vier Beispiele sind bekannt: A *warpi* ‘Garten’, *kunti* ‘Topf’ aus skr. *kundī* (SCHWENTNER KZ 65. 162), *mkowān* (Pl.) ‘Affen’, *šar^o*, B *šer* ‘Schwester’; neben *lykaške* ‘fein’ steht A *lykəly^ē*. Die Gruppe *-šk-* kommt ferner in B *amiškəníe* ‘Missstimmung, Ärger’ (KZ 65. 44³, K 9 b 6) vor. In A scheint statt dieses *-šk-* vielmehr *-sk-* regelmässig zu sein. So in *kuntis-tsek^o* ‘Töpfer’ mit Schwund des *k* zwischen *s* und *ts*; die Ähnlichkeit des ersten Gliedes mit einem Gen. Sg. oder einem Akk. Pl. (SSS 83) ist zufällig. Man könnte nun allerdings vermuten, dass *s* statt *š* in diesem Worte auf Assimilation an das folgende *ts* beruhe. Dass eine solche Sondererklärung aber nicht genügt, zeigt die A-Entsprechung von *amiškəníe*, die v. WINDEKENS (Lexique 80) schlagend richtig in dem bisher

ungedeuteten *om̃skeⁿ* ‘schlecht’ erkannt hat. Über B *-ñíe*: A *-n* s. Toch. 238 f. Man wird anzunehmen haben, dass das Substantiv *amiskəñíe* von einem Adjektiv **amiske* gebildet ist, das sehr wohl diminutivisch gewesen sein kann; vielleicht zu lat. *amārus* u. s. w. Wenn also das diminutivische *-sk-* des Dialektes B in A als *-sk-* auftritt, so folgt daraus, dass A *warpiške* ‘Garten’ ein Lehnwort aus B sein muss. Es kommt demnach bei der Bestimmung der Stammform der B-Diminutive nicht in Betracht. Nichts hindert uns also, sie als *o*-Stämme zu betrachten.

Dann wird man natürlich lebhaft an den gr. Typus *παιδίσκος*, *παιδίσκη* erinnert. Und es ist in der Tat sehr schwer, das *s* der tocharischen Formen anders denn als altes *s* zu deuten (eine ähnliche Entstehung wie in A *møškit^o* ‘Prinz’, oben 3°, scheint ausgeschlossen). Bequemt man sich nun dazu, die Identität des tocharischen und des griechischen Typus ernstlich zu erwägen, ist man gezwungen, die Palatalisierung des *s* auf Einfluss des *i* zurückzuführen, das teils tatsächlich vorausgeht, teils vor *sk* geschwunden sein kann; *lykaške* wäre analogisch, und die Zahl der analogisch zu erklärenden Fälle wird nach der ausgiebigeren Veröffentlichung von B-Texten jedenfalls vermehrt werden.

Wenn man den ersten Schritt getan hat, kostet der folgende weniger. Wenn man die Adjektive auf *-ške* als Erweiterungen älterer Formen auf *-u-* (mit erhaltenem *u* in *miicuške*, geschwundenem *u* in den übrigen Beispielen) betrachten will, kann man die Regel aufstellen: *sk* wird in B zu *šk* nach *u*, zu *šk* nach *i* und bleibt erhalten nach *a, e* (*yamaskau* ‘ich mache’; *aiskau* ‘ich gebe’ mit geschwundenem Vokal vor *sk*, oder analogisch).

§ 44.5 In A *ārantišparɔⁿ* ‘Arhantwürde’, *puttišparɔⁿ* ‘Buddhwürde’ (Komp. von *parɔⁿ* ‘Würde’) ist das *s* und die Natur des ersten Kompositionsgliedes unaufgeklärt. Über B *pišpik* s. oben unter 2°; B *lešp* ‘Phlegma’ (A in *lešpa-dhātwāp^o* Ausg. 124 a 4) ist nach SIEG OLZ 1943. 134 aus skr. *śleśmán-* entlehnt.

3. Zum Auslaut (toch. *o, u, e, n* im Auslaut).

§ 45. Ich habe Toch. 253 gelehrt, dass ein Nasal im absoluten Auslaut nach einem offenen Vokal erhalten bleibt, nach einem geschlossenen Vokal dagegen schwindet. Belege für den geblie-

benen Nasal finden sich tatsächlich nur in der Endung *-om* des Akk. Sg. der *o*-Stämme¹: B *pərkre* 'lang', Akk. *pərkreⁿ*, A *pərkər^o*, Akk. *pərkərⁿ*. Man wird zu vermuten haben, dass der Nasal auch nach einem kurzen *a* geblieben ist; Belege fehlen aber.

Auch für die Stellung nach einem ieur. langen *ā* oder *ō* fehlten mir Beispiele, da ich in der femininischen Akkusativendung *-āⁿ* des Dialektes A (*śomiⁿ* 'das Mädchen', Akk. *śomināⁿ*) nur eine Neuerung sehen konnte (Toch. 43); der Nasal wird wohl aus dem Mask. bezogen sein.

Tatsächlich findet sich aber in B ein sicheres Beispiel der Endung **-ām*, und zwar in der Flexion des Wortes 'Frau', dessen Formen in der veröffentlichten Litteratur nur sehr unvollständig belegt waren. Jetzt teilt aber SIEG OLZ 1943. 136 mit, dass das Wort in B im Nom. *śana*, im Akk. *śno* lautet (und zwar ist weder der Nom. noch der Akk. in den bisher gedruckten Quellen belegt; denn, wie Prof. SIEG mir mitteilt, ist die von Lévi Remains 109 r° 5 als Akk. gegebene Form *śno*, die ich Toch. 45 zitiert habe, nicht richtig; nicht *śno yākṣa* 'il appela sa femme', sondern *śnoy ākṣa* 'meldete seiner Frau' ist zu lesen; wir werden also die bis jetzt rätselhafte Verbalform *yākṣa* glücklich los).

Wir haben einen Nominativ auf ieur. *-a* (B *śana* = A *śēⁿ*), einen Akk. auf *-ām* (B *śno*; vgl. A Plur. *śnu* aus *-ās*) anzusetzen. Das Paradigma zeigte den schon Toch. 63 § 29 vorausgesetzten Wechsel zwischen *a* und *ā*; die Verteilung war aber eine andere als im Griechischen, wo der Akkusativ mit dem Nom. zusammengeht (*γλῶττα, γλῶτταν, Gen. γλώττης*); im Tocharischen folgte der Akkusativ den schwachen Kasus des Sing. und dem Pluralis. Wir werden dieselbe Verteilung im Folgenden noch zweimal (§ 49, § 51) antreffen; sie erklärt uns, nebenbei bemerkt, weshalb wir kein Beispiel des Ausganges *-am* im Tocharischen aufstreben können. Das Paradigma des Wortes 'Frau' ist nun in den beiden Dialekten in verschiedener Weise umgebildet worden; in A blieb die ererbte Form des Nom.-Akk. Pl., während die alte Form des Akk. Sg. (wohl wegen zu grosser Ähnlichkeit mit dem Plur.)

¹ So weit sie einen besonderen Akk. bilden. Ein besonderer Akk. Sg. findet sich nur bei den Adjektiven und bei den Bezeichnungen vernunftbegabter Wesen (SSS 35 § 60), nicht aber bei Bezeichnungen lebloser Dinge oder abstrakter Begriffe oder bei Tiernamen. Über Ausnahmen vgl. Toch. 45. Keine Ausnahme bildet 'Pferd', das nicht nur in A, sondern auch in B den Akk. Sg. = Nom. hat; B *yakweⁿ* (Toch. 38) ist, wie mir Prof. SIEG mitteilt, der pluralische Akkusativ.

aufgegeben und durch den Nom. *śēⁿ* ersetzt wurde¹; in B wurde umgekehrt die Pluralform umgebildet (und zwar nach MSL 18. 394 zu *śnona*), der Akk. Sg. aber in seiner lautgesetzlichen Form festgehalten.

§ 46. Der auslautende Nasal ist also nach einem langen ā geschwunden. Dasselbe Schicksal hat der Nasal nach einem langen ō gehabt. Ich habe schon Toch. 229 f. den Gegensatz zwischen dem Nom. Sg. m. der *n*-Stämme (B *wašmo* ‘Freund’) und der 1. Sg. Präs. und Konj. (B *preku* ‘ich werde fragen’, *āyu* ‘ich werde geben’) dadurch zu erklären gesucht, dass ich im Nom. der *n*-Stämme Einfluss eines Nasals annahm; ich glaubte aber, dass es sich um eine in den Nom. auf -ō (lat. *homō*) aus den anderen Kasus eingedrungene Nasalierung handelte. Im Lichte der jetzt bekannt gewordenen Tatsachen wird man aber von einem Nominativ auf -ōn (wie gr. *rēztor*) auszugehen haben.

Die auf ā und ō bezüglichen Auslautgesetze werden demnach in der folgenden Weise zu formulieren sein:

ā ohne folgenden Nasal > B o, A u (B Nom. Sg. f. *yoko* ‘Durst’, A Nom. Pl. n. *cmlu* ‘Geburten’)

ō ohne folgenden Nasal > B u (*preku*, *āyu*), A wohl gleichfalls u

ā + Nasal > B o (*śno*), A gleichfalls o?

ō + Nasal > B und A o (B *wašmo* ‘Freund’, A *cēmpamo* ‘fähig’)

§ 47. In der Endung der 2. Pl. Ipv. B -so, A -sū (B *pə-klyaušso* ‘hören’, A *pə-klyossū*) kann nach dem Obigen nur ein -ā stecken (richtig Toch. 150, aber leider falsch Toch. 230). Neben der Endung -so, -sū finden wir bekanntlich eine kürzere Endung -s^ə (B *p-takas^ə* ‘seid!’, A *p-yāməs^ə* ‘tut!’), und diese kürzere Endung erscheint auch im Prät. (B *takās^ə* ‘Ihr waret’, A *weiās^ə* ‘Ihr sagtet’). Ich war Toch. 148 und 150f. gewiss auf der richtigen Fährte, indem ich vermutete, dass die Endung ursprünglich im Ipv. zuhause war und von da aus ins Prät. drang, und dass diese Imperativendung, die aus keiner ieur. Flexionsendung erklärbar

¹ Möglich ist es jedoch, dass die Identität des Nom. und des Akk. nur scheinbar ist; *śēⁿ* als Akk. könnte durch Silbenschichtung aus einer neugebildeten Form mit der Endung -ōⁿ entstanden sein; vgl. den scheinbar mit dem Nom. identischen Akk. von *śāmaⁿ* ‘Mönch’ (SSS § 235) und von den Adjektiven auf -ōⁿ (SSS 70 § 110).

ist, auf Verschmelzung mit einem enklitischen Wort beruht. Die weitere Frage, ob die kürzere Endung *-s^o* oder die längere Endung B *-so*, A *-sū* die ältere ist, habe ich damals zugunsten der längeren Endung beantwortet, obgleich es mir natürlich wohlbekannt war, dass SSS 336¹ den umgekehrten Weg eingeschlagen hatten. Ich hatte Unrecht, SSS hatten Recht. Ein enklitisches *-so* ist so gut wie unerklärbar, was ich mir schon Toch. 150 nicht habe verhehlen können; ein enklitisches *-s^o* erklärt sich dagegen sehr einfach. Es handelt sich um das Pronomen B *yes^o*, A *yas^o* 'Ihr', das an die endungslose Form getreten ist, die als 2. Sg. fungiert, die aber ursprünglich gegen den Unterschied der Numeri indifferent war. Diese Form ging meistens vokalisch aus, endete z. B. in den thematischen Verben auf *-e* (gr. *γέρε*); das *j* des Pronomens hatte also intervokalische Stellung und konnte schwinden (vgl. Toch. 232), wonach die beiden Vokale kontrahiert wurden. Dass der Vorgang sich im Ipv., nicht im Prät. abgespielt hat, ist aus zwei Gründen sicher. Erstens weil es nur im Ipv., nicht aber im Prät. eine endungslose Form gab, die als 2. Pl. fungieren konnte, und zweitens weil die Suffigierung eines Pronomens im Prät. mit Ausschluss des Präs. nicht nur gegen die alte Regel (oben § 8) streiten würde, sondern auch vom Gesichtspunkt des historischen Tocharisch unverständlich wäre.

Die Erweiterung der Endung *-s^o* zu *-so* ist natürlich durch die Suffigierung eines weiteren Enklitikons zustandegekommen, sei es, dass man darin ein Augens des Pronomens oder eine Verstärkung der Verbalf orm sehen will. Im letzteren Falle könnte es sich um eine Interjektion handeln, die aber aus lautlichen Gründen mit dem griechischen *ῳ* nicht identisch sein kann; es könnte sich aber auch um eine Partikel ganz unbestimbarer Bedeutung handeln.

§ 48. Da das Tocharische wie das Griechische bei den maskulinischen und femininischen *n*-Stämmen den Nasal in den Nom. Sg. eingeführt hat (§ 46) und also mit dem Griechischen im Typus *τεξιων* übereinstimmt, so wird man auch beim Typus *λυμίν*, falls er im Tocharischen vorliegt, dieselbe Übereinstimmung erwarten. Ein wahrscheinliches Beispiel ist B *ere* 'Miene' (alter Nom.), A *arɔⁿ* (alter Akk. auf **-en-m* mit dem regelmäßigen Schwund des auslautenden *-m*) mit dem Kompositum B

ere-pate, A *arəm-pāt^o* ‘Gestalt’. Hier wird man also den Nominativausgang auf -ēn zurückführen und daraus folgern müssen, dass ē + Nasal im Auslaut sich ganz parallel mit ō + Nasal entwickelt hat. Leider ist die Etymologie dieses Wortes unbekannt. Und mit B *newe*, A *naweⁿ* ‘Gebrüll’ (*nu-* ‘brüllen’ SSS 446) steht es nicht viel besser (-ew-, -aw- in der Wurzelsilbe, wo man am ehesten die Reduktionsstufe erwartete, erinnert an *lawar^o* ‘sie schickten’, worüber ich Toch. 184 f. gehandelt habe).

§ 49. Das Beweismaterial ist also nicht sehr stark. Es ist aber doch auch an sich wahrscheinlich, dass die Entwicklung, die sich für auslautendes ā oder ō + Nasal ergeben hat, auch für ē + Nasal zutrifft. Daraus folgt dann eine Konsequenz für die Beurteilung des Paradigmas B *plāce* ‘Rede’, Akk. Sg. *plāc^e*, Akk. Pl. *plātsⁿ*, das ich Toch. 104 wohl richtig mit lat. *caedēs*, *sēdēs* (Gen. Pl. *caedum*, *sēdum*) verglichen habe. Es gab in diesem Paradigma einen Wechsel von zwei Stammformen, einem Stamm auf -ē und einem Stamm auf Kons., und zwar war der längere Stamm ursprünglich im Nom. und Akk., der kürzere Stamm in einigen schwachen Kasus zuhause (vedisch Nom. *pánlhā-s*, Akk. *pánlhā-m*, Gen. *path-ás*). Dass im Tocharischen der Akk. Pl. sich den schwachen Kasus angeschlossen hatte, habe ich Toch. 104 richtig erkannt (so auch skr. Akk. Pl. *path-ás*); für den Akk. Sg. *plāc^e* konnte man aber, solange von dem Schicksal langer Vokale + Nasal im Auslaut nichts bekannt war, immerhin den Versuch machen, von einer Endung *-ēm auszugehen. Das ist heute ausgeschlossen; *-ēm hätte nicht Null, sondern toch. -e ergeben. Wir müssen also annehmen, dass der Akkusativ sich auch im Sing. den schwachen Kasus angeschlossen hatte, und diese Annahme wird aufs schönste durch das Paradigma *śana : śno* (§ 45) bestätigt. Der Akk. Sg. von *plāce* hat also die Endung -m bekommen, die schwinden musste. Dabei ist es allerdings nötig, die Palatalisierung des ursprünglichen Dentals auf analogischem Wege zu erklären; lautgesetzlich hätte der Akk. Sg. ebenso gut wie der Akk. Pl. den intakten Dental haben müssen. Weshalb die Analogiebildung im Sg. eingetreten, im Pl. aber ausgeblieben ist, bleibt vorderhand unklar. Eventuell könnte der Grund in einer älteren kasusreichereren Gestalt des Paradigmas zu suchen sein; es lohnt aber der Mühe nicht darüber nachzugrübeln.

Anm. Ein Paradigma, worin ein *ē*-Stamm mit einem scheinbar konsonantischen Stamm wechselte, war natürlich dazu angetan, wirkliche konsonantische Stämme an sich zu ziehen; ein Musterbeispiel ist B *meñe* ‘Monat’. Die Eroberungen scheinen sogar zahlreicher zu sein als die ererbten Vertreter der Deklinationsklasse. Ein von mir Toch. 102f. nicht verzeichnet alter Vertreter ist wohl B *āše* ‘Haupt, Kopf’ Tantr. 2a 3, Akk. *āś* SIEG KZ 65.49³, 39¹ (in dieser Stelle hatte Lévi, Fragments 65 S 8b 4, fälschlich *āś* mit dem folgenden *ce* zusammengelesen; sein *āśce* im Glossar ist also zu tilgen). Dies Wort hängt vielleicht, so paradoxal es zunächst klingen mag, mit B *āke*, A *āk^a* ‘Ende’ zusammen. Ich erinnere an an. *enni*, ahd. *andi*, *endi* ‘Stirn’ (mit *-nb-*) neben got. *andeis*, an. *endir* ‘Ende’ (mit *-nd-* nach VERNER’s Gesetz), skr. *anta-* ‘Ende’, und weiterhin an die nicht seltene Verwendung von ‘Stirn’ als Synonym von ‘Haupt’ (d. *die Stirn hoch tragen*, dän. *med oprejst pande = med loftet hoved*). Vgl. auch ir. *cenn*, c. *penn* ‘Kopf, Ende’, wo möglicherweise die Bedeutungsentwicklung in der umgekehrten Richtung (‘Kopf’ > ‘Ende’) verlaufen ist. Wenn also *āše* und *āke* verwandt sind, so besteht die Möglichkeit, dass sie aus einem Paradigma hervorgegangen sind, worin *s* und *k* alternierten; es hätte also in der verschiedenen Bedeutung eine verschiedene Ausgleichung stattgefunden, etwa begünstigt durch verschiedene Häufigkeit bestimmter Kasus in den jeweiligen Verwendungen. Hat ein solcher Wechsel stattgehabt, so ist damit der etwaige Verdacht aus dem Wege geräumt, dass *āše* ein umgebildeter *-jē*-Stamm sein könnte (wie *kōlymiye* ‘Richtung, Gegend’ Toch. 77, 101, oder *yšiye* ‘Nacht’, Akk. *yaši*, *salyiye* ‘Salz’, Akk. *sālyi*, *tsrorye* ‘Spalt, Riss, Loch’, Akk. *tsrori*, SIEG OLZ 1943.133, 136, 137).

§ 50. Ein auslautender Nasal ist also in zwei Fällen geschwunden: nach den langen Vokalen und nach den geschlossenen kurzen Vokalen. Da die geschlossenen kurzen Vokale erfahrungsgemäss kürzer als die offenen Vokale sind, kann man die Regel auch so formulieren: ein auslautender Nasal schwindet nach einem langen und nach einem überkurzen Vokal. Nach einem normal-kurzen Vokal schwindet er dagegen nicht, wie das Schicksal der Endung *-om* beweist. Gegen diese sich empirisch ergebende Regel ist vom phonetisch-theoretischen Gesichtspunkt gewiss nichts einzuwenden.

§ 51. WOLFGANG KRAUSE GGA 1943.27,39 will jedoch annehmen, dass ein Nasal im absoluten Auslaut überhaupt immer geschwunden ist. Bei einer solchen Annahme wäre zweierlei gewonnen: man könnte die Endung der Neutra wie B *kānte* ‘100’ als lautgesetzliche Fortsetzung von ieur. *-om* betrachten, und man könnte den pronominalen Akk. *ce* ‘diesen’ gleichfalls als lautgesetzlich anerkennen. Diese beiden Fälle lassen sich aber leicht analogisch

erklären. Die Neutra auf *-om* hätten lautgesetzlich einen Nom. und Akk. auf *-eⁿ* entwickeln sollen; daneben standen aber die Neutra auf *-os* > toch. *-e* (B *niem kolywe* ‘Name and Ruhm’, gr. *χλέος*). Das Resultat war ein Nebeneinander von Substantiven 1° auf Nom. *-e*, Akk. *-eⁿ* (mask.); 2° auf Nom. *-eⁿ*, Akk. *-eⁿ* (neutr.), 3° auf Nom. *-e*, Akk. *-e* (neutr.). Keine Ausgleichung könnte natürlicher sein als die Durchführung der Form 3° für alle Neutra. Für das Pronomen habe ich Toch. 117 eine Erklärungsmöglichkeit angegeben, die jetzt nicht mehr die einzige ist. Da wir nämlich heute den Verlust des Nasals im Fem. **tām* > B *tā* als lautgesetzlich betrachten müssen, kann das maskulinische *ce* sich danach gerichtet haben. Übrigens darf man nicht vergessen, dass *ce* auf **tem*, nicht auf **tom* zurückgeht; der ererbte Wechsel zwischen *o* in den starken und *e* in den schwachen Kasus des Pronomens (got. *þana : þis*, KURYŁOWICZ Ét. 101) ist im Tocharischen so umgebildet worden, dass der Akkusativ sich wie in anderen Fällen (B *śno* § 45, B Akk. *plācē* § 49) den schwachen Kasus angeschlossen hat.¹ Es fragt sich nun, ob das so eingetretene *e* sich den offenen Vokalen (ieur. *o* und *a*) oder den geschlossenen Vokalen (*i*, *u* und dem aus silbischen Nasal entfalteten Vokal) zugesellt hat; die letztere Möglichkeit könnte durch die Erfahrung nahe gelegt werden, dass *e* von allen Vollvokalen am leichtesten zu *ə* wird (vgl. z. B. Toch. 159 f. § 85.2).² So kann man möglicherweise *ce* als lautgesetzlich betrachten ohne die von WOLFG. KRAUSE gezogene Konsequenz mit in den Kauf zu nehmen.

Jedenfalls darf man die Gleichsetzung von ieur. *-om* und tochar. B *-eⁿ* nicht in Abrede stellen ohne eine andere Erklärung von *-eⁿ* zu geben. Was aber WOLFG. KRAUSE a. a. O. S. 27 darüber sagt, kann in keiner Weise befriedigen. Seiner Ansicht nach ist das *-n* »überhaupt kein eigentlicher Endungskonsonant, sondern suffixal; man denke etwa an das suffixale *-n-* im A. Sg. m. der germanischen starken Adjektive wie got. *blindana*.« Wir sollen also glauben, dass das *-n-* von *blindana* von dem ieur. *-m* unabhängig ist; vermutlich soll dann auch das *-t-* von *blindata*, *pata* von dem *-d* des ieur. **tod* unabhängig sein. An der Identität von ieur. *-om* und tochar. *-eⁿ* ist aber nicht zu rütteln; wer die

¹ Für den Nom. Pl. B *cey* wird die erstere der beiden Toch. 59 § 25 Schluss angedeuteten alternativen Erklärungen zu wählen sein.

² SCHULZE Kl. Schr. 723 bezeichnet ieur. ē als die Hauptquelle des ə.

in § 50 gegebene phonetische Erklärung nicht annehmen will, dem bliebe nur die Möglichkeit, mit dem Antritt eines nachher schwindenden enklitischen Elementes zu rechnen. Lautlich genügen würde *u. Da aber ein solcher Antritt beim Pronomen nicht stattgefunden hat, so ist er beim Nomen durchaus unwahrscheinlich.

4. Die Quantität.

§ 52. Nach WOLFGANG KRAUSE GGA 1943. 25 wäre das Wort für 'Bruder' (A *pracar^o*, B *procer^o*) »das einzig<e> völlig sichere Zeugnis für die Vertretung eines idg. ā im Tocharischen«. In A *mācar^o*, B *mācer^o* 'Mutter' könnte das ā auf Analogiebildung nach A *pācar^o*, B *pācer^o* 'Vater' beruhen. Er folgert hieraus, dass ieur. ā im Tocharischen A a, B o ergebe; ieur. a ergebe A ā. Vorsichtigerweise will er andere Entsprechungen des ieur. ā im Tocharischen nicht ausschliessen; ein A, B ā scheine durch den Nom. Sg. f. des demonstrativen Pronomens B *sā*, A *sā-m^o* nahe gelegt zu werden; hier sei aber mit Verkürzung des ieur. ā im schwachbetonten einfachen Pronomen (also in B *sā*) zu rechnen. Für die Entsprechung ieur. a = A ā habe er GGA 1941. 430 »eine Reihe sicherer Beispiele aufgezählt«. Schon aus diesen kurzen Bemerkungen und Beispielen ergebe sich mit hoher Wahrscheinlichkeit, dass die Zeichen a und ā im Tocharischen nicht quantitativ, sondern qualitativ verschiedene Laute wiederspiegeln sollen.

§ 53. WOLFG. KRAUSE scheint also keine anderen Belege des ieur. ā im Tocharischen anzuerkennen als B *procer^o*, A *pracar^o* und die beiden von ihm verdächtigten Beispiele B *mācer^o*, *sā*. Es gibt aber Beispiele genug für die Entsprechung ieur. ā : B ā (über A vgl. § 57). So B *pāsk-* 'hüten', Inf. *pāssi*, vgl. lat. *pāscō*, *pāstor*, asl. *pasq* 'ich hüte'; B *tāka* 'er wurde' : ieur. **stā-*, r. *stař* 'werden' (Toch. 194 mit Nachtrag); *nāskeⁿ* 'sie baden' : skr. *snā-ti* 'er badet'; *kāka* 'er rief' : skr. *gā-ti* 'singt' (Toch. 183 mit Nachtrag); *tāryāka* 'dreissig', vgl. gr. *τριάζοντα*; ā im Auslaut verschiedener Verbalstämme (*śwātsi* 'essen', asl. *žīva-ti* 'kauen'); präsensbildendes Element -*nā-* (*wērpnātrə* 'empfindet' u.s.w.); Weiterbildungen der substantivischen ā-Stämme (*tanā-śše*, Adj., 'de grain', *tāno* 'grain' u.s.w.).

§ 54. Was umgekehrt die von WOLFGANG KRAUSE GGA 1941, 430¹ angeführten »sicheren« Beispiele für ieur. *a* : tochar. *ā* betrifft, müssen zunächst zwei ausscheiden, weil sie analogisch erklärt werden können. WOLFG. KRAUSE lehrt zwar, dass A *pācar³* das Muster sein kann, wonach sich *mācar³* gerichtet hat; aber apriori muss man doch auch mit der umgekehrten Möglichkeit rechnen, dass *pācar³* von *mācar³* beeinflusst sein kann; *pācar³* ist also kein »sicheres« Beispiel für ieur. *a* : tochar. *ā*; und ebenso wenig »sicher« ist *ckācar³*, B *tkācer³* ‘Tochter’. Und zweitens geht es nicht an, für die Lautgeschichte mit dem Dialekt A allein zu arbeiten; in allen Fragen des Vokalismus steht doch dieser Dialekt an Altertümlichkeit hinter B zurück. Auszuscheiden haben also die Beispiele, die aus B nicht belegt sind oder in B *a* haben; auch diejenigen, die in B *a* und *ā* haben, da es doch in solchen Fällen nicht apriori feststeht, ob *a* oder *ā* das ältere ist. Es bleibt dann kein einziges Beispiel übrig.

Dagegen ist eins von den aufgezählten »sicheren« Beispielen in Wirklichkeit ein sehr brauchbarer Beleg für ieur. *a* = toch. *a*; *ālak³* ‘alius’ (Pl. *ālyek³*) lautet in B *alyek³* (Pl. *alyaik³*) mit *a* im ganzen bis jetzt belegten Paradigma. Weitere Belege = B *lac³* ‘er ging fort’, Pl. 3. *lateⁿ*, vgl. gr. ξλαθε, ξλαθον; *mant³* ‘wie’ mit Stammbildung wie skr. *iyant-*, *kīyant-* und Vokalgebung wie in lat. *quantus*; *pratiⁿ* ‘Entschluss’, Pl. *pratinta*, vgl. got. *frāfjan* ‘verstehen’, *frōd-s* ‘verständig’ u. s. w. (FRAENKEL IF 50.229; die Wortbildung und das Verhältnis zu A *pratim³* ist freilich unklar; der intakte *t*-Laut wäre verständlich, wenn es sich um eine junge Ableitung von einer produktiven, aber später verschollenen Verbalwurzel handelte).

§ 55. Es ist also klar, dass man den WOLFG. KRAUSE’schen Gleichungen ieur. *ā* = toch. *o*, *a* und ieur. *a* = toch. *ā* mit besserem Rechte die Gleichungen ieur. *ā* = toch. *ā* und ieur. *a* = toch. *a* gegenüberstellen kann. Toch. B *procer³*, A *pracar³* ist offenbar ein Ausnahmefall.

Hinzu kommt noch, dass toch. *ā* einem ieur. *ō* und (mit vorhergehender Palatalisierung) einem ieur. *ē*, also langen Vokalen, entspricht. So B *aknātsa* ‘unwissend’ (nicht *aknatsa*, wie WOLFG. KRAUSE GGA 1941, 430 schreibt): gr. γιγνώσκω; *tāno* ‘grain’: lit. *dúona* ‘Brot’; *sāle* ‘reich’: avest. *śyāta-*, *śāta-* ‘erfreut’, lat. *quiētus* (das tocharische Wort ist also urverwandt mit sogd. *ś't* ‘joyeux,

riche', nicht daraus entlehnt, wie OLAF HANSEN ZDMG 94.156 dachte; höchstens könnte die Nachbarschaft bei der Bedeutungsentwicklung Einfluss ausgeübt haben; aber auch das ist keine notwendige Annahme, da dieselbe Entwicklung auch anderswo vorkommt; vgl. frz. *aisé*, à son *aise* und das Substantiv *aisance*, ital. *agiato* 'wohlhabend' u. s. w.).

Umgekehrt entspricht *toch. a* in zahlreichen Fällen einem älteren andersfarbigen kurzen Vokal, so einem *ieur.* kurzen *e* in Fällen wie B *śak^o* 'zehn' u. s. w., dem aus silbenbildendem Nasal oder Liquida entwickelten Sprossvokal in B *kamenⁿ* 'sie kamen', *tarkam^o* 'wir liessen' u. s. w., einem *ieur.* kurzen *o* in massenhaften Fällen im Dialekt A (*ak^o* 'Auge' u. s. w.).

Die »hohe Wahrscheinlichkeit« der qualitativen Deutung des Verhältnisses *toch. a: ā* hat diesen Tatsachen gegenüber einen schweren Stand.

§ 56. In Wahrheit ist das, was WOLFG. KRAUSE noch im Jahre 1943 als höhere Weisheit verkündet, nur ein Nachklang von Ansichten, die im Anfang der tocharischen Studien möglich oder wenigstens einer Prüfung wert waren, und die man z. B. bei SCHULZE Kl. Schr. 723 ausgedrückt findet. SCHULZE konnte damals mit einem gewissen Recht schreiben, »dass in einer Anzahl ganz sicherer Fälle ausgerechnet die tocharische Länge für das europäische kurze *a* eintritt, während in dem tocharischen Wort für 'Bruder' umgekehrt die allgemein indogermanische Länge durch die Kürze ersetzt wird. Der quantitative Gegensatz, der sich so im A-Dialekt zwischen *pācar* und *pracar* auftut, wird in B durch eine Differenzierung des Vokalklanges angezeigt: dort ebenfalls *ā*, hier abweichend *o*«. Dem Wortlaut nach ist dies, wenn man unter Tocharisch den Dialekt A versteht, unangreifbar; aber ziemlich klar zeichnen sich hinter der korrekten Wortwahl die Umrisse einer falschen Auffassung der tocharischen Quantität überhaupt.

Ein integrierender Zug dieser Auffassung ist die in einem frühen Stadium der Forschung hervortretende und auch noch bei SCHULZE a. a. O. ausdrücklich vorgetragene Annahme, dass bei *i* und *u* Kürze und Länge nicht unterschieden wäre. Die Schreibungen *i* und *ī*, *u* und *ū* wären also als gleichwertig zu betrachten. Wie grosses Schwanken zwischen Kurz- und Langschreibung bei diesen Lauten man nach vollständiger Veröffentlichung

der vorhandenen Texte wird feststellen können, weiss ich nicht (es kann doch unter der Gesamtmasse auch besonders schlecht geschriebene Stücke geben); in dem schon zugänglichen Ausschnitt des Materials ist das Schwanken nicht grösser, als dass es eine gewisse Regelmässigkeit durchscheinen lässt. Und zwar sehen wir, dass das ieur. lange *i* im Dialekt B durch toch. *i* wiedergegeben wird. So z. B. in zahlreichen Optativformen (*riñimar³* ‘ich möchte hingeben’ u. s. w.). Das ieur. lange *ū* wird wohl im Inlaut zu *i* (*kū > kwi*) geworden sein (im Auslaut B *i*, A *e*; so auch nach *k*). Dies inlautende *i* ist lang: B *kenī-ne* ‘die beiden Kniee’, *kwipe* ‘Scham’ zu asl. *kypēti* ‘wollen’.

§ 57. Ich bezweifle nicht, dass man die Regel aufzustellen hat: einem ieur. langen Vokal entspricht zunächst (in B) tocharische Länge, einem ieur. kurzen Vokal tocharische Kürze. Dann haben nach bestimmten Regeln zahlreiche Kürzungen und Dehnungen stattgefunden. Auf Kürzung beruht neben B *tāka* ‘er wurde’ die 1. Sg. *takāwa*, 2. *takāsta*; von *pāsk-* ‘hüten’ das Part. *pašenca*; von *tāno* ‘grain’ das Adjektiv *tanāsse*. Der Vorgang ist offenbar parallel mit *a:ə* in Fällen wie *wastsi* ‘Kleidung’: Gen. *wēstsittse* u. s. w. Umgekehrt liegt Dehnung wohl vor in *yāmšasta* neben *yamašasta* ‘du machtest’ (SSS 416), *ān̥tpi* ‘beide’ neben *antapi* u. s. w. Die so entstandenen Wechselformen haben natürlich auch Analogiebildungen hervorgerufen. Eine genauere Erforschung dieser Vorgänge wird gewiss möglich sein, wenn dereinst das B-Material ausgiebiger veröffentlicht sein wird. In A ist das alte Quantitätssystem durch neue lautgesetzliche und analogische Veränderungen noch mehr überwuchert worden, jedoch ohne vollständige Zerstörung der ieur. Grundlage.

Die Kürzung in B *procer³* (dessen *o* kurz sein muss), A *pracar³* hat offenbar ältere Wurzeln als die oben skizzierten Vorgänge und wartet noch ihrer Erklärung.

5. Die Konsonantengruppen.

§ 58. Dass die sogenannten Fremdzeichen ganz einfach die gewöhnlichen Konsonanten mit einem inhärierenden *ə* bezeichnen, sollte heute nicht mehr bezweifelt werden können¹. Und zwar

¹ WOLFG. KRAUSE GGA 1943, 36 spricht allerdings noch von »Fremdkonsonanten« rätselhafter Qualität.

kann das inhärierende *ə* teils volle silbische Geltung haben, teils den blossen Nachhall eines auslautenden Konsonanten darstellen (für welche Verwendung SS 918 den Terminus Klangstütze geprägt haben), teils in Konsonantengruppen vor einem vollsilbischen *ə* einen noch flüchtigeren Übergangslaut vertreten. Die betreffenden Konsonantengruppen waren also locker. Daraus ergibt sich eine Konsequenz, die zwar selbstverständlich ist, die aber trotzdem einmal ausdrücklich ausgesprochen werden muss: die Konsonantengruppen, die vor einem Silbenvokal *ə* locker waren, waren natürlich auch vor allen anderen Silbenvokalen ebenso locker; nur hatten die Fugen keine *ə*-Färbung. Dass die Fuge zwischen *s* und *t* in *waʃləs³* ‘aus dem Hause’ locker war, lehrt uns die Verwendung des Fremdzeichens; sie war aber ebenso locker in *waʃtaⁿ* ‘im Hause’, wo die Schreibung uns nichts darüber verraten konnte. Im Dialekt A waren also die allermeisten Konsonantengruppen locker. Fest waren nur einige Toch. 27 ff. aufgezählte Gruppen: Gruppen von Nasal und homorganem Verschlusslaut (*mp*, *nt* und natürlich auch *ńc*, *ńk*); Gruppen von *r* + Kons. oder Kons. + *r*; die Gruppe *mn* (die in B der Metathese zu *nm* unterliegt). Keine Lautgruppe, sondern ein einfacher Konsonant war *ts* (und ebenso *ly*). Für verschiedene Einzelheiten verweise ich auf meine Darstellung in Toch.

§ 59. Es verhielt sich also mit den Konsonantengruppen im Tocharischen ähnlich wie mit den Konsonantengruppen im Armenischen. Gar Mancher, der sich als Autodidakt das Altarmenische angeeignet hat, wird gestutzt haben, wenn er zum ersten Mal aus armenischem Mund die wirkliche Aussprache mit den vielen Hilfsvokalen hörte. Natürlich darf man nicht ohne weiteres die altarmenische und die neuarmenische Aussprache identifizieren; die Gleitvokale können in der alten Sprache zum Teil etwas weniger hervortretend gewesen sein als heute; sie waren aber da. Es versteht sich von selbst, dass die Übereinstimmung im Konsonantenbau zwischen dem Tocharischen und dem Armenischen eine nähtere Verwandtschaft der beiden Sprachen absolut nicht beweist. Es handelt sich nur um einen Parallelismus. Der Parallelismus ist aber lehrreich. Wir ersehen aus dem Armenischen, dass der lockere Konsonantenbau die Erleichterung der Gruppen nicht ausschliesst; so hat in arm. *k'san* ‘zwanzig’ das aus *w* zunächst entstandene *g* sich trotz der dazwischen-

stehenden »Klangstütze« (heute silbisch gesprochen) dem s in Bezug auf die Stimmbandstellung angeähnelt¹.

§ 60. Ohne die Fremdzeichen hätten wir von dem lockeren Konsonantenbau des Tocharischen nichts wissen können. Die unlogische und systemwidrige Erweiterung des indischen Alphabets gibt uns also über die Aussprache interessante Aufschlüsse, die wir nicht durch eine summarische Transkription wieder verschleiern sollten. Wir sehen mit Ungeduld der wissenschaftlich genauen Ausgabe der B-Texte entgegen, die uns über Übereinstimmung und Widerstreit der beiden Dialekte im Konsonantenbau aufklären wird.

¹ Der lockere Konsonantenbau ist wohl überhaupt keine besondere Seltenheit in der Sprachenwelt. Ich erinnere beispielsweise an meine Bemerkungen im Aufsatz »Den böhmiske Udtale« (Nordisk tidsskrift for filologi, 3. række XI) S. 125. Ich bin überzeugt, dass auch der ieur. Konsonantenbau nach der Entstehung der Schwundstufe lange Zeit ein sehr lockerer gewesen ist. Nur so erklärt sich u. a. die Entwicklung -*tt*- (d. h. -*t-t-*) > -*t'sl-*. Trotzdem hat aber Erleichterung von Konsonantengruppen zweifellos sofort stattgefunden (*dk-* > *k-* in **kmtom* '100' u. s. w.).

Zusatz.

Mit den S. 25 besprochenen Erscheinungen hat A *antuś³*: *antüssi* (SSS 262) nichts zu tun. Die A-Formen gehören nach Sieg KZ 65.11 zu B *entwe* 'alsdann'. B *entwe*: A *antu-* ist eine regelmässige Entsprechung; -*s³* und -*ssi* sind also angehängte Elemente, und zwar ist -*s³* identisch mit dem Enklitikon von *tə-s³* 'dies', während -*ssi* die Partikel *assī* vertritt (vgl. SSS 190. 30-33).

Wortindex.

Tocharisch¹.

(Der Dialekt
A unbezeichnet).

aci 16¹
B *aiskau* 36
B *aiššeíca* 15
ak 45
B *āke* 41
B *aknātsa* 44
ālak, B *alyek* 44
B *amiskjónie* 35 f.
āmpi, B *antapi* 10, 46
antuš 48
B *apākörtse* 25
arāntišparɔⁿ 36
arompāt, *aroⁿ* 39 f.
ārso 29 f.
asinat 10¹
B *āše* 41
asši 25
āti, B *alyań* 10
als 25
B *āyu* 38
cacēl 20, 21
cacpuku 28
B *cake* 23
B *cāla* 20
B *canke* 34
B *carka* 20, 23
B *cau* 22, 29
B *caukate* 23, 28
B *ce* 16, 23, 41 f.; *cew* s.
 cau; *cey* 42¹

cēmp-, *cēmpamo* 22, 38
B *cēńcre* 11, 21
cērk 20, 21
ci 11
cińcer 11
ckäcar 44
cmatɔr, *cmol* 21, *cmolu*
 38
cok 23
cwanke 34
B *cvi* 25
B *entwe* 48
eícare 35
B *epiyac* 13
B *ere*, *erepale* 39 f.
A, B *-i* 25
B *käcc-*, A *käcke* 33
B *kāka* 43
B *kameⁿ* 45
kapšani, *kapšnā* 26
kāts, B *kātso* 9
B *kauc* 13
B *kauⁿ* 11
B *kausenta* 14, 15
keék 33
B *kektseíe* 17, 26
B *keⁿ* 10, 28
B *kenine* 46
B *kercitjeⁿ* 33
B *kälymiye* 41
B *kälywe* 42
B *kärrkällé*, A *kärtkāl*
 34

B *klausane* 26, 31
B *klautso* 8, 9, 17, 26
kloßɔⁿ 26, 31, *klots* 17
kńuk 29
koc 13
koⁿ 11
kraſwań, B *kretswe* 22
B *ktsaitsońne* 9
kuntistsek, B *kuntiske*
 9, 35
B *kwīpe* 46
B *lac* 44
lālaⁿškā, B *lalaⁿške* 34
lānts, B *lāntsa* 9, 24
B *lateⁿ* 44
lawam, *lawar* 28, 40
A, B *lešp* 36
lukšanuⁿts 9, 24
B *lwaksätsaik* 9
B *lykaške*, A *lykəly*
 35, 36
lyockəšt 33
lyutār 29
mācar, B *mācer* 21, 43
 44
B *mant* 44
B *meíe* 17, 41
B *məllarške* 34
məńcānt 20
məškit 34 f.
məttak 15 f.
B *mińcuške*, *míńcuška*
 34 f., 36

¹ Reihenfolge des lat. Alphabets (*n*, *ɳ*, *ń*, *n̄*; *s*, *ś*, *š*; *ə* und *ē*, alphabetisch gleichwertig, folgen auf *e*).

- B *mokoⁿske* 35
 B *nāskeⁿ* 43
nāši 26, 29
nātək 26, 33
naweⁿ, B *newe* 40
 B *ńem kɔlywe* 42
oməskeⁿ 36
 B *ontsoytte* 10¹
opyāc 13
orotse 13
pācar, B *pācer* 21, 43,
 44, 45
pākrasi, B *pākri* 25
paraⁿ 36
 B *pāsk-*, *paššenca* 43,
 46
pats 9
 B *pautarške* 34
pekant 14
 B *peti* 11
 B *pišpik* 34, 36
płāc, B *plāce* 13, 17, 40
polarskaⁿ 34
pracar 43, 44, 45, 46
pratim, B *pratiⁿ* 11, 44
pratri 10
 B *preku* 38
 B *procer* 43, 44, 46
puttišparoⁿ 36
pyockəs 33
ratək 33
 B *sā* 43
 B *salyige* 41
sām 43
sark, B *serke* 25
səlpīnč 22
sərkī 25
spaltək, B *spelke* 31
srańicyeⁿ 16¹
suk 29
 B *sak* 31f., 45
sākant 27
śalpatər 30
śamantər 30, 31
 B *śana* 37
śaru 31
(śa)śmānt 27
- śaśpənku 27
śaśrāšt 27
śāt, B *śāte* 14, 44
 B *ścire* 19, 20, 31
śepor 27
śerečr, *śertmaⁿ* 30
 B *śerwe* 31
śēk 31
śēn 37f.
 B *śno* 37, 38
śnu 37
śomiⁿ 37
śral, *śralune* 27
śuk 28, 29
 B *śuke* 31
 A, B *śwātsi* 43
 B *śarmirskeⁿ* ne 35
 B *śerska* 35
śokyo 11¹
śpinac 34
śurmaši 25
 B *tā* 42
 B *tai* 10
tāk, B *tāka* 8, 43
 B *takarške* 34
 B *takāsta*, *takāwa* 5, 46
 B *tanāšše*, *tāno* 43, 44,
 46
tāp 8
 B *tarkam* 45
 B *taršauna* 29¹
 B *tarškań* 35
tāršoⁿ 29¹
tōm- 21, 21¹, 22
 B *toryāka* 43
tim, *tiⁿ* 10
tiri 10
 B *tkācer* 44
tkāⁿ 10, 28
tmāⁿ 11¹
tpuk- 28
tsāk- 17, 23, 28
 B *tsalt-* 18
tsārl- 19, 30
tsārw- 19, 30
tsatsku 27, 28
 B *tsauk-* 22
- tsek- 9, 27
 A, B *tsēⁿ* 21, 30
 B *tseie* 21
 B *tsenketrə* 21
tsok- ‘brennen’ 18, 23
tsok- ‘herausziehen’
 23, 27
tsəlp- 18, 30
tsəm- 21, 21¹, 27
tsan- 21
 A, B *tsənkər* 21, 30
tsər 19, 30f.
tsər- 19, 30
tsərk- 19
 B *tsikale* 9
tsip- 8, 27, 28
 B *tsirauňe* 19
tsit- 8
tsmār 21, 21¹, 26
 B *tsmentrə* 21, 31
 B *tsonkaik* 21
tsopats, *tsopatsi* 23, 27,
 29
tsponkəssi 27
tspok 24, 26, 27
tsraši 19
 B *tsrorge* 19, 41
tsru 19, 30
 B *tsyālpāte* 27, 31
 B *tuk-* 23, 28
wac 13
warpi, *warpiške* 35, 36
 B *wastsi* 46
 B *wašmo* 38
waštaⁿ, *waštəs* 47
wci 14
 B *werpiške* 35
 B *weta* 13
wěc, *wěccāⁿ* 14
 B *wěrpnātrə* 43
 B *wěstsittse* 46
wěth- ‘sich trennen’ 33
 B *witsako* 10
 B *wlaiške* 35
 B *yakweⁿ* 37¹
 B *yāmšasta* 46
yas 39

B *yaši* 41
 B *yaššūca*, A *yāśsuce*
 15
 B *yes* 39
 B *gynūca* 15
yok- 22, 28
 B *yokailse*, *yoko* 9, 38
ypic 13
 B *yšīye* 41
yuk 29
 B *ywārcā*, A *ywārckā*
 33
ywic 13

Sanskrit.

ati 17
anta- 41
iyant-, *kiyant-* 44
kuṇḍī 35
gāti 43
dahati 17
dyāu-ś 29
nātha- 26
panthā-s 40
śleśman- 36
snāti 43
hatyā 8, 17

Iranisch.

avest. *ayarə* 29
 avest. *śyāta-*, *sāta-*,
 sogd. *ś't* 44

Armenisch.

k'san 47
law 29
mancuk, *manuk* 35
xot 11

Albanesisch.

tjerr 19

Slavisch.

(Albulgarisch
 unbezeichnet).
 ač. *dehet*, r. *djogol* 23

kypēti 46
mētq 20
pasq 43
 r. *slatī* 43
tēgnqtlī 23
žīvati 43

Baltisch.
 (Litauisch unbezeichnet).

degu 17, 23
degutas 23
duona 44
 apr. *korto* 34
menkas 35
nuodēgulis 17
pratalpinti 18
teku 23
telpu 18

Griechisch.

γυγρώσκω 44
δέμω 21¹
δέρω 19
ἔσσαγεν 17
χαῦμα 11
χλέος 42
ἔ-λαθε, *ἔ-λαθον* 44
λωττερον 29
παιδίσκος, *παιδίσκη* 36
φίζα 10
στερεός 19
τέρπομα 19
τέρος 19

Lateinisch.

ador 10
amarus 36
duco 22
ingo 9
-met 15, 16
pasco, *pastor* 43

quantus 44
spina 34
tollo 20
torqueo 19
vimen 10

Romanisch.

it. *agiatō* 45
 fr. *aisance*, *aise*, *aisé* 45
 sp. *infante*, *infanta* 34

Keltisch.

ir. *cenn* 41
 ir. *derdrethan* 19
 c. *penn* 41

Germanisch.

an. *ala* 21¹
 g. *andeis* 41
 ahd. *andi* 41
 d. *Deich* 34
 ahd. *endi*, an. *enni* 41
 an. *endir* 41
 an. *hnakki*, ae. *hnecca*
 29
 dän. *pande* 41
 mhd. *phanzelte* 18
 d. *stark* 19
 d. *Stirn* 41
 d. *Teich* 34
 g. *pana*, *bis* 42
 mhd. *zelte* 18 f.

Phrygisch.

Γόρδιον 34

Hittitisch.

tarnaai 20¹

Türkisch.

čok 11¹
gün 11
ot 10

Sachindex.

(Vgl. das Inhaltsverzeichnis).

Lautentwicklung.

- Ablaut gut erhalten 20
Ablaut im Verbum 23, 28, 30
Überkurze Vokale 41
War *e* ein geschlossener Vokal? 42
Brechung 17
Vokalschwund in der Enklise 12
Haplologie 5, 38¹
Palatalisierung 33, 34
Einfluss von *u* und *i* auf folgendes
 sk 36
ńś > ńc 35
ss im Infinitiv 20
Schwere Konsonantengruppen 35

Analogische Störungen.

- Durchführung von *ts-* in einem
Verbalparadigma 9
Präsentisches *ts-* verdrängt *t-* aus
dem übrigen Paradigma, präsens-
tisches *t-* verdrängt *ts-* aus dem
Paradigma 20, 22
B *cēw* hat sich nach *ce* gerichtet
 42f.
Spaltung eines Paradigmas 21¹
 (*təm-*, *tsəm-*), 41 (B *āše*, *āke*)

Wortbildung.

- Häufung von Bildungssilben: B
 -*amíecce* 21, -*aīlsɔ́ńíe* 9
Diminutive 35f.

Nominalflexion.

- Die Endung -*ā* des Sing. Fem. aus-
gemerzt in A 17
Maskulinische -*ā-* Stämme 15
a- statt *ja*: B *kekenuṣa*, *kauṣenta* 14
-*ē*-Stämme (B *plāce*) 40
-*ē*-Stämme als Erweiterung kon-
sonantischer Stämme 17, 41
Der Nominativ der maskulinischen
und femininischen -*n*-Stämme
war im Toch. wie *τέκτων*, *ληψήρ*
gebildet 38, 39f.
Der Akk. der -*o*-Stämme 37, 37¹
Die Akkusative auf B -*cce* 13f., 16
Der Akkusativ schliesst sich den
schwachen Kasus an 37, 40, 42
Gen. Pl. B -*ts* älter als Gen. Sg. -*tse?*
 16
Gen. Sg. B -*tse*, Pl. -*ts* ist mit A -*s*
identisch 26
Gen. Pl. auf A -*ssi* 25
Pronominale Genitive auf -*i* 25

Flexion der Verba.

- Präsensstämme auf -*nəs-*, B -*nask-*
 17, 17¹
Präsensstypus -*nk-* 27
-*ē*-Präsens mit Schwundstufe 22
Das Präsens dominierend für das
Sprachbewusstsein 20
Endung des Präs. 2. Sg. Akt. 3ff.
Das Prät. ist urspr. Aorist oder Ipf.,
selten (wenn überhaupt) Perf. 5

- Endungen des Prät. Med. 6 (Sing. 1., 2. B -mai, -tai 6, Pl. 2. -t 6f.)
- Reduplikationssilbe und Wurzelsilbe haben denselben kons. Anlaut 27
- Imperativformen auf B -so, A -sā 38f.
- Konjunktiv mit einem Präsenskennzeichen 17¹
- Konjunktiv mit o-Stufe? 28
- Optativ mit langem ī 46
- Flexion des Part. Perf. und des Part. Präs. Akt. 14f.
- Ursprung der Infinitivendung -tsi 9 -ss- im Infinitiv 20
- Dem Verbum angehängte Subjektspronomina waren urspr. nur im Präs., nicht im Prät. statthaft 5f.
- Angehängtes *-lu in der 2. Sg., angehängte Pronomina (B -ⁿ, A -s̄) in der 3. Sg. des Präs. 5
- Angehängtes Pronomen in A 1. Pl. -məs 5, 12
- Angehängtes Pronomen in A 3. Pl. -níc 11f.
- Angehängtes Pronomen in der 2. Pl. Ipv. 39.
- Akkusativische und dativische Enklitika 6
- Lehnwörter.**
- Aus B in A, nicht umgekehrt 31
A lālaⁿškā, potarškāⁿ 34, warpiške 36
- Aus dem Iranischen (B peti) 11
- Aus dem Türkischen? 10f., 11¹
- Aus dem Chinesischen? 21.
- Bedeutungsentwicklung.**
- 'Kopf': 'Ende' 41
- 'Stirn': 'Haupt' 41
- 'Teer': 'Lampe' 23
- 'bauen': 'gebären'? 21¹
- 'drehen': 'quälen' 19
- 'geboren werden': 'wachsen' 21¹
- 'hineingehen': 'Raum worin haben' 18
- 'zusammenfalten': 'verschliessen, verbergen' 28
- 'heute' 29f.
-

Bibliographische Abkürzungen.

- Ausg. = E. Sieg u. W. Siegling, Tocharische Sprachreste, Berlin u. Leipzig 1921.
- Beiträge zur vergleichenden sprachforschung ... herausgegeben von A. Kuhn und A. Schleicher, Berlin 1858ff. (Band VI—VIII: Unter mitwirkung von A. Leskien und J. Schmidt herausgegeben von A. Kuhn, Berlin 1870—1876).
- Brugmann, Karl (und Berthold Delbrück), Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen. Zweite Bearbeitung, Strassburg I 1897; II 1, 2, 3, 1906, 1911, 1916.
- BSL = Bulletin de la Société de Linguistique de Paris.
- BSOS = Bulletin of the School of Oriental Studies, London Institution.
- Falk & Torp = Wortschatz der Germanischen Spracheinheit unter Mitwirkung von Hjalmar Falk gänzlich umgearbeitet von Alf Torp (= August Fick, Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen. Vierte Auflage. Dritter Teil), Göttingen 1909.
- Festschrift Wackernagel = *'Αρτίδωρον*. Festschrift Jacob Wackernagel zur Vollendung des 70. Lebensjahres gewidmet, Göttingen 1924.
- Fragn. = Lévi, Sylvain, Fragments de textes koutchéens, Paris 1933 (Cahiers de la Société Asiatique, première série, II).
- GGA = Göttingische Gelehrte Anzeigen. Göttingen.
- Gustav Meyer, Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache, Strassburg 1891.
- IF = Indogermanische Forschungen. Herausgegeben (begründet) von Karl Brugmann und Wilhelm Streitberg, Strassburg (Berlin) 1891ff.
- Journal Asiatique. Recueil de mémoires et de notices relatifs aux études orientales publié par la Société Asiatique. Paris.
- K = Karmavibhaṅga (Sylvain Lévi, Fragments, S. 79—107).
- Kurschat, Friedrich, Litauisch-deutsches Wörterbuch, Halle 1883.
- Kuryłowicz, Jerzy, Études indoeuropéennes I, Kraków 1935 (Polska Akademja Umiejętności, Prace komisji językowej Nr. 21).
- KZ = Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. Begründet von A. Kuhn.
- Lg. = Language, Journal of the Linguistic Society of America, Baltimore 1925ff.
- Lidén, Evald, Studien zur tocharischen Sprachgeschichte (Göteborgs Högskolas Årsskrift, Bd. 22), Göteborg 1916.

- Mironov, Kuchean Studies (in *Rocznik Orientalistyczny* VI, Lwów 1929, S. 89—169; dazu ein Blatt, S. 274—275, mit von Sieg und Siegling herrührenden »remarks and corrections«).
- MSL = *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*.
- OLZ = *Orientalistische Literaturzeitung*, Leipzig.
- Pedersen, Holger, VKG = *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*, I—II, Göttingen 1909—1913.
- Pedersen, Holger, Le groupement des dialectes indo-européens, in diesen »Meddelelser« XI 3, 1925.
- , Hittitisch und die anderen indoeuropäischen Sprachen, ebenda XXV 2, 1938.
- Philologische Studiën, *Tijdschrift onder redactie van Prof. Dr. J. Cochez* (Katholieke Universiteit te Leuven), Leuven.
- Pisani, V., *Glottica Parerga*, s. oben §4.
- Remains = *Manuscript Remains of Buddhist Literature found in Eastern Turkestan*, edited by A. F. Rudolf Hoernle, I, Oxford 1916 (hierin S. 357—386: *Kuchean Fragments* edited by Sylvain Lévi).
- Revue des Études Indo-Européennes. *Bulletin trimestriel publié sous la direction de Vlad Bănățeanu*. Bucarest 1938ff. (Band III im Druck 1943—1944).
- Schulze, Kl. Schr. = *Kleine Schriften von Wilhelm Schulze*. Zum 70. Geburtstag am 15. Dezember 1933 herausgegeben vom Indogermanischen Seminar der Universität Berlin. Göttingen.
- Smith, Emil, »Tocharisch«, die neuentdeckte indogermanische Sprache Mittelasiens (*Skrifter udgivne af Videnskabs-Selskabet i Christiania* 1910 II No. 5), Christiania 1911.
- Speisung = E. Sieg und W. Siegling, Die Speisung des Bodhisattva vor der Erleuchtung (in *Asia Major*, Vol. II, Leipzig 1925, S. 277—283).
- SS = E. Sieg und W. Siegling, Tocharisch, die Sprache der Indoskythen (Sitzungsber. d. Königl. Preuss. Ak. d. Wissenschaften, 1908, XXXIX).
- SSS = Tocharische Grammatik. Im Auftrage d. Preuss. Ak. d. Wissenschaften bearbeitet in Gemeinschaft mit Wilhelm Schulze von Emil Sieg und Wilhelm Siegling, Göttingen 1931.
- Tantr. = Sylvain Lévi, On a Tantrik Fragment from Kucha (The Indian Historical Quarterly XII, Calcutta 1936, S. 197—214).
- Toch., s. oben §1.
- Trautmann, Reinhold, Baltisch-Slavisches Wörterbuch, Göttingen 1923. — , Die altpreussischen Sprachdenkmäler, Göttingen 1910.
- Walde-Pokorny = Alois Walde, Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen, herausgegeben und bearbeitet von Julius Pokorny. I—III, Berlin und Leipzig 1930, 1927, 1932.
- van Windekens, A. J., Lexique étymologique des dialectes tokhariens, Louvain 1941 (Bibliothèque du Muséon, Vol. 11).
- ZDMG = *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*.

Inhaltsverzeichnis.

	Seite
1. Zur Konjugation (§1—9)	3
(§ 1—7: Die <i>t</i> -Endung der 2. Sg. Akt.; § 8: Suffigierte Subjektspronomina; § 9: Die Endungen des Prät. Med.).	
2. Assibilierung und Palatalisierung (§ 10—44)	7
(§ 10—13: <i>ts</i> beruht auf Assibilierung, nicht auf Affrizierung; § 14—15: <i>ts</i> vor <i>i</i> und <i>j</i> ; § 16: Intaktes <i>t</i> vor <i>i?</i> ; § 17—22: <i>c</i> vor <i>i</i> oder <i>j?</i> ; § 23—32: <i>ts</i> vor <i>ē, el, er, e + Nasal, eu</i> ; nicht vor einfachem <i>e</i> ; § 33: Zusammenfassung; § 34—41: <i>ts > ś</i> im Dialekt A; § 42: <i>ts > ś</i> kommt in B nicht vor; § 43: <i>ts</i> hat mit der Stimmbandstellung („Artikulationsart“) nichts zu tun; § 44. 1—5 Über einige Konsonantengruppen <i>c, š</i> oder <i>ś</i> enthaltend).	
3. Zum Auslaut; toch. <i>o, u, e, ń</i> im Auslaut (§ 45—51)	36
(§ 45—47: Ieur. <i>-ā</i> und <i>-ō</i> im absoluten Auslaut oder vor auslautendem Nasal; § 48—49: Ieur. <i>-ē + Nasal</i> im Auslaut; § 50—51: Ieur. <i>-om</i>).	
4. Die Quantität (§ 52—57)	43
5. Die Konsonantengruppen (§ 58—60)	46
Zusatz	48
Wortindex	49
Sachindex	52
Bibliographische Abkürzungen	54

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER

BIND XXI (KR. 25.70):

	Kr. Ø.
1. GÖTZE, ALBRECHT und PEDERSEN, HOLGER: Muršilis Sprachlähmung. Ein hethitischer Text. Mit philologischen und linguistischen Erörterungen. 1934	4.60
2. WULFF, K.: »Musik« und »Freude« im Chinesischen. 1935	2.00
3. CHRISTENSEN, ARTHUR: Contributions à la dialectologie iranienne. II. Dialectes de la région de Sémnān: Sourkhéï, Lás-guerdi, Sängesärï et Chämerzâdi. 1935	9.50
4. WULFF, K.: Sang hyang Kamahāyānan Mantrānaya. Ansprache bei der Weihe buddhistischer Mönche aus dem altjavanischen übersetzt und sprachlich erläutert. 1935	2.60
5. DRACHMANN, A. B.: Die Überlieferung des Cyrillglossars. 1936	7.00

BIND XXII (KR. 12.00):

GRØNBECH, VILH.: Friedrich Schlegel i Aarene 1791—1808. 1935. 12.00

BIND XXIII (KR. 34.85):

1. JØRGENSEN, HANS: A Dictionary of the Classical Newārī. 1936.	9.50
2. HAMMERICH, L. L.: Personalendungen und Verbalsystem im Eskimoischen. 1936	10.35
3. VOLTEN, A.: Studien zum Weisheitsbuch des Anii. 1938	15.00

BIND XXIV (KR. 24.50):

1. JØRGENSEN, PETER: Nordfriesische Beiträge aus dem Nachlass Hermann Möllers. 1938	7.50
2. Batśaputrikākathā. The Tales of the thirty-two Statuettes. A Newārī Recension of the Śimhāsanadvātrimśatikā. Edited and translated with explanatory Notes by HANS JØRGENSEN. 1939	17.00

BIND XXV (KR. 22.00):

1. OHRT, F.: Die ältesten Segen über Christi Taufe und Christi Tod in religionsgeschichtlichem Lichte. 1938	12.50
2. PEDERSEN, HOLGER: Hittitisch und die anderen indoeuropäischen Sprachen. 1938	9.50

BIND XXVI (KR. 27.00):

1. RÆDER, HANS: Platons Epinomis. 1938	2.75
2. NEUGEBAUER, O.: Über eine Methode zur Distanzbestimmung Alexandria-Rom bei Heron. 1938	3.00
3. HAMMERICH, L. L.: The Beginning of the Strife between Richard FitzRalph and the Mendicants. With an Edition of his Auto-biographical Prayer and his Proposition <i>Unusquisque</i> . 1938.	4.50

Kr. Ø.

4. HAMMERICH, L. L.: Der Text des „Ackermanns aus Böhmen“. 1938.....	2.25
5. IVERSEN, ERIK: Papyrus Carlsberg No. VIII. With some Remarks on the Egyptian Origin of some popular Birth Prognoses. 1939.....	3.00
6. HATT, GUDMUND: The Ownership of Cultivated Land. 1939....	1.50
7. NEUGEBAUER, O.: Über eine Methode zur Distanzbestimmung Alexandria-Rom bei Heron. II. 1939	0.50
8. SARAUW, CHR.: Über Akzent und Silbenbildung in den älteren semitischen Sprachen. 1939.....	7.50
9. RÆDER, HANS: Platon und die Sophisten. 1939.....	2.00

BIND XXVII (KR. 33.00):

1. CHRISTENSEN, ARTHUR: Essai sur la démonologie iranienne. 1941	6.00
2. WULFF, K: Über das Verhältnis des Malay-Polynesischen zum Indochinesischen. 1942.....	12.00
3. JØRGENSEN, HANS: A Grammar of the Classical Newārī. 1941..	7.50
4. JESPERSEN, OTTO: Efficiency in Linguistic Change. 1941	4.50
5. IVERSEN, ERIK: Two Inscriptions concerning Private Donations to Temples. 1941.....	3.00

BIND XXVIII (KR. 38.00):

1. PEDERSEN, HOLGER: Tocharisch vom Gesichtspunkt der indo-europäischen Sprachvergleichung. 1941	17.00
2. HENDRIKSEN, HANS: Untersuchungen über die Bedeutung des Hethitischen für die Laryngaltheorie. 1941	6.00
3. ERICHSEN, W.: Demotische Orakelfragen. 1942.....	3.00
4. WULFF, K.: Acht Kapitel des Tao-tê-king. Herausgegeben von Victor Dantzer. 1942	12.00

BIND XXIX (KR. 34.50):

1. HAMMERICH, L. L.: Clamor. Eine rechtsgeschichtliche Studie. 1941	12.00
2. SANDER-HANSEN, C. E.: Der Begriff des Todes bei den Ägyptern. 1942.....	2.50
3. BIRKET-SMITH, KAJ: The Origin of Maize Cultivation. 1943	4.50
4. CHRISTENSEN, ARTHUR: Le premier chapitre du Vendidad et l'histoire primitive des tribus iraniennes. 1943.....	6.50
5. HANSEN, AAGE: Stødet i Dansk. 1943	9.00

BIND XXX (under Pressen):

1. WESTRUP, C.W.: Recherches sur les formes antiques de mariage dans l'ancien droit romain. 1943	6.00
2. PEDERSEN, HOLGER: Zur Tocharischen Sprachgeschichte. 1944	3.00

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSE, BIND XXX, NR. 3

VRTRA

DET RITUELLE DÆMONDRAB I DEN VEDISKE SOMAKULT

AF

LEO BUSCHARDT



KØBENHAVN
I KOMMISSION HOS EJNAR MUNKSGAARD
1945

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Publikationer i 8^{vo}:

Oversigt over Selskabets Virksomhed,
Historisk-filologiske Meddelelser,
Arkæologisk-kunsthistoriske Meddelelser,
Filosofiske Meddelelser,
Matematisk-fysiske Meddelelser,
Biologiske Meddelelser.

Selskabet udgiver desuden efter Behov i 4^{to} Skrifter med samme
Underinddeling som i Meddelelser.

Selskabets Adresse: Dantes Plads 35, København V.

Selskabets Kommissionær: *Ejnar Munksgaard*, Nørregade 6,
København K.

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSE, BIND XXX, NR. 3

VRTRA
DET RITUELLE DÆMONDRAB I DEN
VEDISKE SOMAKULT

AF

LEO BUSCHARDT



KØBENHAVN
I KOMMISSION HOS EJNAR MUNKSGAARD
1945

Indhold.

Indledning	5
Kulten	10
Vrætra	30
Kampen	60
Skylden	84
Skabelsen	95
Résumé	110
Identifikation af Soma og Vrætra	113
Somapresningen	121
Tordenkilen	134
Vandene	151
Efter Kampen	159

Forkortelser og Tekstudgaver.

- R. V. = Rigveda. Fr. Max Müller: The Hymns of the Rig-Veda in the Saṃhitā Text and in the Pada Text, 1—2, 1873.
- Taitt. S. = Taittiriya Saṃhitā, hrsg. v. A. Weber, 1—2, Indische Studien, Vol. 11—12, 1871—72.
- Ath. V. = Atharva Veda Saṃhitā, hrsg. v. R. Roth u. W. D. Whitney, 1856.
- Ait. Br. = Aitareya Brāhmaṇa, hrsg. v. Th. Aufrecht, 1879.
- Kaus. Br. = Kauśītaki Brāhmaṇa, hrsg. v. B. Lindner, 1887.
- Çat. Br. = Çatapatha Brāhmaṇa, ed. by A. Weber: The White Yajurveda, Pars 2, 1849.
- Taitt. Br. = Taittiriya Brāhmaṇa, ed. by Rājendralāla Mitra, 1—3, 1859—70.
- Pa. Br. = Tāṇḍyamahā or Pañcavimṣa Brāhmaṇa, ed. by Anandachandra Vedāntavāgīča, 1—2, 1870—74.
- Bṛhaddevatā ed. by A. A. Macdonell, 1904.
-

INDLEDNING

Indien er det Land, der fremfor noget andet rummer en Rigdom af Typer indenfor det religiøse Liv. Man har her Lejlighed til at iagttagte mange forskellige religiøse Erfaringskredses Fodsel, Udvikling og ofte ogsaa deres Undergang.

Det har sin Grund i Indernes enestaaende Ærbodighed for religios Tradition og Evne til at bevare en Overlevering. Der har i Indien været mange dybe Omvæltninger i Kulturens Erfaringsgrundlag. Men man bryder aldrig af, man kasserer ikke Fortiden.

Derved er en enestaaende rig religios Tradition kommet Nutiden i Hænde og aabner for Forskeren et vidtrækende Perspektiv over en Kulturs religiøse Virksomhed helt fra den tidligste Tid, da denne Kultur blev til.

Navnlig Studiet af den tidligste Epoke har været af brændende Interesse for den videnskabelige Forskning. Ja, man kan til en vis Grad sige, at den religionshistoriske Videnskab under Beskæftigelsen dermed er vokset ud af Indologien. Denne Epoke er ogsaa Baggrunden for nærværende Undersogelse.

Den ældste religiøse Type i Indien er den primitiv-antike. Den ældste Del af den religiøse Overlevering forer midt ind i en antik Kultur. Her ser man det indoariske Erobrerfolk, medens det endnu var bosat i Induslandet og Punjab og var paa Krigsfod med Landets mørkhudede urindsfodte. Det var delt i mange smaa Stammer og boede i Landsbyer. Den overvejende Næringsvej var Kvægavl, men Agerbrug omtales ogsaa. Stammerne beherskedes af Høvdingslægter, der udgjorde en Krigeradel, og ved deres Side stod der allerede en professionel Præstestand.

I denne antike Kultur var Livets samlende og skabende Midtpunkt Kultofferfesten, der var af lignende arisk Form som her i Norden, Slagtoffer med Maaltid og Drikkelag, en Bekræftelse af Livets Sejr over det onde og golde.

I en saadan antik Kultur gaar al Erfaring gennem Kulten. Der findes intet, som ikke gaar ind i Kulten, faar sin Repræsentation der, og spiller med i Folkets store Drama. Kulten er i en antik Kultur det store og omfattende Receptaculum, hvor alt gaar ind og faar Liv. Gennem Kulten bevares alt, hvad Folket ejer, og det formeres derved og udfoldes paany. Derfor udtømmer en antik Kultur hele sin praktiske og kunstneriske Ydeevne i Kulten.

Det kultiske Drama bestaar af Handling og Ord, rituelle Formler og Hymner, der gaar sammen med Handlingerne. Til sammen er de en virksom Kraft, der sætter det i Gang og skaber det Resultat, som der sigtes paa ved Udførelsen. Handlingerne i sig selv stammer alle fra Hverdagslivet, man indretter en Plads, tænder Ild, slagter, tilbereder Mad og Drikke, og man samles til Maaltid og Drikkelag. Men under disse hverdagslige Funktioner oplever man store Ting, thi de har alle i Kulten faaet en symbolsk dramatisk Betydning.

Denne overordentlige Betydning kommer frem i de Ord, alle noje bestemte og uforanderlige, som siges under Kulten. Ved den rituelle Formel fastslaar man en Tings eller Handlings Betydning, bekræfter, at dens særlige Indhold af Kræfter er til Stede og virker. Under Hymnen giver man Kultens høje Kræfter Rum, lader deres Storhed, Ære og Bedrifter fylde og passere sit Sind, som den samtidig fylder og passerer den Ritus, som Hymnen knytter til. Manaabner derved for det tredje Element i Kulten — det allervigtigste og det svørreste at trænge ind i — nemlig det Indhold, som underforstaaet i Deltagernes Sind skiftende følger hvert Handlingsmoment af den udførte Kultus.

Dette særlige Element, det aandelige Indhold i Kulthandlingerne, har sit eget selvstændige Udtryk i de til Kulten hørende Legender og deraf videre udformede Myter. Det er en Udtryksform, der helt er ejendommelig for de primitiv-antike Kulturer, man refererer en Ting ved at krystallisere dens Liv i en handlingspræget tematisk Fortælling, der ligesom i levende Glimtaabenerbarer dens Originalitet. Det er en Aandsform, hvori antike

Folk ogsaa rummer andet end det specifikt kultiske, men Formens Oprindelse, Grundstammen for al senere Mytekunst, er de kultiske Legender.

Disse magtfulde Fortællinger er Kulten selv, omsat i en uhaandgribelig Form — ligesom Ritualerne er den haandgribelige Kult — men dertil bringer de et meget betydningsfuldt Supplement, nemlig det Indhold, der er i Deltagernes Sind, det som man forstaar ved Handlingen.

Legenden eller Myten er saaledes en Genfortælling af det kultiske Drama. Dog er den ikke en refererende fremadskridende Fortælling. Den bevarer den kultiske Sammenhæng, Kultscener og Billeder fra Kulten forekommer ofte i den.

Den gengiver saaledes ikke Kulten fortlobende, men har en momentvis Karakter, knytter sig til Detaljer fra Kulten. En Legende er en Genfortælling af et kultisk Moment, orienteret ud fra og gengivende det Indhold, der under paagældende Kultmoment findes i Kultdeltagernes Sind.

Selve Handlingen, Ritualet, indenfor den vediske Somakult er blevet beskrevet og fremstillet i sin Grundform af W. CALAND og V. HENRY i Værket »*L’Agniṣṭoma*«, Bd. 1—2, Paris 1906—07.

Naar man vil vide, hvad der ligger bag en primitiv-antik Kult, er det imidlertid ikke nok at have den blotte Kultbeskrivelse, selv om den er nok saa pietetsfuld overleveret og detaljeret fremstillet. Der er i Virkeligheden ingen anden Vej end at gaa i Gang med Legenderne og soge at fatte Meningen i dem; de skal jo udtrykke det, der skete.

Dette Arbejde er da tænkt som et Led i Forsøget paa at trænge ind i det Indhold, som Ritualet rummer. Det begrænser sig til Kultens Hovedmotiv. Det er saaledes et Supplement til Fremstillingen af Ritualet, og man maa stadig have dette som Forudsætning, før man kan trænge ind i dets aandelige Side.

Materialet for et saadant Forsøg bliver Legenderne og Myterne. Disse findes spredt indenfor de forskellige Grene af Overleveringen. Talrige findes indenfor Hymnesamlingen, Rigveda. De fleste af Rigvedas 1028 Hymner er Myter udtrykt i en kunstfuld Form til Brug for den Sangkunst, der havde udviklet sig indenfor Kulten. Mange, og nogle af de vigtigste, findes i Brahmanaerne, Præsternes Haandbøger i Offervidenskab, rummende

Fremstillinger af Kulten med Forklaringer om, hvorfor man bærer sig saadan ad, og hvad det betyder. Man plejer at regne disse Kilder for gennemgaaende yngre end Rigveda. Men selv om dette absolut gælder, hvad Redaktion og Sammenfatning angaar, saa gælder det ikke for det deri optagne Stof. Dele af dette er saa gammelt som det ældste i Rigveda. Dette gælder, selv om Sprogformen i Brahmanaerne er yngre end Rigvedas Sprog. Man kan jo udmarket godt udtrykke gamle Tanker og gammel Overlevering i en nyere Sprogform. Specielt for de vediske Myters Vedkommende er det tydeligt, at de i mange Tilfælde netop i Brahmanaerne er overleveret i en mere legendarisk bundet Form end den, de har faaet i Rigvedas Hymner, hvor den originale Myteform ofte er brudt til Fordel for den kunstneriske Udtryksmaade.

Det dominerende kultdramatiske Motiv hos de indo-ariske Folk er Kamp, Striden mellem de guddommelige livgivende Magter og Dæmonerne, der stadig ligger paa Lur efter en Lejlighed til at saa Dod og Ødelæggelse og forvandle Verden til et mørkt kaotisk Vildnis. Nyskabelsen af Livet sker under en Kamp med de nedbrydende Magter, der besejres. I Kulten kæmper Gunderne, Livets kendte gode og positive Magter, med Dæmonerne, de onde ukendte og negative Kræfter.

Denne Kamp er faktisk indeholdt i hvert lille Led af Ritualen, foruden at den udspilles i de store ritualdramatiske Scener. Den raser mellem Gudernes og Dæmonernes almindelige udifferentierede Skarer, foruden at den vokser til et Tema om Hovedguddommens specielle Kamp med en bestemt Dæmon. Mellem denne specielle Dæmonkamp og den almindelige er der naturligvis ingen Forskel, de er identiske, to Udtryk for samme Realitet.

Fælles for arisk Kultus er som det store Tema: Gudens Kamp med et dæmonisk Uhyre, en »Drage«. Det kendes fra de germaniske Folk, Thors Kamp med Midgaardsormen, Sigurds Kamp med Fafner, fra de hellenske, Apollons Kamp med Python, og det kendes fra det ældste Indien.

Den vediske Kults Hovedtema er Hovedguddommen Indras Kamp med det dæmoniske Uhyre Vṛtra. Dette Tema er i sin Oprindelse ikke nogen poetisk Forestilling. Det er heller ikke et

naivt Udtryk for en naiv Opfattelse af Naturfænomener (Tordenvejr). Det maa stedfæstes paa det kultiske Dramas Jordbund. Det er Fortællingen om de onde Magter, der vil frarove Menneskene Lykken og Velsignelsen, som kæmper med de gode Magter. Det er en Kamp, der finder Sted paa den kultiske Festplads, den er Ritualets Indhold.

Under Kulten er denne Kamp, Dragekampen, blevet fremstillet. Det vil sige, den er ikke blevet fremstillet ved en enkelt Lejlighed en Gang for alle, men den er Ideen, der gaar gennem Kulten i hvert enkelt Moment, og som under det centrale Ritusmoment svulmer op til sin højeste Fuldbyrdelse. Derfor genfortælles den i Kultlegenderne, saavel i mange smaa Rituallegender, der f. Eks. blot skal begrunde Anvendelsen af et bestemt Versemaal o. lign., som i de store centrale Myter, der grupperer sig om det store centrale Ritusmoment.

Det er nævnt, at den vediske Kultofferfest var af den fælles ariske Type: Slagtoffer med Maaltid og Drikkelag. Baade Slagtofferet og Drikkelaget har til Tema, at Indra dræber Vṛtra. Slagtofferet er dog — ligesom i Norden — ganske traadt i Baggrunden til Fordel for Drikkelaget. Dette er i Tidens Lob blevet det centrale Ritusmoment, og Indras Kamp med Vṛtra — Kultens gennemgaaende Motiv — ses derfor i ganske særlig Grad fuldburdt ved den vigtigste af Drikkelagets rituelle Handlinger: det Moment, da man pressede de hellige Somastængler for af dem at udvinde den Saft, der blandet med Mælk udgjorde den sakrale Offerdrik, der skabte Kommunionen mellem Guder og Mennesker. Legenden er mærket deraf.

Myterne om Indra og Vṛtra maa da hovedsageligt være Genfortællinger af Drikkelagets Ritus, grupperet om Somapresningen, gengivende det Indhold og den Betydning, som dette Ritual havde for de fungerende Mennesker.

Det bliver da Opgaven at paavise Forbindelsen mellem Ritual og Legende, vise Identiteten af Somapresning og Vṛtradrab, idet man samler alle de spredte legendariske Træk, der henhører til dette Motiv, og saaledes forsøger at genskabe den Realitet, der greb og bevægede Sindene under dette, den vediske Kultofferfests højeste og stærkeste Øjeblik.

Kulten.

For man beskæftiger sig med det rituelle Dramas Indhold, maa man imidlertid klargøre sig, hvilken Betydning, der er i Kulten, — hvad der i det hele taget menes med kultisk Tilstand, Kultpladsen, Kulten som saadan, og hvad der forstaas ved Guder og Mennesker indenfor Kulten.

Netop i de gamle indiske Kilder foreligger der et udmærket Tekstmateriale til at danne sig en Forstaaelse deraf, og til dette Formaal skal der her indledningsvis fremføres nogle enkelte vigtige Punkter.

Den vediske Kultfest foregaar underaab Himmel paa et Sted, der under Iagtagelse af mange Regler vælges for hvert enkelt Tilfælde og indrettes og udstyres med Alter (*vedi*), forskellige Offerilde, Ritualhytte, Pressested o. s. v., som det beskrives i Rituallet.

Selv om Kultpladsen saaledes er ny for hver Gang, saa er den ikke et tilfældigt Sted, men erhverver en ganske særlig Betydningsfuldhed.

Festpladsen repræsenterer symbolsk den hele Verden, som det siges i Çat. Br. 3,7,2,1: »Sandelig, saa stor som Vedien er, saa stor er Jorden.«

Denne Plads er Verdens Midtpunkt. Naar Somavognene køres ind, hilses de med følgende Formel, Çat. Br. 3,5,3,20: »Glaed jer her paa Jordens Tinde (*varṣman*)». Og i Taitt. Br. 3,9,5,5 forekommer blandt en Serie Spørgsmaal og Svar følgende: »»Jeg spørger dig om [hvad der er] det yderste af Jorden?«, siger han. Vedien er Jordens yderste Grænse; [ved dette Svar] vinder han just Vedien. »Jeg spørger dig om [hvad der er] Verdens Navle (*bhuwanasya nābhi*)?«, siger han. Offeret er Verdens Navle; [ved dette Svar] vinder han just Offeret.«

Og dette Midpunkt er tillige et Kraftcentrum, Pa. Br. 16,13,6: »Vedien er frugtbart [dyrket] Land; det er det mest kraftfyldte [Omraade] af denne [Jord]; ved Kraft gør han Offeret fuldkommen.«

Kultpladsen er et Kraftcentrum, der rummer alt, hvad der udfoldes og lever, hele Universet er potentiellet inkluderet i Kultpladsen, Çat. Br. 12,8,2,36: »Hans (Offerbringerens) Vedi er

denne Jord, hans Uttaravedi er Luftrummet, hans Offergræs er Himlen, hans Praester er Verdenshørnerne, hans Offerbrænde er Trærne, hans Offersmor er Vandene, hans Offerbringelser er Planterne, hans Ild er Agni selv».

Saaledes hæver Festpladsen sig højt over Dagliglivets Scene ved sit aandelige Indhold. Skabningerne og Tingene gaar ind i Kulten i Kraft af en Intensificering af det Liv, der er i dem, ofte jævnsides med at deres naturlige Aabenbaringsform omsættes i en symbolsk Form.

Et Eksempel — tilfældigt valgt blandt den store Mangfoldighed — kan maaske bedst illustrere dette. Paa Kultpladsen skal rejses et Skur (*sadas*). Det bæres oppe af en Pæl, som staar i dets Midte, og Pælen rejses i et Hul, som først graves. Dette er jo rent praktiske Foranstaltninger, men de faar i Kulten en langt videre Betydning i Kraft af en real Symbolik. At rejse Pælen bliver lig med at etablere Universet paa Kultpladsen; Jord, Luft og Himmel glider ind deri og faar saaledes deres symbolske Repræsentation, hvori deres Kraft og Liv intensificeret er til Stede. Det fremgaarder af følgende, Çat. Br. 3,6,1,11-15: »Dernæst bestænker han [Pælen med Vievand]. Betydningen af Bestænkningen er en og samme, det er, at han gör [Pælen] offerren (*medhya*). 12: Han bestænker den [overst, paa Midten og nederst med Ordene]: »dig for Himlen, dig for Luftrummet og dig for Jorden«. Derved forlener han disse Verdener med Kraft og Livssaft, lægger Kraft og Livssaft i disse Verdener. 13: Det Vievand, som bliver tilovers, det gyder han dernæst i Hullet[, hvori Pælen skal rejses, med Ordene]: »rene skal de Verdener blive, hvori Fædrene bor«. Et gravet Hul er nemlig helligt Fædrene, det gör han saaledes offerrent. 14: Dernæst strør han Offerstraa deri med Spidserne mod Øst og Nord [med Ordene]: »du er Fædrenes Sæde«. Helliget Fædrene er nemlig den [Del] af denne [Pæl], som er nedgravet; som om den var [rod-]fæstet blandt Planterne og ikke nedgravet, saaledes bliver den baseret blandt disse Planter. 15: Han oprejser den [med Ordene]: »Himlen skal du støtte, Luftrummet skal du fylde, staa fast paa Jorden«. Derved forlener han disse Verdener med Kraft og Livssaft, lægger Kraft og Livssaft i disse Verdener«.

Himmel, Luft og Jord er da i denne Pæl, den bærer og støtter Verdensrummet. I Teksten omtales ogsaa et andet symbolsk

Moment: Hullet i Jorden symboliserer Fædrenes Verden, som jo er under Jorden. Verdensbilledet omfatter foruden Himlen, Luften og Jorden ogsaa Gravriget under Jorden, og hele denne Verden er da intensifieret til Stede paa Kultpladsen, naar Pælen under de tilbørlige rituelle Former er rejst.

Denne Intensificering gælder ogsaa Tiden, Cat. Br. 11,1,7,4: »Nu forener alle Nætter sig i disse to Nætter; de Nætter, som hører til den tiltagende Maane, de forener sig alle i Fuldmaanennatten, og de Nætter, som hører til den aftagende Maane, de forener sig alle i Nymanenatten«. Teksten hører til Ny- og Fuldmaaneofferet, men det gor ingen Forskel, det Princip, der ligger til Grund, er alment for hele Kulten.

Kulten er selv tidlos, men den er det ved, at alle Tider er vendt tilbage i den, baade Fortid og Fremtid. Derfor spiller Folkets Historie en saa stor Rolle for Kultens Indhold og Form, Fortidens Bedrifter udfoldes paany og Forfædrene er til Stede (det antike Herosbegreb er de afdøde Fædre som kultiske Størrelser). Men ogsaa Fremtiden er tilstede, derfor er alt under Kulten varslende.

Alt, hvad Folket ejer og har baade af praktiske og aandelige Værdier, skal have sin Repræsentation indenfor det kultiske Drama for at fornyes i dets Kraft.

Dette, at alt fornyes, er den dybeste Mening med Kulten, den er den store Skabelsesakt, hvorfra alt har sin Oprindelse og sit Udspring, og det er en Skabelsesakt, som ikke er foregaaet en Gang for alle i en fjern Fortid, men som man stadig kan gentage, og maa gentage, for at gøre Verden og Tingene ny og levende igen og gengive dem deres fulde Modstandskraft mod de nedbrydende og ødelæggende Magter.

Heraf følger, at hvad der udelukkes fra Kulten, det udelukkes fra Livet, det gives Ødelæggelsens Magter i Vold og gaar tabt. Disse Tanker finder deres tydelige Udtryk i følgende Tekst, Cat. Br. 3,6,2,26: »Men de Skabninger, som ikke faar Del i Offeret, de er fortalte. Da det nu forholder sig saaledes, saa giver han de Skabninger, som ikke er fortalte, Del i Offeret; jævnsides med Menneskene [staar] Kvæget, jævnsides med Guderne [staar] Fuglene, Planterne og Træerne. Hvadsomhelst der er her [paa Jorden], det faar saaledes altsammen Del i Offeret; ja, baade Guder og Mennesker, foruden Fædrene, drikker sammen, og

det er deres [fælles] Drikkelag; i fordums Tid drak de sammen i synlig Tilstand, men nu er de usynlige«.

Denne Tekst er uhyre interessant. Den er i sig selv Eksempel paa, hvordan den gamle Erfaring levede videre og fandt sin trofaste Overlevering gennem Menneskesind, der selv tilhørte nyere Tider, for den sidste Sætning er Tegn paa, at den antike Erfaring var ved at blive usikker paa det Tidspunkt, da Teksten fik sin Form. Foruden de tydelige Udttryk om Kulten som Skabelsesakten, der er den nødvendige Forudsætning for, at Livet kan gaa videre, giver Teksten yderligere Oplysninger, der er overordentlig betydningsfulde til Forstaaelse af den kultiske Tilstands Art.

Den primitiv-antike Kulturerfarings Livsfoelse har tre Dimensioner, det intensive, det expansive og det passive. Livet rækker over tre Aabenbaringsformer: Gudernes Liv (Kulten), Menneskenes Liv (den udfoldede Hverdag, som er Kultens Resultat) og Fædrenes Liv (Livet i Graven). Det er en Udtalelse, der ofte forekommer i Brahmanaernes Udlægninger, at der er tre Verdener, Guders, Menneskers og Fædrenes, for at citere en enkelt Tekst, Taitt. Br. 1,6,8,6: »Thi Fædrenes Verden er adskilt fra Menneskenes Verden; hvad der i et Led er afdelt [derfra], det er Gudernes; hvad der ligger imellem, det er Menneskenes«. Det er samme Liv, der gaar gennem disse tre Sfærer, men i forskellig Styrkegrad og Aabenbaringsform. Disse tre Tilstandsformer for Livet smelter sammen og erfares i en Syntese under Kulten, det er Betydningen af Ordene i ovennævnte Tekst: »ja, baade Guder og Mennesker, foruden Fædrene, drikker sammen, og det er deres [fælles] Drikkelag«.

Alle disse Elementer forener sig nu om at skabe den kultiske Tilstand, Stemningen til de rituelle Akter, den psykologiske Tilstand, som for Deltagerne er lig med Kultpotensen, Festfølelsen.

Man er paa Kultpladsen udenfor Tid og Rum, for al Tid og al Rum er her koncentreret. Man er i Verdens Midtpunkt, et Kraftcentrum, der som et Brændpunkt har filtreret sig Kraftlinier fra hele Universet og sender dem tilbage igen. Man er gaaet ud af Hverdagen og bevæger sig i en intensiv Sfære, man er fyldt af Livet i en højere og mere omfattende Syntese.

Hvorledes er saa Forholdet mellem denne Tilstand og den almindelige Tilværelse? Jo, Kulten er den sande Virkelighed, i Forhold til den er Hverdagen sekundær og uvirkelig. Dette er formet i en klar og skarp Sentens, der forekommer flere Steder, Çat. Br. 1,1,1,4 og 3,9,4,1: »Sandelig, tofoldigt er dette, noget tredje eksisterer ikke, det sande (*satya*) og det usande (*anṛta*); og det sande, det er Guderne, og det usande, det er Menneskene.«

Sand og usand, her forekommer disse to Udtryk dækkende, hvad der før nævntes som det intensive og det expansive.

Denne mægtige Betydning ligger saa i alt, hvad der sker paa den kultiske Festplads, og forvandler de tilsyneladende praktiske Anliggender, som det er at slagte og spise, at presse Soma og drikke, til ganske overordentlige Begivenheder.

De kultiske Handlinger er de evige og virkelige Handlinger, i Kulten sker de egentlige Ting. Hvad man saa oplever og foretager sig i Hverdagen, er en Følge af disse. Kulten er det skabende Moderskød, som Hverdagen udgaar fra. Derfor er Kultens Handlinger Oprindelse og Forbillede for, hvad man almindeligt foretager sig, oplever eller ejer.

Kulthandlingerne er, hvad man forstaar ved prototypiske. Der er mange tydelige Udtryk for dette i Brahmanaerne, f. Eks. Çat. Br. 3,3,3,1: »Han handler om Kongen (Soma); og fordi han handler om Kongen, derfor kan man købslaa om alt her [paa Jorden]«. Ligeledes Çat. Br. 3,3,2,9: »Derpaa udmaaler han Kongen (Soma); og fordi han udmaaler Kongen, derfor er der Maal, baade det Maal, der er blandt Mennesker, og hvad andet Maal, der ellers er«, (jvnf. Çat. Br. 3,9,4,8). Som det ogsaa kan siges, Çat. Br. 3,4,1,5: »For som Gudernes Maade er, er Menneskenes i Overensstemmelse dermed«.

Ved Udførelsen af de rituelle Handlinger instituerer og skaber man disse Handlingsers Genpart med deres Virkninger i det daglige Liv.

Følgende Tekst er et Eksempel derpaa, indeholdende Betydningen af en rituel Pløjning og Saaning, Çat. Br. 7,2,4,17: »Han saar paa pløjet Grund; derfor modnes Afgrøde (*anna*) paa pløjet Grund. Hvis han saar kun paa pløjet Grund og ikke paa upløjet, saa modnes Afgrøde kun paa pløjet, men ikke paa upløjet Grund. Og hvis han saar kun paa upløjet Grund og ikke paa pløjet, saa modnes Afgrøde kun paa upløjet, men ikke paa pløjet

Grund. Nu saar han baade paa plojet og uplojet Grund, derfor modnes Afgrøde baade paa plojet og paa uplojet Grund«.

Et andet Eksempel er følgende, Çat. Br. 9,4,2,1: »Dernæst bringer han Ofringer af Luft (i sine sammenlagte hule Hænder). Disse Verdener er denne Agni (for hvem Ildalteret bygges), Luftofringerne er Vinden; han anbringer saaledes Vinden i disse Verdener, og derfor er der Vind i disse Verdener«. Agni er identisk med Ildalteret, dette med Verdenerne, ved at nedlægge Vind i Alteret bringer han Vind ind i Verden.

De kultiske Handlinger rækker altsaa uendelig langt ud over, hvad der tilsyneladende praktisk udføres paa Kultpladsen. De er skabende Kraftgerninger. Derfor er det saa uhyre betydningsfuldt, at de rituelle Foretagender udføres rigtigt og nøjagtigt. En forkert udført Ritus bringer Forstyrrelser og Uorden ind i Verden. Derfor er Kultus, samtidig med at den er noget op-højet, noget uhyre farligt, en Fejl begaæet med denne Stunds Kraft kan vælte Verdensordenen. I Çat. Br. 12,9,3,5 siges der til en af Personerne i en legendarisk Fortælling, medens han staar i Begreb med at foretage et Offer: »Hvis du ofrer Surā i Āhavaniya-Ilden, vil du skabe Uorden«. Surā skal nemlig ofres i Dakṣinā-Ilden, der ganske vist er taget fra Āhavaniya, og saaledes i en vis Forstand er identisk med denne, hvilket Motiv Fortællingen spiller over.

Offerfejl, forkert udført Ritus, er en stor Ulykke, som det fremgaar af Teksten Taitt. Br. 3,1,2,1-2: »Indra følger Konstellationen Jyeṣṭhā (18. Maanehus); hvor han overvandt Vṛtra i Vṛtrakampen, gid ogsaa vi der, malkende Udødelighedsdrikken, maa overvinde Sult, Ulykke og Fejl i Offeret (*duriṣṭi*)«.

Her er der Tale om ufrivillige Fejl. Langt værre er Resultatet, naar der foreligger bevidst forkert eller bagvendt udført Ritus. Saa er der Tale om Trolddom, d. v. s. at man skaber demoniske Kræfter i Stedet for gavnlige og lykkelige Ting. Som det senere skal ses, danner dette Motiv Baggrunden for Legenden om Dæmonen Vṛtras Fødsel.

At gaa ind i Kulten er for de menneskelige Deltagere at fylde sig med et højere og stærkere Liv. Det er det, som den omstændelige Indvielse betyder. Den erfares som en Opløften, en Op-højelse, Çat. Br. 3,1,4,1: »Alle Formler, der hører til Indvielsen,

er *audgrabhaṇa* (oploftende), eftersom han, der bliver indviet, hæver sig fra denne Verden til Gudernes Verden (*devaloka*); han hæver sig just i Kraft af disse Formler, og derfor siger man, at alle Formler, der hører til Indvielsen, er *audgrabhaṇa*. Ligesom ogsaa de indledende Kulthandlinger fører op dertil, Ait. Br. 1,7: »Derved, at man nærmer sig Himmelverdenen (*svarga loka*), foreligger Indledningsofferet (*prāyaṇīya*); thi det er denne Betydning af at indlede (nemlig at nærme sig), der er karakteristisk for Indledningsofferet«.

I disse Tekster siges, at det man kommer til gennem Indvielsen og gennem Indledningsofferet er Gudernes Verden eller Himmelverdenen. Denne ældste antike Himmel er naturligvis langt fra alle senere Himmelforestillinger, den er ikke en eskatalogisk Storrelse, men noget praktisk og reelt foreliggende. Himlen er nemlig efter den ældste vediske Opfattelse identisk med Kultstedet med dets særlige Indhold af Krafter og med den Livsfylde, som der er koncentreret. Det udtrykkes saaledes i Çat. Br. 8,6,3,6: »Vedien er sandelig Gudernes Verden (*devaloka*)«. Og i Taitt. Br. 3,3,7,7: »»Viṣṇus Sted (*sthāna*) er du«, siger han; Offeret er Viṣṇu; hvad der er Offeret, det er i Sandhed Gudernes ubesejrede Hjemsted (*āyatana*); han staar saaledes paa selve Gudernes ubesejrede Hjemsted; »her udforte Indra sine Heltebedrifter«, siger han«. Pa. Br. 10,5,15: »Tolvdages-Offeret er Gudernes Hjem. Ligesom Menneskene har fæstet Bo i denne Verden, saaledes har Guderne fæstet Bo i Tolvdages-Offeret. Den som i Besiddelse af denne Viden udfører Tolvdages-Offeret, han ofrer med et Tolvdages-Offer ved hvilket Guderne er til Stede«.

Hvad der sker under Indvielsen er Indledningen til Forstaelse af, hvad Guderne er efter den primitiv-antike Erfaring. Menneskene glider i Kulten ind i en potentiel Sfære af særlig betydningsfuld Eksistens. Denne Krafttilstand er, hvad man forstaar ved Hellighed, eller med et andet Udtryk Guddommelighed. Den betoner alt i Kulten, beliver alt med sit særlige Indhold, og er ogsaa Sjælen i de primitiv-antike Guddomsforestillinger. Thi mellem denne Guddommelighed og de enkelte Guder er der intet Skel. Guddomspotenserne fremstaar som Momenter af den almene Kultkraft svarende til Kultens forskellige Handlingsmomenter og Perspektiver. Det menneskelige forlænger sig under

den rituelle Handlens Potensering i det guddommelige uden mærkbar Overgang. Guddomsforestillingerne har deres historiske og psykologiske Oprindelse og Realitet ved at være den menneskelige Psykes, den menneskelige Energi og Viljes Forlængelse under den kultiske Tilstands Intensificering. Der er intet Skel mellem menneskeligt og guddommeligt.

Man kan saaledes finde Udtryk for, at Kultens Hensigt og Handlen udspringer af den menneskelige Vilje. Beslutningen om at udføre Offer kan f. Eks. siges saaledes, Çat. Br. 1,6,3,32: »Han maa til rette Tid (ved Fuldmaane) paabegynde Fasten i den Tanke: nu skal jeg ihjelslaa Vṛtra, nu skal jeg dræbe den hadefulde Fjende«. Jævnsor Ait. Br. 1,4: »Den, i hvis Lod Offeret falder, dræber Vṛtra«.

Derved omstodes den Kendsgerning ikke, at det er Guden Indras særlige Opgave og Betydning, at han dræber Vṛtra. Thi Offerbringerens Vilje forlænger sig under det kultiske Aspekt i Guddommen Indra. Det udtrykkes — set fra den anden Side og i legendarisk Form — saaledes i Çat. Br. 9,2,3,4: »Det, som bringes til Udførelse, er hvad Guderne [i sin Tid] udførte; ganske vist er disse Dæmoner nu besejrede af Guderne selv, men naar han (Offerbringeren) gör dette (foranstalter et Offer), saa gör han det i den Tanke: hvad Guderne udførte, det skal ogsaa jeg udføre«.

I denne Tekst gives klart Udtryk for den Tanke, at den guddommelige og den menneskelige Vilje og Hensigt er identiske. Der gives samtidig Udtryk for den Indstilling, som før er omtalt: Dæmondrabet, Sejren over det onde, Skabelsen, er ganske vist noget, der er sket engang, men ikke en Gang for alle, det maa udføres igen, det vender stadig tilbage og maa udfoldes paany for at blive ved med at bestaa.

Det guddommelige er blot en steget Form for det menneskelige. Det udtrykkes legendarisk paa følgende Maade i Taitt. S. 7,4,2,1: »Som Menneskene er, saadan var Guderne i Begyndelsen«.

Der er altsaa ingen Væsensforskelse mellem Mennesker og Guder, og indenfor Kulfsfæren er de sideordnede Væsener. Ofte er det guddommelige direkte identisk med og Udtryk for det menneskelige iklædt legendarisk Udtryksform, som det f. Eks. fremgaar af Çat. Br. 4,6,9,1: »Engang sad Guderne under et Sattra-Offer med den Tanke: gid vi maa naa Lykken, gid vi

maa vinde Ære, gid vi [altid] maa have Føde at spise«. Denne Tekst skal sammenholdes med 4,6,9,3: »Og paa samme Maade sidder disse (Mennesker der udfører Sattraet) under Sattraet med den Tanke: gid vi maa naa Lykken, gid vi maa vinde Ære, gid vi [altid] maa have Føde at spise«. Gudernes Tanker repræsenterer altsaa her den menneskelige Forventning overfor Offeret. Dette Træk, at Guderne repræsenterer Menneskenes Stræben og Forventning, genfindes i talrige af de smaa legendarisk prægede Fortællinger, der ofte danner Optakten til Ritualforklaringerne i Brahmanaerne.

Der er intet i Vejen for, at Kultpotensen, Guddommeligheden, foruden at den alment ligger til Baggrund for alt i Kulden og fylder alle i Kulden, ogsaa kan bero specielt i en enkelt Kultdeltager, enten momentvis eller til Stadighed. Det er netop Tilfældet indenfor den vediske Somakult, idet dennes højeste og ledende Guddom, Indra, identificeres med Offerbringeren. Som det siges i Çat. Br. 8,5,3,8: »Sandelig, ved sit eget Offer er Offerbringeren Indra«.

Lejlighedsvis spiller han i ritualdramatiske Scener Rollen som Indra, f. Eks. ved Modtagelsen af Soma straks efter Købet, Çat. Br. 3,3,3,10: »Dernæst tager han (Adhvaryu) Kongen (Soma) med Ordene: »kom til os som en Ven, skænkende os gode Venner«, hvormed han siger: kom til os, venlig og fredelig. Efter at han har trukket Klædningen tilbage paa Offerbringerens højre Laar, lægger han den (Soma) [derpaa] med Ordene: »sæt dig paa Indras højre Laar«, for han, Offerbringeren, er i dette Moment (*atra*) Indra, derfor siger han: »sæt dig paa Indras højre Laar«; »den villige paa den villige«, hvormed han siger: den elskede paa den elskede; »den blide paa den blide«, hvormed han siger: den venlige paa den venlige«.

Ligeledes Çat. Br. 3,4,2,15, hvor der er Tale om Indvielsen til et Sattra; alle de officierende Præster indvies og goes til »Offerbringere« (*yajamāna*), den egentlige Offerbringer »Hus-herren« (*grhapati*) bliver altsaa primus inter pares: »Derfor, hvis mange skal indvies, saa skal de række [Tānūnaptra-Smørret], efter at de har gydt Fastemælken (*vrata*) i, netop til Hus-herren, eftersom han blandt dem er Repræsentanten for Indra (Sāyana: *indrasthāṇīya*). Og hvis han foretager Vielsen ved et [Offer], der inkluderer Dakṣinā (Offer, Honorar til Præsterne),

saa skal de række [Smørret], efter at de har gydt Fastemælken i, til Offerbringeren alene, thi dette siger man: Offerbringeren er Indra».

At Offerbringeren er identisk med Indra gentages flere andre Steder, f. Eks. Çat. Br. 4,5,4,8 og 5,2,5,11: »Offerbringeren er Indra». Ligeledes Çat. Br. 5,1,4,3 lig med 5,4,3,4: »Dernæst henter han Vognen frem med Ordene: »du er Indras Tordenkile»; thi Vognen er en Tordenkile, og Offerbringeren er Indra, derfor siger han: du er Indras Tordenkile».

Et Sted udlægges det paa særlig Maade, Çat. Br. 5,3,5,27: »Dernæst spænder han (Adhvaryu) Buen med Ordene: »du er Indras Vṛtradræber». For Buen er sandelig en Vṛtradræber, og Offerbringeren er Indra — ja, paa tofoldig Vis er han Indra, nemlig som Kṣatriya og som Offerbringer — derfor siger han: du er Indras Vṛtradræber». Teksten stammer fra Rājasūya, Kultfesten hvorunder Fyrsten salves, og den er derfor præget af det Synspunkt, som imidlertid er en senere Udvikling, at Indra er Kṣatriya- eller Adelstandens særlige Værneguddom¹.

Det gaar som en rød Traad gennem den vediske Somakults Ritual, at Offerbringeren er Indra. Det siges dog ogsaa ved andre Lejligheder, at Offerbringeren er identisk med Agni, saaledes Çat. Br. 9,2,3,19: »Med to [Strofer] anbringer han [Stenen, açman pṛcṇi]; to Fodder har Offerbringeren, og Offerbringeren er Agni«; 9,2,3,33: »Med to [Strofer] gyder han en Ofring [af Mælk] paa Ilden; to Fodder har Offerbringeren, og Offerbringeren er Agni«; 9,4,4,14: »Med to [Strofer] fraspænder han [Alteret]; to Fodder har Offerbringeren, og Offerbringeren er Agni«.

Der foreligger dog ingen Modsigelse. Disse Tekster tilhører Agnicayana, en særlig Ritus, hvorved man opbygger et Ildoffer-alter, og Agni er her den ledende Guddom. Det afgørende ligger da deri, at Offerbringeren rummer Kultens mest virkende Potens. I Somaritaluet er det Indra, men set ud fra et andet Kultmoment kan det lejlighedsvis være Agni.

¹ Dette Synspunkt rummes f. Eks. i flg. Tekster: Çat. Br. 5,3,1,3: »Den følgende Dag bringer han hjemme i Huset hos ham, der skal vies (Kongen), et Offer bestaaende af en Offerkage paa elleve Skaale. Den er til Indra. Indra er Herskermagten (kṣatra), og han, der skal vies, er Herskermagten; derfor er den til Indra. For dette er Offerlønnen en Tyr, eftersom Tyren hører til Indra«. Çat. Br. 5,3,5,33: »Nærværende er Indra, den vidt berømte« — Indra er Herskerklassen (kṣatrala); saaledes proklamerer han ham for Herskerklassen«. Foruden det storstilede Stykke Ait. Br. 8,12 om Indras Salving til Konge og Prototype paa alt, hvad kṣatra er.

Indrapotensen rummes altsaa i Offerbringeren under Kulten. Det kan lade sig gøre, fordi der i Kulten ikke er noget Skel mellem Mennesker og Guder.

Men hvad er saa Indra, naar man ser bag om den udformede Gudeskikkelse, som den mytiske Fantasi har skabt, den som træder en i Møde fra Legenderne. Hvilket Element repræsenterer Indra i Kultens Psykologi?

Derom er der ingen Tvivl. Indra er identisk med den aktive Kraft, den handlende Styrke indenfor Kulten. Det siger talrige Steder, f. Eks. Cat. Br. 3,9,1,15: »Dernaest [et Offerdyr] til Indra; for Indra er Kraft (*indriya*) og Styrke (*vīrya*)«; 5,2,3,8: »Agni er Glød (*tejas*), og Indra er Kraft (*indriya*) og Styrke (*vīrya*)«; 12,7,2,6: »Indra er Tale (*vāc*) og Styrke (*bala*); og forsaavidt der er et [Offerdyr] til Indra, saa skaenker han til denne [Offerbringer] Tale og Styrke, og ligeledes Sind (*manas*), for Tale og Sind er lig med hinanden«; 12,7,2,16: »Man siger: Offerdyrene har jo deres specielle Guddomme, og Offerkagerne har deres specielle Guddomme, altsaa er dette i Strid med Grundreglerne; hvorledes bliver det i Overensstemmelse dermed? — Til Indra hører det sidste af Offerdyrene, og til Indra hører den første af Offerkagerne; og Indra er Kraft (*indriya*) og Styrke (*vīrya*); ved [Indras] Kraft overfører han saaledes til ham Kraft og Styrke; og ved [Indras] Kraft erhverver han Kraft og Styrke«; Pa. Br. 9,7,5: »Indra er Styrke (*vīrya*), Offeret er Viṣṇu; i Styrke og i Offeret bliver han saaledes befæstet«; 9,7,8: »Indra er Styrke (*vīrya*), Offeret er Viṣṇu; i Styrke og i Offeret bliver han saaledes befæstet«.

Indra er den drivende Kraft, der som en Forudsætning gaar gennem hele Offeret og virker direkte — idet den ved Samspil af det menneskelige og det guddommelige tager personlig Form — under de store centrale Ritusmomenter, hvor den højeste Handlen er paakrævet, som netop under Somapresningen.

Herfra har den mytiske Fantasi taget sit Udgangspunkt, over denne kultisk-psykologiske Realitet har den udformet den Indraskikkelse, som findes i Legendernes Genfortælling af Kulten, og i de overfor Kulten lidt friere staaende Myter. Det næste endnu friere Trin i Udviklingen, hvor Motivet staar helt fri af den kultiske Baggrund, nemlig Eventyret, findes ikke representeret

i de vediske Kilder. Men det indtraadte i det senere Indien. I de buddhistiske Kilder er Indra en udpræget Eventyrskikkelse, og Mahābhāratas Skildring af Indra er ogsaa i Eventyrstil.

Indra er altsaa Personificeringen af Kultens kraftfuldeste Øjeblikke. Offerbringeren fungerer dog ikke ved nogen af disse Lejligheder, hvad der heller ikke er nødvendigt, thi de, der fungerer, fungerer jo for ham. Offerbringeren er Indra, netop fordi han er den, der handler — er den aktive — par excellence, idet han har iværksat det hele Offer.

Den samlede Helhed af rituelle Handlinger opfattes dramatisk, der er en stærk indre Bevægelse i alt, hvad der udføres paa Kultpladsen, og denne Bevægelse er Kampens Ide. Kulten er en Kamp, hvor Guder og Mennesker kæmper mod de nedbrydende Magter, der tager Skikkelse af dæmoniske Væsener. Kampen skal naturligvis indebære Sejr for den menneskelige Verdensorden. Dog er det langtfra nogen formel Kamp, Legenderne giver klare Udtryk for netop dette Motivs umiddelbare Styrke, det er blevet følt med direkte Intensitet, selv om det udfoldedes i formelle Former. Dette Kamp- og Sejrsmotiv er Ritualets Liv og Spænding, det gaar gennem hele Ritualet, er indeholdt i hver lille Detalje, foruden at der er særlige rituelle Momenter — Slagtning af Offerdyret og Somapresning — hvor det svulmer op og udspilles i hele sin Vælde.

Talrige af de legendariske Tekster bærer Vidnesbyrd om Kampen som Kultens almene Ide. F. Eks. Çat. Br. 1,5,3,6: »Han (Adhvaryu) maa ikke træde tilbage fra det Sted, hvor han staar, naar han proklamerer Forofringerne. En Kamp (*samgrāma*) foreligger der, hvem der end udfører Offer med Forofringer; og hvem af de to Kombattanter, der lider Nederlag, han trækker sig tilbage, medens den sejrende kommer nærmere. Han (Adhvaryu) kan derfor [være tilbøjelig til at] komme nærmere og nærmere og udgyde Ofrerne nærmere og nærmere«. Ligeledes Ait. Br. 1,24,1: »Upasad[-Ceremonierne i Somaofferet] kaldes Sejre (*jiti*); i Kraft af dem vandt Guderne en modstandslos Sejr«.

Denne Kampide bestemmer lejlighedsvis ens Holdning under Udførelsen af Ritualet, Çat. Br. 3,4,4,14.21-22: »Naar han ofrer staaende paa et og samme Sted og ikke gaar til og fra, som ellers her, naar han udfører [Offer], er det fordi han tænker:

»for en fuldendt Sejr vil jeg sejre«. Og hvorfor han ofrer til disse Guddomme, er fordi han [dermed] danner Tordenkilen: Agni [gør han] til Spidsen (*anīka*), Soma til Skafset (*calya*), og Viṣṇu til det Stykke, der forbinder disse (*kulmala*). 21: Naar han udfører [Offer] om Aftenen og om Morgenens, saa er det, fordi der alene paa denne Maade opnaaes Opfyldelse (*sampad*). Naar han udfører [Offer] om Morgenens, saa vinder han Sejr; og naar han udfører [Offer] om Eftermiddagen, er det, for at det skal blive en god Sejr; og naar han udgyder Offeret, saa [er det som] kæmper man for en Fæstning her og betræder den som sin egen, efter at man har erobret den. 22: Naar han udfører [Offer, nemlig Upasad-Ofringerne], saa kæmper han; og naar [Offeret] fuldføres, saa vinder han Sejr; og naar han udgyder Offeret, saa er det, som betræder han [Fæstningen] som sin egen«.

Denne Kamp udkæmpes da paa den kultiske Festplads, og Angriberne er de dæmoniske Væsener. De har talrige Navne, de to mest anvendte er Asuraer og Rakṣaser. Disse optræder altid kollektivt i ikke nærmere angivne Skarer. Foruden omtales der i Legenderne navngivne Dæmoner, der optræder enkeltvis. Der er principielt ingen Forskel mellem Dæmonernes almindelige Mængde og de individuelle Dæmoner. Grunden til, at Dæmonbegrebet kan udkrystallisere sig i bestemte Individualiteter, er analog med den, hvorved den kultiske Guddommelighed kan udvikle sig til afgrænsede Gudeskikkeler. Det er Dæmonbegrebet set ud fra bestemte kultiske Momenter eller Aspekter.

Ofte ligger dog ogsaa historiske Forhold til Grund for saadanne Dannelser. Begrebet Fjender er nemlig inkluderet i Dæmonbegrebet, og visse Navne for Dæmoner — Dāsaer og Dasyuer — har netop denne Oprindelse, det er øjensynligt Navne paa Folk af den uariske urindfødte Befolkning, som Arierne har kæmpet med og overvundet.

Det historiske kan ogsaa gøre sig gældende paa anden Maade. Den overleverede vediske Kult er øjensynlig en Samlingskultus, der har udviklet sig af en Række ligeartede ariske Stammekulte. Ligesom Stammerne voksede sammen til et Folk, saaledes smelte Stammekultene sammen og fik en fælles Form. Men det originale lokale Præg afsætter sig Spor i Mytologien. Visse individuelle Dæmoner som Vala, Namuci og Viçvarūpa stammer saa-

Iedes sikkert fra selvstændige ariske Stammekulte, er Dæmonen fra oprindeligt selvstændige Kultdramaer.

Der findes nu i Brahmanaerne Udtryk for, at Guderne og Dæmonerne er af samme Oprindelse. Saaledes Taitt. Br. 1,4,1,1: »Sandelig, begge disse er udgaaede fra Prajāpati, baade Guder og Asuraer«; 2,2,3,3: »Prajāpati skabte Guderne og Asuraerne«; 2,2,7,2: »Prajāpati skabte Guderne og Asuraerne«; Ait. Br. 2,31: »Hvad Guderne gjorde ved Offeret, det gjorde Asuraerne ogsaa; de var lige stærke og var [endnu] ikke adskilte«.

At Prajāpati skabte disse to Slags Væsener er en sen Form. Prajāpati er en teologisk Skabergud, der tilhører den senere Periode, men selve Grundtanken, den fælles Oprindelse, er sikkert en gammel Tradition. Det er straks værd at lægge Mærke til, at der i disse Tekster udelukkende anvendes Udtrykket Asuraer.

Dette Udtryk har sin særlige Historie. I selve Rigveda forekommer Asura kun faa Gange med Betydning af et dæmonisk Væsen. Der bruges Ordet for det meste til at betegne Guddomme, hvis særlige Karakter det er at være i Besiddelse af hemmelighedsfulde Kraefter (*māyā*), som Varuṇa og Mitra-Varuṇa. Dette staar sikkert i Forbindelse med, at Udtrykket i Formen Ahura blandt de eranske Folk betegner netop Guddommen. Men bortset fra disse ældste Spor betegner Asura ellers i hele Veda Gudernes Modstandere, de onde Magter. Hvordan Betydningsændringen har udviklet sig, kan ikke folges. At der er en forhistorisk Forbindelse mellem de ariske Stammer i Indien og i Iran er sikkert. Det er et bevaret Præg af disse historiske Forhold, naar Asuraerne omtales som lige med Guderne, hvad Oprindelse angaar.

Naar en saadan Tradition bevares, er det dog ikke alene i Kraft af et historisk Indhold, den maa ogsaa have en aktuel Betydning, være et levende Udtryk for et Moment af Kultens aktuelle Psykologi. Dette er heller ikke svært at faa Øje paa. At Guder og Dæmoner er af samme Oprindelse betyder, at de begge har deres Plads i Kulten, bliver til, hvergang Kulten udfoldes. Sejren over Dæmonerne er jo ikke erhvervet en Gang for alle, de dukker op under hver ny Kultfest, Kampen udkæmpes efter og Sejren fornyses til efter at vare. Guder og Dæmoner er begge kultiske Fænomener. Ait. Br. 2,31,1 har Udtrykket: »De var [endnu] ikke adskilte«. Det er Livet før og uden Kulten.

Og »adskilte«, det er netop det, de bliver under Kulten, der føres godt og ondt ud i de yderste Konsekvenser, der bliver det Guder og Dæmoner, og der opstaar Kamp mellem dem.

Dæmonernes Hensigt er det at ødelægge Offeret eller bemægtige sig det. Det udtrykkes til Tider legendarisk paa den Maade, at Dæmonerne havde vundet Sejr, f. Eks. Taitt. Br. 1,6,3,8: »Dæmonerne slog Offeret ihjel«.

Dette er et Eksempel paa legendarisk Udtryksmaade. Hvad der vilde ske, hvis man ikke fornyede Livet i Kulten, nemlig at det gaar under, udtrykkes i Legenden ved, at Dæmonerne havde faaet Overhaand, men saa skete der noget, hvorved man besejrede dem, og Guder og Mennesker genvandt deres Position. Den Form er ogsaa karakteristisk for Vṛtralegenden, Vṛtra er Sejrherren, der har Verden i sin Magt, indtil Indra nedlægger ham. Legenden udmaler altsaa som fuldbyrdet, hvor galt det vilde gaa, hvis man ikke paa de passende Tider udfolder Kulten igen og fornyer dens Kraft. Legenden er ligesom Kulten af dramatisk Karakter, den giver ikke Tingene i en refererende Forklaring, men den »spiller« dem.

Motivet udtrykkes ogsaa saaledes, at den hele Kultus maa vindes fra Dæmonerne, Pa. Br. 8,6,5: »Hos Asuraerne var [engang] det hele Offer. Guderne saa [da] Yajñāyajñīya[-Sāman]. Ved [Ordene]: »Ofre paa Ofre for Agni«, tog de fra dem Agni-hotra-Offeret; ved [Ordene]: »og ved Hymne paa Hymne for den dygtige«, Ny- og Fuldmaaneofferet; ved [Ordene]: »fortsat vi [lovpriser] den udødelige Jātavedas«, Firemaaneders-Ofrene; ved [Ordene]: »som en kær Ven skal jeg lovprise«, Somaofferet«.

Kulten er en skabende Fest, ja, endnu mere, Kulten er Skabelsen som saadan, en Skabelse, der omfatter Kulten selv først og fremmest, thi med Kulten er jo den øvrige Verden givet. Dette faar sit dramatiske Udtryk ved, at alt, hele Kulten — som den anførte Tekst viste — maa vindes fra Dæmonerne. Thi at besejre Dæmonerne er i sig selv at skabe i kultisk Betydning. Saa dybt gaar dette Motiv i Kultdramaet, at det helligste af alt helligt — Offermidlet, Offerdyret eller Somaen — tillige spiller Daemonens Rolle, hvad der vil sige, at det er Dæmonen, og først vindes og bliver til med sit Indhold af Lykke og Velsignelse ved den endelige Kamp. Disse Træk vil man netop genfinde i Vṛtralegenden.

Hvorledes er nu denne Dæmonkamp blevet fornemmet? Det kan godt skimtes gennem Legenderne. Ganske vist nævner Legenderne altid som Dæmonernes Modstandere »Guderne«, men disse Guder er lig med Menneskene handlende under det kultiske Aspekt. Disse legendariske Dæmonkampfortællinger danner i Brahmanaerne ofte Indledningen til Ritualforklaringer, og det er netop den gamle kultiske Sammenhæng, som her er bevaret; gennem Legenden faar man en Forestilling om, hvad de menneskelige Kultdeltagere forstod og oplevede ved den paa-gældende Ritus.

Det fremgaar da af disse Fortællinger, at Dæmonerne rent ud indfinder sig paa Kultstedets Lokaliteter og fornemmes som nærværende. At de vinder Terræn dér betyder — udfra Kultstedets symbolsk-potentielle Indhold — at de vinder Terræn i hele Verden og Livet. Ja, der udkämpes ligefrem regulære Kampe paa Festpladsen. Se f. Eks. Ait. Br. 2,11:

»Guderne udførte [engang] Offeret; mod dem — medens de udførte Offeret — drog Asuraerne i den Tanke: »lad os bringe Forstyrrelse (*yajñaveçasa*, *Sāyaṇa*: *yajñavighāta*) i deres Offer«. Fra Øst med Retning henimod Offerpælen kom de mod dem, efter at Āpri-Hymnerne var fremført over Offerdyret, lige før Paryagni[-Ceremonien]. Guderne, som havde bemærket det, omgav [sig] med en trefoldig Fæstning, Fæstninger bestaaende af Ild, for at beskytte Offeret og sig selv. Disse ildskabte Fæstninger holdt Stand for dem, flammende og skinnende klart. Asuraerne, som ikke kunde besejre disse [Fæstninger], løb deres Vej. Med Ild for og Ild bag slog de saaledes Asuraerne og Rakṣaserne. Saaledes omgiver ogsaa Offerbringerne — naar de udfører Paryagni[-Ceremonien] — [sig] med en trefoldig Fæstning, Fæstninger bestaaende af Ild, for at beskytte Offeret og sig selv. Derfor udfører man Paryagni[-Ceremonien], og derfor reciterer han for Paryagni«.

Denne Dæmonkamp, der fortælles om her, er altsaa det oplevede dramatiske Indhold i den Ritus, der bestaar i at bære Hilden i Procession rundt paa Festpladsen. For Mennesker af moderne Støbning er der her et aabent Hul mellem det oplevede Indhold og den ydre Form. Det er fordi, der i vor Kultur ikke er bevaret mindste Spor af den ritualistisk-symbolske Føle-

maade; vi har i Aarhundreder været vant til, at Religion udelukkende er af aandelig Art og kun udtrykker sig ved aandelige Midler. For den primitiv-antike Erfaring er det imidlertid en selvfølgelig Sag at have et saadant Indhold i en saadan Form, det udspringer i dette Tilfælde ydermere selvfølgeligt af Ildens Betydning. Denne Ritus er dæmondræbende, Taitt. Br. 2,1,3,4: »Man udfører Paryagni for at ijhelslaa Dæmonerne«, og ved Udførelsen deraf konstituerer man Sejrsfølelsen og fornemmer Dæmonerne vige.

En anden Tekst lyder saaledes, Ait. Br. 2,31:

»Hvad Guderne gjorde ved Offeret, det gjorde Asuraerne ogsaa; de var lige stærke og var [endnu] ikke adskilte. Da saa Guderne denne tavse Lovprisning (*tūṣṇīṃcāṃsa*), den kunde Asuraerne ikke gøre dem efter. Hvad der er den tavse Lovprisning, det er Tavsheds Væsen. Hvilket Vaaben (*vajra*) end Guderne løftede mod Asuraerne, det opdagede Asuraerne [i Tide]. Da saa Guderne [denne] Tordenkile (*vajra*) [som er] den tavse Lovprisning, den løftede de mod dem, den opdagede Asuraerne ikke. De slyngede den mod dem, og med den — som ikke var opdaget [i Tide] — slog de dem. Saa var Guderne [Sejrherre], og Asuraerne var overvundne. Den, der ved dette, han bliver selv [Sejrherre], og hans hadefulde skadevoldende Modstander lider Nederlag«.

Den Dæmonkamp, der her er Tale om, udkämpes altsaa og vindes ved et særligt rituelt Moment, *Tūṣṇīṃcāṃsa*, der er et Led i Ājya Castra (CALAND & HENRY: »L’Agniṣṭoma«, Pg. 232). Det drilagtige Træk, at Dæmonerne gjorde det samme som Guderne, findes ogsaa Taitt. Br. 1,5,6,1 med det Resultat, at de kommer galt afsted dermed. Foruden at være Mørkets og Ondskabs Repræsentanter har Dæmonerne nemlig lejlighedsvis Træk af at være Dramaets komiske Figurer.

Om en lignende Kamp fortælles der i Çat. Br. 3,6,1,27-29:

»27: Engang medens Guderne var i Færd med at udføre Offeret, blev de bange for et fjendtligt Angreb fra Asuraerne og Rakṣaserne. Asuraerne og Rakṣaserne angreb dem fra Syd, drev dem ud af Sadas[-Hytten] (Ritualteltet) og omstyrtede disse Jord-Arner (*dhiṣṇya*), som er inde i Sadas. 28: Thi for i Tiden brændte sandelig alle disse [Arner] lige saa klart som denne Āhavāṇiya-, denne Gārhapatiya- og denne Agnī-

dhrīya-Ild; men fra det Tidspunkt, da de (Asuraerne) omstyrtede dem, saa brænder de ikke. De (Asuraerne) drev dem (Guderne) hen mod Āgnīdhra[-Ilden] og besejrede dem endog indtil det halve af Āgnīdhra[-Ilden]. Herfra (nemlig fra den anden ubesejrede Halvdel) vandt Al-Guderne Udodelighed; derfor er den (Āgnīdhra-Ilden) indviet til Al-Guderne. 29: Guderne tændte dem (Arnerne) igen, ligesom man vilde [tænde en Ild, hvor man om Natten skal] dvæle. Derfor tænder man dem igen ved hver eneste Soma-Fest. Hvorfor en, der er veluddannet, skal varetage Funktionen som Agnīdh. En, der er kendt og som er lærdfører, han er veluddannet. Derfor fører man Dakṣiṇā (Offerhonorar) frem for Agnīdh[-Præsten] først, thi derfra (fra Agnīdh-Præstens Ild, Āgnīdhra) vandt Al-Guderne Udodelighed. Og derfor skal han — hvis Svaghed skulde overvælde en af de indviede — sige: »for ham til Āgnīdhra[-Ilden]«, idet han tænker: den er uskadt, der vil han ikke lide Skade. Og fordi det var derfra, at Al-Guderne vandt Udodelighed, derfor er den helliget Al-Guderne«.

Jævnfor hermed Ait. Br. 2,36:

»Guderne og Asuraerne havde engang et Sammenstød i Anledning af disse Verdener. Guderne gjorde Sadas[-Hytten] til deres Tilflugtssted; de (Asuraerne) drev dem ud af Sadas. De tog deres Tilflugt til Āgnīdhra[-Ilden]; derfra blev de ikke besejrede. Derfor opholder man sig [under Fasten] ved Āgnīdhra[-Ilden], thi ved Āgnīdhra[-Ilden] blev de (Guderne) støttet. Og det, at de vandt Støtte ved Āgnīdhra[-Ilden], det er derfra, den har sit Navn. De Ilde, som er inde i Sadas, dem omstyrtede Asuraerne; men Guderne overførte igen disse Ilde i Sadas fra Āgnīdhra[-Ilden], og med dem slog de Asuraerne og Rakṣaserne. Derfor er det netop, at Offerbringerne overfører disse Ilde i Sadas fra Āgnīdhra[-Ilden], og saaledes er det, at de slaar Asuraerne og Rakṣaserne«.

Denne legendariske Fortælling skildrer malende, hvordan Kampen bolger frem og tilbage paa den kultiske Festplads' Lokaliteter. Psykologien deri er fra de menneskelige Deltagere, saadan har man fornemmet Dæmonkampen under Udførelsen af Ritualdramaet. Legenden har den sædvanlige Opbygning, hvis Betydning er omtalt ovenfor: Dæmonerne havde saa godt som sejret totalt, men saa fik Guderne ny Kraft, det vendte sig og de sejrede. Legenden her har ikke noget afsluttet Ritusmoment til Baggrund

— det behover nemlig ikke altid at være Tilfældet — men gen-giver en Række rituelle Forhold.

I en anden noget udførligere Tekst faar man ligeledes et godt Billede af, hvorledes Dæmonkampen har været nærværende for Deltagerne under Udførelsen af Kulten. Kultpladsen er som en Enklave, hvor Guderne — altsaa Menneskene — har søgt Til-flugt for at skabe Verden paany, udenom dette Omraade lusker Dæmonerne om og forsøger ved Angreb at tiltvinge sig Adgang, Ait. Br. 6,4:

»Guderne udførte [engang] Offeret; mod dem — medens de udførte Offeret — drog Asuraerne i den Tanke: »lad os bringe Forstyrrelse (*yajñaveçasa*) i deres Offer«. Fra Syd kom de mod dem, hvor de mente, at den mere spinkle Del af deres Offer [var]. Guderne, som havde bemærket det, satte Mitra og Varuṇa [paa Vagt] mod Syd; ved Hjælp af Mitra og Varuṇa mod Syd ved Morgenpresningen slog de Asuraerne og Rakṣaserne. Saaledes er det ogsaa, at Offerbringerne ved Hjælp af Mitra og Varuṇa mod Syd ved Morgenpresningen slaar Asuraerne og Rakṣaserne. Derfor reciterer Maitrāvaraṇa[-Præsten] Maitrāvaraṇa-Liturgiet ved Morgenpresningen, thi ved Hjælp af Mitra og Varuṇa var det, at Guderne ved Morgenpresningen slog Asuraerne og Rakṣaserne mod Syd. Dog, Asuraerne, som nu var slaaet mod Syd, trængte ind i Offeret fra Midten. Guderne, som havde bemærket det, satte Indra i Midten; ved Hjælp af Indra i Midten ved Morgen-presningen slog de Asuraerne og Rakṣaserne. Saaledes er det ogsaa, at Offerbringerne ved Hjælp af Indra i Midten ved Morgen-presningen slaar Asuraerne og Rakṣaserne. Derfor reciterer Brāhmaṇacchāmpsin[-Præsten] Indra-Liturgiet ved Morgenpresnинgen, thi ved Hjælp af Indra var det, at Guderne ved Morgen-presningen slog Asuraerne og Rakṣaserne i Midten. Dog, Asuraerne, som nu var slaaet i Midten, trængte ind i Offeret fra Nord. Guderne, som havde bemærket det, satte Indra og Agni [paa Vagt] mod Nord; ved Hjælp af Indra og Agni mod Nord ved Morgenpresningen slog de Asuraerne og Rakṣaserne. Saaledes er det ogsaa, at Offerbringerne ved Hjælp af Indra og Agni mod Nord ved Morgenpresningen slaar Asuraerne og Rakṣaserne. Derfor reciterer Acchāvāka[-Præsten] Aindrāgnna-Liturgiet ved Morgenpresningen, thi ved Hjælp af Indra og Agni var det, at Guderne ved Morgenpresningen slog Asuraerne og Rakṣaserne

mod Nord. Dog, Asuraerne, som nu var slaaet mod Nord, løb rundt [og angreb] i Slagorden fra Øst. Guderne, som havde bemærket det, satte Agni [paa Vagt] mod Øst ved Morgenpresningen; ved Hjælp af Agni mod Øst ved Morgenpresningen slog de Asuraerne og Rakṣaserne. Saaledes er det ogsaa, at Offerbringerne ved Hjælp af Agni mod Øst ved Morgenpresningen slaar Asuraerne og Rakṣaserne. Derfor er Morgenpresningen helliget Agni. Den, der ved dette, han ihjelslaar det onde. Dog, Asuraerne, som nu var slaaet mod Øst, gik omkring [Offeret] og trængte ind [i det] fra Vest. Guderne, som havde bemærket det, satte Al-Guderne som deres Selv (*ātman*) [paa Vagt] mod Vest ved den tredje Presning; ved Hjælp af Al-Guderne som deres Selv mod Vest ved den tredje Presning slog de Asuraerne og Rakṣaserne. Saaledes er det ogsaa, at Offerbringerne ved Hjælp af Al-Guderne som deres Selv mod Vest ved den tredje Presning slaar Asuraerne og Rakṣaserne. Derfor er den tredje Presning helliget Al-Guderne. Den, der ved dette, han ihjelslaar det onde. Saaledes slog Guderne Asuraerne væk fra det hele Offer. Fra den Tid var Guderne Sejrherrer, medens Asuraerne var besejrede. Den, der ved dette, han bliver selv Sejrherre, og hans hadefulde skadevoldende Modstander lider Nederlag. Med Offeret ordnet paa denne Maade slog Guderne Asuraerne, det onde, og vandt Himmelverdenen (*svarga loka*). Den, der ved dette, og som i Besiddelse af denne Viden etablerer Somapresninger, han ihjelslaar sin hadefulde skadevoldende Modstander og vinder Himmelverdenen».

Teksten her er væsentlig formet ud fra det Synspunkt at give den Betydning der ligger i de tre Hotrakaers Častrae (Paa-kalder). Den Himmelverden, som Guderne vandt, og som Offerbringeren ogsaa kan vinde, er oprindelig lig med den skabende Livsfylde, der raader i Kulten, naar Sejren er vundet.

Disse nu gengivne Tekster omhandler den kultiske Dæmon-kamp i Almindelighed. Men ogsaa den Kamp, som den vediske Kults Hovedgud, Indra, udkæmper med Mørkets Magter hører til i samme Sfære. Som det siges Taitt. Br. 1,6,7,5: »I denne Verden var det, at Indra dræbte Vṛtra til [Opnaaelse af] Lykke».

Ogsaa Indras Kampe lokeres paa den kultiske Festplads. En Libation af smeltet Smør ledsages af følgende Ord, Čat. Br. 1,4,5,3: »»Du er Viṣṇus Sæde (*sthāna*)«, [siger Adhvaryu]; Viṣṇu er jo Offeret, og nær ved dette — som er hans — staar han

(Præsten); derfor siger han: du er Viṣṇus Sæde. »[Her] udførte Indra sin Heltedaad (*vīrya*)«, [siger han]; for det var staaende her [paa dette Sted], at Indra drev de onde Dæmoner, Rakṣaserne, bort mod Syd; derfor siger han: [her] udførte Indra sin Helte-daad. Jævnfor Taitt. Br. 3,3,7,7: »»Viṣṇus Sted (*sthāna*) er du«, siger han; Offeret er Viṣṇu; hvad der er Offeret, det er i Sand-hed Gudernes ubesejrede Hjemsted (*āyatana*); han staar [saaledes] paa selve Gudernes ubesejrede Hjemsted; »her udførte Indra sine Heltebedrifter«, siger han.

Dette gælder ogsaa Indras Hovedkamp, Kampen med Vṛtra. Ogsaa den udkæmpes paa den kultiske Festplads, og Legenderne derom tager deres Udspring fra det oplevede Indhold i bestemte rituelle Momenter, som det skal udvikles i det følgende.

Vṛtra.

Opfattelsen af det dæmoniske hæver sig altsaa fra Motivet om Dæmonernes almindelige Mængde — som svarer til den kultiske Daemonkamp i Almindelighed — til Forestillingen om en speciel dæmonisk Skikkelse. Og Baggrunden for denne Dannelse er den, at Dæmonbegrebet findes inkluderet i det centrale Ritusmoment. Fra at være den onde Magt, der lurer udenfor Kultpladsens Grænser og udefra gør sine Angreb, bliver det dæmoniske optaget i selve den centrale Kulthandling og endda inkorporeret i det helligste af alt, selve Offermidlet. Hvorfor dette sker er klart nok. Dæmonen maa nødvendigvis have Adgang til Kultdramaet, spille en Rolle der, hvis man vil agere overfor ham, virke paa ham og besejre ham.

Dette er Baggrunden for Vṛtraskikkelsen. Udgangspunktet er det dæmoniske — eller Dæmonen — som kultisk Størrelse med Rod i et bestemt rituelt Moment. Det dramatiske kan ikke løses herfra, dette Moment er samtidig Apoteosen af Kultens dramatiske Ide, den evige Konflikt mellem godt og ondt, Daemonkamp-motivet.

Dette vældige og stærkt inspirerende Stof giver saa Anledning til en rig Legendedannelse. Legenderne er først og fremmest en Fremstilling af den kultiske Realitet. Men Tankerne, som sættes i Gang af denne, er uhyre levende, hele den primitiv-antike

Kulturs dybeste Erfaring om Livets inderste Art, dets Væren og Udvikling, ligger deri. Tankerne har derfor ingen Grænse, de inspirerer til nye Tanker og Billeder, Legenderne gaar over i Mytedannelser, hvor den højere Betydning af Realiteten stadig uddybes og føres videre i en skikkelsesdannende Fremstilling, hvis levende Kærne stadig er det store dramatiske Motiv, som imidlertid udfoldes i nye og stadig flere Billeder. Den antike Kultur udfolder jo netop sin Fantasi og kunstneriske Digteevne paa dette Omraade. Virksomheden antager derfor efterhaanden Karakter af en bred rindende Strøm, der er ikke mere Tale om en enkeltstaaende Legende, men om en hel Mytekreds, der paa mangfoldige Maader varierer Temaet, snart kaster sit Lys paa en Side, saa paa en anden, idet hver lille Impuls, som springer af Motivet, montes ud i fantasibaarne Situationer, Scener og Fortællingsmotiver af dramatisk Karakter, ligesom Kulten selv.

Der er det særegne ved denne primitiv-antike Digtning, at den aldrig bliver færdig. Den naar aldrig nogen fuldgylig »endelig« Form, men bliver ved med at forny sig, vel at mærke, saa længe Kulten bestaar som et levende Udtryk for Kulturens Erfaring.

Denne mytedannende Virksomhed virker naturligvis tilbage paa den kultiske Erfaring, denne bliver større og rigere derved, Horisonten bliver videre, hvad der i sit Udgangspunkt er en psykologisk Størrelse svulmer op til forøget Vælde, bliver til kosmiske Begivenheder, der tager Form og Skikkelse.

Af denne Art er den Mytekreds, som der i de vediske Kilder er spundet om Indra og Vṛtra. Trods den udviklede og stærkt udarbejdede Form er det legendariske Præg dog gennemgaaende tydeligt nok. Kulten ligger ikke saa langt væk, og skønt der til Tider kan være flere Led, saa er der dog altid en organisk Vej tilbage til den, Stoffet er endnu langtfra blevet til fri Litteratur.

Denne Mytekreds har udgjort den vediske Kulturs Verdensbillede og Verdensforklaring. Her skal nu udledes af den, hvad der findes til Belysning af det store Motiv indenfor denne Erfaringskreds, Indra og Vṛtras Kamp.

Først skal det siges, at Vṛtra altid — saalænge han er ubesejret af Indra — opfattes som et ondt Væsen. Der forekommer ikke Tekster, hvor Vṛtra er fremstillet med andet end Dæmonens onde Træk.

Vṛtra benævnes »den onde«, eller »det onde«, eller ligefrem »Ondskab«. Saaledes Çat. Br. 4,3,3,5: »Indra slyngede sin Tordenkile mod Vṛtra; og da han havde dræbt Vṛtra, den onde (*pāpman*), og Fred og Sikkerhed var blevet vundet, forte han Dakṣinā-Ofrene (Præsternes Honorar) frem. Hvorfor ogsaa Dakṣinā-Ofrene nu, naar de synger Middags-Pavamāna[-Hymnerne], og Fred og Sikkerhed er blevet vundet, bliver ledt frem. Og saaledes slynger ogsaa denne [Offerbringer] ved Hjælp af disse fem Bægre [af ofret Soma] Tordenkilen mod sin onde hadefulde Modstander, og efter at have dræbt Vṛtra, den onde, og Fred og Sikkerhed er blevet vundet, fører han Dakṣinā-Ofrene frem. Det er af denne Grund han øser disse fem Bægre [af Soma til Ofring]«. Bemærk at Begreberne »Dæmon« og »Fjende« her helt dækker hinanden.

Ligeledes Çat. Br. 6,4,2,3: »»Ogsaa Dadhyañc, Riṣien, Atharvans Søn tændte dig (Agni, identisk med *mṛtpiṇḍa*, Lerklumpen)«, siger han (Præsten); Dadhyañc, Ātharvaṇa, er Talen; og derfra tændte han ham; »som Vṛtradräberen, Nedbryderen af Borge«, [siger han]; Vṛtra er det onde (*pāpman*), [saa han mener]: »som Dræberen af det Onde, Nedbryderen af Borge (i. e. Indra)««.

Endvidere Çat. Br. 13,4,1,13: »De to Portioner af smeltet Offersmør refererer til Drabet af Vṛtra med Henblik paa Tilbage-drivelse af det onde, thi Vṛtra er det onde (*pāpman*)«. Der er Tale om to Libationer af smeltet Smør, som i sig selv er et Vṛtradrab. Det er tidlige omtalt, at Kultens ledende Ide i sin Helhed ligger inkluderet i talrige andre Kultmomenter, end netop den store centrale Ritus.

Meget sigende er Çat. Br. 11,1,5,7: »Og hvorfor [denne Ofring af en Offerkage paa elleve Skaale er] til Indra Vṛtradräberen: Vṛtra er det onde (*pāpman*), er det, som har holdt ham væk fra Velstand, Lykke, Offerbringelse (*karman*) og god Handling (*sādhu*), ved Hjælp af Indra, Vṛtradräberen, ihjelslaar han det onde, som er Vṛtra, derfor er den til Indra Vṛtradräberen«. Vṛtra er ogsaa det moralsk onde, som holder Menneskene borte fra etisk Adfærd og dermed fra Lykken.

Endvidere Çat. Br. 6,2,2,19: »Han skal — saa snart han har ofret med Fuldmaaneofferet — bringe et Dyreoffer; thi da Indra, ved Hjælp af Fuldmaaneofferet havde slaaet Vṛtra, det onde (*pāpman*), saa begyndte han, der havde slaaet det onde, paa

denne rituelle Handling. Og saaledes er det ogsaa, at Offerbringeren, naar han ved Hjælp af Fuldmaaneofferet har slaaet Vṛtra, det onde, dernæst, som en, der har slaaet det onde, begynder paa denne rituelle Handling». Det nævnes her, at det var ved Fuldmaaneofferet Indra slog Vṛtra. Det gør ingen Forskel, det store centrale Mytekopleks er blevet fælles for alle de store vediske Kultfester. Bemærk at Indra har indstiftet den rituelle Handling; det er et Træk, der uhyre ofte kommer igen i Legenderne, at Guderne indstifter de kultiske Ritualer. Det vil psykologisk sige, at Kultens Begrundelse ligger i Kulten selv, den bliver til, idet den udfoldes.

Endelig Çat. Br. 11,1,5,8: »Og hvorfor han ofrer en Offerkage paa tolv Skaale til Agni Vaiçvānara: dengang da Indra slog Vṛtra ihjel, saa opbrændte han ham ved Hjælp af Agni Vaiçvānara og opbrændte derved al hans (Vṛtras) Ondskab (*pāpman*); og paa samme Maade — efter at denne [Offerbringer] ved Hjælp af Indra Vṛtradræberen har dræbt Vṛtra, det onde (*pāpman*), saa opbrænder han ham ved Hjælp af Agni Vaiçvānara og opbrænder ligeledes al hans Ondskab (*pāpman*). Den, som i Besiddelse af denne Viden fuldfører Offeret med denne Ofring, i ham efterlades der ikke den mindste Smule af det onde (*pāpman*)». Der er Tale om en Renselse for Ondskaben, efter at Sejren er vundet, derved staar Agni, hvis lutrende Kraft er et velkendt Træk, i Forgrunden, idet disse Tanker ledsager en Offerkage til Agni. At Indra opbrændte den slagne Vṛtra ved Hjælp af Agni er et dunkelt legendarisk Træk.

I disse Tekster tales der om Vṛtra som den eller det onde uden nærmere angivet ydre Fremtoning, sikkert fordi der her mest sigtes paa den etiske Side. I de Myter, der omhandler Vṛtras Skabelse, Herredomme, og Indras Kamp med Vṛtra, er denne imidlertid tillige skildret med en aabenbaret Dæmons onde Skikelse og Træk.

Myten om Vṛtras Skabelse er tilknyttet Myten om Indra, der dræber Tvaṣṭṛs Søn Viçvarūpa og med Vold drikker Tvaṣṭṛs Soma.

Dette Motiv findes i R. V. 3,48,4: »Indra, som af Fødsel var Tvaṣṭṛs Overmand, drak Soma, da han havde ranet den, i Skaalene«; og 4,18,3: »I Tvaṣṭṛs Hus drak Indra Soma, den

hundredfold kostelige, [han drak] af den pressede i de to Skaale«. I denne Forbindelse omtales overhovedet ikke Kampen med Viçvarūpa.

I Brahmanaerne løber denne Myte ud i to Motiver. Det ene gaar ud paa, at Indra ikke kunde taale den stjaalne Soma, han vomerer den — hvad der igen bliver Motiv til en Skabelse — bliver tömt for sin Kraft og maa restitueres af de to Açviner. Det andet Motiv er, at Tvaṣṭṛ i sin Vrede desacererer Offeret og derved skaber Vṛtra. Myten findes fortalt flere Steder, mere eller mindre udførligt.

Saaledes Çat. Br. 1,6,3,1-7:

»1: Tvaṣṭṛ havde en Søn, som havde tre Hoveder og seks Øjne. Han havde tre Munde; og fordi han var saaledes skabt, derfor hed han Viçvarūpa. 2: En af hans Munde var til at drikke Soma med, en til at drikke Surā med, og en var til anden Føde. Indra hadede ham og huggede hans [tre] Hoveder af. 3: Det, som var somadrikkende, af det opstod en Kapiñjala (en Art Fasan); derfor er denne brunlig, thi Kong Soma er brun. 4: Det, som var surādrikkende, af det opstod en Kalavinka (en Art Spurv); derfor er dennes Tale lallende, thi den, som har drukket Surā, taler lallende. 5: Og det, som var til anden Føde, af det opstod en Tittiri (indisk Agerhøne, Fasan); derfor er denne meget broget [i sine Farver], det er som om der paa dens Vinger er dryppet Draaber dels af Smør og dels af Honning — for af denne Beskaffenhed [nemlig broget, mangfoldig] var Foden, som han spiste med dette [Hoved]. 6: Tvaṣṭṛ blev rasende: »har han virkelig lemlæstet min Søn?«, [sagde han], og han bragte Soma, fra hvilken Indra var udelukket (*apendra*). Saaledes som den ved Presningen fremflydende Soma har Indra udelukket fra sig (*apendra*), saaledes var ogsaa denne Soma [da den blev bragt som Offer]. 7: Indra overvejede da [Sagen i følgende Tanke]: »nu udelukker de mig fra Soma«, og den rene [Soma], som der var i Droṇakalaça[-Karret], den fortærede han — skønt han ikke var indbudt — ligesom en stærkere [fortærer] en svageres [Føde]. Den [Soma] voldte ham imidlertid Fortræd; den løb til alle Sider ud af [Aabningerne paa] hans Livsaander (*prāṇa*, d. v. s. Organer); kun fra hans Mund løb den ikke, men fra alle de andre Livsaander løb den; derfra [nemlig ved den Lejlighed, blev der oprettet] det Offer [man kalder] Saurāmaṇī, ved det forklares det, hvordan Guderne helbredte ham«.

Teksterne, der hentydes til, og hvor Motivet videre kan følges, er Çat. Br. 5,5,4,2-15; 12,7,1,1-14 og 12,8,3,1-2, der kan jævnføres med Taitt. S. 2,3,2,5-7 og 6,5,11,3-4.

Denne Uformning af Myten er Legende til Sautrāmanī-Offeret, der bl. a. til Hensigt har at genoprette Skaden ved, at en Præst vomerer Soma ved umaadeholden Nydelse deraf.

Fortællingen om selve Drabet af Viçvarūpa har vel oprindelig været en Legende for sig, der fortalte om en speciel Dæmonkamp, der vel ogsaa har haft sit selvstændige Kultdrama.

Motivet omtales i R. V. 10,8,9: »Han, der stræbte efter at besidde udstrakt Magt, og som ansaa sig selv for en mægtig Hersker, ham sønderhuggedede Indra; Tvaṣṭṛ-Sønnen, Viçvarūpas tre Hoveder vred Indra af, idet han tilegnede sig hans Kør«.

I denne Kamp spiller Trita med, enten som Indras Medhjælper eller ligefrem som Viçvarūpas Drabsmand, R. V. 2,11,19: »Vinde maa vi, vi som ved din Hjælp besejrede alle Fjender, Dasyuerne ved Ārya-Folket; for vor Skyld [skete det, at] du overgav Tvaṣṭṛ-Sønnen, Viçvarūpa, til Trita af [dit] Følge«; 10,8,8: »Med Kundskab til de fædrene Vaaben, udsendt af Indra, kæmpede Aptya sejrrigt, og da han havde dræbt den syvtungede med de tre Hoveder, slap Trita løs just Tvaṣṭṛ-Sønvens Koer«; 10,99,6: »Han Husherren (Indra) undervang den voldsomt rasende Dāsa med seks Øjne og tre Hoveder; styrket ved hans Kraft dræbte Trita Vildsvinet med den malmspidsforsynede Pil«.

Her staar Motivet helt alene uden Forbindelse hverken med Tvaṣṭṛs stjaalne Soma eller med Vṛtras Skabelse, og det er sikret den oprindelige Form.

Om dette Drab handler endvidere en meget interessant Tekst fra Taitt. S. 2,5,1,1-5:

»(1) Viçvarūpa, Søn af Tvaṣṭṛ, var Gudernes Huspræst (Purohita) og Søstersøn til Asuraerne; han havde tre Hoveder, et som drak Soma, et som drak Surā og et til at spise Føde med; han lovede aabenlyst Guderne [deres] Part [i Offeret], men i Hemmelighed [lovede han] Asuraerne [den]; aabenlyst lover man alle og enhver [hans] Andel, men den, til hvem man hemmeligt lover en Andel, hans Andel er [for Alvor] lovet. Derfor blev Indra bange, idet han tænkte: »en saadan [Fyr] er Aarsag til, at Herredømmet vendes bort [fra mig]«, og han greb sin Tordenkile og huggede hans Hoveder af. Det, som var somadrikkende,

(2) det blev til en Kapiñjala (en Art Fasan), det, som var surā-drikkende, det blev til en Kalaviñka (en Art Spurv), og det, som var til at spise Føde med, det blev til en Tittiri (indisk Agerhøne, Fasan). Med sine Hænder tog han [Skylden for] Brahmanmord paa denne (Viçvarūpa) op, den bar han et helt Aar, og alle Væsener raabte til ham: »Brahmanmorder!«. Han bønfaldt Jorden: »overtag du en Tredjedel [af Skylden] for dette Brahmanmord«. Hun svarede: »lad mig vælge et Ønske; jeg tror, at Menneskene vil ødelægge mig ved Gravning, lad mig ikke blive ødelagt derved«. Han sagde: »før (3) et Aar er omme, skal det gro sammen for dig igen«. Derfor gror det gravede sammen igen for Jorden, inden et Aar er omme, thi det var, hvad hun valgte som Ønske. Hun overtog en Tredjedel [af Skylden] for Brahmanmordet, det blev til en naturlig Revne [i Jorden]; derfor maa den, der anlægger en Alterild og som staar i Pagt med Guderne ikke lægge den til Rette over en naturlig Revne [i Jorden], thi det er Mærket (*varṇa*) for Brahmanmord. Han bønfaldt Traerne: »overtag I en Tredjedel [af Skylden] for dette Brahmanmord«. De svarede: »lad os vælge et Ønske; (4) vi tror, at Menneskene vil ødelægge os ved Hugst, lad os ikke blive ødelagt derved«. Han sagde: »af Huggene skal der opstaa endnu flere af Jer«. Derfor opstaar der af Huggene endnu flere Traer, thi det var, hvad de valgte som Ønske. De overtog en Tredjedel [af Skylden] for Brahmanmordet, det blev til Saften [i Traerne]; derfor maa man ikke nyde af Træsaften, thi det er Mærket for Brahmanmord. Og det gælder baade den [Saft], der er rød (Harpiks), og den, der udsvedes af et Hug, af den maa man ikke spise, (5) men nok af anden [Saft] efter Ønske. Han bønfaldt Kvindernes Forsamling: »overtag I en Tredjedel [af Skylden] for dette Brahmanmord«. De svarede: »lad os vælge et Ønske; lad os undfange lige efter Menses, og lad os som vi har Lyst have Samleje op til Fødslen«. Derfor undfanger Kvinder lige efter Menses og har som de har Lyst Samleje op til Fødslen, thi det var, hvad de valgte som Ønske. De overtog en Tredjedel [af Skylden] for Brahmanmordet, det blev til en Kvinde med snavsede Klæder (d. v. s. en menstruerende Kvinde); derfor skal man ikke tale med en Kvinde med snavsede Klæder, ikke sidde sammen med hende og ikke spise hendes Mad, thi Mærket for Brahmanmord er det, som hun er iført«.

Det særlig interessante ved denne Form af Myten er, at der i højeste Grad knytter sig et Skyldmoment til Drabet paa Viçvarūpa. Det samme Træk genfindes iøvrigt i Teksten Pa. Br. 17,5,1: »Indra ijhelslog Tvaṣṭṛs Søn, der havde tre Hoveder. En uheldssvanger Røst talte til ham. Han søgte Tilflugt hos Agni. Denne saa dette Agnistotra (Hyldestoffer til Agni), og da han havde overdraget det til sig selv, saa ofrede han [som Præst for] ham med det. Ved det bortjog han den uheldssvangre Røst for ham«.

At der er Skyldmoment ved Viçvarūpas Drab peger hen paa, at Myten oprindelig er Kultlegende til et sakralt Offerdrab, ligesom det er Tilfældet med Vṛtradrabet. Noget Ritualdrama svarende til dette Motiv findes dog ikke i den overleverede Ritus, øjensynlig er den Kult, hvor Viçvarūpa har været Dæmonen, blevet absorberet af den ariske Samlingskult, det selvstændige Ritualdrama er derfor faldet væk, men Myten lever videre. Muligvis har Viçvarūpa saa faaet ny Betydning i denne Kult, interessant er det ihvertfald at lægge Mærke til, at Viçvarūpa i ovenanførte Tekst opträder som en Skikkelse, der har Træk baade af Guddom og Dæmon, ligesom Loke hos Nordboerne.

Tilknytningen mellem Viçvarūpa-Motivet og Motivet om Vṛtras Skabelse er saaledes ganske løs og sikkert først et Resultat af et Forsøg paa en samleende mytologisk Virksomhed.

Udformningen af Myten til Fortællingen om Vṛtras Skabelse lyder saaledes, Çat. Br. 1,6,3,8-12:

»8: Tvaṣṭṛ blev rasende, »Har han (Indra) virkelig uindbuddt fortæreret min Soma?«, [sagde han]. Imidlertid begik han selv Helligbrøde (*yajñaveçasa*, Sāyaṇa: *yajñahimsā*), thi den rene [Soma], som var levnet i Dronakalaça[-Karret], den slængte han [i Ilden] med Ordene: »du skal vokse, du som har Indra til Fjende¹«. Just som den (Somaresten) havde naaet Ilden, skabtes han (Vṛtra), dog nogle siger ogsaa, at han skabtes midtvejs [paa Somaens Fart mod Ilden]. Han (Vṛtra) kom straks i Besiddelse af Agni og Soma, af al Viden (*vidyā*), al Ære (*yaças*), al Næring (*annādyā*) og al Lykke (*çrī*). 9: Og fordi han skabtes, medens han drejede (*vṛt*) sig, derfor [hedder han] Vṛtra, og fordi han skabtes uden Fodder, derfor [er han] en Slange (*ahi*). Danu og

¹ »Fjende« (*çatru*) maa her forstaas i Betydning af »Overvinder«, for at Pointen kan komme frem; den almindelige Betydning af Ordet er ellers blot »Fjende«.

Danāyū tog imod ham ligesom Fader og Moder, derfor kalder man ham Dānava. 10: Og fordi han (Tvaṣṭṛ) sagde: »du skal vokse, du som har Indra til Fjende«, derfor dræbte Indra ham (Vṛtra). Hvis han havde sagt: »du skal vokse, Indras Fjende«, saa vilde han (Vṛtra) ganske sikkert have dræbt Indra. 11: Og fordi han (Tvaṣṭṛ) sagde: »du skal vokse«, derfor voksede han en Pilelængde til Siderne og en Pilelængde fremad; han trængte det vestlige Ocean tilbage, foruden det østlige, og i den Udstrækning han voksede, i samme Omfang opaad han tillige [al] Føde. 12: Om Formiddagen bragte Guderne ham Føde, om Middagen Menneskene, og om Eftermiddagen Fædrene«.

En anden Tekst lyder saaledes, Taitt.S. 2,4,12,1-2:

»Tvaṣṭṛ, hvis Søn var slaaet ihjel, ofrede Soma, fra hvilken Indra var udelukket. Indra ønskede en Indbydelse dertil, men han indbød ham ikke, idet han sagde: »du har dræbt min Søn«. Han (Indra) bragte da Forstyrrelse i Offeret og drak Somaen med Vold. Hvad der blev tilbage deraf, det slængte Tvaṣṭṛ paa Āhavanīya[-Ilden] med Ordene: »Svāhā! du skal vokse, du som har Indra til Fjende«. Just som den (Ilden) stigende til Vejrs slog ud, saa faldt den pludselig igen til Ro af sig selv. Saa meget, som der nu enten var paa Hæld (2), eller som der var oven over Ilden [af Soma], idet det blev til en Skabning, kom det i Besiddelse af Agni og Soma. Denne (nemlig Vṛtra) voksede til alle Sider en Pilelængde, han tilhyllede disse Verdener. Det at han tilhyllede (*vṛt*) disse Verdener, det er det, der gør Vṛtra til Vṛtra. Indra frygtede ham, og Tvaṣṭṛ ligesaa. Tvaṣṭṛ vædede Tordenkilen for ham; den Tordenkile var Tapas, den kunde han ikke betvinge«.

Den samme Tekst, med nogle mindre ændringer, findes Taitt. S. 2,5,2,1-2:

»Tvaṣṭṛ, hvis Søn var slaaet ihjel, ofrede Soma, fra hvilken Indra var udelukket. Indra ønskede en Indbydelse dertil, men han indbød ham ikke, idet han sagde: »du har dræbt min Søn«. Han (Indra) bragte da Forstyrrelse i Offeret og drak Somaen med Vold. Hvad der blev tilbage deraf, det slængte Tvaṣṭṛ paa Āhavanīya[-Ilden] med Ordene: »Svāhā! du skal vokse, du som har Indra til Fjende«. Det at han (Tvaṣṭṛ) slængte (*avartayat*, af *vṛt*) det, det er det, der gør Vṛtra til Vṛtra. Og det, at han sagde: »Svāhā! du skal vokse, du som har Indra til Fjende«, derfor blev (2)

Indra hans (Vṛtras) Fjende. Idet han skabtes, kom han i Besiddelse af Agni og Soma. Han voksede til alle Sider en Pilelængde, han tilhyllede disse Verdener. Det at han tilhyllede (*vṛ*) disse Verdener, det er det, der gør Vṛtra til Vṛtra. Indra frygtede ham. Han løb til Prajāpati og sagde: »for mig er en Fjende født«. Han (Prajāpati) vædede Tordenkilen og gav ham den med Ordene: »slaa med den«. Han (Indra) gik imod [ham, Vṛtra,] med den«.

Hvorledes skal man saa opfatte denne mærkelige Fortælling om Vṛtras Tilblivelse, i hvilket Forhold staar den til Kulen, og hvad betyder den?

Ja, givet er det, at denne Myte ikke er nogen egentlig Rituallegende, den staar mere fri. Dog bygger den helt igennem paa kultiske Forudsætninger. Den udtrykker ogsaa i høj Grad en Realitet fra Kulen, men det er en Følelsesrealitet, noget man har oplevet, nemlig den Stemning, som følger af, at det onde pludselig fremstaar midt i det allerhelligste, tiltrækker sig al Magt og Kraft og hersker.

Som for nævnt er det en kultdramatisk Nødvendighed under et Moment at have det dæmoniske i dets fulde Magt midt paa Kultpladsen, for at man derefter kan overvinde det. Ydermere kræver den dramatiske Nødvendighed, at dette spilles ud til det yderste, Motivet maa udfoldes paa den Maade, at det onde havde sejret og var Herre paa Pladsen, før dets endelige Nederlag.

Denne Fremkomst af det dæmoniske i al dets Vælde har under Kulen været et realistisk Følelsesmoment hos Dramaets Deltagere, de har pludselig følt, at nu var Dæmonen der i al sin overvældende Uhygge.

Det er en Følelse, der har været vaagen under den hele Kult, har givet sin Tone til Kultfølelsen, Striden mellem Guder og Dæmoneraabner sig jo i hver lille Ritualakt. Men denne Følelse har sikkert ogsaa haft en dramatisk Opsvulmen, et Moment hvor den spillede sig helt ud, og det har uden Tvivl været i Tilknytning til Udfoldelsen af det Tema, som den er Optakt til, selve den centrale Dæmonkamp, som svarede til et bestemt Ritusmoment.

Det er Vṛtas Tilblivelse, det er Betydningen af, at Vṛtra skabes. Det er noget, som foregaar paa den kultiske Festplads,

ganske vist i Deltagernes Sind, men i Overensstemmelse med en bestemt dramatisk Rytme, som angives ved den praktiske Kult-handlings Fremadskriden.

Myten om Vṛtras Skabelse er altsaa saa godt som nogen Legende Genfortælling om et Moment af det, der foregaar paa Kultpladsen, den udtrykker noget, man har fornemmet der.

Dette er Spiren til Myten, Kernen i den, men det er ikke det hele, thi af denne Kerne har den mytiske Fantasi digtet en Fortælling frem, der har sit eget Liv. Og i den fortælles der tilsyne-ladende frit om Vṛtras Skabelse, Fremtoning og Herredømme.

Ifølge denne Fortælling er den virkende Aarsag til Vṛtras Skabelse en katastrofal Helligbrøde begaet af Tvaṣṭṛ. Det er tidligere omtalt, hvilken skæbnesvanger Betydning, der ligger i begaaede Offerfejl, og hvor uendeligt meget værre Resultatet er, naar der er Tale om bevidst forkert udført Ritus. Rituelle Handlinger er jo Kraftgerninger, der er skabende, og vil normalt anvendt skabe det gode og lykkelige. Men naar de anvendes forkert og mod deres Hensigt, skaber de ogsaa det modsatte, dæmoniske Kræfter. Det er Trolddom, og det er det Tvaṣṭṛ begaar i sin Vrede over den tilføjede Forhaanelse. Der er et Moment af overrasket Forfærdelse i Fortællingen. Selv Tvaṣṭṛ havdeaabentbart ikke tænkt sig en saa uhyggelig Følge af sin Gerning: en Dæmon, der straks breder sig over hele Verden.

Udformningen af dette Motiv er fri, men Motivet selv er det ikke. At Vṛtra bliver til ved Helligbrøde, udgaar tematisk fra det rituelle Drama: det helligste maa i Kulten tillige spille Rollen som Dæmonen, være Dæmonen, der er Skyld ved det, det er Vold mod det hellige, Trolddom, men det er nødvendigt, at det sker. Det samme set fra en anden Side udtrykkes uden Tvivl ved det forudgaaende Tema, at Indra røverisk erhverver sig Soma, hvad der mytisk bliver Anledningen til Tvaṣṭṛs Vrede. De to Temae er legendarisk Sider af samme Realitet: det er ved Helligbrøde, at Vṛtra opstaar indenfor Kulten, det er ved en Voldshandling, at man erhverver sig Soma i Kulten.

Der er disse to Sider i Fortællingen: en Underbund af kultisk Virkelighed og en fantasiskabt Udformning deraf til en tilsyne-ladende fri og selvstændig Fortælling. Det er det ægte Mytepræg. De to Sider kan ikke skilles ud, og det vilde give et skævt Syn at forsøge derpaa. Thi for den primitiv-antike Psykologi hører

disse Elementer intimt sammen, de gaar uafladeligt og umærkeligt over i hinanden og skaber og former tilsammen Erfaringen om de højeste Ting.

Selvstændig bliver denne Fortælling saaledes aldrig, hvor fri og ubunden den end overfladisk kan synes at være. Den bliver først forstaaelig, naar man faar fat i dens kultiske Udgangspunkt, ser, af hvilken psykologisk Nødvendighed, den er spiret.

Paa den anden Side giver den mytiske Fantasis Uformning deraf en videre Vækst, uden hvilken denne Erfaring vilde være fattig. Paa den Maade udvikles Forestillingerne, det kultiske Erfaringsstof faar Skikkelse og Form, der skabes levende Gude- og Dæmonskikkeler, de faar Navne, Sind og Sjæl og kan handle og virke.

Saaledes har ogsaa Dæmonen Vṛtra faaet personlig Form og Skikkelse. Og hvilken faar man straks at vide af Skabelsesmyterne.

Vṛtra er »fodløs«, er en Ahi, hvad der betyder Slange. At Vṛtra i det hele taget er uden Lemmer siges i R. V. 1,32,7: »Uden Hænder og uden Fødder kæmpede den mod Indra, paa dens Ryg har han slynget Tordenkilen; Studen vilde være jævnbyrdig med Tyren, vidt og bredt laa Vṛtra knust«. Ligeledes 3,30,8: »O Indra, du viden om anraabte, sønderhug du den haandlose Kunāru, den sammen med Dānu dvælende; den fodløse Spotter, den voksende Vṛtra har du, o Indra, [stedse] med Kraft ihjelslaact«, citeret i Cat. Br. 9,5,2,4.

Meget ofte forekommer Udtrykket Ahi anvendt helt alene. At der alligevel er Tale om et og samme Væsen med Udtrykkene Ahi og Vṛtra ses deraf, at Udtrykkene skifter indenfor samme Hymne med samme Motiver. Til Eksempel kan nævnes Rigvedahymnen 1,32,1-2.11.13-14:

1: »Indras Bedrifter vil jeg lovprise, disse Urbedrifter, som han har udført besiddende Tordenkilen: han dræbte Slangen, banede Vej for Vandene og splittede Bjergenes Bug«.

2: »Han dræbte Slangen, der har søgt Tilflugt paa Bjerget, Tvaṣṭṛ har forfærdiget den susende Tordenkile til ham; Vandene er med Hast løbet ned mod Havet, strømmende ligesom brølende Kører«.

11: »Vandene, der var underkastet Dæmonen og bevogtet af

Slangen, stod indesluttede, ligesom Kør [indesluttede] af den gerrige; dengang Vandenes Aabning var tillukket, saa aabnede han den, [han] der har dræbt Vrtra«.

13: »Lyn og Torden har ikke nyttet den, ej heller det Hagl og Regn, som den spredte; Indra og Slangen, de to har nu kæmpet, og den gavmilde har sejret for al Fremtid«.

14: »Hvilken Hævner af Slangen saa du, o Indra, siden Frygt indgik i dit Hjerte, da du havde dræbt [den]; forskräkket overskred du, ligesom en Ørn, nioghalvfems Floder og Himmelrummet«.

Desuden kaldes Vṛtra i denne Hymne den »förstefødte af Slanger«, Vers 3-4:

3: »Med Begær som en Tyr valgte han sig Soma, og drak af den pressede i tre Kadru-Bægre; den gavmilde tog Tordenkilen, bestemt til at slynges, og dræbte den förstefødte af Slanger«.

4: »Da du, o Indra, dræbte den förstefødte af Slanger og dertil de troldkyndiges magtfulde Troldom, idet du skabte Solen, Himlen og Morgenröden, har du sandelig ingen Fjende fundet«.

Hvor Udtrykket Ahi anvendes alene, er Indras Kamp med denne og Resultaterne af hans Sejr over ham skildret nojagtigt, som naar Navnet Vṛtra anvendes.

De vigtigste Steder, hvor Udtrykket Ahi forekommer, er — foruden de nævnte — følgende:

R. V. 1,51,4: »Du aabnede Vandenes Spærringer, den draabe-
rige Skat i Bjerget bevarede du; da du, o Indra, med Styrke
ihjelslog Vṛtra, Slangen, lod du just da paa Himlen Solen til
Skue stige«.

R. V. 1,52,10: »Endog den mægtige Himmel veg tilbage af
Frygt for Slangens Brøl, da, o Indra, din Tordenkile, medens
du var beruset af den pressede [Saft], med Kraft klovede Vṛtras
Hoved, han der trængte Himmel og Jord tilbage«.

R. V. 1,80,1: »Alene under Soma-Rusen er det, at Præsten
skaber det [guddommelige] Styrkemiddel; derfor har du, du som
er den stærkeste og som ejer Tordenkilen, drevet Slangen bort
fra Jorden ved din Kraft, straalende ved egen Herlighed«.

R. V. 1,103,7: »Det, o Indra, har du som Heltedaad fuldført,
at du opvækkede den sovende Slange med Tordenkilen; dig,
den muntre, tiljublede Fruer, Fugle og alle Guder«; med Fruer
menes vel Floderne, og Fugle er vel et Udtryk for Maruterne.

R. V. 2,11,5: »Den i Løndom beroende, gemte, skjulte, den listige i Vandene tildækket dvælende, Slangen, som har fængslet Vandene og Himlen, dræbte du, o Helt, med Heltekraft«.

R. V. 2,12,11: »Han som fandt Çambara dvælende i Bjergene i det fyrettyvende Aar, som ihjelslog Slangen, der anspændte sine Kræfter, den liggende Dānu, han er, o Mennesker, Indra«.

R. V. 2,19,2: »Berusende sig i denne Madhu sonderhuggedede Indra med Tordenkilen i Haanden den Flod-omhyllende Slange, saa at Flodernes Styrkedrikke skred frem, ligesom Fuglene til [deres] Reder«.

R. V. 3,32,11: »Du, den stærkere, dræbte Slangen, der anspændte sine Kræfter, da den havde lejret sig om [Vandenenes] Strom, du kraftfodte; Himlen kom ikke paa Højde med din Storhed, dengang da du med den ene Hofte iklædte dig Jorden«.

R. V. 4,17,1.7: (1) »Du er mæglig, o Indra, dig indrømmede Himlen og Jorden beredvilligt Overherredømmet; idet du med Kraft ihjelslog Vṛtra, lod du Floderne strømme, de som var opslugt af Slangen«. (7) »Saa snart du blev født, o Indra, hensatte du alle Menneskestammer i Skræk; med Tordenkilen sonderhuggedede du Slangen, du rige, den som laa henstrakt langs Bjergskraaningerne«.

R. V. 4,19,2.3: (2) »Som alderssvækkede sank Guderne [matte] ned, du, Indra, blev Overherren, som indebærer godt; du dræbte Slangen, der laa lejret om [Vandenenes] Strom, Veje banede du [med Plads] til alle Koer«. (3) »Den umættelige, den udstrakte, den som er sovet ind, som ikke kan vækkes og ikke vaagner, Slangen, som ligger henstrakt langs de syv Bjergskraaninger, med Tordenkilen, o Indra, klovede du den, hvor der ikke er Led«.

R. V. 5,29,3: »O Maruter, Præster, gid Indra drak af denne min smukt pressede Soma; thi da Indra havde drukket af denne, saa dræbte han Slangen og fandt til Menneskene Koer og Offerdrik«.

R. V. 5,30,6: »Disse venligtsindede Maruter synger en Sang og presser Somauren for dig; Indra besejrede med listige Anslag den listige, Slangen som lurende laa om Vandene«.

R. V. 5,32,2: »Du, o Tordenkilebesidder, lod strømme Bjergets Yver, de ved [visse] Tider indespærrede Kilder, da, o vældige Indra, du havde dræbt Slangen, som sorglos laa der, opnaaede du Styrke«.

R. V. 6,17,9.10: (9) »Endogsaa Himlen hun bojede sig for din Tordenkile, af Frygt for dens Vrede, da Indra fuld af Livskraft ihjelslog den lurende Slange paa dens Leje«. (10) »Da drejede den store Tvaṣṭṛ til dig, du mægtige, Tordenkilen, den tusindtakkede, hundredæggede, graadige, føjende sig efter din Vilje, med hvilken du knuste isønder den brølende Slange, du fremstormende«.

R. V. 6,20,2: »Den hele Guddomsfylde, ligesom Himlens, tilstodes af Guderne dig, o Indra, da du ihjelslog Vṛtra, Slangen, der havde indesluttet Vandene, du fremstormende, i Ledtog med Viṣṇu«.

R. V. 6,72,3: »Slangen, der laa om Vandene, Vṛtra, dræbte I, o Indra-Soma, Himlen bifaldt eder; Flodernes Strømme drev I frem og fyldte de mange Havstrømme«.

R. V. 8,3,20: »Ildene bortskinnede [den], Solen og Soma, Indras Saft; den vældige Slange blæste du bort fra Luftrummet, denne Heltedaad udøver du, Indra«.

R. V. 8,93,2.14: (2) »Han (Indra) som brød nioghalvfems Borge ved sin Arms Kraft og som Vṛtradræber ihjelslog Slangen«. (14) »Dengang da alle Guderne flygtede for Slangens Raseri, og Vilddyrets Vrede traf dem, —«.

R. V. 8,96,5: »Naar du lægger den som i en Rus sig bevægende Tordenkile i dine Arme, o Indra, for at dræbe Slangen, saa jubler Bjergene, Kørne og Præsterne, idet de stræber mod Indra«.

R. V. 10,113,3.8: (3) »Da du bærende Vaaben stødte sammen med Slangen Vṛtra for at kæmpe og vinde Hyldest, saa forøgede, o vældige, med dig tillige alle Maruter din udstrakte Indra-Magt«. (8) »Da formerede alle Guderne dine Tyrekraæfter ved Sangkunst forenet med Soma; Vṛtra, Slangen, overvundet ved Indras Slag, fortærede han (Indra) graadigt, ligesom Ilden Føde, med sine Tænder«.

At Vṛtra er en Slange, fremgaar ogsaa af visse Steder i Brahmanaerne. Saaledes Taitt. S. 2,1,4,5: »Indra ihjelslog Vṛtra. Den dræbte Vṛtra bandt ham med seksten [af sin Slangekrops] Bugtninger«. Jvnf. 5,4,5,3-4: »Indra ihjelslog Vṛtra. Den dræbte Vṛtra bandt ham med seksten [af sin Slangekrops] Bugtninger«. Samme Tema i Pa. Br. 13,5,22: »Indra hævede Tordenkilen

mod Vṛtra, [men] han (Vṛtra) omslyngede ham med seksten Bugtninger [af sin Slangekrop]. Han (Indra) saa denne Padastobha[-Sāman], og ved Hjælp af den viklede han [dem] af. Han (Praesten) skal synge ligesom viklende af for at bortslaa det onde«.

Vṛtra er altsaa en Slange. Man oversætter det almindeligt ved »Drage«, og selv om dette Ord er hentet fra europæisk Sagn og Digtning, er det ikke helt forkert. For den ariske betonede Erfaring er Slangen et uhyggeligt og dæmonisk Dyr, det bliver den synlige Aabenbaring for de onde Magter, der staar Livet imod, Ulivets Ide. Det er en Erfaring, der er fælles for alle ariske Folk, Kultkampen opfattes derfor mytisk som en Dragekamp. Saaledes ogsaa i det ældste Indien, det er denne Idekreds, der kommer til Orde i Udtrykkene om, at Vṛtra er en Slange. Paa dette Punkt ændrede den indiske Kultur sig siden radikalt, i det senere Indien var Slangen et meget helligt Dyr, og den fik som saadan Indpas i Religionen. I Buddhismens Skrifter skildres Slanger altid som velmenende og beskyttende Væsener, de har endda Plads i den centrale Legende i Slangekongen Mucalindas Person, der beskytter Buddha mod Maras dæmoniske Anslag. Denne Betragtning er en Arv fra den uariske urindfødte Befolkning, der paa saa mange Maader kom til at tone den indiske Kultur i dens Udvikling. Men i den ældste vediske Overlevering taler det ariske Synspunkt alene.

Lejlighedsvis faar man mere at vide om Enkeltheder i Vṛtras Fremtoning.

Vṛtras Hoved nævnes saaledes flere Gange:

R. V. 1,52,10: »Endog den mægtige Himmel veg tilbage af Frygt for Slangens Brol, da, o Indra, din Tordenkile, medens du var beruset af den pressede [Saft], med Kraft kløvede Vṛtras Hoved, han der trængte Himmel og Jord tilbage«.

R. V. 8,6,6: »Han (Indra) har med den kraftige Tordenkile, den hundredleddede, spaltet den rasende Vṛtras Hoved«.

R. V. 8,76,2: »Denne Indra, Maruternes Fælle, spaltede Vṛtras Hoved med Tordenkilen, den hundredleddede«.

Ligeledes Vṛtras Ryg:

R. V. 1,80,5-6: (5) »Den vredladne Indra, henskridende, rammer med Tordenkilen den rasende Vṛtras Ryg, fremdriver

Vandene til at strømme, straalende ved egen Herlighed». (6) »Paa [dens] Ryg slaar han ned med Tordenkilen, den hundredleddede, af Urten beruset skaffer Indra Vennerne Velfærd, straalende ved egen Herlighed«.

Og Vṛtras Kæber:

R. V.1,52,6: »Glød vælder om ham, Kraften er vakt, den, der havde indesluttet Vandene, laa slagen paa Luftrummets Bund, da du, o Indra, i et Styrt nedsllyngede Tordenkilen paa Kæberne af den, som er svær at faa Ram paa, Vṛtra«.

R. V. 10,152,3: »Ihjelslaa Rakṣasen, ihjelslaa Fjenderne, bryd Vṛtras Kæber itu, bryd Vreden hos Uvennen, der stræber at skade os, o Indra Vṛtradræber«.

Taitt. S. 1,6,12,p: »Fordriv Fjender, fordriv Angribere, sonderbryd Vṛtras Kæber«.

Vṛtras Hoved nævnes ogsaa i Pa. Br. 13,4,1: »Indra løb op til Prajāpati og sagde: »jeg vil ihjelslaa Vṛtra«. Af Metrene udførmede han for ham Kraft og Styrke, rakte ham det og sagde: »med dette skal du være i Stand (çaknuhi) [dertil]«. Det er det, der gør Çakvari-Versene til Çakvari-Vers. [Med det] kløvede [Indra Vṛtras] Isse (*sīman*). Derfor [kaldes disse Vers ogsaa] Sīmas«.

Om dette Hoved er der bevaret et Par legendariske Træk:

Taitt. S. 6,5,9,1: »Indra dræbte Vṛtra, han vristede hans Hovedskal ud, den blev til Dronakalaça[-Karret], Somaen flød fra det, det blev til [Bægeret] for de gule Hestes Betvinger«.

Samme Tema i Çat. Br. 4,4,3,4: »Han øser den (Libationen Hāriyojanagraha) i Dronakalaça[-Karret]. Nu, Vṛtra var Soma, da Guderne slog ham ihjel, rullede hans Hoved af. Det blev til Dronakalaça[-Karret]. I det flød der ligesaa meget Saft sammen, som der kunde være. Det flød over [med Saft], og denne Libation er overflydende. Saaledes fører han det overflydende til Overflod, og derfor øser han denne Libation i Dronakalaça[-Karret]«.

Vṛtras Oje har ogsaa afgivet legendariske Træk. I Taitt. S. 1,2,1,i findes følgende Formel ledsagende Salvingen af Øjnene under Indvielsen: »Du er Vṛtras Øjepupil, du er Øje-Vogteren, beskyt mit Øje«.

Taitt. S. 6,1,1,5 ledsager Øjensalvingen med følgende Kommentar: »Indra ihjelslog Vṛtra, dennes Øjepupil faldt ud, den blev til Øjensalve; naar han [,der skal indvies,] salver [sit Øje], saa udriver han sin Fjendes Øje«.

Jævnfør hermed Myten om Vṛtras Øje og Salven fra Bjerget Trikakud, Çat. Br. 3,1,3,12: »Den [Øjensalve] skal være fra [Bjerget] Trikakud. Thi da Indra ihjelslog Vṛtra, saa skabte han det Øje, som han (Vṛtra) havde, om til Bjerget Trikakud. Grunden til, at den [Øjensalve] skal være fra [Bjerget] Trikakud, er den, at han saaledes fojer Øje til Øje, derfor skal den være fra [Bjerget] Trikakud. Hvis han ikke kan faa fat i [Øjensalve] fra [Bjerget] Trikakud, saa maa det ogsaa være [Øjensalve, der] ikke er fra [Bjerget] Trikakud; thi Øjensalvens Betydning er en og samme«.

Af andre Træk nævnes Vṛtras Hud, Taitt. Br. 1,4,7,6: »Indra dræbte Vṛtra; hans (Vṛtras) Skælhud faldt af, og disse Phālguna-Planter (som kan anvendes som Erstatning for Soma) blev til«. Der anvendes Udtrykket *valka*, der baade betyder Bark og Fiske-skæl, og der sigtes vel netop dermed til den barkagtige, skællede Hud, som Ogler har.

Vṛtras Blod nævnes Taitt. Br. 3,2,9,2: »Dengang Indra dræbte Vṛtra, løb dennes Blod henad Jorden«.

Endelig nævnes som et meget karakteristisk Træk Vṛtras Brølen, Snoften eller Fnysen:

R. V. 1,52,10: »Endog den mægtige Himmel veg tilbage af Frygt for Slangens Brol, da, o Indra, din Tordenkile, medens du var beruset af den pressede [Saft], med Kraft klovede Vṛtras Hoved, han der trængte Himmel og Jord tilbage«.

R. V. 1,61,10: »Med Kraft sonderhuggedede Indra med sin Tordenkile den fnysende Vṛtra; som indespærrede Koer udloste han Floderne for at skænke [ærefuldt] Gods med vennesel Hu«.

R. V. 5,29,4: »Da fæstede han Himmel og Jord vidt adskilte, selv da han skjulte sig, fik han Vilddyret til at frygte; nedslugende Slugeren slog Indra den fnysende Dānava tilbage«.

R. V. 6,17,10: »Da drejede den store Tvaṣṭṛ til dig, du mægtige, Tordenkilen, den tusindtakkede, hundredæggede, graadige, føjende sig efter din Vilje, med hvilken du knuste isønder den brølende Slange, du fremstormende«.

R. V. 8,96,7: »Flygtende for Vṛtras Fnysen forlod alle Guderne, de som er Fæller, dig; slut Pagt med Maruterne, o Indra, [og] du skal besejre alle disse Fjender«.

Saaledes er Vṛtras ydre Fremtoning blevet udformet gennem Myterne. Det alt overvejende Element deri er Slangeforestillingen,

det ariske Dragemotiv. Men der forekommer dog ogsaa Træk, som man kunde fristes til at henføre til et firbenet Offerdyr som Udgangspunkt. Det er, naar der er Tale om Ryg, Kæber og Hoved. Det har en Slange vel ogsaa, men noget i Betoningen synes alligevel at pege paa Offerdyret. Det vigtige Motiv om Vṛtras Hoved synes bestemt at pege derpaa, Offerdyrets Hoved er ofte en vigtig Kultgenstand, der giver Anledning til Legendedannelse netop af tilsvarende Art som her (smlgn. Norden: Mimers Hoved).

Flere Træk i Skildringen af den nedlagte Vṛtra tyder ligeledes paa et nedlagt Offerdyr som Udgangspunkt. Det ses f. Eks. af Teksten Pa. Br. 9,5,7: »Indra dræbte Vṛtra. Den Soma, som løb ud af hans Næse, [blev til] de brunduskede Arjuna[-Planter]; den [Soma, som løb ud] af [hans] Omentum, da det var ud-skaaret, [blev til] de rødduskede Arjuna[-Planter]«. Omentum (*vapā*) er netop en meget vigtig Del af Offerdyret, det skæres omhyggeligt ud og behandles under Iagttagelse af strenge rituelle Former.

Vṛtralegenden knytter sig iøvrigt — som for sagt — baade til Dyreofferet og til Drikkelaget. Sikkert har Slagtofferet oprindelig været Kultens højeste Øjeblik. Men dette er i den vediske Tid saa helt og aldeles gledet over paa Drikkelaget. Slagtningen traadte helt i Baggrunden, og Legenderne herfra er saa knyttet til Myterne om Soma og Vṛtra.

Den ovenfor anførte Tekst om Vṛtras Skabelse havde endvidere følgende Udtalelse, Çat. Br. 1,6,3,9: »Danu og Danāyū tog imod ham (Vṛtra) ligesom Fader og Moder, derfor kalder man ham Dānava«. Ved dette Navn, Dānava, nævnes Vṛtra flere Gange i Rigveda nemlig flg.:

R. V. 2,11,10: »Hans, den stærkes Tordenkile bragede, da Menneskenes Fælle brændte Menneskenes Uven til Døde; han gjorde den snedige Dānavas Trolddom magteslos, da han havde drukket af den pressede [Soma]«.

R. V. 5,29,4: »Da fæstede han Himmel og Jord vidt adskilte, selv da han skjulte sig, fik han Vilddyret til at frygte; nedslugende Slugeren slog Indra den fnysende Dānava tilbage.«

R. V. 5,32,1: »Brønden opbrød du, Kildeløbene lod du strømme, du bragte de indestængte Flodbølger til Ro; da du,

o Indra, aabnede den mæglige Klippe, lod du Vandløbene strømme, og Dānava dræbte du«.

Navnet Dānu anvendes ogsaa om Vṛtra nogle enkelte Gange, flg.:

R. V. 2,11,18: »Tiltag dig Styrke, Helt, ved hvilken du nedhuggede Vṛtra, Dānuen, Edderkoppe-Ætlingen; Lyset aabnede du for Arierfolket, Indra, til venstre Side bosattes Dasyufolket«. Her benævnes Vṛtra desuden »Edderkoppe-Ætling« (*aurṇavābha*), et Tilnavn, som synes at være overført fra Dæmonen Ahīçuva.

R. V. 2,12,11: »Han som fandt Çambara dvælende i Bjergene i det fyrrætyvende Aar, som ihjelslog Slangen, der anspændte sine Kraefter, den liggende Dānu, han er, o Mennesker, Indra«.

R. V. 4,30,7: »Hvor var du dog — o Vṛtradræber, Gavegiver — i højeste Grad grebet af Vrede, dengang da du besejrede Dānu«.

R. V. 1,32,9 nævner Dānu som Navn for Vṛtras Moder, der sammenlignes med en Ko: »Vṛtramoderen blev den, hvis Kraefter er underlegne, Indra slyngede Mordvaabnet mod hende; Moderen var øverst, Sønnen nederst, Dānu ligger som en Ko med sin Kalv«. Jævnfor 3,30,8: »O Indra, du viden om anraabte, sønderhug du den haandløse Kunāru, den sammen med Dānu dvælende«.

Hvad disse legendariske Tilnavne til Vṛtra betyder, fortaber sig ganske i det dunkle. Naturligvis har de haft en bestemt Mening, men det er aabenbart i en fjern Fortid, og de sparsomme Spor, denne Tradition har levnet i den vediske Overlevering, er for faa og uklare til at tillade noget Forsog paa Fortolkning.

Et enkelt isoleret Sted i Rigveda bruges Udtrykket »Vildsvin« (*varāhu*) som Benævnelse for Vṛtra:

R. V. 1,121,11: »De to Lysflader, Himmel og Jord, store og uden Hjul, tiljubler dig, Indra, ved Værket; du, den vældige, fik med Tordenkilen Vildsvinet Vṛtra, der [vogtende] ligger ved Strømmene, til at sove [Dødens Søvn]«.

Da denne Sammenstilling af Vṛtra og Vildsvin ellers ikke forekommer, ligger det nær at antage, at den paa løst Grundlag er overført fra en anden Mytekreds, der har fortalt om Indras Kamp med et Vildsvin. En saadan Myte dukker ogsaa antydt-

ningsvis frem i forskellige Tekster¹, og i dem forekommer overhovedet ikke Hentydning til Vṛtra.

I Tilknytning til Skabelsesmotivet følger Motivet om, hvordan Vṛtra straks breder sig over hele Verden og tilegner sig alt, hvad der er værdifuldt.

Denne Vṛtras Voksen omtales i Skabelsesmyterne:

Çat. Br. 1,6,3,11: »Og fordi han (Tvaṣṭṛ) sagde: »du skal vokse«, derfor voksede han (Vṛtra) en Pilelængde til Siderne og en Pilelængde fremad; han trængte det vestlige Ocean tilbage, foruden det østlige, og i den Udstrækning han voksede, i samme Omfang opaad han tillige [al] Føde«.

Taitt. S. 2,4,12,2: »Denne (Vṛtra) voksede til alle Sider en Pilelængde, han tilhyllede disse Verdener. Det at han tilhyllede (vr) disse Verdener, det er det, der gør Vṛtra til Vṛtra«.

Taitt. S. 2,5,2,2: »Han (Vṛtra) voksede til alle Sider en Pilelængde, han tilhyllede disse Verdener. Det at han tilhyllede (vr) disse Verdener, det er det, der gør Vṛtra til Vṛtra«.

Disse Tekster er Myte, men det legendariske er netop her

¹ Teksterne, der øjensynlig til Baggrund har en Myte om Indras Kamp med Vildsvin, har tillige et Sidemotiv om Viṣṇu, der stjæler kogt Grød. R. V. 1,61,7: »Umiddelbart ved hans (Indras) Moders Safter (enten at opfatte som Moderens Mælk, i Bet.: da han var sped; eller savana i Bet. Somapresninger, Somafest), da den store havde drukket Drikken, [spist] de gode Spiser, stjal Viṣṇu som den stærke den kogte [Spise], [og] Skytten saarede Vildsvinet gennem Bjerget«; 8,69,14: »Thi den stærke Indra triumferer over alle Fjender; som Yngling gennemskød han [Vildsvinet], Grøden, som blev kogt hinsides Bjerget, [stjal Viṣṇu]«; 8,77,6,10: (6) »Han (Indra) slyngede ud af Bjergene — [mens] han (Viṣṇu) holdt den kogte Grød — Indra, den velrettede Pil«; (10) »Alle disse Ting bragte Viṣṇu, den viadtudskridende, hid, udsendt af dig: hundrede Bøfler, den i Mælk kogte Risgrød, Indra [skod] Vildsvinet Emusa«; 8,96,2: »Bjergenes forenede tre Gange syv Rygge er gennemskudte af Skytten endda paa egen Haand; hverken nogen Guddom eller dødelig vilde være i Stand til at overgaa det, [nemlig] de Ting som den fuldvoksne Tyr har udført«; Taitt. S. 6,2,4,2: »Offeret flygtede fra Guderne, efter at have antaget sig Viṣṇus Skikkelse. Det indgik i Jorden. Guderne greb hverandre i Hænderne og søgte efter det. Indra kom forbi lige ovenover det. Det sagde: »hvem er det, som gik forbi lige ovenover mig?«. »Jeg er den, som rammer i det svært tilgængelige, men hvem er du?«, [svarede han]. »Jeg er den, som henter fra det svært tilgængelige«, [lød Svaret]. Det (Offeret) sagde [igen]: »du kaldte dig den, som rammer i det svært tilgængelige, der er et Vildsvin, som hedder Vāma-moṣa (»Rigdoms-Raner«), og som hinsides de syv Bjerge vogter Asuraernes Skat, som bør vindes, dræb det, hvis du er den, som rammer i det svært tilgængelige«. Han (Indra) rev et Bundt Darbha-græs op, gennemboredde de syv Bjerge og dræbte det. [Dernæst] sagde han: du kaldte dig den, som henter fra det svært tilgængelige, hent du saa dette [Offer]«. Saaledes bragte Offeret dem (Guderne) Offeret, og det at de vandt Asuraernes Skat, som bør vindes, det alene er det, som gør Vedien til det den era. — Se iøvrigt »Vedische Studien«, III, Pg. 67. Dette Motiv hører til de dunkle Punkter i den vediske Mytologi og har endnu ikke faaet sin Opklaring.

meget stærkt, der er ligefrem rituelt Præg i Skildringen. Der siges, at Vṛtra voksede en »Pilelængde« (*iṣumāṭra*) i alle Retninger. Man oversætter det almindeligt ved: »et Pileskuds Længde«, nemlig saa langt som en afskudt Pil flyver. Denne Betydning tillægges der her Udtrykket af de indiske Kommentarer, medens den almindelige Betydning af det anvendte Udtryk ellers blot er »en Pils Længde«, et bestemt Maal, der opgives til c. tre Fod (jvnf. Cat. Br. 6,5,2,10).

Hvis man ikke hælder til den Mytefortolkning, der i Myterne ser Genfortællinger eller Gendigtinger af kultiske Realiteter, vil man være tilbøjelig til at foretrække Oversættelsen »et Pileskuds Længde«. Man faar saaledes en Dæmon af en ganske anselig Størrelse, som der er en umiddelbar Mening i at frygte. Uheldigvis bryder dette Forsøg paa at faa en vis almen, i sig selv hvilende Fornuft ind i Digtningen straks efter sammen. For det siges jo umiddelbart efter i ovenanførte Tekst: »han (den voksende Vṛtra) trængte det vestlige Ocean tilbage, foruden det østlige«. Oceanerne er Verdens Grænser hver til sin Side, saa maalt med denne Kraftanstrengelse samtidig at trænge dem tilbage er selv en Dæmon paa to Pileskuds Længder jo en ganske ubetydelig Spirrevip. Thi man maa formode, at de vediske Indere selv har været af den Opfattelse, at der var mere end to Pileskuds Længder mellem Verdenshjørnerne. Man kan naturligvis mene, at Inderne er tilbøjelige til at overdrive og ikke havde klare og præcise Forestillinger. Det er der nu intet, der tyder paa. De vediske Indere havde ganske klare, præcise og logiske Forestillinger, disse er bare af en anden Art end vore.

Alle disse Vanskeligheder forsvinder, saa snart man i disse mytiske Træk ser Gengivelser af kultiske Realiteter. Saa behøver man heller ikke at være bange for at oversætte det anvendte Udtryk ved Betydningen »en Pils Længde«, nemlig tre Fod. Dette er ganske vist betydeligt mindre i Metermaal, men samtidig peger det paa et symbolsk-dramatisk Indhold, som netop svarer til den verdensomspændende Udbredelse, som den voksende Vṛtra faar, og som det øjensynligt netop er Mytens Hensigt at fortælle om.

Man maa tilbage til det Synspunkt, at de Erfaringer og Forestillinger, som her gives i mytisk Klædebon, tager deres Udgangspunkt fra Kultpladsen og helt igennem skal forstaas ud fra det

Indhold og den Betydning, som er nedlagt i Kulten og i den kultiske Festplads. Saa er der en klar Mening i den Forestilling, at der opstaar en Dæmon, der vokser tre Fod til Siderne. Saa ligger der netop i dette en verdensomspændende Katastrofe.

Det vil da sige, at Dæmonen har bredt sig ud over Helligstedet paa Festpladsen. Dette er nemlig »af Mandsmaal« (Cat. Br. 1,2,5,14), og en Dæmon, der vokser en Pils Længde til Siderne, har altsaa ganske overvældet det. Dermed er det ogsaa givet, at Dæmonen har omspændt hele Verden. Det følger af sig selv, naar man erindrer det Betydningsindhold, der — som tidligere anført — ligger i Kultstedet.

Myten om Vṛtras Voksen til kolossale og katastrofale Dimensioner er saaledes Legende, tager sit Udgangspunkt i det Verdendrama, som er foregaaet paa Kultpladsen og finder Sted i Deltagernes Sind. Det er naturligvis en Fortsættelse til det forudgaaende Moment, Stemningen og Følelsen ved, at det dæmoniske i sin egen Magtfuldkommenhed pludselig fremstaar i det rituelle Drama.

Dette Motiv spiller en vis Rolle i Mytedigningen, naturligt nok, det er jo Fortællingen om Vṛtras Herredomme, at han havde Livet og Lykken i sin Vold, Optakten til Dæmonkampmotivet.

Det findes forskellige Steder i Rigveda:

R. V. 10,49,6: »Jeg er den, som sonderbrod Navavästua, Dāsaen med den hoje Vogn, ligesom [jeg] som Vṛtradraeber [sondrede] Vṛtradæmonerne, da jeg grundigt skaffede ham, der gjorde sig større og bredte sig, [bort] til Lysets Rum i det fjerne ved den yderste Grænse af Luftrummet«. Det er Indra, der taler i Strofen.

Hvorfor det ogsaa siges om Indras Sejr:

R. V. 10,104,10: »Kraftig, heltemodig, en Lovsang værdig er Indra, ja ogsaa den mælkerige Ko lovpriser den viden om anraabte; han forjog Vṛtra og skaffede frit Rum, den stærke, Hjælperen, besejrede de fjendtlige Hære«.

R. V. 1,80,4: »Du, Indra, har slaaet Vṛtra væk fra Jorden og fra Himlen; lad nu disse Vandene strømme ned, fulde af Livskraft, ledssaget af Maruterne, straalende ved egen Herlighed«.

R. V. 2,11,5: »Den i Løndom beroende, gemte, skjulte, den listige, i Vandene tildækket dvælende, Slangen, som har fængslet Vandene og Himlen, dræbte du, o Helt, med Heltekraft«.

R. V. 8,3,20: »Ildene bortsinnedde [den] (Vṛtra), Solen og Soma, Indras Saft; den vældige Slange blaeste du bort fra Lufrummet, denne Heltedaad udover du, Indra«.

I Çat. Br. 1,1,3,4 siges: »Vṛtra laa og tilhyllede hele denne Verden (*idam*), det som her [udstrækker sig] mellem Himmel og Jord. Og fordi han laa og dækkede hele denne Verden, derfor er hans Navn Vṛtra (*vṛ*, at dække)«. Det er fristende hermed at sammenholde Teksten Çat. Br. 3,9,4,18: »Han banker [Somaen med Formlen]: »frygt ikke, skælv ikke«; det er, at han siger: »vær ikke bange, skælv ikke, N. N. slaar jeg, ikke dig«. »Tiltag dig nærende Kraft (*ūrj*)«; det er, at han siger: »tiltag dig Saft (*rasa*)«. »I to Skaale, som er faste, vær faste, antag jer nærende Kraft«; nogle siger: det er just disse to Pressebrædder (*phalaka*), som der hentydes til. Hvad saa, hvis man [ved et Uheld under Bankningen] kom til at sonderbryde disse Planker? Det er jo disse to, Himmel og Jord, der skælver for den hæyede Tordenkile (d. v. s. for Pressestenen). Just for disse to, Himmel og Jord, forsoner han nu dette, og saaledes forsonet gør det (Offeret) dem ingen Skade«. Himmel og Jord, det kan rituelt være de to Pressebrædder. At Vṛtra er placeret her fører lige ind til det centrale Ritusmoment.

Endvidere fortælles der i Myten, at Vṛtra med Umættelighed opaad, hvad der fandtes af Føde:

Çat. Br. 1,6,3,11-12: »Og i den Udstrækning han (Vṛtra) voksede, i samme Omfang opaad han tillige [al] Føde. Om Formiddagen bragte Guderne ham Føde, om Middagen Menneskene og om Eftermiddagen Fædrene«.

Ogsaa denne Tekst har et rituelt Præg. At Guderne, Menneskene og Fædrene bragte Vṛtra Føde om Formiddagen, Middagen og Eftermiddagen kan have sin kultiske Genpart i de tre Somapresninger.

I R. V. 4,19,3 kaldes Vṛtra »den umættelige«. Dette Motiv om Vṛtra som den umættelige Opspiser af Føde synes at have spillet en vis Rolle. Det betyder, at Dæmonen som en af de mange Ulykker, han bringer med sig, foraarsager Sulten, eller er Sulten selv. Det fremføres i nogle Tekster, flg.:

Çat. Br. 1,6,3,17: »Han (Vṛtra) sagde: »kast ikke [Tordenkilen] mod mig, du er nu det, som jeg [var før], sønderdel mig blot, lad mig ikke [vedblivende] være paa denne Maade«. Han

(Indra) sagde: »du skal være min Føde«. »Javel«, [svarede han]. Derefter kløvede han ham i to Dele, og hvad der af ham var mættet med Soma, det omskabte han til Maanen, og hvad der af ham var dæmonisk, dermed hjemsøgte han disse Skabninger som [deres] Mave. Derfor siger man: »Vṛtra var dengang en Oppsiser af Føde, og Vṛtra er det endnu«. Thi naar nu denne [Maane] bliver fuld, saa er det af denne Verden at den fyldes, og naar disse Skabninger kræver Føde, saa er det til denne Vṛtra, Maven, at de bringer Tribut. Den, der paa denne Maade kender Vṛtra som Fødespiseren, han bliver selv en Fødespiser«.

Taitt. S. 2,4,12,6-7: »Han (Vṛtra) sagde: »kast ikke [Tordenkilen] mod mig, jeg vil give dig det, hvorved jeg er denne Verden«. »Nuvel«, svarede han (Indra). »Lad os slutte en Pact«, [sagde Vṛtra,] »lad mig indgaa i dig«. Han (Indra) svarede: »hvis du indgaar i mig, hvordan vil du saa fortære mig?«. »Jeg vil opflamme dig, jeg vil indgaa i dig til Fortæring for dig«, sagde han. Vṛtra indgik i ham. Vṛtra er Maven, og Sult er i Sandhed Menneskets Fjende. Den som ved dette, han ihjelslaar Fjenden Sult«.

Her er det oprindelige Indhold i Motivet øjensynligt noget afsvækket, Formen er af en senere Karakter fra det Tidspunkt, hvor den gamle mytiske Tradition løber ud i det, man kalder »folkelige Forestillinger«, d. v. s. da den kultiske Realitet bag Udtrykkene ikke gjorde sig saa stærkt gældende mere. Vṛtra opfattes i denne Betydning som identisk med en sulten Mave, Sultfornemmelsen.

At Vṛtra straks efter sin Tilblivelse tilegnede sig alt, hvad der er godt, lykkeligt og værdifuldt, fandt Udtryk i Skabelsesmyten med følgende Ord: »Han (Vṛtra) kom straks i Besiddelse af Agni og Soma, af al Viden (*vidyā*), al Ære (*yacṣas*), al Næring (*annā-dya*) og al Lykke (*çrī*)«.

Disse Ord er præcise Udtryk for, hvad de vediske Indere ansaa for de højeste Livsværdier, de Realiteter, der tilsammen udgjorde en menneskelig og lykkelig Tilværelse.

Desuden nævnes Agni og Soma, og de kommer endda først i Rækken. Dette Træk, at Vṛtra straks kom til at besidde Agni og Soma, fremgaar ogsaa af andre Tekster.

Saaledes Taitt. S.'s Version af Skabelseslegenden, 2,4,12,2: »Saa meget, som der nu enten var paa Hæld, eller som der var ovenover Ilden (af den Soma, som Tvaṣṭṛ slængte paa Ilden),

idet det blev til en Skabning (Vṛtra), kom det i Besiddelse af Agni og Soma». Og 2,5,2,2: »Idet han (Vṛtra) skabtes, kom han i Besiddelse af Agni og Soma».

Ligeledes Kauṣ. Br. 3,6: »Hvad det angaar, at han ofrer til Agni og Soma ved Fuldmaaneofferet: Agni og Soma befandt sig inde i Vṛtra, mod disse to kunde Indra ikke slynge Tordenkilen; for dem indstiftede han denne Offerandel (en Offerkage) ved Fuldmaaneofferet». Og 15,2: »Agni og Soma befandt sig inde i Vṛtra, mod disse to kunde Indra ikke slynge Tordenkilen; de kom ud til denne Offerandel og den, som er deres ved Fuldmaaneofferet».

Ligesom det fremgaar af Teksterne om selve Kampen:

Çat. Br. 1,6,3,13: »Medens Indra nu saaledes for frem forfølgende [Vṛtra], rettede han indtrængende Ord til Agni og Soma: »I tilhører mig, og jeg tilhører jer, denne [Vṛtra] er ikke [noget] for jer, hvorfor understotter I dog denne Dasyu imod mig, vend over til mig»».

Taitt. S. 2,5,2,2-3: »Agni og Soma sagde: »kast ikke [Tordenkilen], vi er herinde [i Vṛtra]». »I tilhører mig», svarede han, »kom over til mig»».

Mytisk er dette ganske logisk. Vṛtra blev til, idet Tvaṣṭṛ udøvede bagvendt Kultus, Trolddom, med en Somarest, som han med en Forbandelse liberede i Ilden (Agni). Derfor besidder Vṛtra straks Soma og Agni, ikke til Lykke, men til Fordærvt. I Virkeligheden er det samme Motiv som før, Vṛtras Herredømme, blot belyst paa en anden Maade. Agni og Soma er nemlig de største og mest betydningsfulde Kultguddomme. Vṛtras Besidden af dem betyder, at han har bemægtiget sig hele Kulten, det Kraftcentrum, hvorfra Livet og Verden udgaar. Intet kunde i højere Grad udtrykke hans altomfattende Sejr og Magt.

At i det hele taget alle velsignelsesrige og værdifulde Ting — eller det, der betinger disse — kom til at rummes i Vṛtra, har ogsaa faaet en anden Formulering:

Çat. Br. 5,5,5,1: »I Begyndelsen var alt, hvad der er her [paa Jorden], nemlig Rigveda, Yajurveda og Sāmaveda, i Vṛtra». Jævnfør Taitt. S. 2,4,12,7 Slutningen: »Alt hvad der er her [paa Jorden], det gav han (Vṛtra) ham (Indra): Hymnerne (*ṛc*), Melodierne (*sāman*) og Formlerne (*yajus*)».

Man maa her huske paa, hvad de kultiske Ord og Hymner

betyder. De er Kulten selv, Forudsætningen for Livet og Verden, og kan derfor nævnes som et sammenfattende Udtryk netop for »alt, hvad der er her paa Jorden«, og man kunde tilfoje: for alt, hvad der vil blive til.

Disse nu nævnte forskellige Temaer for et og samme Motiv findes der ikke meget om i Rigveda. Motivet selv findes der dog i høj Grad, og naar endda maaske her — ihverfald hvad Udtrykkets Højstemthed angaar — sin fuldeste Blomstring. Men det har en ganske særlig tematisk Form. Legenden om Vṛtras Erobring af Verden og Tilegnelse af alt det velsignelsesrige og frugtbare er i Rigvedahymnernes mere poetiske Genfortælling blevet til Temaet om, at Vṛtra tilegnede sig Vandene og holdt dem i sin Magt.

Da det hører til de mest besungne Motiver i Rigveda, Indra og Vṛtras Kamp, findes det talrige Steder, hvoraf nogle enkelte her skal anføres:

I R. V. 1,32,8 siges om Vandene: »de, som Vṛtra i sin Vælde indesluttede«, og i Vers 11: »Vandene, der var underkastet Dæmonen og bevogtet af Slangen, stod indesluttede, ligesom Kør [indesluttede] af den gerrige«.

I 1,121,11 nævnes: »Vṛtra, der [vogtende] ligger ved Strommene«. 2,11,9: »Vṛtra, den listige, som [vogtende] laa ved den store Strom«. 3,32,11: »Slangen, der havde lejret sig om [Vandenes] Strom«. 4,16,7: »Vṛtra, der havde indesluttet Vandene«.

I 4,17,1 siges om Vandene: »de, som var opslugt af Slangen. At Vṛtra havde skjult Vandene i sig fremgaar ogsaa af en anden Tekst, 1,54,10: »Mørket stod der, Vandenes skjulende Hvælving, Bjerget i Vṛtras Indvolde; dem slaar Indra, Floderne omgivet af [Kroppens] Dække, alle i Følge nedad i Styrt«. Denne Udforfning af Temaet er dog en Undtagelse, det almindelige er, at Vandene var indesluttede, fængslede.

I 4,19,2 siges: »Slangen, der laa lejret om [Vandenes] Strom«. 5,30,6: »Slangen, som lurende laa om Vandene«. 6,20,2: »Slangen, der havde indesluttet Vandene«. 6,72,3: »Slangen, der laa om Vandene«. 9,61,22: »Vṛtra, der havde indesluttet de mægtige Vand«. 2,14,2: »Vṛtra, der havde indesluttet Vandene«. 2,19,2: »den Flod-omhyllende Slange«. 1,52,2: »Vṛtra, der havde indesluttet Floderne«. 8,12,26: »Vṛtra, der indesluttede Strommene«.

I 10,113,6 siges: »Den vældige [Indra] sonderhuggedede med Kraft Vṛtra, som holdt Vandene [tilbage] og tilhyllede [dem] med Mørke«.

Temaet udtrykkes ogsaa i visse Tilnavne til Vṛtra. I 3,33,6, siger Floderne selv om deres Befrielse: »Indra aabnede os Vej, med Tordenkilen i Arm bortslog han Vṛtra, Flodernes Ring-spaerring (*paridhi*)«. I 2,17,6 siges der: »Egnet for ham (Indra) og Armene er den (Tordenkilen), som Faderen forfærdigede af alt skabt, af al Rigdom, med hvilken Tordenkile han kastede Vandsækken (*krivi*) ned at ligge paa Jorden, idet han mægtigt larmende slog den«. Og 1,52,5 og 14: »Ham, der i Rus kæmpede med Regntyven (*svavṛṣṭi*, ordret: den, der holder Regnen for sig selv), ham tilflod der Vederkvægelser som [Stromme] ilende i et Styrt«, og: »ligesom ogsaa du alene har skabt alt andet for den, der i Rus kæmpede med Regntyven«.

Af disse Tekster fremgaar det tydeligt nok, hvad man skal forstaa ved Vandene. Det er Floderne, Strommene, der gor Landet frugtbart og beboeligt, og det er Regnen, der betinger Vækst og Afgrøde.

Man har tidligere været tilbojelig til udelukkende at betone den sidstnævnte Side af Temaet, Vandene som Regnen, og der-udfra tydet Vṛtra f. Eks. som en speciel Tørkedæmon, medens hele Dæmonkampmotivet saaledes bliver Udtryk for en saakaldt Regnmagi. Eller tydet Vṛtra som Skyen, Regn- eller Torden-skyen, og Kampen som det heftige Uvejr, der indleder det vel-gorende Regnvejr. Man forledes let dertil, naar man lader de senere indiske Teologers Udlægninger være Basis for Forstaaelsen. Men det bør erindres, at der mellem den primitiv-antike vediske Tidsalder og denne senere Teologi ligger et Kulturskred, en dybtgaaende Omvæltning i selve Grundlaget, det er to Epoker, hvis Erfaringer indbyrdes er inkommensurable. Disse senere Udlæggeres Fortolkninger har derfor ikke større Interesse end f. Eks. den, man kan tillægge de stoiske Filosoffers Forsøg paa at forklare den gamle græske Religion ved at evolvere en »Natur-mytologi« over de gamle religiøse Traditioner; og i Virkeligheden repræsenterer de nojagtig samme Trin i Udviklingen.

Udelukkende at tyde de af Vṛtra indespærrede Vande som Regnen og hele Mytemotivet som et Udtryk for Regnkult, er en

ensidig Fortolkning, som slet ikke svarer til den centrale Plads, som Indra-Vrtrakampen indtager i den samlede Kultus og Mytologi. Naturligvis hører Regntemaet med, men det er kun en enkelt Side af Motivet.

Det er i det hele taget mod primitiv-antike Kulturers Psykologi at grunde Kultens Hovedtema paa en saa speciel Ting som Hensynet til Regn. Tingene hører her uvilkaarligt sammen i større og mere omfattende Helheder.

Der kan næppe være Tvivl om, at man skal opfatte »Vandene« paa bred Basis, se dem som en Syntese af det Vand, der rinder i Strømmene paa Jorden, og det Vand, der befrugtende regner fra Himlen, og forstaa derved den samlede Helhed af frugtbargørende Velsignelse, der betinger Livets Vækst. Det er i Overensstemmelse med de Tanker, der gennemgaaende i Rigveda knyttes til Vandstrømme og Regn.

Hvorfor det nu er Tilfældet, at Motivet om Vrtras Herredømme i Rigveda saa absolut og gennemgaaende er holdt i denne tematiske Form — Indeslutningen af Vandene — er et af de Punkter i den vediske Mytologis Vækst, som det vil være meget vanskeligt at faa fuld Klarhed over.

Man kunde fristes til at mene, det er fordi, det er den ældste Form. Det er dog ikke sikkert, meget af Brahmanaernes Legende-stof er fuldt saa gammelt som det rigvediske, og ofte overleveret i en legendarisk oprindeligere Form, fordi det har bevaret den noje Tilknytning til Ritualet.

Saa kunde man mene, det er af digterisk Konvention, saaledes maatte Motivet nu engang formes, naar det skulde udtrykkes i Hymner. Det er der sikkert noget om. Poesien i primitiv-antike Kulturer gaar altid ad bestemt afstukne Baner. Men disse har naturligvis igen deres bestemte Aarsager.

Problemet bliver yderligere tilspidset, naar man danner sig et samlet Overblik over, hvilken Rolle Vandene spiller i Brahmanaernes Mytologi. Thi medens det viser sig, at det rigvediske Tema om Vandene ikke finder megen Genklang i Brahmanaerne, saa har disse — som det skal udvikles senere — et andet Tema om Vandene, som der til Gengæld kun er sparsomme Spor af i Rigveda. Her er Vandene ikke passive Objekter for Erobring, der bliver udfriet udefra, men er selv aktive Deltagere i Dæmon-drabet.

Det ene Synspunkt behøver nu ikke at udelukke det andet, de kan godt være jævnsides og lige oprindelige, det kan være samme Realitet, der imidlertid er set ud fra forskellige kultiske Aspekter, og derfor ogsaa mytisk faar forskellig Karakter og Udforfning.

Problemet bliver maaske delvis klart, naar man dertil erindrer, at disse to foreliggende Arter af Overleveringen betegner to forskellige Arter af Præsteskab. Rigveda har faaet sin Form, og er overleveret gennem Hymnepræsterne, Brahmanaerne af Ritualpræsterne. Saadanne Fagpræsteskaber er indadtil fast sammensluttede om deres Tradition og ikke indstillet paa gensidigt Samarbejde.

Hertil kommer Konventionens Betydning for Overleveringens Form. Hymnepræsterne, hvis højeste Funktion det er at lovprise Indras Heltegerninger, udvikler et bestemt Tema om Vandene, som netop udhæver denne Lovprisning, og udarbejder ikke andre Temaer.

Ritualpræsterne, som staaer i nærmere Kontakt med den rituelle Handling, er mere bundet af den praktiske Rolle Vandet spiller heri — idet Vandet er aktivt medvirkende i den Ritus, der inkluderer Dæmonkampen — de hæfter sig ved et andet Tema om Vandene og bliver helst staaende ved det. Da nu Vandene efter deres Opfattelse ikke først og fremmest skal indgaa i Motivet om Vṛtras Tilegnelse af alt det velsignelsesrigt — nemlig som et Udtryk for dette — bevarer de Overleveringen om andre mytiske Udtryk for denne Realitet, alle de tidligere anførte Udtryk.

Men Hymnepræsterne, som ikke beskæftiger sig med andre Vrtradarbære end Indra, optager ikke Temaet om Vandene i denne Rolle, og føres derved antitetisk til at uddybe det givne Tema om Vandene som det store Udtryk for alt godt og velsignelsesrigt — Størrelser som imidlertid er passive Erobringssobjekter for Vṛtra — paa Bekostning af alle de andre mytiske Udtryk for samme Realitet.

Som det fremgaar af de nu anførte Tekster omtales der i Fortællingerne og Digtningen om Vṛtra en Række Ting, som denne straks efter sin Tilblivelse og Voksen-op bemægtiger sig: al Viden, al Ære, al Føde, al Lykke, Agni og Soma, Rigveda,

Yajurveda og Sāmaveda, »alt, hvad der er her paa Jorden«, og endelig Vandene.

Alle disse Ting udtrykker paa forskellig Maade det samme; Lykken, Velsignelsen, Livet selv. At Vṛtra bemaeglicher sig disse Ting, det er Motivet om Vṛtras Herredømme og Magt.

Ogsaa dette er Legende, mytisk Genfortælling af en kultisk Realitet. Det hører med til det Drama, som Deltagerne har oplevet under Handlingerne paa den kultiske Festplads. Der har været en følelsesmæssig Situation, hvor man oplevede, at Grunden skred bort under Fodderne, alt var tabt, Dæmonen, der havde faaet Indpas i det helligste, havde rejst sig i katastrofal Vælde, havde tiltaget sig Herredømmet over Livets Kraftcentrum, og herskede derfor ene og ubetinget i Universet, alt stod overfor Mørke og Undergang.

Dette Moment er fremgaaet af en indre Nødvendighed i Dramaet. Det har sin logiske Plads. Man spiller Dæmontemaet helt ud til det yderste som en Optakt til og Begrundelse for det, som følger efter, Kultens alvorligste og højeste Øjeblik, selve Dæmonkampen.

Kampen.

Med Dæmonens fuldstændige Sejr, med Lykken og Livet totalt i Undergangens Vold, vender den dramatiske Situation sig. Nu har man paa Kultpladsen det dæmoniske repræsenteret i dets højeste Form, dets mest omfattende Formaaen, nu kan man ramme det med det haardeste Slag. Tidspunktet for Opgør er inde, man skrider til Angreb.

Mytologisk udtrykkes det ved, at der fremstaar en Gud, der tager Kampen med Vṛtra op. Denne Gud er Indra.

Guderne i primitiv-antik Kultus er Kultens Kraefter; og Kraefterne i Kulten er de menneskelige Kraefter. Guderne har ingen Eksistens uden for Kulten. De er Kraften i Kultens forskellige Momenter eller Aspekter, de bliver til og virker under Kultdramaets Udfoldelse, og kun saa længe Kulten varer. Hvis man vil i Forbindelse med Guderne, maa man altsaa udføre Kulten; og hvis man vil have Guderne til at virke, maa man udføre Kulten.

Guderne fremstaar da til bestemte Opgaver i Kulten, og under

Løsningen af disse Opgaver udfoldes de i deres fulde Kraft, bliver selv til.

Dette dobbelttydige Forhold, at Guden fremgaar, fordi han er identisk med den Kraft, der nu skal handle og virke i det forestaaende Led af Dramaet, og saa det, at først den fuldendte Udførelse af dette Led gor ham til det, han skal være, er hans Tilblivelse, har sat sine tydelige Spor i de mytiske Fortællings-træk om Indras Skabelse. Thi disse Træk grupperer sig om to Temaer. Det ene, at Indra skabes før Kampen og med Kampen for Øje. Det andet, at Indra fodes under eller efter Vṛtrakampen, eller at hans Tilblivelse noje er knyttet til Vṛtrakampens Følger.

Paa dette Sted skal kun det første Tema omtales, det andet hører naturligt til i den Række af Skabelsesmotiver, som følger efter Dæmonkampen.

Der er nu først nogle Brahmana-Tekster:

Taitt. Br. 2,2,10,1: »Prajāpati skabte Indra som den alleryngste af Guderne. Han sendte ham ud [med Ordene]: »gaa bort, du skal være disse Guders Overherre«. Til ham (Indra) sagde Guderne: »hvem er du? vi er bedre end dig«.

Taitt. Br. 2,2,7,2: »Prajāpati skabte Guderne og Asuraerne. Han skabte [dem] ikke tillige med Indra. Derfor sagde Guderne [til ham]: »skab Indra for os«. Han saa Indra som sit eget Selsv. Han skabte ham«.

Taitt. Br. 2,2,3,3-4: »Prajāpati skabte Guderne og Asuraerne. Han skabte [dem] ikke tillige med Indra. Derfor sagde Guderne [til ham]: »skab Indra for os«. Han sagde: »ligesom jeg skabte jer ved Tapas, saaledes skal I [selv] skabe Indra«. De opflammede da Tapas [i dem sely]; de saa Indra som [deres eget] Selv. Til ham sagde de: »du skal fødes«. Han sagde: »hvilken Offerandel vil jeg blive født til?«. »Til Aarstiderne, Aaret, Skabningerne, Kvaæget, til disse Verdener«, sagde de«.

Det fremgaar af disse Tekster, at Indra skabes senere end de andre Guder. Det betyder, at Indra skabes til et bestemt Formaal, som de andre Guder ikke var mægtig, og hænger sammen med Motivet om, at det var gaaet de andre Guder galt i Drage-kampen, men saa kom Indra til, og Situationen vendte sig. Den sidst anførte Tekst er særlig interessant; trods det, at den er set gennem en senere Tids Mentalitet — hertil hører Prajāpati og den specielle Betoning af Tapas — skinner dog det antike igen-

nem: man udfører Kult, akkumulerer Kultkraften, og saa bliver Guden til og virker. »Guderne«, d. v. s. Menneskene i Kulten frembringer selv Indra som en Forlængelse og Intensificering af deres egen Energi og Vilje.

At Indra fremstaar til dette Moment, Dæmonkampen, betyder ikke, at han ikke har været til Stede tidligere i Kulten. Guderne, Kultens Kræfter, er naturligvis til Stede fra først til sidst. Som før omtalt er Indra identisk med det aktive, handlende i Kulten, det virker lige fra første Begyndelse, hvert lille Led af Offeret rummer jo Dæmonkampen paa den ene eller anden Maade. Men det kan være mere eller mindre udtalt, det træder i Baggrunden, naar Ritualet udfolder andre Sider, f. Eks. det etiske eller frugtbargørende. Men saa snart Dæmonkampmotivet tager til, stiger det aktive i Styrke, og under det Moment, hvor Dæmonkampen spilles helt ud, er det aktive førende. Dette er Indras særlige Sfære, de skikkelsesdannende Træk, hvormed den mytiske Fantasi udformer Kultens aktive Kraft til Guden Indra, tager herfra deres Udgangspunkt. Dette Moment er Indras Liv, at Indra bliver til, skabes, hænger sammen med, at Kampen nu forestaaer.

Mytologisk fortælles det paa den Maade, at Indra bliver til før Kampen og for Kampen:

R. V. 3,51,8: »Drik her, o Indra, med ivrig Attraa vor pressede Soma [sammen] med Maruterne, [dine] Venner; da [du var] født, du af mange anraabte, [saa] udrustede alle Guder dig til [bytterig] Kamp.«

R. V. 8,45,4: »Just født tog Vṛtradræberen Buen og spørger Moderen: hvem er de vældige, hvilke berømmes?«.

R. V. 10,113,4: »Just født forjog han Fjenderne, og Helten saa sig om efter mandig Kamp, Klippen spaltede han, Strømmene lod han rinde frit, og den brede Himmelhvælving fæstede han med Kunst.«

R. V. 8,89,5: »Da du fødtes, du uforlignelige og gaverige, til Drab paa Vṛtra, da udbredte du Jorden og fæstede Himlen.«

R. V. 1,51,6: »Kutsa har du hjulpet i Kampene med Çuṣṇa, Çambara overgav du i Atithigvas Vold, den mægtige Arbuda traadte du under Fode, fra Urtid blev du født til Dæmondrab.«

Den sidste Tekst har Udtrykket »fra Urtid (*sanāt*)«. Dette Begreb skal opfattes kultisk, det er ikke en Tid, der har været

engang for længe siden, men der menes den oprindelige egentlige Tid, hvorfra al anden Tid tager sit Udspring, og det er Tiden i Kulten.

Motivet udtrykkes endelig ogsaa kort og klart i Taitt. Br. 2,4,1,3 paa følgende Maade: »For at ihjelslaa den mægtige Vṛtra blev han (Indra), den kraftfyldte Tyr, [til]«.

Selve Fortællingen om Kampen findes baade i Rigvedas poetiske Iklædning og Brahmanaernes mere jævne Fortællingsform. Der er ingen Modsætning mellem de Billeder, de to Kilder giver, i det store og hele er de ens. Selv om der det ene Sted findes Træk, der ikke findes det andet Sted — og omvendt — er det tydeligt, at det er en og samme Mytekreds, der begge Steder kommer til Udtryk, og at de to Kilder ikke modsiger, men supplerer hinanden. Forskellighederne kommer af de to Kilders forskellige Maal og Hensigt. I Rigveda er det alene Hensigten at give et saa højtidsfuldt og kunstnerisk Udtryk som muligt for de store Linjer i Motivet, i Brahmanaerne at udlægge og forklare Ritualets forskellige Enkeltheder ved at give deres mytologiske Betydning.

Det første Træk, der fortælles i Rigveda, er, at alle Guderne blev bange for Vṛtra og flygtede:

R. V. 8,93,14-15: »Dengang da alle Guderne flygtede for Slangens Raseri, og Vilddyrets Vrede traf dem, da blev han min Beskytter, Vṛtradræberen viste sin Heltekraft, uovervindelig, uden egnet Modstander.«

R. V. 8,96,7: »Flygtende for Vṛtras Fnysen forlod alle Guderne, de som er Fæller, dig; slut Pagt med Maruterne, o Indra, [og] du skal besejre alle disse Fjender.«

R. V. 4,19,2: »Som alderssvækkede sank Guderne [matte] ned, du, Indra, blev Overherren, som indebærer godt; du dræbte Slangen, der laa lejret om [Vandenes] Strøm, Veje banede du [med Plads] til alle Kører.«

I deres Vaande vælger Guderne da Indra til at kæmpe for dem, eller i Spidsen for dem:

R. V. 4,19,1: »Just dig, o Indra, Tordenkilens Besidder, den store, fuldvoksne og høje, udkaarer sig alle Guder, de let anraabte Hjælpere, og Jord og Himmel, alene her til Vṛtradrbetet.«

R. V. 6,17,8: »Da har alle Guder, o Indra, stillet dig alene

som den stærke i Spidsen til Kampen; da Guds fjenden udfordrede Guderne, saa valgte de ved Erobringten af Himlen Indra«.

R. V. 8,12,22,25: (22) »For at ihjelslaa Vṛtra har Guderne stillet Indra i Spidsen; Indra lovsang Sangerne til [Opnaaelse af] Styrke«. (25) »Da Guderne, o Indra, stillede dig i Spidsen til Kampstorm, da fremvoksede dine to attraaaværdige guldgule Heste«.

Dette Motiv, at det gik Guderne daarligt i Kampen, og at de saa kalder Indra til, gengiver mytologisk det faktiske Forhold, at Indra var den maegligste Guddom indenfor den vediske Kultus.

Nogle Tekster fortæller om Vṛtras Overmod for Kampen:

R. V. 5,32,3: »Selv dette vældige Vilddyrs Dodsvaabten afværgede Indra med Magt; han, som alene ansaa sig for uovervindelig, en anden er opstaaet, stærkere end ham«.

R. V. 3,32,4: »De har just for ham (Indra) omhvirvet den Madhu-mættede [Soma], Maruterne, Indras Hjælperskare, som var der; af hvilke fremskyndet han traf Vṛtras saarbare Steder, han, der ansaa sig for usaarlig«.

Ligeledes at Vṛtra endog udfordrede Indra til Kamp:

R. V. 1,32,6: »Som en slet beruset daarlig Stridsmand har den udfordret den store Helt, den mangedræbende og fremstormende, [til Kamp]; ikke modstod den hans Vaabens Angreb, Indras Fjende sonderslog Kløfterne(?)«.

Om Indras frygtvækkende Apparition ved Kampens Begyndelse fortæller en Strofe:

R. V. 10,180,2: »Ligesom et frygteligt snigende Vilddyrr, der færdes i Bjergene, er du kommet hid fra det yderste fjerne, har du hvæsset dit Kastevaaben, den skarpe Malmspids, o Indra, saa adsplitt Fjenderne, fordriv Uvennerne«. (Gentaget Ath. V. 7,26,2,84,3, Taitt. S. 1,6,12,0 og Çat. Br. 9,5,2,5).

En Strofe har, at Indra kommer til Vogns:

R. V. 6,18,9: »Bestig, o Indra, med forunderlig fremskynende Daadskraft til Vṛtradrabet [din] Vogn; læg Tordenkilen i højre Haand, forvir Trolddomsrænkerne, du gavmilde«.

Om Vṛtras Attitude før Kampen fortælles det, at han havde omringet eller indsluttet Vandene, som det før er anført. Nogle Steder gives der Udtryk for, at Vṛtra i det Øjeblik, Indra angreb, ikke var indstillet paa Kamp:

R. V. 5,32,2: »Du, o Tordenkilebesidder, lod strømme Bjergets Yver, de ved [visse] Tider indespærrede Kilder, da, o vældige Indra, du havde dræbt Slangen, som sorgløs laa der, opnaaede du Styrke«.

Nogle Steder siges det, at Vṛtra sov:

R. V. 1,103,7: »Det, o Indra, har du som Heltedaad fuldført, at du opvækkede den sovende Slange med Tordenkilen; dig, den muntere, tiljublede Fruer (Floderne), Fugle (Maruterne) og alle Guder«.

R. V. 4,19,3: »Den umættelige, den udstrakte, den, som er sovet ind, som ikke kan vækkes og ikke vaagner, Slangen, som ligger henstrakt langs de syv Bjergskraaninger, med Tordenkilen, o Indra, klovede du den, hvor der ikke er Led«.

Om selve det Sted, hvor Vṛtra laa, da Indra dræbte ham, siges, at det var et Bjerg:

R. V. 1,32,2: »Han dræbte Slangen, der har sogt Tilflugt paa Bjerget, Tvaṣṭṛ har forfærdiget den susende Tordenkile til ham; Vandene er med Hast løbet ned mod Havet, strømmende ligesom brølende Kører«.

R. V. 4,17,7: »Saa snart du blev født, o Indra, hensatte du alle Menneskestammer i Skræk; med Tordenkilen sonderhuggede du Slangen, du rige, den som laa henstrakt langs Bjergskraaningerne«.

R. V. 4,19,3: (se ovenfor).

Her havde Vṛtra anbragt sig sammen med Vandene:

R. V. 2,11,5: »Den i Løndom beroende, gemte, skjulte, den listige, i Vandene tildækket dvælende, Slangen, som har fængslet Vandene og Himlen, dræbte du, o Helt, med Heltekraft«.

Stedet var Vṛtras Leje:

R. V. 6,17,9: »Endogsaa Himlen, hun bojede sig for din Tordenkile, af Frygt for dens Vrede, da Indra fuld af Livskraft ihjelslog den lurende Slange paa dens Leje«.

De dræbende Slag, som Indra rettede mod Vṛtra, gjaldt først og fremmest hans Hoved; de fleste Tekster fortæller, at han blev ramt der:

R. V. 8,6,6: »Han (Indra) har med den kraftige Tordenkile, den hundredleddede, spaltet den rasende Vṛtras Hoved«.

R. V. 1,52,10: »Endog den mægtige Himmel veg tilbage af Frygt for Slangens Brøl, da, o Indra, din Tordenkile, medens

du var beruset af den pressede [Saft], med Kraft kløvede Vṛtras Hoved, han der trængte Himmel og Jord tilbage«.

R. V. 8,76,2: »Denne Indra, Maruternes Fælle, spaltede Vṛtras Hoved med Tordenkilen, den hundredleddede.«

Om Slag i Hovedet vidner ogsaa følgende:

R. V. 1,52,15: »Ved denne Væddekkamp sang Maruterne, og alle Guderne tiljublede dig, da du, Indra, med det takkede Vaa-ben slog Vṛtra i Ansigtet.«

R. V. 10,152,3: »Ihjelslaa Rakṣasen, ihjelslaa Fjenderne, bryd Vṛtras Kæber itu, bryd Vreden hos Uvennen, der stræber at skade os, o Indra Vṛtradraber.«

Taitt. S. 1,6,12,p: »Fordriv Fjender, fordriv Angribere, son-derbryd Vṛtras Kæber.«

R. V. 1,52,6: »Glød vælder om ham, Kraften er vakt, den, der havde indesluttet Vandene, laa slagen paa Luftrummets Bund, da du, o Indra, i et Styrt nedslyngede Tordenkilen paa Kæberne af den, som er svær at faa Ram paa, Vṛtra.«

Der fortelles imidlertid ogsaa om Slag andre Steder, saaledes paa Vṛtras Ryg:

R. V. 1,80,5-6: (5) »Den vredladne Indra, henskridende, rammer med Tordenkilen den rasende Vṛtras Ryg, fremdriver Vandene til at strømme, straalende ved egen Herlighed.«. (6) »Paa dens Ryg slaar han ned med Tordenkilen, den hundredleddede, af Urten beruset skaffer Indra Vennerne Velfærd, straalende ved egen Herlighed.«.

R. V. 1,32,7: »Uden Hænder og uden Fodder kæmpede den mod Indra, paa dens Ryg har han slynet Tordenkilen; Studen vilde være jævnbyrdig med Tyren, vidt og bredt laa Vṛtra knust.«.

Og paa de bløde Steder af Legemet, der er mest utsat for at blive saaret, Bugen o. lign.:

R. V. 8,100,7: »Strom nu frem [I Vande], til alle Sider, [han er] ikke [mere] her, han som havde indesluttet jer; ned slyngede Indra Tordenkilen paa Vṛtras saarbare Steder (*mar-man*).«.

R. V. 4,19,3: »Slangen, som ligger henstrakt langs de syv Bjergskraaninger, med Tordenkilen, o Indra, kløvede du den, hvor der ikke er Led.«.

R. V. 3,32,4: »Af hvilke [Maruter] fremskyndet han (Indra) traf Vṛtras saarbare Steder, han der ansaa sig for usaarlig.«.

Om Kampens øvrige Situationer fortelles det, at Indra kastede eller slyngede Vṛtra ned og slog ham:

R. V. 10,111,6: »Du, Vṛtradræberen, kuldkastede med Tordenkilen Vṛtra, den [i Kraft og Omfang] tiltagende Gudsfjendes Trolddom; du, tapre, sonderslog [ham] dristigt, da var du armstærk, Gavegiver«.

R. V. 2,17,6: »Egnet for ham og Armene er den (Tordenkilen), som Faderen forfærdigede af alt skabt, af al Rigdom, med hvilken Tordenkile han kastede Vandsækken ned at ligge paa Jorden, idet han mægtigt larmende slog den«.

R. V. 2,11,9: »Indra stødte Vṛtra, den listige, ned, [han] som [vogtende] laa ved den store Strøm; grebne af Frygt skælvede Jorden og Himlen for den brølende Tyrs Tordenkile«.

R. V. 8,3,19: »Fra de vældige Højder, o Indra, nedstyrtede du Vṛtra; Arbudas, den listige Mṛgayas, Bjergets Kør drev du bort«.

Vṛtra var dog langtfra uden Forsvar. Til sin Beskyttelse ud-sendte han Uvejrsfænomener:

R. V. 1,32,13: »Lyn og Torden har ikke nyttet den, ejheller det Hagl og Regn, som den spredte; Indra og Slangen, de to har nu kæmpet, og den gavmilde har sejret for al Fremtid«.

R. V. 1,80,12: »Ved Tordenbrol og [rasende] Skælven ind-gød Vṛtra ikke Indra Frygt; Tordenkilen, den tusindtakkede, af Malm, for los paa ham, straalende ved egen Herlighed«.

Kampens Rasen beskrives som et frygtvækkende Uvejr, der indjager alle Skräk:

R. V. 1,80,14: »Ved din Larm, o Stenkaster, skælver alt, hvad der staar og gaar, selv Tvaṣṭṛ, o Indra, farer skælvende op af Frygt for din Vrede, straalende ved egen Herlighed«.

R. V. 2,11,9: »Indra stødte Vṛtra, den listige, ned, [han] som [vogtende] laa ved den store Strøm; grebne af Frygt skælvede Jorden og Himlen for den brølende Tyrs Tordenkile«.

R. V. 1,80,11: »Selv disse to udstrakte [Verdener, Himmel og Jord,] skælver af Frygt for din Vrede, da, o Indra, Tordenkilens Besidder, du ledsaget af Maruterne med Kraft dræbte Vṛtra, straalende ved egen Herlighed«.

R. V. 6,17,9: »Endogsaa Himlen, hun böjede sig for din Tordenkile, af Frygt for dens Vrede, da Indra fuld af Livskraft ihjelslog den lurende Slange paa dens Leje«.

R. V. 1,52,10: »Endog den mægtige Himmel veg tilbage af Frygt for Slangens Brøl, da, o Indra, din Tordenkile, medens du var beruset af den pressede [Saft], med Kraft kløvede Vṛtras Hoved, han der traengte Himmel og Jord tilbage«.

Men samtidig med det rædselsvækkende høres der ogsaa frydefulde og jublende Toner, fordi Vṛtra nu nedlægges:

R. V. 8,96,5: »Naar du lægger den som i en Rus sig bevægende Tordenkile i dine Arme, o Indra, for at dræbe Slangen, saa jubler Bjergene, Kørne og Praesterne, idet de stræber mod Indra«.

R. V. 6,72,3: »Slangen, der laa om Vandene, Vṛtra, dræbte I, o Indra-Soma, Himlen bifaldt eder; Flodernes Strømme drev I frem og fyldte de mange Havstrømme«.

Et Sted gives et Billede af Valpladsen, hvoraf det fremgaard, at Vṛtras Moder, Dānu, har deltaget i Kampen:

R. V. 1,32,9: »Vṛtramoderen blev den, hvis Kraefter er underlegne, Indra slyngede Mordvaabnet mod hende; Moderen var overst, Sønnen nederst, Dānu ligger som en Ko med sin Kalv«.

Dette Billede er dog en Undtagelse. Den almindelige Skildring gaar ud paa, at Vṛtra — ligesom Indra — har kæmpet alene.

Det skildres ogsaa, hvordan Indra helt sonderhuggede den nedlagte Vṛtra:

R. V. 2,11,18: »Tiltag dig Styrke, Helt, ved hvilken du huggede Vṛtra ned, Dānuen, Edderkoppe-Ætlingen; Lysetaabnede du for Arierfolket, Indra, til venstre Side bosattes Dasyufolket«.

R. V. 10,111,6: »Du, Vṛtradræberen, kuldkastede med Tordenkilen Vṛtra, den [i Kraft og Omfang] tiltagende Guds fjendes Trolddom; du, tapre, sonderslog [ham] dristigt, da var du armstærk, Gavegiver«.

R. V. 8,6,13: »Da kølnedes hans (Indras) Vrede, idet han sonderknuste Vṛtra Led for Led, satte han Vandene i Bevægelse mod Havet«.

R. V. 10,113,8: »Da formerede alle Guderne dine Tyrekræfter ved Sangkunst forenet med Soma; Vṛtra, Slangen, overvundet ved Indras Slag, fortærede han (Indra) graadigt, ligesom Ilden Føde, med sine Tænder«. Det sidste er sikkert et Billede paa absolut Sonderknusning af rituelt Præg, som det senere skal ses.

I Slægt hermed gives der i R. V. 1,32,5 et andet rituelt præget Billede paa Sonderknusning: »Indra dræbte Vṛtra og Vyanya,

værre end Vṛtra, med Tordenkilen, det vældige Vaaben; som Grene afhuggede med Øksen ligger Slangen trykket fast mod Jorden«.

Den slagne Vṛtra omgives af Mørke:

R. V. 10,113,7: »Da begge stødte sammen i al deres Vælde og stredes om [,hvem der skulde være Udøveren af] de første Krafthandlinge, som skulde goes, da sækede et dunkelt Mørke sig over den slagne, og Indra blev ved sin Magt Herre over Morgen-Anraabelsen«. De første Krafthandlinge, det er et Udttryk for Kulten, Kampens Genstand var Kulten.

I R. V. 2,11,10 har Skildringen en særlig Form, idet det her siges, at Indra brændte Vṛtra: »Hans, den stærkes Tordenkile bragede, da Menneskenes Fælle brændte Menneskenes Uven til Døde; han gjorde den snedige Dānavas Trolddom magtesløs, da han havde drukket af den pressede [Soma]«. Udtrykket »brændte« (*ni-jūrv*) er sikkert anvendt om Tordenkilens Funktion, jvnf. R. V. 6,18,10: »Oobraend Rakṣaserne, Indra, som Ilden tort Træ, med [dit] Spyd, [der er] som en frygtelig Tordenkile«.

I den sidst anførte Tekst nævntes Indras Vaaben som et Spyd eller en Lanse (*heti*). Indras almindeligt anvendte Vaaben er ellers Tordenkilen (*vajra*). Men undtagelsesvist finder man Indra bevæbnet med og brugende andre Vaaben.

Flere Steder antydes det saaledes, at Indra kæmper med Bue og Pil:

R. V. 1,33,3: »Han, der har en hel Hær, har omgjordet sig med Pilekoggere, han driver Fjendens Kør sammen [til Fordel] for hvem han onsker; O du Indra, som udspreder en saa mægtig Rigdom, vær ikke karrig mod os, du fuldvoksne«.

R. V. 8,45,4: »Just født tog Vṛtradræberen Buen og spørger Moderen: hvem er de vældige, hvilke berømmes?«.

Jævnfor hermed Çat. Br. 5,3,5,27 en Tekst fra Rājasūya, Fyrstesalvingen, til Iklædningen af Fyrsten: »Dernæst spænder han (Adhvaryu) Buen med Ordene: »du er Indras Vṛtradræber. For Buen er sandelig en Vṛtradræber, og Offerbringeren er Indra«.

Andetsteds nævnes som Indras Vaaben en Kolle:

R. V. 1,33,4: »Thi du dræbte den rige Dasyu med Kolle (*ghana*), alene vandrende med [dine] Hjælpere, o Indra«.

Efter Drabet af Vṛtra fortælles det, at Indra bliver bange og flygter:

R. V. 1,32,14: »Hvilken Hævner af Slangen saa du, o Indra, siden Frygt indgik i dit Hjerte, da du havde dræbt [den]; forskrakket overskred du, ligesom en Ørn, nioghalvfems Floder og Himmelrummet«. Dette er et vigtigt Moment, som fører dybt ind i Kulpsykologien, som det senere skal udvikles.

Nogle Steder nævnes det, at Indra under Kampen ledsages eller hjælpes af Maruterne:

R. V. 1,80,11: »Selv disse to udstrakte [Verdener, Himmel og Jord,] skælver af Frygt for din Vrede, da, o Indra, Tordenkilens Besidder, du ledsaget af Maruterne med Kraft dræbte Vṛtra, straalende ved egen Herlighed«.

R. V. 3,32,4: »De har just for ham (Indra) omhvirvet den Madhu-mættede [Soma], Maruterne, Indras Hjælperskare, som var der; af hvilke fremskyndet han traf Vṛtras saarbare Steder, han, der ansaa sig for usaarlig«.

R. V. 8,76,3: »Med Maruterne som Fæller fordrev Indra, den fuldvoksne, Vṛtra og lod Havets Strømme rinde«.

R. V. 3,34,3: »Indra, førende sin Hjælperskare (Maruterne), indesluttede Vṛtra, anvendende List gjorde han de listiges [Trolddom] magteslös; han dræbte Vyaṇsa, graadigt brændende i Træerne, og bragte Nætternes Kør til Syne«.

R. V. 8,96,7: »Flygtende for Vṛtras Fnysen forlod alle Guderne, de som er Fæller, dig; slut Pagt med Maruterne, o Indra, [og] du skal besejre alle disse Fjender«.

R. V. 10,113,3.6: (3) »Da du bærende Vaaben stødte sammen med Slangen Vṛtra for at kæmpe og vinde Hyldest, saa forøgede, o vældige, med dig tillige alle Maruter din udstrakte Indra-Magt«. (6) »Da ilede de (Maruterne) til den kraftfyldte, vildt skælvende Indras Kræfter og Vrede, da den vældige med Kraft sønderhuggede Vṛtra, som holdt Vandene [tilbage] og tilhyllede [dem] med Mørke«.

R. V. 1,52,15: »Ved denne Væddekamp sang Maruterne, og alle Guderne tiljublede dig, da du, Indra, med det takkede Vaaben slog Vṛtra i Ansigtet«.

Maruterne er en dansende og syngende Skare, sikkert det mytologiske Udtryk for en speciel Gruppe Kultdeltagere, hvis Virksomhed har Tilknytning til Kultens Hovedmotiv.

Med Vṛtras totale Sønderknusning og Nedsynken i Mørket ender Kampen, og Sejren er vundet. Men det er ikke en Sejr,

der gælder for stedse. Som det siges i R. V. 1,33,11: »For ham (Indra) flød Vandene alt efter deres Natur, midt i de sejlbare [Strømme] tiltog den [i Størrelse]; med maalbevidst Sind og med det kraftigste Hug dræbte Indra den (Vṛtra) for lange Tider«.

Dragen er dræbt »for lange Tider« (*abhi dyān*), Sejren er vundet til at være igen, Livet og Lykken er fornyet til fuld Modstands Kraft mod det onde. Men der kommer en Tid, da alt igen er slidt og mat og kalder paa Fornyelse i Kultens Kraft, da spilles Dramaet igen, som var det første Gang, og Indra maa efter besejre Vṛtra.

Vender man sig til Brahmanaernes Billede af Kampen, genfindes der her i det store og hele samme Træk.

Saaledes har Brahmanaerne ogsaa det Tema, at Guderne stod frygtsomme overfor Vṛtra:

Kauṣ. Br. 23,2: »Mahānāmnī-Versene er Prṣṭha-Stroferne. Ved Hjælp af Mahānāmnī-Versene dræbte Indra Vṛtra. Da han havde dræbt Vṛtra, indfandt Guderne sig hos ham, som han gik; først havde de vendt sig bort fra ham (nemlig fra Indra, da han skulde kæmpe med Vṛtra) og var flygtede og stod skrækslagne«.

Endnu tydeligere fremgaar det af følgende Tekst:

Ait. Br. 3,20: »Da Indra vilde ihjelslaa Vṛtra, sagde han til alle Guderne: »I skal bistaa mig, I skal anraabe mig«. »Javel«, [svarede de]. De løb hid for at ihjelslaa ham (Vṛtra). Han overvejede: »de løber hid for at ihjelslaa mig, velan, lad mig indjage dem Skræk«. Han blæste mod dem, og alle Guderne løb flygtende for hans Fnysen. Kun Maruterne forlod ham (Indra) ikke. »Kast [Tordenkilen], du velsignede, slaa til, vis din Styrke!«, — idet de talte disse Ord bistod de ham. Det er det, som Riṣien skuende [for sit indre Blik] beskriver i følgende Ord: »Flygtende for Vṛtras Fnysen forlod alle Guderne, de som er Fæller, dig; slut Pagt med Maruterne, Indra, [og] du skal besejre alle disse Fjender«, (R. V. 8,96,7). Han (Indra) overvejede: »disse er i Sandhed mine Hjælpere, de viste mig Kærlighed, velan, jeg vil give dem Del i dette Litani«. Han gav dem Del i dette Litani. Derfor er disse nu [delagtige], begge Niṣkevalya-Litanier var [før] alene [Indras]. Han øser Offerbægeret til Maruterne, han reciterer Pragāthaet til Maruterne, han reciterer Hymnen til Maruterne og han fremfører Paakaldelsen til Maruterne; det er

Maruternes Andel. Naar han har reciteret Litaniet til Maruterne, saa ofrer han med Benyttelse af [et Vers] til Maruterne; saaledes glæder han Guderne, hver efter sin Lod: »De som styrkede dig, du rige, ved Slangedrabet, de som ved [Kampen med] Çambara, du gyldne Hestes Herre, og ved Køernes Erobring, de som nu begejstredে tiljubler dig, — drik, o Indra, Soma i Fællesskab med Maruterne«, (R. V. 3,47,4). Hvorsomhelst han sejrede med dem, og hvorsomhelst han viste sin Heltekraft, — efter at han har bekendtgjort det, gor han dem delagtige i Somadrikken sammen med Indra«.

Fra Rigveda genkendes her Trækkene, at Guderne bliver bange for Vṛtras Fnysen og flygter, samt at Maruterne bistaar Indra i Kampen.

Som Indledning til Kampen har Brahmanaerne imidlertid et Træk, der ikke forekommer i Rigveda. Det er et Tema af stor legendarisk Værdi, ligesom Temaerne om Vṛtras Skabelse og Herredømme, af hvilke det iovrigt er en Fortsættelse.

Dette Tema gaar ud paa, at Indra ikke kan kaste sin Tordenkile mod Vṛtra uden at saare de værdifulde Ting, som Vṛtra rummer, og at han først maa kalde disse Ting over paa sin Side, før Kampen kan begynde. Specielt gælder det Agni og Soma, der jo som tidligere anført straks fra Vṛtras Opstaaen har været forbundet med denne:

Kauṣ. Br. 3,6: »Hvad det angaar, at han ofrer til Agni og Soma ved Fuldmaaneofferet: Agni og Soma befandt sig inde i Vṛtra; mod disse to kunde Indra ikke slynge Tordenkilen; for dem indstiftede han denne Offerandel (en Offerkage) ved Fuldmaaneofferet.«

Kauṣ. Br. 15,2: »Agni og Soma befandt sig inde i Vṛtra; mod disse to kunde Indra ikke slynge Tordenkilen; de kom ud til denne Offerandel og den, som er deres ved Fuldmaaneofferet.«

Çat. Br. 1,6,3,13-15: »13: Medens Indra nu saaledes for frem forfølgende [Vṛtra], rettede han indtraengende Ord til Agni og Soma: »I tilhører mig, og jeg tilhører jer, denne [Vṛtra] er ikke [noget] for jer, hvorfor understøtter I dog denne Dasyu imod mig, vend over til mig«. 14: De sagde: »hvad skal vi saa have til Belønning?«. Til disse to ofrede han (Indra) denne Agni-Soma-Offerkage paa elleve Skaale. Derfor er der [ved Ful-

maaneofferet] en Offerkage paa elleve Skaale til Agni og Soma. 15: De vendte over til ham, og sammen med dem gik alle Gunderne, al Viden, al Ære, al Næring og al Lykke. Ved saaledes at ofre denne [Offerkage] blev Indra, hvad Indra nu er. Det er Betydningen af Fuldmaaneofferet; og den, som i Besiddelse af denne Viden bringer Offer med Fuldmaaneofferet, han naar netop denne Lykke, bliver fuld af Ære og rig paa Næring«.

Taitt. S. 2,5,2,2-5: »Agni og Soma sagde [til Indra] (3): »kast ikke [Tordenkilen], vi er herinde [i Vṛtra]«. »I tilhører mig«, svarede han, »kom over til mig«. De ønskede at faa en Offerandel; han skænkede dem denne [Offerkage] paa elleve Skaale til Agni og Soma ved Fuldmaaneofferet. De sagde: »vi er sammenklemte, vi er ikke i Stand til at komme«. Saa frembragte Indra af sig selv Kulde og Varme (Vekselfeber, Kuldefeber); det var Oprindelsen til Kulde og Varme. Den, der saaledes kender Oprindelsen til Kulde og Varme (4), ham rammer hverken Kulde eller Varme. Med disse to forledte han ham (Vṛtra), thi medens han aabnede Gabet, gik Agni og Soma ud af ham. Saa forlod Indaanding og Udaanding ham; Indaanding er Vilje (*dakṣa*), Udaanding er Kraft (*kratu*), derfor skal man sige, naar man gaber: »Vilje og Kraft [skal blive] i mig«, saaledes anbringer man Vilje og Kraft i sig og erhverver sig fuldt Liv. Efter at have kaldt Guddommene ud af Vṛtra, saa bragte han ved Fuldmaaneofferet den Ofring, som henhører til Vṛtras Banemand; de slaar ham ihjel ved Fuldmaane (5), men faar ham til at svulme ved Nymaane; derfor fremsiges der ved Fuldmaane Strofer, der angaar Drabet paa Vṛtra, og ved Nymaane Strofer, der angaar Forøgelse. Da han saa havde fuldført Offeret til Vṛtras Banemand, saa gik han (Indra) atter imod [ham, Vṛtra,] med Tordenkilen. Himmel og Jord sagde: »kast ikke Tordenkilen, han (Vṛtra) ligger paa os to«. De sagde: »lad os vælge et Ønske«. »Maa jeg blive forlenet med Stjernerne«, sagde den ene (Himlen), og: »maa jeg blive forlenet med en Mangfoldighed af Ting«, sagde den anden (Jorden); derfor er denne forlenet med Stjernerne, hin med en Mangfoldighed af Ting. Den, der saaledes kender Himlens og Jordens Ønskers (6) Opfyldelse, han faar selv sit Ønskes Opfyldelse. Fremskyndet af disse to ihjelslog Indra Vṛtra«.

I den sidst anførte Tekst forekommer der desuden et nyt

Tema, nemlig at Jorden og Himlen forud maa forsones af Indra, for ikke at skades ved Vṛtras Drab. Dette Tema omtales ogsaa i Taitt. Br. 2,7,3,2: »Og hvad angaar Himmel og Jord: Indra hævede Tordenkilen mod Vṛtra; Himmel og Jord bifaldt ham ikke, [men] i Kraft af denne Offerandel bifaldt de ham«.

Temaet har sikkert til Udgangspunkt en rituel Sammenhæng, »Himmel og Jord« har Tilknytning til den Ritus, som inkluderer Kampen, det er som før nævnt muligt, at de symbolisk er repræsenteret ved de to Pressebrædder.

Disse Tekster er sammenholdt et Eksempel paa, hvorledes det kultiske Dramas Motiver spilles og udtrykkes i det praktisk udførte Ritual. Et vigtigt Led i den kultiske Dæmonkamp er det, at de værdifulde Ting, der fra først af findes i Dæmonen, hentes ud af denne, før Guden slaar ham ihjel. Dette dramatiske Indhold ligger altsaa i en Ritus, der bestaar i at tilberede og bringe en Offerkage. Der er i denne Handling intet imitativt, der kunde lede Tanken paa Sporet. Forsaavidt det ikke blev oplyst af disse Tekster, vilde det ikke være muligt at udregne, at netop dette Ritusmoment indeholder dette dramatiske Led af Kultkampen.

Paa den Maade er Ritus og Drama knyttet sammen, ofte uigennemskueligt, naar ikke de originale Kilder selv giver Ledetraaden. At denne Offerbringelse finder Sted ved Fuldmaaneofferet, gør ingen Forskel. Alle de betydeligere vediske Ofre fik samme dramatiske Indhold og samme Mytekreds, selv om de maaske oprindelig har repræsenteret selvstændige Dramaer.

Selve det Forhold, at de værdifulde Ting først maa hentes ud af Dæmonen, før man kan nedlægge denne, har sin egen dybe Betydning.

Mytisk kan det udlægges saaledes, at Vṛtras Magt beroede paa, at han havde opslugt Agni, Soma etc., og at denne er brudt, naar Indra har kaldt disse over paa sin Side.

Opfattet som Legende peger det paa, at den Ting, under hvis Form og Skikkelse man ser og fornemmer Dæmonen, egentlig er en værdifuld Ting.

Det tyder paa, at Dæmonbegrebet i det rituelle Drama anses for inkluderet i en meget værdifuld Ting, som imidlertid maa tilintetgøres. Man spiller da først, at det værdifulde Indhold kaldes ud af vedkommende Ting, saa kun det daemoniske alene

bliver tilbage. Det paafølgende Drab er da i virkelig Forstand et Dæmondrab, idet man da kun dræber Dæmonen ved at ombringe vedkommende Ting. Saa snart Drabet er fuldbyrdet, er Dæmonen borte, og kun det værdifulde er tilbage.

Hermed stemmer et andet Træk, som senere skal omtales, nemlig det Forhold, at netop hvad der produceres af den dræbte »Dæmon«, er noget uhyre værdifuldt og kosteligt og rummer alle gode Kræfter i sig.

Disse nu omtalte legendariske Temaer om Vṛtras Skabelse, Vṛtras Voksen-op og Tiltrivelse af Livet og Lykken, og Temaet om at disse Livsværdier kaldes ud af Vṛtra for Drabet, hører intimt sammen. Skønt de ikke alle findes videre udformet i Rigveda — specielt ikke det sidste¹ — er det alligevel givet, at de lige fra Oprindelsen maa have hørt med til Vṛtramotivet, og altsaa maa være lige saa oprindelige og gamle som dette selv. De giver jo Indholdet i dette Motiv og Meningen med det, selve Psykologien, hvoraf Motivet er udsprunget. Man belærer derved om, at det mytologiske og legendariske Stof, som er udformet til Hymner i Rigveda, kun repræsenterer en vis Part af en større Mængde. Det maa suppleres med det legendariske Stof overleveret i Brahmanaerne for at danne et helt og afrundet Billede af det Indhold, som Kulten rummer.

Af selve Kampsituationen findes der i Brahmanaerne ikke nær saa loftede Skildringer som i Rigveda, forstaaeligt nok, naar man erindrer, at Brahmanaernes Opgave er det at udlägge og

¹ Det skal dog bemærkes, at iflg. »Vedische Studien«, II, pg. 292 o. v. er der Grund til at formode, at der i Hymnen R. V. 10,124 findes Træk, der kan formodes at stamme fra Mytemotivet om Agnis Ophold hos og Flugt fra Vṛtra. Saaledes de første fire Strofer: (1) »Kom hid til dette vort Offer, o Agni, det trefoldige, som har fem Veje og syv Traade, du skal være vor Fører og Overbringer af Offeret, du, der saa lang Tid befandt dig i dybt Morke«; (2) »Jeg kommer skuende frem mod Udødeligheden, Guden der skjult i Lødom gaar fra den gudløse, naar jeg uvenlig forlader den, som er venlig, kommer jeg til en fremmed Slægt fra mit eget Frændskab«; (3) »Betragtende mig som Gæst hos en fremmed Slægt udmaaler jeg Offerets mange Steder, jeg siger Lev-vel til Fader Asura og kommer til Offerdeltagelse, lykkelig og offerværdig, fra den ikke-offerværdige«; (4) »Gennem mange Aar var jeg virksom hos ham, vælgende Indra forlader jeg Faderen; Agni Soma og Varuṇa de staar for Falד, men nu har Herredommen vendt sig, det støtter jeg, og kom«. Jvnf. 3,29,14: »Ledsaget af syv Hotrys skinnede han frem fra urgammel Tid, da han glødede i Moderens Skød ved hendes Bryst; han lukker ej Øjnene Dag efter Dag, den glædebringende, siden han fødtes af Asuras Bug«.

forklare Ritualet, medens Rigveda til Opgave har at give kunstneriske Billeder, der er det højeste Udtryk for den dramatiske Oplevelse.

Der kan dog siges, som i Ait. Br. 4,2: »Indra løftede Tordenkilen mod Vṛtra, han slyngede den mod ham, han ramte ham. Han (Vṛtra), der var ramt, brolede [højt]. Idet han brølede [højt], skabtes Nānada-Sāman'en, thi det er det (*vi-nad*, at brøle), der er karakteristisk for Nānada«. Dog, ogsaa her er det ikke for at give Kolorit, at den saarede Vṛtras Brøl betones, men det er for at begrunde en speciel Sāman, en kultisk Sang.

Til Gengæld skildrer Brahmanaerne Kampen paa en Maade, der er uhyre værdifuld, fordi man ledes ind til en Forstaelse af, hvad det egentlig er, der sker, og hvad det er, der vindes ved dette sakrale Drab:

Çat. Br. 1,6,3,16-17: »16: Nu, den slagne Vṛtra laa imidlertid sammentrukket ligesom en tomt Lædersæk, ligesom en Melsæk, hvor Melet er rystet ud. Indra løb mod ham for at slaa [ham]. 17: Han (Vṛtra) sagde: »kast ikke [Tordenkilen] mod mig, du er nu det, som jeg [var før], sonderdel mig blot, lad mig ikke [vedblivende] være paa denne Maade«. Han (Indra) sagde: »du skal være min Føde«. »Javel«, [svaredes han]. Derefter kløvede han ham i to Dele; og hvad der af ham var mættet med Soma (*saumyam nyaktam*), det omskabte han til Maanen, og hvad der af ham var dæmonisk (*asuryam*), dermed hjemsøgte han disse Skabninger som [deres] Mave. Derfor siger man: »Vṛtra var den gang en Opspiser af Føde, og Vṛtra er det endnu«. Thi naar nu denne (Maane) bliver fuld, saa er det af denne Verden at den fyldes, og naar disse Skabninger kraever Føde, saa er det til denne Vṛtra, Maven, at de bringer Tribut. Den, der paa denne Maade kender Vṛtra som Fødespiseren, han bliver selv en Fødespiser«.

Teksten giver et noget andet Billede af Kampen, end de voldsomme Skildringer i Rigveda. Her foregaar den nærmest som en Formidling, en Overenskomst mellem Dæmonen og Guden. Overenskomsten gaar ud paa, at Dæmonen skal være Gudens Føde efter Kampen. Dette, saavel som de følgende Ord om Vṛtras Somanatur og Dæmonnatur, viser tilsammen, at den »Dæmon«, man kæmper med og besejrer under Kultkampen, er af en sammensat Natur, og at Meningen med Kampen, foruden

Drabet af det dæmoniske, lige saa fuldt er Erhvervelsen af den gode Del.

Dette Forhold uddybes yderligere i andre Tekster:

Cat. Br. 5,5,5,1-8: »1: Til Indra og Viṣṇu ofrer han en Offerkage paa tolv Skaale. Grunden til at han ofrer paa denne Maade [er flg.]: i Begyndelsen var alt, hvad der er her [paa Jorden], nemlig Rigveda, Yajurveda og Sāmaveda, i Vṛtra; mod ham ønskede Indra at slynge Tordenkilen. 2: Han sagde til Viṣṇu: »jeg vil kaste Tordenkilen mod Vṛtra, staa mig bi«. »Javel«, svarede Viṣṇu, »jeg vil staa dig bi, kast«. Mod ham (Vṛtra) hævede Indra Tordenkilen. Vṛtra blev bange for den hævede Tordenkile. 3: Han sagde: »der er her en Kraft, den vil jeg give dig, men kast ikke [Tordenkilen] mod mig«, og han gav ham Offerformlerne. Mod ham (Vṛtra) hævede han (Indra) for anden Gang [Tordenkilen]. 4: Han sagde: »der er her en Kraft, den vil jeg give dig, men kast ikke [Tordenkilen] mod mig«, og han gav ham Offerhymnerne. Mod ham hævede han for tredje Gang [Tordenkilen]. 5: »Der er her en Kraft, den vil jeg give dig, men kast ikke [Tordenkilen] mod mig«, og han gav ham Melodierne. Derfor udforer man ogsaa nu paa samme Maade Offerkulten ved Hjælp af disse Vedaer, nemlig først ved Formlerne, saa ved Hymnerne, og saa ved Melodierne, thi saaledes [var] det, han (Vṛtra) gav [dem] til ham (Indra). 6: Og det, som var hans (Vṛtras) Hjemsted (*yoni*) og Tilflugtssted (*ācaya*), det splittede han ad, idet han ruskede og rev det isønder; det blev til denne Ofring. Og fordi denne Viden laa i dette Tilflugtssted ligesom trefoldig, derfor hedder den Traidhātavī. 7: Og hvorfor dette Offer er viet til Indra og Viṣṇu, er fordi Indra hævede Tordenkilen, og Viṣṇu stod ham bi«.

Taitt. S. 2,4,12,2-7: »Der var ogsaa Viṣṇu (3), en anden Gud. Han (Indra) sagde: »Viṣṇu, kom her, vi vil tage det, hvorved han (Vṛtra) er denne Verden«. Viṣṇu fordelte sig paa tre Steder, en Tredjedel i Jorden, en Tredjedel i Luftrummet og en Tredjedel i Himlen, thi han frygtede [Vṛtras] Fremvælden. Ved Hjælp af den Tredjedel, som var i Jorden, hævede Indra Tordenkilen, bistaat af Viṣṇu. Han (Vṛtra) sagde: »kast ikke [Tordenkilen] mod mig, der er her (4) en Kraft i mig, den vil jeg give dig«, og han gav ham den. Han (Indra) tog imod den, og [idet han sagde]: »du hjalp mig«, gav han den til Viṣṇu. Viṣṇu tog imod

den [med Ordene]: »lad Indra lægge Styrke (*indriya*) i os«. Ved Hjælp af den Tredjedel, som var i Luftrummet, hævede Indra Tordenkilen bistaaet af Viṣṇu. Han (Vṛtra) sagde: »kast ikke [Tordenkilen] mod mig, der er her (5) en Kraft i mig, den vil jeg give dig«, og han gav ham den. Han (Indra) tog imod den, og [idet han sagde]: »to Gange hjalp du mig«, gav han den til Viṣṇu. Viṣṇu tog imod den [med Ordene]: »lad Indra lægge Styrke i os«. Ved Hjælp af den Tredjedel, som var i Himlen, hævede Indra Tordenkilen, bistaaet af Viṣṇu. Han (Vṛtra) sagde: »kast ikke [Tordenkilen] mod mig, jeg vil give dig det, hvorved jeg (6) er denne Verden«. »Nuvel«, svarede han (Indra). »Lad os slutte en Pagt«, [sagde Vṛtra], »lad mig indgaa i dig«. Han (Indra) svarede: »hvis du indgaar i mig, hvordan vil du saa fortære mig?«. »Jeg vil opflamme dig, jeg vil indgaa i dig til Fortæring for dig«, sagde han. Vṛtra indgik i ham. Vṛtra er Maven, og Sult er i Sandhed Menneskets Fjende. Den, som (7) ved dette, han ihjelslaar Fjenden Sult. Og han (Vṛtra) gav ham (Indra) den [Kraft]. Han tog imod den, og [idet han sagde]: »tre Gange hjalp du mig«, gav han den til Viṣṇu. Viṣṇu tog imod den [med Ordene]: »lad Indra lægge Styrke i os«. Det, at han gav tre Gange, og at han tog imod tre Gange, det er det, der gør det trefoldige til det trefoldige. Og det, at Viṣṇu bisted ham, og at han gav [det] til Viṣṇu, det er derfor Ofringen er viet til Indra og Viṣṇu. Alt hvad der er her [paa Jorden], det gav han ham: Offerhymnerne, Sangene og Offerformlerne. Tusind var det han gav ham, derfor er der Tusind [Kør] som Honorar [ved Offeret]«.

Taitt. S. 6,5,1,1-2: »(1) Indra hævede Tordenkilen mod Vṛtra. Vṛtra blev bange for den hævede Tordenkile, han sagde: »kast ikke [Tordenkilen] mod mig, der er her en Kraft i mig, den vil jeg give dig«, og han gav ham Ukthya-Ofringen. Mod ham (Vṛtra) hævede han (Indra) for anden Gang [Tordenkilen]. Han sagde: »kast ikke [Tordenkilen] mod mig, der er her en Kraft i mig, den vil jeg give dig«, (2) og han gav ham efter Ukthya-Ofringen. Mod ham hævede han for tredie Gang [Tordenkilen]. Viṣṇu bisted ham, [idet han sagde]: »slaa til«. Han (Vṛtra) sagde: »kast ikke [Tordenkilen] mod mig, der er her en Kraft i mig, den vil jeg give dig«, og han gav ham efter Ukthya-Ofringen. Ham (Vṛtra), som nu var uden Trolddomskraft, slog han (Indra) ihjel, thi Offeret (*yajña*) var hans Trolddomskraft

(*māyā*). Naar Ukthya-Offeret øses [til Ofring], saa (3) afvender Offerbringeren sin Fjendes Styrke og Kraft«.

Pa. Br. 20,15,6: »Indra hævede Tordenkilen mod Vṛtra. Han (Vṛtra) sagde: »kast ikke [Tordenkilen] mod mig, der er denne Kraft i mig, den vil jeg give dig«. Den rakte han ham, Viṣṇu tog imod den. For anden Gang og for tredie Gang hævede han [Tordenkilen mod ham]. Og [hver Gang] sagde han (Vṛtra): »kast ikke [Tordenkilen] mod mig, der er denne Kraft i mig, den vil jeg give dig«. Den rakte han ham, Viṣṇu tog imod den«.

I disse Tekster genfindes nojagtig de samme Temaer. Foruden at være en Dæmon, besidder Vṛtra de højeste og værdifuldeste Ting — endog hele Kulten — og maa afgive disse for Drabet, ligesom der finder en Pagtsslutning Sted, hvorefter Vṛtra skal »indgaa« i Indra efter Drabet.

Der er desuden det særlige Træk, at Indra assisteres af Viṣṇu under Kampen. Viṣṇu er en vigtig Kultguddom. Det essentielle i Mytekredsen om ham er, at han tager tre Skridt, hvori hele Verden rummes, og hvorved han vinder den hele Verden. Dette er Legende, der fortæller om en betydningsfuld Ritus, et Gaa-ritual, der i sig selv har været et Drama, en Kamp med og Sejr over det onde. Saa betydningsfuldt har dette været, at Myten derom forbindes med Indras Kamp. Ogsaa i Rigveda skildres de to Guder kæmpende ved hinandens Side, Indra med Tordenkilen, og Viṣṇu ved sin Gaaen:

R. V. 8,100,12: »Ven Viṣṇu, skridt længere ud, Himmel, giv Rum til at udslynge Tordenkilen, vi to vil dræbe Vṛtra, vi vil frigive Floderne, paa Indras Bud skal de frit fremsendte strømme«.

Jævnfor Kommentaren til denne Strofe i Bṛhaddevatā 6,121-23: »Da han havde bragt Lidelse over disse tre Verdener, forblev Vṛtra [uangribelig] paa Grund af sit Raseri. (122) Indra var ikke i Stand til [alene] at dræbe ham. Han gik til Viṣṇu og sagde: »Vṛtra vil jeg dræbe, du skal i Dag staa ved min Side, naar nu har skridt ud; (123) Himlen skal give mig Rum for den udstrakte Tordenkile«. Viṣṇu sagde »Ja«, og gjorde det, og Himlen gav ham Rum«.

For Forstaaelsen af de Forhold, der er paa Tale i ovennævnte Tekster, spiller det ingen Rolle at Viṣṇu er med, Indra-Myten har sat det afgørende Præg. Den særlige Rolle, Viṣṇu spiller som Modtageren af de Livsværdier, som Indra vinder fra Vṛtra, finder

sin Opklaring udfra den Betydning, Viṣṇu har i den brahmanske Mytologi. Her er Viṣṇu identisk med Offeret, repræsenterer i et Indbegreb den hele Offerkult; at han overtager Tingene, betyder da, at de rummes i Kulten.

Foruden disse Tekster findes der andre, der giver forskellige Træk om Kampen. Ligesom det et Par Steder i Rigveda fortælles, at Indra brændte Vṛtra, fortælles noget lignende i Brahmanaerne:

Cat. Br. 11,1,5,8: »Og hvorfor han ofrer en Offerkage paa tolv Skaale til Agni Vaiçvānara: dengang da Indra slog Vṛtra ihjel, saa opbrændte han ham ved Hjælp af Agni Vaiçvānara og opbrændte derved al hans (Vṛtras) Ondskab; og paa samme Maade — efter at denne [Offerbringer] ved Hjælp af Indra, Vṛtradræberen, har dræbt Vṛtra, det onde — saa opbrænder han ham ved Hjælp af Agni Vaiçvānara og opbrænder ligeledes al hans Ondskab. Den, som i Besiddelse af denne Viden fuldfører Offeret med denne Ofring, i ham efterlades der ikke den mindste Smule af det onde«. Det kan være, at denne Brænden af Vṛtra, ligesom i Rigveda, er et Udtryk for Tordenkilens Funktion. Men det kan ogsaa være, at man skal sætte det i Forbindelse med et andet Mytemotiv, som der findes flere Tekster om, og som gaar ud paa, at Indra ved Hjælp af Agni maa opbrænde Vṛtra for at slippe fri af hans Greb:

Taitt. S. 2,1,4,5-7: »Indra ihjelslog Vṛtra. Den dræbte Vṛtra bandt ham med seksten [af sin Slangekrops] Bugtninger. Af Vṛtras Hoved kom der Køer frem, de var [Køer] fra Videha; deres Tyr fulgte efter til allersidst. Indra lagde Mærke til den, (6) han tænkte: »den, som vil bringe denne som Offer, han vil blive udfriet fra denne Ulykke«. Han ofrede til Agni en med sort Nakke og til Indra en Tyr. Agni, som var kommet hid i Anledning af sin egen Offerandel, brændte Vṛtras Bugtninger i seksten Stykker; og ved Hjælp af [Offertyren] til Indra lagde han Styrke i sig selv. Den, som er grebet af et Onde, han skal bringe som Offer til Agni en med sort Nakke og til Indra en Tyr. Agni, som da er kommet hid i Anledning af sin egen Offerandel, (7) opbrænder det onde for ham; og ved Hjælp af [Offertyren] til Indra lægger han Styrke i sig selv, han udfries af Ondet og faar Lykken med sig«.

Taitt. S. 5,4,5,3-4: »Indra ihjelslog Vṛtra. Den dræbte Vṛtra

(4) bandt ham med seksten [af sin Slangekrops] Bugtninger. Han saa denne Ofring til Agni med det [straalende] Ansigt (eller Agni som Offerets Ansigt, den forreste og fornemste i Offeret). Han ofrede den, og Agni med det [straalende] Ansigt, som var fornojet med sin egen Offerandel, brændte Vṛtras Bugtninger i seksten Stykker; ved [Ofringen] til Viçvakarman blev han udfriet af Ulykken. Naar han ofrer en Ofring til Agni med det [straalende] Ansigt, saa opbraender Agni med det [straalende] Ansigt, fornojet med sin egen Offerandel, det onde for ham; og ved [Ofringen] til Viçvakarman udfries han af det onde«.

Pa. Br. 13,5,22: »Indra hævede Tordenkilen mod Vṛtra, [men] han (Vṛtra) omslyngede ham med seksten Bugtninger [af sin Slangekrop]. Han (Indra) saa denne Padastobha[-Sāman], og ved Hjælp af den viklede han [dem] af. Han (Præsten) skal synge ligesom viklende af for at bortslaa det onde«.

Dette Motiv, at Indra hjælpelos hildes i Vṛtras Greb, er sikkert en mytisk Udformning af den Farlighed, som Dæmonkampen rummer ogsaa for de menneskelige Dæmonkæmpere paa Kultpladsen. I de to første Tekster afgiver det Basis for en Motivering af Agnis høje Stilling i Kulten: ogsaa han kæmper med som Indras Hjælper.

Om Stedet, hvor Vṛtra laa, fortælles følgende:

Çat. Br. 5,5,5,6: »Og det som var hans (Vṛtras) Hjemsted (*yoni*) og Tilflugtssted (*ācaya*), det splittede han (Indra) ad, idet han ruskede og rev det isonder; det blev til denne Ofring. Og fordi denne Viden laa i dette Tilflugtssted ligesom trefoldig, derfor hedder den *Traidhātavī*«.

Det er bemærkelsesværdigt, at der ogsaa ud af dette Element, som dog egentlig er noget dæmonisk, skabes det værdifulde.

Kampdramaets Hovedmotiv gaar altsaa ud paa, at Indra nedlægger Vṛtra, og gør det ved Hjælp af Tordenkilen. Der kan være Grund til at nævne, at der i Brahmanaerne findes talrige Udtalelser om, at Indra nedlægger Vṛtra ved Hjælp af ganske andre Ting, f. Eks. ved Hjælp af specielle kultiske Sange eller Versemaal. Som Eksempel skal nogle enkelte Tekster anføres:

Kauś. Br. 23,2: »Mahānāmnī-Versene er Prṣṭha-Stroferne. Ved Hjælp af Mahānāmnī-Versene dræbte Indra Vṛtra«.

Pa. Br. 11,11,12: »Ved [Stobhaen] »*aiyāhai*« slog Indra Vṛtra, ved [Stobhaen] »*aiyādau hovā*« undervang han ham. Disse to Sāmans er dæmondræbende og kraftfulde«.

Pa. Br. 12,6,6: »Ved Hjælp af Pramāṇhiṣṭhiya[-Sāman] slyngede Indra Tordenkilen mod Vṛtra og kastede ham ned. Den, som har en Fjende, skal indlede Uktha[-Recitationerne] med Pramāṇhiṣṭhiya[-Sāman'en]; saa kaster han sin Fjende ned, og selv gaar det ham bedre«.

Pa. Br. 12,13,4-6: »4: Indra løb op til Prajāpati og sagde: »jeg vil ihjelslaa Vṛtra«. Han (P.) gav ham dette Anuṣṭubh[-Metrum] uden Kraft. Med dette kunde han (I.) ikke nedlægge [Vṛtra]. Det, at han (Vṛtra), som ikke var nedlagt, brolede højt (*vi-nad*), det er det, der gør Nānada[-Sāman'en] til Nānada. 5: Han (I.) løb atter op til ham (P.). Han formede Kraften i de syv Hotṛ-Funktioner og rakte ham [den]. 6: Han (I.) nedlagde ham (Vṛtra). Den, som ved dette, han nedlægger den, som han ønsker at nedlægge«.

Pa. Br. 12,13,23: »Ved Hjælp af disse [omtalte Vers] ihjelslog Indra Vṛtra. Ved Hjælp af disse [Vers] ihjelslaa han (Offerbringeren eller Sangeren) hurtigt det onde, og hurtigt gaar det ham bedre«.

Pa. Br. 14,4,5: »Ved Hjælp af Abhinidhana[-Sāman] slyngede Indra Tordenkilen mod Vṛtra og nedlagde ham; den, som har bragt Lovprisning med Abhinidhana[-Sāman'en], nedlægger sin Fjende«.

Dette ser tilsyneladende ud som løse Paafund, men det er det ikke. Vel har Præsteskabet udarbejdet den overleverede Kultus i mange Detaljer og netop interesseret sig for at udmønte Finesserne. Men en gammel oprindelig primitiv-antik Tanke ligger til Grund ogsaa for de ovenansørte Tekster. Det er den, at Kultens dramatiske Ide i sin Helhed er inkluderet i hvert enkelt Kultmoment, saa den altsaa gentages utallige Gange under Kultens Opførelse. Om det paagældende Moment er stort eller lille, spiller ingen Rolle. Kultkampen kan ses udfra de store centrale Ritualscener, men den kan ogsaa ses udfra en Detalje, som f. Eks. Anvendelsen af et bestemt Versemaal. Et Versemaal, en Strofe, er derfor den hele Dæmonkamp lige saavel som selve Slagtofferet eller Drikkelaget.

Baade i Rigveda og i Brahmanaerne findes der Udtryk for, at Indra gennem sin Kamp og Sejr vinder sin fulde Magt og den hoje Stilling, han har indenfor Gudernes Skare:

R. V. 6,25,8: »Alle Ting indrømmedes dig, du offerværdige, af Guderne for din store Styrke i Vrtrakampen, Herredømmet, o Indra, indrømmedes dig og [Sejrens] Magt i Mandskamp«.

R. V. 3,32,11: »Du, den stærkere, dræbte Slangen, der anspændte sine Kræfter, da den havde lejret sig om [Vandenes] Strøm, du kraftfødte; Himlen kom ikke paa Højde med din Storhed, dengang da du med den ene Hofte iklaedte dig Jorden«.

R. V. 6,20,2: »Den hele Guddomsfylde, ligesom Himlens, tilstodes af Guderne dig, o Indra, da du ihjelslog Vṛtra, Slangen, der havde indesluttet Vandene, du fremstormende, i Ledtog med Viṣṇu«.

Brahmanaerne har den Tilfojelse, at Indra efter den sejrrige Kamp bærer et nyt Navn, Mahendra, »den store Indra«:

Ait. Br. 3,21: »Da Indra havde dræbt Vṛtra og havde vundet alle Sejre, saa sagde han til Prajāpati: »lad mig være det, som du er, lad mig være stor«. Prajāpati svarede: »hvem (*ka*) er jeg da?«. »Netop, som du sagde«, svarede han. Deraf fik Prajāpati Navnet Ka (hvem); thi Prajāpati har Navnet Ka. Og det, at Indra blev stor (*maha*), det er det, der gör Mahendra (*maha* + Indra, den store Indra) til Mahendra«.

Taitt. S. 6,5,5,3: »Indra dræbte Vṛtra. Guderne sagde om ham: »stor er i Sandhed han blevet, som dræbte Vṛtra«. Det er det, der gör Mahendra til Mahendra. Han bragte den bestemte Offerandel til Mahendra, da han havde dræbt Vṛtra [og stod] over de andre Guder. Naar Ofringen til Mahendra bliver bragt, saa bringer Offerbringeren netop denne Offerandel [idet han staar] over [alle] andre Skabninger«.

Dette er det mytiske Udtryk for den kulpsykologiske Realitet, som tidligere er nævnt: Guderne er Kultens Kræfter, de bliver til i Kulten, skabes til bestemte Opgaver, og Løsningen af denne Opgave er deres Vækst, saa de først bliver det, de skal være, naar vedkommende Moment af Kulten lykkeligt er bragt til Ende.

Et Sted findes en anden Benævnelse for Indra efter Sejren:

Ait. Br. 4,22: »Da Indra havde slaaet Vṛtra ihjel, blev han Viçvakarman«.

Dette Navn »Alskaberen« har imidlertid en anden Baggrund, har Tilknytning til den skabende Virksomhed, som Indra udfoldede efter Vṛtrakampen.

Disse nu anførte Digtninge og Fortællinger om Indras Kamp med Vṛtra er Kultlegende, hvormeget end den mytiske Fantasi har udformet og udsmykket Motivet. Det beretter om en Kamp, der finder Sted paa den kultiske Festplads, som det blev sagt i en tidligere anført Tekst om Kultstedet: »her udførte Indra sine Heltebedrifter«.

Det er Højdepunktet af det Drama, som finder Sted halvt i, halvt udenfor Deltagernes Sind. Man har under et centralt Moment i det udførte Ritual fornemmet denne voldsomme Kamp-situation.

Med Forfærdelse havde man oplevet Dæmonens pludselige Fremkomst i det allerhelligste, hans Breden sig ud over det, som var Livets Kraft. Man havde følt Verden vakle paa den yderste Kant af Mørkets og Dødens Afgrund.

Nu akkumulerer man alle Kræfter, spænder alt til det yderste for et endeligt Opgør med det ondes Repræsentant. Og Sejren vindes. Under et vældigt Opbud, hvor alt sættes ind paa at vinde Livet og Lykken tilbage, nedlægger man Dødens og Ondskabs Drage, der selv styrtes i Afgrunden.

Der er Højhed over dette gamle arisk-vediske Motiv. Det er Udtryk for den dybeste religiøse Erfaring, det samlende Midtpunkt for en Kultur.

Skylden.

Indras Sejr over Vṛtra er Indras Ophøjelse, som det allerede er anført. Men jævnsides med denne Ophøjelse går et andet Tema, som er den diametrale Modsætning dertil.

Det går ud paa, at Indra efter Vṛtradrabet blev grebet af en Følelse af Usikkerhed, Frygt og Skyld.

Det er skildret saaledes i Rigveda:

R. V. 1,32,14: »Hvilken Haevner af Slangen saa du, o Indra, siden Frygt indgik i dit Hjerte, da du havde dræbt [den]; for-skækket overskred du, ligesom en Orn, nioghalvfems Floder og Himmelrummet«.

Dette Skyldmoment findes ikke antydet andetsteds i Rigveda, men i Brahmanaerne er det rigt afgegnet.

Forsaavidt man mener, at Vr̄trabegrebet ikke rummer andet og mere end Forestillingen om en ond Drage, vilde det jo forekomme mærligt, at der skulde knytte sig et Skyldmoment til dens Drab. Den antike ariske Kriger erhverver sig jo altid ellers kun Ære ved at fælde Fjenderne.

Forholdet bliver først forstaaeligt, naar man ser dette Tema som Legende, som en mytisk udformet Genfortælling af noget, som de menneskelige Deltagere maa udføre paa den kultiske Festplads, noget, hvortil der knytter sig en Krænkelse af en guddommelig og menneskelig Regel, en Helligbrode. Thi dette er nemlig, hvad der sker under Kulten. Det helligste af alt — Offerdyret, Soma — maa lade Livet. Det, der under almindelige Forhold vilde være en Forbrydelse — at ombringe Dyret eller Soma — maa goes i Kulten for at skabe Lykken for Folket. Det er nødvendigt, at det sker, thi kun derved kan man erhverve den hellige Offerspise eller Offerdrik, som betinger den sakrale Kommunion.

Kulten rummer en uundgaaelig Helligbrode. Det er Baggrunden for det Skyldmoment, som genfindes i den religiose Forestillingskreds hos alle primitiv-antike Folk. Derfor findes der ofte et Led i primitiv-antike Kulte, der har Karakter af Søgefest — f. Eks. en rituel Klage — tilknyttet det sakrale Offerdrab. At man spiller det i Kulten har sin egen Betydning: det er en Genoprettelse af det forbrudte, ved at give det Udtryk udsoner man Broden.

Dette maa være Udgangspunktet ogsaa for Indras Skyldmoment. Helligbroden, Krænkelsen, ligger deri, at Guden — d. v. s. Menneskene handlende under Kultens Aspekt — ved Vr̄tradrabet — som er en kultisk Ritus — har forgrebet sig paa noget helligt, har ombragt noget, som det ellers er en Forbrydelse at angribe.

I Myterne udformes Temaet til en Flugt. Indra gribes af Usikkerhed, Frygt og Skyld, og han flygter; eller det er hans Kraft og Styrke, som flygter fra ham:

Cat. Br. 5,2,3,8: »Den følgende Dag ofrer han en Offerkage

paa tolv Skaale til Indra og Agni, og han ofrer den paa samme Maade som et Iṣṭi-Offer. Thi dengang, da Indra havde dræbt Vṛtra, saa flygtede hans Kraft (*indriya*) og Styrke (*vīrya*) bort fra ham, som var blevet grebet af Frygt. Ved Hjælp af dette Offer nedlagde han igen [sin] Kraft og Styrke i sig. Og paa samme Maade nedlægger denne [Offerbringer] ved Hjælp af dette Offer Kraft og Styrke i sig«.

Çat. Br. 12,8,1,1: »Dengang da Indras Kraefter og Styrke flygtede bort [fra ham], saa samlede Guderne dem igen ved Hjælp af dette Offer. Der ofres baade Bægre med Mælk og Bægre med Surā. Man samler [derved] baade Kraefter og Styrke i ham (Indra) igen. I den nordlige Ild ofrer man Mælkeofrene og bestyrker ham med den klare Drik, Somadrikken«.

Pa. Br. 18,5,2: »Indra dræbte Vṛtra. Hans Styrke spredtes til alle Sider. Guderne søgte [et Middel til] Genoprettelse for ham. Men intet vederkvægede ham, kun den stærke Soma vederkvægede ham«.

Pa. Br. 18,11,1: »Indra dræbte Vṛtra. Hans Styrke forsvandt i alle Retninger. Han saa denne Črāyantiya[-Sāman], ved Hjælp af den forlenede han sig igen med Kraft«.

I nogle Tekster sættes Usikkerheden, om Vṛtra nu ogsaa er nedlagt, i Forgrundens:

Ait. Br. 3,16: »Da Indra havde dræbt Vṛtra, saa forlod alle Guderne ham, idet de tænkte: »han har ikke nedlagt [ham]«. Kun Maruterne, hans sande Venner, forlod ham ikke«.

Ait. Br. 3,15: »Da Indra havde dræbt Vṛtra, saa gik han til fjerntliggende Egne, idet han tænkte: »jeg har ikke nedlagt [ham]«, ja, til det yderste fjerne gik han. Det yderste fjerne er Anuṣṭubh[-Metret], Anuṣṭubh[-Metret] er Vāc (Stemme, Tale). Han indgik i Vāc og laa [der]. Alle Væsener ledte efter ham, efter at de [først] havde skilt sig ud [fra hverandre]. Fædrene fandt ham Dagen før og Guderne den følgende Dag. Derfor udføres der [Offer] til Fædrene Dagen før, og paa den følgende Dag udfører man Offer til Guderne. De sagde: »lad os nu presse [Soma], saa vil han sikkert skyndsomst komme til os«. De pressede [Soma]. [Med Strofen]: »Dig som en Vogn for Hjælp«, (R. V. 8,68,1) bragte de ham nær, [og med Strofen]: »Hin Urt er presset, o Vasu«, (R. V. 8,2,1) kom han under den blotte Nævnelse af presset [Soma] til Syne for dem. [Med Strofen]:

»O Indra, kom nærmere«, (R. V. 8,53,5) bragte de ham i Midten. Den, der ved dette, han ofrer med et Offer, hvortil Indra er kommet, han faar Lykken med sig ved et Offer, som inkluderer Indra«.

Pa. Br. 15,11,9: »Da Indra havde dræbt Vṛtra, saa gik han til det yderste fjerne, idet han tænkte: »jeg har ikke nedlagt [ham]«. Han skubbede dette Anuṣṭubh[-Metrum] fra hinanden, og krøb ind i det i Midten. Dette er Indras Bolig. I Tryghed ofrer den, og i Tryghed fuldfører den [Offeret], som i Besiddelse af denne Viden lovpriser i disse [Vers]«.

I andre Tekster betones det, at der er begaaet Synd ved Drabet af Vṛtra:

Ait. Br. 7,28: »Dengang da Guderne udelukkede Indra — [idet de sagde]: han har udført onde Anslag mod Viçvarūpa, Tvaṣṭṛ-Sonnen, han har nedlagt Vṛtra, han har givet Yatierne til Hyænerne, han har dræbt Arurmaghæerne, han har været fjendtlig mod Brhaspati — saa blev Indra berovet Somadrikken. Og i Overensstemmelse med Indras Udelukkelse, saa blev Herskermagten (*kṣatra*) berovet Somadrikken. Indra blev [senere delagtig] i Somadrikken, da han havde røvet Tvaṣṭṛs Soma. Men endog til denne Dag er Herskermagten berøvet Somadrikken«.

Taitt. S. 6,5,5,2: »Da Indra havde dræbt Vṛtra, gik han til det yderste fjerne, idet han tænkte: »jeg har begaaet en Synd«. Han blev gulbrun af Lød. Han saa disse [Ofringer] til Maruterne, frelsende for ham selv, dem ofrede han. Indaanding vandt han med den første, Udaanding med den anden, sig selv med den tredje. Sely-frelsende for Offerbringeren er disse [Ofringer] til Maruterne, naar de bringes; med den første vinder han Indaanding, med den anden Udaanding, med den tredje sig selv«.

Taitt. Br. 1,6,7,4: »Da Indra havde dræbt Vṛtra, gik han til det yderste fjerne, idet han tænkte: »jeg har begaaet en Synd«.

Medens det almindeligvis blot siges, at Indra flygtede langt bort, fortelles det ogsaa, at Indra søgte Tilflugt bestemte Steder. I en ovenfor anført Tekst var det Anuṣṭubh-Metret, men det kan ogsaa være Vandene eller Kørne:

Çat. Br. 7,4,1,13: »Og hvad det angaar, at han anbringer den (Guldpladen, der lægges midt paa Alterstedet under Agnicayana) paa et Lotusblad: da Indra havde dræbt Vṛtra og nærede folgende Tanke: »jeg har ikke nedlagt [ham]«, indgik han i Vandene. Han sagde til dem: »jeg er bange, lav I en Fæstning til

mig». Nu, den Essens (*rasa*), som der var i Vandene, den bragte de samlet op [til Overfladen] og skabte den om til en Fæstning for ham. Og fordi de skabte (*kṛ, kar*) en Fæstning (*pur, nom. pār, pūḥ*) for ham, deraf Pūṣkara; og Pūṣkara betyder hemmeligt Puṣkara (den blaa Lotus), thi Guderne elsker, hvad der er hemmelighedsfuldt. Naar han nu anbringer den (Guldpladen) paa Lotusbladet, saa [betyder] det, [at] han placerer ham (Agni) derpaa, nemlig paa den Essens, som Vandene bragte samlet op [til Overfladen] for ham (Indra), og paa den Fæstning, som de skabte til ham».

Pa. Br. 12,5,21: »Af Frygt for Vṛtra indgik Indra i en Ko. Om ham sagde Tvaṣṭṛs Dotre: »lad os føde [ham]«. Ved Hjælp af disse Sāman (Tvāṣṭṛīsāman) fødte de ham».

En Tekst omtaler Vāyus (Vindens) Assistance ved Opklaringen af Usikkerheden:

Cat. Br. 4,1,3,1-4: »1: [Libationen] til Indra og Vāyu er i Sandhed hans (Offerets eller Offerbringerens) Vāc (Stemme, Tale) og derfor vedrorende Selvet. Dengang da Indra havde slynget Tordenkilen mod Vṛtra og tænkte, at han var den svagere, og var grebet af Frygt [i den Tanke]: »jeg har ikke nedlagt [ham]«, saa skjulte han sig; og Guderne skjulte sig ligeledes. 2: Guderne sagde da: »vi ved ikke, om Vṛtra virkelig er slaaet ihjel eller er levende, velan, en af os skal skaffe Vished for, om Vṛtra er dræbt eller lever«. 3: De sagde til Vāyu — Vāyu er den, som blæser (*pū*, betyder ogsaa: skaber Klarhed) —: »Vāyu, du skal skaffe Vished for dette, om Vṛtra er slaaet ihjel, eller om han lever; thi du er den hurtigste af os, og hvis han lever, saa vil du hurtigt vende tilbage«. 4: Han sagde: »hvad skal jeg have for det?«. »Det første Vaṣṭ-Raab for Kong Soma [skal være] dit«, [sagde de]. »Javel«, [svarede] Vāyu og gik: og se! Vṛtra var dræbt. Han sagde [til Guderne]: »Vṛtra er slaaet ihjel, gor nu med den slagne, hvad I vil«.

Som det allerede er fremgaaet, var Indra meget medtaget og maatte restitueres:

Cat. Br. 1,6,4,1-9: »1: Dengang da Indra havde slynget Tordenkilen mod Vṛtra og tænkte, at han var den svagere, og var grebet af Frygt [i den Tanke]: »jeg har ikke nedlagt [ham]«, saa skjulte han sig og gik til fjernt beliggende Egne. Nu vidste Guderne godt, at Vṛtra var dræbt, og at Indra havde skjult sig,

2: Agni af Guderne, Hiranyaṣṭūpa af Riṣierne og Bṛhatī af [de vediske] Metra besluttede sig til at soge efter ham. Agni fandt ham og tilbragte denne Nat sammen med ham. Han (Indra) er Gudernes Vasu, thi han er deres Helt (eller Hovding, *vīra*). 3: Guderne sagde: »vor Vasu, som var rejst bort fra os, dvæler hjemme i Dag«. Og ligesom man vilde koge en Ged eller Risgrød i Fællesskab til to nære Slægtinge eller Frænder, der er kommet [for at være] sammen [med en] — for det er det menneskelige [Velkomstmaaltid], medens Offerspisen (*havis*) er Gudernes — saaledes ofrede de til disse to i Fællesskab en Offerspise, nemlig den Offerkage paa tolv Skaale, som er til Indra og Agni. Derfor er der en Offerkage paa tolv Skaale til Indra og Agni. 4: Indra sagde: »dengang da jeg slyngede Tordenkilen mod Vṛtra, blev jeg forskrækket, og derfor er jeg nu svag; denne [Offerkage] vederkvæger mig ikke, tilbered noget, som kan vederkvæge mig«. »Javel«, svarede Guderne. 5: Guderne sagde: »der er intet andet end Soma, der kan vederkvæge ham, lad os berede Soma til ham«. De beredte Soma til ham. Nu er denne Kong Soma, som er Gudernes Føde, Maanen. Og naar han denne Nat ikke ses, hverken i Øst eller Vest, saa kommer han til denne Verden. Og her indgaar han i Vandene og Planterne. Han er Gudernes Klenodie (*vasu*), thi han er deres Føde. Og fordi han denne Nat dvæler hjemme (*amā-vas*), derfor kaldes denne [Nat, Nymaanenatten] for Amāvāsyā. 6: De beredte den (Somaen) efter at have skaffet den til Veje ved Hjælp af Koerne fra Planterne, idet de (Koerne) spiste Planter, og fra Vandene, idet de (Koerne) drak Vand. Efter at de saaledes havde beredt den og faaet den til at lobe sammen og gjort den stærk, saa rakte de ham den. 7: Han sagde: »dette vederkvæger mig virkelig, men det forenes ikke med mig, find paa [Udveje], saa det kan forenes med mig«. De fik det til at forenes med ham ved Hjælp af kogt Mælk. 8: Og skont dette er et og samme, idet det er Mælk og hører til Indra, saa erklærer man det alligevel for forskellige [Ting]. Og fordi han sagde: »det vederkvæger (*dhi*) mig«, derfor er det Surmælk (*dadhi*); og fordi de fik det til at forenes (*cri*) med ham ved Hjælp af kogt (*cṛta*) Mælk, derfor er det kogt Mælk (*cṛta*). 9: Thi ligesom Somastaænglen svulmer [naar den stænkes med Vand], saaledes blev han (Indra) ogsaa fuld [af Kræfter ved Somasaften tilsat kogt Mælk] og nedslag

dette Onde, Gulsorten. Det er ogsaa Betydningen af Nymaaneofferet. Den, som i Besiddelse af denne Viden sammenblander [sød og sur Mælk ved Nymaaneofferet], han svulmer paa samme Maade i Henseende til Efterkommere og Kvæg og nedslaar det onde; derfor skal han sammenblande [sød og sur Mælk]«.

Et helt Kapitel i Taitt. S., nemlig Kp. 2,5,3, spiller over dette Frygt-, Flugt- og Skyldmotiv; der fortelles følgende:

»(1) Da Indra havde dræbt Vṛtra, saa truede hans Fjender ham. Han saa denne Fjende-bortjagende [Ofring], som dernæst skal ofres ved Fuldmaaneofferet. Han ofrede den, og ved Hjælp af den bortjog han Fjenderne. Derved, at der er en Fjende-bortjagende [Ofring], som siden skal ofres ved Fuldmaaneofferet, fordriver Offerbringeren ved den sine Fjender. Da Indra havde dræbt Vṛtra, blev han berøvet Guderne og sin Styrke (*indriya*). Han saa denne [Offerkage] paa otte Skaale til Agni ved Nymaaneofferet og Surmælken (*dadhi*) til Indra. (2) Det ofrede han, og derved erhvervede han sig [igen] Guderne og sin Styrke. Derved, at der er en [Offerkage] paa otte Skaale til Agni ved Nymaaneofferet og Surmælk til Indra, erhverver Offerbringeren sig ved det Guderne og Styrke. Da Indra havde dræbt Vṛtra, saa indgik hans Kraft og Styrke i Jorden og blev til Planter og Urter. Han løb op til Prajāpati [og sagde]: »da jeg havde slaaet Vṛtra ihjel, saa indgik min Kraft og Styrke (3) i Jorden og blev til Planter og Urter«. Prajāpati sagde til Kvæget: »I skal samle det for ham«. Kvæget samlede det i dem selv fra Planterne; og de malkede det igen [i Mælken]. Det, at de samlede (*sam-nī*) det, det er det, der gør Sāmnāyya (den »samlede« Ofring) til Sāmnāyya. Og det, at de malkede det igen (*prati-duh*), det er det, der gør Pratidhuk (nymalket Mælk) til Pratidhuk. »De har samlet det, de har malket det igen, men det forenes ikke med mig«, sagde han. »Gør det kogt for ham«, (4) sagde han (Prajāpati). De gjorde det kogt for ham, de fik Kraft og Styrke til at hvile (*cri*) i ham, det er det, der gør kogt Mælk (*cṛta*) til kogt Mælk. »De har samlet det, de har malket det igen, de har gjort det kogt, men det vederkvæger mig ikke«, sagde han. »Gør det til Surmælk for ham«, sagde han (Prajāpati). De gjorde det til Surmælk for ham, det vederkvægede (*dhi*) ham, det er det, der gør

Surmælk (*dadhi*) til Surmælk. De Brahma-kyndige siger: »af Surmælk bor der gives først, (5) for Surmælken laves først«. Uden at tage Hensyn hertil bør man give først af den kogte Mælk, og naar saa Kraft og Styrke er bragt til Hvile i ham, saa vederkvæger man ham senere med Surmælk, og han skrider frem eftersom Rækkefølgen er. Hvis man faar den til at løbe sammen ved Hjælp af Pūtika-Planten eller Bladbark, saa passer den for Soma, hvis det er ved Hjælp af Brystbær, saa passer den for Rakṣaserne, hvis det er ved Riskorn, passer den for Al-Guderne, hvis det er ved Lobe, passer den for Menneskene, hvis det er ved Surmælk, saa involverer den Indra. Han faar den til at løbe sammen ved Hjælp af Surmælk, for at den kan involvere Indra. (6) Han faar ogsaa Resten fra Agnihotraet til at løbe sammen, for Offerets Kontinuitets Skyld. Da Indra havde dræbt Vṛtra, saa gik han til det yderste fjerne, idet han tænkte: »jeg har begaaet en Synd«. Guderne sogte at faa ham frem. Prajāpati sagde: »den, som finder ham først, skal have den første Offerandel«. Fædrene fandt ham, derfor udføres der [Ofring] til Fædrene Dagen for. Han nærmede sig Nymaanenatten. Guderne kom ham i Møde, [idet de sagde]: »i Dag dvæler vor Vasu hjemme (*amā-vas*, at dvæle hjemme)«. (7) Thi Indra er Gudernes Klenodie (*vasu*), det er det, der gør Nymaanenatten (*Amāvāsyā*) til Nymaanenat. De Brahma-kyndige siger: »hvilken Guddom har Sāmnāyya[-Ofringen]?«. »Al-Guderne«, skal han svare, »thi Al-Guderne erhvervede sig den som deres Offerandel«. Eller hellere: »Indra«, skal han svare, »for det var medens de helbredte Indra, at de erhvervede sig den«.

Disse Tekster er forskellige i Enkeltheder, fordi de er knyttet til forskellige Ritusmomenter, som skal forklares. Dette Forhold, at de rituelle Foretagender til Forklaring har mytiske Fortællinger, er iovrigt et ægte primitiv-antikt Træk, der mere end noget andet vidner om den gammeldags Karakter af Brahmanaernes Overlevering. Meget er skematiseret og systematiseret, men den gamle Sammenhæng er stadigvæk levende. Om saa dette Moment, Skyldmomentet, oprindelig har været knyttet just til disse nævnte Ritusmomenter, eller om det er overført fra andre, har mindre at sige. Der er iovrigt intet til Hinder for, at det kan

være inkluderet og dramatisk oplevet netop ved rituelle Foretagender af den nævnte Art, Momenter, der har til Opgave at styrke og vederkyæge.

Det kan være paa sin Plads her at bemærke, at der i Brahmanaerne ogsaa forekommer Skyldmoment ved andet end Vrtradabets. F. Eks. ved Dæmondrab i Almindelighed, eller ved Drab af bestemte Fjender eller Dæmoner:

Pa. Br. 22,14,2: »Da Indra havde dræbt Asuraerne, tænkte han, at han havde øvet en Udaad. Guderne udførte da Offer for ham med denne Stoma. [Derved] blev han befriet for det onde.«

Teksten er Vidnesbyrd om, at Dæmondrab i det hele taget er et kultisk Anliggende, straaler ud fra den store Dæmonkamp i det sakrale Offerdrab, og derfor ogsaa har Andel i dets Psykologi, Skyldmomentet.

Pa. Br. 14,11,28 og 19,4,7: »Indra gav Yatierne til Hyænerne. En uheldssvanger Røst talte til ham, og han folte sig uren (*açud-dha*). Han saa denne Çuddhāçuddhīya[-Sāman], og ved den blev han renset. Den bliver ren, som har bragt Lovprisning med Çuddhāçuddhīya[-Sāman]«.

Yatierne er ikke Dæmoner men en gammel Slægt, der nævnes jævnsides med Bhṛguerne. Skyldmomentet har nok her en anden psykologisk Baggrund, Urenheden ved en begaaet Uretfærdighed.

Pa. Br. 13,6,8-10: »8: Der er saa Saumitra[-Sāman] (Sumitras Sang). 9: En [kvindelig] Offer-fordærvende Dæmon ved Navn Dirghajihvī (»Langtunge«) færdedes her, idet hun slikkede paa [Smorret til] Ofrene. Indra erklærede ikke [selv] at kunne dræbe hende ved nogetsomhelst listigt Middel (*māyā*). Nu, Sumitra, Kutsaen, var en smuk [ung Mand]. Til ham sagde han: »kald hende til dig«. Han kaldte hende til sig. Hun sagde til ham: »sandelig, dette er uhørt for mig, men det er kært for mit Hjerte«. Han lod hende vide [Tid og Sted]. Paa det arrangerede [Sted] slog de to (Indra og Sumitra) hende ihjel. Det var, hvad de to ønskede paa det Tidspunkt. Saumitra[-Sāman'en] er en Ønske-opfyldende Sāman. Ved denne naar han sit Ønskes Opfyldelse. 10: [Men] en [usynlig] Stemme talte til ham (Sumitra): »skont du er Sumitra (»den gode Ven«) har du begaaet en grusom Daad«. Kval overvældede ham, han ovede Bodsoven (*tapas*), han saa denne Saumitra[-Sāman], ved Hjælp af den

forjog han sin Kval. Den forjager sin Kval, som har bragt Lovprisning med Saumitra[-Sāman]«.

I denne Fortælling er Indra ikke den ledende Person, Skyldmomentet knytter da heller ikke til ham. Fortællingen vidner — ligesom den før anførte Tekst — om, at der uvilkaarligt vil knytte sig Skyldmoment til Dæmondrab.

Pa. Br. 17,5,1: »Indra ihjelslog Tvaṣṭṛs Søn, der havde tre Hoveder. En uheldssvanger Rost talte til ham, han sogte Tilflugt hos Agni. Denne saa dette Agnistotra (Hyldestoffer til Agni), og da han havde overdraget det til sig selv, saa ofrede han [som Præst for] ham med det. Ved det bortjog han den uheldssvandre Stemme for ham«.

Dette Skyldmoment knyttet til Drabet af Viçvarūpa er tidligere omtalt. I dette Tilfælde kunde det tyde paa, at Viçvarūpa har været Daemonen fra et oprindeligt selvstændigt Kultdrama.

Pa. Br. 12,6,8-9: »8: Indra og Asuraen Namuci sluttede [folgende] Pagt: »af os to maa ingen dræbe [den anden] hverken ved Dag eller Nat, hverken ved hvad der er vaadt eller tort«. Indra huggede hans Hoved af ved Daggry, for Solen var staaet op, med Vandenes Skum. Hvad der er ved Daggry, for Solen er staaet op, det er hverken ved Dag eller Nat; og hvad der er Vandenes Skum, det er hverken vaadt eller tort. Dette [Hoved], et større Onde [end den udræbte Namuci], rullede efter ham, idet det raabte: »Manddræber, du har øvet Udaad, du har øvet Udaad«. Han var ikke i Stand til at forjage det hverken ved Strofer eller ved Sang. 9: Men ved Fuldforelse af Hārivarṇa[-Sāman] forjog han det«.

Den samme Myte fortælles ogsaa Çat. Br. 12,7,3,1-5, dog uden Skyldmoment, men til Gengæld med det Træk, at Somaen erhverves fra Namuci, der havde røvet den. Disse to Temaer: at Somaen erhverves ved Namucis Drab, og at der er Skyldmoment derved, tyder paa, at dette Dæmondrab ogsaa er et sakralt Drab, et Hovedmotiv fra en anden Kult af lignende Struktur som Soma-Offeret. Indenfor den vediske Mytologi findes der saadanne legendariske Mindelser om, at der har været andre sakrale Offerdrab end det, Vṛtra dækker over, Rester fra de oprindeligt selvstændige Kultdramaer, der er indgaaet i den fælles arisk-vediske Samlingskult.

Myten om Indras Flugt efter Drabet paa Vṛtra er da Legende, Fortælling om et Moment af det Drama, som Kultdeltagerne oplevede. Det har været kultisk spillet, har været involveret i en eller flere af de rituelle Akter.

Selve Momentet — Følelsen af Frygt og Skyld — fører dybt ind i den primitiv-antike Kulpsykologi, og har en Sammenhæng, der ogsaa faar Betydning for Klarlæggelsen af, hvad den mytiske Fortælling om Vṛtradrabet kultdramatisk svarer til indenfor det praktisk udførte Ritual.

Skyldmomentet er det dramatiske Udtryk for Offerhandlings Hellighed og Farlighed. Som alt i Kulden er det udsprunget af det menneskelige Sind og afgører den Sjæl, der handler gennem Dramaet.

Kultens Farlighed har flere Sider. Man maa her holde sig for Øje, hvad Ritualdramaet — og da i særlig Grad de centrale Scener indenfor dette — betyder. Hvilkens skæbnetung Betydning den kultiske Intensificering og Potensering lægger i, hvad der udføres. Menneskene giber ind og spiller med i Verdensordenen, de holder Livet og Fremtiden mellem deres Hænder, alt afhænger af, hvad de foretager sig her, og hvordan det går. Heraf Usikkerheden. Stundens Højtid og skæbnesvængre Kraft avler uvilkaarligt en Gysen tilbage, et Moment af Angst hører med til det sikre Greb.

Hertil kommer den uundgaaelige Helligbrøde, de maa krænke det helligste, for at Dramaet kan ske Fyldest. Det føder Skyld.

Disse Antiteser til Sejren og Glæden over Sejren maa ligesom alt andet i Kulden faa sit særlige Udtryk. Legendarisk bliver det Fortællingen om Indras Usikkerhed, Frygt og Skyld. Rituelt har det været udspillet under en eller flere Former, sandsynligvis Ritualer af den Art, som Fortællingerne i Overleveringen er knyttet til.

Man spiller det for at overvinde Usikkerheden, for at afbøde Frygten og Skylden. Det viser sig legendarisk ved, at alle Fortællingerne ender med, at Indra restitueres, at Frygten og Skylden afvendes.

I den antike Kultfest fejrer man Sejren, men man fejrer ogsaa Døden. Thi det er det, som Skyldmomentet inderst inde betyder. Og derved formidler man en Forsoning, en Genoprettelse for det skete Drab.

Skabelsen.

Med Vṛtras Drab, med Indras triumferende Sejr over de dæmoniske Magters, Mørkets og Dødens Repræsentant, vender Livet og Lykken efter tilbage til Verden og Menneskene. Det er den store Nyfødsel, Temaet, hvori Kultens Genskabelse af alt, hvad der er til, indgaar.

Et meget vigtigt Led i Mytekredsen udgøres derfor af Fortællingerne om de gavnlige, befridende og skabende Følger af Dæmonkampen.

I Rigveda er disse først og fremmest formet i det mytiske Fortællingsmotiv om Frigørelsen af de Vande, som Vṛtra havde indesluttet. Dæmonens Erobring af Livet og Lykken, af alle de værdifulde Kraefter, der betinger Livets Vækst, er jo her udtrykt i Motivet om Vṛtras Indespærring af de livgivende Vande, og disses Udløsning, at de efter kan strømme frit, bliver da det store Udtryk for, at Livet vender tilbage.

Dette Motiv er for det meste direkte tilsluttet Fortællingen om Drabet og findes talrige Steder, af hvilke følgende skal nævnes:

R. V. 1,32,8.10.11: (8) »Vandene fattede Mod og løber hen over den liggende [Slange, der er] som et knækket Rør paa denne Maade; de, som Vṛtra i sin Valde indesluttede, Slangen er blevet en, der ligger ved deres Fodder.« (10) »Midt i Flodløbene, de stadigt ilende, der aldrig falder til Ro, er [dens] Krop nedlagt; Vandene gennemstrømmer Vṛtras Skjulested (?), Indras Fjende sank ned i dybt Mørke.« (11) »Vandene, der var underkastet Dæmonen og bevogtet af Slangen, stod indesluttede, ligesom Koer [indesluttede] af den gerrige; dengang Vandenes Aabning var tillukket, saa aabnede han den, [han] der har dræbt Vṛtra.«

R. V. 1,51,4: »Du aabnede Vandenes Spæringer, den draabelige Skat i Bjerget bevarede du; da du, o Indra, med Styrke ihjelslog Vṛtra, Slangen, lod du just da paa Himlen Solen til Skue stige.«

R. V. 1,52,8: »Da du, o Indra, med de gyldne [Heste], havde dræbt Vṛtra, du i hvem alle Kraefter er forenede, og satte Vandene i Gang for Menneskene, da holdt du i Armene Tordenkilen af Malm og satte paa Himlen Solen til Skue.«

R. V. 1,54,10: »Mørket stod der, Vandenes skjulende Hvælvning, Bjerget i Vṛtras Indvolde; dem slaar Indra, Floderne omgivet af [Kroppens] Dække alle i Folge nedad i Styrt«.

R. V. 1,80,2.5.10: (2) »Dig berusede den kraftige Rusdrik, den pressede Soma hidbragt af Falken, ved hvilken du med Kraft, du Tordenkilens Besidder, jog Vṛtra bort fra Vandene, straalende ved egen Herlighed«. (5) »Den vredladne Indra, henskridende, rammer med Tordenkilen den rasende Vṛtras Ryg, fremdriver Vandene til at strømme, straalende ved egen Herlighed«. (10) »Indra sonderslog Vṛtras Magt og [hans] Kraft med [sin] Kraft, stor er hans Heltedaad, han som draebte Vṛtra og udgød [Vandene], straalende ved egen Herlighed«.

R. V. 3,32,6: »Vandene lod du som ilende [Heste] ved Kapløb fremrinde at strømme [frit], da du havde draebt Vṛtra, o Indra, Guds fjenden, som laa der, som holdt Gudinderne (Vandene) indesluttet, med dit ilende Dødsvaaben«.

R. V. 4,16,6.7.8: (6) »Kendende alle Heltegerninger slap den stærke Vandene los [sammen] med Vennerne (Maruterne), de graadige, som endog spaltede Klippen ved [deres] Hymner og ivrigeaabnede Stalden fyldt med Koer«. (7) »Du omstyrtede Vṛtra, der havde indesluttet Vandene, Jorden ansporede din Tordenkile med samme Hu; frem drev du Havets bolgende Stromme, du tapre Helt, som hersker med Kraft«. (8) »Da du, viden om anraabte, opbrod Vandets Klippe, da lod Saramā sig til Syne for dig; du skal som vor Føreraabne Adgang til Rigdoms Fylde opbrydende Kostaldene, med Angiraserne lovsyngende«.

R. V. 4,17,1.3: (1) »Du er mægtig, o Indra, dig indrommede Himlen og Jorden beredvilligt Overherredommet; idet du med Kraft ihjelslog Vṛtra, lod du Floderne strømme, de som var opslugt af Slangen«. (3) »Han spaltede Bjerget med Kraft, den stærke, idet han fremsendte Tordenkilen og aabenbarede sin Styrke, beruset draebte han Vṛtra med Tordenkilen, Vandene strømmede med Hast, de hvis Herre (Vṛtra) var draebt«.

R. V. 4,19,8: »Da han havde draebt Vṛtra lod Indra Floderne strømme frit i mange velkomne Aar og Dage; de omringede indestængte Stromme banede han Vej, saa de kunde flyde paa Jorden«.

R. V. 5,32,2: »Du, o Tordenkilebesidder, lod strømme Bjergets Yver, de ved [visse] Tider indespærrede Kilder, da, o væl-

dige Indra, du havde dræbt Slangen, som sorglos laa der, opnaaede du Styrke«.

R. V. 6,72,3: »Slangen, der laa om Vandene, Vṛtra, dræbte I, o Indra-Soma, Himlen bifaldt eder; Flodernes Strømme drev I frem og fyldte de mange Havstrømme«.

R. V. 8,6,13: »Da koldedes hans (Indras) Vrede, idet han sonderknuste Vṛtra Led for Led, satte han Vandene i Bevægelse mod Havet«.

R. V. 8,32,25: »Han (Indra), som klovede Vandets Kar, lod Floderne strømme ned og lagde modnet [Saft, Mælk] i Kørnec«.

R. V. 8,76,3: »Med Maruterne som Fæller fordrev Indra, den fuldvoksne, Vṛtra og lod Havets Strømme rinde«.

R. V. 8,100,7.12: (7) »Strøm nu frem [I Vande], til alle Sider, [han er] ikke [mere] her, han som havde indesluttet jer; ned slyngede Indra Tordenkilen paa Vṛtras saarbare Steder. (12) »Ven Viṣṇu, skridt længere ud, Himmel, giv Rum til at ud-slynge Tordenkilen, vi to vil dræbe Vṛtra, vi vil frigive Floderne, paa Indras Bud skal de frit fremsendte strømme«.

R. V. 10,89,7: »Indra fældede Vṛtra, ligesom Øksen Traerne, han nedbrød Borgene og banede Floderne Vej, Bjerget klovede han [saa let] som et nyt Krus [af Ler], Kørne drev han hid sammen med sine Fæller«.

R. V. 10,104,9: »De vældige Vande løste du fra Forbandelsen, som den eneste Gud vaagede du over dem; o Indra, de som du skabte under Vṛtrakampen, ved dem skal du i Besiddelse af alle Livskræfter faa dit Legeme til at blomstre«.

I den sidste Strofe gives der Udtryk for, at det at genvinde Vandene fra Dæmonen er det samme som at skabe dem. Det viser, hvad man skal forstaa ved den Skabelse, som sker i Kul-ten: at besejre Dæmonen, forstode de Magter, som nedbryder Livet, er identisk med at skabe dette, d. v. s. bekræfte det igen i dets fulde Ret og Udfoldelse.

Da Vandene staar som et omfattende Udtryk for alle hoje Livsværdier, er det naturligt, at Udtrykket til Tider har Tone af en anden Betydning end netop regulært Vand. Ofte spiller det over i Betydning af »Kør«, f. Eks.:

R. V. 4,16,6.7.8 (se ovenfor).

R. V. 1,61,10: »Med Kraft sonderhuggede Indra med sin Tordenkile den fnysende Vṛtra; som indespærrede Kør ud-

løste han Floderne for at skænke [ærefuldt] Gods med vennesæl Hu«.

R. V. 1,32,2: »Han dræbte Slangen, der har søgt Tilflugt paa Bjerget, Tvaṣṭṛ har forfærdiget den susende Tordenkile til ham; Vandene er med Hast løbet ned mod Havet, strømmende lige-som brolende Kør«.

Kør repræsenterer jo for den indiske Erfaring helt fra de tidligste Tider, hvad man i moderne Sprog vilde kalde for et af Tilværelsens Grundbegreber. Koen er hellig, i den er den højeste Livsfylde koncentreret, Erhvervelsen af Koen nævnes derfor jævnsides Erhvervelsen af de højeste Ting, straks som de første Følger af Indras Sejr:

R. V. 5,29,3: »O Maruter, Praester, gud Indra drak af denne min smukt pressede Soma; thi da Indra havde drukket af denne, saa dræbte han Slangen og fandt til Menneskene Kør og Offer-drik«.

R. V. 1,32,12: »Da blev du en Hestehale, o Indra, den ene Gud, da han slog dig paa Tordenkilen(?); du vandt dig Kør, vandt dig Soma, o Helt, syv Floder lod du stromme frem«.

R. V. 1,33,10: »De, som ikke naaede Himlens og Jordens Ydergrænse, de overgik ikke Rigdoms-Giveren (Indra) i Trold-domskunster; Indra, den stærke, gjorde Tordenkilen til sin Fælle, og forte ved Lyset Kørerne ud af Mørket«.

Andre Steder synes Vandene at spille over i Betydning af Somadrikken:

R. V. 10,104,9 (se ovenfor). Det er jo Somadraaberne, der har denne restituerende og livgivende Kraft.

R. V. 2,19,2: »Berusende sig i denne Madhu sonderhuggede Indra, med Tordenkilen i Haanden, den Flod-omhyllende Slange, saa at Flodernes Styrkedrikke skred frem ligesom Fuglene til [deres] Reder«.

Dette Tema, at Indra udloser og gevinder det, der gør Livet værdifuldt, glider til Tider over i direkte Skabelsesakter fra Indras Side. Disse Skabelseshandlinger fremtræder dog ikke som selvstændige Momenter, man faar ogsaa her det Indtryk, at de er inkluderet i Dæmondrabet, saa det at dræbe Vṛtra i sig selv er at skabe. At det onde er tilintetgjort bliver identisk med en positiv Skabelse, som det udtrykkes i R. V. 1,32,4: »Da du, o

Indra, dræbte den førstefodte af Slanger og dertil de troldkyn-diges magtfulde Trolddom, idet du skabte Solen, Himlen og Morgenroden, har du sandelig ingen Fjende fundet (idet denne var dræbt)«.

At Indra, idet han er Dæmondræberen, ogsaa bliver Skaber-en, er sikkert Meningen med det Tilnavn, Viçvakarman, der nogle Steder tillægges Indra:

R. V. 8,98,2: »Du Indra, er [alle andre] overmægtig, du fik Solen til at skinne, Viçvakarman, Alguden, den store er du«.

Ait. Br. 4,22: »Da Indra havde slaaet Vṛtra ihjel, blev han Viçvakarman«.

Taitt. Br. 1,2,3,3: »Indra dræbte Vṛtra og besejrede Asuraerne. Han erobrede disse Verdener. Denne Verden var dog ikke besejret af ham. Idet han blev Viçvakarman erobrede han den«.

Navnet Viçvakarman betyder »Alskaberens«. I det seneste Stratum af den vediske Religion er det Navnet paa en selvstændig Guddom, der staar paa Linje med Prajāpati. Som Tilnavn til Indra er det sikkert betydeligt ældre, idet det fungerer som Kult-navn for den skabende Funktion.

De Ting, Indra skaber ved Dæmondrabet, er først og fremmest de store livgivende Fænomener, Solen, Lyset, Morgenrøden, Luft, Jord og Himmel, Dagen, Vandet, Kører, Heste og Planter:

R. V. 1,32,4 (se ovenfor).

R. V. 1,51,4: »Da du, o Indra, med Styrke ihjelslog Vṛtra, Slangen, lod du just da paa Himlen Solen til Skue stige«.

R. V. 1,52,8: »Da holdt du i Armene Tordenkilen af Malm og satte paa Himlen Solen til Skue«.

R. V. 1,103,2.5: (2) »Han (Indra) fæstede Jorden og bredte den ud, da han havde ramt med Tordenkilen, lod han Vandene strømme, han, den rige, dræbte Slangen, kløvede Rauhiṇa og sonderslog Vyamṣa med sine Kræfter«. (5) »Se her hans store Rigdoms Fylde, fæst Lid til Indras Heltekraft; han fandt Kørerne, han fandt Hestene, Planterne, Vandene og Skovene [fandt] han«.

R. V. 2,12,2.4.7: (2) »Han, som gjorde den svankende Jord fast, som bod de bævende Bjerge staa stille, som udmaalte det vidstrakte Luftrum og fæstnede Himlen, han er, o Mennesker, Indra«. (4) »Han, ved hvem alt, hvad der bevæger sig, er skabt, som bestemte Dāsaernes Stamme (*dāsa varṇa*) til et lavere [Liv] i Løndom, der ligesom en Spiller, der har vundet Prisen, tiltog

sig Fjendens (*ari*) Rigdomme, han er, o Mennesker, Indra«. (7) »Han, under hvis Befaling alle Heste, Kører, Stammer og alle Vogne [staar], som skabte Solen og Morgenrøden, som er Vandenes Fører, han er, o Mennesker, Indra«.

Vers 2: medens Dæmonen herskede, raadede der Lovløshed i Universet, alt var Kaos, Sejren betyder, at der kommer Orden i Verden, at Tingene følger den Bane, som de skal ifølge deres Natur. Vers 4 giver en helt ny Side af Motivet: Dæmonkampen er først og fremmest Kampen mod de onde Magter, der staar Livet imod, men der indgaar ogsaa deri Folkets historiske Kampe med ydre Fjender. Det bryder igennem her, thi Dāsaerne, der omtales, maa være et af Navnene paa den urindfodte indiske Befolkning, der blev undertrykt af de ariske Indvandrere. Sejren over disse Stammer indgaar i Indras Sejr over Vṛtra, og selv bliver de opfattet paa Linje med de øvrige dæmoniske Væsener, Asuraer og Rakṣaser.

R. V. 2,19,3.5: (3) »Den mægtige Indra, Slangedræberen, drev Vandenes Flodbølge frem mod Havet, han skabte Solen, fandt Koerne, og ordnede Dagenes Veje ved Natten«. (5) »Indra, den tordnende Gud, overlod Solen[s Lys] til Somapresseren, den dodelige, for naadig at bringe ham Rigdom, som dækker alle Mangler, som den ilende [Hest, Solhesten, bringer ens retsmæssige] Andel«.

Vers 3: »ordnede Dagenes Veje (*vayuna*, se Ved. St. 1, Pg. 300) ved Natten«, d. v. s. indstiftede Rækkefølgen af Dag og Nat.

R. V. 2,20,7: »Indra, Vṛtradræberen, Borgodelæggeren, fordrev de kvindelige Dāsaer med det sorte Skød; for Menneskene skabte han Jorden og Vandene, til fulde overtraf han Offerbringerens Bon«.

»Borgodelæggeren«: ofte omtales Dæmonernes Borge eller Fæstninger, som Indra nedbryder. Heri, saavelsom i de følgende Ord, kommer atter det historiske frem: den urindfodte Befolkning, der var Landbrugere, har været bosat i Byer, undertiden vel befæstede, i Modsætning til Arierne, der var nomadiserende Kvægavlere; og det fremgaard af talrige Steder i Rigveda, at denne Befolkning havde mørk sortagtig Hudfarve.

R. V. 3,34,4.8.9.10: (4) »Skænkende himmelsk Lys og skabende Dagene besejrede Indra, Hjælperen, med de ivrige, Fjenderne; Dagenes Baune lod han skinne for Menneskene og fandt

Lyset til den hojeste Fryd«. (8) »Den altbesejrende, den [mest] ønskværdige, den Sejr forlenende, som har vundet det himmelske Lys og de guddommelige Vande, som ogsaa vandt Jorden og denne Himmel, Indra [,ham] tiljubler [alle] andagtslystne«. (9) »Hestene vandt han, og Solen vandt han, Indra vandt Koen, som nærer mange; Guldets Glæde vandt han ogsaa og hjalp den ariske Stamme (*ārya varṇa*) frem, da han havde slaaet Dasyuerne«. (10) »Indra vandt Planterne og Dagene, Træerne vandt han og Luftens Rum; han kløvede Vala og stødte de lar-mende [Dæmoner] bort, da blev han Tæmmer af de over-modige«.

I næstsidste Vers kommer atter den historiske Situation frem: Dasyuerne er ogsaa Navn paa den urindfodte Befolkning.

R. V. 6,21,3: »Mørket, som vejlst ødbredte sig vidt, gjorde han farbart ved Hjælp af Solen; din, den udødeliges Lov skader de dodelige, de offervillige, aldrig, du magtfuldkomne«.

Kaotisk Mørke raadede i Verdensrummet før Indras Sejr.

R. V. 8,89,5-7: (5) »Da du fødtes, du uforlignelige og gave-rige, til Drab paa Vṛtra, da ødbredte du Jorden og fæstnede Himlen«. (6) »Da fødtes Offeret for dig og Sang og munter Skæmt; Hersker er du over alt, hvad der er født og vil blive født«. (7) »I de umodne [Kør] skabte du moden [Mælk] og lod Solen stige paa Himlen; opflam i Overflod ved [jeres] Hymner, ligesom den hede Offerdrik, hvad der i høj Grad er velkommen for Sangelskeren (Indra)«.

»Sang og munter Skæmt«: Munterheden er en Side af Sejren over Dæmonen. Morskaben er et praktisk Fænomen i primitiv-antike Kulte, man udretter noget med den, den er dæmondræ-bende. Derfor siges det ogsaa, at Indra fryder sig ved Kampen:

R. V. 10,50,2: »Ja, han, den mandige stærke Indra er lov-prist af Vennen og værd at beromme for en Mand som mig; o Hersker, ved alle Aag [,der skal trækkes], ved al Byttevinding, ved Vṛtra[-Kamp], ved [Frigørelse af] Vandene fryder du dig, o Helt«.

Ved Dæmondrabet skabte Indra Sikkerhed og Orden i Ver-den, foruden alle de velsignelsesrige Ting, som danner Grundlag for det menneskelige Liv.

Brahmanaerne har de samme Træk:

Çat. Br. 4,3,3,5: »Indra slyngede sin Tordenkile mod Vṛtra;

og da han havde dræbt Vṛtra, den onde, og Fred og Sikkerhed var blevet vundet, førte han Dakṣinā-Ofrene frem. Hvorfor ogsaa Dakṣinā-Ofrene nu, naar de synger Middags-Pavamāna[-Hymnerne], og Fred og Sikkerhed er blevet vundet, bliver ledt frem. Og saaledes slynger ogsaa denne [Offerbringer] ved Hjælp af disse fem Bægre [af ofret Soma] Tordenkilen mod sin onde hadefulde Modstander, og efter at have dræbt Vṛtra, den onde, og Fred og Sikkerhed er blevet vundet, fører han Dakṣinā-Ofrene (Præsternes Honorar) frem. Det er af denne Grund, han øser disse fem Bægre [af Soma til Ofring]«.

Bemærk at Begreberne »Fjende« og »Dæmon« i denne Tekst helt dækker hinanden. Teksten viser, at Drabet af Vṛtra er identisk med, at Fred og Sikkerhed vindes.

Çat. Br. 4,2,2,6-8: »6: Og hvorfor det hedder Āgrayaṇa[-Libationen]: hans Tale (eller Stemme, *vāc*), som han holder tilbage, idet han tager Pressestenen, talte først [igen] her, og fordi den først (*agre*) talte [igen] her [ved denne Libation], derfor er dennes Navn Āgrayaṇa. 7: Af Frygt for Dæmonerne holdt de (Guderne) deres Tale tilbage. Seks Libationer bringer han for denne, saa denne er den syvende; seks Aarstider har Aaret, og Aaret er alt. 8: Da alt var blevet vundet og fri for Frygt og Fare, saa talte Guderne først [igen] her; og paa samme Maade taler han først [igen] her [ved denne Libation], efter at alt er vundet og fri for Frygt og Fare«.

»Da alt var blevet vundet«, d. v. s. da Dæmonen var blevet dræbt, saa var der ingen Frygt og Fare længere, og Guderne talte frit igen. Bemærk, at denne legendariske Fortælling er knyttet til et rituelt Moment, som netop har med Somapresningen at gøre. Det giver et Fingerpeg om, under hvilken rituel Form, man har udkæmpet Dæmonkampen i Kulten.

Ved denne Skabelse er det bemærkelsesværdigt, at mange af de velsignelsesrige Ting direkte stammer fra den nedlagte Vṛtra. Det er et Træk, der under forskellige Former kommer igen i flere Tekster:

Pa. Br. 18,9,6: »Indra dræbte Vṛtra. Af ham (Vṛtra) erhvervede Jorden de Former, som er mangfoldige, og Himlen de Former, som er Himmeltegnenes. Ved det Rum [,som er mellem Himmel og Jord,] fremstaar Lotusblomsten. Naar han ifører sig

Lotuskransen, saa ifører han sig den Form, som er Vṛtras, Her-skermagten (*kṣatra*)».

Skabelsen tager altsaa sit Udspring direkte af det, som er den dræbte Dæmons Legeme.

Det gælder ogsaa Kørne:

Tatt. S. 2,1,4,5-7: »Indra ihjelslog Vṛtra. Den dræbte Vṛtra bandt ham med seksten [af sin Slangekrops] Bugtninger. Af Vṛtras Hoved kom der Kør frem, de var [Kør] fra Videha; deres Tyr fulgte efter til allersidst. Indra lagde Mærke til den, (6) han tænkte: »den, som vil bringe denne som Offer, han vil blive udfriet fra denne Ulykke»; han ofrede til Agni en med sort Nakke og til Indra en Tyr. Agni, som var kommet hid i Anledning af sin egen Offerandel, braendte Vṛtras Bugtninger i seksten Stykker; og ved Hjælp af [Offertyren] til Indra lagde han Styrke i sig selv. Den, som er grebet af et Onde, han skal bringe som Offer til Agni en med sort Nakke og til Indra en Tyr. Agni, som da er kommet hid i Anledning af sin egen Offerandel, (7) opbrænder det onde for ham; og ved Hjælp af [Offertyren] til Indra lægger han Styrke i sig selv, han udfries af Ondet og faar Lykken med sig».

Ligeledes forskellige Ting, der anvendes under Kulten. F. Eks. — som tidligere anført — den Øjensalve, man bruger til Indvielsen:

Tatt. S. 6,1,1,5: »Indra ihjelslog Vṛtra, dennes Øjepupil faldt ud, den blev til Øjensalve; naar han [,der skal indvies,] salver [sit Øje], saa udriver han sin Fjendes Øje».

Cat. Br. 3,1,3,12: »Den [Øjensalve] skal være fra [Bjerget] Trikakud. Thi da Indra ihjelslog Vṛtra, saa skabte han det Øje, som han (Vṛtra) havde, om til Bjerget Trikakud. Grunden til, at den [Øjensalve] skal være fra [Bjerget] Trikakud, er den, at han saaledes fojer Øje til Øje, derfor skal den være fra [Bjerget] Trikakud. Hvis han ikke kan faa fat i [Øjensalve] fra [Bjerget] Trikakud, saa maa det ogsaa være [Øjensalve, der] ikke er fra [Bjerget] Trikakud; thi Øjensalvens Betydning er en og samme».

Og et vigtigt kultisk Redskab, et Kar eller en Skaal, hvori Somaen strømmer og hvoraf den liberes:

Tatt. S. 6,5,9,1: »Indra dræbte Vṛtra, han vristede hans Hovedskal ud, den blev til Droṇakalaça[-Karret], Somaen flød fra det, det blev til [Bægeret] for de gule Hestes Betvinger».

Çat. Br. 4,4,3,4: »Han øser den (Libationen Hāriyojana) i Dronakalaça[-Karret]. Nu, Vṛtra var Soma, da Guderne slog ham ihjel, rullede hans Hoved af. Det blev til Dronakalaça[-Karret]. I det flød der lige saa meget Saft sammen, som der kunde være. Det flød over [med Saft], og denne Libation er overflydende. Saaledes fojer han det overflydende til Overflod, og derfor øser han denne Libation i Dronakalaça[-Karret]«¹.

Det mest omfattende Udtryk for, at de velsignelsesrige Ting stammer fra Vṛtra, er dog det allerede anførte Çat. Br. 5,5,5,1: »I Begyndelsen var alt, hvad der er her [paa Jorden], nemlig Rigveda, Yajurveda og Sāmaveda, i Vṛtra«. Jævnfor hermed Taitt. S. 2,4,12,7, hvor der som Udtryk for de Ting, Indra under Kampen erhverver fra Vṛtra, siges: »Alt, hvad der er her [paa Jorden], det gav han ham, Hymnerne, Sangene og Formlerne«.

Netop de kultiske Ord er det højeste Udtryk for de sammenfattede skabende Potenser. At de erhverves fra Vṛtra viser i højere Grad end noget andet, at Dæmondrabet er identisk med den universelle Skabelse, og at denne tager sit Udgangspunkt netop fra Dæmonen selv.

Denne Skabelse er saa omfattende, at den ogsaa gælder Indra selv. Det er tidligere nævnt, at de mytiske Træk om Indras Fødsel grupperer sig om to Temaer: at han fødes for og for Vṛtrakampen, og at han fødes under eller efter denne. Det sidste Tema udtrykker den kultiske Erfaring, at en Gud først faar Liv under Varetagelse af den Opgave i Kulten, som er hans, og at han først ved Afslutningen deraf staar i sin egentlige Skikkelse; et Træk, der naturligt udspringer af den menneskelige Psykologi: Kraften bliver til, idet den akkumuleres og udfoldes.

Dette er Udgangspunktet for denne Erfaring, og det udtrykkes kort og klart i Kauṣ. Br. 15,3: »Indra fødtes, da han dræbte Vṛtra; saaledes fødes ogsaa den, der udfører Offer«.

Bemærk Konklusionen: Indras Fødsel er identisk med at Offerbringeren fødes, Mennesker og Guder er jævnbyrdige og nært sammenhængende Størrelser i Kulten. At Offerbringeren fødes kan udvides til at hele hans Slægt, d. v. s. alle, der deltager i Kulten, i videre Forstand Folket, fødes.

¹ En anden Form af Legenden hvor Prajāpati yder Hoved, findes Pa. Br. 6,5,1.

Guderne er Kultens KræFTER, og KræFTERne i Kulten er de menneskelige. Under Kultens Potensering træder disse KræFTER fra den latente Tilstand i Hverdagens Liv frem i renere og stærk Form, de kommer i Virksomhed, faar Bevidsthed og Skikkelse.

Paa den Maade er Kulten Folkets SjæL, thi Kulten bestaar af Folkets givne Sjælsindhold og SjælskræFTER i disses mest spændte og mest virkende Form. Her fornemmer Folket for en Stund sit Liv i dets højeste Renhed og Styrke. Og man føler denne Stund som det oprindelige, her staar man ved det egentlige Dyb, hvorfra Evne, Vilje og Skæbne udrinder.

Det er en saadan Følelsesrealitet, der ligger bag de mytiske Udtryk om, at Guden, og dermed dennes Folk, fødes i Kulten. Thi at fødes er efter primitiv-antike Forudsætninger at faa lagt et specielt Indhold af Liv, Lykke og Skæbne i sig (derfor er Navngivningen, hvor Barnet faar Slægtslivet indpodet, den egentlige Fødsel). Og det Indhold af Liv, som er i Offerbringeren og hans Folk, det bliver jo netop paa denne Maade født, d. v. s. gennemlevet i dets Oprindelighed og derved genskabt, bekræftet i Kulten.

Folket faar paa ny sin SjæL indlagt i sig ved Kulten. Derfor er Kulten Gudens og Folkets Fødsel, en Fødsel, som stadig kan og maa gentages, fordi Livet kun kan bevares ved at forny sig overfor de nedbrydende Tendenser. Fornyelsen sker gennem Kamp, derfor er Kampen og Fødslen identiske.

Indras Fødsel er altsaa en kultisk Begivenhed. Herudfra skal men forstaa Udtrykket den »urfodte« (*purā-jā*) om Indra, R. V. 6,38,3: »Den urfødte Indra, som ikke ældes, har jeg med højeste Andagt lovprist for jer ved Hymner; Bonner og Sange har forenet sig i ham, og den hoje Lovprisning faar Vækst i Indra.«

Det skal ikke opfattes kronologisk, den Tid som betegnes »Urtiden«, den »oprindelige« Tid, er ikke et dodt forhistorisk Begreb, men den kommer stadig tilbage i Kulten og gennemleves paany.

Vṛtras Drab og Indras Fødsel er saaledes kultiske Begivenheder af omfattende Betydning, der er nært sammenknyttede. Et tredje Moment hører lige saa intimt med, det er Somadrikningen.

Den nære Sammenhæng afteneges i Myterne derved, at Indra drikker Soma straks efter at være kommet til Verden:

R. V. 3,48,1-3: (1) »Saa snart han var født, ønskede den unge Tyr, at der blev bragt ham af den pressede Urt; drik, som du har Lyst til, først af Somaens vel beredte Saftblanding«. (2) »Den Dag du blev født, drak du i Begær derefter Somaurens bjergfostrede Mælkesaft, den som først din Moder udgød for dig, den unge Kvinde, som fødte dig, i din mægtige Faders Bolig«. (3) »Han gik til Moderen og bad om Føde, skuede den skarpe Soma og [Koens] Yver (Somapressen); fordrivende andre ileden behændige, vældige Værker fuldbragte han med de mange Skikkelses«.

R. V. 3,32,9-10: (9) »Du, som er uden Svig, det er din sande Storhed, at du straks du var født drak Soma; ej Himle, Indra, ej Dage, Maaneder og Aar skal hæmme den stærkes Magt«. (10) »Straks du var født, o Indra, drak du til Rus Soma i den højeste Himmel; da du var indgaaet i Himmel og Jord, saa blev du den første Opfostrer af Sangere«.

R. V. 6,40,2: »Drik, Indra, af den [Soma], af hvilken du [straks du var] født drak til Kraft og Rus, du mægtige, den klare Draabe, som Kører, Mænd, Vande og Pressesten sammen har beredet for dig til at drikke«.

R. V. 7,98,3: »Da du var født, drak du Soma for [at opnaa] Kraft, og din Moder kundgjorde din Storhed; det vide Luftrum, Indra, har du udbredt og ved Kamp skaffet Guderne frit Rum«.

Det fremgaar af disse Tekster, at Indras Fødsel og Drikning af Soma er identiske. Det er ikke et tilfældigt Træk, naar det fortelles, at Indra drikker Soma straks efter Fødslen, det betyder, at Menneskene i Kulten drikker Soma under den vældige Skabelsesakt, som Dæmonkampen er.

Det peger paa, at ogsaa Somadrikken er en Erhvervelse, man vinder eller skaber under Kampen. Den nære Sammenhæng mellem de to Ting ligger ogsaa klart belyst i Legenderne, det fortelles at Drabet, Sejren over Vṛtra er lig med Opnaaelsen af Offerføde, i snævrere Forstand af Soma.

Det er allerede antydet i de tidligere anførte Tekster vedrørende Kampen, Çat. Br. 1,6,3,17 hvor Indra siger til Vṛtra: »du skal være min Føde«, og Taitt. S. 2,4,12,6 hvor Vṛtra siger til Indra: »lad os slutte en Pagt, lad mig indgaa i dig«. Det tyder paa en rituel Sammenhæng mellem det, som er Vṛtra, og det hvoraf Indras Føde, Somaen, bliver til, siden det kan fortelles,

at Indra erhverver Føde ved Sejren, og at denne Føde fremgaar af den nedlagte Vṛtra.

I disse to Tekster forekommer Udtrykket Soma ikke. Men i andre Tekster fremstilles Somaens Erhvervelse som en Folge af Vṛtrakampen:

R. V. 7,98,5: »Indras første Gerninger vil jeg forkynde, som ogsaa de nutidige, den gavmilde udrettede; saa snart han havde besejret de gudlose[s] Rænker (*māyā*), saa blev Somaen hans alene«.

R. V. 3,36,8: »Med en Bug som Havet, rummende Soma, har han omfattet [i sig] mange Presninger [af Saft]; da Indra, som havde ihjelslaaet Vṛtra, spiste den første Fode, valgte han sig Soma«.

Kauṣ. Br. 15,2: »Han (Indra) sagde: »nu da jeg har sejret og ihjelslaaet Vṛtra, er denne Somadrik min sammen med jer [Maruter]».

Den nære Tilknytning mellem Somadrikning og Dæmonkamp udtrykkes imidlertid for det meste paa en anden Maade, nemlig i den Form, at Indra drikker Soma for at vinde Kampen eller kæmper under Indvirkning af Soma. Det er nøjagtig samme Motiv som for, blot set fra en anden Side, nemlig det fuldbyrdede Stadium, det Drikkelag, der finder Sted mellem Kultdeltagerne og som er Fulddendelsen af Sejren og Skabelsen:

R. V. 1,32,3: »Med Begær som en Tyr valgte han sig Soma, og drak af den pressede i tre Kadru-Bægre; den gavmilde tog Tordenkilen, bestemt til at slynges, og dræbte den førstefødte af Slanger«.

R. V. 1,52,2.5.10.14: (2) »Som et Bjerg, urokkeligt i sin Basis, voksede Indra med tusindfold Bistand i Kræfter, da han dræbte Vṛtra, der havde indsluttet Floderne, betvingende Strømmene, opmuntret ved Urten (*andhas*)». (5) »Ham, der i Rus kæmpede med Regntyven, ham tillød der Vederkvægelser som [Strømme] ilende i et Styrt, da Indra med Tordenkilen [i Haand] tiltagende sig Mod ved Urten ligesom Trita kløvede Valas Ringværn«. (10) »Endog den mægtige Himmel veg tilbage af Frygt for Slangens Brøl, da, o Indra, din Tordenkile, medens du var beruset af den pressede [Saft], med Kraft kløvede Vṛtras Hoved, han der trængte Himmel og Jord tilbage«. (14) »[Du,] hvis Omfang Himmel og Jord ikke [naaede], hvis Grænse Luft-

rummets Stromme ikke naaede, ligesom ogsaa du alene har skabt alt andet for den, der i Rus kæmpede med Regntyven«.

R. V. 1,53,6: »Disse Rusdrikke, disse Tyrekraft rummende, disse Somadraaber har beruset dig, o Hersker, i Vrtrakampen, da du for Lovsangeren, som har Offerstraa beredt, uimodstaaeligt nedslag ti tusind Fjender«.

R. V. 1,80,2: »Dig berusede den kraftige Rusdrik, den pressede Soma hidbragt af Falken, ved hvilken du med Kraft, du Tordenkilens Besidder, jog Vrtra bort fra Vandene, straalende ved egen Herlighed«.

R. V. 2,11,10: »Hans, den stærkes Tordenkile bragede, da Menneskenes Fælle brændte Menneskenes Uven til Døde; han gjorde den snedige Dānavas Trolddom magteslos, da han havde drukket af den pressede [Soma]«.

R. V. 2,19,2: »Berusende sig i denne Madhu sonderhuggedede Indra, med Tordenkilen i Haanden, den Flod-omhyllende Slange, saa at Flodernes Styrkedrikke skred frem ligesom Fuglene til [deres] Reder«.

R. V. 9,98,10: »Til Drik for Indra Vrtradräberen bliver du, Soma, udgydt, for den Mand, der giver [rigelig] Offerlon, og for Guden, der har indtaget sit Sæde«.

R. V. 10,116,1: »Drik Soma, du, til vældig Kraft, drik du stærkeste [af alle] for at ihjelslaa Vrtra, du, den anraabte, skal drikke for Rigdom og Styrke, drik af det sode, o Indra, drik dig mæt«.

Hvorfor det ogsaa kan siges, at Soma hjælper Indra, eller ligefrem deltager i Kampen:

R. V. 9,61,22: »Saa strom da klart, du (Soma) som bistod Indra til at dræbe Vrtra, der havde indesluttet de mægtige Vand«.

R. V. 10,124,6: »Dette er Himlen, just her har det attraaeværdige altid været, [her er] Lyset og det udbredte Luftrum; kom! lad os to dræbe Vrtra, o Soma, lad os ofre med Offer til dig, som selv er Offeret«. Det er Indra, der taler i Strofen.

Ligesom ogsaa Soma kan kaldes »Vrtradräber«:

R. V. 9,98,5: »Lad os, du lyse [Soma], Vrtradräber, som dine nærmeste faa Del i den af mange attraaede Rigdom, i [din] nærende Kraft og Velsignelse, o du uopholdeligt fremtrængende«.

Somadrikningen, det kultiske Drikkelag, er da lige saa fuldt en Dæmonkamp som Tilberedningen, Presningen. Det kommer legendarisk til Orde i følgende Tekster:

R. V. 2,12,13: »Endog Himlen og Jorden bojer sig for ham, selv Bjergene frygter for hans vilde Mod; han (Indra) som somadrikkende kendes med Tordenkilen i Armen, han som har Tordenkilen i Haanden, han er, o Mennesker, Indra«.

Indra aftegnes her i Kampattitude og samtidig drikkende Soma, fordi Kampen og Drikkelaget er identiske.

R. V. 10,99,8: »Ligesom den fra Skyen [kommende Regn], der strommer ned paa Græsgangen, skal han skaffe os Fremgang til [sikkert] Bosæde; naar han (Indra) har sat sig med sine Lemmer til [den lyse] Indu (Somadrikken), saa dræber Ornen (Indra) med Jernkloerne Dasyuerne«.

Guderne er identisk med Menneskene handlende under Kultens Aspekt; naar Menneskene samles til det kultiske Drikkelag, saa dræber de Daemonerne.

Denne Skabelse af den menneskelige Verden, som rummes i disse vediske Tekster, adskiller sig skarpt fra al senere Kosmogeni derved, at den ikke er Udslag af Spekulation. Derfor foreligger den heller ikke ordnet, det er ikke saadan, at naar man trækker i Stroppen folder hele Systemet sig logisk automatisk ud, som man fornemmer det ved de senere filosofiske Systemer.

Denne Skabelse er nemlig Udtryk for Oplevelse, en stor Grundoplevelse, der skyder ud til mange Sider. Derfor faar den mange Temaer, som atter udformes i Myter.

Disse Myter er Kultlegender. De fortæller om en Række Oplevelser og Førelser, som de menneskelige Kultdeltagere har haft.

Forud har de oplevet Kampen og Daemonens Fald. Med Udgangspunkt heri folger en ny Side af Dramaet. Den voldsomme Kraft, der var akkumuleret for at modstaa Daemonen, bliver ved dennes Fald pludselig fri. Det er Psykologien i »Vandenes Udløsning«. Der har været et saadant Omsving i Stemningen, et Punkt, hvor man pludselig stod fri af det ondes Magt, og den anvendte opstemmede Energi og Kraft omsattes i en fremvældende Livsfølelse, der uhæmmet svulmede op til en Højde af klar tindrende Livsfylde, der føltes som en kolossal Fornyelse

af alt menneskeligt og i videre Forstand af alt jordisk, af hele Verden. Det er Skabelsen. Man har følt, hvordan Livskræfterne i alt paany udgik fra det Væld, som nu efter randt frit og frisk, søgte ud i de givne Baner og Omraader, vakte alt til Live igen og genoprettede den etiske Orden i Verdenslivet. I dette gyldne Øjeblik har man følt, at man ejede Verden saa ung og ny som fra den første Begyndelse.

Man har følt sig selv blive til derved. Der siges, at det er Gudens Fødsel, men det betyder, at det er Menneskenes. Saa dybt har man oplevet Genskabelsen og Fornyelsen, at denne Stund ogsaa for Mennesket selv maa staa som en ny Tilblivelse. Ny i den Forstand, at man her efter staar ved det egentlige, det sande, det uoprindelige, det som altid har været og altid vil være, men som man for hver Gang maa kæmpe sig ind til.

Dette er Oplevelse, men ikke fri aandelig Oplevelse som den senere indiske Mystik. Hvor umiddelbar den end har været — og derom vidner Udtrykkenes Art, deres Friskhed og Styrke — er den nøje knyttet til og udspiller sig indenfor en sluttet Kultkreds under bestemte rituelle Handlinger, og fra denne praktiske Underbund kan Oplevelsen ikke løsnes, uden at den totalt ændres.

Denne dramatiske Oplevelsesrække har taget sin Begyndelse under den rituelle Akt, som inkluderer Dæmonkampen. Hvor den dernæst udvikler sig og naar sit Højdepunkt ses klart af de Motiver, som den bygger over: Somaens Erhvervelse og Soma-drikningen. Det er Oplevelsesindholdet fra Drikkelagets Sfære, der hvor Kultens Hensigt naar sin højeste Fuldendelse.

Résumé.

Med de forskellige ovenfor anførte Tekster er Fremstillingen af selve Indra-Vṛtra Kamplegenden fort til Ende, saadan som den er udformet indenfor den vediske Mytekreds. Det kunde være belejligt nu at opresumere hvilke Træk, der er fundet som karakteristiske for Vṛtra og Vṛtrakampen.

Vṛtra er noget, som fremstaar, bliver til paa Kultpladsen, gor sin Magt gældende paa Kultpladsen — hvad der betyder at gøre den gældende over den hele Verden — ligesom ogsaa Indras Kamp med Vṛtra lokes paa Kultpladsen.

Vṛtra er af en sammensat Natur, rummer baade det dæmoniske og det værdifulde, det overordentlig onde og det overordentlig gode. Hvad det gode er, siges paa forskellig Vis. Det er al Viden, al Ære, al Næring, al Lykke, det er Føde og det er Kraft (*vīrya*). Det kaldes ogsaa Agni og Soma, Ukthya-Ofringen, og Rigveda, Yajurveda og Sāmaveda, d. v. s. hele Kulten. Det er altsaa alt, hvad der ud fra de forskellige Aspekter, der forekommer i de forskellige Ritualforklaringer, kan anses for det bedste og højeste. Endelig er der ogsaa det storladne Udtryk »Vandene«, der ligesom omfatter det essentielle i alle de andre Begreber i sig. Det kan ogsaa kaldes: »det, hvorved han (Vṛtra) er denne Verden« (Taitt. S. 2,4,12,3).

Det beskrives som en Tilranelse, at Vṛtra ejer disse Ting, alligevel er de intimt forbundne med ham. Vṛtra kan ikke dræbes, uden at det gode ogsaa dræbes. Indra kan derfor ikke nedlægge Vṛtra, for han har kaldt det gode ud af ham over paa sin Side. Det viser, at Meningen med Drabet foruden Tilintetgørelsen af det dæmoniske lige saa fuldt er Erhvervelsen af den gode Del. Under Kampen udvirkes det, at kun det rent onde, det dæmoniske, dræbes, men ikke det gode, som tværtimod udfries og vindes.

I Forlængelse heraf er Dæmondrabet en universel Skabelse. Hele den menneskelige Verden med alle dens Grundværdier og den etiske Verdensorde skabes. Guden skabes, og med Guden Folket.

Mange af de velsignelsesrige Ting, der fremkommer ved denne Skabelse, stammer direkte fra den nedlagte Vṛtra. Det gælder visse kultisk værdifulde Ting. I Traad dermed siges det, at Vṛtra skal være Indras Føde efter Kampen, og det fremgaar, at der ved Dæmondrabet erhverves Offerføde, i snævrere Forstand Soma.

Det er en Ophøjelse for Indra at dræbe Vṛtra, men samtidig er der dermed forbundet en Følelse af Frygt og Skyld.

Alle disse forskellige Omstændigheder peger hen paa et sakralt Offerdrab, som det forekommer indenfor de primitiv-antike Kulturer, hvor den dramatiske Spænding med dens Spil af Antiteser har sin Grund i, at Dæmonen er inkorporeret i det Medium, hvoraf man gennem de rituelle Handlinger erhverver det sakralt værdifulde. Dæmonkampen er saaledes ofte inkorpore-

reret i Ombringelsen af Offerdyret. Der er Skyld derved, for almindeligvis er det en Helligbrode at forgribe sig paa Dyrenes Liv, men det er nødvendigt under Kulten for at frembringe den kultiske Kraftspise, der skal tjene Guder og Mennesker til Kom munion; derfor er det ogsaa en ophojet Handling.

Identifikationen mellem Offerdyret — det helligste af det hellige — og Dæmonen er en dramatisk Antiteze, som ikke er Udsag af spekulativ Symbolik, men kommer af Oplevelse, en naturlig Folge af den Erfarings Art, som udtrykker sig i Kulten. Den har sin Grund i Kultens dybeste Væsen, nemlig det aktivt skabende. Livet er ikke givet en Gang for alle, men det erhverves, skabes i Kulten, og det kan ikke erhverves undtagen man samtidig nedlægger Dæmonen.

Nogen fast Verdensorden med bestemte Pladser til Principerne godt og ondt kender denne Erfaring ikke. Der er et Kaos, som af sig selv vilde være dæmonisk, hvis ikke Menneskenes Samfund gjorde en ordnet Verden ud deraf og stadig hævdede denne Verden overfor det dæmoniske. Verden er ikke blevet til en Gang for alle, men for at den skal bestaa, maa man stadig gentage dens Skabelse — bekræfte de opretholdende Kraefter og holde dem i Gang — og det vil sige, at den til Stadighed maa bygges op paa nedlagte Dæmoner.

At erhverve Offerets helligste Kraft, Offersubstansen, den hvorved man iværksætter den kultiske Skabelse, maa derfor nødvendigvis gaa Side om Side med at forstode det ondes Representant, af sig selv springer disse to Motiver sammen, naturligt forener de sig i en og samme Ritualakt.

Det, der kult-praktisk ligger til Grund for det mytiske Vrægebegreb, maa være en lignende Størrelse med et lignende Indhold. Ogsaa her maa Dæmonen være inkluderet i en værdifuld Ting, som af kultiske Grunde maa ombringes. Man ser herunder bort fra de værdifulde Sider, og ihjelslaar da kun det dæmoniske under Ombringelses-Procescen, medens man netop erhverver det værdifulde i en frigjort, højere og fuldere Form.

Det maa ogsaa være en Ting, der underkastes en Behandling, der svarer til de mytiske Træk, der fortælles. Det behøver ikke nødvendigvis at være et Dyr, Planter kan have en fuldstændig tilsvarende Stilling, hvor de er blevet det Medium, hvorfra man frembringer Kommunionsmidlet. Selve dette behøver ikke nød-

vendigvis at være en Spise, det kan lige saa godt forekomme, at den sakrale Drik faar samme Stilling og Betydning.

Vṛtrakampens nære Forbindelse med Somaens Erhvervelse og Somaens Drikning peger paa det centrale Somaritual og i særlig Grad paa dettes essentielle Moment, Presningen af Soma-stænglerne. Her staar man øjensynlig overfor det rituelle Udgangspunkt for Mytens Fortælling om Daemonkampen. Vṛtrabegrebets rituelt haandgribelige Genpart har i snævrere Forstand været Somaplantens Stængler, hvoraf man ved Bankning eller Presning udvandt den berusende Saft, der var det centrale og uundværlige til Blandingen af Somakultens sakrale Kommunikationsdrik.

I det følgende vil denne Anskuelse nærmere blive udbygget.

Identifikation af Soma og Vṛtra.

Efter at have gennemgaaet de Myter, der udtrykker den kultdramatiske Oplevelse, der svarer til Daemonkampmotivet, vender Betragtningen sig nu til de legendariske Tekster, der kaster Lys over den anden Side af Sagen, nemlig saadanne, der kan tjene til nærmere at belyse Forholdet mellem Ritual og Legende, den i Myterne skildrede Oplevelse i Forhold til den udførte Kultus.

Undersøgelsen peger i Retning af, at der i hvert Fald indenfor et vist Tidsrum i Kulten har foreligget en Identifikation af Daemonen og Offermidlet, af Vṛtra og Soma.

Forsaavidt dette er Tilfældet, maa det have sat sig legendariske Spor. Der maa være Myter, der er bygget over dette Motiv, Genfortællinger af Kulten eller af kultiske Forhold, der gaar ud fra dette Moment.

Det viser sig da ogsaa, at det er der i tilstrækkeligt Maal. Disse Tekster forekommer i Brahmanaerne som Led i forskellige Ritualforklaringer. Derfor er de heller ikke ens, men de indeholder alle som et Argument til Udlægningen den Grundtanke, at Soma og Vṛtra er identiske Størrelser. Det ses endda, at det er en Tanke af en vis overbevisende Kraft. Den fremsættes ikke som en ny spekulativ Formodning, men netop med den Autoritet, som der er over en gammel anerkendt Forestilling.

En saadan Tekst er Çat. Br. 3,4,3,13: »Hvad det angaar, at de gør Somaen svulmende (Āpyāyana, en særlig Ceremoni): Soma er en Guddom, thi Soma (Maanen) er paa Himlen. »Soma var Vṛtra, for vist, hvad der er Bjergene og Klipperne, det er hans Legeme; der gror denne Urt, der kaldes Uçānā«, saaledes talte Çvetaketu Auddālaki, »naar de har bragt den hid, saa presser de den, og ved Hjælp af Indvielsen, Upasad-Ceremonierne, Tānūnaptra-Ceremonierne og Āpyāyana gør de den til Soma«. Og paa samme Maade, ved Hjælp af Indvielsen, Upasad-Ceremonierne. Tānūnaptra-Ceremonierne og Āpyāyana gør ogsaa han (Offerbringeren) den til Soma«.

Ligeledes Çat. Br. 4,2,5,15: »Derpaa fortsætter han med [Ofringen af] de Offerkager, der hører til Presserituatet. Soma er en Guddom, thi Soma (Maanen) er paa Himlen. »Soma var Vṛtra, for vist, hvad der er Bjergene og Klipperne, det er hans Legeme; der gror denne Urt, der kaldes Uçānā«, saaledes talte Çvetaketu Auddālaki, »naar de har bragt den hid, saa presser de den«.

I begge disse Tekster citeres en gammel Præsteautoritet, hvis Udgangspunkt er det, at Vṛtra og Soma er identiske. Teksterne forklarer, at Bjergene er Vṛtra-Somas Legeme.

At der har været en saadan Forestilling ses ogsaa af Rigveda, hvor den spiller ind i Vṛtrakampens Forestillingskreds. Saaledes siges det om Indra i R. V. 1,32,1-2: »Han dræbte Slangen, banede Vej for Vandene og splittede Bjergenes Bug; han dræbte Slangen, der har søgt Tilflugt paa Bjerget«. Og 1,57,6: »Dette store vidt udstrakte Bjerg har du, Indra, Tordenkilens Besidder, spaltet Stykke for Stykke med Tordenkilen, de indesluttede Vande lod du stromme frit og tiltog dig alene al Kraft til fulde«.

Men Bjergene, der altsaa er Vṛtras Legeme, er ogsaa identiske med denne Plante, der gror paa dem, og det er Somaplanten. Under Kulten bliver den til den egentlige Soma. Det maa være Çvetaketu Auddālakis Tankegang. For den primitiv-antike Erfaringsmaade kan der godt være Identitet mellem et Bjerg og en Plante, de kan være Udtryk for samme Liv, samme Kraft.

De samme Forestillinger, ogsaa med Identiteten af Soma og Vṛtra som Udgangspunkt, forekommer i en anden Forbindelse i Çat. Br. 3,9,4,2: »Derpaa tager han Pressestenen. Nu bestaar disse Pressestene af Klippe, og Soma er en Guddom, thi Soma

(Maanen) er paa Himlen; Soma var Vṛtra, for vist, hvad der er Bjergene og Klipperne, det er hans Legeme. Med [hans eget] Legeme er det saaledes, at han gør ham fuldkommen, gør ham hel. Derfor bestaar de (Pressestenene) af Klippe. At de presser ham, det er, at de slaar ham ihjel, de slaar ham ihjel ved Hjælp af denne [Sten, Soma-Vṛtras eget Legeme]. Saaledes genopstaar han deraf, saaledes faar han nyt Liv. Derfor bestaar Pressestenene af Klippe«. Sidste Afsnit forekommer ogsaa Çat. Br. 3,9,4,8: »Han maaler ham (Soma) ud. At de presser ham, det er, at de slaar ham ihjel, de slaar ham ihjel ved Hjælp af denne [Sten]. Saaledes genopstaar han deraf, saaledes faar han nyt Liv. Og fordi han udmaaler [ham], derfor er der Maal, baade det Maal, der er blandt Mennesker, og hvad andet Maal, der ellers er«.

Det Faktum, at Vṛtra og Soma er identiske, bliver her det bærende Punkt for en Tankegang, der gaar ud paa at forklare, at naar man knuser Somastænglerne med en Pressesten, saa behandler man Soma med dens eget Legeme, og saaledes dræber man den ikke, men gør den hel, idet Soma — foruden altsaa Stænglerne — til Legeme har Bjergene, udfra Identiteten med Vṛtra, idet Bjergene er Vṛtras Legeme.

Ogsaa i Teksten Çat. Br. 4,4,3,4 fastslaas Identiteten mellem Vṛtra og Soma: »Han øser den (Hāriyojana-Libationen) i Dronakalaça[-Karret]. Nu, Vṛtra var Soma, da Guderne slog ham ihjel, rullede hans Hoved af. Det blev til Dronakalaça[-Karret]. I det flød der ligesaa meget Saft sammen, som der kunde være. Det flød over [med Saft], og denne Libation er overflydende. Saaledes fojer han det overflydende til Overflod, og derfor øser han denne Libation i Dronakalaça[-Karret]«.

At Vṛtra er identisk med Soma nævnes her for at forklare, at Vṛtras Hoved blev et værdifuldt kultisk Kar, der strømmer over med Somasaft.

Endnu en Tekst har til Udgangspunkt, at Vṛtra og Soma er identiske, Çat. Br. 4,1,4,8: »Han blander den (Maitrāvaraṇa-Libationen) med Mælk. Grunden til, at han blander [den] med Mælk [,er flg.]: Soma var Vṛtra, for vist. Dengang da Guderne slog ham ihjel, sagde de til Mitra: »du slaar ogsaa«; men han holdt ikke af det [og sagde]: »jeg er jo Ven (mitra) med alt, men naar jeg ikke er Ven, saa vil jeg blive Uven (amitra, d. v. s.

miste min Karakter som Mitra, Ven)«. [De svarede]: »saa vil vi udelukke dig fra Offeret«. »[Vel,] saa slaar jeg ogsaa«, sagde han. Kvæget fjernede sig nu fra ham [i følgende Tanke]: »han, som er en Ven, er blevet en Uven«; saaledes blev han berøvet Kvæget. Guderne forsynede ham [igen] med Kvæg, idet de blandede [Somaen] med Mælk. Og paa samme Maade forsyner denne (Præsten) nu ham (Offerbringeren) med Kvæg, idet han blander (Maitrāvaruna-Libationen) med Mælk«.

Den samme Fortælling findes i Taitt. S. 6,4,8,1-2 dog med en betydningsfuld Ændring, idet Udgangspunktet her ikke er Drabet paa Vṛtra, men et Drab paa Soma: »Guderne sagde til Mitra: »lad os ihjelslaa Kong Soma«. Han sagde: »ikke jeg, for jeg er Ven (*mitra*) med alt«. De sagde: »lad os [alligevel] ihjelslaa [ham]«. Han sagde: »lad mig vælge et Ønske, lad dem blande Somaen til mig med Mælk«. Derfor blander man Maitrāvaruṇa [-Libationen] med Mælk. Kvæget fjernede sig [nu] fra ham [i følgende Tanke]: »han, som er en Ven, har begaaet et Drab (*krūra*)«. Det er ligesom han, (2) der udfører Offer med Soma, begaar et Drab; fra ham fjerner Kvæget sig. Naar han (Præsten) blander Maitrāvaruṇa[-Libationen] med Mælk, saa forsyner han netop Mitra med Kvæg og [forsyner] Offerbringeren med Kvæg. Paa Forhaand vidste Mitra dette: »naar jeg har begaaet dette Drab, vil Kvæget fjerne sig fra mig«, derfor valgte han saaledes«.

Sammenholdt yder disse to Tekster et meget stærkt Bevis for, at der har levet en Forestilling om, at Vṛtra og Soma var identiske. De peger tilbage paa en Opfattelse, hvor det at nævne Drabet paa Vṛtra er det samme som at nævne Drabet paa Soma, idet begge Ting, Soma og Vṛtra, i hvert Fald indenfor et vist Moment i Kulten har været identificeret indbyrdes i saa intim Forstand, at det var det samme, om man nævnte det ene eller det andet. At der indenfor Kulten foregaar et Drab paa Soma, idet Presningen opfattes som saadant, skal udredes senere.

Der findes altsaa indenfor den vediske Mytekreds saa fuldgyldige Beviser, som man overhovedet kan ønske sig, paa det Faktum, at Soma og Vṛtra er identiske. Og det fremgaar med Tydelighed, at det er en gammel autoritativ Forestilling og ikke et Udslag af Præstespekulation. Der har i den gamle vediske Kult levet en Forestilling »Soma-Vṛtra«, ligeligt bestaaende af begge i et Indbegreb.

Ovenfor er anført de Tekster, som klart og utvetydigt udtaler dette. Men i Virkeligheden er denne Forestilling meget levende og spiller mere eller mindre indirekte ind mange andre Steder. Naar der f. Eks. i en Tekst, som hører til Ny- og Fuldmaaneofferet, siges følgende, Taitt. S. 2,5,2,4-5: »De slaar ham (Vṛṭra) ihjel ved Fuldmaane, men faar ham til at svulme ved Nymaane; derfor fremsiges der ved Fuldmaane Strofer, der angaar Drabet paa Vṛṭra, og ved Nymaane Strofer, der angaar Forøgelse«, saa er denne Tekst kun forstaaelig ud fra den Sammenhæng af Forestillinger, at Maanen er lig med Soma, der igen er identisk med Vṛṭra. Betingelsen for Tankegangen er det sammenfattede Begreb Vṛṭra-Soma. Ved Ordet Fuldmaane betones Vṛṭra-Siden af Begrebet, idet der tales om Drab, ved Ordet Nymaane betones Somasiden, idet der tales om at faa til at svulme (*ā-pyā*), en Forestilling fra en rituel Akt, hvor man faar Somastænglerne til at svulme op ved at stænke Vand paa dem, hvad der samtidig inkluderer Maanens Forøgelse.

Denne Forestilling, Vṛṭra-Soma, er det mytiske Udtryk for en kultisk Realitet, der fører lige ind til den centrale Oplevelse i det rituelle Drama: det hellige spiller tillige Dæmonens Rolle. Det er Erfaringen om, at Dæmonen er inkorporeret i Offermidlet, at Dæmonens Drab og Erhvervelsen af den sakrale Drik er identiske.

At selve Forestillingen eksisterer og endda gør sig levende gældende ses klart af de ovenfor anførte Tekster. Men foruden disse er der andre Tekster, hvor dette dramatisk oplevede og rituelt udførte Motiv kommer frem med en Realisme, der er direkte inspireret af, hvad der er set og oplevet paa Kultpladsen.

En saadan Tekst er Çat. Br. 4,1,3,4-10, en Fortsættelse til den ovenfor anførte Fortælling om Vṛṭras Drab ved Indra. Vāyu har været udsendt for at undersøge, om Vṛṭra nu ogsaa virkelig er død, han er kommet tilbage, og Teksten fortsætter med følgende: »Han (Vāyu) sagde [til Guderne]: »Vṛṭra er slaaet ihjel, gør nu med den slagne, hvad I vil«. 5: Guderne ilede da hid, ligesom naar man vil tilegne sig en Erhvervelse, paa den Maade, at hvad [af Vṛṭra-Soma] den enkelte [af dem] tog, det blev til en Ekadevatya-Graha (en Libation til en enkelt Guddom), hvad to [af dem tog, det blev til] en Dvidevatya-Graha (en Libation til

to Guddomme), og hvad mange [af dem tog, det blev til] en Bahudevatya-Graha (en Libation til mange Guddomme). Og fordi de særskilt greb ham (*vi-grah*) ved Hjælp af Bægre, deraf har Libationerne (*graha*) deres Navn. 6: Han stank for dem, sur og raadden blæste han mod dem, han var ikke tjenlig til at ofres, ejheller til at drikkes. 7: Guderne sagde [da] til Vāyu: »Vāyu, blæs ham igennem for os, gør ham velsmagende for os«. Han sagde: »hvad skal jeg have for det?«. »De skal benævne disse Bægre efter dig«, [sagde de]. »Javel«, sagde han, »men I skal blæse sammen med mig paa [ham]«. 8: Guderne adspredte en Smule af den Lugt og lagde den i Kvæget. Det er Aadselslugten i [dødt] Kvæg. For denne Aadselslugt maa man ikke lukke [Næsen], thi det er Lugten af Kong Soma; 9: ejheller maa man spytte, selv om man ogsaa mener sig afficeret deraf, maa man gaa rundt mod Vinden. Thi Soma er Lykke (*crī*), og Sygdom er Slethed (*pāpman*); nu, ligesom en mere slet (*pāpīyams*), naar en mere lykkelig (*creyañs*) ankommer, vilde gaa ned [fra sin Plads], paa samme Maade gaar Sygdom ned for ham (Soma). 10: Dernæst blæste Vāyu ham igennem for anden Gang og gjorde ham velsmagende, hvorpaa han var tjenlig til at ofres og tjenlig til at drikkes. Derfor kalder man disse [Bægre, Libationer], skønt de hører til forskellige Guddomme, for Vāyavya (d. v. s. tilhørende Vāyu). Hans (Vāyus) er ogsaa Kong Somas første Vaṣaṭ-[Raab], og disse Bægre er opkaldt efter ham«.

Denne Tekst kan sidestilles med en anden, Taitt. S. 6,4,7,1-2, der lyder saaledes: »Guderne sagde til Vāyu: »lad os slaa Kong Soma ihjel«. Han sagde: »lad mig vælge et Ønske, lad jeres Libationer blive bragt med min først«. Derfor bringes Libationerne med de til Indra og Vāyu først. De slog ham (Soma) ihjel, han stank, Guderne kunde ikke holde ham ud. De sagde til Vāyu: »gør ham velsmagende for os«. (2) Han sagde: »lad mig vælge et Ønske, lad jeres Bægre (*patra*) blive benævnt som om de har mig til Guddom«. Derfor benævnes [disse Bægre, d. v. s. Libationer], skønt de hører til forskellige Guddomme, Vāyava (d. v. s. tilhørende Vāyu). Vāyu gjorde ham velsmagende for dem, derfor hænger man det, som stinker, paa et vindomsust Sted, thi Vāyu (Vinden) gør det rent og velsmagende«.

Det er øjensynlig en og samme Myte, der her ligger til

Baggrund for disse to Fortællinger. Der ses her det samme Træk, som der iagttores før ved de to Fortællinger om Mitra og Kvaeget, nemlig, at den ene Udgave fortæller om Drabet paa Vṛtra, medens den anden fortæller om Drab paa Soma. Men det er samme Motiv, samme Tankegang. Øjensynligt har det ikke gjort nogen Forskel, Udgangspunktet har været et og samme, hvad enten man nævnte det som Drab paa Vṛtra eller Drab paa Soma, idet disse to, Vṛtra og Soma, har foreligget identificeret i en og samme Ting, der har været det centrale Objekt i det Ritusmoment, som har inspireret Myten, og som den fortæller om.

Hvad denne Ting er, faar man ogsaa Antydninger om gennem de i Myten afbildede Situationer. Det maa være Offermidlet, hvoraf man frembringer den sakrale Drik, den som baade ofres til Guderne og nydes af Kultdeltagerne. Det fremgaar faktisk af den mytiske Fortællings Ord om, at Vṛtra straks efter Drabet er noget, der flyder, noget, der kan øses op i Kar. Det er et realistisk Træk fra Kultpladsen, som her dukker op i Myten: under denne Form har man oplevet den dræbte Dæmon. Men dette flydende, som er den dræbte Dæmon, det er samtidig en højst guddommelig Erhvervelse. Det fremgaar af den Omstændighed, at Guderne straks efter Drabet iler til og sikrer sig, hvad de kan, deraf, som de dem tilkommende Offerandele. Dæmondrabet er her direkte afmalet som den Handling, hvorved man erhverver eller frembringer den sakrale Drik.

Nogen bedre Illustration paa, at den Ting, der har rummet disse to Begreber i sig, Vrtrabegrebet og Somabegrebet, er Soma-stænglerne, og at Presningen af dem er lig med Kampen og Dæmondrabet, kan man ikke ønske sig, naar man er henvist alene til de mytiske Udtryk for det Indhold, der opleves i Kulten.

At Soma »flyder« af den dræbte Vṛtra kommer ogsaa frem paa en særlig Maade i Pa. Br. 9,5,7: »Indra dræbte Vṛtra. Den Soma, som løb ud af hans Næse [blev til] de brunduskede Arjuna-Planter; den Soma, som løb ud af hans Omentum, da det var udskaaret, [blev til] de rødduskede [Arjuna-Planter]. De Arjuna-Planter, som er brunduskede, dem skal han presse, [hvis han ikke kan faa Pūtika-Planter]; thi det (brunt) er Brahman-Farven. Saa [er det, som] han virkelig presser Soma«.

Motivet om, at Soma opnaas ved Vṛtras Drab og direkte

erhverves af den nedlagte Vṛtra, er her set ud fra Perspektivet om de Substituter for Soma, der i forskellige Tilfælde kan anvendes, naar den originale Plante ikke kan opnaas.

Dette kultisk-realistiske Træk, at Vṛtra »flyder« efter Drabet, gaar ogsaa ind i andre Mytedannelser end dem, der just knytter til Hovedmotivet og til det kultiske Hovedformaal. Saaledes Çat. Br. 1,1,3,4-5: »4: Vṛtra laa og tilhyllede hele denne Verden, som her [udstrækker sig] mellem Himmel og Jord. Og fordi han laa og dækkede hele denne Verden, derfor er hans Navn Vṛtra (*vr*, at dække). 5: Indra dræbte ham. Da han var dræbt, flød han stinkende til alle Sider henimod Vandene; for til alle Sider ligger Oceanet. Nogle Vande fattede Afsky for ham, og [idet de steg] højere og højere [op], flød de over. Derfra [stammer] Darbha-Græsset (hvoraf Pavitra forfærdiges), thi de [repræsenterer] de Vande, som ikke blev forurenede. I de andre [Vande] var der blevet iblandet [nogen Urenhed], forsaavidt som den stinkende Vṛtra var flydt ud i dem. Det fjerner han nu fra dem ved Hjælp af disse to Pavitraer, hvorefter han vier ved Stænkning med de offerrene Vande. Derfor gør han [dem] rene ved Hjælp af disse to [Pavitraer]«.

Teksten giver en mytisk Begrundelse for Darbha-Græsset, hvoraf man forfærdiger et rituelt Rensemiddel.

Denne sidste Tekst, saavel som de allerede anførte Tekster, rummer det Træk, at der ved den dræbte »flydende« Vṛtra var noget urent. Dette Motiv genfindes i flere andre Tekster, saaledes Taitt. S. 6,1,1,7: »Indra dræbte Vṛtra; han besudlede Vandene ved sin Død. Hvad der af disse var offerrent, offertjenligt og guddommeligt, det gik op af Vandet, det blev til Darbhagræs. Naar han renser [Offerbringeren] med Bundter af Darbhagræs, saa renser han ham netop med de Vande, som er offerrene, offertjenlige og guddommelige«.

Taitt. Br. 3,2,5,1: »Indra dræbte Vṛtra. Han besudlede Vandene ved sin Død. Hvad der af disse var offerrent, offertjenligt og guddommeligt, det gik op af Vandet og blev til Darbhagræs. Naar han renser Vandene med Darbhagræs, saa renser han dem just med de Vande, som er offerrene, offertjenlige og guddommelige. Han renser dem med to [Græsstraal]«.

Taitt. S. 6,4,2,3: »Indra dræbte Vṛtra. Han besudlede Van-

dene ved sin Død. Hvad der af disse var offerrent, offertjenligt og guddommeligt, det undslap og blev til de rindende Vande (*vahantī*). Han tager [Vasatīvarī-Vandene] af de rindende Vande, og saaledes tager han [dem] netop af Vande, som er offerrene, offertjenlige og guddommelige«.

Dette Urenhedsmoment knytter noje til Vṛtradrabet, som det siges Taitt. S. 3,3,7,3: »At Indra dræbte Vṛtra, det var Urenhed (*amedhya*), at han tilintetgjorde Yatierne, det var Urenhed«.

Denne Urenhed hænger sammen med det Forhold, at Ritualdramaets Genstand rummer baade det dæmoniske og det velsignelsesrige, samt det Forhold, at det er Hensigten at ihjelslaa det dæmoniske saavelsom at erhverve det velsignelsesrige, hvad der fuldbyrdes under et.

Ved det sakrale Drab dræbes Dæmonen, og den Identifikation, der hidindtil har foreligget, oploses nu. Af den dræbte Dæmon bliver der en uren besudlende Potens tilbage, men samtidig erhverves det kultisk værdifulde. Disse to, Besudling og Velsignelse, er da Sider af samme Sag. Endnu i det første Stadium er de ikke ganske adskilte, der er et Spil imellem dem, de kan uventet glide over i hinanden. Det samme Forhold viser sig ved de første Draaber af Soma, de har endnu Betoning af det dæmoniske.

Det er imidlertid Kultens Hensigt at opnaa en absolut Adskillelse af de to Elementer, og den kommer ogsaa i Stand.

Til den ene Side faar man saa den guddommelige Somadrik, den livgivende Føde for Guder og Mennesker.

Til den anden Side foreligger det dæmoniske i afkraeftet og aflivet Tilstandsform, dog stadig som en uren og halvfarlig Potens. Det skal senere paapeges, at Ideer af den sidstnævnte Art netop knytter til de brugte og udpressede Somastængler.

Somapresningen.

Det er fremgaaet, at der i Kulten foreligger en Identifikation af Vṛtra og Soma. Yderligere peger mange Træk hen paa, at den centrale Dæmonkamp, Vṛtrakampen, er blevet fuldbyrdet under det rituelle Moment, hvor man presser, banker eller knuser Somastænglerne og saaledes udvinder Saften, der er den vig-

tigste Bestanddel i den sakrale Drik, der desuden bestaar af Mælk og Vand, og hvor der iøvrigt ogsaa kan iblandes forskellige andre Ingredienser.

Forsaavidt dette er rigtigt, maa det forholde sig saaledes, at man i de mytiske Træk, der fortelles om Soma og Somapressing, maa kunne finde Overensstemmelse med de Tanker og Motiver, der knytter sig til Indra-Vṛtrakampen.

Man maa forvente at finde følgende tre Hovedtemaer: der sker et Drab, der er Skyld derved, det er en Skabelse.

I Almindelighed kan man med Henblik paa den rituelle Side sige, at Formler, som udtaler Tanken om Dæmondrab, og Formler, der direkte rummer Ordet Vṛtra eller Tanken paa denne, mere hyppigt end det ellers er Tilfældet i Kulten forekommer i Anledninger vedrørende Presningens Ritualpraksis. Drab af Dæmoner og Fjender, hvad der for den primitiv-antike Erfaring bliver det samme, gaar ganske vist som et Ledemotiv gennem hele den vediske Somakult, men det er dog ligesom dette Motiv faar en særlig stærk Betoning under den Del af Kulten, som knytter til Presningen. Endelig har Guden Indra sin vigtigste Plads og Stilling indenfor Somaritualet.

Det viser sig snart, at Forestillingen om et Drab i høj Grad er levende indenfor Presseritualet. Selve Presseprocessen forekommer og omtales ofte som et Drab. Det siges, at det at presse Soma er at dræbe Soma:

Taitt. S. 6,4,4,4: »De dræber Soma, naar de presser ham. Han borttager nogle Stilke, saaledes redder han ham.«

Taitt. S. 6,6,7,1: »De dræber Soma, naar de presser ham. Naar der er et Soma[-Offer], saa er det ligesom, naar de for den døde ihjelslaar Anustaraṇī[-Koen].«

Taitt. S. 6,6,9,2: »De dræber Soma, naar de presser ham; naar Soma dræbes, dræbes [ogsaa] Offeret; [og] naar Offeret [dræbes, dræbes ogsaa] Offerbringeren. De Brahma-kyndige siger: »hvad er det, som Offerbringeren gør under Offeret, hvor ved han gaar levende til Himmelverdenen?« En »Tagen-i-Live« (*jīva-graha*), det er, hvad Adābhya[-Ceremonien] er; han tager af [Somaen], før [den er] presset; og saaledes lader den ham i Live gaa til Himmelverdenen.«

At Somaen alligevel ikke dræbes under Presningen fremstilles

her som Indholdet i en Ceremoni, der gaar ud paa at borttage nogle Stilke, for Presningen begynder.

Taitt. Br. 2,2,8,1: »Nu, man ihjelslaar Soma, naar man udpresser den«.

Taitt. Br. 1,3,1,2: Guderne sogte efter Agni og Soma; de havde fundet Agni; dernæst: »De (Guderne) fandt Soma, de dræbte ham; hans Skikkelse greb (*grah*) de særskilt, eftersom [de blev] erkendt; [saaledes] blev disse Libationer (*graha*) til; det er det, der gor Libationerne til Libationer«.

I denne Tekst, der er mytisk præget, fortælles, at Guderne dræbte Soma og dernæst »greb« ham som Libationer. Udgangspunktet maa være Presningen, og Teksten frembyder en Parallel til Çat. Br. 4,1,3,4, Fortællingen om, at Guderne straks efter Vrtras Drab ilede til og greb ham i Skaale.

Drab paa Soma omtales ogsaa, uden at der er direkte Tilknytning til Presning, Taitt. S. 6,2,2,4 og 6,3,7,5: »Guderne gjorde Offermørret (*ghṛta*) til en Tordenkile og dræbte Soma«.

Det er aabenbart netop Meningen med Soma, at den skal »dræbes«. Og det er Guderne, der gor det.

Endnu en Række Tekster konstaterer, at Presningen er et Drab paa Soma:

Çat. Br. 11,1,2,1-2: »1: Naar de spreder (d. v. s. udfører) Offeret, saa dræber de det; naar de presser Kongen (Soma), saa dræber de ham; naar de »beroliger« (*sam-jñā*) Offerdyret og udkærer det, saa dræber de det; det er ved Hjælp af Morter og Støder, og den ovre og nedre Kværnsten, at de dræber Havis-Offeret. 2: Og naar han saa har dræbt Offeret, saa gyder han det, ligesom Sæd, i Hilden, ligesom i et Skød. Thi Hilden er Offerets Skød. Derfra fødes det [igen]. Derfor skal han fuldføre de ti Ofringer, for hvilke Vaṣaṭ-Raabet udføres«.

Det fremgaaer heraf, at der foregaar et Drab paa Offermidlerne under Offeret, men ogsaa, at der finder en Genskabelse deraf, en Nyfødsel, Sted.

Çat. Br. 3,3,2,6: »Naar han (Soma) nu købes, saa bliver han kobt for et [bestemt Formaal, nemlig] for Metrenes (d. v. s. de hellige Hymners) Kongedømme, for Metrenes Verdensherredømme. At de presser ham, det er, at de dræber ham. Han siger til ham: »det er for Metrenes Kongedømme, at jeg køber dig, for Metrenes Verdensherredømme, og ikke for at dræbe [dig]«.

Denne Tekst knytter til Købet af Soma. Man siger til Soma, at han købes for de hellige metrisk affattede Ords Skyld, for at de hellige Ord skal herske, d. v. s. for at Kulten kan ske Fyldest. Man siger yderligere, at det ikke er for at dræbe Soma. I Omgaaelsen af den Realitet, som netop fastslaas i de andre Tekster, nemlig at det at presse Soma er at dræbe ham, kan der ligge antydet en Beklagelse over, at dette Drab maa ske. Det er uundgaaeligt, men det er beklageligt. Dog ligger der sikkert ogsaa antydet deri det andet store Tema, der hører til Kampmotivet, nemlig at Drabet samtidig er en Skabelse.

At Presningen foruden at være et Drab samtidig er en Skabelsesproces, findes klart udtalt i en Række Tekster. Somaen genopstaar af Presningen, fødes til nyt Liv:

Cat. Br. 3,9,4,2: »Derpaa tager han Pressestenen. Nu bestaar disse Pressestene af Klippe, og Soma er en Guddom, thi Soma (Maanen) er paa Himlen. Soma var Vrtra, for vist, hvad der er Bjergene og Klipperne, det er hans Legeme. Med [hans eget] Legeme er det saaledes, at han gør ham fuldkommen, gør ham hel. Derfor bestaar de (Pressestenene) af Klippe. At de presser ham, det er, at de slaar ham ihjel, de slaar ham ihjel ved Hjælp af denne [Sten, Soma-Vrtras eget Legeme]. Saaledes genopstaar han deraf, saaledes faar han nyt Liv. Derfor bestaar Pressestenene af Klippe«.

Cat. Br. 3,9,4,8: »Han maaler ham (Soma) ud. At de presser ham, det er, at de slaar ham ihjel, de slaar ham ihjel ved Hjælp af denne [Sten]. Saaledes genopstaar han deraf, saaledes faar han nyt Liv. Og fordi han udmaaler [ham], derfor er der Maal, baade det Maal der er blandt Mennesker, og hvad andet Maal der ellers er«.

Cat. Br. 3,9,4,23: »Og hvorfor han (Soma) kaldes Yajña (Offer): at de presser ham, det er, at de slaar ham ihjel; og det, at de spreder ham (d. v. s. udfører Offeret), det er, at de lader ham fødes igen; han fødes, idet han bliver spredt (d. v. s. idet Offeret bliver udført), han fødes bevaegende sig (*yan jāyate*), deraf Yañja, og Yañja, det er det, som kaldes Yajña«.

Det fremgaar af disse Tekster, at man ganske vist under Presningen slaar Soma ihjel, men at dette netop er en Skabelse, man gør Soma »hel«, saa han genopstaar til et fuldere Liv end før.

Hvad det betyder, at Soma bliver »hel«, skinner igennem i en Tekst, der i det hele taget giver fuld Oplysning om, hvad der sker ved Presningen:

Çat. Br. 3,9,4,17-18: »Naar han skal til at banke [Somaen med Pressestenen], saa skal han i sit Sind tænke paa den, han hader. »N. N. slaar jeg, ikke dig«, [tænker han]. Nu, den som ihjelslaar en menneskelig Brahman, ham fordømmer man, men hvor meget mere saa ikke denne, som ihjelslaar ham (Soma). Thi Soma er en Guddom. At de presser ham, det er, at de slaar ham ihjel, de slaar ham ihjel ved Hjælp af denne [Sten]; saaledes genopstaar han deraf, saaledes faar han nyt Liv, og saaledes opstaar der ikke nogen Skyld. Men hvis han ikke hader nogen, saa skal han i sit Sind tænke paa et Græsstraa, og saaledes opstaar der ikke nogen Skyld. 18: Han banker [med Formlen]: »frygt ikke, skælv ikke«; det er, at han siger: vær ikke bange, skælv ikke, N. N. slaar jeg, ikke dig. »Tiltag dig nærende Kraft (*ūrj*)«; det er, at han siger: tiltag dig Saft (*rasa*). »I to Skaale (*dhiṣaṇā*), som er faste, vær faste, antag jer nærende Kraft«; nogle siger: det er just disse to Pressebrædder (*phalaka*), som der hentydes til. Hvad saa, hvis man [ved et Uheld under Bankningen] kom til at sønderbryde disse Planker? Det er jo disse to, Himmel og Jord, der skælver for den hævede Tordenkile (d. v. s. for Pressestenen). Just for disse to, Himmel og Jord, forsoner han nu (*etad*) dette (*ena*, *Sāyaṇa*: *yajñā*, Offeret), og saaledes forsonet gør det dem ingen Skade. »Antag jer nærende Kraft«, Det er, at han siger: antag jer Saft. »Det onde er dræbt, ikke Soma«, [med disse Ord] ihjelslaar han ethvert Onde for ham (Offerbringeren)«.

Det fremgaar af denne Tekst, at Presningen er et Drab, Soma dræbes derved. Og til dette Drab knytter der sig Skyld.

Med dette Skyldmoment står man overfor det tredje store Tema fra Dæmonkampmotivet. Det udtrykkes ogsaa mere kortfattet i Pa. Br. 16,1,12: »En Gudernes Manddræber (*vīrahan*) er den, som presser Soma. De [,som udgør] hundrede [af de 112 Kører, der er Offerhonorar,] ved dem forsoner han denne Fortræd og Guderne; de [,som udgør] ti [Kører] — ti er Livsaanderne (*prāṇa*) i Tal — ved dem tilfredsstiller han [sine] Livsaander, og ved den, som er den elvte, sig selv (*ātman*), medens den, som er den tolvte, er Offerhonoraret«.

I denne Tekst er Temaet set ud fra det Perspektiv, som hedder Offerhonoraret til Praesterne. Tendensen gaar ud paa at vise, at af de 112 Kør, der betales, er kun den ene det egentlige Honorar, de andre er Udsoning af Skylden. At Praesterne har kunnet bruge denne Forestilling til at retfærdiggøre deres høje Lønkrav med, viser, at det har været en levende og virksom Følelse hos Offerbringerne.

Dette Skyldmoment har indenfor det vediske Offer en naturlig Analogi, idet der ogsaa forekommer Skyld ved Slagtning af Offerdyr. Det skinner igennem i følgende Tekst, Çat. Br. 3,8,3,4-7: »4: Og han instruerer Çamitṛ (Slagteren): »hvis man spørger dig: »er Offerfoden kogt, Çamitṛ?«, skal du kun sige: »kogt«, ikke: »kogt, ærværdige«, og ikke: »kogt, sandelig«. 5: Efter med Juhū-[Skeen] at have taget af det spættede Offersmør (Ghee blandet med sammenløbet Mælk) spørger Adhvaryu, idet han træder frem mod [Çamitṛ]: »er Offerfoden kogt, Çamitṛ?«. »Kogt«, svarer han. »Det er Gudernes«, [siger] Adhvaryu med sagte Stemme. 6: Grunden til, han spørger, er følgende: Gudernes Offerføde [skal være] kogt, og ikke ukogt, og det er Çamitṛ, som ved, om den er kogt eller ukogt. 7: Grunden til, han spørger, er [ydermere] følgende: »med kogt [Offerføde] vil jeg foretage [Offer]«, [tænker han]; og selv om det er ukogt, saa er det dog kogt Offerføde for Guderne og kogt for Offerbringeren, og Adhvaryu er uden Skyld, det er paa Çamitṛ, at Skylden hviler. Tre Gange spørger han, for trefoldig er Offeret. Og hvorfor han sagde: »det er Gudernes«; hvad der er kogt, det er Gudernes, derfor siger han: »det er Gudernes««.

I det sidste Afsnit af Teksten opereres der i den ritualistiske Udvikling ganske tydeligt med et Skyldmoment, og det henføres til Slagteren, d. v. s. det stammer fra Ombringelsen af Offerdyret.

Denne Skyldfølelse er som tidligere nævnt et almindeligt forekommende Træk indenfor primitiv-antike Folks Kultus, og den har til Aarsag, at man under Kulten er nødt til at forgrive sig paa Ting, som er hellige, og hvis Liv det ellers er Helligbrode at tage. Det er imidlertid nødvendigt for at frembringe det sakrale Middel, der kan skabe Kultens Kommunion mellem de guddommelige Magter og Menneskene.

I den anførte Tekst, Çat. Br. 3,9,4,17-18 nævnes en Forholdsregel til Afværgelse af Skylden: den under Presningen fungerende

Person skal tænke paa en Fjende eller et Græsstraa. Han maa altsaa under ingen Omstændigheder rumme den Tanke, at det er den guddommelige Soma, han presser.

Dette Træk er tidligere anført i dets mytiske Udfornning. Thi der kan næppe herske Tivil om, at man ved denne Indstilling hos den fungerende Somapresser staar ved Udgangspunktet til de mytiske Forestillinger om, at alt det gode og værdifulde i Vṛtra kaldes ud af denne over paa Indras Side, før Guden kan kaste Tordenkilen.

Der foreligger jo, som for vist, en Identifikation af Dæmonen og Offermidlet, et Begreb Vṛtra-Soma. Under Presningen holdes Soma-Siden af Begrebet udenfor; saaledes dræbes Soma ikke, og Skylden afværges. Presningen, Tilintetgørelsen, rammer da Dæmonen alene. At det først og fremmest anbefales Somapresseren at tænke paa en Fjende hænger sikkert sammen med Opfattelsen om, at Presningen er en Kamp, hvor man ihjelslaar de fjendtlige Kræfter, hvad der bliver det samme som de dæmoniske Magter.

Gennem denne ritualistiske Tekst faar man altsaa Glimt af, hvordan de Temaeer, som før er betragtet i deres mytiske Udfornning, er blevet »spillet« af de i Kultdramaet agerende, nemlig først og fremmest som et givet Bevidsthedsindhold ved en given rituel Handling. For moderne indstillede Mennesker synes den ydre Manifestation at være overordentlig ringe i Forhold til Indholdet og saa lidet dækkende dette, at man kan have svært ved at se Forbindelsen mellem de to Ting.

Men det er netop den Art, som raader i det primitiv-antike Kultdrama. Der forekommer ikke teatralsk Optræden med udvortes Scenearrangementer. Dramaets Udførelse gaar væsentlig gennem den indre Oplevelse, og denne finder sit Udtryk i en praktisk Handling, der ikke er skabt med det Formaal at være et Vehicel for det oplevede Drama, men som har en selvstændig Oprindelse, idet den udspringer af Hverdagens almindelige Krav og Formaal, f. Eks. at spise og drikke.

Derfor er Oplevelsen ikke mindre. Og udover den af praktiske Hensyn bundne udførte Kultus skaber den selv en Lejlighed, hvor den frit kan udfolde alle sine Impulser. Det er Mytedannelsen.

»Det onde er slaaet ihjel, ikke Soma«, siger den anførte

Tekst. I disse Ord ligger givet den dybeste Mening med Somapresningen og det klareste Bevis paa, at netop Somapresningen er det sakrale Offerdrab i den vediske Somakult. Det onde — Vṛtra karakteriseres netop som den eller det onde — har været inkorporeret i det, som er Somaen, i Somastænglerne. Presningen er et Drab, men det dræbende rettes mod det, som er det onde, medens det, som er den egentlige Soma, holdes udenfor. Resultatet bliver derfor, at man gør Somaen »hel«, den bliver skilt fra det, som er Vṛtra, og genopstaar eller fødes til fuldt Liv — nemlig i Form af den guddommelige Offerdrik — medens de dræbende Slag har ramt Dæmonen og ihjelslaet denne, saa der af den kun bliver en uren besudlende Potens tilbage.

Disse tre Temaer, Drabet, Skylden og Skabelsen, har saaledes alle tre deres Rod i det praktisk udførte Presseritual. Her findes Udgangspunkterne til de Mytedannelser, som tidligere er gennemgaaet. Drabet paa Soma genfortælles i mytisk Udformning som Indras Drab paa Vṛtra, Skylden ved at presse Soma fortælles som Indras Flugt efter Drabet, og Genskabelsen udformes — udfra den overordentlige Betydning af Soma — til Indras Skabelse af den menneskelige Verden efter Sejren.

Myterne knytter til Indra, fordi han er Somaritualets handlende Agens, han er synonym med Menneskene, der handler under Aspekt af dette kultiske Moment.

Netop den Rolle, som Indra spiller under Somaritualet, bidrager mere end noget andet til at give dette Karakter af Dæmonkamp og Dæmondrab. Presningen og Drikningen er Indras særlige Sfære, han opfattes specielt udøvende sin Virksomhed under denne Del af Kulten, som det fremgaar af de talrige Formler og Paakaldelser, der under disse Momenter rettes til denne Guddom.

Selve Presningen har været forskelligt udført, den kunde foregaa ved Hjælp af Morter og Støder, eller, som det aabenbart var mest almindeligt, ved Hjælp af Pressesten, hvormed man bankede og knuste Somastænglerne paa en rød Kohud, der var bredt ud over Brædder lagt over Lydhuller. I begge Tilfælde var Indra Presningens specielle Guddom, som det fremgaar af Hymnen R. V. 1,28 hvor de to Pressemетодer findes antydet:

1: »Naar Pressestenen med den brede Fod er hævet til Soma-presning, nedsvælg da Indra af den [Saft], som er presset i Morter«.

2: »Naar de to Pressebrædder som tvende Hofter er parate, nedsvælg da Indra af den [Saft], som er presset i Morter«.

3: »Naar Kvinden øver at støde frem og støde tilbage, nedsvælg da Indra af den [Saft], som er presset i Morter«.

4: »Naar man rundtom fatter Kærnestaven ligesom Tøjlerne for at lede [en Hest], nedsvælg da Indra af den [Saft], som er presset i Morter«.

5: »Naar, lille Morter, du bliver sat i Gang i hvert et Hus, skal du tone højest her som de sezrendes Pauke«.

6: »Skovfyrste¹, Vinden gennemblaeser din øverste Del; o Morter, pres Soma, som Indra skal drikke«.

7: »Hidbringende, Rigdoms-givende er disse to, højt spærre de Gabet op tyggende Urter ligesom Heste«.

8: »De to Skovfyrster², ophøjede ved høje Pressere, I skal i Dag for os presse til Indra den sødmefyldte [Soma]«.

9: »Bring hvad der er ladt tilbage i Bægrene, gyd Somaen i Sien, anbring den i Kohuden«.

Indra er Presningens agerende Kraft, som det fremgaar af flg.:

R. V. 2,12,6: »Han som tilskynder den elendige og svage, Præsten og den bistandsøgende Lovsanger, som med drikke-lystne Læber hjælper Somapresseren, der har Pressestenen parat, han er, o Mennesker, Indra«.

Indra hjælper Somapresseren, d. v. s. han er den Kraft, som Menneskene tiltager sig, naar de presser Soma.

De Ord, som rettes til Indra under Presningen, og som rummer baade Paakalderser, Opfordringer og Hyldester, nævner specielt Indra i hans Egenskab af Dæmondræber, i særlig Grad som Vṛtras Besejrer.

Ved Morgenpresningen siger Adhvaryu-Præsten, idet han maaler Soma ud flg.:

Taitt. S. 1,4,1,b: »Dig til Indra Vṛtradræberen, dig til Indra Vṛtras Besejrer, dig til Indra Fjenders Bane, dig til Indra med Adityaerne, dig til Indra med Al-Guderne. Jvnf. Taitt. S. 6,4,4,1: »Dig til Indra, dig til Indra, [med disse Ord] maaler han [Soma]

¹ vanaspati, Bet. for et Træ, her vel om Kollen, der tjener som Støder i Morteren.

² vanaspati, Dual. her om Morter og Kølle.

ud, for Soma bringes for Indra; fem Gange maaler han med Formlen«.

Ved det tredje Ājyaçastrā fremsiger Brāhmaṇācchampsin en Lovprisning, hvori Indra hyldes som Vṛtras Banemand (Caland & Henry: »L'Agniṣṭoma«, Pg. 248—49).

Specielt er det dog Middagspresningen, der er Indras særlige Moment. Som det siges i R. V. 3,32,1: »Drik denne Soma, Indra, Somaens Herre, [Soma fra] Middagspresningen, som er dig kær«. Ligesom hele Hymnen 8,37 med sit Omkvæd knytter hertil: »O Vṛtradraeber, drik af Middagspresningen, af Somaen, du Tordenkilens dadellose Besidder«.

Ogsaa Brahmanaerne bekræfter dette:

Çat. Br. 11,7,2,5: »Og til Indra hører Middagspresningen«.

Çat. Br. 14,3,1,29: »Soma er Offeret, og Pravargya er [dets] Hoved; han gengiver saaledes Offeret dets Hoved ved Middagspresningen, for det, som er Middagspresningen, det er udelukkende den Indra tilhørende Presning; han glæder ham saaledes i det, som er hans egen Andel«.

Pa. Br. 25,14,4: »Middagspresningen tilhører Indra«.

Kauṣ. Br. 15,1,3 og 29,2: »Med Indra er Middagspresningen og Triṣṭubh-Metret forbundet«.

Kauṣ. Br. 22,7: »Indra er forbundet med Triṣṭubh, og Indra har sit Sæde (āyatana) i Middagspresningen«.

Angaaende Forbindelsen mellem Indra og Triṣṭubh-Metret jvnf. Çat. Br. 9,5,1,33: »Og hvorfor der er elleve: Triṣṭubh bestaar af elleve Stavelser, og Indra er forbundet med Triṣṭubh, Indra er Offerets Selv (ātman), Indra er Guddommen; han opretter saaledes Offeret i ham, som er Offerets Selv, [Offerets] Guddom«.

Under Middagspresningen staar Indras Kamp og Indras Sejr i Forgrunden. Under en Lovprisning (*mādhyaṇḍinapavamāṇastotra*) paakaldes Indra med følgende Ord, Ath. V. 7,76,6 lig med R. V. 6,47,6: »Kækt skal du drikke Somaen i Bægeret, Indra, som Dæmondræber, o Helt, i Kamp for Rigdomme, svælg [den] ned ved Middagspresningen, som Rigdomsbesidder skal du skænke os Rigdom«.

Ved Fyldningen af Bægrene (anf. V. Pg. 284—85) hyldes Indra med Hymnen R. V. 7,21, hvor det i Vers 6 hedder: »Ved Kraft har du udmærket dig, Indra, Luftrummet omsluttede ikke din Storhed i din Bane; ved egen Kraft har du dræbt Vṛtra, din Grænse fandt Fjenden ikke i Kampen«.

Og ved den følgende Libation (anf. V. Pg. 286) lyder Hotṛ'ens Yājyā saaledes, R. V. 6,17,1: »Drik Soma, du vældige, den du haraabnet Vej, som ogsaa Kostalden, du højt lovpriste Indra, du som, du tapre med Tordenkilen i Haand, med Kraft sønder-slog Vṛtra og alle Fjender.«

Ved Libationerne af de to Graha til Indra Marutvant (anf. V. Pg. 298) lyder Hotṛ'ens Yājyā saaledes, R. V. 3,47,2: »O Indra, forenet med Maruterne og omskaret [af dem], drik Soma, du Helt, som kyndig Vṛtradræber, slaa [vore] Modstandere, bortjag [vore] Fjender, og skab Sikkerhed for os til alle Sider.«

Og ved den følgende tredje Graha til Indra Marutvant (anf. V. Pg. 299—304) udgør Hotṛ'ens Recitation en lang Lovprisning, Castra, hvor der hentydes til Vṛtradrabet 4—5 Gange.

I disse Paakaldeleser og Hyldester spiller Maruterne en stor Rolle som Indras Hjælpere ved Dæmondrabet. Derfor er Middagspresningen karakteriseret ved Maruterne lige saa vel som ved Indra, Pa. Br. 13,9,2: »Tilknyttet Maruterne er Middags-presningen.«

Dette finder sin Bekræftelse ved en Tekst, Taitt. S. 6,5,5,1: »Indra i Fællesskab med Maruterne ihjelslog Vṛtra ved Middags-presningen; idet Libationerne til Maruterne bringes ved Middags-presningen, saa bringes de for Offerbringeren som Vṛtra-(d. v. s. Fjende-)dræbende.«

Denne Tekst udtrykker med umiddelbar Selvfølgelighed den Opfattelse, at Dæmondrabet er noget, der foregaar under Udførelsen af Ritualet; endvidere, at det specielt er karakteristisk for Middagspresningen, at Vṛtra dræbes under den.

Den mest omfattende Lovprisning af Indra som Dæmondræberen forekommer ved det andet Castra under Middagspresningen (anf. V. Pg. 311 o. v.). Her reciteres bl. a. Hymnen R. V. 1,32, den Hymne, hvor Dæmonkampen er skildret i de stærkeste Farver og med de mest højstemte Udtryk:

1: »Indras Bedrifter vil jeg lovprise, disse Urbedrifter, som han har udført besiddende Tordenkilen; han dræbte Slangen, banede Vej for Vandene og splittede Bjergenes Bug.«

2: »Han dræbte Slangen, der har søgt Tilflugt paa Bjerget, Tvaṣṭṛ har forfærdiget den susende Tordenkile til ham; Vandene er med Hast løbet ned mod Havet, strømmende ligesom brølende Kører.«

3: »Med Begær som en Tyr valgte han sig Soma og drak af

den pressede i tre Kadru-Bægre; den gavmilde tog Tordenkilen, bestemt til at slynges, og dræbte den førstefødte af Slanger«.

4: »Da du, o Indra, dræbte den førstefødte af Slanger og dertil de troldkyndiges magtfulde Trolddom, idet du skabte Solen, Himlen og Morgenrøden har du sandelig ingen Fjende fundet«.

5: »Indra dræbte Vṛtra og Vyāṣa, værre end Vṛtra, med Tordenkilen, det vældige Vaaben; som Grene afhuggede med Øksen ligger Slangen trykket fast mod Jorden«.

6: »Som en slet beruset daarlig Stridsmand har den udfordret den store Helt, den mangedræbende og fremstormende, [til Kamp]; ikke modstod den hans Vaabens Angreb, Indras Fjende sonderslog Klöfterne(?)«.

7: »Uden Hænder og uden Fødder kæmpede den mod Indra, paa dens Ryg har han slynget Tordenkilen; Studen vilde være jævnbyrdig med Tyren, vidt og bredt laa Vṛtra knust«.

8: »Vandene fattede Mod og løber hen over den liggende [Slange, der er] som et knækket Rør paa denne Maade; de som Vṛtra i sin Vælde indesluttede, Slangen er blevet en, der ligger ved deres Fødder«.

9: »Vṛtramoderen blev den, hvis Kræfter er underlegne, Indra slyngede Mordvaabnet mod hende, Moderen var øverst, Sønnen nederst, Dānu ligger som en Ko med sin Kalv«.

10: »Midt i Flodløbene, de stadigt ilende, der aldrig falder til Ro, er [dens] Krop nedlagt, Vandene gennemstrømmer Vṛtras Skjulested(?), Indras Fjende sank ned i dybt Mørke«.

11: »Vandene, der var underkastet Dæmonen og bevogtet af Slangen, stod indesluttede ligesom Kør [indesluttede] af den gerrige; dengang Vandenes Aabning var tillukket, da aabnede han den, [han] der har dræbt Vṛtra«.

12: »Da blev du en Hestehale, o Indra, den ene Gud, da han slog dig paa Tordenkilen(?), du vandt dig Kør, vandt dig Soma, o Helt, syv Floder lod du strømme frem«.

13: »Lyn og Torden har ikke nyttet den, ejheller det Hagl og Regn, som den spredte; Indra og Slangen, de to har nu kæmpet, og den gavmilde har sejret for al Fremtid«.

14: »Hvilken Hævner af Slangen saa du, o Indra, siden Frygt indgik i dit Hjerte, da du havde dræbt [den]; forskrækket overskred du ligesom en Ørn nioghalvfems Floder og Himmelrummet«.

15: »Indra, den Tordenkile-besiddende, er Hersker for [alt], hvad der bevæger sig, og hvad der staar stille, for hvad der bærer Horn og ikke bærer Horn, just han hersker som Konge over alle Mennesker, ligesom Hjulkansen omfatter alle Hjulerne«.

Ved det tredje Çastrā (anf. V. Pg. 316 o. v.), det fjerde Çastrā (Pg. 319 o. v.) og endelig ved det femte Çastrā (Pg. 325 o. v.) fremsiges der ligeledes Lovprisninger til Indra med hyppig Om-tale af Kampen med Vṛtra og af Indras Sejr.

Middagspresningen har da været det Moment frem for noget andet i Kulten, hvor man oplevede selve Kampen. Her kæmpede Indra og her sejrede han.

Den tredje Presning, som finder Sted om Eftermiddagen, har en lidt anden Tone. Den har Karakter af Beruselse:

Kauś Br. 30,1: »Versene der ledsager Ofringerne er i Jagatī [-Metrum] og rummer Ordene »Urt« (*andhas*, Soma), »drukken« og »drukket«, for den tredje Presning er forbundet med Jagatī [-Metrum]; de rummer Ordet »drukken«, for den tredje Presning rummer Ordet »drukken«.«

Pa. Br. 11,10,2 og 13,5,1: »Berusende og rig paa Saft er den tredje Presning; han lægger [derved] Beruselse og Saft [i den]«.

Medens den anden Presning udtrykker Dæmonkampen, udtrykker den tredje Presning det kultiske Drikkelag, det for hvilket Somaens Erhvervelse fandt Sted, og hvor Kultens positive og livsbekræftende Stemning efter Dæmonens Undergang naaede sit Højdepunkt.

I sin afsluttede fuldt udviklede Form er Kulten blevet formalistisk. Præstelige Repræsentanter udførte det hele, ogsaa selve Nydelsen af Soma blev et mere symbolsk Anliggende. Man drak ikke mere Soma af karsken Bælg, den blev hovedsagelig udgydt for Guderne efter et meget omfattende og nøje beregnet Libations-Skema. Men i sin oprindelige og levende Form har Kulten sigtet paa de menneskelige Deltageres Nydelse af den sakrale Drik og deres Løftelse derigennem.

Netop dette var Kultens højeste Øjeblik. Efter Dæmonkampen med dens Sejr over de onde Magter og dens Erhvervelse af den sakrale Drik, kom Nydelsen deraf og Løftelsen, hvor Kommunionen indtraadte, hvor Livet fik sin fuldeste og højeste Form, hvor Guder og Mennesker var hinandens lige. Som det siges R. V. 8,48,3.11: (3) »Vi har drukket Soma, vi er blevet udødelige,

vi har naaet Lyset, vi har fundet Guderne, hvad kan nu Fjendskab gøre os, og hvad den dødeliges Ondskab, du udødelige [Soma]«. (11) »Sygdomme er paa Flugt, Trængsler begav sig bort, Mørkets Magter blev bange, mægtig steg Soma op i os, og vi er kommet did, hvor vi forlænger [vort] Liv«.

I denne Stund stod man paa Kraftens Tinde. Det var Skabelsens Stund, da fik man skænket alt og følte sine Kræfter svulme uimodstaaeligt for dem, der vilde trodse dem, baade Fjender og Dæmoner. Da var man selv Indra, den sejrige, der havde nedlagt det vilde og onde og gjort Tilværelsen tindrende ny. Stemningen afmales saaledes i R. V. 6,36,1-2: (1) »Tilsammen omfatter al din Rus alle Mennesker, som ogsaa de samlede jordiske Rigdomme, du blev Fordeler af alle rige Skatte, da du blandt Guderne besad Guddomskraft«. (2) »For sig vandt Mennesket hans (Indras) Styrke, til Heltegerning drev de [ham] frem, Kraft tilvender de den vilde Hest og dens Betvinger i Vrtrakampen«.

Tordenkilen.

Ved Undersøgelsen af Forholdet mellem den vediske Mytekreds' Hovedmotiver og de Forestillinger, der knytter til den udførte Kultus, fremgaar der en nøje Overensstemmelse. Det viser sig, at Udgangspunkterne til Mytedannelsen findes i Ritualet, Myterne er Parafraser over det Indhold, som Kultdeltagerne har oplevet under det Drama, som foregaar paa Kultpladsen.

Det har nu vist sig for Hovedmotivernes Vedkommende, Dæmonkampen og Dæmondrabet, Skylden og Skabelsen. Men Overensstemmelsen maa ogsaa vise sig, naar Talen er om Biomotiverne.

I Forbindelse med Indra og hans Stilling indenfor den mytiske Fortællingskreds om Vrtradrbet og indenfor det kultiske Somapresningsritual er det saaledes naturligt at vende sin Opmærksomhed mod Indras specielle Vaaben »Tordenkilen«, eller, som det hedder paa Sanskrit, Vajra.

Det skal straks siges, at Opgaven her stiller sig noget vanskeligere. Ikke just fordi der ikke findes Antydninger nok at gaa frem efter, men fordi dette Begreb er blevet i den Grad overbroderet, at det kan være vanskeligt nok at udskelne den egentlige Kerne.

Der er dog visse Ting, der tyder paa, at ogsaa Forestillingerne om dette guddommelige Instrument har haft et rituelt Udgangspunkt, et bestemt kultisk Redskab, selv om det ogsaa er klart, at disse Forestillinger i deres videre Udvikling har forladt den nøjere Sammenhæng dermed, dels indenfor Mytedigtningen, dels indenfor Ritualudlægningen, den overførte Betydning, som Præsternes Trang til at udmønte Finesserne lagde i hver enkelt af Kultens Detaljer. Det er den til Bankning af Somastænglerne anvendte Pressesten, der tænkes paa.

Af Mytedigtningen fremgaar det, at Tvaṣṭṛ har forfærdiget Vajra til Indra:

R. V. 1,32,2: »Han dræbte Slangen, der har søgt Tilflugt paa Bjerget, Tvaṣṭṛ har forfærdiget den susende Tordenkile til ham.«

R. V. 1,85,9: »Da den kunstfærdige Tvaṣṭṛ havde drejet den velformede gyldne tusindtakkede Tordenkile, tog Indra den for at udføre Heltedaad, Vṛtra dræbte han og slap Vandenes Flodbølge løs.«

R. V. 6,17,10: »Da drejede den store Tvaṣṭṛ til dig, du mægtige, Tordenkilen, den tusindtakkede, hundredæggede, graadige, føjende sig efter din Vilje, med hvilken du knuste isønder den brølende Slange, du fremstormende.«

R. V. 10,48,3: »Til mig (Indra) udførte Tvaṣṭṛ Tordenkilen af Malm, i mig har Guderne tilvejebragt Kraft, som Solens er mit Ansigt uimodstaaeligt, mig lovpriser man ved fuldbragt Daad og Daad, der skal udføres.«

Det kan dog ogsaa siges, at Indra selv har forfærdiget Vajra, saaledes R. V. 10,105,7, hvor det siges om Indra: »Han (Indra) den gyldne, som gyldent skabte Tordenkilen for let at ihjelslaa Dasyu, han med ubrudte Kæber, som Rummet uigen nemskuelig.«

I Ait. Br. 4,1 er det Guderne, der har skabt Vaabnet: »Guderne samlede Tordenkilen til Indra paa den første Dag; paa den anden Dag vædede de den; paa den tredje Dag rakte de [ham] den; han kastede den paa den fjerde Dag. Derfor reciterer han Śoḍaśin paa den fjerde Dag.«

Denne Tekst har øjensynlig til Indhold og Tendens at beskrive den stigende Kurve af Spænding og Agens indenfor Kultdramaet, der jo strækker sig over flere Dage.

Endvidere beskrives Vajra som værende af Metal (*āyasa*):

R. V. 1,52,8: »Da du, o Indra, med de gyldne [Heste], havde dræbt Vṛtra, du i hvem alle Kræfter er forenede, og satte Vandene i Gang for Menneskene, da holdt du i Armene Tordenkilen af Malm og satte paa Himlen Solen til Skue«.

Sommetider ogsaa som gylden:

R. V. 1,57,2: »Alt skal være beredt til [at følge] din Tilskynelse, den ofrendes pressede Soma, som Vandene mod Dybderne, ligesom da Indras attraaværdige Tordenkile, den gyldne, den gennemborende, blev hvæsset paa Klippen«.

R. V. 3,44,4: »Naar den guldstraalende Tyr er født, oplyser han hele Himmelrummet; Ejeren af guldgule Heste tager den guldgule Tordenkile, det guldstraalende Vaaben i sine Arme«.

R. V. 10,96,3: »Hans (Indras) er denne Tordenkile, den graadige som er guldstraalende, af Malm, guldgul og gylden i hans Arme; han, som er straalende, med drikkelystne Læber, og hvis Vredes Kastevaaben er gyldent, [i ham,] i Indra, udgyder sig [alle] guldstraalende Former«.

Eller sølvhvid:

R. V. 3,44,5: »Den attraaværdige sølvhvide Tordenkile, omgivet af lysende [Flammer], aabenbarede Indra, foruden [Somasaften] presset ved guldgule Stene, og drev ved de guldgule [Heste] Kørerne frem«.

Hvad Formen angaar, siges Vajra at være firkantet, hundredkantet, med hundrede eller tusinde Spidser:

R. V. 4,22,2: »Tyren, der kaster den firkantede Vṛsandhi(?), med de to Arme, den vældige, stærke og mandigste«.

R. V. 6,17,10 se ovenfor.

R. V. 8,6,6: »Han (Indra) har med den kraftige Tordenkile, den hundredleddede, spaltet den rasende Vṛtras Hoved«.

R. V. 1,80,12: »Ved Tordenbrøl og [rasende] Skaelven indgød Vṛtra ikke Indra Frygt, Tordenkilen, den tusindtakkede, af Malm, for løs paa ham; straalende ved egen Herlighed«.

Fra senere Tid har man Afbildninger, hvor Vajra er fremstillet af en lignende Form som den Tordenkile, den græske Zeus holder i Haanden. Maaske er denne Form forholdsvis gammel. Ihvertfald genkendes dens Træk fra Teksten Taitt. S. 2,1,3,4-5, hvor der er Tale om et særligt Dyreoffer: »Den, hvis Lykke er svundet og som ønsker sig et Fodfæste, han skal ofre til Indra Vṛtras Besejrer et [Offerdyr] med Blis [i Panden] og

med fremadbøjede Horn; han naar til Fodfæste efter at have besejret det onde, [hans] Vṛtra. Den, som er grebet af et Onde, (5) skal ofre til Indra Fjendedræberen et [Offerdyr] med Blis [i Panden] og med fremadbøjede Horn. Fjenden er dette Onde. Han tager sin Tilflugt til Indra Fjendedræberen just med [dennes] egen Offerandel, og han bortjager fra ham dette Onde, Fjenden. Den som har Ret til et Kongedømme, men i hvis Lod Kongedømmet ikke falder, han skal ofre til Indra Tordenkilens Besidder et [Offerdyr] med Blis [i Panden] og med fremadbøjede Horn. Han tager sin Tilflugt til Indra Tordenkilens Besidder just med [dennes] egen Offerandel; han rækker ham Tordenkilen, og Tordenkilen opflammer ham til Velfærd, Kongedømmet kommer til ham. Det skal være et [Offerdyr] med Blis [i Panden] og med fremadbøjede Horn, for det er Tordenkilens Skikkelse [og tjener] til Velfærd«.

Denne billedlige Form for Vajra synes til sit Udgangspunkt at have — ikke Pressestenen — men Støderen til en Morter. Morter og Støder blev jo ogsaa anvendt til Somapresning, skønt det ifølge Rigveda ikke var det almindelige. Hvor dette skete, var Støderens Betydning og Stilling analog med Pressestenenes.

Mellem disse forskellige Træk, som er Udslag af den mytiske Fantasi, forekommer der sikkert en Relation til den praktisk udførte Kultus i dens almindeligste Form i det Forhold, at Vajra lejlighedsvis benævnes en Sten (*açman*) eller Klippe (*parvata*), f. Eks. flg.:

R. V. 7,104,19: »Lad fra Himlen Stenen (*açman*) fremrulle, Indra, hvæs den somaskærpede, du rige, ret Slag mod Rakṣa-serne med Klippeblokken (*parvata*) forfra og bagfra, fra neden og fra oven«.

R. V. 10,94,1: »De skal stemme i, vi skal stemme i, I skal istemme Sangen for de tonende Pressestene, naar I, de hurtige Pressestene, Klippeblokke, fulde af Soma tilsammen bærer den larmende Lovsang til Indra«.

Jævnfor Brhaddevatā 4,5: »I [nogle] Hymnistrofer prises Tordenkilen som Parvata«.

I Forbindelse dermed forekommer et særligt Navn for Indra, Adrivat, d. v. s. den, der har en Adri, en Sten til at kaste eller slaa med, »Stenkasteren«:

R. V. 1,80,14: »Ved din Larm, o Stenkaster, skælver alt,

hvad der staar og gaar, selv Tvaṣṭṛ, o Indra, farer skælvende op af Frygt for din Vrede, straalende ved egen Herlighed».

Billederne om Indras Kastevaaben synes saaledes at have Rod i, at det er en Sten; det peger paa, at Myten har sit Udspring i det rituelle, den foreliggende Pressesten, hvormed man banker Somaen.

Vender man sig til Brahmanaerne, de præstelige Haandbøger med deres Kultforklaringer og Ritualbeskrivelser, for at se, hvilken Rolle og Betydning der udfra disse Kilders Synspunkter tildeles Vajra, antager Billedet en overordentlig broget Karakter. For det viser sig, at talrige rituelle Genstande udlægges og prises som Vajra.

Det gælder saaledes det smelte Offermør, Ājya, Ghṛta:

Çat. Br. 1,5,3,4: »Disse (Forofringerne, *prāyāja*) har som Offerføde (*havis*) [for Guderne] smeltet Smør. En Tordenkile er i Sandhed det smelte Smør, og ved Hjælp af denne Tordenkile, det smelte Smør, vandt Guderne Aarstiderne, Aaret, og udelukkede deres Modstandere fra Aarstiderne, fra Aaret. Og paa samme Maade vinder han (Offerbringeren) ved Hjælp af denne Tordenkile, det smelte Smør, Aarstiderne, Aaret, og udelukker sine Modstandere fra Aarstiderne, fra Aaret. Derfor har de (Forofringerne) som Offerføde smeltet Smør.«

Ait. Br. 1,26,1 og 2,23,7: »For med Offersmør (*ghṛta*) som Tordenkile dræbte Indra Vṛtra.«

Taitt. Br. 3,8,15,1: »Offersmørret er i Sandhed en Tordenkile.«

Det gælder Vandene, Āpas:

Taitt. Br. 3,2,4,2: »Vandene er i Sandhed en Tordenkile.«

Offerpælen, Yūpa, hvortil Offerdyret bindes:

Ait. Br. 2,1,5: »En Tordenkile er i Sandhed Offerpælen.«

Offersværdet, Træsværdet, Sphya:

Çat. Br. 1,2,4,3: »Nu, naar han tager Offersværdet, saa hæver han denne Tordenkile mod sin onde hadefulde Modstander, ligesom da Indra hævede Tordenkilen mod Vṛtra, derfor tager han Træsværdet.«

Çat. Br. 5,4,4,15: »En Brahman — det kan være enten Adhvaryu eller hans Huspræst — rækker dernæst Offersværdet til ham [med Ordene]: »du er Indras Tordenkile, vær dermed mig under-

given». En Tordenkile er Offersværdet i Sandhed; med denne Tordenkile gør Brahmanen Kongen svagere end sig selv; thi en Konge, der er svagere end en Brahman, er stærkere end sine Fjender; paa denne Maade gør han ham stærkere end hans Fjender».

Taitt. Br. 1,7,10,5: »Indras Tordenkile er du, dæmondræbende«, med disse Ord rækker han Offersværdet frem».

Taitt. Br. 3,2,9,10 og 3,2,10,1: »Offersværdet er i Sandhed en Tordenkile».

Spaden, Abhri:

Çat. Br. 6,3,1,39: »Du er en Spade«, [siger han,] for en Spade er den; han tager den saaledes i Kraft af Sandhed. »Du er en Pige« [siger han]. En Tordenkile er Spaden. Nu, en Pige er en Kvinde, og en Kvinde gør ikke nogen Fortræd; saaledes beroliger han den, saa den ikke gør Skade».

Çat. Br. 14,1,2,3: »Med en Spade [udgraver han Leret]; en Tordenkile er Spaden, og Tordenkilen er Styrke; med Styrke er det da, at han saaledes forsyner den (Pravargya-Ceremonien) og gør den hel«.

Buen, Dhanus:

Taitt. Br. 1,7,6,8: »Indras Tordenkile er du, dæmondræbende«, med disse Ord rækker han Buen frem».

Staven, Daṇḍa:

Çat. Br. 3,2,1,32: »Staven er en Tordenkile«.

Kniven, Asi:

Çat. Br. 3,8,2,12: »Kniven er en Tordenkile«.

Det gælder ogsaa det særlige Kultraab, Vaṣaṭ:

Ait. Br. 3,6,1: »En Tordenkile er det, som Vaṣaṭ-Raabet er; hvem han hader, ham skal han tænke paa, naar han skal til at opløfte Vaṣaṭ-Raabet, i ham anbringer han da denne Tordenkile«.

I Omtalen af Hesteofferet siges det om Hesten, Aṣva:

Çat. Br. 13,1,2,9: »Og Hesten er en Tordenkile«.

I Omtalen af Väjapeya, den monumentale Fest, hvis vigtigste Led var en Væddekorset, siges det om Vognen, Ratha:

Çat. Br. 5,1,4,3 og 5,4,3,4: »Dernæst henter han Vognen frem med Ordene: »du er Indras Tordenkile«; thi Vognen er en Tordenkile, og Offerbringeren er Indra, derfor siger han: »du er Indras Tordenkile««.

Taitt. S. 1,7,7,b hvor der rettes følgende Ord til Vognen:
»Du er Indras Tordenkile, den Vṛtra-dræbende, lad denne [Offerbringer] med dig ihjelslaa Vṛtra (d. v. s. sin Fjende)«.

Ligeledes Hjulet, Cakra:

Taitt. Br. 1,4,4,10: »Hjulet er i Sandhed en Tordenkile«.

Endvidere forskellige Strofer og Hymner:

Pa. Br. 12,13,14: »En Tordenkile er Śodaśin[-Lovprisningen], en Tordenkile er Çakvari[-Versene]; ved en Tordenkile glæder han ham med en Tordenkile; han bliver en, der besidder en Tordenkile«.

Taitt. Br. 2,1,5,11: »Çākvara-Hymnen er en Tordenkile«.

Pa. Br. 16,2,5: »Dens [nemlig Go-Śtoma'ens] Bahışpavamāna [-Hymne] har femten [Vers]; en Tordenkile er [Stomaen] med femten [Vers]; saaledes nedlægger han en Tordenkile foran [den], og ved den sejrer han«.

En Kombination af tre af disse Opfattelser findes Taitt. S. 5,2,6,2: »Indra slyngede Tordenkilen mod Vṛtra; den gik i tre Stykker, en Tredjedel [blev til] Offersværdet (*sphya*), en Tredjedel [blev til] Vognen (*ratha*), en Tredjedel [blev til] Offerpælen (*yūpa*); Pilene (*cara*) inden i, som knustes (*çṛ̥*), de blev til Grus (*çarkarā*); det er det, som gør Gruset til Grus«. Jævnfør Taitt. S. 6,1,3,4-5 samme Tekst, men med følgende ændrede Slutning: »Pilene inden i, som knustes, de blev til Cara-Græs; det er det, som gør Cara-Græs til Cara-Græs«. Af Cara-Græs laves det Bælte, som Offerbringeren bærer under Indvielsen; dette Bælte bliver da ogsaa en Tordenkile.

Endelig benævnes Pressestenen ogsaa en Tordenkile, Çat. Br. 11,5,9,7 Slutningen: »Han presser ikke denne [Portion Soma], thi Pressestenen er en Tordenkile og Stemmen (*vāc*) er Adābhya: »at jeg ikke med Tordenkilen skal gøre Stemmen Fortræd«, [tænker han]«. Çat. Br. 3,9,4,3 Slutningen: »Thi den [Sten] er en Tordenkile, og et Menneske kan ikke holde den; [derfor] tager han den ved Hjælp af disse Guddomme«.

Det er klart, at der ikke kan forelægge lige saa mange Modsigelser, som der her er udtrykt Opfattelser af, hvad Vajra er. Der har ikke været følt nogen Modsigelse ved at konstatere, at alle disse forskellige Ting er Vajra.

Grunden hertil er først og fremmest at søger i et almindeligt

Forhold indenfor Kulten. Som før nævnt er det saaledes, at Kul-
tens ledende Ide, Dæmonkampen, i hvorvel den har sin højeste
Fuldbrydelse under det centrale Ritusmoment, ogsaa rummes i
alle andre Momenter af Kulten, Motivet gentages, saa ofte Ritualet
overhovedet yder en Lejlighed dertil. Det er denne Indstilling,
der har affødt det ovennævnte Forhold, og det udtrykkes legen-
darisk paa den Maade, at det Kultinstrument, der er det afgørende
indenfor et givet Kultmoment, er dette Moments Vajra. Paa den
Maade kommer Kulten til at rumme en Mængde Vajraer af vidt
forskellig Art.

Alle de nævnte Ting er betydningsfulde og virksomme Kult-
redskaber. For nærmere at forstaa, hvad Vajra er, maa man
bag om dem, thi Vajra er noget, der omfatter dem alle, lige
saavel som det er karakteristisk for den enkelte Ting. Denne
fælles Vajra-Karakter maa have sin Grund i, at en og samme
Kraft — som altsaa er det essentielle Vajra — virker i dem og
gør dem skikket til at arbejde i den kultiske Dæmonkamps
Tjeneste, hver indenfor sit Aspekt.

At Vajra er Kraft eller Styrke siges ved flere Lejligheder:

Çat. Br. 13,4,1,13 og 13,5,1,17: »Til denne [Ofring] er der
femten Antændelsesvers; thi Tordenkilen er femtenfoldig, og
Tordenkilen er Styrke; med Tordenkilen, som er Styrke, bortjager
Offerbringeren saaledes det onde fra først af«.

Çat. Br. 14,1,2,3: »Og Tordenkilen er Styrke«.

Denne Opfattelse finder sin Bekræftelse i et Par yderst inter-
essante Tekster:

Taitt. S. 3,2,9,1.4.7: »1: Idet Hotṛ retter Ordet til Adhvaryu,
sætter han [en] Tordenkile i Bevægelse mod ham. 4: Idet Hotṛ
retter Ordet til Adhvaryu, saa lægger han Frygt i ham. 7: Idet
Hotṛ retter Ordet til Adhvaryu, sætter han [en] Tordenkile i
Bevægelse mod ham; han drejer sig bort (d. v. s. mod Vest for
at svare Hotṛ), og saaledes afværger han Tordenkilen«.

Pa. Br. 7,7,9-11: »9: Naar Prastotṛ begynder Rathantara[-Lov-
prisningen], er det ligesom han sætter en Tordenkile i Bevægelse
mod Udgātr; han (Udgātr) bør [først] begynde [sin] Sang, efter
at han har lagt et Ocean imellem [dem]; [Ordet] »Stemme« (*vāc*)
bør være Begyndelsen [af hans Del af Sangen]; Stemmen er i
Sandhed et Ocean; et Ocean er det da, han lægger imellem, for
at der ikke skal ske Skade. 10: Med Styrke bør [Hymnen] syn-

ges [af Udgātr]; saa slynger han den fremsendte Tordenkile tilbage. 11: Stammende og forvirrende bør [Hymnen] synges; det er da, som han gør Tordenkilen forvirret».

I disse Tekster optræder Vajra aldeles uden noget ydre Symbol som et levende ulegemligt Indbegreb af Offerets virkende Kraft, den som det er farligt at have med at gøre, undtagen man forstaar at omgaas den paa rette Maade, og som man kan lægge i de kultiske Ting, hvorved de bliver virksomme.

Vajra er da Kultens dæmondræbende Kraft som saadan. Den kan være til Stede ulegemligt blot som latent Kraft, den kan være i de udtalte Ord, og den kan være i de specielt vigtige og virkende kultiske Redskaber.

Men denne Kraft i Kulten er netop Indras Agens, den aktive handlende Potens, som er Indra, og som i Kampens tilspidsede Form, mytisk genfortalt, er hans sejrrige dæmondræbende Vaaben.

Hvis man derfor vil fæstne nogen enkelt af de nævnte Ting som det oprindelige Udgangspunkt for Vajra-Forestillingen, maa det uvægerlig blive Pressestenen, som spiller en saa stor praktisk Rolle i Kultens centrale Moment, Presningen, Indras specielle Sfære.

Pressestenen, Grāvan, eller -Stenene, for der er egentlig fem, har tre hele Hymner i Rigveda, nemlig 10,76.94 og 175, foruden at de nævnes mange andre Steder. Under Middagspresningens Ritual forekommer der en særlig Hyldest til Pressestenene, Grāvastotra (Caland & Henry: »L'Agniṣṭoma«, Pg. 269—71).

Det siges om Stenene, at de under deres Virksomhed synger:

R. V. 10,76,6: »Lad ham presse af Urten, lad de herlige Stene dirre med Sang og skinnende Straaleskær, hvor Mændene (Stenene) fremmalker den attraværdige Madhu, rundtom lydfrembringende, indbyrdes vekslende».

R. V. 10,94,1.2.3.4.6.13.14: (1) »De skal stemme i, vi skal stemme i, I skal istemme Sangen for de tonende Pressestene, naar I, de hurtige Pressestene, Klippeblokke, fulde af Soma, tilsammen bærer den larmende Lovsang til Indra«. (2) »Disse toner hundredfold og tusindfold, de brøler hid med guldstraaelende Munde, de retskafne Pressesten, beskæftiget med retskaffent Værk, naaede for end Hotṛ'en til Nydelse af Offeret«.

(3) »Disse toner, thi de fandt Honning, de summer over det modne raa Kød, tyggende Grenen fra det rodlige Træ brølede de gumlende Tyre herhid«. (4) »Højt snakker de med den oplivende berusende [Soma], brølende mod Indra fandt de Honning, omfavnende Søstrene dansede de forstandige, idet de fik Jorden til at tone højt ved deres Tramp«. (6) »Bærende Aaget anspændte de sammen forspændte sig, som vældige trækkende fremad; naar de fnysende, [Soma-]fortærende brølede, høres deres Prusten ligesom Hestenes«. (13) »Just saadan toner Stenene ved [deres] Fraspænding, under Løbet med Tramp [er det], ligesom de med Il drikker [Soma]; ligesom Kornavlere udstrøende Sæden formerer de Somaen, naar de tygger den, og mindsker den ikke«. (14) »Over den pressede [Soma], over Offerfesten har de hævet deres Stemme, ligesom legende [Børn], der støder til Moderen; løs [etter den anspændte] Andagt hos den, der har presset, lad de [Soma opmærksomt] iagttagende Stene [etter] rulle hver til sit«.

I Vers 4 blev det sagt, at Stenene danser. Hermed kan man sammenholde R. V. 1,51,3: »Du (Indra) aabnede Kostalden for Ançiraserne, du som gennem hundrede Døre fandt Vej for Atri; med Føde bragte du Rigdom til Vimada, du som i Kamp lod »vāvasāna«s Sten danse«.

Disse Ord, at Indra i Kamp lod Stenen danse, kunde tyde paa en Forening af Forestillingerne om Vajra og Pressestenen. Desværre maa Oversættelsen af »vāvasāna« blive usikker; det kan betyde »den iklædtes«, og er maaske da et Udtryk for Offerbringeren; eller evt. »den Sigte tagendes«, altsaa lig med »Skyttens«, og er maaske da et Udtryk for Indra.

I Çat. Br. 3,5,4,24 kaldes Pressestenene for Viṣṇus Tænder, og i Forbindelse dermed bruges det Billedet om Stenenes Funktion, at de »tygger«: »Dernæst bringer han hid [de fem] Pressestene. Nu er Pressestenene just hans (Viṣṇu) Tænder. Derfor, naar man presser [Soma] med Pressestenene, saa er det ligesom han (Viṣṇu) tygger med sine Tænder. Han lægger dem ned [paa den rode Kohud] med Ordene: »I tilhører Viṣṇu«, for de er Viṣṇus egne. Dermed er Offerets Hoved fuldkommengjort«.

Viṣṇu betegner her den Guddom, der er identisk med og repræsenterer det hele Offer som Totalbegreb. Udtrykket forekommer ogsaa andre Steder:

R. V. 10,76,7: »Som Vognkørere presser Stenene Soma, ud-malker dens Saft, attraaende Kør (d. v. s. Mælk); de malker Yveret til Paagydning [af Soma], som Mænd renser de Offer-drikken med deres Mund«.

R. V. 10,94,3: »Tyggende Grenen fra det rødlige Træ brølede de gumlende Tyre (Stenene) herhid«.

Pressestenene opfattes altsaa som Tænder, og Presningen som en Tyggeproces. Man føler sig fristet til at genfinde dette Billedet i en Rigvedastrofe, der handler om Indras Kamp med Vṛtra, R. V. 10,113,8: »Da formerede alle Guderne dine Tyrekraefter ved Sangkunst forenet med Soma; Vṛtra, Slangen, overvundet ved Indras Slag, fortærede han (Indra) graadigt, ligesom Ilden Føde, med sine Tænder«.

Det kan være saadanne rituelle Genklange, der har formet det Billedet, at Indra fortærer — altsaa en Refleks af at presse — Vṛtra, der jo er identisk med Soma, med sine Tænder — en Refleks af Pressestenenene. Det er naturligt, idet Indras Kamp er det mytiske Udtryk for Presseprocessen.

Pressestenene faar den første Soma:

R. V. 10,94,2.8: »De retskafne Pressesten, beskæftiget med retskaffent Værk, naaede før end Hotṛ'en til Nydelse af Offeret«. (8) »De (Stenene) er blevet delagtige i Mælkesaften af den presede Somaurt, den første Stængel«.

Pressestenene faar jo Del i Somaen, allerede medens den ud-presses, derfor nyder de af den før alle andre.

Pressestenene har Tilknytning til Bjergene. I R. V. 10,94,1 kaldes de »Klippeblokke« (*parvata*), og i Vers 12 siges: »Fast staar eders Fædre (Bjergene) Generation for Generation, elskende Ro skiller de sig ikke fra deres Sæde; uforgængelige, følgende og ilende efter de guldgule (Somadraaber) fyldte de (Stenene) Himmel og Jord med deres Bro«.

I Taitt. S. 6,1,11,4 siges: »»Somaen i Klippen«, siger han; Klipperne er Pressestenene, i dem anbringer han Somaen, han der udfører Offer, derfor siger han saaledes«.

Denne Tekst synes at have Forestillingskreds fælles med en Tekst, der allerede er fremført i anden Forbindelse, men som ogsaa har Betydning for dette Punkt:

Çat. Br. 3,9,4,2: »Derpaa tager han Pressestenen. Nu bestaar

disse Pressestene af Klippe, og Soma er en Guddom, thi Soma (Maanen) er paa Himlen — Soma var Vṛtra, for vist, hvad der er Bjergene og Klipperne, det er hans Legeme. Med [hans eget] Legeme er det saaledes, at han gør ham fuldkommen, gør ham hel. Derfor bestaar de (Pressestenene) af Klippe. At de presser ham, det er, at de slaar ham ihjel, de slaar ham ihjel ved Hjælp af denne [Sten, Soma-Vṛtras eget Legeme]. Saaledes genopstaar han deraf, saaledes faar han nyt Liv. Derfor bestaar Pressestenene af Klippe«.

Denne Anskuelse, at Pressestenene er lig med Bjergene — naturligt nok, fordi de er af Sten — kan sikkert betragtes som oprindelig; den er næppe overført fra andet. Det faar en særlig Interesse, naar man i Lyset heraf betragter den før anførte Opfattelse, at Indras Vajra ogsaa kaldes en Sten eller en Klippe (*açman, parvata*). Det bliver naturligt, naar man ser det som en i den mytiske Digtning bevaret Refleks af det oprindelige Forhold, at Forestillingerne om Vajra til Udgangspunkt har haft den i Ritualet anvendte Pressesten.

Der dukker saaledes af og til realistiske Glimt frem, der udspringer af den kultisk-rituelle Identitet mellem Indras Kamp og Pressestenenes Funktion.

Det kan ligge antydet i en Strofe, R. V. 7,21,4, der reciteres ved Fyldningen af Bægrene til Libationer under Middagspræsningens: »Den frygtelige (Indra) har angrebet med disse [Pressesten] som Vaaben«, forsaavidt man ved »disse« tor forstaa Pressestenene, som der i Vers 2 har været Tale om¹.

Forsaavidt dette holder Stik rummer Strofen en Refleks af det Forhold, at Pressestenen er Udgangspunkt for Vajraforestillingen.

Der er ogsaa en Mulighed for, at den lejlighedsvis omtalte »Indras Larm« i sit Udgangspunkt er identisk med de fungerende Pressesternes Lyd.

Dette Moment omtales saaledes i Çat. Br. 3,5,2,4-7: »4: Adhvar-yu tager Vievet. Først bestænker han [Uttaravedi] forfra (mod Øst), idet han staar [med Ansigtet] rettet mod Nord, [med

¹ Se CALAND & HENRY: »L’Agniṣṭoma«, Pg. 285, Overs.: »Terrible, il (Indra) a opéré en prenant pour armes les [Pierres]«, med Note: »*yeṣām-grāvñām*, on ne voit pas d'autre possibilité grammaticale.«

Ordene]: »Indras Larm skal med Vasuerne beskytte dig forfra (mod Øst)«, hvormed han mener: Indras Larm skal med Vasuerne vakte dig forfra (mod Øst). 5: Dernæst bestænker han [Uttaravedi] bagfra (mod Vest), [med Ordene]: »den vise (Varuṇa?) skal med Rudraerne beskytte dig bagfra (mod Vest)«, hvormed han mener: den vise skal med Rudraerne vakte dig bagfra (mod Vest). 6: Dernaest bestænker han [Uttaravedi] fra højre (mod Syd), [med Ordene]: »Sindets Hurtighed skal med Fædrene beskytte dig fra højre (mod Syd)«, hvormed han mener: Sindets Hurtighed skal med Fædrene vakte dig fra højre (mod Syd). 7: Dernaest bestænker han [Uttaravedi] fra venstre (mod Nord), [med Ordene]: »Viçvakarman skal med Ādityaerne beskytte dig fra venstre (mod Nord)«, hvormed han mener: Viçvakarman skal med Ādityaerne vakte dig fra venstre (mod Nord)«.

Formlen anføres ogsaa i Taitt. S. 1,2,12,i: »Indras Larm skal med Vasuerne beskytte dig forfra (mod Øst), Sindets Hurtighed skal med Fædrene beskytte dig fra højre (mod Syd), den vise (Varuṇa?) skal med Rudraerne beskytte dig bagfra (mod Vest), Viçvakarman skal med Ādityaerne beskytte dig fra venstre (mod Nord)«.

Endvidere Taitt. S. 6,2,7,4-5 hvor der desuden er knyttet en fragmentarisk mytisk Fortælling til som Forklaring: »»Indras Larm skal med Vasuerne beskytte dig forfra (mod Øst)«, siger han, og saaledes bestænker han den (Uttaravedi) fra Verdenshjørnerne. »Siden Uttaravedi nærmer sig til Guderne, saa maa vi sejre her«, tænkte Asuraerne, og med hævet Tordenkile gik de imod Guderne. Men Indras Larm med Vasuerne bortjog dem forfra (mod Øst), Sindets Hurtighed med Fædrene fra højre (mod Syd), den vise med Rudraerne bagfra (mod Vest), og Viçvakarman med Ādityaerne fra venstre (mod Nord). Idet han saaledes bestænker Uttaravedi, bortjager Offerbringeren paa samme Maade sine Fjender fra Verdenshjørnerne«.

»Indras Larm« er altsaa beskyttende ved at være i høj Grad dæmondræbende. At Forestillingen til Udgangspunkt har Pressestenenes Larm synes at blive klart, naar man ser ovenanførte Formel i Lyset af en Strofe fra Ath. V. 8,4,17 lig med R. V. 7,104,17: »Lad Stenene ihjelslaa Rakṣaserne med deres Larm«.

Fra Ritualet vides det, at man lagde Vægt paa, at Stenene gjorde saa megen Larm som muligt. Derfor gravede man Lyd-

huller under Pressebrædderne. Og denne Larm var dæmon-dræbende, Çat. Br. 3,5,4,8-9: »8: Han graver dem (Lydhullerne) i den Rækkefølge, som [de er] afmærket [med Ordene]: »vældig er du, med vældig Røst«. Han lovpriser og ophøjer dem, naar han siger: vældig er du, med vældig Røst. »Lad den vældige Røst lyde for Indra«, [siger han]. Indra er Offerets Guddom; og Vognskuret (*havirdhāna*) er Viṣṇus. Han forener det derved med Indra, derfor siger han: lad den vældige Røst lyde for Indra. 9: »Den dæmondræbende, trolddomsdræbende [Røst]«, [siger han]. For disse [Lydhuller] graves for at ihjelslaa Dæmonernes Trolddomsruner (*valaga*). »Viṣṇus«, [siger han], for den Røst i Vognskuret er Viṣṇus«.

Analogt med dette Forhold, at Bankningen af Soma ved Hjælp af en Pressesten er en Dæmonkamp og Larmen dens Udttryk, som i sig selv bliver en dæmondræbende Faktor, kan det endvidere anføres, at Haandkværnen i Funktion har en lignende Betydning og dens Lyd en lignende Karakter, som i dette Tilfælde er klart illustreret i Myten om Manus Tyr med den dæmondræbende Røst, som kom til at bero i Kværnens Sten, Çat. Br. 1,1,4,14-17: »14: Manu havde en Tyr. I den var der indgaaet en Asura-dræbende og Fjende-dræbende Røst; for dens Fnysen og Brølen blev Asuraer og Rakṣaser sonderknuste. Asuraerne sagde da til hverandre: »denne Tyr er sandelig til stor Fortræd for os, hvordan kan vi nu tilintetgøre den?«. Nu havde Asuraerne to Præster ved Navn Kilāta og Ākuli. 15: Disse to sagde: »Manu er en gudfrygtig Mand, lad os to nu udforske [Sagen nærmere]«. De kom da til [ham] og sagde: »Manu, vi vil lade udføre Offer for dig«. »Hvad [vil I ofre] med?«, [sagde han]. »Med denne Tyr«, [svarede de]. »Javel«, [sagde han]. Men da den blev grebet [for at slagtes], flygtede Røsten bort fra den. 16: Den indgik i Manus Hustru, Manāvī. Og for hende, naar de hørte hende tale, blev Asuraer og Rakṣaser [stadic] sonderknust. Asuraerne sagde da til hverandre: »nu er det sandelig til langt større Fortræd for os, for den menneskelige Røst taler meget mere«. Kilāta og Ākuli sagde da: »Manu er en gudfrygtig Mand, lad os nu udforske [Sagen nærmere]«. De kom da til [ham] og sagde: »Manu, vi vil lade udføre Offer for dig«. »Hvad [vil I ofre] med?«, [sagde han]. »Med denne [din] Hustru«, [svarede de]. »Javel«, [sagde han]. Men da hun blev grebet [for at slag-

tes], flygtede Røsten bort fra hende. 17: Den indgik i Offeret, i selve Offerkarrene. Og derfra var disse to ikke i Stand til at forjage den. Denne samme Asura-dræbende Røst toner ud [fra de to Kværnstene]. Og den, som er i Besiddelse af denne Viden — for hvem man nu her faar denne Røst til at genlyde — hans Fjender bliver yderst elendige.

Pressestenen lignes ved Solen:

Taitt. S. 6,5,6,5: »Hvad der er Upāmę-Pressestenen, det er Āditya Vivavant (Solen); den ligger ved denne Somadrik indtil den tredje Presning. »Du straalende Āditya, dette er din Soma-drik«, siger han, og saaledes forener han Āditya Vivavant med Somadrikken.«

Çat. Br. 3,9,4,7 Slutningen: »Nu, denne Upāmę-Pressesten, den er i Virkeligheden Āditya Vivavant, den er den alt gennem-trængende Livsaand (*vyāna*) i dette [Offer]«.

Çat. Br. 4,3,5,16: »Han blander det med Upāmę-Presse-stenen. Āditya Vivavant, det er hvad Upāmę-Pressestenen i Virkeligheden er, og dette er Āditya-Libationen; saaledes glæder han ham i hans egen Offerandel.«

Men ogsaa Vajra i Indras Haand lignes ved Solen paa Him-len:

R. V. 8,70,2: »Forherlig denne Indra, o Puruhanman, til Bistand, i hvis Haand, for ret at bæres, Tordenkilen, skøn at skue, blev lagt, ligesom den vældige Sol paa Himlen.«

Ligesom ogsaa selve Solen kaldes en Tordenkile:

Çat. Br. 6,3,1,29: »De saa denne Tordenkile, just denne Sol.«

Çat. Br. 6,3,3,10: »De anbragte denne Tordenkile ovenpaa ham (Agni) som en Beskytter, nemlig denne Sol.«

Ifølge senere Opfattelse lignes Vajra udelukkende ved Lynet. Det er vist ogsaa den almindelige Opfattelse indenfor den euro-pæiske Forskning, at Vajra er et mytologisk Udtryk for Lynet i Funktion, derfor oversætter man Ordet ved »Tordenkile«.

Men i selve Rigveda foreligger faktisk ikke et eneste konkret Tilfælde, hvor Vajra identificeres med Lynet. Der er Lynet (*vidyut*) et Fænomen, som er knyttet til Maruterne og saa godt som ikke forekommer uden i Forbindelse med disse. Nu har Maruterne ganske vist deres Plads indenfor Indra-Vrtrakampens

Sfære. Det er ogsaa givet, at lige saa vel som Regnens Strømmen er inkluderet i Følgerne af Vṛtras Drab, og lige saa vel som Forestillingen om et dæmonisk Uvejr gaar ind i det oplevede Billede af Kampen, saaledes er Tanken om Lynet sikkert ogsaa fra første Færd tilknyttet Vajra-Forestillingen.

Men Lynet er ikke Udgangspunktet. Det er kun en Side af Begrebet. Udgangspunktet er af rituel Art, Spiren til Mytedannelsen maa være den under Presningen anvendte Pressesten. Hertil knytter saa den mytiske Fantasi Forestillingen om Lynet, ligesom Forestillingen om et Uvejr indgaar i Presseprocessen.

Paa det senere Stadium, hvor Evnen til kultisk Oplevelse i rituelle Former svækkes, bliver den tilknyttede Betydning det overvejende, og Vajra udlægges da direkte som Lynet, ligesom Vṛtra udlægges som Regnskyen.

Paa dette Stadium er det gamle Indhold i Begreberne gaaet tabt, der er kun en enkelt Side tilbage som en Rest af en oprindelig langt mere omfattende Størrelse.

Pressestenen fra Bjerget og Lynet fra Himlen, det er de to gamle og oprindelige Ideer, som tilsammen udgør Vajra-Forestillingen. Det er fra disse to Sfærer Billederne om Indras Vajra for det meste er hentet. Og de staar ikke hinanden imod, der er ingen Modsætning, begge Ideer kan udtrykkes jævnsides eller glide over i hinanden, som det er Tilfældet i følgende Strofer fra Ath. V. 8,4 lig med R. V. 7,104:

4: »Indra-Soma, I to skal fra Himlen og Jorden lade Dødsvaabnet fremrulle, sønderknusende for den, der har ondt i Sinde; I to skal af Klipperne danne den larmende, med hvilken I opbrænder den voksende Rakṣas«.

5: »Indra-Soma, I to skal fra Himlen lade [det] fremrulle, med ildflammende Slagvaaben af Sten, med glødende Dødsvaaben, som ikke ældes, skal I to nedstyrte de glubende i Afgrunden, lad dem komme til Tavshed«.

17: »Hun, som kommer frem om Natten ligesom Uglen, skadevoldende, skjulende sig selv, gid hun maa styre i en bundløs Afgrund, lad Stenene ihjelslaa Rakṣaserne med deres Larm«.

19: »Lad fra Himlen Stenen (*açman*) fremrulle, Indra, hvæs den somaskærpede, du rige, ret Slag mod Rakṣaserne med Klippeblokken (*parvata*) forfra og bagfra, fra neden og fra oven«.

22: »Ihjelslaa Ugle-Troldmanden, Çuçulūka-Troldmanden, Hunde-Troldmanden og Kukker-Troldmanden, Falke-Troldmanden og Gribbe-Troldmanden, sonderknus Rakşasen, Indra, som med en Kværnsten.«

At grieve Pressestenen og begynde Bankningen er maaske den hele Somakults mest højspændte Øjeblik.

Det gøres med en højtidelig Formel, den anføres i Çat. Br. 3,9,4,3 med tilføjet Forklaring: »Han tager den (Pressestenen) [med følgende Formel]: »paa Gud Savitṛs Tilskyndelse tager jeg dig med Açvinernes Arme, med Pūṣans Hænder, du er en Giver. Thi Savitṛ er Gudernes Tilskynder, saaledes tager han den tilskyndet af Gud Savitṛ. »Med Açvinernes Arme«, [siger han]; Açvinerne er [Gudernes] Adhvaryu-Præster, saaledes tager han den med deres Arme, ikke med sine egne. »Med Pūṣans Hænder«, [siger han]; Pūṣan er Uddeleren af Offerandele, saaledes tager han den med hans Hænder, ikke med sine egne. Thi den [Sten] er en Tordenkile, og et Menneske kan ikke holde den; [derfor] tager han den ved Hjælp af disse Guddomme.«

Og selve Bankningens dybe betydningsfulde Karakter er afmalet i Çat. Br. 3,9,4,18: »Han banker [med Formlen]: »frygt ikke, skælv ikke«; det er, at han siger: vær ikke bange, skælv ikke, N. N. slaar jeg, ikke dig. »Tiltag dig nærende Kraft (*ūrj*)«; det er, at han siger: tiltag dig Saft (*rasa*). »I to Skaale (*dhiṣaṇā*), som er faste, vær faste, antag jer nærende Kraft«; nogle siger: det er just disse to Pressebrædder (*phalaka*), som der hentydes til. Hvad saa, hvis man [ved et Uheld under Bankningen] kom til at sørderbryde disse Planker? Det er jo disse to, Himmel og Jord, der skælver for den hævede Tordenkile (d. v. s. for Pressestenen). Just for disse to, Himmel og Jord, forsoner han nu (*etad*) dette (*ena*, Sāyaṇa: *yajña*, Offeret), og saaledes forsonet gör det dem ingen Skade. »Antag jer nærende Kraft«, det er, at han siger: antag jer Saft. »Det onde er dræbt, ikke Soma«, [med disse Ord] ihjelslaar han ethvert Onde for ham (Offerbringeren)«.

I Bankningens spændte og farlige Øjeblik er Pressestenen Vajra, der ihjelslaar Dæmonen, det onde, der er inkorporeret i Somastænglerne, saa kun den rene »hele« Soma bliver tilbage. De to Brædder, der tjener til Underlag, skælver derved. Men de

er Himmel og Jord, saa det er hele Verden, der skælver af Angst og Forventning i Kampens Stund, der skal afgøre, om Lyset eller Mørket skal herske.

Vajra er da Kultens dæmondræbende Kraft i dens aktive Form. Derfor er der mange Vajraer, nemlig alle de mest virkende Kultredskaber, foruden virkningsfulde Ord og Strofer.

Som mytisk Begreb tones Vajra overvejende af Pressestenen, det allervigtigste kultiske Instrument. Fordi Pressestenen er den agerende menneskelige Krafts Redskab til Somapresningen, som inkluderer Dæmonkampen, derfor er Vajra i Myterne Indras Redskab i Vṛtrakampen.

Kampen er et Verdensopgør, den opfattes som Lysets og Mørkets Kamp, et universelt Uvejr, de gode og de onde Elementer kæmper med hinanden, og i denne Kamp indgaar det stærkeste og voldsomste UdsLAG af Naturens Magt, som man kender, Lynet, i den dæmondræbende Faktor, i Vajraforestillingen, som det udslaggivende Vaaben, der kæmper med paa den menneskelige Side mod Mørkets Magter.

Vandene.

Til disse forskellige Momenter, der nu er omtalt — Vṛtra-Forestillingen med Somastænglerne som kultisk Genpart, Indra og hans Kamp som det dramatiske Indhold i Somapresningen, Indras Vaaben Vajra med Udgangspunkt i den rituelt anvendte Pressesten — slutter sig endnu et Moment af lige saa stor Vigtighed, nemlig Vandene.

Som tidligere anført spiller Vandene en overordentlig stor Rolle i Mytekredsen om Indra og Vṛtra, og denne deres Stilling maa have sit Udgangspunkt i og sit Indhold fra det praktisk udførte Riual.

Der findes ogsaa Antydninger nok herom. Imidlertid er det øjensynligt Tilfældet, at der i Motivet »Vandene« er indgaaet forskellige Tankerækker; det er udformet ad forskellige Tankebaner, saa der bliver ligesom flere Betydninger i dette Begreb, Betydninger der ikke staar hinanden imod, men er som forskellige Sider af samme Realitet, idet de har fælles Udgangspunkt.

Disse Forestillingsrækker tilhører alle Mytekredsen om Indras og Vṛtras Kamp, de er altsaa hvad Mytemotivet angaar i noje Overensstemmelse; men den Rolle, som Vandene spiller heri, er af forskellig Karakter.

Den første er den, der — som tidligere anført — væsentlig er udformet i Rigveda. Den gaar ud paa, at Vṛtra tilegnede sig Vandene og holdt dem i sin Magt, og at deres Frigivelse straks fulgte efter Drabet paa Dæmonen.

I denne Forbindelse skal Vandene forstaas i Forlængelse af Fortællingerne om, at Vṛtra under sin Fremvækst og sit Herredømme opslugte alt det velsignelsesrige og frugtbare i Verden. Vandene staar her som Udtryk for det gode og frugtbare. Det er derfor naturligt, at der — som nævnt — med dette Udtryk lejlighedsvis sigtes paa andet end regulært Vand — f. Eks. Kør eller Somadrikken — Ting, der hører med til det principielle Begreb.

I denne Forbindelse rummer Udtrykket ogsaa Betydning af Regnen. Vel at mærke den gode og frugtbargørende Regn, som Vṛtra havde erobret. En ganske anden Regn er den skadevoldende, der er af dæmonisk Karakter. At man har sondret mellem disse Arter af Regn fremgaar af Çat. Br. 12,8,3,11, en Tekst der beskriver en Detalje af Sautrāmaṇī-Offerets Ritual: »Dernæst kaster han to Smykkeplader, en af Sølv og en af Guld, ned, [den første med Ordene]: »beskyt [mig] for Døden«, [den anden med Ordene]: »beskyt mig for Lynet«. Viraj[-Metret] er Regnen, og af den er der disse to frygtelige Former: Lyn og Hagl. Deraf er Smykkepladen af Guld Lynets Form, og den af Sølv Haglvejrets. Mod disse to Guddomme yder han ham Beskyttelse; derfor er der ingen Frygt for disse to Guddomme hos den, der har udført Sautrāmaṇī-Oeret, som ogsaa hos den, der ved dette«.

Det var netop disse »to frygtelige Former«, som Vṛtra udgød for at forsvare sig, R. V. 1,32,13: »Lyn og Torden har ikke nyttet den, ejheller det Hagl og Regn, som den spredte, Indra og Slangen, de to har nu kæmpet, og den gavmilde har sejret for al Fremtid«.

Denne dæmoniske skadevoldende Regn er den, som Vṛtra frembringer, som fremgaar af Vṛtra. Den er ikke identisk med den gode Regn, som er inkluderet i Vandene, dem som Vṛtra havde erobret og indesluttet, og som strømmede frit efter Drabet.

I dette rigvediske Motiv om Vandene forekommer disse som

mere passive Størrelser, der bliver Genstand for de gode og onde Kræfters Kamp.

Den anden Forestillingsrække om Vandene — der, som tidligere nævnt, væsentlig er udformet i Brahmanaerne — fremstiller imidlertid Vandene med en anden Karakter. Her er de selv aktive Deltagere i Vṛtrakampen:

Çat. Br. 1,1,3,8-9: »8: »Jer valgte Indra [til Fæller] i Vṛtrakampen«, [siger han]. Thi Indra valgte dem, da han kæmpede med Vṛtra, og ved Hjælp af dem dræbte han ham. Derfor siger han: »jer valgte Indra [til Fæller] i Vṛtrakampen«. 9: »I valgte Indra i Vṛtrakampen«, [siger han]. Thi de valgte Indra, da han kæmpede med Vṛtra, og ved Hjælp af dem dræbte han ham. Derfor siger han: »I valgte Indra i Vṛtrakampen«.«.

Jævnfor Taitt. Br. 3,2,5,4 og 3,3,6,1 hvor den samme Formel forekommer: »»Jer valgte Indra [til Fæller] i Vṛtrakampen«, siger han [til Vandene]«.

Her er Vandene fremstillet som kæmpende med paa Indras Side. Der er endvidere Tekster, hvor Vandene uden nogen Assistance fra Indra nævnes som kæmpende med og besejrende Vṛtra, eller som Vṛtras Banemænd:

Çat. Br. 3,9,4,25: »Nu, Vandene i Sandhed dræbte Vṛtra, og i Kraft af denne deres Bedrift er det, at Vandene strømmer«.

Çat. Br. 3,9,4,14: »Nu, Vandene i Sandhed dræbte Vṛtra og i Kraft af denne deres Bedrift er det, at Vandene strømmer. Derfor er der ikke nogetsomhelst, der kan hindre dem, naar de strømmer, thi de har fulgt deres egen Vilje [i den Tanke]: »for hvem skulde vi staa stille, vi ved hvilke Vṛtra er slagen«.«.

Ligesom Vandene i en oftere anvendt Formel kaldes Vṛtras Besejrere:

Çat. Br. 3,9,4,16: »Han udgyder [dem med disse Ord]: »I er helsebringende, I Vṛtras Besejrere«. Thi Vandene er lykkebringende (*civa*), derfor siger han: »I er helsebringende«. »Vṛtras Besejrere«, [siger han], thi det var dem, der dræbte Vṛtra«.

Taitt. S. 6,4,4,2: »»I er helsebringende, I Vṛtras Besejrere«, siger han; dette er Vandenes Somadrik. Den, som ved dette, han kommer ikke til Ulykke i Vandene«.

Taitt. S. 1,4,1,c: »I er helsebringende, I Vṛtras Besejrere, kaerkomne ved [jeres] Gaver, Udødelighedens Hustruer; Gudinder! bring dette Offer til Guderne, drik af Somaen, I anraabte, anraabt af jer skal Soma drikke«.

Disse Tekster med deres Fremstilling af Vandene som aktive Deltagere i Dæmonkampen fører direkte over til den Rolle og Funktion, Vandene har indenfor Ritualdramaet.

Først maa det i Almindelighed siges, at den Rolle, Vandene spiller indenfor Kulten som Helhed, er af saa betydningsfuld en Karakter, at Vandene, i Lighed med de andre vigtige kultiske Genstande, kaldes en »Tordenkile«, Vajra:

Çat. Br. 1,7,1,20: »Dernæst dækker han [Karret med Mælken] med et Fad med Hulheden opad, indeholdende Vand; »for at ikke de onde Aander, Rakṣaserne, skal røre det fra oven«, [tænker han]. En Tordenkile, i Sandhed, er Vandene; saaledes forjager han ved Hjælp af Tordenkilen de onde Aander, Rakṣaserne. Derfor tildækker han [Mælkekaret] med et Fad med Hulheden opad, indeholdende Vand.«

Çat. Br. 1,2,5,20: »Dernæst siger han: »anbring Vievandet [paa Vedien]«. Offersværdet og Praesten, i Sandhed en Tordenkile, har hidtil beskyttet Offeret. Nu, Vandene er ogsaa en Tordenkile; denne Tordenkile er det, som han nu anbringer til [dets] Beskyttelse.«

Çat. Br. 1,1,1,16-17: »16: Og hvorfor han saaledes fører Vandene frem: Asuraerne og Rakṣaserne hindrede engang Guderne, medens de var i Færd med at udføre Offeret. »I skal ikke ofre«, [sagde de]; og fordi de hindrede (*rakṣ*) [dem], derfor kaldes de Rakṣaser. 17: Derefter fik Guderne Øje paa den Tordenkile, som er Vandene. En Tordenkile er Vandene, thi Vandene er i Sandhed en Tordenkile. Derfor frembringer de en Fordybning, hvorsomhelst de gaar, og hvad de kommer nær, ødelægger (egl. opbrænder, *nis-dah*) de. Denne Tordenkile hævede de, og i dens farefri Sikkerhed og Fred udførte de Offeret. Paa samme Maade hæver ogsaa denne (Adhvaryu) Tordenkilen og udfører i dens farefri Sikkerhed og Fred Offeret; derfor fører han Vandene frem.«

Taitt. Br. 3,2,4,2: »En Tordenkile er Vandene i Sandhed — Vandene er dæmondræbende.«

Det fremgaar af disse Tekster, at Vandet er i høj Grad dæmondræbende. En Tordenkile, Vajra, betyder jo en Dæmondræber. Og ifølge denne dæmondræbende Karakter finder Vand rig Anvendelse indenfor Kulten. Det bruges f. Eks. til rituelle Bestænkninger væsentlig af Kultpladsens Indretninger, som Offer-

pæl, Alter o. s. v. straks efter, at de er oprettede. Her har Betydningen en anden Tone: Vandet skal »berolige« disse Ting, d. v. s. stemme Tingene med de deri indeholdte Kræfter i Traad med hele Kulten, saa de bliver tjenende. Det fremgaar f. Eks. af flg.:

Çat. Br. 9,1,2,2: »Han bestænker [det] (Ildalteret) med Vand; Vandene er Afværgelse og Beroligelse (*cānti*), paa denne Maade beroliger han det. Han bestænker det paa alle Sider; saaledes beroliger han det paa alle Sider. Tre Gange stænker han; trefold er Agni, saa omfattende Agni er, saa omfattende som hans Maal er, med just saa meget beroliger han det.«

Çat. Br. 3,5,1,35: »Han bestænker den (Uttaravedi) med Vand; eftersom hun (Uttaravedi) da var blevet en Lovinde og færdedes om ubetvunget (*açānta*), og Vand er Afværgelse og Beroligelse (*cānti*), saa beroliger han hende med Vand. En Kvinde er Uttaravedi, og paa denne Maade fremsender han hende til Guderne; derfor bestænker han [den] med Vand.«

Men foruden dette Vand, som er et staaende Hjælpemiddel under hele Ritualet, findes der en bestemt Slags meget betydningsfuldt Vand, som anvendes under selve det centrale Moment, Somapresningen. Det er det saakaldte Nigrābhya-Vand, hvormed Somaen overhældes før hver Presning. Dette Vand faar ved denne betydningsfulde Funktion en Plads som Skuespiller ved selve det centrale Drama.

Vandet er altsaa aktivt medvirkende ved Somapresningen, som det siges Çat. Br. 12,8,2,12: »»Den mandige, som gaar i Vandene«, [siger han], thi baade ved Hjælp af Vand og midt i [det] bliver denne [Soma] presset«.

Presningen er en Dæmonkamp og et Dæmondrab, og Dæmonen er inkorporeret i Somastænglerne. Den foregaar i og ved Hjælp af Vandene. Det er Udgangspunktet for Mytedannelsen, fælles for begge Forestillingsbaner: at Vandene selv er aktive Dæmondræbere, og at de rummende frugtbar Velsignelse udloses ved Drabet.

Teksterne om dette Vand spiller over det rituelle og det mytiske, saaledes at det er muligt at skille de to Sider ud, hvad der netop er Rituallegendens ægte Præg.

Det fortælles, at det Vand, der skal anvendes til alle tre Somapresninger, det saakaldte Vasatīvarī-Vand, skal hentes fra

en flydende Strom for Solnedgang, se Çat. Br. 3,9,2,1-6: »1: Nu, dengang da Offerets Hoved blev hugget af, saa indgik den Saft, der løb fra det, i Vandene, og i Kraft af denne Saft er det, at Vandene strømmer; og just denne Saft formenes strømmende [til Stede] der. 2: Naar han gaar hen [for at hente] Vasatīvari-Vandet, saa er det just den Saft, han har hentet og [igen] lægger i Offeret, og [saaledes] gør han [etter] Offeret saftfuldt; derfor gaar han efter Vasatīvari-Vandet. 3: Det fordeler han over alle Presningerne, derved lægger han Saften i alle Presningerne og gør alle Presningerne saftfulde; derfor fordeler han det over alle Presningerne. 4: Han skal tage [det] fra strømmende [Vand]; thi denne Offerets Saft bevægede sig, derfor skal han tage [det] fra strømmende [Vand]. 5: Det tages ogsaa med Beskyttelse som Formaal. Nu, alt her paa Jorden, hvadsomhelst det end er, det raster, endogsaa han der blæser (Vāyu, Vinden), men disse [Vande] alene, de raster ikke. Derfor skal han tage [det] fra strømmende [Vand]. 6: Han skal tage [det] ved Dag; »seende Offerets Saft vil jeg tage [det]«, [tænker han], derfor skal han tage [det] ved Dag. For det er for ham, som brænder (Solen), at han tager [det], thi han tager det for alle Guderne, og alle Guderne er hans Straaler; derfor skal han tage [det] ved Dag. Det er alene ved Dagen, at denne [viser sig], derfor er det netop ved Dagen, at han skal tage [det]«.

Af dette Vand tages Nigrābhyaā-Vandet, Çat. Br. 3,9,4,25: »Fra de strømmende [Vande] tager han Vasatīvari-Vandet, og fra Vasatīvari-Vandet [tager han] Nigrābhyaā-Vandet, og fra Nigrābhyaā-Vandet øser man de forskellige Libationer. I Kraft af denne Bedrift er det, at man øser Libationerne af Hotṛ'ens Bæger. Nu er Hotṛ [identisk med] Rc, en Kvinde (rc, »Hymne«, er Fem.), og fra Kvinden fødes [alle] disse [jordiske] Skabninger; saa lader han denne [Soma] fødes af Hotṛ, d. v. s. af Rc, d. v. s. af denne Kvinde, derfor [øser man Libationerne] af Hotṛ'ens Bæger«.

Om dette Vands Funktion fortælles følgende, Çat. Br. 3,9,4,14-16: »14: Derpaa overgyder han [Somaen] med Nigrābhyaā-Vand. Nu, Vandene, i Sandhed, dræbte Vṛtra, og i Kraft af denne deres Bedrift er det, at Vandene strømmer. Derfor er der ikke nogetsomhelst, der kan hindre dem, naar de strømmer; thi de har fulgt deres egen Vilje [i den Tanke]: »for hvem skulde

vi staa stille, vi ved hvilke Vṛtra er slagen». Nu, hele denne Verden, hvadsomhelst der eksisterer, er underlagt Indra, endogsaa han, der blaesser (Vāyu, Vinden). 15: Indra sagde: »hele denne Verden, hvadsomhelst der eksisterer, er underlagt mig, adlyd I ogsaa mig«. De sagde: »hvad skal vi have for det?«. »Den første Nydelse af Kong Soma [skal være] jeres«, [sagde han]. »Javel«, [svarede de]. De underlagde sig ham; dem, som var underlagt [ham], drog han til sit Bryst; og fordi han drog (*ni-grabh*) dem til sit Bryst, derfor kaldes de Nigrābhya. Og saaledes er det nu, at Offerbringeren drager dem til sit Bryst; og det er deres første Nydelse af Kong Soma, at han overgyder [Somaen] med Nigrābhya-Vand. 16: Han udgyder [dem med disse Ord]: »I er helsebringende, I Vṛtras Besejrere«. Thi Vandene er lykkebringende (*civa*), derfor siger han: »I er helsebringende«. »Vṛtras Besejrere«, [siger han], thi det var dem, der dræbte Vṛtra. »Den udødeliges (Somaens) lykkeforjættende Hustruer«, [siger han]; thi Vandene er udødelige. »I Gudinder, for dette Offer til Guderne«, [siger han]; der er intet uforstaaeligt ved dette. »I, som er indbudte, drik af Somaen«, [siger han]. Saaledes indbudte nyder de den første Drik af Kong Soma«.

I denne Tekst fremstilles Vandene som helsebringende og lykkebringende, netop den Karakter, som de udløste Vande har i Rigveda. Jævnsides hermed fremstilles de som Vṛtras aktive Besejrere.

Ordene om, at Vandene skal føre dette Offer til Guderne, kan man sidestille med en Strofe fra Rigveda 3,36,7: »Strømmende [sammen] med Havet bringer Floderne til Indra smukt presset Soma; de haandrappe malker med deres Arme Stænglen og renser [Somaen] med Sødmens Strøm og Filter«.

Det er Somaen, som Vandene fører med sig fra Presningen, som jo er Daemonkampen, til Guder og Mennesker.

At Vandene faar den første Soma motiveres nærmere i Cat. Br. 1,1,3,7: »Efter at have taget dem (Vandene i Øsen) i sin venstre Haand, saa sprojter han det op med sin højre [Haand] og lovpriser og ophojer det [med Ordene]: »guddommelige Vande, I er de først-gaaende og de først-drikkende«. Thi Vandene er himmelske, derfor siger han »gudommelige Vande«. »Først-gaaende«, [siger han]; thi disse bevæger sig mod Havet, og derfor er de først- [eller foran-]gaaende. »Først-drikkende«,

[siger han]; thi disse nyder som de første af Kong Soma, og derfor er de først-drikkende. [Endvidere]: »led i Dag dette Offer fremad, den vel grundfæstede Offerherre fremad, den gudelskende Offerherre«, hvormed han mener: [led] Offeret ret, [led] Offerbringeren ret«.

I disse Tekster er Vandenes Betydning under Presningen gensidig rituelt og mytisk motiveret. De hældes over Somastænglerne og optager under Presningen Somasaften i sig. Derfor drikker de først af alle Soma. De nævnes som Vṛtras Banemænd, hvad der rituelt følger naturligt, naar Vṛtra opfattes som inkorporeret i Somastænglerne, der knuses.

Ved Presningen optager Vandene Somasaften i sig og flyder ned i Samlekaret, en Proces der sikkert ligger til Baggrund for den ofte forekommende Vending om Vandene eller Strømmene, der flyder mod Havet.

Dette er Udgangspunktet for Mytens Fortælling om, at Vandene udløses ved Vṛtras Drab og flyder over ham, f. Eks. flg.:

R. V. 1,32,10: »Midt i Flodløbene, de stadigt ilende, der aldrig falder til Ro, er [dens] Krop nedlagt, Vandene gennemstrømmer Vṛtras Skjulested, Indras Fjende sank ned i dybt Mørke«.

Med bevaret kultrealistisk Præg udtrykkes det saaledes i Kauṣ. Br. 15,3: »Idet at Vandene strømmede bort over den slagne Vṛtra, saa svulmede de, og deraf [Betegnelsen] »Vand-svulmen««.

Ligeledes R. V. 1,32,8: »Vandene fattede Mod og løber hen over den liggende [Slange, der er] som et knækket Rør paa denne Maade.«

Det anvendte Billedet »knækket Rør« kan næppe forklares paa anden Maade end som en i Myten bevaret Refleks af det realistiske Billedet paa den dræbte Dæmon: de knuste Somastængler.

At disse udløste Vande bliver Symbol for hele Offervelsignelsen har sin rituelle Grund i, at de rummer den sakrale Offerdrik, den ved Presningen erhvervede Somasaft, der i sin videre Anwendung bliver Midlet til Skabelsen og Opnaaelsen af alle Goder.

Det fremgaar saaledes med tilstrækkelig Tydelighed, at ogsaa det i Indra-Vṛtra-Mytekredsen saa betydningsfulde Motiv om

Vandene har sit Udgangspunkt i det rituelle Drama. Vandenes mytiske Betydning har sin Grund i en rituel Betydning. Dette er Udgangspunktet.

Det vil dog langtfra sige, at alt, hvad der findes sagt i Overleveringen om Vandene, kan fortolkes rituelt. Ritualets Liv ligger jo netop i, at det rummer et overordentligt Indhold, som stadig kan vokse udad. Motivet kan ogsaa godt sprede sig ad flere Tankebaner og trække nye Ideer til sig, som godt indbyrdes kan have afgivende Karakter. Og det kan gaa saaledes, at man i en Gren af Overleveringen finder en Side betonet, i en anden Gren en anden Side.

Det er Tilfældet med Motivet Vandene. Det har inspireret Sindene, i det har man oplevet og sammenfattet mange andre Ting. Det kan ses af Rigveda. Her er det digtet ud til at blive det store sammenfattende Udtryk for alt, hvad der rummer Livets grødefulde Kraefter.

Men i Brahmanaerne holdes Motivet indenfor en mere gammeldags Form. Legendepræget er her mere udtalt, den nære Tilknytning til Ritualet staar i Forgrunden og har holdt paa den gamle Erfaring.

Dog, selv i den mest udfoldede Form af Motivet er Tilknytningen til Udgangspunktet bevaret. Det kan naarsomhelst dukke frem med realistisk Kraft.

Det er den vediske Mytologis Art. Den er vokset frodig, blomstret ud i kunstfuld Digtning, men det er organisk Vækst ud fra et Midtpunkt, der stadig er levende og virker i Dybet, Kulten. Digtningen forstaas først, naar man staar paa den kultiske Festplads.

Efter Kampen.

Naar Presningen er foregaaet, er Dæmonen dræbt, og Identifikationen mellem Vṛtra og Soma træder i Opløsning. Somaen genopstaar som »hel«, d. v. s. som den livgivende Somasaft. Og Dæmonen foreligger i den afdivede Form kun som en uren og besudlende Potens.

Ophævelsen af Identifikationen fuldbyrdes dog ikke med et Slag. Der er en Mellemtilstand, en Overgang. Denne fremgaar klart af et bevaret Træk, der viser, at den Dobbelthed, der

karakteriserede den med Soma identiske Vṛṭra — nemlig at indeholde baade det negative og det positive, det dæmoniske og det værdifulde — ogsaa har været karakteristisk for Soma-draaberne straks efter, at de er udpressede. De har endnu Præg af begge Sider.

Det fremgaar af de tidlige citerede Tekster om Vṛṭtradabet; den nedlagte Vṛṭra er, som allerede anført, identisk med Soma:

Çat. Br. 4,1,3,6.10: »6: Han (Vṛṭra) stank for dem, sur og raadden blæste han mod dem, han var ikke tjenlig til at ofres, ejheller til at drikkes. »10: Dernæst blaeste Vāyu ham igennem for anden Gang og gjorde ham velsmagende, hvorpaa han var tjenlig til at ofres og tjenlig til at drikkes.«

Taitt. S. 6,4,7,1-2: »De (Guderne) slog ham (Soma) ihjel, han stank, Guderne kunde ikke holde ham ud. De sagde til Vāyu: »gør ham velsmagende for os.« — Vāyu gjorde ham velsmagende for dem, derfor hænger man det, som stinker, paa et vindomsust Sted, thi Vāyu gør det rent og velsmagende.«

Den først pressede Soma er endnu halvvejs dæmonisk, den er ikke tjenlig til hverken at drikkes eller at ofres. Den Kraft, der er i den, kan blive baade til ondt og godt, og man maa borttage det dæmoniske Præg og rette Kraften mod det gode.

I ovennævnte Tekster, der er legendariske i deres Form, er det Vāyu, Vinden, der luter Somaen. Hvilken rituel Akt, det svarer til, kan ikke siges nojagtigt paa dette Grundlag. Men det maa være et Led i den Klargøringsproces, som den pressede Soma gennemgik, før den kunde drikkes. Den rensede guddommelige Soma bærer jo netop det rituelle Tilnavn Pavamāna »den klartflydende.«

Der er endnu en Tekst, som spiller over det ovennævnte Forhold, og den er ikke legendarisk, men en almindelig ritualistisk Forklaring:

Taitt. S. 3,1,8,2-3: »Den første Draabe, som falder fra Somaen, der bliver presset, har Magt til at ihjelslaa Offerbringerens Kraft, Styrke, Børn og Kvæg. Han skal [derfor] sige denne Mantra over den: »du er faldet til mig med Børn, med Rigdoms Blomstring, dræb ikke min Kraft og Styrke«; saaledes beder han denne Bon, for at der ikke skal ske Drab af hans Kraft, Styrke, Børn og Kvæg.«

Det er samme Realitet sagt med jævne Ord. Den første Soma

rummer Kraft baade til godt og ondt. Ved en Formel, som har haft sin Plads i Ritualet, retter man Kraften mod det gode.

Saaledes fører man Oplosningen af Identifikationen mellem Vrtra og Soma igennem, Adskillelsen bliver komplet, til den ene Side er den rensede guddommelige Soma, til den anden Side den knuste livløse Dæmon. Somaen er nu alene indeholdt i de »klartflydende« Draaber, der er strømmet ned i Samlekarret. Men Dæmonen har ogsaa stadig sin Inkorporation.

Naar Saften er presset af Somastænglerne, er disse uden Saft og Kraft og har derfor nu en helt anden Karakter end før Brugen.

Det kommer til Udtryk i nogle Tekster, som hører til Avabhrtha, det rituelle Bad som danner Afslutning paa Somakultfesten:

Çat. Br. 4,4,5,1: »Han gaar nu ned til Afværge-badet (Avabhrtha). Grunden til, at han gaar ned til Afværge-badet [,er denne]: den Livssaft (*rasa*), som har været i ham (nemlig i Soma og i Offerbringeren), den har han (Præsten) fremeskaffet (uddraget) af ham til Ofringerne; nu dette Legeme (*carīra*, de brugte Stænger), der er ikke [mere] Livssaft i det, dog maa det ikke bortkastes; man bringer det ned i Vandet, og da Vand er Livssaft, saa lægger han denne Livssaft ind i det; saaledes forener han ham med denne Livssaft, saaledes frembringer han ham deraf [igen], og frembragt frembringer han (Soma) ham (Offerbringeren). Og fordi man bringer [det] ned (*ava-hṛ*) i Vandet, derfor [kaldes Badet] Avabhrtha«.

Çat. Br. 4,4,5,15: »Dernæst er der en Offerkage paa en Skaal til Varuṇa. Den Livssaft, som har været i ham (nemlig i Soma og Offerbringeren), den har han (Præsten) fremeskaffet (uddraget) af ham til Ofringerne; nu dette Legeme (*carīra*, de brugte Stænger), der er ikke [mere] Livssaft i det; men Offerkagen er Livssaft, og denne Livssaft lægger han ind i det. Saaledes forener han ham med denne Livssaft, saaledes frembringer han ham deraf [igen]; og frembragt frembringer han (Soma) ham (Offerbringeren). Derfor er der en Offerkage paa en Skaal til Varuṇa«.

Çat. Br. 4,4,5,16: »Dernæst siger han, naar han har dannet et Lag af Offersmør [i Skeen], idet han skærer ud af Offerkagen: »reciter for Varuṇa«. Her skærer nogle to Gange [Stykker] af den brugte Soma, men det skal han ikke gøre; thi det er et

[tomt] Legeme, som ikke er tjenligt til Ofring. To Gange skærer han ud [af Kagen] og drypper en Gang [med Smør] og salver Udskæringerne. Naar han saa har opfordret til Çrauşa[-Raabet], siger han: »udfør Offeret til Varuna«, og ofrer mens Vaşa[-Raabet] bringes.

Ligesom Presningen har været det rituelle Udtryk for Dæmon-kampen og Dæmondrabet, saaledes har ogsaa disse værdiløse og knuste Somastængler været det rituelle Billedet af den nedlagte Dæmon. De svarer til, hvad der bliver tilbage af Vṛtra efter Kampen, naar alt det værdifulde er erhvervet og erobret fra ham.

Reflekser af dette realistiske Billedet paa den afdivede Vṛtra genfindes ogsaa indenfor Mytedigtningen. Thi det er uden Tvivl Billedet fra Kultpladsen, de knuste Staengler, der har inspireret visse Udtryk om den dræbte Dæmon, f. Eks. R. V. 1,32,5,8: »Som Grene afhuggede med Øksen ligger Slangen trykket fast mod Jorden«, og: »den liggende [Slange, der er] som et knækket Rør«. Ligesom det ogsaa, omend i en lidt ændret Udformning, genfindes i Billedet R. V. 10,89,7: »Indra fældede (han) Vṛtra, ligesom Øksen Træerne«.

Omvendt viser Forholdet sig ved, at man knytter Ahi-ideer, Slangeforestillinger, til de brugte Staengler.

Disse knuste Staengler maa nemlig ikke bortkastes, som det allerede fremgik af de før citerede Tekster. Det sidste Led af Kultfesten, Afhelgningen, gaar ud paa at stille alle de Kraefter i Bero, som har været virksomme under Kulten. Man vender tilbage fra Kultlivets intense Sfære til Hverdagens mere jævne og langelige Rytme.

Et meget delikat Punkt er det da paa en harmonisk Maade at blive af med Somaens efterladte Rester. Denne Soma, som har haft en saa bevæget Skæbne under Dramaets Forløb: den blev erhvervet i Triumph, fejret som en Fyrste, saa blev den tillige Dæmonen, blev dræbt under Presningens Kamp, men genopstod til fuld Guddommelighed som klartflydende Draaber, medens dens efterladte »Legeme« uden Saft og Kraft er et forkraænkeligt Vehicel for den dræbte Dæmon.

Under Afslutningsbadet bringer man disse Staengler ned i Vandet, og derunder retter man følgende Formel til dem, Çat. Br. 4,4,5,3: »»Vær ikke nogen Øgle (*pr̥dāku*) eller Slange (*ahi*)«, [siger han]; dette er Ønsket om »god Færd« til den brugte Soma,

naar man bringer den ned i Vandet, og det er »god Færd« for denne [Offerbringer]; for Slanger er som Reb, og Slangernes Tilholdssteder er som Bronde, og det er, som er der Fjendskab mellem Mennesker og Slanger; »at det ikke skal opsta heraf«, [tænker han], og derfor siger han: »vær ikke nogen Øgle eller Slange«.

Disse Ord viser klart, at der knyttes Ahi-forestillinger til den brugte Soma, og det kan kun forstaas paa den Maade, at de inkorporerer den nedlagte Vṛtra, Dæmonen. Der benyttes Udttrykkene »ahi« og »prdāku«, der begge betyder Slange. Det første anvendes jo overordentlig ofte netop som Benævnelse for Vṛtra.

Ved den ovennævnte Formel beskytter man sig altsaa mod eventuelle skadelige Indflydelser fra de brugte Stængler for det Tilfælde, at der endnu skulde være virksomme dæmoniske Kræfter tilbage i dem.

Iøvrigt skaffer man sig af med dem i Vandet. Maaden, hvorpaa det sker, er helt i Pagt med det kultiske Afslutningstema, Afdæmpning, Beroligelse og Genoprettelse af et harmonisk Forhold, i dette Tilfælde til Somaen, der som Dæmonen maatte lade sit Liv:

Cat. Br. 4,4,5,20-22: »20: Dette er Angrirasernes Fremgangsmaade. Efter at have udført [Offeret] paa den ene eller anden [af disse Maader] lader han (Adhvaryu) Krukken, hvori den brugte Soma er, flyde bort [med Ordene]: »i Havet, i Vandene er dit Hjerte [,o Soma]«; for Havet er Vandene, og Vandene er Livsshaft (*rasa*). Saaledes lægger han denne Livsshaft i ham, saaledes forener han ham med denne Livsshaft, saaledes frembringer han ham deraf [igen], og frembragt frembringer han ham. »Lad Planter og Vande forene sig med dig«, [siger han]; saaledes lægger han begge Slags Livsshaft i ham, baade den, der er i Planterne, og den, der er i Vandene. »Gid vi maa tjene dig, o Offerets Offerherre, i at synge Hymner og fremsige Hyldest, med Svāhā«, [siger han]; hvadsomhelst der af Offeret er godt, det lægger han paa denne Vis i ham. 21: Naar han derpaa har ladet den gaa, staar han ved den [med følgende Ord]: »guddommelige Vande, denne er eders Barn«, thi denne er Vandenes Barn, »bær I ham vel tilfreds og vel fostret«. Dermed overgiver han ham til Vandene til Beskyttelse. »Guddommelige Soma«, [siger han dernæst,] »dette er dit Omraade (*loka*)«, thi Vandene er dennes Omraade (*loka*), »deri skal du vokse til Velsignelse,

voks til fulde», hvormed han mener: bliv deri til Velsignelse for os og beskyt os for alle Ulykker. 22: Derpaa sænker han [den i Vandet med følgende Ord]: »o Avabhr̥tha Nicumpuna(?), du glider af Sted som Nicumpuna; lad mig ved Hjælp af Guderne afvende den Synd, som er begaaet [af mig] mod Guderne, og ved Hjælp af de dødelige den Synd, som [af mig] er begaaet mod de dødelige». Thi Synden begaaet mod Guderne har han i Sandhed afvendt ved Hjælp af Guderne, nemlig ved Hjælp af Kong Soma, og Synden begaaet mod de dødelige har han afvendt ved Hjælp af de dødelige, nemlig ved Hjælp af Offerdyret og Offerkagen. »Beskyt [mig], o Gud, for Skade fra den højthylende [Dæmon]», [siger han], hvormed han mener: bevar mig for alle Ulykker».

Her toner Skyldmomentet frem igen, omend paa en anden Maade end før. Afslutningsmotivet er formet som en Genopretelse. I Vandet skal den knuste Soma atter fyldes med Essens og Liv, fra Vandet skal den genopstaa fuld værdig og brugelig til atter at træde i Tjeneste for Guderne og Mennesker.

Her tænkes paa den Soma, der ydede sin velsignelsesrige Kraft til Offerfesten. Men Antitesen, det dæmoniske, hører uadskilleligt med, og derfor slutter han af med Ordene: bevar mig for den højthylende Dæmon.

Dette er da sidste Akt for Vṛtras Vedkommende. Man havde oplevet Dæmonens voldsomme Fremvækst paa Helligstedet, inkorporeret i det allerhelligste, tilranende sig Livet og Lykken. Man havde oplevet den anspændte Kamp og Dæmonens Nederlag.

Nu steder man ham til Hvile med de sidste livløse Rester af Somastænglerne. Dramaets højspændte Konflikt er løst, Dønningerne er kommet til Ro, Motivet, der var Kultfestens Liv, glider ud i en Stilnen af, en Synken hen.

Menneskene drager tilbage til Hverdagen med Offervelsignelsen, det genvundne Liv med dets Rigdoms Fylde, og Dæmonen, der maatte lade Livet, er sunket til Ro. Men ikke dræbt for bestandig. Der kommer en Dag, hvor han har genvundet sin Kraft, saa kalder Kultens Kamp paany. Thi det er den primitiv-antike Erfaring, at intet ejes for bestandig, Livet maa stadig fornyes, og Fornyelsen sker gennem Kamp og Sejr over Mørkets onde Magter, der vel kan kues, men aldrig tilintetgøres.

Register over benyttede Tekststeder.

Rigveda.	Side		Side
1,28,1-9.....	129	1,61,7	50
1,32,1	41. 114. 131	1,61,10	47. 97
1,32,2	41. 65. 98. 114. 131. 135	1,80,1	42
1,32,3	42. 107. 131	1,80,2	96. 108
1,32,4	42. 98. 99. 132	1,80,4	52
1,32,5	68. 132. 162	1,80,5	45. 66. 96
1,32,6	64. 132	1,80,6	46. 66
1,32,7	41. 66. 132	1,80,10	96
1,32,8	56. 95. 132. 158. 162	1,80,11	67. 70
1,32,9	49. 68. 132	1,80,12	67. 136
1,32,10	95. 132. 158	1,80,14	67. 137
1,32,11	41. 56. 95. 132	1,85,9	135
1,32,12	98. 132	1,103,2.5.....	99
1,32,13	42. 67. 132. 152	1,103,7	42. 65
1,32,14	42. 70. 84. 132	1,121,11	49. 56
1,32,15	133	2,11,5	43. 52. 65
1,33,3	69	2,11,9	56. 67
1,33,4	69	2,11,10	48. 69. 108
1,33,10	98	2,11,18	49. 68
1,33,11	71	2,11,19	35
1,51,3	143	2,12,2.4.7	99
1,51,4	42. 95. 99	2,12,6	129
1,51,6	62	2,12,11	43. 49
1,52,2	56. 107	2,12,13	109
1,52,5	57. 107	2,14,2	56
1,52,6	46. 66	2,17,6	57. 67
1,52,8	95. 99. 136	2,19,2	43. 56. 98. 108
1,52,10	42. 45. 47. 65. 68. 107	2,19,3.5.....	100
1,52,14	57. 107	2,20,7	100
1,52,15	66. 70	3,29,14	75
1,53,6	108	3,30,8	41. 49
1,54,10	56. 96	3,32,1	130
1,57,2	136	3,32,4	64. 66. 70
1,57,6	114	3,32,6	96

	Side		Side
3,32,9.10.....	106	6,72,3.....	44. 56. 68. 97
3,32,11.....	43. 56. 83	7,21,4.....	145
3,33,6.....	57	7,21,6.....	130
3,34,3.....	70	7,98,2.....	106
3,34,4.8.9.10..	100	7,98,5.....	107
3,36,7.....	157	7,104,4.....	149
3,36,8.....	107	7,104,5.....	149
3,44,4.....	136	7,104,17.....	146. 149
3,44,5.....	136	7,104,19.....	137. 149
3,47,2.....	131	7,104,22.....	150
3,47,4.....	72	8,2,1.....	86
3,48,1-3.....	106	8,3,19.....	67
3,48,4.....	33	8,3,20.....	44. 53
3,51,8.....	62	8,6,6.....	45. 65. 136
4,16,6.....	96. 97	8,6,13.....	68. 97
4,16,7.....	56. 96. 97	8,12,22.25.....	64
4,16,8.....	96. 97	8,12,26.....	56
4,17,1.....	43. 56. 96	8,32,25.....	97
4,17,3.....	96	8,37.....	130
4,17,7.....	43. 65	8,45,4.....	62. 69
4,18,3.....	33	8,48,3.11.....	133
4,19,1.....	63	8,53,5.....	87
4,19,2.....	43. 56. 63	8,68,1.....	86
4,19,3.....	43. 53. 65. 66	8,69,14.....	50
4,19,8.....	96	8,70,2.....	148
4,22,2.....	136	8,76,2.....	45. 66
4,30,7.....	49	8,76,3.....	70. 97
5,29,3.....	43. 98	8,77,6.10.....	50
5,29,4.....	47. 48	8,89,5.....	62. 101
5,30,6.....	43. 56	8,89,7.....	101
5,32,1.....	48	8,93,2.....	44
5,32,2.....	43. 65. 96	8,93,14.....	44. 63
5,32,3.....	64	8,93,15.....	63
6,17,1.....	131	8,96,2.....	50
6,17,8.....	63	8,96,5.....	44. 68
6,17,9.....	44. 65. 67	8,96,7.....	47. 63. 70. 71
6,17,10.....	44. 47. 135. 136	8,98,2.....	99
6,18,9.....	64	8,100,7.....	66. 97
6,18,10.....	69	8,100,12.....	79. 97
6,20,2.....	44. 56. 83	9,61,22.....	56. 108
6,21,3.....	101	9,98,5.....	108
6,25,8.....	83	9,98,10.....	108
6,36,1-2.....	134	10,8,8.....	35
6,38,3.....	105	10,8,9.....	35
6,40,2.....	106	10,48,3.....	135
6,47,6.....	130	10,49,6.....	52

	Side		Side
10,50,2	101	1,6,3,8	37
10,76,6	142	1,6,3,9	37. 48
10,76,7	144	1,6,3,10	38
10,89,7	97. 162	1,6,3,11	38. 50. 53
10,94,1	137. 142. 144	1,6,3,12	38. 53
10,94,2	142. 144	1,6,3,13	55. 72
10,94,3	142. 144	1,6,3,14.15	72
10,94,4	142	1,6,3,16	76
10,94,6	142	1,6,3,17	53. 76. 106
10,94,8	144	1,6,3,32	17
10,94,12	144	1,6,4,1-9	88
10,94,13.14	142	1,7,1,20	154
10,96,3	136	3,1,3,12	47. 103
10,99,6	35	3,1,4,1	15
10,99,8	109	3,2,1,32	139
10,104,9	97. 98	3,3,2,6	123
10,104,10	52	3,3,2,9	14
10,105,7	135	3,3,3,1	14
10,111,6	67. 68	3,3,3,10	18
10,113,3	44. 70	3,4,1,5	14
10,113,4	62	3,4,2,15	18
10,113,6	57. 70	3,4,3,13	114
10,113,7	69	3,4,4,14.21.22	21
10,113,8	44. 68. 144	3,5,1,35	155
10,116,1	108	3,5,2,4-7	145
10,124,1-4	75	3,5,3,20	10
10,124,6	108	3,5,4,8.9	147
10,152,3	46. 66	3,5,4,24	143
10,180,2	64	3,6,1,11-15	11
		3,6,1,27-29	26
		3,6,2,26	12
		3,7,2,1	10
Çatapatha Brähmaṇa.			
1,1,1,4	14	3,8,2,12	139
1,1,1,16-17	154	3,8,3,4-7	126
1,1,3,4	53. 120	3,9,1,15	20
1,1,3,5	120	3,9,2,1-6	156
1,1,3,7	157	3,9,4,1	14
1,1,3,8-9	153	3,9,4,2	114. 124. 144
1,1,4,14-17	147	3,9,4,3	140. 150
1,2,4,3	138	3,9,4,7	148
1,2,5,14	52	3,9,4,8	14. 115. 124
1,2,5,20	154	3,9,4,14	153. 156
1,4,5,3	29	3,9,4,15	157
1,5,3,4	138	3,9,4,16	153. 157
1,5,3,6	21	3,9,4,17	125
1,6,3,1-7	34	3,9,4,18	53. 125. 150

	Side		Side
3,9,4,23.....	124	9,2,3,4.....	17
3,9,4,25.....	153. 156	9,2,3,19.....	19
4,1,3,1-3	88	9,2,3,33.....	19
4,1,3,4.....	88. 117. 123	9,4,2,1.....	15
4,1,3,5.....	117	9,4,4,14.....	19
4,1,3,6.....	118. 160	9,5,1,33.....	130
4,1,3,7-9	118	9,5,2,4.....	41
4,1,3,10.....	118. 160	9,5,2,5.....	64
4,1,4,8.....	115	11,1,2,1-2	123
4,2,2,6-8	102	11,1,5,7.....	32
4,2,5,15.....	114	11,1,5,8.....	33. 80
4,3,3,5.....	32. 101	11,1,7,4.....	12
4,3,5,16.....	148	11,5,9,7.....	140
4,4,3,4.....	46. 104. 115	11,7,2,5.....	130
4,4,5,1.....	161	12,7,1,1-14	35
4,4,5,3.....	162	12,7,2,6.....	20
4,4,5,15.....	161	12,7,2,16.....	20
4,4,5,16.....	161	12,7,3,1-5	93
4,4,5,20-22	163	12,8,1,1.....	86
4,5,4,8.....	19	12,8,2,12.....	155
4,6,9,1.....	17	12,8,2,36.....	10
4,6,9,3.....	18	12,8,3,1-2	35
5,1,4,3.....	19. 139	12,8,3,11.....	152
5,2,3,8.....	20. 85	12,9,3,5.....	15
5,2,5,11.....	19	13,1,2,9.....	139
5,3,1,3.....	19	13,4,1,13.....	32. 141
5,3,5,27.....	19. 69	13,5,1,17.....	141
5,3,5,33.....	19	14,1,2,3.....	139. 141
5,4,3,4.....	19. 139	14,3,1,29.....	130
5,4,4,15.....	138		
5,5,4,2-15	35		
5,5,5,1.....	55. 77. 104		
5,5,5,2-5	77	1,2,1,i	46
5,5,5,6.....	77. 81	1,2,12,i	146
5,5,5,7-8	77	1,4,1,b.....	129
6,2,2,19.....	32	1,4,1,c.....	153
6,3,1,29.....	148	1,6,12,o.....	64
6,3,1,39.....	139	1,6,12,p	46. 66
6,3,3,10.....	148	1,7,7,b	140
6,4,2,3.....	32	2,1,3,4-5	136
6,5,2,10.....	51	2,1,4,5.....	44. 80. 103
7,2,4,17.....	14	2,1,4,6-7	80. 103
7,4,1,13.....	87	2,3,2,6-7	35
8,5,3,8.....	18	2,4,12,1.....	38
8,6,3,6.....	16	2,4,12,2.....	38. 50. 54. 77
9,1,2,2.....	155	2,4,12,3-5	77. 111

Taittiriya Samhita.

	Side		Std
2,4,12,6.....	54. 78. 106	2,23,7	138
2,4,12,7.....	54. 55. 78. 104	2,31	23. 26
2,5,1,1-5.....	35	2,36	27
2,5,2,1.....	38	3,6,1	139
2,5,2,2.....	38. 50. 55. 73	3,15	86
2,5,2,3.....	55. 73	3,16	86
2,5,2,4-5.....	73. 117	3,20	71
2,5,3	90	3,21	83
3,1,8,2-3	160	4,1	135
3,2,9,1.4.7.....	141	4,2	76
3,3,7,3.....	121	4,22	83. 99
5,2,6,2.....	140	6,4	28
5,4,5,3-4.....	44. 80	7,28	87
6,1,1,5	46. 103	8,12	19
6,1,1,7	120		
6,1,3,4-5	140		
6,1,11,4.....	144		
6,2,2,4.....	123	3,6	55. 72
6,2,4,2.....	50	15,1	130
6,2,7,4-5.....	146	15,2	55. 72. 107
6,3,7,5.....	123	15,3	104. 130. 158
6,4,2,3.....	120	22,7	130
6,4,4,1.....	129	23,2	71. 81
6,4,4,2.....	153	29,2	130
6,4,4,4.....	122	30,1	133
6,4,7,1-2	118. 160		
6,4,8,1-2	116		
6,5,1,1-2	78		
6,5,5,1.....	131	1,2,3,3	99
6,5,5,2.....	87	1,3,1,2	123
6,5,5,3.....	83	1,4,1,1	23
6,5,6,5.....	148	1,4,4,10	140
6,5,9,1.....	46. 103	1,4,7,6	47
6,5,11,3-4	35	1,5,6,1	26
6,6,7,1.....	122	1,6,3,8	24
6,6,9,2.....	122	1,6,7,4	87
7,4,2,1.....	17	1,6,7,5	29
		1,6,8,6	13
Aitareya Brāhmaṇa.		1,7,6,8	139
1,4.....	17	1,7,10,5	139
1,7.....	16	2,1,3,4	26
1,24,1	21	2,1,5,11	140
1,26,1	138	2,2,3,3	23. 61
2,1,5	138	2,2,3,4	61
2,11	25	2,2,7,2	23. 61
		2,2,8,1	123

	Side		Side
2,2,10,1.....	61	12,13,23	82
2,4,1,3.....	63	13,4,1	46
2,7,3,2.....	74	13,5,1	133
3,1,2,1-2	15	13,5,22	44. 81
3,2,4,2.....	138. 154	13,6,8-10.....	92
3,2,5,1.....	120	13,9,2	131
3,2,5,4.....	153	14,4,5	82
3,2,9,2.....	47	14,11,28	92
3,2,9,10.....	139	15,11,9	87
3,2,10,1.....	139	16,1,12	125
3,3,6,1.....	153	16,2,5	140
3,3,7,7.....	16. 30	16,13,6	10
3,8,15,1.....	138	17,5,1	37. 93
3,9,5,5.....	10	18,5,2	86
		18,9,6	102
		18,11,1	86
Pañcavim̄ça Brāhmaṇa.		19,4,7	92
6,5,1	104	20,15,6	79
7,7,9-11.....	141	22,14,2	92
8,6,5.....	24	25,14,4	130
9,5,7	48. 119		
9,7,5	20	Atharva Veda.	
9,7,8	20	7,26,2.84,3	64
10,5,15	16	7,76,6	130
11,10,2	133	8,4,4.5,17.19.22	149
11,11,12	82	8,4,17	146
12,5,21	88		
12,6,6	82	Bṛhaddevatā.	
12,6,8-9.....	93	4,5	137
12,13,4-6.....	82	6,121-123	79
12,13,14	140		

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER

BIND XXII (KR. 12.00):

Kr. Ø.

GRØNBECH, VILH.: Friedrich Schlegel i Aarene 1791—1808. 1935. 12.00

BIND XXIII (KR. 34.85):

- | | |
|--|-------|
| 1. JØRGENSEN, HANS: A Dictionary of the Classical Newārī. 1936. | 9.50 |
| 2. HAMMERICH, L. L.: Personaledungen und Verbalsystem im
Eskimoischen. 1936 | 10.35 |
| 3. VOLTEN, A.: Studien zum Weisheitsbuch des Anii. 1938 | 15.00 |

BIND XXIV (KR. 24.50):

- | | |
|--|-------|
| 1. JØRGENSEN, PETER: Nordfriesische Beiträge aus dem Nachlass
Hermann Möllers. 1938 | 7.50 |
| 2. Batīsaputrikākathā. The Tales of the thirty-two Statuettes.
A Newārī Recension of the Simhāsanadvātrimśatikā. Edited
and translated with explanatory Notes by HANS JØRGENSEN.
1939 | 17.00 |

BIND XXV (KR. 22.00):

- | | |
|--|-------|
| 1. OHRT, F.: Die ältesten Segen über Christi Taufe und Christi
Tod in religionsgeschichtlichem Lichte. 1938 | 12.50 |
| 2. PEDERSEN, HOLGER: Hittitisch und die anderen indoeuropäi-
schen Sprachen. 1938 | 9.50 |

BIND XXVI (KR. 27.00):

- | | |
|--|------|
| 1. RÆDER, HANS: Platons Epinomis. 1938 | 2.75 |
| 2. NEUGEBAUER, O.: Über eine Methode zur Distanzbestimmung
Alexandria-Rom bei Heron. 1938 | 3.00 |
| 3. HAMMERICH, L. L.: The Beginning of the Strife between Richard
FitzRalph and the Mendicants. With an Edition of his Auto-
biographical Prayer and his Proposition <i>Unusquisque</i> . 1938. | 4.50 |
| 4. HAMMERICH, L. L.: Der Text des „Ackermanns aus Böhmen“.
1938 | 2.25 |
| 5. IVERSEN, ERIK: Papyrus Carlsberg No. VIII. With some Re-
marks on the Egyptian Origin of some popular Birth Pro-
gnoses. 1939 | 3.00 |
| 6. HATT, GUDMUND: The Ownership of Cultivated Land. 1939.... | 1.50 |
| 7. NEUGEBAUER, O.: Über eine Methode zur Distanzbestimmung
Alexandria-Rom bei Heron. II. 1939 | 0.50 |
| 8. SARAUW, CHR.: Über Akzent und Silbenbildung in den älteren
semitischen Sprachen. 1939 | 7.50 |
| 9. RÆDER, HANS: Platon und die Sophisten. 1939 | 2.00 |

BIND XXVII (KR. 33.00):

Kr. Ø.

- | | |
|--|-------|
| 1. CHRISTENSEN, ARTHUR: <i>Essai sur la démonologie iranienne</i> . 1941 | 6.00 |
| 2. WULFF, K: <i>Über das Verhältnis des Malayo-Polynesischen zum Indochnesischen</i> . 1942..... | 12.00 |
| 3. JØRGENSEN, HANS: <i>A Grammar of the Classical Newārī</i> . 1941.. | 7.50 |
| 4. JESPERSEN, OTTO: <i>Efficiency in Linguistic Change</i> . 1941 | 4.50 |
| 5. IVERSEN, ERIK: <i>Two Inscriptions concerning Private Donations to Temples</i> . 1941..... | 3.00 |

BIND XXVIII (KR. 38.00):

- | | |
|---|-------|
| 1. PEDERSEN, HOLGER: <i>Tocharisch vom Gesichtspunkt der indo-europäischen Sprachvergleichung</i> . 1941 | 17.00 |
| 2. HENDRIKSEN, HANS: <i>Untersuchungen über die Bedeutung des Hethitischen für die Laryngaltheorie</i> . 1941 | 6.00 |
| 3. ERICHSEN, W.: <i>Demotische Orakelfragen</i> . 1942..... | 3.00 |
| 4. WULFF, K.: <i>Acht Kapitel des Tao-tê-king</i> . Herausgegeben von Victor Dantzer. 1942 | 12.00 |

BIND XXIX (KR. 34.50):

- | | |
|--|-------|
| 1. HAMMERICH, L. L.: <i>Clamor. Eine rechtsgeschichtliche Studie</i> . 1941 | 12.00 |
| 2. SANDER-HANSEN, C. E.: <i>Der Begriff des Todes bei den Ägyptern</i> . 1942..... | 2.50 |
| 3. BIRKET-SMITH, KAJ: <i>The Origin of Maize Cultivation</i> . 1943 | 4.50 |
| 4. CHRISTENSEN, ARTHUR: <i>Le premier chapitre du Vendidad et l'histoire primitive des tribus iraniennes</i> . 1943..... | 6.50 |
| 5. HANSEN, AAGE: <i>Stødet i Dansk</i> . 1943 | 9.00 |

BIND XXX (under Pressen):

- | | |
|--|-------|
| 1. WESTRUP, C.W.: <i>Recherches sur les formes antiques de mariage dans l'ancien droit romain</i> . 1943 | 6.00 |
| 2. PEDERSEN, HOLGER: <i>Zur Tocharischen Sprachgeschichte</i> . 1944 | 3.00 |
| 3. BUSCHARDT, LEO: <i>Vṛṭra. Det rituelle Dæmondrab i den vediske Somakult</i> . 1945 | 10.00 |
-

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSE, BIND XXX, NR. 4

LYKISCH UND HITTITISCH

VON

HOLGER PEDERSEN



KØBENHAVN
I KOMMISSION HOS EJNAR MUNKSGAARD
1945

3-7

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Publikationer i 8^{vo}:

Oversigt over Selskabets Virksomhed,
Historisk-filologiske Meddelelser,
Arkæologisk-kunsthistoriske Meddelelser,
Filosofiske Meddelelser,
Matematisk-fysiske Meddelelser,
Biologiske Meddelelser.

Selskabet udgiver desuden efter Behov i 4^{to} Skrifter med samme
Underinddeling som i Meddelelser.

Selskabets Adresse: Dantes Plads 35, København V.

Selskabets Kommissionær: *Ejnar Munksgaard*, Nørregade 6,
København K.

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER, BIND XXX, NR. 4

LYKISCH UND HITTITISCH

VON

HOLGER PEDERSEN



KØBENHAVN
I KOMMISSION HOS EJNAR MUNKSGAARD
1945

Printed in Denmark.
Bianco Lunos Bogtrykkeri A/S

§ 1. Die Sprachverhältnisse Kleinasiens im Altertum haben für die indoeuropäische Sprachgeschichte ein sehr grosses Interesse, und es ist als ein besonderer Glücksfall zu bezeichnen, dass wir uns heute bei der Beurteilung derselben auf ein Material stützen können, das wenigstens im Vergleich mit dem, was uns um die Jahrhundertwende zu Gebote stand, als einigermassen reichlich gelten muss. Allerdings stammen die uns zugänglichen Sprachdenkmäler aus sehr verschiedenen Perioden. Im Osten gehen sie aufs zweite Jahrtausend v. Chr. zurück und sind auf dem Boden der von Babylon ausgehenden Kulturströmungen entstanden. Im Westen sind sie rund um ein Jahrtausend jünger und gehören dem griechischen Kulturreis. Sprachwissenschaftlich sehr wenig ausgiebig sind bis jetzt die Denkmäler in »hittitischer« Hieroglyphenschrift und erst recht die nicht-griechischen Sprachreste der Nachbarinseln Cypern und Kreta.

§ 2. Eins steht vor allem fest: die hittitische Keilschriftsprache von Boghazköi ist eine indoeuropäische Sprache, die nicht den geographisch nächsten Sprachzweigen (dem Arischen und dem Griechischen), sondern vielmehr dem fernen Italischen und Keltischen am ähnlichssten ist¹. Gegen Osten war das Hittitische durch eine Barriere von nicht-indoeuropäischen Sprachen begrenzt, von denen das unmittelbar benachbarte Churrische möglicherweise mit der entfernteren in der Gegend vom Van-See gesprochenen Urartäischen verwandt war. Und eine im Gegensatz zu diesen

¹ In denselben Kreis wie das Italische, Keltische und Hittitische gehört auch das Tocharische, wie ich Groupement S. 52 und S. 49 § 32 ausgesprochen habe. Dagegen habe ich niemals eine speziell enge Verwandtschaft zwischen dem Tocharischen und dem Hittitischen angenommen. Mein Standpunkt in Toch. 257 ist von dem in Groupement nicht verschieden. Wenn VAN WINEKENS, Morphologie comparée du tokharien, Louvain 1944 S. X Fussnote 11 angibt, ich hätte meinen Standpunkt von Groupement in meiner Hauptarbeit über das Tocharische aufgegeben, so ist das ein arger Irrtum, der offenbar mit der eigentümlichen Arbeitsweise dieses Herrn zusammenhängt.

beiden Sprachen uns noch fast ganz undurchdringliche gleichfalls nicht-indoeuropäische Sprache, das Chattische, war in bedrohlicher Nähe der eigensten Sitze des Boghazköi-Volkes zuhause. Dass aber das Hittitische nicht einsam inmitten einer fremden Sprachenwelt dastand, geht schon aus den Boghazköi-Texten hervor, worin neben dem Hittitischen zwei Sprachen auftreten, die sich als verwandt herausstellen.

§ 3. Die Verwandtschaft des Luwischen mit dem Hittitischen ist längst anerkannt, und zwar muss sie als eng bezeichnet werden, aber allerdings so, dass man von verschiedenen Sprachen, keineswegs von Dialekten spricht. Neuerdings hat ferner HEINRICH OTTEN ZA N. F. 14. 119—145 die in den hittitischen Texten vorkommenden recht spärlichen palaischen Sprüche untersucht und ist in überzeugender Weise zu dem Ergebnis gekommen, dass auch das Palaische mit der Boghazköi-Sprache verwandt gewesen sein muss. Zu diesen beiden verwandten Sprachen gesellt sich offenbar als dritte die Sprache der hittitischen Hieroglyphen, die, so unvollständig auch die Entzifferung noch ist, immerhin so viel gesicherte Übereinstimmungen mit dem Boghazköi-Hittitischen aufweist, dass an der Zusammengehörigkeit nicht zu zweifeln ist; dass sie aber weder mit der Boghazköi-Sprache noch mit dem Luwischen identisch ist, scheint einzuleuchten; vollkommen sicher wäre es, wenn das relative und fragende Pronomen *ja-s* lautet, wie MERIGGI und HROZNÝ annehmen. Es gab also schon im zweiten vorchristlichen Jahrtausend eine mehrfach verzweigte kleinasiatische Abteilung des indoeuropäischen Sprachstammes.

§ 4. Wenden wir uns zur Zeit des griechischen Einflusses, so sind die Hauptsprachen des westlichen Kleinasiens das Lykische, Lydische und Phrygische. Die Entzifferung ist beim Lykischen am weitesten vorgeschriften, über die sprachliche Zugehörigkeit hat man sich aber am frühesten beim Phrygischen geeinigt. Auf Grund der klaren Schlussformel der neuphrygischen Grabschriften musste diese Sprache als indoeuropäisch anerkannt werden. Dass wir von den altphrygischen Inschriften verzweifelt wenig verstehen, bildet keinen Einwand dagegen; es ist töricht anzunehmen, ein Text in indoeuropäischer Sprache müsse schon allein durch Sprachvergleichung uns verständlich sein; entfernte Sprachvergleichung ist für die Entzifferung in Wirklichkeit so gut wie nutzlos. Aber auch die beiden anderen westkleinasiati-

schen Sprachen werden als indoeuropäisch anzuerkennen sein; einleuchtend ist dies beim Lykischen, dessen Grammatik unverkennbar das indoeuropäische Gepräge trägt.

§ 5. Es entsteht also die Frage, in welchem Verhältnis diese indoeuropäischen Sprachen Westkleinasiens zum Hittitischen stehen. Es war nun eine Zeit lang die herrschende Ansicht, dass das Phrygische mit dem Armenischen besonders eng verwandt sei. Wenn das richtig wäre, müsste das Phrygische ganz ohne Beziehungen zum Hittitischen sein. Denn das Armenische, das nach dem Fall des urartäischen Reiches sich im Van-See-Gebiet einnistete, ist so ziemlich der Antipode des Hittitischen. Es steht denjenigen Sprachzweigen am nächsten, denen das Hittitische am fernsten steht, und umgekehrt. Als *satəm*-Sprache ist das Armenische mit dem Arischen verbunden, und andererseits hat es ganz besondere Beziehungen zum Griechischen, wie seit meinem Artikel in Ebert's Reallexikon der Vorgeschichte I 219—226 allgemein anerkannt wird (vgl. z. B. MEILLET, BSL 26, *comptes-rendus* S. 40, *Esquisse*² S. 142, DEETERS, IF 56. 297).

§ 6. Die Vorstellung von der Zusammenghörigkeit des Phrygischen und des Armenischen hatte sich sehr festgesetzt, und wir sind wohl alle mehr oder weniger darin verstrickt gewesen. KRETSCHMER behandelte in seiner »Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache« (1896) Phrygisch und Armenisch fast als Dialekte einer Sprache, und BRUGMANN, *Grundriss*² I 2 (1897), meint, dass das Phrygische »enge Beziehungen zum Armenischen zeigt«. Hier ist nun wenigstens das Wort »zeigt« unglücklich gewählt. Die Vorstellung von der engen Verwandtschaft des Phrygischen mit dem Armenischen beruhte keineswegs auf dem, was die Sprache zeigt, sondern einzig und allein auf Herodot und Eudoxos.

§ 7. Ich habe schon 1898 in *Nordisk tidsskrift for filologi*, 3. række, VII 70 f. darauf aufmerksam gemacht, dass nichts von dem, was wir aus dem Neuphrygischen lernen, mit dem Armenischen stimmt; nur den Vergleich des phrygischen demonstrativen Pronomens (Dat. Sing. *σειουντ* u. s. w.) mit dem arm. *s*-Pronomen (dessen *s* aus ieur. *k* entstanden ist), liess ich damals noch gelten. Er ist aber offenbar falsch. Wie ich Tocharisch S. 258 f. gezeigt habe, beruht das phrygische Demonstrativum nicht auf dem ieur. Stamm **ki-*, sondern auf dem Stamm **so-*. Damit kommt die

einige scheinbare Übereinstimmung mit dem Armenischen in Wegfall. Alles, was wir sonst vom Phrygischen wissen, weist in der Richtung gegen das Italische und Keltische und, wie ich Hitt. S. 191 f. (1938) hervorgehoben habe, gegen das Hittitische. Und in derselben Richtung weist auch das *so-Pronomen. Die Übereinstimmung des Phrygischen mit dem Hittitischen hat auch FRIEDRICH in seinem sehr gehaltvollen und lehrreichen Artikel Phrygia (Sprache, Geschichte) (Pauly-Wissowa-Kroll XX) S. 879 betont. Mir ist diese Arbeit im Oktober 1941 zugegangen. Die einleitenden Worte Friedrich's »Bisher noch nicht hervorgehoben sind die Übereinstimmungen des Phrygischen mit dem Hethitischen« waren im Jahre 1941 nicht zutreffend; die Hauptsache für mich ist aber die erfreuliche Tatsache, dass Friedrich die Beziehungen des Phrygischen zum Hittitischen ebenso wie ich erkannt hat.

§ 8. Ein Gegensatz zwischen dem Phrygischen (in Zusammenkettung mit dem Armenischen) einerseits und der Hauptmasse der kleinasiatischen Sprachen andererseits lässt sich heute nicht mehr konstruieren. KRETSCHMER hatte in seiner »Einleitung« (1896) einen solchen Gegensatz angenommen, und seine Ausführungen wirkten lange Zeit nach. Aber die Armenier, woher sie auch gekommen sein mögen, gehören ebenso wenig wie die Griechen zur alteingesessenen Bevölkerung Kleinasiens; daraus erklärt sich denn auch der Misserfolg, der immer die Heranziehung des Armenischen in kleinasiatischen Sprachfragen begleitete. Und innerhalb der wirklich kleinasiatischen Welt hat das Phrygische keine Sonderstellung; es ist vor allem keine *satəm*-Sprache. An seiner Zugehörigkeit zur *satəm*-Gruppe, die bei der Verknüpfung mit dem Armenischen notwendigerweise vorausgesetzt werden musste, hat man längst gezweifelt; ich verweise auf die Ausführungen von EDUARD HERMANN, KZ 50. 302 ff. (1922). Und nach Beseitigung des verführerischsten Beispiels durch den Nachweis des wirklichen Ursprungs des phrygischen Demonstrativpronomens wird man in den übrigbleibenden Beispielen von Zischlauten an Stelle alter *k*-Laute (ξετα u. s. w.) die Wirkung einer einzelsprachlichen Palatalisierung erkennen müssen; nur so wird man dem gesamten Material gerecht.

§ 9. Nach der Art der Übereinstimmungen des Phrygischen mit dem Hittitischen ist es klar, dass es sich nur um eine geneti-

sche Verwandtschaft handeln kann, nicht etwa um eine auf nachbarlichen Berührungen beruhende Ähnlichkeit wie z. B. zwischen den heutigen Balkansprachen verschiedener Abstammung. Wenn nun auch das Phrygische dem Hittitischen sehr viel ferner gestanden hat als etwa das Paläische, Luwische und die Hieroglyphensprache, sieht es trotzdem sehr danach aus, dass sämtliche indoeuropäische Sprachen des alten Kleinasien einen Sprachzweig unseres Sprachstamms ausmachen. Vielleicht werden wir derinst ausgiebigeres Material besitzen, um die innere Gliederung dieses Sprachzweiges, das Lydische und Lykische einbegriffen, genauer bestimmen zu können. Eins scheint mir aber schon jetzt beweisbar zu sein: das Lykische steht dem Hittitischen ganz besonders nahe. Für diese Sprache habe ich schon in meinem Buche *Sprogvidenskaben* S. 194 (1924) und ausführlicher in der Zeitschrift *Litteris* V 157 (1928) die enge Verwandtschaft mit dem Hittitischen betont. Es lohnt aber gewiss der Mühe, auf diese Frage zurückzukommen.

§ 10. Es ist in diesem Zusammenhang als ein glücklicher Umstand zu bezeichnen, dass das bisherige Studium des Lykischen und das Studium des Hittitischen in verschiedene Perioden fallen. Das entscheidende Studium des Lykischen hat in den letzten Jahren des neunzehnten Jahrhunderts (1897—1899) stattgefunden, also zu einer Zeit, wo absolut keine Gefahr bestand, dass die Ergebnisse der Forscher vom Hittitischen beeinflusst werden könnten, von dem man damals kaum eine Ahnung hatte¹. Und umgekehrt, als vom Jahre 1915 an das Studium des Hittitischen in Fluss zu kommen begann, handelte es sich natürlich zunächst um die Deutung der Texte, wofür glücklicherweise bessere Mittel zur Verfügung standen als das immer missliche Fahnden nach Anklängen in möglicherweise verwandten Sprachen. Auch war das damals sehr im Hintergrund stehende Lykische wohl weder von dem Entzifferer HROZNY noch von den ersten deutschen

¹ Auch die hinterlassenen Aufzeichnungen VILH. THOMSEN's, die im Folgenden des öfteren zitiert werden, gehören derselben frühen Zeit (etwa bis 1903). Es handelt sich meist um unzusammenhängende Arbeitsnotizen, bisweilen um ganz flüchtig hingeworfene Gedanken, die Vilh. Thomsen eventuell später prüfen wollte; nur ein paar längere Erörterungen finden sich; wie aber Vilh. Th., der mir die eventuelle Bearbeitung dieses Nachlasses anvertraut hat, selbst hervorhebt, ist nichts im druckfertigen Stande.

Hittitologen speziell betrieben worden. So sind die Ergebnisse auf jedem der beiden Gebiete ohne Seitenblicke auf das andere gewonnen. Wenn sie übereinstimmen, ist die Übereinstimmung unverdächtig.

§ 11. In Nordisk tidsskrift for filologi, 3. række, VII 68—103 (1898) habe ich eine Übersicht über den damaligen Stand der lykischen Frage gegeben (»un très bon aperçu« VILH. THOMSEN, Études lyciennes S. 2). Die darin enthaltene Bestimmung der Lautwerte der lykischen Zeichen ist natürlich ganz ohne Rücksicht auf die uns hier interessierende Frage gewonnen. Sie dürfte aber zugleich in allen wesentlichen Punkten endgültig sein, beruhend auf der gesamten vorausgegangenen Forschung.

§ 12. Es hatte sich auch damals eine ziemliche Einigung in Bezug auf die Transskription eingestellt. Dies geht allerdings nicht aus der Tabelle hervor, die KALINKA im lykischen Corpus (Tituli Lyciae, 1901) S. 6—7 gegeben hat. Dies schon wegen der unzweckmässigen Aufstellung (die bei Thurneysen und Bugge auf Imbert verweist; sie hätten mit gewissen Ausnahmen die Schreibung Imberts angenommen; aber welche von den in der Imbert-Rubrik angegebenen variierten Schreibungen?); Torp hat keine Rubrik erhalten; Platz dafür wäre leicht zu gewinnen gewesen, da Bugge, Torp, Vilh. Thomsen und ich faktisch dieselbe Schreibung anwendeten. Dazu kommen noch positive Fehler; wo Bugge *b* und *v* schreibt, wird in der Tabelle in seiner Rubrik *v* und *w* angegeben u. s. w. Will man sich über die Schreibung Thurneysen's unterrichten, muss man seinen eigenen Aufsatz »Zur umschreibung des Lykischen« (KZ XXXV 221—226, 1897) einsehen; man wird dann erfahren, dass die einzige wesentliche Abweichung von der in Skandinavien sich festsetzenden Transkription darin bestand, dass er statt *h* den Spiritus lenis schreiben wollte. Vielleicht darf ich hinzufügen, dass Thurneysen nach dem Empfang meines Aufsatzes aus Nordisk tidsskrift for filologi mir am 2/11/1898 schrieb: »In der Bestimmung der Consonanten stimme ich Ihnen völlig bei. Ob + wirklich *h* oder ein daraus entwickelter Laut ist, was mir noch wahrscheinlicher scheint, ist eine so irrelevante Frage, dass auch ich künftig wieder *h* umschreiben werde.«

§ 13. Auf gewisse spätere »phonetisch« sein wollende Konstruktionen, die bei sachverständigen Lesern nur Kopfschütteln hervorrufen können, und die sich in einer abstrusen Transskrip-

tion Ausdruck gegeben haben, gehe ich hier nicht ein. Wohl aber sind einige Worte über die von KALINKA in den Tituli Lyiae eingeführte Schreibung nicht überflüssig. Kalinka hat sich nämlich nicht bei dem faktisch vorliegenden consensus beruhigt (der ihm übrigens nach seiner Tabelle zu urteilen wohl nicht klar gewesen ist). Vielmehr hat er auf seine eigene Autorität hin eine neue Transskription festsetzen wollen; und zwar hat ihm offenbar eine phonetische Umschreibung, eine Umschreibung nach dem Lautwert der Zeichen vorgeschwobt. Das war aber eine unglückliche Idee. Es sollte doch auf der Hand liegen, dass für das Lykische nur eine alphabetgetreue Umschreibung die richtige ist. Einige Ausnahmen müssen allerdings wegen der neuen Zeichen gemacht werden; auch wird man die schon längst eingebürgerte Transskription von E und O durch *i* und *u* nach der ganz unzweifelhaften Aussprache festzuhalten haben. Eine Berechtigung aber, das griechische Khi durch *k*, das griechische Kappa durch *c* zu transskribieren kann es nicht geben.

§ 14. Das zweimalige *σ* dem lykischen Kappa gegenüber in der griechischen Namensform *Tιοενσεμβραν* (Inscription Nr. 25) beweist doch allerhöchstens, dass das lykische Kappa in ganz bestimmten Fällen eine modifizierte Aussprache gehabt hat; den allgemeinen Lautwert wird man nach der sonstigen griechischen Wiedergabe (durch *z*) zu bestimmen haben. Damit scheint übrigens Kalinka einverstanden zu sein; er sagt S. 4 von dem lykischen Zeichen, dass es »vario modo pronuntiata esse videtur«; die Konklusion »quam ob rem littera c eam commode redi puto« ist aber sehr merkwürdig¹. Allerdings wird das lateinische *c* im Romanischen vario modo ausgesprochen; dasselbe Schicksal hat aber doch auch anderswo (z. B. im Schwedischen und im Neugriechischen, vgl. THUMB, Handbuch § 17) ein altes *k* getroffen. Die variierende Aussprache (falls sie stattgefunden hat) kann also nicht die sonderbare Transskription Kalinka's begründen². Wenn aber Kalinka nur diese Willkürlichkeit begangen hätte, wäre die Sache nicht so schlimm gewesen; man hätte dann ruhig die

¹ Nach der Tabelle bei Kalinka könnte es das Aussehen haben, als ob ich so transkribiert hätte, was natürlich nicht der Fall ist.

² Das *Θ* im Genitiv *Θρύψιος* dem lykischen Kappa gegenüber in der Inschrift Nr. 25 steht wohl auf einem anderen Brett und wird, bis wir eines Besseren belehrt werden, mit dem *tr>kr* u.s.w. in anderen Sprachen zu vergleichen sein.

c-Schreibung ihm allein überlassen können und ungestört davon die frühere einhellige Transskription *k* festhalten können. Aber unglücklicherweise hat Kalinka nun weiter das lykische Khi durch *k* transskribiert, was ganz und gar unbegründet ist. Dass das lykische Khi griechisch mit *z* wiedergegeben wird, beweist zwar, dass es keine Aspirata bezeichnete; daraus folgt aber nicht, dass der Laut eine Tenuis wäre; vielmehr ist das durch die Verwendung des lykischen Kappa ausgeschlossen. Das lykische Khi hatte also spirantische Aussprache. Alphabetgetreu können wir es in der Umschreibung nur eben durch ein Khi-Zeichen, also durch das uns geläufige *χ*, wiedergeben.

§ 15. Die Einführung der Schreibungen *c* und *k* statt *k* und *χ* in die Ausgabe der Inschriften war ganz ungebührend. Kalinka hätte doch bedenken müssen, dass die neue Ausgabe die Hauptquelle werden musste, aus der künftighin die Erforscher des Lykischen ihr Material schöpfen würden, und dass er also die unbedingte Pflicht hatte, dies Material in einer brauchbaren Form zu bieten. Und da er doch seine eigene Begrenzung kennen musste, so hätte er sich bei einem sprachwissenschaftlich und phonetisch gebildeten Kenner des Lykischen (Vilh. Thomsen oder Thurneyesen) Rats erholen sollen und nicht den eigenen dilettantischen Einfällen freien Lauf lassen. Er hat diese Pflicht nicht verstanden.

§ 16. So entsteht die Frage, wie sich die Forscher jetzt der TL-Schreibung gegenüber verhalten sollen. Es ist leider zu erwarten, dass einige jüngere Forscher sie unbesehen mit Haut und Haar übernehmen werden. So hat denn auch MERIGGI getan, und denselben Weg schlägt FRIEDRICH, Kleinasiatische Sprachdenkmäler S. 52—90, ein, obgleich hier, wo sämtliche Inschriften abgedruckt werden, eine Gelegenheit sich geboten hätte, die schlimmsten Fehlgriffe Kalinka's wieder gut zu machen. Es wird vielleicht sogar Leute geben, die es Einem zur Pflicht machen möchten, sich dem »autoritativen« Werk unbedingt unterzuordnen. Davon kann aber keine Rede sein. Selbst BRUGMANN, der IF 7. 167—177 in der strikten Unterordnung unter eine autoritative Schreibméthode ein Mittel zur Herbeiführung besserer Zustände auf dem Gebiet der Transskription sah, hebt S. 168 sehr stark hervor, dass Abweichungen »nicht nur statthaft, sondern notwendig« sind, »wenn es sich um die Richtigkeit der Dar-

stellung handelt«. Nach Brugmann wäre es also die Pflicht derjenigen Forscher, welche die Aussprache *k* für das lykische Khi nicht anerkennen, die Umschreibung durch *k* zu vermeiden. Und diese Pflicht besteht in der Tat. Man könnte nun aber den Mittelweg einschlagen, dass man zwar das lykische Khi durch *χ* umschreibe, beim lykischen Kappa aber es bei der TL-Schreibung bewenden liesse um die Anfänger und Fernerstehenden nicht zu verwirren. Dieser Mittelweg wäre immerhin erträglich; empfehlenswert ist er aber nicht, da eine alphabetwidrige Transskription notwendigerweise die Vorstellung von einer besonderen Aussprache erwecken wird, um so mehr weil die sonstige Verwendung von *c* in der Transskription indoeuropäischer Sprachen eine ganz andere ist. Auch würde das Einschlagen dieses Mittelweges den angehenden Forschern nichts nützen; denn wenn sie es ernst mit ihren Studien nehmen wollen, müssen sie so wie so u. a. die Arbeit Vilh. Thomsen's zur Hand haben und so mit seiner Transskription vertraut sein. Nur diejenigen Gelehrten, die das Lykische ohne Kenntnis der Sprache nach Aufsätzen, die ihnen zufällig bekannt geworden sind, zitieren, kann das Richtige stören; mit ihnen, so zahlreich sie auch sein mögen, sollte man aber kein Mitleid haben. Die zu empfehlende Transskription bleibt also die von Bugge, Torp und Vilh. Thomsen verwendete: **das lykische Kappa und Khi sind durch *k* und *χ* zu transskribieren.** Nicht auf die Fortsetzer der wissenschaftlichen Tradition, sondern auf den unberufenen Neuerer Kalinka fällt die Verantwortung für die heutigen Misslichkeiten.

§ 17. Nur eine der von Kalinka eingeführten Änderungen der Umschreibung kann als eine Verbesserung gelten: *j* ist in der Tat eine bessere Wiedergabe des Iota als das von Bugge, Torp und Vilh. Thomsen tolerierte *y*. Man wird auch das *w* statt des früheren *v* als Wiedergabe des Vau gutheissen können, da es wohl sicher der Aussprache entspricht. Irrelevant sind *ā*, *ē* statt *ā*, *ē*, wenn auch die Bezeichnung der Nasalität durch den Cirkumflex nicht nachahmenswert ist.

§ 18. Was die sonstigen nicht-griechischen Zeichen betrifft, möchte ich im Allgemeinen bemerken, dass die Wiedergabe gerade durch griechische Buchstaben mir wenig glücklich zu sein scheint. Vorzuziehen sind jedenfalls lateinische irgendwie modifizierte Buchstaben (etwa Majuskeltypen kleinerer Grösse, die

die Minuskeln nicht überragen; die an sich wenig glücklichen Umschreibungen \tilde{m} und \tilde{n} sind jedoch wegen der Tradition beizubehalten). Eins von den nicht-griechischen Zeichen, die man mit griechischen Buchstaben hat umschreiben wollen, ist das rhombenähnliche Zeichen \diamond , das Kalinka auf dem Platz des Koppa in der alphabetischen Reihenfolge anbringt und durch χ transskribiert. Es handelt sich aber nicht um einen *k*-Laut, sondern um ein almodisches Zeichen für die Silbe *he*, wie aus der Inschrift TL 69 klar hervorgeht; man kann also etwa *he* transskribieren. Die Schreibung *-hhe* in den Genitiven in TL 54 und 149 ist eine Kontamination von zwei Schreibweisen (der älteren und der neueren). 69 lautet also *ipresidahe armpahe tideimi tuburehe*, und in 54 haben wir zu lesen *murqzahhe tideimi* u.s.w.; eine andere Kontamination der beiden Schreibweisen findet man in 128, wo *tihee* statt des gewöhnlichen *tihe* steht (nach den Gepflogenheiten der Keilschrifttransskription könnte man hier auch *tihe^e* umschreiben). Es ist dies wohl bis jetzt die einzige Spur einer vorgriechischen syllabischen Schrift in Lykien; überraschen kann eine solche Spur aber nicht, da wir doch aus der Nachbarlandschaft Karien auf Ähnliches längst vorbereitet sind; das lykische *he* könnte eventuell geradezu mit dem karischen *he* identisch sein. An der Lesung *he* darf man sich durch TL 106.1 nicht irre machen lassen, wo ein Name *sbi:◊:aza* auftritt. Zwar ersieht man nicht leicht, was *-he-* in einem Namen zu schaffen hat, der offenbar mit dem *sbikaza Σπιγασα* von TL 70.2 identisch ist. Aber die Interpunktionsvor- und -nach dem Zeichen beweist doch wohl, dass es sich um ein Silbenzeichen handelt. Zwar kommt Interpunktionsvor- und -nach dem Innern eines Wortes nicht ganz selten vor: *ebq:ñnq* 19.1, *sse:weh* 34.2, *tik:e* 89.3, *a:de* 65.6, *q:kepi* 111.5, *set:uhe* 48.3 (wir hätten hier eher eine Interpunktionsvor dem *t* erwartet; *se* ist ‘und’); vgl. Torp II 37. Es ist, nebenbei bemerkt, sehr zu bedauern, dass Kalinka die Interpunktionsin der Umschrift der Inschriften weggelassen hat und es so, viel mehr als die Lapidarii Lycii (Kalinka S. 5), an der nötigen Sorgfalt und Akribie hat fehlen lassen. Es gibt aber keinen mit *sbi:◊:aza* analogen Fall; wir werden hier wie im venetischen Punktiersystem (E. VETTER Glotta 24.114 ff., 27.157 ff.) die Nachwirkung eines silbischen Schriftsystems zu erkennen haben.

§ 19. Altmodisch ist wohl auch das von Torp, Bugge und Vilh. Thomsen mit τ wiedergegebene Zeichen, das im Anlaut gewisser Wörter (z. B. in *terñ*, Akkusativ, etwa ‘Heeresschar’) gelegentlich statt des häufigeren Tau auftritt. Es ist zweifellos wie schon IMBERT MSL 10.34 gesehen hat, dasselbe Zeichen, das in einigen ionischen Inschriften aus Kleinasiens (z. B. aus Halikarnassos) den Laut bezeichnet, der sonst in variierender Weise $\sigma\sigma$, $\tau\tau$ u. s. w. geschrieben wird (s. BUCK, Greek Dialects § 4.4). Dieser Laut war eine (lange) Affrikata (vgl. meine Ausführungen in der Festschrift Wackernagel S. 115) und zwar diejenige Affrikata, die in der deutschen Orthographie *z*, im Slavischen aber *c* (neben den *s*- und *š*-haltigen Affrikaten *č* und *č̄*) geschrieben wird. Das Zeichen werden die Griechen den Kleinasiaten übermittelt haben, bei denen es also einen ähnlichen Laut, etwa *č* oder *č̄* bezeichnet haben wird; /c/ ist ausgeschlossen, da dieser Laut im Lykischen *z* geschrieben wird. Es wird sich um eine ältere, noch nicht in Vergessenheit geratene Orthographie und um eine ältere Aussprache der betreffenden Wörter handeln. Was die Transskription betrifft, so wäre die beste Umschreibung an und für sich etwa *č* oder der grösseren Einfachheit wegen *c* ohne diakritische Marke. Aber diese Transskription ist wegen der Kalinkaschen unglücklichen Neuerungen ausgeschlossen. Wenn auch diese Neuerungen dem Festhalten der alten richtigen Tradition mit Bezug auf Kappa und Khi nicht hinderlich sein dürfen, so liegt die Sache anders, wenn es sich um die Einführung einer neuen Schreibung handelt; hier muss man um keine Verwirrung anzurichten auf den Zeitpunkt warten, wo Kalinkas Schreibungen eine vergessene Kuriosität sein werden. Bis dahin werden wir uns bei der nichtssagenden Umschreibung durch τ beruhigen. Zu drollig ist aber die Kalinka’sche Transskription *τ*; das Tau der Umschreibung soll andeuten, dass das transkribierte Zeichen kein Tau war!

§ 20. Eine erste Frage, ehe man an die Vergleichung des Lykischen mit dem Hittitischen schreitet, ist die, ob im Lykischen ohne Hilfe der entfernteren Sprachvergleichung Spuren stattgefunder Lautentwickelungen sich beobachten lassen. Die Frage

ruft sofort zwei Erscheinungen ins Gedächtnis. Erstens die Alternationen in gewissen Verbalendungen:

pr̄nawa-ti ‘er baut’: *a-di* ‘er tut’

pr̄nawa-za ‘ich baute’: *a-ga* ‘ich tat’.

(Die hier angeführten Präteritalformen sind die nach einem vorhergehenden Objekt erforderlichen; in der deutschen Übersetzung wird also Inversion eintreten: ‘baute ich’, ‘tat ich’). Diese Alternationen beweisen, dass unter Umständen im Inlaut gewisse ursprünglich stimmlose Geräuschlaute stimmhaft geworden sind.

§ 21. Zweitens ist die Vergleichung der beiden in den lykischen Inschriften auftretenden Dialekte eine wertvolle Quelle der Erkenntnis verschiedener Züge stattgefundener Lautentwickelung. Einiges davon wird im Verlauf der folgenden Darstellung erörtert werden. Hier soll zunächst nur an die oft hervorgehobene Tatsache erinnert werden, dass einem lykischen *h* im »Milyischen« vielfach ein *s* entspricht¹: lyk. *Arppazu-h*, *Arppazu-he*, mil. *Arppazu-s*, gr. Αρπάζον; lyk. *ehetehi* 44 b 48, mil. *esetezi* 44 d 12. Es hat also im Lykischen ein Wandel *s > h* stattgefunden, und zwar in verhältnismässig später Zeit, nach der Ansiedelung der Griechen in Kleinasien, da die griechische Form einiger Ortsnamen dem lykischen *h* gegenüber *σσ* bietet: lyk. *telebhi* *Tελμυσσός* lyk. *tuminehi* *Tυμησσός* (über die Doppelung des *σ* s. weiter unten).

§ 22. Die sicheren Entsprechungen zwischen dem Lykischen und dem Milyischen sind nicht zahlreich genug um den Umfang des Lautwandels genau zu bestimmen; *s > h* ist aber ein in den verschiedensten Sprachen vorkommender Übergang, der in der Regel so verläuft, dass *s* überall zu *h* wird, wenn nicht ein kombinatorisches Hindernis vorliegt. So wird es also auch im Lykischen gewesen sein. Trotzdem ist *s* im Lykischen kein seltener Laut. Es ist also eine Aufgabe der Forschung, den Ursprung des lykischen *s* nachzuweisen. Intern lykische Evidenz zeigt uns, dass *s*

¹ Die Benennungen »Lykisch A« und »Lykisch B« sind unzweckmässig; wir haben am Tocharischen genug erfahren, wie lästig solche A- und B-Bezeichnungen in einer sprachwissenschaftlichen Abhandlung wirken. Die Sprache der Inschrift 55 und des letzten Teiles der Xanthos-Stele muss ihren eigenen Namen haben; auch ein provisorischer Name, der in der Folgezeit eventuell als unrichtig erwiesen werden kann, ist besser als ein Buchstabe oder eine Zahl. Ich verwende die von Imbert eingeführte Bezeichnung milyisch; sie ist bequem und vielleicht sogar von der historischen Wirklichkeit nicht allzu weit entfernt.

aus *st* und aus *ns* entstanden sein kann; noch andere Quellen des *s* gehen aus der Vergleichung mit dem Hittitischen und mit dem Indoeuropäischen im Allgemeinen hervor (Beispiele im Verlauf der Darstellung).

Da der Übergang *s > h* verhältnismässig spät eingetreten ist, muss es eine Zeit gegeben haben, wo das Lykische ebenso wie das Milyische kein *h* besass. In dieser Zeit wird bei Entlehnungen fremdsprachiges (iranisches, griechisches) *h* einfach vernachlässigt worden sein, vgl. THURNEYSEN, KZ 35.225. Später wird das Milyische bei Entlehnungen aus dem Lykischen das nunmehr entstandene lykische *h* vernachlässigt haben; eine solche Entlehnung ist wohl mil. *uwedri* aus lyk. *huwedri* ‘förderert’; es handelt sich hier um einen politischen Begriff, dessen Bezeichnung von dem politisch führenden Stamm ausgegangen war.

§ 23. Nach diesen einleitenden Erörterungen werde ich im Folgenden eine Reihe von Übereinstimmungen zwischen Lykisch und Hittitisch in der Flexion der Nomina und Verba und im System der Pronomina und Präverbia vorführen und schliesslich nach einer Besprechung der lexikalischen Übereinstimmung eine Zusammenfassung der erkennbaren Züge der lykischen Lautentwicklung geben. Auf dieser Grundlage wird dann die Verwandtschaft näher zu bestimmen sein.

§ 24. In der lykischen Deklination gibt es wenigstens eine sehr charakteristische Übereinstimmung mit dem Hittitischen. Ich stelle zwei Paradigmata nebeneinander, für das Hittitische */anna-s/* ‘Mutter’, */atta-s/* ‘Vater’, für das Lykische *lada* ‘Frau’:

	Hitt.	Lyk.
Sg. Nom. . .	<i>anna-s, atta-s</i>	<i>lada</i>
Akk.	<i>atta-n</i>	<i>ladq</i>
Dat.	<i>anni</i>	<i>ladi</i>
Pl. Akk. . . .	<i>attu-s</i>	<i>lada-s</i>
Dat.	<i>atta-s</i>	<i>lada</i>

Man sieht sofort, dass die Vergleichung nur unter der Voraussetzung durchführbar ist, dass (wie man schon längst angenommen hat) im lykischen Auslaut altes *-s* geschwunden ist,

altes *-ns* aber als *-s* erhalten ist (dass *-ns* wirklich im Lykischen *-s* ergibt, wird sich unten durch anderweitiges Beweismaterial bestätigen). Unter dieser Voraussetzung stimmt einerseits lyk. Nom. Sing. *lada* mit hitt. *anna-s* (und ein lyk. Mannesname wie *dapara* mit hitt. *attu-s*) und andererseits lyk. Akk. Pl. *lada-s* mit hitt. *attu-s* (worin das *n* zwar nicht erhalten ist, aber von der Vokalentwicklung vorausgesetzt wird, VERF., Hitt. S. 28 § 22). Dann aber stimmt auch lyk. Dat. Pl. *lada* zu hitt. *attu-s*, und das ist eine äusserst charakteristische Übereinstimmung, da die hitt. Form sehr schwer zu erklären ist (Hitt. § 26).

§ 25. Eine sehr bedeutungsvolle Übereinstimmung zwischen den beiden Sprachen findet sich in der Personalendung der 1. Sing. Die Endung dieser Person enthält bekanntlich im Hittitischen in einer Reihe von Fällen ein *h*; man mag sich darüber bei FRIEDRICH, Hethitisches Elementarbuch I S. 35 und 51—62 orientieren. Ich stelle nebeneinander die 1. und 3. Sing. Prät. von dem medialen *ija-* ‘gehen, marschieren’

1. Sg. /*ijahha-t*/, 3.Sg. /*ijatta-t*/

und erinnere daran, dass das auslautende *-t* (älter *-ti*) ein suffigiertes Element ist (s. Hitt. 108). Ohne das suffigierte *-t* finden wir von dem Verbum /*tapar-*/ ‘leiten, regieren’ die Präteritalformen

1. Sg. /*taparha*/, 3. Sg. /*taparta*/.

Da aber dies Verbum mit dem Glossenkeil versehen wird und so als der normalen Schriftsprache fremd bezeichnet wird, ist die Beurteilung schwierig, und es kann zweifelhaft erscheinen, ob die Formen medial oder aktivisch sind. Für unseren Zweck ist diese Frage jedoch nebensächlich. Im Lykischen, wo Medium und Aktiv nicht mehr unterschieden werden, finden wir im Prät. des Verbums ‘bauen’

1. Sg. *prñnawaza*, 3. Sg. *prñnawate*.

Hierbei ist zu bemerken, dass die angeführte 1. Sg. dieses Verbums die Inversionsform ‘baute ich’ ist; ohne vorhergehendes Objekt würde die 1. Sg. auf *-za* enden (vgl. *pijaza* und *pijaz̩* TL 149, 17 und 13). Da hitt. *h* und lyk. *χ* denselben Laut bezeichnen, ist die Übereinstimmung schlagend. Hitt. *h* ist in diesem Fall die hittitische Fortsetzung des urindoeur. *h*, das in allen anderen ieur. Sprachzweigen als selbständiger Konsonant geschwunden ist (Hitt. 179—190). Auch dieser sehr charakteristische Zug ist also

dem Lykischen mit dem Hittitischen gemeinsam. Mehr Beispiele werden sich im Folgenden ergeben; hier sei vorläufig nur auf die Sippe von hitt. /*hante-zzi-s*/ ‘der erste’ hingewiesen: lyk. *χñtawata* ‘Anführer’, *χñtewete* ‘er führte’, vgl. lat. *ante*.

§ 26. In der 3. Sg. des Präsens gibt es bekanntlich im Hittitischen zwei Endungen: -*zi* (aus **ti*) in der -*mi*-Konjugation und -*i* in der -*hi*-Konjugation (den gr. Verben auf Omega). Also einerseits /*ija-zi*/ ‘er tut’, andererseits /*ak-i*/ ‘stirbt’, /*ija-nna-i*/ ‘er geht, marschiert’. Dem entspricht lyk. *prñnawa-ti* ‘er baut’, aber *sijeni* ‘er liegt’.

sijeni kommt öfters vor und zwar teils in Verbindung mit einem Adverbium *ebeli* oder *teli* ‘hier’ ('hier ruht, ist begraben' oder futurisch 'soll begraben werden'), teils mit *ebehi zupa* (106) ‘in diesem Grabe’ oder *ebehi isbazi* (49) ‘in diesem isbazi’.

MOR. SCHMIDT hatte darin die Bedeutung ‘hat (das Grab) gekauft’ vermutet, was IMBERT, MSL X 35 und 35⁴, zweifelnd gelten liess. Demgegenüber hat TORP Lykische Beiträge I 19 f. hervorgehoben, dass *sijeni* niemals mit einem Akkusativ verbunden wird; der Akk. von ‘Grab’ lautet *zupa*; *ebehi zupa* muss ein anderer Kasus sein; Torp wollte darin einen Genitiv sehen; *sijeni* fasste er als ein Substantiv ‘Besitzer’ in prädikativer Verwendung. Mit einer kleinen Modifikation (*sij eni* ‘ist Herr’) bin ich ihm gefolgt (Lykisk S. 95). Aber Vilh. Thomsen, Ét. lyc. S. 23 f. hat dem *ebehi zupa* lokativische Funktion zugeschrieben und in *sijeni* ein, vielleicht »unregelmässiges«, Verbum ‘*ζοιμάται*, *ζοιμήσεται*’ geschen, »sans que je veuille avoir rien dit par là sur un enchaînement étymologique possible avec le grec *ζείται*, sanscrit *ci-*«. Der Anklang an *ζείται* war ihm wohl eher lästig als willkommen; denn so sehr er auch das indoeuropäische Gepräge der lykischen Grammatik anerkannte, galt ihm der Wortschatz als in grosser Ausdehnung fremd. Aber auch wer diesen Anklang mit freundlicheren Augen ansah (BUGGE, Lykische Studien II 78, VERF., Nord. tidsskrift f. filologi, 3. række, VIII 29) konnte damals keine befriedigende morphologische Analyse der lykischen Form geben. So wird es verständlich, dass TORP BB 26.300 noch tastet, und dass MERIGGI Hirt-Festschrift II 274 meine frühere Deutung noch festhalten möchte. Es ist aber einerseits zweifelhaft, ob das Substantiv *eni* die ihm dabei zugedachte Rolle spielen kann, und andererseits bietet sich heute ungezwungen eine morphologische

Analyse der Verbalform *sijəni*. Sie verhält sich zur Wurzel **ki-* ähnlich wie hitt. /*ijannai*/ zur Wurzel **i-* ‘gehen’. In beiden Fällen liegt die von mir Hitt. 122 besprochene Nasalerweiterung vor. Über Spuren anderer Verba mit derselben Flexion wie *sijəni* vgl. MERIGGI, Hirt-Festschrift II 274.

§ 27. Eine dritte wenigstens beachtenswerte Übereinstimmung in der Verbalflexion gilt die Endung der 3. Person des aktivischen Imperativs:

Hitt. /*ija-du*/ ‘soll machen’, /*es-tu*/ ‘soll sein’;

Lyk. *tuwe-tu* ‘ponito’, *nij-esu* ‘soll nicht sein’.

In lyk. *esu* ist *s* aus *st* entstanden; die Endung war *-tu*; intervokalischs *s* wäre im Lykischen zu *h* geworden. Einem Indikativ auf 3. Sg. *-i* muss aber ein Imperativ auf blosses *-u* entsprechen: hitt. /*ak-u*/ ‘er soll sterben’; eine entsprechende lykische Form habe ich im Jahre 1900 (KZ 37.195) in *lawitənu* (TL 107) vermutet. In der 3. Pl. ist die ursprüngliche Endung *-ntu: hitt. /*ijandu*/ ‘sie sollen machen’, lyk. *ñtepi-tatū* ‘sie sollen begraben’. Die Übereinstimmung der beiden Sprachen ist vollkommen, aber nicht so charakteristisch wie die oben angeführten Züge, da die Imperativendungen *-tu*, *-ntu* doch auch im Indisch-Iranischen vorkommen (skr. *ástu* ‘er soll sein’, 3. Pl. *sántu*).

§ 28. Auf dem Gebiet der Pronomina stimmt *əmi* ‘mein’ (als Akk. Sing. belegt, aber jedenfalls wie die Substantive auf *-i* im Nom. und Akk. gleichlautend), Akk. Pl. *əmis* gut zum hitt. enklitischen /-mis/, Akk. /-min/ u.s.w. Aber diese Übereinstimmung ist nicht besonders charakteristisch, da ähnliche Formen doch auch anderswo vorkommen. Sonst ist mit dem Pronomen der 1. Person nicht viel zu machen. TORP hat BB 26.292 ff. (1901) nachzuweisen versucht, dass ‘ich’ im Lykischen *amu* lautet; zwingend scheint mir aber seine Beweisführung nicht. Sie hat denn auch BUGGE, Lykische Studien II 79 ff. nicht verhindert, das von ihm vermutete ältere *əmu*, *emu* als ‘mihi’ zu deuten. Da keine genügende Sicherheit besteht, ist auf den allerdings verlockenden Vergleich mit hitt. /*ammuk*/ ‘mich, mir’, auch ‘ich’ kein Gewicht zu legen. Es sei mir erlaubt hier mitzuteilen, dass VILH. THOMSEN auf einem hinterlassenen Blatt mit Verweis auf TL 128.2; 118.2; 139.3; 106.2 die Frage hingeworfen hat, ob nicht das infizierte *-uwe-* (worüber BUGGE, Lykische Studien II 40—54 inganz an dem Sinne gehandelt hat) als ‘mihi’ oder

‘nōbis’ aufzufassen ist (‘mihi’ hat er mit einem, ‘nōbis’ mit zwei Fragezeichen versehen); vgl. Ét. lyc.² 366. Wäre Thomsen dazu gekommen, die Fortsetzung seiner Études lyciennes niedergeschrieben, so hätte er aller Wahrscheinlichkeit nach diese Vermutung in Zusammenhang mit einer Untersuchung über andere insfigierten Elemente ausführlich ausgearbeitet; jetzt liegt aber von seiner Hand eben nur eine Zeile vor. Die Deutung ist aber verlockend; bemerkenswert ist auch, dass in 128 das von Torp für die erste Person in Anspruch genommene *amu* und in 106 die Formen *emī* und *emis* auftreten. Für ein so gedeutetes *-uwe-* wäre es aber sehr schwer im Hittitischen eine Anknüpfung zu finden.

§ 29. Eine sehr charakteristische Übereinstimmung der beiden Sprachen besteht aber beim demonstrativen Pronomen. Mit hitt. *a-pa-a-āš /apāš/* ‘eben der, er’ ist lyk. *ebe* ‘dieser’ identisch, wie schon Hrozný, Spr. der Hethiter 137, angenommen hat. Die Dehnung des Vokals der letzten Silbe von hitt. */apāš/* ist nicht ursprünglich, vgl. Hitt. 49; der Gegensatz hitt. *a* : lyk. *e* wird uns auch sonst begegnen. Nun ist aber das hittitische *apāš* keineswegs ein altererbtes Pronomen; eine Entsprechung findet sich in keinem anderen ieur. Sprachzweig. Es wird, wie ich Hitt. 50 f. angenommen habe, aus einem ieur. Adverbium (hitt. *a-pí-ja*, lat. *ibi*) entwickelt sein, wie hitt. */kāš/* ‘dieser’ auf einem ieur. Adverbium **ki* beruht. Aber auch so bleibt die Übereinstimmung im flektierten Pronomen zwischen dem Lykischen und dem Hittitischen (gemeinsame Grundform wohl **ebho-s*) äusserst signifikant.

§ 30. Es mag erlaubt sein, hier eine Bemerkung über das lykische Adverbium *ebeli* ‘hier’ einzuschlieben. Es sieht unmittelbar aus wie eine Ableitung mit dem aus anderen Sprachen (Hitt. 55) und auch aus dem Hittitischen (STURTEVANT Gr. § 172) bekannten Adjektivformans, dessen Neutrūm in hitt. */hattili/* ‘auf Chattiisch’ u. s. w. als Adverbium fungiert. Die so gebildeten hittitischen Adverbia drücken aber Art und Weise aus, was von lyk. *ebeli* nicht gilt. In der Formel ‘hier ruht N. N.’ (oben § 26) ist *ebeli*, wie ich Lyk. S. 95 bemerkt habe, mit *ebehi zupa* gleichwertig, worin Torp einen Genitiv sah; und ich sehe nicht eine andere morphologische Möglichkeit. Dass die Endung *-hi* eine andere Funktion als die genitivisch-adjektivische haben sollte, darf man gewiss nicht annehmen, und *zupa* lässt sich auf einen genitivischen Ausgang **-ās* zurückführen. Dass dieser Genitiv als

Ortsangabe fungiert, ist in einer ieur. Sprache nicht auffällig; vgl. KRÜGER Dial. 46.1.1 ff., DELBRÜCK, Vergleichende Syntax I 359 f., und (besser) BRUGMANN, Grundriss² II 2.574 ff. Wenn *ebei* nun mit dieser genitivischen Ortsangabe gleichwertig ist, lässt sich ein Zusammenhang mit dem hitt. Gen. /apēl/ zum Nom. /apās/ wohl nicht abweisen, und dieser Zusammenhang gibt uns vielleicht die Antwort auf die Frage VILH. THOMSEN's (Ét. lyc. 24) nach dem Unterschied zwischen *ebei* und *ebei*; *ebei* hat wohl die bestimmte lokativische Bedeutung, *ebei* die unbestimmtere, partitive Bedeutung, wenn auch eine Übersetzung 'hierorts' die Unbestimmtheit allzu sehr übertreiben würde.

§ 31. Gleicher Bildung mit *ebei* ist *teli* 'dort', das also mit einem *l*-Genitiv des ieur. Pronomens *so, *sā, *tod (gr. δ, η, τό) zusammenhängen wird. Im Hittitischen ist dieser Genitiv nicht vorhanden, weil hier die Stammform *to- ausgemerzt und durch mit *s*- anlautende Formen ersetzt worden ist; die tatsächlich vorliegende Genitivform ši-i-e-el kann /sēl/ oder wohl eher /sijel/ gelesen werden (Hitt. 66). Es versteht sich aber von selbst, dass die Stammform *to- einst auch im Hittitischen vorhanden gewesen sein muss; Spuren derselben sind doch auch im Phrygischen vorhanden (VERF. Toch. 259).

§ 32. Auch in dem enklitischen anaphorischen Pronomen stimmen die beiden Sprachen überein. Der Stamm besteht nur aus einem offenen Vokal; es findet sich keine Spur der -i-Erweiterung von skr. ayám, lat. *is*. Die hitt. Formen (vgl. Hitt. 58, 64) sind: Sg. Nom. c. -aš, Akk. -an, Neutr. -at, Dat. -ši, Plur. Nom. c. -aš, Akk. -uš (oder -aš), Neutr. -a, -e, Null, Dat. -š-ma-aš /smas/. Das lykische Pronomen ist erst durch VILH. THOMSEN's glänzende Entdeckungen bekannt geworden. Der Stammvokal, der offenbar ein *e* war, ist hier in der Regel ganz absorbiert, sodass nur die Flexionsendungen übrig sind: Akk. Nasalierung oder -ne (aus -n-η mit Wiederholung des Pronomens, Ét. lyc. 46—48; -ne auch pluralisch, Ét. lyc. 63—64), Dat. Sg. und Pl. -ije, Lok. -i, Neutr. Pl. Null (§ 59). Also mit *se* 'und': Akk. se, se-ne, Dat. se-ije, Lok. se-i. Die Flexion ist sehr vereinfacht; die altägyptischen Dativformen sind durch Neubildungen ersetzt, und die Pluralformen sind verloren. Die Übereinstimmung mit dem Hittitischen ist aber trotzdem klar.

§ 33. Im Hittitischen ist *ku-iš* /kwis/ fragendes und relatives Pronomen. Für das Lykische hat TORP, Lykische Beiträge I 10 ff.,

19 ff. festgestellt, dass das relative Pronomen *ti* lautet. Wenn hier Identität vorliegt, so hat im Lykischen dieselbe Entwicklung wie in gr. *τις* stattgefunden; außerdem ist das auslautende -*s* wie sonst geschwunden.

§34. Es mag überraschend wirken, dass im Lykischen genau dieselbe Lautentwicklung wie im Griechischen stattgefunden haben soll. Aber jeder Zweifel muss schwinden, wenn man das neben *ti* stehende (gleichfalls von TORP erkannte) unbestimmte *ti-ke* ‘jemand’ mit in Betracht zieht. Erstens beweist das Vorhandensein eines unbestimmten Pronomens neben dem Relativum, dass dies von einem fragenden Stamm, nicht etwa wie d. *der* u. s. w. von einem demonstrativen Stamm, ausgegangen ist. Zweitens ist die Übereinstimmung mit hitt. *ku-iš-ki* ‘irgend jemand’ sehr schlagend. Bekanntlich wechselt in diesem hitt. Pronomen die Vokalbezeichnung der letzten (geschriebenen) Silbe je nach der Qualität des vorhergehenden Vokals: nach einem *i* (wie im Nom. und Akk. des Sing.) wird *ki* geschrieben, nach einem *e* aber *ka* (Gen. *ku-e-el-ka*). Man mag dies als Vokallosigkeit des Enklitikons oder als vokalharmonische Erscheinung deuten; die Etymologie der angetretenen Partikel muss in dem einen Falle wie in dem anderen unabhängig von der Vokalschreibung gesucht werden; HROZNÝ SH 148 hat sie wohl mit Recht mit dem *-que* von lat. *quisque* identifiziert. Also ist in der betonten Anfangssilbe die Lippenrundung des *k*-Lautes festgehalten worden, während sie in der unbetonten Schlussilbe verloren gegangen ist (Hitt. 174). Genau dasselbe ist nun auch für das Lykische anzunehmen. Die Entwicklung zu *t* war wie im Griechischen von dem labialen Element abhängig; da sie im Enklitikon nicht eingetreten ist, war hier offenbar ganz wie im Hittitischen die Labialisierung geschwunden.

§35. Auch ohne *-ke* kann der Stamm *ti-* wenigstens in gewissen Kasus als unbestimmtes Pronomen fungieren. So in der von TORP, Lyk. Beiträge II 34 f., III 26, gedeuteten mit der genitivischen Endung *-he* versehenen Form *tihe* (TL 59.2: *meijadi tihe tihe zuñmę* ‘wenn hier jemand an jemandem Schaden tut’).

§36. In den Strafbestimmungen von TL 109, 110 und 111 kommt die Verbindung *tise tise prñawati* gleichlautend vor. Das nachgestellte *se* wird wohl mit der wohlbekannten vorangestellten

Konjunktion *se* ‘und’ identisch sein und etwa ‘auch’ bedeuten. Das würde für *tise* die Bedeutung ‘quibus’ oder ‘quicunque’ ergeben; aber nur ‘quicunque’ passt in TL 109—111, da es ganz klar ist, dass *tise tise prñnawati* einen Relativsatz bildet. Damit stimmt auch die Wiederholung des Pronomens, die mit lat. *quisquis* und hitt. *ku-iš* *ku-iš* zu vergleichen ist. Leider ist die Realität der Strafbestimmung so unklar, dass man nicht einmal sicher sein kann, ob das Pronomen neutratisch oder persönlich aufzufassen ist; am wahrscheinlichsten wohl ‘wer auch immer baut’ (*prñnawati* im konjunktivischen oder futurischen Sinne; ‘etwas hinzu baut’); VILH. THOMSEN, Ét. lyc. 35¹: ‘quidquid instruxerit’; TORP’s Übersetzung, I 40, kommt heute nicht mehr in Frage.

§ 37. *tise* wurde so sehr als eine Einheit empfunden, dass das letzte Element eine Flexionsendung annehmen konnte. So erklärt sich die (durch die Hinzufügung von *-ke* unbestimmt gewordene) Form *tisñke*, worin VILH. THOMSEN, Ét. lyc. 34, mit Recht einen Akkusativ sieht (TL 89.3: *adi meyę tike ȝttbq tisñke* ‘wenn nun hier jemand irgend eine Schädigung verübt’). *tise* verhält sich zu *tisñ(-ke)* wie das genitivische *-he* zum accusativus genitivi *-hñ* (*urtaqijahñ kbatru = 'Oqtazia ȝvyaieqæ* TL 25.6)¹. Die Einwände bei TORP III 26 sind nicht ausschlaggebend.

§ 38. Sowohl im Hittitischen wie im Lykischen ist das relative Pronomen oft enklitisch. Es steht dann nach der alten ieur. Regel (WACKERHAGEL, IF I 333—436) an zweiter Stelle des Satzes. Diese Stellungsregel in Verbindung mit der Weglassung der Kopula hat, wie ich schon Litteris V 157 f. hervorgehoben habe, in beiden Sprachen in derselben Weise zu eigentümlichen Konstruktionen Anlass gegeben. VILH. THOMSEN hat in seinen Ét. lyc. 29 ff., 36 ff. die Erklärung der lykischen Formeln (TL 99; 120)

¹ Rein deskriptiv sieht das so aus, als ob zu einer apokopierten Form auf *-h* eine irgendwoher (aber woher?) abstrahierte Endung *-ñ* gefügt wäre. In Wirklichkeit muss der Vokalschwund schon zu einer Zeit eingetreten sein, wo die Akkusativendung noch die Form eines *n* hatte, das dann in der postkonsonantischen Stellung als Konsonant erhalten blieb, während es, wo der Vokal geblieben war, in diesem aufging, bei einem offenen Vokal Nasalierung hinterlassend. Die Qualität des nach dem *h* geschwundenen Vokals lässt sich natürlich nicht bestimmen. Der Funktion nach gehört *-hñ* mit dem Genitiv auf *-he* zusammen; formell könnte er aber ebenso gut zu den Adjektiven auf *-hi* gehören. Akk. *allahi: urtaqijahñ* = Normalform : Schnellsprechform. Der Genitiv auf *-he* verträgt sich auch mit einem Akk. (*trijerę zerqe* 44 b 23, *m̄parahę telęziję* 104. 3).

purihimeti-ti prñnawate ... župaq ebęñne ‘P. hat dies Grab gebaut’,

ebęñne župaq me-ti prñnawatę pumaza ‘dies Grab hat P. gebaut’ in der Weise gegeben, dass *ti* mit hinzudenkender Kopula in den beiden Fällen zum Personennamen gehört: ‘der, welcher P. ist’. Das Relativum erhält in dieser Weise fast die Funktion eines Artikels. Ganz Entsprechendes finden wir nun auch im Hittitischen: *Ú-UL ku-iš wa-al-kiš-ša-ra-aš* KBo I 42 I 10 (= Delitzsch, Vokabularfragmente S. 19) ‘der, welcher nicht stark (verständig) ist; der nicht Starke’; *a-ši ku-iš DUTU URUTÚL-na . . . SI × DI-at* ‘jene Sonnengöttin von Arinna (wörtl. ‘illa quae DUTU est’) wurde (als aus dem und dem Grunde zürnend) festgestellt’ KBo II 2 III 30. Auch von diesen speziellen Konstruktionen abgesehen, kommt das Relativum in den beiden Sprachen oft genug enklatisch vor: lyk. *prñnawate-ti ñtatq atli ehbi* ‘welcher dies Grab für seine eigene Person gebaut hat’ TL 150, hitt. *nu GIG-zi kuin an-tu-uh-ša-an* ‘welchen Menschen eine Krankheit trifft, (dessen Hände bindet man u. s. w.)’ KUB XVII 12 III 16. Das schliesst natürlich nicht aus, dass das Relativum auch betont, an erster Stelle des Satzes stehend, auftreten kann: lyk. *ti-uwe hrppitadi tike* ‘wer mir (?) jemanden hinzulegt’ TL 128; hitt. *ku-iš-ma-kán zi-la-du-wa NUMUN Ha-at-tu-ši-li SAL Pu-du-hé-pa A-NA D ISTAR ÍR-an-ni ar-ha da-a-i* ‘wer in Zukunft die Nachkommenschaft des Hattusilis und der Puduhepas aus dem Dienste der Istar wegnimmt, (der u. s. w.)’ GÖTZE Hatt. IV 81.

§ 39. Sehr bedeutende Übereinstimmungen lassen sich im System der Präverbien und Präpositionen beobachten.

1) Hitt. *an-da* ‘in’ (lat. *endo*), lyk. *ñte* ‘hier innen’, *ñtepi*-‘herein’, *ñtepi-tadi* ‘legt hinein, begräbt’, *ñta-tadi* ‘lecto imponit’ (VILH. THOMSEN Ét. lyc. 66; die Ansicht, dass *ñte* ‘dessus, en haut’ bedeuten sollte, die in der zweiten Ausgabe der Ét. lyc. 366¹ ausgedrückt wird, ist schon wegen *ñtepi-tadi* hinfällig). *ñt* bezeichnete /nd/ (die Zeichen *b*, *d*, *g* bezeichneten Spiranten, Lykisk S. 82).

2) Hitt. /appa/, geschrieben *a-ap-pa* oder EGIR-*pa*, entspricht in der Bedeutung eher dem gr. ἐπι als dem gr. ἀπό. Nebenformen sind /appan/, geschrieben *a-ap-pa-an* oder EGIR-*an*, und /appanda/, geschrieben EGIR-*an-da*. Das Lykische kennt nur die erweiterten Formen *epñ-*, *epñte* ‘nach’.

3) Hitt. *še-ir /ser/* ‘auf, oben’, auch ‘für, wegen’, *ša-ra-a /sarā/* ‘hinauf’, *ša-ra-az-zı-iš /sarazzis/* ‘oberster’: lyk. *hri-* ‘über’, *hrppi* ‘für’, *hrppi-tadi* ‘legt über’, *hrzzi* ‘oberster’. Dem hitt. *s* entspricht lyk. *h*; lyk. *hri* : hitt. */ser/* = gr. *ἐντιμονία* : *ἐν*.

§ 40. Nur als festgewachsenes Präverbium kommt hitt. */pe-/*, *pa-*, *p-* vor. Es hat immer die Bedeutung ‘fort, weg’, und neben einem mit */pe/* komponierten Verb steht in der Regel ein Gegenstück mit */u/* ‘her’: *pí-e-da-a-i* ‘er schafft hin’, *ú-da-a-i* ‘er schafft her’; *pí-e-hu-te-iz-zi* ‘führt hin’, *ú-wa-te-iz-zi* ‘führt her’; *pa-iz-zi* ‘geht hin’, *ú-iz-zi* ‘kommt’. In *pí-ja-mi* ‘ich schieke hin’ liegt ein Kompositum von *i-ja-mi* ‘ich mache’ vor, das dem gr. *ἵγμιος* entspricht und ein ieur. Verbum mit eigentümlicher Doppelbedeutung wiederspiegelt (vgl. VERF., Toch. 166). Dass das Präverbium in diesen und einigen weiteren Fällen immer mit dem Verbum zusammengeschrieben wird, beruht nicht ausschliesslich darauf, dass */pe/* in seiner Verwendung sehr eingeengt war (als Adverbium oder Postposition kommt es nicht vor) und vor einem Vokal zu *p-* einschrumpfen konnte, sondern auch darauf, dass das Verbum als Simplex nicht vorkam (so bei ‘gehen’ und ‘führen’, wo die Komposita das Simplex überflüssig gemacht haben werden) oder durch die Bedeutungsentwicklung dem Simplex ferngerückt war (*pí-e-da-a-i* gehört zu *da-a-i* ‘nimmt’). Nur in einem Falle wird *pí-e* vom Verbum getrennt geschrieben, und zwar als Begleiter von *har-zi* ‘hat’. Die getrennte Schreibung und der Umstand, dass ein Gegenstück mit *ú-* fehlt, hatten im Anfang der hittitischen Studien die falsche Übersetzung ‘dabei haben’ hervorgerufen, die vielleicht nach dem Gesetze der Inertie noch lange herumspuken wird, obgleich die Belege deutlich zeigen, dass die Bedeutung vielmehr ‘mitnehmen, mit sich forttragen’ ist (VERF., Arch. Or. 7. 85, Hitt. 151). Hitt. */pe/* hat also überall die Bedeutung ‘fort, weg’. Unerklärlich vom ieur. Gesichtspunkt aus ist dies Präverbium nicht, eine schlagende Entsprechung findet man aber in den zehn altbekannten Sprachzweigen nicht.

Eine deutliche Entsprechung liegt aber im lyk. *p-ijetę* ‘bestimmte er’ (‘das Grab bestimmte er für . . .’), *p-ijatu* ‘soll bestimmen’, *p-ijaza* ‘ich bestimmte’, *p-ijazq* ‘bestimmte ich’, *p-ijętę* ‘bestimmten sie’ (TL 57.2). Dass es sich hier wirklich um ein Kompositum handelt, beweist die mit einem infizierten Element versehene Präsensform *pi-b-ijeti* TL 44 b 44; 149.3,5. Auch

kommt ein unkomponiertes *ijetē* TL 48.4 vor. Was in 78.2 und 4 eigentlich dasteht, ist unklar; in Z. 2 führt das Faksimile am ehesten auf *epñnepijetē*, Prät. Sing. 3. eines Kompos. mit *epñ-* und *p-* und dazwischen ein schwer verständliches infigiertes *-ne*, während in Z. 4 immerhin *epñn-ijetē* gelesen werden kann; wenn dies auch in Z. 2 beabsichtigt war, muss das zweite *ep* auf Fehlschreibung beruhen. Ich finde in der Hinterlassenschaft Vilh. THOMSEN's die Bemerkung, dass *pije-* u. s. w. niemals mit *atli* 'für sich selbst', sondern nur mit Anderen als Dativ verbunden wird. Ob darin eine Erinnerung an die alte Eigenbedeutung des Präverbs ('fort, weg') oder an den ursprünglichen Sinn des Verbums zu sehen ist, lässt sich kaum entscheiden.

§ 41. Auch Übereinstimmungen im konkreteren Wortschatz fehlen nicht. Eine solche liegt schon im verbalen Teil von *pijetē* vor. Von einer zweiten Übereinstimmung, lyk. *χñlawata* 'Anführer', *χñtewete* 'er führte' neben hitt. */hante-zzi-s/* 'der erste', war schon oben § 25 die Rede. Lyk. *χ*, hitt. *h* ist hier die Fortsetzung des ieur. *h*, das in den anderen Sprachzweigen als selbständiger Konsonant geschwunden ist.

§ 42. In einer Abschrift des lykischen Teiles der Xanthos-Stele hat Vilh. THOMSEN über *zugaha* 44 b 58 die Übersetzung 'morfædrene' geschrieben. Die Form *zugaha* kann nur der Dat. Pl. eines possessiven Adjektivs auf *-hi* sein und wird an einer anderen Stelle von Vilh. Thomsen ausdrücklich so aufgefasst. Dem entspricht im Milyischen der Nom. Sing. *zugasi* 44 d 67. Dem nicht belegten Stammwort **zugā* schreibt Thomsen also die Bedeutung 'Muttervater' zu (an einer anderen Stelle schwankt er zwischen 'Muttervater' und 'Mutterbruder'). Wie Thomsen zu seiner Bedeutungsbestimmung gekommen ist, gibt er nicht an; die Sache ist aber unbedenklich. Es handelt sich jedenfalls um eine Veranstaltung seitens der Hauptperson der Stele (*Αρπάγον* *vióς*) mit Bezug auf *Kaqíza* (seines Grossvaters) *γέρος*; *zugaha* gehört als Attribut zum vorhergehenden *χθqana*, worin also ein Dativ Pl. (wie *lada* gebildet) steckt (auch in Z. 56—57 gibt es eine Reihe von Dativien); die konkrete Bedeutung dieses *χθqana* lässt sich aber leider nicht erraten (Vilh. Thomsen: 'Verwandten'? 'Dienern'? 'Anhängern'?).

Wir haben oben § 20 gesehen, dass im Lykischen ein *χ* unter Umständen zu *g* geworden ist. Ein **zugā* 'Grossvater (mütter-

licherseits') kann also von hitt. *hu-uh-ha-aš /huħhas/* 'Grossvater' nicht getrennt werden. Es handelt sich um die hittisch-lykische Entsprechung von lat. *avus*.

§ 43. Lyk. *χῆνα-* 'Mutter' (IMBERT MSL 8.469, VILH. THOMSEN Ét. lyc. 60) ist aus den possessiven Formen *χῆναhi* (TL 39.3; natürlich auch 44 a 29 mit VILH. THOMSEN so zu lesen), Dat. Pl. *χῆναha* (44 b 58) gefolgert. Es ist selbstverständlich mit hitt. *ha-an-na-aš /hannas/* 'Grossmutter' identisch, und zwar ohne Rücksicht auf den Bedeutungsunterschied. STURTEVANT, Trans. Am. Phil. Ass. LIX 52 will dem lykischen *χῆνα-* die Bedeutung 'grandmother' zuschreiben. Das ist für 44 b 58 *se χῆγανα χυγαha se χῆναha* allerdings verlockend. Aber die Konsequenz wäre, dass man 44 a 29 in dem ersten Worte der Verbindung *ενεhi se χῆναhi[i]* die Bedeutung 'Mutter' suchen müsste; das wäre allerdings Sturtevant willkommen, da er aus anderen Gründen *εni* als 'Mutter' deutet; es scheint mir aber gerade durch 44 a 29 f. abgeraten zu werden, wo auf die Berufung auf die Verwandtschaft *ενεhi se χῆναhi* sofort die Angabe *arppazuh tideimi* 'Sohn des Harpagos' folgt, was doch dafür sprechen könnte, dass IMBERT MSL 8.467 mit Recht *εni* als 'Vater' aufgefasst hat (TORP IV 3 ff. übersetzt 'Bruder'; so auch KÖNIG 94, 94¹). Dem sei, wie es wolle; lyk. *χῆνα-* ist aber auch als 'Mutter' von hitt. */hannas/* untrennbar. Vgl. Anm.

§ 44. Lyk. *qas-tti* bedeutet nach VILH. THOMSEN, Ét. lyc.² 403 'fera payer, forcera à payer' oder 'demandera raison de (= ἐγνωλεῖ), jugera (ἐπιτίξει), punira'. In seinen hinterlassenen Aufzeichnungen bemerkt er, dass vor dem *s* ein Nasal ausgefallen ist, und gibt als Beleg für einen solchen Ausfall ein sehr interessantes zweites Beispiel, das uns weiter unten beschäftigen wird. Es ist klar, dass Vilh. Thomsen dabei an das mit *qas-tti* synonyme *qanuweti* TL 110.3 und das häufigere *qañti*, *qati* (3. Sg.) gedacht hat. Das *s* bezeichnet er fragend als kausativisch und vergleicht *tas-* neben *ta-*. Damit zielt er natürlich auf *ñtepi-tasñti* 'sie sollen begraben' neben *ñtepi-tqati* und 3. Sg. *ñtepi-tadi*, worin man seiner Zeit ein Futurum gesehen hat. Es gibt aber im Lykischen ebenso wenig wie im Hittitischen ein Futurum, und Thomsen hat mit seiner Notiz vor allem sagen wollen, dass das *s* nicht tempusbildend, sondern ableitend ist, worin er Recht behalten wird.

Durch die Heranziehung des Hittitischen wird alles klar. Denn auch wenn lyk. *qastti*, *qanuweti* nicht gerade ‘urteilt’, sondern etwa ‘rächt, straft’ bedeuten sollte¹, ist der Zusammenhang mit hitt. */hassk-/*, */hann-/* ‘richten’ klar. EHÉLOLF war es, der OLZ 1926, 989 darauf aufmerksam machte, dass es ein aus **hansk-* entstandenes */hask-/* (besser wohl *ḥassk-*) gibt, das mit dem viel häufigeren */hann-/* (Präs. 3. Sg. *ha-an-na-a-i*) gleichbedeutend ist (KUB XIII 2 III 23 *DI-NAM SIG₅-in ha-an-na-ú* ‘er soll die Rechtssache richtig entscheiden’; ebenda 10 *DI-NA-TIM SIG₅-in ha-as-ši-kán-du* ‘sie sollen die Rechtssachen richtig entscheiden’). Es handelt sich im Hittitischen um das wohlbekannte iterative Formans *-ske-* (in unserem Falle wegen der Konsonantengruppe mit einem fiktiven Vokal geschrieben). Die Bedeutung der Wiederholung ist wohl immer vorhanden (so auch in unserem Beispiel, wo von der Entscheidung mehrerer Rechtssachen die Rede ist); sie ist aber oft sehr wenig betont, sodass der Gegensatz zum nicht iterativen Grundverbum nicht scharf ist (vgl. BECHTEL, Hittite Verbs in *-sk-*, VERF., Hitt. 132). Dasselbe Formans ist nun auch für das Lykische anzunehmen und zwar mit derselben wenig scharfen iterativen Bedeutung (die hingeworfene Frage Vilh. Thomsen’s, ob das *-s-* kausativisch war, kommt also in Wegfall). Lautlich ist zu konstatieren, dass ein Vokalausfall stattgefunden hat; denn die *-sk*-Verba waren thematisch und hatten also die Endungen 3. Sing. **-sketi*, 3. Pl. **-skonti* (hitt. 3. Sing. *pí-eš-ki-iz-zi /peskezzi/* ‘er gibt’, 3. Pl. *pí-eš-kán-zi*). Ferner, dass *-sk-* im Lykischen *-s-* ergeben hat; ob immer, oder nur in Konsonantengruppen, lehrt unser Material uns nicht.

§ 45. Nach meiner Vermutung (Hitt. 201, ad 177) ist das *h* von hitt. */hannāi/* nicht die Fortsetzung eines ieur. *u*, sondern aus einem *k*-Laut entstanden (Widerspruch bei SZEMERÉNYI, Melichemlékkönyv 398). Auch an der dabei vorausgesetzten eigentümlichen Entwicklung hat also das Lykische teilgenommen. Ich habe Lykisk S. 84 die Bemerkung gemacht, dass es aus unserem Material nicht hervorgeht, ob das lykische *q* ein Verschlusslaut oder eine Spirans war. Wir werden jetzt die letztere Alternative wählen. Die Transskription durch *q* ist wegen der Tradition beizubehalten; man darf sich aber nicht verhehlen, dass sie

¹ Ipv. *qasttu*; Prät. *qastte* TL 44 a 47 ist schwerer fassbar (‘bezwang’), *qastte teli* 29. 3 gänzlich unklar.

eigentlich unpassend ist; für einen dem *χ* nahestehenden Laut wäre *χ* (wie in der Transskription des Armenischen) die passendste Wiedergabe.

§ 46. Lyk. *qla* wurde von IMBERT MSL 9. 228; 8. 467 als ‘peuple’, ‘race, nation’ aufgefasst; BUGGE I 65 übersetzt ‘Volk, Gemeinde’; aber TORP, der II 10, 42, 45 Bugge gefolgt war, kommt V 3—9 in einer ausführlichen Untersuchung zu dem Ergebnis, das *qla* vielmehr ‘Chef, ḫeqwər’ ist, und KÖNIG 116¹ stimmt ihm bei (‘Torp führt hier auf den richtigen Weg’). Das würde sehr an hitt. *ha-la-an-ta* erinnern, das KBo I 42 II 11 dem akkad. *rēšu* ‘Haupt’ gleichgesetzt wird; */halanta/* muss wie die anderen Wörter derselben Kolumne des Syllabars im Nominativ stehen; es ist also ein Neutr. Pl. Die Ableitungssilbe *-ant-* ist uns aus mehreren kollektiven Bildungen (STURTEVANT Gr. 158 f., FRIEDRICH Elementarbuch § 53 a, b S. 13) bekannt (die *-ant-* Form ist oft in der Bedeutung fast oder ganz mit dem Grundwort identisch). Das überlieferte */halanta/* setzt also ein kürzeres Neutrūm voraus, das wohl mit asl. *čelo* ‘Stirn’ (-o-Stamm) identisch sein könnte, indem auch hier die Bedingungen des hittitischen Wandels *k > h* (vgl. VERF. Hitt. 176 f.) vorhanden gewesen sein werden. Mit diesem Worte wäre also lyk. *qla* zu vergleichen; an der Bedeutungsentwicklung ‘Haupt’ > ‘Vorsteher’ ist natürlich kein Anstoß zu nehmen; und *qla* könnte in der Tat ebenso wie hitt. *halanta* urspr. ein Neutr. Plur. sein.

§ 47. Ich trage jedoch diese lykisch-hittitische Vergleichung nur mit Vorbehalt vor, da mir die Bedeutung von *qla* noch nicht endgültig klar zu sein scheint. Zu den sehr häufigen Verbindungen *qlabi* und *eni qlahi ebijehi* möchte ich zunächst bemerken, dass in dem *ebi* doch wohl unmöglich ein demonstratives Wort stecken kann. Das demonstrative Pronomen lautet *ebe*, nicht *ebi*; sein Genitiv ist *ebehi* (oben § 30), nicht *ebijehi*. Höchstens könnte *ebi* eine Ableitung von *ebe* sein (TORP II 45). Aber ‘dieser’ oder ‘hiesiger’ als immer wiederkehrender Zusatz zu *qla*, wo von der Bestrafung der Verletzung der Gräber die Rede ist, wäre bei der alten Auffassung von *qla* als ‘Volk’ wenigstens müssig, bei der Auffassung als ‘Vorsteher’ beinahe unbegreiflich, um so mehr weil häufig auf *ebi, ebijehi* ein Adjektiv mit offenbar sehr bestimmter Bedeutung (ein Ethnikon oder ähnliches) folgt: *surezi* 84.3, 7 (zur Stadtnamen Σοῦραι), *pñtreñni*

102.3; 109.6; 112.6, *pñtreñnehi* 94.3, *keruti* 111.3, *ehetehi* 44 b 48 (*qlabi ehetehi se mahqna ehete[hi]*), *ddewezehi* 65.24. In 56.4 *mene qasttu eni qlahi ebijehi se wedri wehñtezi* gehört *wehñtezi* ‘von Antiphellos’ wohl zu den beiden durch *se* verbundenen Gliedern (*wedri* ist ‘Stadt’). Dass die Verbindung von *qla* und *ebi* nicht das zufällige Zusammentreffen eines Substantivs mit einem demonstrativen Pronomen ist, sondern dass die beiden Elemente integrierende Bestandteile eines Begriffes sind, folgere ich aus den häufigen lautlichen Verschmelzungen: *qlabi* z. B. 26.3, 17, *qlajebi* 26.8; 65, 19, *glebi* 111.3, *qlajeb* 109.6. Die Eigenbedeutung jedes der beiden Glieder war jedoch nicht verloren gegangen; denn sie können getrennt werden: *mene qla qasttebi surezi* 84.3 (hier scheint das Verbum, *qastt(i)*, wenig betont zu sein), *mene pdde qla sñmati ebi surezi* 84.7 (hier ist wohl trotz VILH. THOMSEN Ét. lyc.² 369¹ *pddę* als Präverb mit *sñmati* zu verbinden). Ich glaube daher, dass die Ähnlichkeit der Elemente *ebi*, *ebijehi* mit dem Pronomen *ebe* ganz zufällig ist, und dass *ebi* vielmehr ein Substantiv (ein -i-Stamm im Genitiv, von *qla* regiert) ist. Die genaue Bedeutung von *qla ebi* lässt sich natürlich nicht erraten; da es sich aber um eine Instanz handelt, die Grabfrevel bestraft, so liegt wohl ‘Geschlechts-Vorstand’ innerhalb der Grenzen der Möglichkeit. Übrig bleibt noch die Erklärung von *eni qlahi ebijehi*. Hier ist wenigstens das letztere Element klar; *qlahi ebijehi* verhält sich zu *qla ebi* wie *prñnezijehi* ‘οἰζεῖος’ zu *prñnezi* ‘Hausstand’. Das Formans -*hi* bildet Adjektive der Zugehörigkeit, und da *qla ebi* zweigliedrig war, ist das Formans an beide Elemente getreten. Diese Wiederholung von -*hi* ist im Lykischen durchaus regelmässig. Ein Mitglied des *malija wedrëñni* 150.6—7 (etwa ‘des städtischen Rates’) wird 149.2—3 *malijahi wedrëñnehi* genannt; noch merkwürdiger: *hrppi esedeñnewi* χῆναhi *ehbiehi* 39.3—4 und [ese]deñne[w]i [eneh]i e[hb]ije[h]i 108.3—4 (nach VILH. THOMSEN’s Lesung) ‘für sein mütterliches bzw. väterliches Geschlecht’; hier ist die Adjektivendung sogar an ‘sein’ gefügt. Was aber mit dem umstrittenen *eni* (vgl. oben § 43) anzufangen ist, ist gänzlich unsicher. IMBERT MSL 8.467 wollte *eni qlahi ebijehi* als ‘le seigneur de cette nation-ci’ auffassen, und diese Auffassung blieb in der folgenden Zeit die herrschende; TORP II 45 übersetzte ‘der Herr dieses Volkes’. Diese Übersetzung muss aber falsch sein, und zwar schon deshalb, weil *qlahi ebijehi* kein

Genitiv ist. Ich finde bei VILH. THOMSEN eine nicht weiter ausführte Frage mit Bezug auf *eni mahanahi*, worin er eine speziellere Bezeichnung eines *mahanahi* erblickt, d. h. eines Angehörigen des *mahana huwedri*; also etwa ein Delegierter für *τὸν πατέρα τοῦ Αὐτοκράτορος συστήματος* (Strabo p. 664); *eni* übersetzt Thomsen »fader«, ohne Parallelen anzuführen; man mag aber an lat. *patrēs* erinnern. Verfolgt man diesen Gedankengang weiter, so hindert uns nichts, in *qlabi* ‘Geschlechts-Vorstand’ nicht ein Kollegium, sondern eine Einzelperson zu sehen, die mit einem feineren Titel *eni qlahi ebijehi* genannt wird. Von dieser Seite her würde also der lykisch-hittitischen Etymologie keine Gefahr drohen. Sollte aber *eni* eine andere Bedeutung als die hier angenommene haben, wäre die ganze Frage noch einmal aufzurollen.

§ 48. In Archiv Orientální V 179 habe ich schon die Sippe von lyk. *prñnawati* ‘baut’ und *prñnezi* ‘Hausstand’ besprochen, die auf ein Grundwort ‘Haus’ weisen, wovon sie mit bekannten Ableitungssilben gebildet sind. Das Grundwort findet sich im Hittitischen als Dat.-Lok. */parni/* u. s. w. ‘Haus’, ein Wort von unzweifelhaft altindoeuropäischem Gepräge, dessen Nom. *pí-ir /pir/* oder eher */per/* lautet. Ein abgeleitetes Verbum *bar-na-wa-is-ki-it /parnawajesket/* ‘hatte zur Residenz gemacht’ enthält daselbe Formans wie lyk. *prñnawati*, vermehrt um das iterative *ske-* (vgl. oben § 44).

§ 49. Lyk. *a-di* ‘macht’, *a-dę* ‘machte er’, *agą* ‘machte ich’ gehört zu hitt. *i-ja-zi* ‘er macht, tut’. Es fragt sich nur, ob man in lyk. *adi* eine unreduplizierte Form zu sehen hat, oder ob man eine lautliche Vereinfachung einer dem hitt. */ijazi/* genau entsprechenden Bildung annehmen soll. Wenn man eine Vereinfachung annimmt, bleibt die Frage zu beantworten, in welcher Weise sie vorsich gegangen ist. Im Luwischen ist *ija-* offenbar zu *aja-* geworden (*a-i-ja-ru* wohl ‘soll gemacht werden’, Friedrich, Kleinas, Sprachd. S. 38); Entsprechendes für das Lykische anzunehmen ist nicht räthlich, da diese Sprache die Vorliebe des Luwischen für den Vokal *a* absolut nicht teilt. Das einzige, was wir sagen können, bleibt, dass die Bedingungen der Vereinfachung so gedacht werden müssen, dass sie nicht auch für *pijete*, *pijaza*, *ijetę* (oben § 40) zutreffen. Vielleicht **ija- > *ja- > a-*.

§ 50. Lyk. *ta-* ‘legen’ kommt in mehreren Zusammensetzungen vor. Die häufigste ist *ñtepi-tadi* ‘er begräbt’, Pl. 3. *ñtepi-tati*;

dazu die *sk*-Erweiterung *ñtepi-tasñti* (oben § 44); ‘begraben’ ist eigentlich ‘hineinlegen’. Verschieden davon ist ein Kompositum, mit *ñte-*, *ñta-* ‘niederlegen (einen Todten), festlegen (eine Busse)’ vgl. VILH. THOMSEN, Ét. lyc. 64—70; falls das *a* von *ñta-* auf Vokalharmonie beruht, wird man in Prät. 3. Sing. *ñta-tadę*, 3. Pl. *ñta-tatę* neben *ñte-iye-tatę* (mit infigiertem Pronomen ‘ihnen’) das lautlich Regelmässige sehen; aber auch *ñte-tadę* und *ñta-ijatadę* kommen vor, sodass *ñte-* und *ñta-* faktisch promiscue gebraucht werden. Eine klare Zusammensetzung ist ferner *hrppi-tadi* ‘legt darüber, hinzu’; im präverbialen Teil unklar ist *eseri-tadi*, das nach VILH. THOMSEN, Ét. lyc. 58, ‘συνεργάτης’ bedeutet. Es liegt natürlich auf der Hand, dass diese lykischen Formen zum hitt. *da-a-i* ‘legt’, 1. Sg. /tehhi/, und weiterhin zu gr. *rίθημι*, skr. *dádhāti* gehören. Auffällig kann hier der lykische Ausgang *-di* in der 3. Sg. dem hitt. *-i* gegenüber wirken. Es handelt sich aber gewiss nicht um einen Unterschied in der Flexionsendung, sondern darum, dass das Lykische die Reduplikation bewahrt hat, deren einstiges Vorhandensein auch im Hittitischen ich Hitt. 186 vermutet habe. Die richtige Analyse der lykischen 3. Sg. ist also *-tad-i*.

§ 51. Das oben (§ 26) besprochene *sijeni* ‘er liegt’ gehört natürlich zu gr. *ζεῖται*, skr. *séte* und zu hitt. *ki-it-ta-ri* /*kittari*/ ‘er liegt’. Gr. *ζεῖμαι* fungiert bekanntlich als Perf. Pass. von *rίθημι*, und zwar auch in Zusammensetzungen (*διά-ζεῖμαι* : *δια-rίθημι*). Dasselbe Verhältnis zwischen den beiden Verben besteht auch im Hittitischen, und schon Hrozný, Spr. d. Heth. 35 und 75, hat /*kittari*/, 3. Pl. *ki-ja-an-ta-ri* /*kijantari*/ richtig durch ‘wird gelegt, sind gelegt’ übersetzt; die ausdrückliche Konstatierung, dass *ki-it-ta-ri* Passiv von *da-a-i* ist, findet sich bei SOMMER und EHELOLF, Papanikri 52. Ebenso im Lykischen: *ñtepi-tadi* ‘er begräbt, soll begraben’, *ñtepi-sijeni* ‘er ist begraben, wird begraben werden’ TL 111.5; Vgl. § 81¹. Über hitt. *k* > lyk. *s* vgl. weiter unten.

§ 52. Lyk. *tuweti* bedeutet nach VILH. THOMSEN, Ét. lyc. 53, ‘il pose, élève, érige’; es gehört also zur ieur. Wurzel **stā-*, die demnach im Lykischen ohne *s-* auftritt. So auch im Hittitischen, s. VERF., Sprachlähmung 69 f.; diese Wurzelform ist freilich auch aus dem Keltischen bekannt. Die *u*-Erweiterung des Lykischen erinnert vor allem an asl. *staviti* ‘stellen’. Ob sie auch im

Hittitischen vorhanden gewesen ist, ist nicht sicher; da aber die Bedeutungsentwicklung im Hittitischen so sehr an das Slavische erinnert (vgl. Verf. a. a. St.), so liegt es nahe darauf hinzuweisen, dass hitt. *Ú-UL tu-uš-ka-a-ri* /tukkāri/ ‘es ist nicht von Wichtigkeit, es kommt darauf nicht an’ so ziemlich dem russischen *ne stójit* entspricht (*ne stójit govorít’ ob étom* ‘es lohnt sich nicht davon zu sprechen’); die andere Bedeutung des hittitischen Verbums ‘zu Teil werden, zufallen’ (FRIEDRICH, Verträge II 150) kann im Russischen durch *do-stat'-sja* ausgedrückt werden. — Wie sich das lykische *sttāti: sttala* 44 c 5 ‘stellt eine Stele auf’, vgl. 93.2, dazu verhält, ist eine andere Frage; Entlehnung aus dem Griechischen ist vielleicht nicht ausgeschlossen (*sttala* ist jedenfalls entlehnt; Neutr. Plur. nach der Analogie einheimischer Synonyme, s. MERIGGI, Decl. S. 13).

§ 53. Auf der Xanthos-Stele 44 c 3 kommt eine Verbalform *z̥xate* vor, die TORP Beiträge II 40 ‘sie besiegten’ übersetzt. Dazu wird *z̥xana* a 54 der Infinitiv sein (so Torp V 18; IMBERT MSL 19.342 übersetzt ‘assaillir’, allerdings mit einem Fragezeichen). Ein offenbar von diesem Verbum abgeleitetes nomen agentis kommt in mehreren Kasusformen vor; *z̥xaza* b 57 (‘dem Sieger’ KÖNIG 87) ist wohl Dat. Pl., *z̥xazai* c 6 Gen. Pl.; *z̥xazije* b 3 sieht wohl einem Dat. Sing. am ähnlichsten. VILH. THOMSEN scheint in seiner Hinterlassenschaft *z̥xate* als ‘sie führten’, *z̥xaza* als ‘den Führern’ auffassen zu wollen, was mir für das Verbum sehr wenig einleuchtet; auch wenn das Substantiv wirklich etwa ‘στρατηγός’ bedeuten sollte, würde ich trotzdem für das Verbum dem Zusammenhange nach ‘besiegen’ (vgl. gr. *τοὺς πολεμίους στρατηγεῖν*) oder ‘bekriegen’ (‘assaillir’, Imbert) erwarten. Das würde gut zu hitt. *za-ha-an-zi* ‘sie schlagen’ (mit persönlichem Objekt), *za-ab-hi-ja-zi* ‘er kämpft’, *za-ab-ha-a-iš* ‘Kampf’ stimmen. Die Xanthos-Stele ist aber noch so dunkel, dass ich auf diese Zusammenstellung kein Gewicht lege.

§ 54. Die Dunkelheit dieser Inschrift und ganz besonders des milyischen Teiles derselben ist mit ein Grund, weshalb ich einige möglicherweise richtigen und wichtigen Bedeutungsbestimmungen bei KÖNIG hier unerörtert lasse; ein weiterer Grund ist der, dass ich für das Lykische mich auf die Ergebnisse beschränken möchte, die vor dem Anfang der hittitischen Studien schon vorlagen. Ich verweise aber zum Schluss auf den Aufsatz FRIED-

RICH's, Revue des ét. indo-européennes I 181—183, worin er auf die Notiz bei Stephanos von Byzanz aufmerksam macht, wonach die lykische Stadt Ἐρεύατης ihren Namen ἀπὸ Ἐρεύας τῆς καὶ Ἐλευθέρας hat. Damit vergleicht er schlagend hitt. *a-ra-u-wa-aš /arawa-s/* 'frei'. Friedrich ist geneigt, in diesem hittisch-lykischen Wort eine Entlehnung aus dem Hattischen zu sehen; darüber kann man aber wohl auch anderer Ansicht sein. Eine genaue Entsprechung in einer anderen ieur. Sprache gibt es allerdings nicht.

§ 55. Aus der vorhergehenden grammatisch-lexikalischen Übersicht ergibt sich für die Geschichte des Vokalismus im Lykischen kein vollständiges Bild. Die ieur. geschlossenen Vokale *i* und *u* waren offenbar im Lykischen unverändert (*ti*, relatives Pronomen, *-tu*, Imperativendung, oben § 27). Was die offenen Vokale *e*, *o*, *a* betrifft, springt es sofort in die Augen, dass *e* oft einem hittitischen *a* gegenübersteht; so in *ebe* 'dieser', *epñ-* 'nach', *əmi* 'mein', vgl. hitt. */ammuk/* 'mir, mich, ich', und in dem soeben genannten Genitiv *Ἐρεύας*. Das Lykische hat offenbar ein im Hittitischen zu *a* gewordenes altes *e* festgehalten.

§ 56. Das *e* der zweiten Silbe von *ebe* **ebho-s* ist aber ein altes *o*. Wenn man dazu *χñtewete* 'er führte' (*-*to*) nimmt, kann man sich fragen, ob etwa ieur. *o* in der lyk. Auslautssilbe regelmässig durch *e* vertreten ist. Dafür könnte *ñte*, lat. *endo* (oben § 39) zu sprechen scheinen, aber *χuga-* 'Grossvater', lat. *avus* spricht dagegen, wenn man nicht hier konsonantischen oder vokalharmonischen Einfluss annehmen will. Im Wortinnern haben wir keinen Anlass, einen Wandel *o>e* anzunehmen. In *prñnawatę* 'bauten sie' ist ieur. *-ont-* zu *-at-* geworden, und wir müssen erwarten, dass inlautendes *o* ohne folgenden Nasal lyk. *a* ergeben hat. Ein ziemlich sicheres Beispiel für altes *a* im Wortinnern ist *ñtepi-tadi* 'begräbt' worin *-ta-* die in die Reduplikationssilbe geratene schwache Ablautsstufe der ieur. Wurzel **dhē-* vertritt (vgl. lat. *faciō*); auch wohl *adi* 'macht', wenn auch in *pijetę* (oben § 40) die Vokalfarbe der starken Ablautssilbe (gr. *ἱημι*) festgehalten zu sein scheint. Und für *a* im Auslaut kann man mit einer gewissen Wahrscheinlichkeit *χñna-* 'Mutter' und *lada* 'Frau' als alte femininische *-ā*-Stämme, auch wohl *qla* (oben § 46) als mutmassliches Neutr. Plur. anführen. Allerdings kann

man diese Belege verdächtigen, indem man in *lada* Vokalharmonie, in *χñna-* und *qla* konsonantische Einflüsse annimmt; da aber kein Beispiel einer anderen Vertretung als *a* vorliegt, kann man wohl auch den Spiess umdrehen und fragen, ob nicht *χuga-* die normale Vertretung des auslautenden *-o-s* zeigt, während *ebe* und *χñtewete* vokalharmonisch bedingt sind; die Endung *-te*, die in *χñtewete* und in *prñnawate* (wo *-wa-* sekundär ist) in der Ordnung wäre, müsste von solchen Fällen aus auf alle Präterita der 3. Sing. und der 3. Plur. verbreitet worden sein; und für *ñte* (§ 39) wäre eine Sondererklärung zu suchen (*ñta-* älter als *ñte*; und dies Umlaut, von *ñtepi-* ausgegangen?). Wie man die Sache dreht und wendet, bleiben Schwierigkeiten; wir können wohl nur sagen, dass die bis jetzt erkannten Tatsachen die Annahme nicht verbieten, dass die *-o*-Stämme und die *-ā*-Stämme im Lykischen ganz wie im Hittitischen zusammengefallen sind, dass aber eine solche Annahme sich nicht streng beweisen lässt.

§ 57. Die *-jo*-Stämme bereiten grosse Schwierigkeiten. Man kann vielleicht annehmen, dass sie im Lykischen noch vollständiger als im Hittitischen (Hitt. § 30 S. 35) zu *-i*-Stämmen geworden sind. Ich kann mir die possessiv-adjektivische Endung *-hi* (milyisch *-si* in *χugasi*, oben § 42) lautlich nur aus **-si-s* erklären, morphologisch vergleichbar scheinen mir aber nur die lateinischen Adjektive des Typus *aquā-rius* zu sein; auch deutet die griechische Wiedergabe von *telebēhi*, *tuminehi*, mil. *tuminesi* als *Tελυμοσός*, *Tυυρησσός* (vgl. KÖNIG 70) wohl auf eine Konsonantengruppe *-sj-*. Ähnlich beurteile ich Fälle wie *hrzzi*, hitt. /*sarazzi-s/* ‘oberster’ (oben § 39.3), vgl. gr. *ὕπτιος*. Die Verwandlung der alten *-jo*-Stämme in *-i*-Stämme kann nicht auf lautlichem Wege stattgefunden haben, sondern muss auf einer Umbildung des Paradigmas beruhen, die von gewissen Berührungs punkten der beiden Stammklassen ausgegangen ist. Ganz vollständig ist der Übergang in die *-i*-Deklination nicht bei allen Wörtern durchgeführt. Neben dem Akkusativ *hrzzi ñtatq* TL 36.5 finden wir *hrzzę isbazię* (von dem *-i*-Stamm *isbazi*) 84.2. Ich gehe darauf nicht näher ein; auch nicht auf die Weiterwucherung der mit *-ij-* anfangenden Endungen in anderen Stammklassen (wie in den Namen *χsseñzija*, Dat. *χsseñzijaje* 150.1, 8, *ijamara*, Dat. *ijamaraje* 149.2, 6 oder im Pronomen *ebe*, Dat. *ebeije*, Neutr. Pl. *ebeija*).

§ 58. Im Dat. Pl. der *-i*-Stämme, wo der *-i*-Stamm sich mit dem in *lada* als *a* erscheinenden Kasusausgang verbindet, entsteht daraus *-e*: *tideime*, Dat. Pl. von *tideimi* ‘Sohn, Kind’; daraus weiter (meist durch vokalharmonischen Einfluss bedingt) *-a*: *zugaha* (oben § 42). Daraus folgt, dass man die bei Personennamen und bei einigen Pronominen auftretende Genitivendung *-he* unbedenklich auf ieur. **-sjo* zurückführen darf. Vgl. VERF. Hitt. 71 über eine mögliche Spur derselben Endung im Hittitischen. Dass die echte Genitivendung *-he* und die Adjektivendung *-hi* etymologisch zusammengehören, ist möglich und wohl sogar wahrscheinlich; sie werden aber gut auseinandergehalten. Ersatz eines Genitivs ist das *-hi*-Adjektiv jedoch (abgesehen von dem Sonderfall § 37¹) etwa bei *atlahi* ‘eigen’ (mil. *atlsi*) zum Dat. Sg. *atli*, Pl. *atla* und *kbijehi* ‘eines Anderen, fremd’ neben *kbi* ‘ein Anderer’ und ganz besonders bei dem Pronomen *ebe*.

§ 59. Die Form *epttehi* ‘eorum’ die sich mit *esedeñnewe* ‘Geschlecht’, *la99i* ‘Verwandte der Frau’ (?), *prñnezi* ‘Hausstand’ verbindet, ist doch in der Bedeutung vom genitivischen *eptte* (*ladas eptte* ‘ihre Frauen’, Akk., *hrppi atla eptte* ‘für sich selbst’, Dat. Pl.) nicht verschieden; es hat adjektivische Flexion: Dat. Pl. *hrppi lada epttehe* TL 6.2, Gen. Pl. *ladqi ebttehi* 107.1. Offenbar ist *epttehi* von *ebette* abgeleitet, das 128.1 mit dem folgenden *arawazija*, Objekt von *mej-aqe*, zu verbinden ist; *arawazija*, das irgend ein Monument bezeichnet, ist Neutr. Pl., wie MERIGGI, La declinazione del licio S. 13 f., mit Recht annimmt; die Prämissen seiner Konklusion finden sich schon bei VILH. THOMSEN, Ét. lyc.² S. 385 (»*aravaziya* appartient à un groupe de mots dont l'accusatif est identique au nominatif, et dans ce cas le pronom démonstratif n'a pas la forme *ebęñne*, mais *ebeiya*«) und 404² (»Il faut observer qu'on n'emploie jamais *mene*, mais seulement *me* après des substantifs (en *-a*) dont l'accusatif est identique au nominatif, comme par ex. *aravaziya*«; das persönliche enklitische Objekt *-ne* kommt also in diesem Falle nicht vor). Demnach ist *ebette* wohl = *ebeiya*; in TL 149 ist es das letzte Wort der Inschrift, also möglicherweise kollektives ‘ea’; mir ganz unklar ist 26.22. Das Wort ist offenbar eine Zusammenrückung vom Pronomen *ebe* mit einer Form des demonstrativen Stammes **to-* (wobei die Frage wieder auftaucht, ob ieur. *o* oder gar *a* im Aus-

laut durch spontane Entwicklung zu *e* werden kann, vgl. oben § 56). Der Vokal der zweiten Silbe ist in *epttehi* ausgefallen, wozu vielleicht der grosse Umfang der ursprünglich viersilbigen Ableitung beigetragen hat; *eptte* wäre dann in dieser Beziehung von *epttehi* abhängig. Aber wie kommt dies *eptte* zur genitivischen Bedeutung? Ein Hinweis darauf, dass im Dänischen ein Genitiv zum Nominativ (oder korrekter zum Nicht-Genitiv) hat werden können (*begge* ‘beide’, an. Gen. *beggja*), hilft zum Verständnis nicht. Jedenfalls hat aber *epttehi* dabei Einfluss geübt. In 107.2 ist übrigens *epn̄ ebtte* wohl einfach ‘postea’, sodass hier kein Genitiv vorliegt.

§ 60. Wie das Adjektiv *epttehi* den Gen. Pl. von *ebe* ersetzt, so vertritt *ebehi* den Gen. Sg. desselben Pronomens (oben § 30). Durch Ausfall des mittleren Vokals in unbetonter Stellung und Metathese der Gruppe *-bh-* zu *-hb-* ist daraus das häufige Possessivum *ehbi* ‘sein’ entstanden, das im Sing. im Nom., Akk. und Dat. gleichlautend ist; der Gen. Sg. ist nicht belegt, müsste aber gleichfalls *ehbi* lauten, da der Genitiv der *-i*-Stämme mit dem Nom. zusammenfällt; der Akk. Pl. lautet *ehbis*, der Dat. Pl. aber *ehbije* (abweichend von der gewöhnlichen Flexion der *-i*-Stämme und der *-hi*-Adjektive: *tideime* ‘den Kindern’). Man hat allerdings früher das Possessivum *ehbi* anders erklärt. SAVELSBERG, DEECKE und BUGGE, Lyk. St. I 29 f., führten es auf den ieur. Stamm **swe-* des reflexiven Pronomens zurück; dabei wäre jedoch das anlautende *e* eine Schwierigkeit. VILH. THOMSEN, Ét. lyc. 46¹ will mit Recht *ehbi* in nähere Verbindung mit *ebe* bringen; seine Zerlegung *e + be* und *eh + bi* ist aber unannehmbar.

§ 61. Nasalvokale (*ɛ* und *ɑ*) entstehen im Lykischen teils durch den Einfluss eines benachbarten Nasals (*ɛmi* ‘mein’, oben § 28), teils durch den Schwund eines Nasals vor einem Konsonanten oder im Auslaut (*pijɛtɛ*, *prñnawatɛ* oben § 56, *ladɑ* Akk. ‘Frau’). Dass wir kein nasalisiertes *i* oder *u* finden, stimmt mit der allgemeinen Tendenz der Nasalierung, sich am liebsten mit einer verhältnismässig grossen Mundöffnung zu verbinden. Im Auslaut kommt ein Schwanken zwischen *ɛ* und *ɑ* vor, und auffälligerweise zeigen die Nasalvokale im Auslaut in gewissen Fällen unter ganz unklaren Bedingungen eine Tendenz zur Diphthongierung (die vielleicht in lesb. *τοίς*, *ταίς* aus *τόρς*, *τάρς* SCHWYZER Gr. Gr. I 287 ein phonetisches Seitenstück hat). Im Akk. Sg. finden

wir *ladq*, aber *ebəñne* (vgl. was § 56 über die entsprechenden Nominative gesagt ist). Im Gen. Pl. finden wir *ladqi*, *zÿzazqi* (§ 53), *mluhidazqi* (84.4), *azzalqi* (44 b 59; ‘der Garnisonen’? VILH. THOMSEN), *tijqi*, *tijei* (vom relativen Pronomen, vgl. TORP I 10 ff.); daneben die Münzlegenden *pttarazę*, wohl ‘*Haτaqεων*’, *wahñtezę*, Ethnikon von Antiphellos (-ę aus -i + a wie -e aus i + a z. B. im Dat. Pl. *tideime* § 58). Diese Formen setzen die ıeur. Endung *-ōm voraus, von der es im Hittitischen nur schwache Spuren gibt (VERF. Hitt. S. 32; vgl. jetzt noch GÖTZE, Tunn. 74²⁷², OTTEN, Tel.-Myth. 56²—57).

§ 62. Ähnliche Verhältnisse wie in diesen Genitivformen finden wir in den Personennamen, die im Nominativ Nasalierung zeigen: *mutlei*, *zerei*, *pttlezei*, *tewinezei*, *uhetei*, *sbikezije*, *zunñije* und ohne Diphthongierung *zssbezę*, *zudalije*, *ñturiqaza*. Man darf nicht vorschnell diese Namen für fremd erklären; einige von ihnen enthalten doch wenigstens lykische Bildungssilben, und *sbikezije*, *zudalije* neben *sbikaza*, *zudali* erinnern so sehr an die griechischen Patronymika auf -ιων, dass es sehr nahe liegt, die Endungen -ei und -ę auf *-ōn zurückzuführen und alle diese Namen als -n-Stämme aufzufassen. In der Flexion ist freilich nichts von einem Nasal zu verspüren; wir finden Dative wie *pttlezeje* und Genitive wie *mutleh* und *zerehe*; sie können aber analogisch gebildet sein. In TL 77, wo auf einmal zwei Personennamen mit a erscheinen, lesen wir

*ebəñne : prñnawą : meti prñnaw
atę : ñturiqaza : ɔqı : tideimi.*

Hier ist ɔqı ein endungsloser Genitiv; das kann bei einem -n-Stamm nicht ursprünglich sein, sondern muss eine Analogiebildung nach den lautgesetzlich endungslosen Genitiven sein, die im Lykischen nicht fehlten. Vielleicht hat ganz besonders die -i-Deklination, wo der Nom., Akk., Dat. und Gen. Sg. gleichlautend waren, Einfluss geübt. So hat es vielleicht eine Zeit gegeben, wo die -n-Stämme auch im Dativ endungslos waren; eine Spur eines solchen Zustandes könnte man im Dativ *mahqi*, *mähqi*, *muhqi* ‘der Bundesversammlung’ sehen, dessen Nominativ *mahana* dann auf Umbildung beruhen müsste (die bisherige Auffassung, wonach *mahqi* aus **mähqani* entstanden wäre, ist nicht unbedenklich).

§ 63. Wie verhalten *i* und *u* sich in den Fällen, wo Nasalierung zu erwarten wäre? Die Frage muss für *i* im Auslaut dahin beantwortet werden, dass es unverändert bleibt; *tideimi* ‘Kind’ lautet im Akk. Sg. *tideimi* (106.4), und die Adjektive auf -*hi* sind im Akk. Sg. und im Gen. Pl. unverändert (z. B. *atlahi* Akk. Sg. 91.2, *ebttehi* Gen. Pl. 107.1). Zweifelhafter liegt die Sache vor einem geschwundenen Nasal im Inlaut. Neben 3. Sg. *ttlidi* und *tubidi*, die eine Strafzahlung bezeichnen, stehen die Formen *ttleiti* und *tubeiti*. Gegen die alte Deutung der -*ei*- enthaltenden Bildung als Optative habe ich mich schon Lykisk S. 93 ausgesprochen, und heute wird wohl niemand Optative oder Konjunktive im Lykischen suchen. Die neue Erklärung, die TORP II 36 versucht, hat wohl niemals Glauben gefunden. Aber VILH. THOMSEN Ét. lyc. 43 deutet fragend die Auffassung an, dass *ttleiti* und *tubeiti* Pluralformen sind, eine Vermutung, die in seinen hinterlassenen Aufzeichnungen deutlich, wenn auch ohne Erörterung, zum Ausdruck kommt. Ich betrachte diese Deutung als die einzige morphologisch denkbare und glaube, dass sie auch vom syntaktischen Gesichtspunkt unwiderlegbar ist. Ein ausdrückliches pluralisches Subjekt kommt allerdings bei *ttleiti* und *tubeiti* nicht vor; und eine für die pluralische Geltung dieser Formen streng beweisende Stelle lässt sich nicht anführen. Aber wo von etwaigen Grabrevlern die Rede ist, ist es doch ziemlich gleichgültig, ob man sagt »er soll zahlen« oder »sie sollen zahlen«, um so mehr, weil der Plural im Lykischen auch ‘man’ bedeuten kann (*ñtepiti* ‘sie sollen begraben’, ‘man soll begraben’ 101.2 u.s.w.). Man könnte vielleicht die Pluralform besonders da naheliegend finden, wo verschiedene etwaige Grabkränkungen aufgezählt werden. So *tiñte : hri : alahadi : tike : tibe ñteti : hrppitadi : tike : me ttleiti* u.s.w. 102.2, vgl. 101.4; 118.3; 88.5. Und tatsächlich haben *ttleiti* und *tubeiti* in diesem Falle ein gewisses Übergewicht über *ttlidi* und *tubidi*; eine feste Regel gibt es aber nicht. Instruktiv mit Bezug auf die Verwendung der Numeri bei unbestimmtem Subjekt ist übrigens TL 88.3 ff.:

*kbi tike mei nipe ñtepi tqtu
tibei nipe hlñmi tuwetu hlñmi mei tuweti tike tibei
ñtepi tadi tike mene itlehi tubeiti trñmili huwedri*

‘einen Anderen sollen sie (soll man) hier nicht begraben noch soll

er (man) hier ein *hl̄m̄mi* aufstellen; wenn jemand ein *hl̄m̄mi* hier aufstellt oder hier jemanden begräbt, soll man es büßen dem gesamtlykischen *it̄lehi*'.

Die Folgerung scheint unvermeidlich zu sein, dass ein nasaliertes *i* im Inlaut vor einem Verschlusslaut der Diphthongierung unterlag. Was *u* betrifft, so wird man wohl die 3. Pl. *ep̄ñ:puñt̄* 114.2 neben 3. Sg. *pñpud̄* 78.5 und 87.4 als eine Neubildung betrachten dürfen.

§ 64. Die mit Schwund des selbständigen Nasals verbundene Entstehung von Nasalvokalen scheint nicht besonders alt zu sein. Sie ist jünger als der Vokalschwund im Wortinnern in Fällen wie *tisñke*, *urtaqijahñ* u.s.w. (oben § 37), *ñte* (§ 39), *ñtepitasñti* (§ 44), *terñ* (§ 80).

§ 65. Viel älter muss der Schwund eines Nasals vor *s* sein, der keine Nasalierung hinterlassen hat. Ein solcher Fall ist der Akk. Pl. auf *-s* (*ladas* § 24, *tideimis* u.s.w.). Ein weiterer Fall ist *qastti* (§ 44). Bei diesem Worte verweist VILH. THOMSEN in seinen hinterlassenen Aufzeichnungen auf *trqqas* neben *trqqñti*; er fügt keinerlei Erörterungen hinzu, aber aus der blossen Vergleichung geht deutlich genug hervor, dass er die beiden Formen auf ein Paradigma zurückführt, was geradezu eine befreiende Tat bedeutet.

IMBERT MSL 9.232 hatte in *trqqas* ein »nom invariable« gesehen und darin die Bezeichnung von »une divinité protectrice des sépultures« gesucht. BUGGE I 51 ff. wollte sich nicht bei der angeblichen Flexionslosigkeit beruhigen, glaubte aber das Wort als Dat. Pl. deuten zu können und übersetzte 'den Göttern'. Ihm folgt TORP I 17, V 39; *trqqñti* fasste er IV 45—46 als 'dem Gotte', während er V 38—40 darin einen Nominativ des Singularis sehen wollte, was ein unnötiger Rückschritt ist. Was Vilh. Thomsen darüber dachte, geht aus einer anderen Stelle seiner Aufzeichnungen hervor, wo er (dänisch) sagt: »*trqqas* ist (Dat.) Sing. Es kommt in den Bussbestimmungen immer mit *mahqi huvedri* zusammen vor. Aller Wahrscheinlichkeit nach bezeichnet es den Lykiarchen (Strabo p. 665).« Vilh. Thomsen verwirft also die Bedeutung 'Gott' oder 'Götter' (woran noch KÖNIG 102 u.s.w. festhält); sie war denn auch ganz aus der Luft gegriffen oder, noch schlimmer, durch etymologische Kombinationen (mit kleinasiatischen Namenselementen u.s.w.) gewonnen.

Die von Vilh. Thomsen angenommene Bedeutung ergibt sich dagegen mit fast zwingender Notwendigkeit aus dem Zusammenhang. So in der soeben zitierten Inschrift TL 88.5 f.:

*mene itlehi tubeiti tr̄mili huwedri
se trqqas se māhqi huwedri.*

Hier ist zwischen dem gemeinlykischen Schatzmeister (*taqūaç*, nicht mit Imbert MSL 9.231 *taqeñor*) und dem gemeinlykischen Rat für Götter oder einen Gott kein Platz.

Was den Kasus betrifft, so fungiert *trqqas* allerdings als Dativ. Da aber im Lykischen auch morphologische Genitive (auf *-ai*, auch *tihe*, der Genitiv des Relativums) dativisch fungieren, so wird man in *trqqas* einen alten Genitiv sehen, während *trqqñti* der eigentliche Dativ ist. In *trqqas* haben wir also den ieur. Ausgang *-nt-s* vorauszusetzen. Über die vokallose Genitivendung *-s* s. BRUGMANN Grdr.² II 2.158 f., wo Beispiele für *-n-*, *-m-* und *r-* Stämme angeführt sind; hier haben wir dasselbe vokallose *-s* bei einem *-nt*-Stamm. Dem lykischen *trqqas* entspricht mil. *trqqiz*, worin die aus *t + s* entstandene Affrikata noch erhalten ist (der Schwund des Nasals hat also schon vor der Affrikata stattgefunden); auch die Vokalfarbe *i* dürfte älter sein als das lykische *a*, da es sich jedenfalls um einen *-ent*-Stamm handelt. Das Adjektiv der Zugehörigkeit lautet im Milyischen *trqqñtasi* (dazu als Dat. Pl. *trqqñtasa?*); es ist aber analogisch gebildet und kann gegen den *-nt*-Stamm des Grundwortes nichts beweisen.

Aller Wahrscheinlichkeit nach liegt in *trqqas*, *trqqñti* ein altes Partizipium vor, das erste lykische Beispiel des im Hittitischen so ungemein häufigen *-nt*-Partizipiums.

§ 66. Vokalausfall kommt im Lykischen vielfach vor, und Beispiele sind schon im Vorhergehenden angeführt worden: *qashti* § 44, *qla* § 46, *z̄zzaza* § 53, *tisñke* u.s.w. § 64. Besonders bemerkenswert sind die Fälle, wo durch den Vokalausfall ein Nasal oder eine Liquida zwischen Konsonanten zu stehen kommt: *ȝñtawata* § 25, *hrzzi*: hitt. /sarazzi-s/, *hrppi* § 39, *prñnawati* § 48. Ein verwandter Fall ist *ȝñna-* § 43. Neben *ebȝñnə*, Akk. Sg. des Demonstrativums kommt *ebñnə*, neben *miñti* etwa ‘Familienrat’ kommt einmal *mñti* vor. Eine genauere Untersuchung dieser Fälle kann hier unterbleiben.

§ 67. Auf dem Gebiete des Konsonantismus teilt das Lykische, wie schon § 25 hervorgehoben, die hervorstechendste Eigentümlichkeit des Hittitischen, die Erhaltung des ieur. *n* in der Form eines Hinterzungen-Reibelauts (*prñnawazqa*, *ȝñlawata*; *zugə-*, *ȝñna-* § 42 f.).

§ 68. Eine andere augenfällige Eigentümlichkeit des Hittitischen ist die Abwesenheit eines *r* im Anlaut (wie diese Abwesenheit zustandegebracht worden ist, ob durch Vokalvorschlag oder in anderer Weise, ist bis jetzt gänzlich unklar). Für das Lykische mag man den Index der TL S. 108 einsehen, wo alle Möglichkeiten, ein anlautendes *r-* anzusetzen, erschöpft sind. Eine Prüfung der Hinweise führt zu dem Ergebnis, dass es ein gesichertes lykisches Beispiel eines anlautenden *r-* gibt: *rñmazata* 131.4. Im Milyischen gibt es aber mehrere durch die Interpunktionsgesicherte Beispiele: *rñpaimi* 55.7, *rñpali* 44 c 42, *rbbinezis* d 53 (diese drei Belege will Kalinka verdächtigen, die beiden ersten möglicherweise wegen des Vorkommens anderer mil. Formen, die mit *arñp-* anfangen, vgl. auch lyk. *arñpahe* 69.1); *rinase* 55.5 (das *r* scheint nach dem Faksimile undeutlich); *ripsse*, *ripssedi*, *ripsse* 44 d 55, 46, 57 (die Beurteilung dieser Formen bei BUGGE II 37, 44 ff. kann nicht richtig sein; ein Präverbium *eri-*, womit er rechnet, gibt es aber wohl wirklich). Wir können also nicht behaupten, dass ein Anlaut *r-* dem Lykischen und Milyischen unbekannt wäre; er war aber jedenfalls selten; und es ist durchaus denkbar, dass eine ältere Stufe dieser Sprachen mit dem Hittitischen übereinstimmte (vgl. MERIGGI Hirt-Festschrift II 271: »der Anlaut *r-* ist immer nur scheinbar«).

§ 69. Eine dritte Haupt-eigentümlichkeit des hittitischen Konsonantismus ist der Zusammenfall der Stimmbandstellungen der Verschlusslaute (wobei jedoch gewisse Erinnerungen an einen älteren Zustand noch vorhanden sind). Dieser Zusammenfall hat auch im Lykischen stattgefunden. Einem ursprünglichen *d* entspricht also *t* in *tupñme* 'doppelt' (IMBERT MSL 9.226¹; 'je zwei' TORP II 25): zu lat. *duo* u.s.w. Der so geschaffene Zustand blieb aber nicht erhalten. Es entwickelte sich im Inlaut ein neues *g*, *d*, *b*; diese Laute waren aber Spiranten (HÜBSCHMANN, Jen. Literaturz. 1879.62, BUGGE I 27); ein wirkliches *d* kam nach *n* vor, wurde aber *t* geschrieben: *ñte*, lat. *endo* (§ 39; die Aussprache *nd* herrschte wohl auch schon im Hittitischen, wo

ständig *an-da* geschrieben wird, vgl. VERF. Hitt. 184); *miñti*, gr. ἀνευ τῆς μίνδιος (MSL 9.221).

§ 70. Im lykischen Anlaut sollte also kein *g*, *d*, *b* vorkommen. Es ist klar, dass ganz sporadische Fälle wie das einmalige (nach dem Faksimile nicht einmal sichere) *gasabala* TL 104.2 dagegen nichts bedeuten. Nicht ganz selten ist aber *d* und besonders *dd* im Anlaut. So in den Personennamen *dapara* 6.1, *ddaqasa* 88.1, 2, *ddapss̄ma* 11.1, *ddepñneweh* (Genitiv) 98.1; 130; und in der Verwandtschaftsbezeichnung *ddedi* 103.2. Der Name *dapara* wird in der bilinguen Inschrift griechisch durch Λαπάρα wiedergegeben; das würde am ehesten auf eine Aussprache mit *ð* deuten, da dieser Laut nicht selten von Fremden als *l* aufgefasst wird (vgl. JESPERSEN, Fonetik S. 247). Nebenbei bemerkt genügt der Ansatz eines *ð* auch um die beiden Formen des Ehrennamens der hittitischen Könige, /tabarna-/ und /labarna-/, zu erklären (vgl. HROZNÝ BoSt. V 49, SOMMER Bilingue 21 ff.). Die Ursprungssprache hatte *ð*, was in der Keilschrift *t* geschrieben wurde; das fremde Ohr der Hittiter hat dies zunächst als *l* gehört; durch die fortgesetzte nachbarliche Berührung hat sich daneben auch die korrektere Form bei ihnen eingebürgert. Es ist ganz unnötig aus diesem Anlass die eigentümlichen *þl*-ähnlichen Laterale einiger nordkaukasischen Sprachen zu bemühen, deren Existenz im Chattischen genau ebenso wahrscheinlich ist wie die Existenz des neurischen nasalisierten *w* oder des cymrischen stimmlosen *ll* im Indoeuropäischen des dritten Jahrtausends v. Chr.; dass es sich um Laute sekundären Charakters handelt, habe ich schon 1898 (Lykisk 102) aus der Vergleichung mit anderen nordkaukasischen Sprachen gefolgert. Dem sei übrigens, wie es wolle; für das lykische *d* in *dapara* werden wir dieselbe Aussprache wie für das inlautende *d* anzunehmen haben, d. h. *ð*. Einen anderen Laut muss *dd-* ausdrücken; ein langes *d?* (ein kurzes *d* wirt *ñt-* geschrieben in *ñtarijeusehe* ‘des Dareios’ 44 b 59).

Was für eine Bewandtnis es mit dem anlautenden *d-*, *dd-* hat, ist unklar; mit den Namen ist nichts anzufangen; *ddedi*, nach TORP IV 7 ‘Sohn der Tochter’, erinnert natürlich sehr an wohlbekannte ieur. Bezeichnungen für ‘Grossvater’, ‘Grossmutter’ (WALDE-POKORY I 826, vgl. H. KRAHE IF 55.121 f. über illyr. *deda*); die betreffenden Wörter sind aber wohl Lallwörter, die

vielleicht sogar wie heute *Papa* und *Mama* von Volk zu Volk gewandert sind; *ddedi* ist also gegen die Annahme, dass ieur. *dh-* im Lykischen *t-* ergab, nicht beweisend.

§ 71. Wenn also im Lykischen Tenues, Mediae und stimmhafte Aspiratae zusammengefallen sind, entsteht die Frage, nach welchen Regeln die neuen stimmhaften Laute *g*, *d*, *b* des Inlautes sich entwickelt haben. Sie stehen häufig intervokalisch im Anfang der zweiten Silbe: *χuga-* ‘Grossvater’, *ag̥* ‘machte ich’, *ebe* ‘dieser’, *tideimi* ‘Sohn’, *adi* ‘er macht’, *ñtepi-tadi* ‘begräbt’ (und andere Zusammensetzungen, s. oben § 50), *ala-hadi* (Zusammensetzung mit einem nur in dieser Verbindung belegten Element *ala-*, wobei auch *alade-*; Bedeutung unsicher, vgl. VILH. THOMSEN, Ét. lyc. 10 f.; nach MOR. SCHMIDT ‘öffnet’), *ttlidi* ‘er soll büßen’, (*e)pñ-pude* ‘erlaubten sie’ (Ét. lyc. 73). Dagegen finden wir nach einem Konsonanten: *ñtepi-tati* ‘sie sollen begraben’ und andere Pluralformen (über *ttleiti* s. oben § 63), *qati* ‘er straft’, *martti* ‘befiehlt’ (TORP I 29), *qastti* ‘straft’; und intervokalisch, aber in grösserer Entfernung vom Wortanfang: *sñmati* ‘erlaubt’, *prñnawati* ‘er baut’, *pijetę* ‘bestimmte er’, *tebete* ‘er schlug’, *χñtewete* ‘er führte’, *tuweti* ‘ponit’, *qanuweti* ‘er straft’. Aber einerseits finden wir auch stimmhafte Laute in der dritten Silbe (*tubidi* ‘er soll büßen’), andererseits sind stimmlose Laute in intervokalischer Stellung in der zweiten Silbe nicht allzu selten: *statti* ‘er stellt’ (griechisches Lehnwort?), *lati* ‘er stirbt’. Merkwürdig ist das Nebeneinander von *ala-hadi* und seinem Gegenstück *trbb-ala-hati* (das die Rückgängigmachung des Versehens andeutet); noch interessanter ist es, dass zu einem Indikativ Sg. 3 auf *-di* ein Imperativ auf *-tu* gehört: *hrppi-tadi* ‘er legt hinzu’, *hrppi-tatu* ‘er soll hinzulegen’. Für das Lautgesetz sind Fälle wie *ti-ke* ‘jemand’, *ñte-pi-* neben *ñte* oder die Negationen *ne-pe* und *ni-pe* ohne Belang; ebenso Personennamen wie *upazi*. Die Verbalform *epirijeti* 111.6 und manches Andere ist unklar; *tukedri* ‘Statue’ ist aber ein klares Beispiel eines stimmlosen Lautes in der Stellung, wo man vor allem stimmhafte Laute erwartet.

Vor *r* und *l* finden sich stimmlose und stimmhafte Verschlusslaute ohne augenfällige Regel: *kbatra* ‘Tochter’, *wedri* ‘Stadt’, *tukedri* ‘Statue’, *atli*, *atla* ‘ihm selbst, ihnen selbst’, *erublijja* ‘Monument’, um nur einige der bekanntesten Wörter herauszugreifen.

Es scheint mir zweifelhaft, ob unser Material für die Aufspürung der Gesetze der Entwicklung von *g*, *d*, *b* ausreicht.

§ 72. Bei den Labialen sind offenbar keine anderen sekundären Änderungen zu verzeichnen als die Neuentwicklung eines stimmhaften Lautes.

§ 73. Bei den Dentalen ist zunächst an den von BUGGE I 43 f. nachgewiesenen Übergang eines noch im Milyischen erhaltenen *tb* in *kb* zu erinnern. Da das *b* spirantisch war, handelt es sich dabei um einen ähnlichen Wandel wie in nhd. *quer* aus mhd. *twer* (kurioserweise kennt das Milyische den in d. *Zwerg* vorliegenden Wandel, worüber VERF. Festschrift Wackernagel 113 zu vergleichen ist; jedoch nur im Inlaut: *χazbi*, lyk. *χakbi*, gr. *Kάρδνβα*).

Mit Recht nimmt Bugge I 48 an, dass das *b* in den Gruppen mil. *tb*, lyk. *kb* ein ieur. *w* vertreten kann; denn gegen die Annahme wird man sich nicht sträuben können, dass mil. *tbi-*, lyk. *kbi-* in mil. *tbiplę* neben *trppłę* 44 c 53, lyk. *kbisñn(i)* neben *trisñni* 26.17, 18 die Zahl ‘2’ ausdrückt. Das ist aber eine Abweichung vom Hittitischen, wo das *w* in /dā-iuga-s/ ‘zwei Jahre alt’, *da-a-an* /dān/ ‘zum zweiten Mal’ geschwunden ist.

§ 74. Die Assibilierung eines *t* zu *z* hat im Lykischen nicht denselben Umfang wie im Hittitischen. Denn der Dental ist in *prñnawati* ‘er baut’, *ñtepi-tadi* ‘er begräbt’, *ñtepi-tati* ‘sie begraben’ vor einem auslautenden *i* intakt geblieben.

Wenn MERIGGI Decl. 416 mit seiner Annahme eines Ablativs auf *-di* Recht hat, darf man also die Endung dieses Kasus mit dem *-z*, *-za* des hittitischen Ablativs vergleichen, das vor ‘und’ die Gestalt *-zi-* annimmt (*ki-e-iz . . ki-e-iz-zi-ja* ‘von der einen und von der anderen Seite’ u.s.w.). Freilich fungiert der von Meriggi angenommene lykische Kasus nicht als Ablativ, sondern als Instrumentalis. Vgl. GÖTZE Tunn. 96 über die luwische Ablativendung *-ti*.

Ganz fehlt die Assibilierung aber nicht. Denn *hrzzi* ‘oberster’ ist mit hitt. */sarazzi-s/* (§ 39) identisch. Das assibilierende *i* dieses Wortes stand jedenfalls nicht im absoluten Auslaut wie in *prñnawati* u.s.w., vielleicht war es durch eine ganze Silbe davon getrennt (urspr. Stamm auf **-ijo-s*); die Doppelung kann von der mechanischen Regel (Lyk. 85) abhängig sein.

Es fragt sich, ob die Ableitungssilbe *-zi* in anderen Fällen mit

dem *-zi* von *hrzzi* identisch ist. Dem steht offenbar nichts im Wege. Ein Wort wie *prñnezi* ‘Hausstand’ (wohl das substantivierte Neutrum eines Adjektivs) bildet den Übergang zwischen *hrzzi* und den vom hittitischen Gesichtspunkt so überraschenden adjektivischen und substantivischen Ethnika wie *surezi* ‘von Sura’, *sppartazi* ‘spartanisch’. Diese Ethnika lassen sich also sehr wohl als eine lykische Neuerung begreifen; ausgeschlossen ist es aber nicht, dass ein ererbter Keim zu Grunde liegt; man könnte an die lateinischen *-ti*-Stämme des Typus *Arpinās*, Gen. Pl. *Arpinātium* erinnern. Die Ähnlichkeit mit dem ungefähr gleichlautenden armenischen Ethnikon-Formans (*Xorena-c'i* ‘von Choren’ u.s.w.) muss ganz zufällig sein; die Annahme der Entlehnung aus einer gemeinsamen Quelle schwiebt ganz in der Luft; das armenische *c'* geht auf ieur. *sk* zurück, und die armenische Ableitungssilbe gehört mit den baltoslawischen, germanischen und ligurischen *sk*-Formantien zusammen.

Die genauen Bedingungen der Assibilierung sind noch nicht ermittelt; eine andere Quelle des *z* als die Assibilierung ist aber bis jetzt nicht nachgewiesen.

§ 75. Ein weiteres Problem der Dentale bildet der Laut *ȝ*. Im Inlaut ist *ȝȝ* (z.B. in *laȝȝi*, wohl ‘Verwandtschaft der Frau’) nach TORP II 21 aus *d + d* (*ð + ð*) entstanden (vgl. MERIGGI Decl. 418, 427). Ein *ȝ* kommt auch einigemale im Anlaut vor, so in *ȝride* 44 b 60 und *ȝrñmq* 44 b 44, worin VILH. THOMSEN vermutungsweise ein Verbum ‘er gab’ und ein Substantiv ‘Gabe’ gesucht hat; ausserdem in *ȝurlta* (‘socius’ BUGGE I 59, 76; ‘membre de la *miñti*’ VILH. THOMSEN Ét. lyc. 61 f.; ‘confratello’ und vielleicht ‘fratello’ MERIGGI Decl. 422). Es ist denkbar, dass dies anlautende *ȝ* durch eine ganz spezielle lykische Lautentwicklung entstanden ist; der Personename *ȝai* (oben § 62) darf dabei nicht in erster Reihe in die Wagschale gelegt werden. Die Aussprache des Zeichens ist gewiss richtig als = ngr. *ȝ* bestimmt, mögen Pfuscher-Phonetiker auch anderer »Ansicht« sein; der griechische Stadtnname *Σίμυρα* mit der lyk. Münzlegende *ȝibqan* verglichen (ARKWRIGHT, Journal of Hellenic Studies XXXV) ist eine Bestätigung, vgl. das *σ* des Aristophanes als Wiedergabe des Iakonischen *ȝ* und BUCK, Greek Dialects § 64. Dass *ȝ* im Milyischen nicht vorkommt, ist bei der Seltenheit des Lautes nur als ein Zufall zu bewerten. Um zu beweisen, dass *ȝ-* im milyi-

schen Anlaut geschwunden wäre, sind andere Beweise nötig als die bei KÖNIG 45 Z. 17 f. aufgestellte und durch eine nirgends vorkommende lykische Wortgruppe gestützte Behauptung.

§ 76. Die Verschlusslaute der Hinterzungens sind wohl in allen Sprachen den sekundären Veränderungen besonders ausgesetzt. So auch im Lykischen. Über das *q* in *qastti* und in *gla* habe ich oben § 44 ff. gehandelt und angenommen, dass es sich um einen gemein-hittisch-lykischen aus einem Hinterzungens-verschlusslaut entwickelten /χ/-Laut handelt. In welcher Weise aber lyk. *q* und *χ* von einander verschieden waren, bleibt noch zu untersuchen. Dass an dem *q* etwas *u*-artiges wäre, lässt sich kaum beweisen. Zwar steht vor *q* im Milyischen öfters ein *ṁ*: 44 d 1, 3, 29, 30, 42, 54, 66, 68 (überall -*ṁqre-*, -*ṁqrę*, -*ṁqrı-*, sodass es sich vielleicht um denselben Wortstamm handelt); aber auch -*ṁχ-* und -*ṁt-* kommen vor (44 d 36, 65); es lässt sich also daraus nichts folgern. Unklar ist ferner, ob lyk. *q* und *χ* dem unterschiedslosen hittitischen *h* gegenüber den von mir angenommenen etymologischen Unterschied wiederspiegeln, oder ob der Unterschied zwischen *q* und *χ* sekundär entwickelt ist. TORP I 39 hat *χadrῆna* : *uhazata* : *kumezeine* TL 150.9 als '4 Uhazata zu bezahlen' aufgefasst. Daraus würde folgen, dass lyk. *χ* nicht nur ein ieur. *h*, sondern auch den aus einem *k*-Laut hervorgegangenen Reibelaut vertreten könnte. Nun scheint es aber zweifelhaft zu sein, ob der *k*-Laut von ieur. **k^uetwɔres* in einer Stellung steht, wo die eigentümliche Entwicklung, deren Endpunkt hitt. *h* war, eintreten musste (meine Beispiele, Hitt. 176 f. mit Nachtrag, zeigen **ke-* vor *l*, *r*, *n* und überhaupt kein **k^ue-*). Und so verlockend auch die Torp'sche Übersetzung ist, bleibt immerhin noch Raum für einen leisen Zweifel. Zwingend wäre die Auffassung von *χadrῆna* als ein Zahlwort, wenn es im voraus feststünde, dass *uhazata* eine Münzeinheit bezeichnete; BUGGE I 82 hat das auf Grund von TL 44 b 45; 84.5; 149.12, 16; 150.9 angenommen (er fügt 94.3 hinzu, wo nur .. *zata* übrig ist, das man eventuell auch zu *rīmazata* suppliern könnte); vgl. TORP II 8. Streng beweisend sind diese Stellen aber wohl nicht. Ich finde denn auch in VILH. THOMSEN's Nachlass die abweichende Deutung 'en slags afgift' ('eine Art Abgabe'); dann braucht *χadrῆna* nicht ein Zahlwort zu sein.

§ 77. Die alten Labiovelare, die im hittitischen Anlaut noch als *ku* erhalten sind, erscheinen im Lykischen vor einem vorderen Vokal als *t*: hitt. *ku-iš*, relatives und fragendes Pronomen, lyk. *ti* (oben § 33 ff.); dazu das unbestimmte *tike* ‘jemand’. Daneben kommen die Schreibungen *tdi* und *tdike* vor, die darauf deuten, dass der Anlaut kein gewöhnliches *t* war. Da *d* sonst *ð* bedeutet, könnte *td* eine unbeholfene Wiedergabe einer Affrikata sein. Wir werden so daran erinnert, dass in anderen Fällen *t-* mit *r-* wechselt, worin wir oben § 19 eine Affrikata *č* erkannt haben. Wir müssen also untersuchen, ob die mit *r-* (eventuell im Wechsel mit *t-*) anlautenden Wörter auf einen ieur. Labiovelar zurückgeführt werden können.

§ 78. Die Frage gilt zunächst das Wort *terñ*, *terñ*, das DEECKE ‘Heer’ übersetzt hatte. BUGGE I 31 f. stellte es mit arm. *zerñ* (nach der unglücklichen Hübschmann’schen Transskription *jeřn*) ‘Hand’ zusammen, indem er sich darauf berief, dass das armenische Wort auch ‘esercito, truppa’ bedeuten kann. Merkwürdigerweise drückt er sich S. 32 so aus, als ob das lykische Wort auch ‘Hand’ bedeutete, wofür er keinen Beleg gegeben hat. MERIGGI, Hirt-Festschrift II 279, will zweifelnd einen Beleg für die Bedeutung ‘Hand’ in TL 44 a 50 finden; *terñ haṭahe* soll hier ‘mit eigener Hand’ bedeuten, während es in Z. 55 ‘das eigene Heer’ ist. Das können wir doch nicht anerkennen; die Bedeutung ‘Hand’ scheidet also aus, und damit fällt in Wirklichkeit der Vergleich mit dem Armenischen. Aller Wahrscheinlichkeit nach ist aber auch die Übersetzung ‘Heer’ nicht genau.

§ 79. VILH. THOMSEN hat sich, wie aus seinem Nachlass hervorgeht, mit diesem Wort beschäftigt, jedoch ohne zu einem positiven Ergebnis zu kommen. Dagegen spricht er sehr bestimmt das negative Ergebnis aus, dass die verschiedenen Belege sich in einer Bedeutung ‘Heer’ nicht vereinigen lassen. Er hat die einzelnen Belegstellen nicht besprochen; ich vermute aber, dass er zu den dieser Bedeutung widerstreitenden Stellen vor allem TL 26.6 (*terñ terñ*) und 84.4 (*terñ mluhidazqi*) rechnet, vielleicht auch 44 b 36, wozu er die Bemerkung macht, dass es sich um Gaben oder Bauten handelt. Es ist ferner klar, dass er eine Grundbedeutung gesucht hat, die irgendwie den Begriff des Trennens enthielt; er ist aber über das Herumraten nicht hinausgekommen.

Seine eigenen Worte sind: »Enten må der være to ganske forskellige ord *terñ*, hvad der ikke er sandsynligt, eller også kan det umuligt betyde 'haer'; måske oprør, oprörshær, frafaldne ell. lign. (secessionem, seditionem), egl. (hvad der er) særskilt, fraskilt? eller resten, de øvrige (*terñ (e)se rovç ðugì-*).« Unmittelbar nach den Belegen für *terñ* und dieser kurzen hingeworfenen Bemerkung verzeichnet Vilh. Thomsen einige anklingende von TORP verschiedentlich im Verhältnis zu *terñ* besprochenen Formen und zwar in erster Reihe *tere* und *terę* TL 149 und *tere tere* 44 b 3, jedoch ohne anzugeben, wie er sie beurteilt.

§ 80. Ich stimme Vilh. Thomsen darin bei, dass zwei ganz verschiedene, aber gleichlautende Wörter *terñ* (Torp V 20 f.: 1° 'Heer', 2° 'Grab') nicht mit Wahrscheinlichkeit angenommen werden können. Ferner betrachte ich mit Torp IV 15 f., V 21 *tere tere* und *terñ terñ* als verschiedene Kasus desselben Wortes und zwar (anders als Torp) als Nom. und Akk.; es wird sich um ein ieur. -o-Stamm handeln, und das zweite *e* ist in *tere* ebenso zu beurteilen wie in *ebe* (oben § 56); im Akk. ist der Vokal der zweiten Silbe ausgefallen (vgl. den acc. genitivi auf *-hñ* u.s.w., oben § 37, § 64).

Mit Bezug auf *tere* hat Torp geschwankt; I 36 übersetzte er 'ausserhalb', II 15 'ausser'; IV 18 sah er (ganz unwahrscheinlich) darin ein Zahlwort 'drei'; V 21 setzt er es = *tere* 'Grab'. Auch ich glaube, dass *tere* nicht von *tere* getrennt werden darf; ich kann aber nur die erste der Torp'schen Übersetzungen gutheissen; in TL 149. 5, 16 scheint mir die Bedeutung 'ausser' durch den allerdings nicht ganz klaren Zusammenhang empfohlen zu werden. Es wird sich um einen erstarrten Nominativ handeln. Ob in *terę* 149. 14 etwas Altes steckt, bleibt zunächst unsicher; ich wäre nicht abgeneigt es anzunehmen.

§ 81. Und zwar vergleiche ich *terñ mluhidazqı* in der interessanten, aber schwierigen Inschrift TL 84, zu der VILH. THOMSEN an verschiedenen Stellen seiner Aufzeichnungen Vermutungen niedergeschrieben hat. Die Inschrift röhrt von einem Manne her, der *mluhidaza* in Sura (Z. 1) war, und offenbar neben seiner Familie auch seinen *mluhidaza*-Nachfolgern gewisse Vorrechte mit Bezug auf das Grab zugesteht. In Z. 4 liest Vilh. Thomsen *mluhidaza : ddeipñte : sijeni* und nimmt an, dass hier einem bestimmten *mluhidaza* das Recht gegeben wird, in dem Grabe

bestattet zu werden¹. Darauf folgen die Worte *terñ mluhidazqi*, was Vilh. Thomsen in einer von seinen Aufzeichnungen als ‘resten af mluhidaza’erne’ aufgefasst hat (hierauf beziehen sich offenbar die letzten dänischen Worte der oben ausgeschriebenen *terñ*-Stelle), während er an einer anderen Stelle ‘bortset fra ml-erne’ (‘von den *ml.* abgesehen’) übersetzt.

§ 82. Die letztere Deutung ist offenbar die richtige. Man wird also anzunehmen haben, dass sowohl der Nominativ wie der Akkusativ als Präposition verwendet worden ist, es sei denn, dass man überall den Akkusativ voraussetzen will; *tere* wäre dann aus *terę* entstanden, vgl. das enklitische Pronomen *-ne* aus **-nę* (oben § 32). Die Bedeutung *χωρίς* (so übersetzt Vilh. Thomsen an einer Stelle seines Nachlasses lyk. *tere*) lässt eine Substantivbedeutung ahnen, die irgendwie den Begriff ‘Trennung’ enthielt.

§ 83. Davon ist *terñ* in der militärischen Verwendung nicht so weit entfernt, wie man glauben könnte. Zunächst ist daran zu erinnern, dass *terñ: se milasañtrę* 44 a 44 u.s.w. nicht wirklich zwei koordinierte Glieder ausdrückt, nicht ‘das Heer und *Μελήσαρδος*’, sondern ‘das Heer des M.’, vgl. *terñ ese humrꝫq* 44 a 54. Hierauf zielt die letzte Parenthese der *terñ*-Stelle bei Vilh. Thomsen; sie scheint darüber hinaus für die von ihm gesuchte Grundbedeutung von *terñ* nichts ausmachen zu können, da man doch kaum daran denken kann, etwa ‘Melesandros und die Übrigen’ zu übersetzen. Ich nehme aber an, dass *terñ* an und für sich nicht ‘Heer’, sondern ‘Teil’ bedeutet; diese Bedeutung würde sich für die distributive Verwendung in *terñ terñ* und *tere tere* gut eignen. Im militärischen Sinne ist *terñ* wohl ‘Schar’, ‘Heeresabteilung’ (modern ‘Division’). Überflüssig ist also der Gedanke Vilh. Thomsen’s, dass *terñ* möglicherweise ‘aufrührerisches Heer, Abgefallene’ bezeichnete, ein Gedanke, der schon wegen TL 11 undurchführbar ist, wo von dem Grabherrn erzählt wird: *trmmisñ χñtewete ter[ñ ese] arttuñpara*. Das Verhältnis zwischen dem lykischen Substantiv und der Präposition ist so ziemlich dasselbe wie zwischen frz. *part* und à *part*.

§ 84. Vilh. Thomsen behält also Recht, wenn er in *terñ* eine man niedeutung, die von ‘trennen’ ausgeht, sucht. Dann kann Grundbegriff umhin, an hitt. *ku-er-* / *kuer-* / ‘abschneiden’, Präs.

¹ Hier würde ich dann ein zweites Beispiel der passivischen Verwendung von *sijeni* (mit *epñte* komponiert) erkennen.

3. Sg. *ku-e-ir-zi* /kwerzi/ zu denken. Dies Verbum ist vom ieur. Gesichtspunkt unbequem (vgl. BENVENISTE BSL 33.138³); es ist nun aber einmal da; und davon ist ein Substantiv *ku-e-ra-aš* /kwera-s/ abgeleitet, das morphologisch mit lyk. *tere*, *terñ* identisch sein kann, in der Bedeutung aber anders spezialisiert ist; es bedeutet ‘Feld’, etymologisch wohl “ein abgegrenztes Feldstück”.

§ 85. In *teteris* 44 b 4 und in dem einigemale vorkommenden *teteri* will TORP IV 18 ein Zahlwort ‘vier’ sehen; er gibt wohl also stillschweigend seine frühere Deutung von *χadrῆνα* (oben § 76) auf. Mir scheint aber *teteri* nach dem Zusammenhange kein Zahlwort sein zu können (so meinte auch Torp I 36). Zu erwägen bleibt also nur *teteris*; die Flexion (Akk. Pl.) kann der Auffassung als Zahlwort nicht hinderlich sein; aber als Fortsetzung eines ieur. **k^uet(w)or-* erwartet man im Lykischen doch eher **teter-*. Wenn die Bedeutung ‘vier’ feststünde, würde man eine Assimilation mit in den Kauf nehmen; aber so wie die Sache steht, ist mit dem Worte nichts zu machen.

§ 86. Ein drittes Wort, in dem *t* vorkommt, ist *tezi*, *tezi* ‘Sarkophag’ (VILH. THOMSEN Ét. lyc. 13). Wenn man eine Zusammenstellung mit lat. *quiēs*, bei Lucretius auch ‘Ruheort, Lager’, vgl. an. *hvīla* ‘Bett’, gelten lassen wollte, wäre dies ein weiteres Beispiel der Palatalisierung von *k^u* zu *t*, die wohl schon durch *ti* und *terñ* feststeht. Lat. *quiēs* wäre **k^uijēti-s*, lyk. *tezi* etwa **k^ujēli-s*.

§ 87. Ein *k^u*, das die Labialisierung verloren hat, unterliegt keiner weiteren Änderung: *tike* ‘jemand’ (oben § 34). Dagegen wird ein nicht labiovelares *k* vor einem vorderen Vokal zu *s*: *sijeni* (§ 26, § 51). Ein weiteres Beispiel ist *sñta* Pl. ‘100’. Hier ist die Palatalisierung entweder von dem ieur. silbischen Nasal als schem oder von einem daraus entwickelten (und wieder geschwundenen) *e* hervorgerufen; dass die silbischen Nasale im Lykischen nicht die im Hittitischen hervortretende *a*-Färbung hatten, kann nicht überraschen, wenn man das sonstige Verhältnis zwischen den beiden Sprachen mit Bezug auf *e* und *a* in Betracht zieht. Die *e*-Färbung geht doch auch aus *etri* ‘unterer’ hervor, vgl. skr. *ádhara-* ‘niedriger, geringer’, got. *undar* ‘unter’ u.s.w. Auf *sñta* ist man natürlich längst aufmerksam gewesen, und solange man über die nähere verwandschaftliche Stellung der lykischen

Sprache nichts wusste, hat man daraus gefolgert, dass sie eine *satəm*-Sprache wäre. Das ist aber, wenn sie mit dem Hittitischen eng verwandt ist, gänzlich ausgeschlossen. Ein *s* aus *k* in anderer Stellung als vor einem vorderen Vokal ist also nicht zu erwarten. BUGGE I 90 will allerdings mil. *tbiṣu*, *trisu* als 'zwanzig', 'dreissig' auffassen, also das *s* auf ein *č* vor *u* zurückführen; dies ist aber ein Rückschritt gegen S. 63, wo er *tbiṣu* dem lyk. *kbihu* gleichsetzt; das milyische *s* dieser Formen, gleichviel was sie bedeuten, ist also ein ursprüngliches *s*. Bedenklicher ist das von Bugge I 27 aus *esbehi* TL 128.1, *esbedi* 44 a 36, *esbē(te)* 44 c 10 erschlossene *esbe* 'Reiter'; die Bedeutung 'Reiter' wird zwar von den Belegstellen nicht ohne weiteres an die Hand gegeben; man wird aber gestehen müssen, dass sie mit dem, was von den Umgebungen durchschimmert, immerhin vereinbar, vielleicht sogar gut vereinbar wäre. Ich bemerke jedoch, dass *esbe-*, wenn es wirklich ein ieur. Erbwort mit innerem *-kw-* wäre, doch wohl eher 'Pferd' als 'Reiter' bedeuten müsste. Ich verhalte mich diesem Worte gegenüber abwartend, kann es aber nicht als Grundlage für die Annahme eines aus *k* ohne palatalisierenden Einfluss entstandenen *s* anerkennen.

§ 88. Wenn ein nicht-labiovelares *k* vor einem vorderen Vokal zu *s* geworden ist, erheischt natürlich ein erhaltenes *ke* oder *ki* eine Erklärung. In *tukedri* 'Statue' (zur Wurzel 'stehen', oben § 52?) könnte *ke* aus *ka* durch den im Lykischen nicht ganz seltenen Umlaut entstanden sein. Anlautendes *ke-* oder *ki-* ist übrigens im Lykischen ausserordentlich selten und vielleicht nur in Eigennamen zu belegen. Das milyische Material ist sehr schwer zu durchschauen; es fällt aber auf, dass anlautendes *ki-* recht häufig vorkommt, während anlautendes *ti-* nur äusserst zweifelhaft belegt ist. Da nun mil. *kibe* mit lyk. *tibe* gleichbedeutend ist (TORP IV 44; mil. *kibe* = lyk. *tibe* übrigens schon in einem Brief von BUGGE 21. Mai 1898), so fragt man sich, ob nicht ein anlautendes *ti-* im Milyischen zu *ki-* geworden ist. Wenn ein solcher Dialektunterschied vorlag, wäre das Milyische eine Quelle, aus der etwa lykische Personennamen mit anlautendem *ki-* bezogen sein könnten.

§ 89. Die Lautgruppe *-ke-* findet sich zweimal im Frauennamen *tikeukeprę* TL 25.5. Hier wird nun in der griechischen Fassung *Tισευσέμβραν* geschrieben. Entweder handelt es sich

dabei um eine Wiederholung der älteren Palatalisierung, nachdem eine Verbindung *ke* wieder irgendwie in die Sprache hineingekommen war. Oder es liegt eine historische Orthographie vor, was bei einem Namen nicht undenkbar wäre.

§ 90. Über den Wandel des ieur. *s* in *h* war im Vorhergehenden schon wiederholt die Rede. Für die genauere Schilderung der Entwicklung fehlt uns jedoch das Material. Zur Zeit des Wandels muss der aus einem palatalisierten *k* entstandene Zischlaut (*sijeni*, *sñta*) noch irgendwie vom ieur. *s* verschieden gewesen sein; worin aber der Unterschied bestand, wissen wir nicht. Das *s* aus *st* in *nij-esu* ‘soll nicht sein’ (oben § 27) kann damals noch ein -ss- gewesen sein. Ob *st* aber immer zu *ss* geworden ist, bleibt unklar; das Verbum *st̄tati* kann ein Lehnwort sein (oben § 52); *st̄[rat]qni*, *st̄tra[tani]* 44 b 15, 18 (nach VILH. THOMSEN’s Supplierung) ist dunkel. Über das Schicksal von *sk* sind wir nicht genügend unterrichtet; denn in *ñtepitasñti* und *qastti* (§ 44) kann die Konsonantengruppe eine Rolle gespielt haben. Für *sp* wäre eventuell der Name *sppñtaza* zu erwägen; in der anlautenden Gruppe *sb-* (z. B. im Namen *sbelimi*) bezeichnete *b* einen Reibelaut, wie schon aus der Schreibung ohne Doppelung hervorgeht (VERF., Lykisk 85), sodass es wenigstens sehr fern liegt, darin die Fortsetzung eines alten *sp* zu suchen (nicht zuversichtlich zu verwerten ist die Auffassung von *esbe-* als ‘Reiter’, oben § 87; *isbazi* ‘banquette’ VILH. THOMSEN, Ét. lyc. 19, ist etymologisch unklar).

§ 91. Oben § 65 war von mil. *trqqiz*, lyk. *trqqas* die Rede, worin eine ursprüngliche Gruppe *-nts* vorlag, die im Milyischen zu -z geworden ist. Die Annahme scheint aber nötig zu sein, dass auch eine Gruppe *-ns* im Milyischen -z ergeben hat. Nur so kann ich mir die Formen auf *-iz*, *-uz*, *-qz* erklären, worin BUGGE I 58—61 pluralische Genitiv-Dative sah. Diese Deutung hatte er im Anschluss an seine entsprechende Auffassung einiger lykischen Formen auf *-s* aufgestellt. Heute dürfen wir aber sagen, dass es keine solche Genitiv-Dative im Lykischen gibt; man wird daher auch in den milyischen Formen einen anderen Kasus suchen müssen. Dann bietet sich nur der Akk. Pl. auf ieur. *-ns*. Lautlich ist gegen einen Übergang von *-ns* in *-nts* nichts einzuwenden; ein solcher Wandel ist aus verschiedenen anderen Sprachen bekannt. Er hat bekanntlich auch im Hittitischen stattgefunden,

aber freilich nicht in der Auslautssilbe (Akk. Pl. *at-tu-uš*, oben § 24). Im Luwischen war aber vielleicht *-ns* zu *-nts*, geschrieben *-n-zi*, *-n-za*, geworden, falls nämlich der Nom. Pl. *ku-in-zi* = hitt. *ku-i-e-eš* etymologisch ein Akkusativ war (Beispiele in KUB IX 31 und IX 6, Friedrich, Kleinas, Sprachd. S. 36 ff.). Auch für das Lykische kann zwischen *-ns* und *-s* ein Zwischenglied *-nts* angesetzt werden. Aber es ist schwer, syntaktisch zu beweisen, dass die milyischen Formen Akkusative sind. Am meisten Erfolg versprechen die Stellen 44 d 63, 44 d 24 (*urtuz maraz* und *urtuwaz mar..*) und 44 d 14, wo nach dem Worte *trqqiz* ein neuer Satz mit *sebe* ‘und’ eingeleitet wird: *sebuwedriz mlat[i] masaiz* (das zwischen den beiden *-z*-Formen stehende Wort wird ein Verb sein; man wird lebhaft an lyk. *mahqai huwedri* 57.8; 88.6 erinnert, aber *masaiz* ist Plur.); vgl. 55.5.

Überraschend ist es, dass ieur. *s + -n* im Milyischen zu *-zñ* geworden ist. Dem lykischen »accusativus genitivi« auf *-hñ* entsprechen, wie BUGGE I 67 nachgewiesen hat, milyische Formen auf *-zn*: *zerigazñ*, *umrggazñ*, *wizttasppazñ*. Es handelt sich hier um eine milyische lautliche Sonderentwicklung.

Ganz davon verschieden sind, wie Bugge mit Recht hervorhebt, die lykischen Formen auf *-sñ*, die übrigens sehr unklar sind. Am häufigsten belegt ist *trñmisñ*, das irgendwie ‘lykisch’ bedeuten muss; vgl. 44 b 27 . . . *isñ* : *ijanisñ* : *sppartazi* : *atqaz[i]* und andere noch dunklere Formen, die wohl sämmtlich akkusativisch aufzufassen sind. Dazu *tuhes*, Akk. *tuhesñ* ‘Neffe, Nichte’, von dem im Dat. Pl. als *tuhe* ‘Neffen’ belegten Stammwort. Da *s* im lykischen Auslaut aus dem gemein-lykisch-milyischen *z* entstanden sein kann, könnte *-s*, *-sñ* Seitenformen zum Formans *-zi*, Akk. *-zi* sein.

§ 92. Dass ieur. *sw* lyk. *hb* ergab, ist sehr wahrscheinlich; das Beispiel *ehbi* kommt aber in Wegfall (oben § 60). Vielleicht liegt aber ein Beispiel in *zahba* ‘Schwiegersonn’ vor. Das Wort erinnert doch sehr an eine wohlbekannte hittitische Sippe, deren Mittelpunkt das Verbum */has-/* ‘zeugen’ bildet: Präs. 3. Sg. *ha-a-ši* /*hāsi*/, Part. *ha-aš-ša-an-za* /*hassanz*/ ‘gezeugt’, Pl. *ha-aš-ša-an-te-eš* /*hassantes*/, Davon /*hassatar*/ ‘Familie’, /*hassa-s/* ‘Enkel(in)’ FRIEDRICH Vertr. II 36 f., *ha-aš-ša ha-an-za-aš-ša* ‘Nachkommen’. SOMMER hat dazu, BoSt. 7.9², auch /*hassu-s/* ‘König’ gestellt (immer LUGAL-*uš* geschrieben; vgl. aber *ha-aš-*

šu-u-e-it ‘wurde König’ KUB XI 1 I 12), indem er als Parallel auf an *konungr*, ahd. *kuning* u.s.w. hinwies (über das germanische Wort handelt jetzt R. EKBLOM, *Studia Neophilologica* 17. 1—24, der als ursprüngliche Bedeutung ‘Mann eines Geschlechts, Abkömmling’ ansetzt). Das nicht belegte Verbalsubst. der Wurzel /has-/ würde **haswar*, der Genitiv desselben, der auch gerundivartig fungiert (vgl. Hitt. 149 f.), würde **haswas* lauten. Das wäre lautlich eine sehr passende Grundform für lyk. *zahba*, und seitens der Bedeutung wäre “Mann des Erzeugens” als Bezeichnung des Schwiegersohnes für das alte Kleinasien kaum anstössig.

§ 93. Die enge Verwandtschaft des Lykischen mit dem Hittitischen unterliegt nach dem, was ich im Vorhergehenden vorgelegt habe, durchaus keinem Zweifel. Es kann sich jetzt nur darum handeln, die Art der Verwandtschaft näher zu bestimmen. Dass das Lykische keine Fortsetzung der Boghazköi-Sprache ist, ist wohl schon unmittelbar klar; der entscheidende Beweis liegt darin, dass das Hittitische mehrfach Neuerungen durchgeführt hat, denen gegenüber das Lykische einen älteren Zustand repräsentiert. Das Lykische hat altes *e* erhalten, wo es im Hittitischen in *a* übergegangen ist, und ist in der Assibilierung eines *t* nicht so weit gegangen wie das Hittitische (sie ist wenigstens vor einem *-i* im absoluten Auslaut nicht eingetreten). Das *w* des Zahlwortes ‘zwei’, das im Hittitischen nach *d* geschwunden ist, ist im Lykischen erhalten (*kbisñn[i]*, oben § 73). Auch in Bezug auf das auslautende *-ns* (oben § 24) setzt das Lykische einen älteren Zustand voraus, wo das im Hittitischen geschwundene *n* noch erhalten war; denn sonst wäre das *-s* im Akk. Pl. demselben Schicksal untergeben gewesen wie in den anderen Kasus. In gewissen Beziehungen würde das Luwische sich besser als Stammutter des Lykischen empfehlen; aber auch nur in gewissen Beziehungen; mit Bezug auf die Erhaltung des *e* ist das Lykische ursprünglicher als das Luwische. Das Lykische ist augenscheinlich mit keiner der in Keilschrift oder Hieroglyphen überlieferten Sprachen identisch. Die Verästelung des kleinasiatischen Sprachzweiges war sehr mannigfaltig. Die Mannigfaltigkeit wird sich gewiss mehr und mehr enthüllen. Auch der Unterschied zwischen dem Lykischen

und dem Milyischen ist trotz der nahen Verwandtschaft sehr bedeutend. Das Milyische ist keineswegs eine ältere Form des Lykischen, sondern eine davon verschiedene Sprache, die allerdings im grossen ganzen einen altertümlicheren Eindruck macht, aber doch auch in gewissen Fällen an Ursprünglichkeit hinter dem Lykischen zurücksteht (*ki-* aus *ti-* § 88; *-zñ* aus *-sñ* § 91). Hoffen wir, dass die Zukunft uns reiche Belehrung über die Völker und Sprachen Kleinasiens bringen wird.

Anmerkungen.

S. 4. Für die hittitische Hieroglyphensprache verweise ich auf PIERO MERIGGI, Die längsten Bauinschriften in »hethitischen« Hieroglyphen nebst Glossar zu sämtlichen Texten (= Mitteilungen der vorderasiatisch-aegyptischen Gesellschaft, 39. Bd., 1. Heft), Leipzig 1934, und auf BEDŘICH HROZNÝ, Les inscriptions hittites hiéroglyphiques, I—III (= Monografie Archivu Orientálního v Praze, Vol. I), Prag 1933, 1934, 1937, sowie auf JOHANNES FRIEDRICH, Entzifferungsgeschichte der hethitischen Hieroglyphenschrift (= Sonderheft 3 der Zeitschrift Die Welt als Geschichte), Stuttgart 1939.

S. 7. Ich habe die Jahre 1897—1899 als entscheidend für das Studium des Lykischen bezeichnet; die norwegisch-dänische Periode der Forschung dauerte aber darüber hinaus bis 1902.

S. 9^o. KÖNIG S. 36, 38⁵ identifiziert (wie schon IMBERT MSL 10. 209 mit Fussnote³) die Namen *trzzubi*, *krzzubi* und *Tρωσοβιός*; *trzzubi* wäre dann wohl (wie zweifellos manche andere lykische Personennamen) milyischen Ursprungs.

S. 9—11. Ich bemerke ausdrücklich, dass ich schon 1901 in der Deutschen Litteraturzeitung XXII Sp. 2452 f. gegen die Kalinka'sche Transskription von Kappa und Khi protestiert habe.

S. 12. Mit TL 128 zeigt die Inschrift 135 gewisse Berührungen. Man könnte deshalb *ti∅e ara..* in 128 mit *tike arawq* in 135 vergleichen wollen; in beiden Fällen geht ein *-u* voraus. Aber darauf beschränkt sich die Ähnlichkeit in dem betreffenden Satz. Ich glaube daher nicht, dass man *ti∅e* von 128 mit *tike* von 135 idenfizieren und davon einen Einwand gegen meine Deutung des Zeichens *◊* ableiten soll.

Es wird sich übrigens empfehlen, das in Frage stehende Zeichen in der Transskription unverändert beizubehalten und so auch in diesem Punkte die Tradition von Bugge, Torp und Vilh. Thomsen weiterzuführen.

S. 13. MERIGGI bezeichnet IF 46. 152² KALINKA's TL als »ein unübertreffliches Muster, wie man Inschriften herauszugeben hat«, und in La

declinazione del licio S. 414² als »insuperabile modello di un Corpus inscriptionum«. Dieses hohe Lob bedarf, auch abgesehen von der Transkription, einer gewissen Mässigung (vgl. Vilh. Thomsen, Ét. lyc.² 362¹). Zunächst ist zu bemerken, dass die Faksimiles zu dürfsig sind. Die Herstellung derselben war zweifellos eine schwierige Aufgabe; sie hätte aber doch wohl auch mit den im Anfang des Jahrhunderts zur Verfügung stehenden technischen Mitteln befriedigender ausfallen können, als es der Fall ist; man hätte neben der Nachzeichnung doch auch die direkte photographische Methode verwerten sollen. So sehen wir denn auch überraschenderweise, dass Kalinka nicht ganz selten in der Umschrift von dem Faksimile abweicht, und zwar ohne irgend ein Wort der Erklärung (meist wohl allerdings mit Unrecht). Gegen die Umschrift ist einzuwenden, dass sie einerseits die für die wissenschaftliche Verwertung so überaus wichtige Interpunktions der Inschriften weglässt, und andererseits Worttrennung auch da einführt, wo sie von den Inschriften selbst nicht geboten wird. Kalinka trennt sogar, allerdings ohne Konsequenz, die Enklitika ab; dies geschieht auch in Fällen, wo dadurch eine Silbe zerrissen wird (*se ije* statt des allem Anschein nach zweisilbigen *seije*). Kalinka ist dadurch u. a. an dem Kluge'schen Gespenstwort *iye* mitschuldig geworden. Kalinka hat durch seine Umschrift in der bedenklichsten Weise die Aufgaben des Herausgebers und des Kommentators durcheinander gemischt. Nach der ganzen Anlage des Werkes hätte alles, was direkt als Kommentar dient, so weit möglich teils in die Einleitung, teils ins Glossar verwiesen werden sollen. Im Glossar sind denn auch vielfach Fragen der Worttrennung aufgeworfen, aber wiederum ohne Konsequenz und oft in ziemlich wunderlicher Weise. So sucht man beispielsweise *nepemati* (Inschrift 49: *meijenepe-mati*) vergeblich unter *nepe* und unter *mati*; man findet vielmehr den letzten Teil der Verbindung unter *pemati*; das dann übrigbleibende *ne* ist — mirabile dictu — S. 104 Sp. 3 unter *mene* untergebracht, also als enklitisches Objektspronomen aufgefasst! Mag Kalinka wirklich die sonderbare Wortteilung *ne pemati* als die richtige betrachtet haben, so hätte er doch die Teilung *nepe mati* wenigstens erwähnen sollen, um so mehr weil sie bei Torp und Vilh. Thomsen an den zur Inschrift zitierten Stellen angenommen wird (dass sie die allein wahrscheinliche ist, braucht Kalinka natürlich nicht zu begreifen; er scheint nicht zu wissen, dass *ne*, *nepe* vor einem Indikativ wie *ni*, *nipe* vor einem Imperativ 'nicht' bedeutet, Torp I 13, 32, Vilh. Thomsen Ét. lyc. 44¹, Verf., Deutsche Litteraturz. 1899. 1101). — Nützlich sind die im Glossar gegebenen Hinweise zwischen zusammengehörigen, aber im Alphabet voneinander getrennten Formen (so der Hinweis von *erawazija* auf *arawazija* und umgekehrt). Wenn dabei auch Hinweise zwischen Formen, die nicht wirklich zusammengehören, mit unterlaufen, so ist das kein Unglück. Es fehlen aber Hinweise, die dringend nötig wären. Wenn man sich z. B. aus der wissenschaftlichen Literatur der Form *izbaziję* erinnert und die Belegstelle auffinden will, schlägt man natürlicherweise im Glossar das Wort *isbazi* auf (wovon *isbaziję* der Akkusativ ist), findet aber dort die gesuchte Form nicht.

Man muss dann in anderer Weise ermitteln, in welche Inschrift sie belegt ist. Wenn das geschehen ist, entdeckt man, dass Kalinka in 84.2 *ispaziję* liest und im Glossar die Form so verzeichnet. Bei *ispaziję* steht ein Verweis auf *isbazi*, nicht aber umgekehrt, was doch unbedingt erforderlich wäre. Was die Lesung betrifft, ist übrigens zu bemerken, dass das Kalinka'sche *p* keineswegs vom Faksimile verbürgt wird; vielmehr sieht der Buchstabe einem *b* ähnlicher als einem *p*. Wenn aber wirklich etwas einem *p* Ähnliches da gestanden hat, kann es nur ein zufälliges Versehen des Steinmetzen sein, der den Buchstaben *B* nicht ganz vollendet hätte; orthographisch möglich sind im Lykischen doch nur *sb* und *spp*, die aber nicht austauschbar sind. — An Willkürlichkeiten fehlt es auch nicht. So wird nicht nur unter mil. *lbbe*, *lbiję* S. 102 vermutet, dass diese Formen eigentlich *elbbe*, *elbiję* lauten sollten (weshalb?), sondern diese Konstruktionen paradieren auch selbstständig im Buchstaben e S. 97. So ist Kalinka an dem flotten König'schen *elbi* (Die Stele von Xanthos S. 21), das einem lykischen *ehbi* entsprechen soll, nicht ohne Schuld. — Einen Teil des Kommentars bilden die Supplierungen der Lakunen, die natürlich in Verbindung mit den Texten gegeben werden müssen. Es zeigt sich aber hier in greller Weise, dass Kalinka sich auf seine Aufgabe nicht mit der nötigen Sorgfalt vorbereitet hat. Wer 44 a 29 *ęnehi se ʐ̃nahñ* schreiben kann, der hat von der Verwendung der Endung *-hñ* keine Ahnung; und ähnliche Versehen sind häufig.

Man kann vielleicht sagen, dass der Plan des lykischen Corpus inscriptionum mustergültig ist, die Ausführung ist es aber nicht. Trotz allen Schwächen und Fehlgriffen genügt jedoch die Ausgabe immerhin, um die Ergebnisse der epochenmachenden österreichischen Erforschung Lykiens der Sprachwissenschaft zugänglich zu machen. Sie wird daher in der Geschichte der lykischen Studien ein Meilenstein bleiben.

Eigentümlicherweise ist auf das Erscheinen dieses Werkes kein neues Erblühen der lykischen Studien gefolgt. Vielmehr sind die Teilnehmer an den Erörterungen der vorhergehenden Jahre von anderen Aufgaben in Anspruch genommen und so vom Lykischen abgezogen worden. Auch der seine eigenen Pfade wandelnde verdiente französische Forscher Imbert blieb lange Jahre hindurch schweigend. Es ist fast, als ob die während der Jahre der Vorbereitung von österreichischer Seite freigebig den ausländischen Forschern zur Verfügung gestellten Einzelmitteilungen anregender gewirkt hätten als das vollendete Corpus. Einen neuen Adepten der lykischen Sprachforschung haben wir erst von 1926 an in der Person des italienischen Linguisten PIERO MERIGGI zu begrüßen.

Nicht zu begrüßen sind nämlich die schon viel früher anfangenden Arbeiten einer Reihe von Forschern, die den Eindruck einer Schule, man möchte sagen, einer Königsberger-Schule machen.

Den Reigen eröffnet THEODOR KLUGE mit seinen von der Vorderasiatischen Gesellschaft herausgegebenen »Studien zur vergleichenden Sprachwissenschaft der kaukasischen Sprachen. II. Die lykischen In-

schriften«, Leipzig 1910. An und für sich wäre es keine schlechte Idee, die lykischen Inschriften in Umschrift und mit allem, was zur Deutung beigesteuert werden kann, herauszugeben. Eine solche Arbeit müsste aber ganz anders ausfallen als Kluge's auch in der Form unglaublich schlechte Darstellung. Wir lesen Z. B. S. 44 Z. 6: »*pñnutahi* muss mit *pñtle*, *pudę* zusammenhängen«, S. 44 Z. 7 v. u.: »Zunächst erscheint mir die eben geäusserte Ansicht nach Einsicht in den Index hältlos, es ist möglich, dass *pñt-* und *pñt-* Wörter gleicher Bedeutung sind, aber *pñt-* ist offenbar etwas ganz anderes«; — S. 83 ff. (über *itlehi*): »Imbert hat dafür irgendwo die treffliche Bezeichnung 'Fiskus'«; S. 94: »Ich glaube nicht (und habe die allergrössten Bedenken), dass *itlehi* 'Fiskus' heisst, sondern wie *prñeziyehi* der »Nominativ« zum Dativ *prñezi* ist, so ist *atlahi* der Nominativ zu *attı*«. Dass auch der Inhalt der hier zitierten Stellen vollkommen verworren ist, braucht kaum ausdrücklich hervorgehoben zu werden (es gibt keine »Wörter« *pñt-*, *pñt-*, *pñt-*; *itlehi* ist nicht = *atlahi*, und dies ist keineswegs der Nominativ zu *attı*). Besonders prachtvoll ist seine Behandlung von *prñezi*, das der Dativ von *prñeziyehi* sein soll (Kluge S. 9 übersetzt es 'Häusler'). An diesem groben Irrtum ist allerdings Kalinka nicht unschuldig, da er im Glossar *prñezi* mit »*oizetos*? dat. sing.« erläutert (unmittelbar vor *prñeziyehi* mit der inschriftlichen Übersetzung *oizetoi*). Weder Kalinka noch Kluge hat sich also soweit mit den Inschriften bekannt gemacht, dass sie bemerkt hätten, dass die beiden Wendungen *hrppi ladi ehbi se tideime* 'für seine Frau und (seine) Kinder' und *hrppi prñezi ehbi* sich gegenseitig ausschliessen, weil sie eben gleichbedeutend sind; *prñezi* ist, wie man längst erkannt hat 'household', 'maison', 'Hausstand' (trotz dem Widerspruch bei Kluge S. 40); und der Hausstand besteht normalerweise aus Frau und Kindern, wenn auch ohne weiteres anzunehmen ist, dass er auch andere Personen (etwa Stiefkinder, Adoptivkinder u. s. w.) mit umfassen kann. Dass *prñeziyehi* ein Adjektiv der Zugehörigkeit ist, mag Kluge bei seiner Vorbildung nicht geahnt haben, aber auch Kalinka muss eine sehr unklare Vorstellung davon gehabt haben, als er dem Stammwort dieselbe Bedeutung wie dem Adjektiv zuschrieb. Natürlich hat nur *prñeziyehi* die Bedeutung '*oizetos*, ein dem Hausstande Angehöriger'.

Köstlich sind die Ausführungen von Kluge S. 65, wo er die Worte *hrppi esedeñnewi* *ȝnnahi ehbiehi* TL 39. 3-4 »kommentiert«. Im Kommentar schreibt er *ebiehi*, *ebijehi*; »*ebije* ist, das geht aus hunderten von Beispielen hervor, Dat. Pl. einerseits, anderseits ist *ije* die Postposition 'für'.« »Hunderte von Beispielen« muss wohl wenigstens 200 bedeuten, eine sehr hohe Zahl, wenn man bedenkt, dass es nur 150 lykische Inschriften gibt. Die Wahrheit ist aber, dass *ebije* auch nicht ein einziges Mal vorkommt. So gelingt es ihm durch eine glückliche Kombination von Unwissenheit und Liederlichkeit eine Konstruktion hervorzuphantasieren, die ihn in einen Zustand der Entzückung versetzt; hier liege eine Eigentümlichkeit vor, »die nur den kaukasischen Sprachen eigen ist«, und daran »zerschellen alle Indogermanismen... Für die Bewer-

tung der Zugehörigkeit der Sprache ist diese Stelle einfach ausschlaggebend und beweisend.« S. 132 teilt Kluge dann mit, dass er »weder vom indogermanischen noch vom kaukasischen Charakter des Lykischen gesprochen« habe. »Denn von einer sicheren Beurteilung der Frage sind wir noch entfernt.«

Eine kommentierende Handausgabe der lykischen Inschriften in Umschrift müsste natürlich nicht nur eine Übersetzung der klar verständlichen Texte oder Textteile enthalten, sondern auch bei den noch dunklen Stellen eine Vorführung aller ernst zu nehmenden Erklärungsversuche (übrigens auch bei den heute klaren Stellen eine Übersicht darüber, wie die Klarheit gewonnen wurde). Auch Rechenschaft über die Sicherheit der Lesungen dürfte nicht fehlen. Natürlich findet man von alledem bei Kluge nichts. Er druckt in bunter Unordnung die meisten der Inschriften ab, oft mit Druckfehlern geschmückt, gibt einige einleitende und irreleitende Bemerkungen, wobei wahre Leckerbissen abfallen (wie seine Polemik S. 11 gegen Kalinka's Angabe zu TL 2: »Forma contignationis speciem iam minus antiquam prae se fert«, die er nicht auf das Grab, sondern auf das erste Wort der Inschrift *prnebutu* bezieht), und schliesst dann mit stereotypen Wendungen wie »Eine Übersetzung der Inschrift lohnt sich nicht« (S. 32), »Eine Wiedergabe lohnt nicht« (S. 113), »Hier ist kaum etwas zu machen; die Wiedergabe ist unnötig« (S. 86), »Anzufangen ist hiermit nichts« (S. 62) u. s. w. Dass Kluge TL 44 und 55 (Xanthos-Stele und Antiphellos-Sarkophag) für eine besondere Veröffentlichung aufsparen wollte, lässt sich hören. Alle übrigen Weglassungen von Inschriften haben die Wirkung, den so wie so schwer ersichtlichen Plan des Werkes ganz aufzuheben.

Diesen Schund hat der Herausgeber der Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft Prof. Dr. H. Winkler offenbar als Wissenschaft betrachtet. Und Kluge hat Schule gemacht.

Kluge's erster Nachtreter ist FERDINAND BORK mit seiner Arbeit »Skizze des Lükischen«, Königsberg i. Pr. 1926. Der Zweck des Büchleins liegt offenbar in dem Bestreben, die Zugehörigkeit des Lykischen zu dem (sehr weitherzig abgegrenzten) »kaukasischen« Sprachstamm nachzuweisen. Für den Versuch eines solchen Nachweises fehlen ihm aber die allernotwendigsten Vorbedingungen. Wie herzlich wenig Bork vom Lykischen versteht, zeigt sich auf Schritt und Tritt. So bietet er S. 22 von TL 102.3 *me ttleiti puwa : aitqta : añmagma : qebelija : ēni : qlahi : ebij[ehi] : pñtreñi* unter Weglassung der ersten vier Wörter die in Wahrheit glänzende Übersetzung »Die *añm-qm-a qebe-lj-a* mögen das Haus dieser *qla* schützen«. Dass es ihm mit diesem Unsinn bitter ernst ist, davon kann man sich mit Hülfe seines Wortverzeichnisses leicht überzeugen. Besonders rührend ist es, dass er, wie seine Bindestriche zeigen, imstande ist, die nicht verstandenen Wörter etymologisch zu analysieren. In TL 131.3 und 4 soll nach Bork S. 24 *nuntqta* ein Ipv. Pl., *rñmazata* ein Ipv. Sg. sein; zu diesem Zwecke wird frischweg die Schlussilbe *-ta* in *-tu* korrigiert. Von dem formenarmen lykischen Verbum zaubert Bork S. 23 f. eine wahre Formenreichtum hervor: einen Grundstamm,

einen Intensivstamm, zwei Inchoativstämme, einen Perfektivstamm und innerhalb eines Stammes einen Durativ, einen Konditional, momentative Bildungen, einen Frequentativus, ein Gerundium, das noch mit einem hortativen Suffix versehen werden kann; innerhalb dieser Kategorien sollen auch Duale vorkommen. Dies wird alles ganz dogmatisch vorgetragen ohne den leitesten Versuch, die Richtigkeit der Bewertung nachzuweisen. Die Belege sind nur zum Teil wirkliche Verbalformen, diese oft mit falscher Wortabteilung; alle möglichen Nicht-Verba werden mit herangezogen. So *wedri* 'Stadt' (soll ein Gerundium sein), *wedrēñni* 'städtisch' (soll Gerundium mit hortativem Suffix sein), so das schon oben angeführte *pñtreñni*, das gleichfalls Gerundium mit hortativem Suffix und mit der Bedeutung 'schützen' sein soll (über die wirkliche Bedeutung s. in meinem § 47).

Was die Vergleichung mit dem »Kaukasischen« betrifft, erklärt Bork, dass die Methoden der indoeuropäischen Sprachforschung hier nicht verwendbar seien (S. 16 § 34, S. 18 § 40, S. 36 § 78). Der mühsame Weg der lautlichen Vergleichung der grammatischen Bildungselemente und des Wortschatzes wird also nicht betreten; Bork erwartet hier fremde Überlagerung. »Das einzige, das verhältnismässig unverrückbar bleibt, ist die innere Struktur der Sprachen, die auch bei fremder Überlagerung immer wieder durchblickt. Dieser muss man nachgehen« (S. 39 § 79). Bekanntlich ist die Ansicht von der Unveränderlichkeit des Sprachtyps in Grund und Boden falsch; alle sprachwissenschaftliche Empirie spricht dagegen. Aber auch wenn sie richtig wäre, würde Bork's Beweisführung hinfällig sein. Als Haupteigentümlichkeit des kaukasischen Sprachbaus betrachtet Bork eine Erscheinung, die er »Einklammerung« nennt (S. 40 § 85; andere Benennungen OLZ 1924, 170); der »Einklammerung« dient u. a. die »Suffixaufnahme« (S. 19 § 42). Ein besonders häufig aufgenommenes Element soll *-n* (bzw. Nasalierung) sein; es soll also oft eine zusammengehörige Gruppe dadurch einklammern, dass es sowohl dem ersten wie dem letzten Wort der Gruppe angehängt wird, und zwar das letzte Mal als Aufnahme. Leider ist aber alles, was Bork darüber vorbringt, falsch (besonders verrückt ist, was Bork S. 27 § 54 mit TL 84. 2-3 treibt, wo er eine ihm genügend widersinnige Anbringung seines angeblichen *-n* nur dadurch erreicht, dass er die für jeden Kundigen offensichtige Grenze zwischen zwei Sätzen verschiebt, den ersten Satz verstümmelt und blutend hinterlassend; und noch dazu kommt dabei das angeblich der Aufnahme dinende *-n* an erster Stelle zu stehen; es ist in diesem Falle »frei beweglich«). Erheiternd ist seine Behandlung des schon von Kluge gemisshandelten *prñnezijehi*. Die Verbindung *purihitemehe prñnezijehi* = *Ilvguátiōs oízeñol* TL 6 erklärt er S. 22 § 46 in der Weise, dass das Genitivsuffix *-h-* des ersten Wortes dem folgenden Regens angehängt sei (offenbar in der Gestalt *-hi*), und umgekehrt sei das »Pluralsuffix« *-e* des Regens dem Genitiv angehängt worden, der deshalb auf *-he* ausgeht (die eigentliche Genitivendung soll *-h* sein um mit sumer. *-ak* verglichen werden zu können, Bork S. 19 § 42). Wo Bork ein Pluralsuffix *-e* her hat, ist unergründlich; wie er die übrigen Belege der

Genitivenduug *-he* (Kalinka S. 124) erklären will, und wie er um die Annahme einer Adjektivendung *-hi* (Kalinka S. 131) herum kommt, darüber schweigt er sich aus.

Nach Bork S. 3 ist unsere Kenntnis des Lykischen aus einem bestimmten Grund ungenügend geblieben. »Den bisherigen Erforschern fehlten die Kentnisse, die ein tieferes Erfassen dieser Sprache ermöglichen. Diese Lücke möchte meine Schrift ausfüllen«. Nach den obigen Proben der Kentnisse des Schwerenöters dürfte ein Eingehen auf andere Seiten seiner Arbeit überflüssig sein; sein parodischer »Nachtrag zu E. Kalinkas Literaturübersicht« (S. 5), seine alphabetgeschichtliche Weisheit (S. 15 § 31 und passim im »phonetischen« Abschnitt) und seine Phonetik sprechen für sich selbst. Vielleicht ist es jedoch der Mühe wert, sein »laterales l« (S. 13 § 21) zu notieren; dass »laterales« nicht als Epitheton ornans gemeint ist, geht aus S. 31 § 64 hervor (»ebeli und ebehi dürfen Abspaltungen der gleichen Urform *ebeli mit lateralem l sein«). Es ist offenbar seinen bewunderten Meistern Heinrich Winkler und Georg Hüsing nicht gelungen, ihm eine wissenschaftliche Vorbereitung beizubringen.

Zu derselben Schule wie Kluge und Bork gehört auch FERD. HESTERMANN. Zur Charakteristik dieses Herrn genügt ein Blick auf seinen Aufsatz »Matriarchale lykische Inschriften« in *Donum natalicum Schrijnen* (1929) S. 261–267. Er entwickelt hier S. 262 f., dass das lykische Kind drei Eltern hat. Der legitime Vater ist der älteste Bruder (*pere*) der Mutter; der dritte der Eltern ist der physiologische Vater, der, weil er zu der Braut ins Haus zieht, 'Häusler' (*pr̄nezi*) genannt wird. Dem gesetzlichen Vater gegenüber nennt das Kind sich *tuhe*, der Mutter gegenüber *tideimi* bzw. *kbatra*, dem physiologischen Vater gegenüber *pr̄nezi-jehi*. Woher Hestermann diese Offenbarung hat, bleibt rätselhaft; bei Herodot (I 173) steht das nicht, und noch weniger in den Inschriften. Was *pr̄nezi* betrifft, ist Hestermann deutlich von Kluge inspiriert, ist aber insofern über ihn hinausgekommen, als er gesehen hat, dass *pr̄nezi-jehi* ein von *pr̄nezi* gebildetes Adjektiv ist ('der Häuslerische', S. 263). Wie er aber erkennen kann, dass *pr̄nezi* nicht eine Einzelperson, sondern 'Hausstand' (wie *olzoš* neben *oizeoš*) bedeutet, ist unbegreiflich; hat er von der vor Kluge erschienenen Literatur keine Ahnung? Da *pr̄nezi* also nicht »der physiologische Vater« ist, so ist auch *pr̄nezi-jehi* nicht sein Sohn. Es steht auch nicht gut mit *pere* als Bezeichnung des ältesten Bruders der Mutter, des »gesetzlichen Vaters«, womit nach Hestermann *purihimeti*, Gen. *purihimetche* gleichbedeutend wäre. Erstens lässt sich letzteres Wort nicht in *puri* und *himete* 'älterer' (Hestermann S. 266) zerlegen, sondern in Hinblick auf *purihi-meqa* und eventuell das von Hestermann verglichene mil. *purese* (in der unverständlichen Inschrift TL 55.4; besser wäre vielleicht auf die Münzlegende *puresi* zu verweisen) nur als *purihi-meti* auffassen. Zweitens ist *purihimeti* ein offenkundiger Eigename, wie aus der griechischen Übersetzung von TL 6 und 25 und aus der Flexion (Gen. *-he*, vgl. meinen § 58) hervorgeht, ganz abgesehen von den Ungereimtheiten, die die Hester-

mann'sche Bedeutungsbestimmung in TL 6 und 99 ergeben würde. Dass *purihimeli* nicht als erstes Glied ein *pere* enthält, geht zum Überfluss daraus hervor, dass ein lyk. *pere* überhaupt nicht existiert. Es handelt sich in TL 48.2 f. wieder um einen Fall, wo Kalinka's Umschrift von dem Faksimile abweicht. Das Faksimile hat deutlich *nere*; Arkwright wollte *pere* lesen, und Kalinka meint, dass das vielleicht richtiger ist (das Original oder der Wiener Abklatsch ist also nicht so unzweideutig wie die Zeichnung glauben lassen könnte); dass *nere* aber das richtige ist, hat Imbert MSL XIX 332 hervorgehoben. — Die Behauptung, dass die Kinder nur im Verhältnis zur Mutter *tideimi* und *ktatra* heissen, ist haarsträubend; immer wieder erfahren wir doch, dass der Grabherr das Grab *hrppi ladi ehbi se tideime* (*ehbjie*) gebaut hat. Es handelt sich bei Hestermann nicht einfach um eine verfehlte Hypothese, sondern um dass vollständige Fehlen von Kenntnissen und Gründlichkeit.

Der letzte Jünger der Schule, FRIEDRICH WILHELM KÖNIG, will in seinem Buche »Die Stele von Xanthos« (1936) den historischen Hintergrund der Stele genauer als bisher geschehen ermitteln. Mit Hilfe der Eigennamen hofft er den Gang der Erzählung so festlegen zu können, dass die Einzelinterpretation dadurch die nötige Grundlage erhält. Dieser Einzelinterpretation will er dann im zweiten, noch nicht erschienenen Teil näher treten, wo u. a. ein Übersetzungsversuch geboten werden soll. Dieser Plan ist beachtenswert, und man wird dem Übersetzungsversuch mit Interesse entgegensehen. Aber leider auch mit Zweifel. Denn was er Sprachliches im ersten Teil gibt, ist meistenteils von dubiosen Werten, wenn er auch vor Kluge, Bork und Hestermann u. a. den grossen Vorzug hat, dass er die Inschriften wirklich kennt. Dass seine phonetischen Ausführungen (S. 26–55) wertlos sind, brauche ich wohl nicht im Einzelnen nachzuweisen. Ein paar Bemerkungen über seine Lieblings-Termini zerebral und lateral sind aber vielleicht nicht überflüssig; denn offen gesprochen geht aus seinen eigenen Ausführungen nicht hervor, was er damit meint. Klar ist jedoch, dass er namentlich den »Lateralen« die allerverschiedensten Wunderwirkungen zuschreibt. Über das lykische *k*, das er mit Kalinka *c* schreibt, erklärt er S. 43 nach der Aufzählung von 6 vermeintlichen Argumenten: »Ein solcher Laut kann nur ein Lateral sein«. Die Argumente sind: 1° »Der Laut, der hinter dem graphischen Ausdrucke *c* steht, ist zur Zeit seiner Übernahme ins lykische Alphabet ein *kjeph*-Zeichen« (ich sehe von der Merkwürdigkeit ab, dass ein Laut ein Schriftzeichen sein kann, und verliere kein Wort auf die, wie es scheint, in der Königsberger-Schule obligatorische Annahme, dass das lykische Alphabet direkt auf dem phönizischen beruhe; ich notiere aber die Finesse, dass König den Namen des phönizischen Zeichens *kjeph* schreibt; *kj* ist ihm offenbar lateral-ähnlich). 2° »Er klang den Griechen wie ein *k*, *x* und später nur *s*« (d. h. in der griechischen Wiedergabe lykischer Namen entspricht dem lykischen *k* griechisches *z*, *ξ*, *σ*; das ist aber falsch, da gr. *Πεξώδης* TL 45, woran König denkt, lyk. *pixedere* ist; die Tatsachen vertragen

sich mit der Deutung Kalinka's, dass lyk. *k* »vario modo pronuntiata esse videtur«, vgl. meinen § 14; aber König nimmt offenbar an, dass lyk. *k* überall eine Aussprache hatte, die aber so »lateral« klang, dass der Griechen ξ oder σ hören konnte). 3° »Er konnte innerhalb des Lykischen wechseln mit anderen gutturalen Reibelaute« (vielleicht denkt er dabei nach S. 41 teils an \Diamond , teils an *q*, für welches er die Geltung *h* erwägt; zu wiederholten Malen behauptet er, dass *kl*, *kll* mit *ql* wechselt, gibt aber keinen Beleg; ein solcher Wechsel kommt jedenfalls nicht vor; aus dem Argument haben wir aber zu folgern, dass gutturale Reibalaute ihm lateral-ähnlich sind). 4° »Er konnte ein iranisches \acute{c} ausdrücken in dessen kleinasiatischer Umgestaltung zu einem *t*-Laut« (das *t* von gr. *Tσσαγέρης* soll kleinasiatisch beeinflusst sein, S. 37; ob es das \acute{c} oder das *t* ist, das ihm auf einen Lateral hinzuweisen scheint, ist unklar). 5° »Er konnte von den Griechen in der Verbindung mit *b*, *w*, *r* mit einem Dental wiedergegeben werden, wie er auch innerhalb des Lykischen in der Verbindung mit *b*, *w*, *r* als *t* erscheinen konnte« (es handelt sich nicht um einen mysteriösen Laut, der als *t* aufgefasst werden konnte, sondern in den Fällen gr. *Kάρθυβα:* lyk. *zqkbi*, mil. *tbi*: lyk. *kbi* – um ein altes *tb*, das im Lyk. zu *kb* geworden ist, aber so spät, dass die Griechen noch den Dental vorfanden und festhielten, und in den Fällen gr. *Θρύψιος:* lyk. *krupsseh* um einen Übergang *tr > kr*). 6° »Er erhält bei einem nachfolgenden *l* einen solchen Nebenton, dass er ein griechisches *kle* mit nur einem nachgesetzten *l* ausdrückt« (König will S. 40 in gr. *zλη* kein *k + l*, sondern »einen Laut, der wie ein Lateral (oder wie ein ich-Laut) + *l* klingt« hören; die Wiedergabe des gr. *zλ* mit lyk. *kl* erklärt sich nach S. 41 daraus, dass der Lykier »offenbar ein *k* mit Kehlkopfverschluss sprach oder hörte; und dieses *q* mit folgendem *l* hatte einen lateralen Klang«; ich-Laut, *k* mit Kehlkopfverschluss und *q* sind ihm also gleich; das lykische *kl* bedarf aber keiner Erklärung ebenso wenig wie *ml*, *tl*, *tl*, *pl*, *sl*, *hl*; die Liquidae *l* und *r* werden, wie ich Lykisk S. 85 festgestellt habe, nach Explosiven, Spiranten und *m* nicht verdoppelt; nicht lyk. *perikle*, sondern mil. *kleimedi* u. s. w. ist ein Sonderfall).

»Ein solcher Laut kann nur ein Lateral sein«, ist die Folgerung, die König aus diesen Ausführungen zieht; Andere werden daraus eher die Folgerung ziehen, dass König (wie sein Vorgänger Bork) keine blaue Ahnung von der wirklichen Bedeutung des Wortes lateral hat. Er sieht vielmehr darin eine Sonderbezeichnung für die in einigen nordkauasischen Sprachen auftretenden eigentümlichen Laute, die SCHIEFNER seinerzeit durch Verschlingungen von *t* und *l* mit verschiedenen diakritischen Marken bezeichnet hat. Diese Laute spuken bei der Königsberger-Schule überall in Kleinasien und benachbarten Gebieten, und sie können offenbar alle möglichen Wunderdienste leisten. So bringt König S. 43 es fertig, mit ihrer Hülfe den lykischen Namen *kuprlli*, Gen. *kupr-*lleh**, mil. *kuprllese* mit dem hitt. Königstitel /*labarna-*/, /*tabarna-*/ zu identifizieren. Wie Bork *ebeli* und *ebehi* identifiziert hatte (oben S. 61), so identifiziert König lyk. *ehbi* 'ejus' mit einem nicht existierenden mil. *elbi* (S. 21; vgl. S. 50, 51; S. 123 gibt er die wirkliche milyi-

sche Form *lbijei* und vergleicht sie mit dem leider nicht existierenden lyk. *ehbijei*.

Nicht weniger instruktiv ist Königs Verwendung des Terminus zerebral. S. 38 bemerkt er, dass das, was dem persischen š und dem persischen č gemeinsam ist, »das palatale, vielleicht besser zerebrale« ist. Er kommt ebenda zu dem Ergebnis, dass das lykische *k* »einen zerebralen *t*-Laut meinen könnte, der vielleicht am besten verglichen werden kann mit der Aussprache eines englischen *t*, das in *nature* zwar auf ein etymologisch richtiges *t* zurückgeht, dessen zerebrale Aussprache aber im gewöhnlichen Englisch direkt als č erscheint!« König weiss, dass das englische *t* eine besondere Aussprache hat (die jedoch für die Entwicklung in *nature* nicht verantwortlich ist), hat auch von den indischen Zerebralen gehört; er hat aber davon so wenig verstanden, dass ihm Zischlaute, Palatale, Zerebrale durcheinander gehen.

Zu seinen eigentümlichen Prämissen S. 46 f. für den »zerebralen« Charakter des lykischen *z* (er schreibt Ž) gehören auch »seine engen Berührungen mit dem Lateral *c*« (d. h. *k*). Kein Wunder, dass er S. 47 mit dem Geständnis schliesst: »Wie sich nun Zerebrale und Laterale zueinander verhalten, weiss ich nicht. Er hätte hinzufügen sollen, dass er überhaupt nicht weiss, was Zerebrale und Palatale sind, wie er denn auch von den übrigen phonetischen Bestimmungen, mit denen er um sich schlägt, äusserst wenig versteht.

Leider beschränken sich die Schwächen in König's sprachlichen Ausführungen nicht auf die Phonetik. Es mag aber hier wenigstens vorläufig genügen auf ein paar Punkte hinzuweisen. Erstens das flotte Zitieren ohne Belegstellen; das in dieser Weise vorgeführte Material ist oft genug nur konstruiert, eventuell falsch konstruiert, bisweilen geradezu falsch. So gibt er S. 36 an, mil. *pleliz abura* TL 55.2 stunde »für sonstiges *upleziz cabura*«. Das milyische *upleziz* (und *uplesiz*) kommt aber nicht in Verbindung mit **kabura* vor, und ein **kabura* ist überhaupt nicht belegt, sondern nur *kaburq* ohne Interpunktionsvor dem *k*, sodass man genau ebenso gut *ekaburq* abtrennen kann; auch durch die Heranziehung der Formen, die Kalinka unter *kebura* und *kebure* (ohne Interpunktionsvor dem *k*, das nach einem *e* bzw. *i* steht) und des lyk. *ekebura* kommt man nicht weiter. Es ist unter diesen Umständen ein starkes Stück, die Identität von *pleliz* und *upleziz*, von *abura* und **kabura* als eine Tatsache zu behaupten. Auch der schöne Beweis für die Identität von mil. *urttu* und lyk. *gurtta*, den König S. 45 dadurch liefert, dass er dem mil. *urtuz maraz* (TL 44 d 63) ein lykisches Gegenstück *gurtta mara* gegenüberstellt, krankt an dem Gebrechen, dass das lykische Gegenstück überhaupt nicht existiert. Es zeigt sich in diesen Fällen neben dem ungenauen Zitieren noch eine zweite jede Methode aufhebende Eigentümlichkeit der König'schen sprachlichen Forschung. Ihm genügt jede noch so oberflächliche Klangähnlichkeit um sofort Identität anzunehmen. Gr. Ἀμισώδης ist von lyk. *pizedere* »nur dialektisch verschieden« (S. 42); lyk. *ddeneeweles* ist = gr. Σερέλος (S. 87³). Aus der letzteren Gleichung zieht König die ungeheuerliche Folgerung, dass

lyk. *dd* als *st* aufzufassen ist. So bleibt ihm nur ein kurzer Weg von lyk. *dde*, *ddewe*, worin er einen Namen sieht, zu gr. Στάγης, worin wiederum čečenisch *stag* ‘Mensch’ stecken soll (S. 88).

S. 14 und S. 16. BORK will in seinem § 53 S. 25 die Inversionsformen durch die Annahme erklären, »dass das vorangehende substantivische Objekt in Gestalt eines dem Verbum suffigierten Pronomens *-n*, das die Nasalierung erzeugt, wieder aufgenommen wird«. Diese Vermutung könnte bestechend wirken; richtig ist sie aber nicht. Denn tatsächlich ist die Nasalierung nicht von dem vorhergehenden Objekt, sondern von einem vorhergehenden *me* oder einem ähnlich fungierenden *se* abhängig (Vilh. Thomsen, Ét. lyc. 33). Auch wäre in Fällen wie *ebęñę zupę mene prńnawatę trijetezi* TL 8 ‘dieses Grab baute T.’ die zweimalige Aufnahme des Objekts außfällig; denn dass *-ne* ein Objektspronomen ist, steht natürlich (trotz Bork S. 34 § 71) fest. Wir müssen also bei der von Vilh. Thomsen, Ét. lyc. 34, gegebenen Deutung bleiben, wonach die Inversionsform auf Verschmelzung mit einer Partikel *ę* ‘après, puis’ beruht; diese Partikel kommt, wie Thomsen mit Recht vermutet, auch selbstständig vor; so in dem in meinem § 37 angeführten Satze aus TL 89: *adi meję tike ztlbę tisnke*; hier ist *meję = mei + ę*; *mei* musste nach dem für die Bedingungssätze geltenden Wortstellungsgesetz (VERF., KZ 37.205) an zweiter Stelle des Satzes stehen; so kam das Verbum an den Anfang, und *ę* konnte damit nicht verschmelzen. Deshalb erscheint es hier selbstständig. Ein zweites Beispiel, wo *ę* gleichfalls unter dem Zwang der Wortstellung selbstständig geblieben ist, findet sich in TL 118. 2, wo die Zeichnung als Schluss eines im Anfang verstümmelten Bedingungssatzes (‘wenn .. öffnet und dann Schaden tut’) deutlich *sezta:ę:adi* hat. Imbert MSL 10.50 wollte *se ztlbę adi* lesen, eine Konjektur, die sich nicht durch einen Hinweis auf *adi .. ztlbę* TL 89 rechtfertigen lässt, da doch auch *se zttadi* 131.3 und *ztlbadi* 44 b 10; 149.7 zu berücksichtigen sind. Kalinka hat aber in seiner Umschrift ohne weitere Erklärung Imbert’s Lesung aufgenommen. Vilh. Thomsen nimmt mit Recht an, dass dasselbe *ę* in der Konjunktion *ęke* ‘après que’ (auch *ńke*, vgl. meinen § 64) steckt; *-ke* fungiert also wie lat. *quam* in *postquam* (auch in *ti-ke*, hitt. *ku-iš-ki*, die der Bedeutung nach dem lat. *quisquam* entsprechen, hat **kue* diese Geltung).

Ich füge noch hinzu, dass es mir zweifelhaft erscheint, ob *enę* wirklich ‘er war’ (Torp I 16, Vilh. Thomsen Ét. lyc. 24) bedeutet; das Wort steht siebenmal in der formelhaften Angabe, dass der Verstorbene Heerführer (*zńlawata*) eines bestimmten Magnats gewesen ist (*enę:zńlawata:żer[i]zhe* TL 43.2; ganz ähnlich 61.2; 67.2; 77.2; 83.5; 103.3; 132.1); hier ist ‘er war’ möglich, aber nicht notwendig; ebenso gut denkbar ist ein Adverbium ‘olim’, ‘vormals’, it. *già*; das Verbum braucht doch nicht ausgedrückt zu sein. Ausserdem kommt *enę* nur dreimal vor und zwar in Stellen, die nicht hinlänglich klar sind (TL 29.4 und 44 b 12; 44 b 48) und daher für die Bedeutungsbestimmung nicht verwertet werden können. *enę* ist wohl ein verdoppeltes *ę*.

S. 14. In der bilinguen Inschrift TL 56 entsprechen sich lyk. *iztta*: *hlah:tideimi* and gr. *ιτασλα*. Bork s. 42 § 89 liest *Izta* Σλα; da der gr. Nominativ auf *s* ausgehen muss, müsste man "*Izta(s)* Σλα" lesen, was immerhin möglich ist.

S. 16. Die Zusammenstellung der hittitischen *h*-Endungen mit lyk. *pr̄inawazq* u. s. w. findet sich schon bei Hrozný, Spr. d. Heth. S. 161³.

S. 19 § 30. Vgl. Hrozný, Spr. d. Heth. S. 137.

S. 23. Ein betontes *ti* in einem ersten Satze und ein enklitisches *ti* in dem folgenden koordinierten Satze finden wir TL 102.2: *tiñte:hri:alahadi:like:tibeñteli:hrppitadi:like*; vgl. 101.3-4: *kbi:like:tiñtepiladi:atlahi:tibe:kbiyehi:tibe:ala[h]aditi*.

S. 25 (nach § 40). Auf dem Gebiete der Konjunktionen besteht eine bedeutsame Übereinstimmung zwischen lyk. *me* und hitt. *ma*, vgl. Hrozný Spr. d. Heth. 102⁴ und meine Bemerkungen Sprachlähmung S. 57. Auf den ersten Blick ist die Übereinstimmung deshalb weniger einleuchtend, weil *me* so oft betont ist, während hitt. *ma* immer enklitisch ist, und weil *me* eine Funktion hat, die dem hitt. Wort fremd ist, das Auftreten bei der Inversion (Thomsen's *me*³, Ét. lyc. 22–26). Aber Thomsen's *me*¹ (Ét. lyc. 17) als Einleitung des letzteren von zwei koordinierten Sätzen und *me*² (Ét. lyc. 22) im Nachsatz stimmen ganz mit dem Hittitischen, vgl. Friedrich, Elementarbuch § 321 a und § 322. Ganz schlagend ist die Übereinstimmung bei dem enklitischen *me* der Bedingungssätze; so z. B. TL 84.2–3: *mete:ñlatqti:ebñneq:hqtlq:seladq:hrppijemei:ladı:like:like:mene:qla:qasttebi:surezi* ‘und (*me*¹) sie werden hier niederlegen ihn selbst und seine Frau; legt aber (*me*¹ enklitisch) jemand hier (-i) ihnen (-je) jemanden hinzu, dann (*me*²) soll der Geschlechts-Vorstand von Sura ihn (-ne) bestrafen’. Entsprechend in den übrigen Beispielen KZ 37. 205. Eine genaue Entsprechung in den anderen ieur. Sprachen ist nicht gefunden.

S. 26 § 43. Zur Bedeutungsverschiebung ‘Grossmutter’ > ‘Mutter’ ist an eine bekannte Stelle der älteren Edda zu erinnern, wo Sinfjölli seinen Vater mit *ái* ‘Urgrossvater’ anredet. Sinfjölli hat bemerkt, dass in dem ihm gereichten Trinkhorn Gift da ist, und sagt zu seinem Vater: »*gó-rótr er drykrinn, ái*«; der Vater antwortet: »*láttu gron sía þá, sonr*«. Mein Kollege Prof. Brøndum-Nielsen verweist mich auf eine andere Parallele in Dahlerups ordbog II 77 unter *Bedstefader* und II 70 unter *bedst* 1. 2.

S. 26 § 44. Über *qastti* und *ñtepilasñti* äussert sich in ähnlicher Weise Meriggi, Kleinasiatische Forschungen I 447.

S. 28 § 47. Meriggi, Hirt-Festschrift II 259, wollte *qla* als ‘Familie’ deuten. — Nach Torp II 45 wäre *ebi* »eine von *ebe* abgeleitete Form ohne besonderen Bedeutungsunterschied«; V 8 übersetzt er ḏ ēpi τούτῳ ‘der damit beauftragte’.

S. 34 § 56. Die im Folgenden angeführten Beispiele des Wandels *o* > *e* in der Auslautsilbe (*eptte* § 59, *tere* § 80, *ebęñneq* S. 37 § 61) lassen dieselben Deutungen zu wie *ebe*.

S. 35 § 59. Ich hatte schon Lykisk 95 in *ebeija* *erawazija* ein Neutr.

Pl. vermutet; Bugge und Torp IV 17 nehmen gleichfalls ein Neutrum an. Vgl. noch Meriggi, Hirt-Festschr. II 261. — Es mag notiert werden, dass das Lykische in der Unterscheidung zweier Genera (commune und neutr.) mit dem Hittitischen übereinstimmt.

S. 36 § 60. In TL 114.2 steht *zupa ehbi* genau in derselben Verbindung wie *zupa ebehi* 115.2.

S. 38. Ein weiteres Beispiel dafür, dass ein auslautendes *i* in den Fällen, wo Nasalierung zu erwarten wäre, unverändert bleibt, bilden die Präsensformen auf *-ti*, *-di* nach einem vorhergehenden *me*, wie z. B. *hrppijemei: tadi* in der oben ad S. 25 ausgeschriebenen Stelle aus TL 84.2–3. Dass in solchen Sätzen die Partikel *q* obligatorisch war und also mit dem Verbum verschmolzen latent da sein muss, geht aus den Beispielen hervor, wo *q* der Wortstellung wegen mit dem Verbum nicht in Berühring kam und deshalb selbstständig blieb: *adi mejē tike ztlbq tisñke* TL 89.2 ‘tut aber (me) hier (-j-) jemand irgendwelchen Schaden’. S. oben ad S. 14 und S. 16. Wo die Wortstellung nicht hinderlich war, ist *q* ebenso gut mit *-i* wie mit *-e* verschmolzen; die Partikel ist virtuell da, obgleich sie materiell zu nichts eingeschrumpft ist. Das verrät eine psychologische Eigenart des Lykischen, die an das Keltische erinnert, wo es »Wörter« gab, die überhaupt keinen eigenen Lautkörper mehr hatten (VERE. Vergl. Gr. d. kelt. Sprachen I 25). Danach ist Vilh. Thomsen, Ét. lyc. 34 zu berichtigten.

Mit *ttleiti* vergleicht MERIGGI Kl. F I 434 die Form *aiti* TL 44 c 17, möglicherweise mit Recht. Man müsste dann auch hierin eine Pluralform sehen; wie man sich aber die unmittelbar vorausgehende Grundform denken sollte, bliebe zu erwägen; rein mechanisch darf man gewiss nicht von der Singularform *adi* (oben S. 30 § 49) ausgehen.

S. 39 f. Auch KLUGE S. 87, S. 94 hat vermutet, dass *trqqas* eine Behörde ist.

S. 42. Über *gasabala* vgl. IMBERT MSL 19. 341.

S. 51 § 87. Von *esbehi* aus kann man übrigens nicht mit Sicherheit ein **esbe* folgern; ebenso gut möglich ist **esbi*; das Adjektiv *qnehi* gehört doch zu *eni* ‘Vater’. Auch die Bedeutung ‘Reiter’ kann, wenn man in der eingeschlagenen Bahn bleibt, durch ‘Reiterei’ ersetzt werden. Sollte in einer Grundform **ekwijo-m* das *i* durch *w* hindurch den *k*-Laut angegriffen haben? Wenn die Etymologie schliesslich richtig sein sollte, wäre zu konstatieren, das *kw* im Lykischen anders als *k^u* behandelt wäre.

S. 52 § 91. Auch MERIGGI, Hirt-Festschr. II 263 erklärt, dass die meisten mil. Formen auf *-z* nicht mit Bugge I 54 ff. als Gen.-Dat. Plur., sondern als Akk. Plur. aufzufassen sind. Manches, was in meinem § 91 besprochen ist, beurteilt er jedoch in einer Weise, die ich nicht als richtig betrachten kann.

Register.

Lykisch. ¹⁾	<i>ebñneq</i> 40 <i>ebttehi</i> , s. <i>eptteli</i> <i>ehbi</i> 36, 53, 57, ad 36 <i>ehbi(j)ehi</i> 29 <i>ehetehi</i> 14, 29 <i>emu</i> 18 <i>epirijeti</i> 43 <i>epñ-</i> 23, 33 <i>epñn(ep)ijetę</i> 25 <i>(c)pñpudę, epñpuñtę</i> 39, 43 <i>epñle</i> 23 <i>(e)pñle sijeni</i> 48 f. <i>eptle</i> , <i>eptteli</i> 35 f., 38 <i>eri</i> 41 <i>erublija</i> 43 <i>esbe-</i> 51, 52, ad 51 <i>esedeñnewe</i> 35 <i>eseritadi</i> 31 <i>(nij)esu</i> 18, 52 <i>ę</i> ad 14 und 16, ad 38 <i>ęke</i> ad 14 und 16 <i>ę:kepi</i> 12 <i>ęmi, ęmis</i> 18, 19, 33, 36 <i>ęmu</i> 18 <i>ęnę</i> ad 14 und 16 <i>ęnehi, ęni</i> 26 <i>ęni mahanahi</i> 30 <i>ęni qlahi ebijehi</i> 28, 29, 30 <i>ętri</i> 50 <i>gasabala</i> 42, ad 42 <i>-he</i> 22, 22 ¹ <i>-hi</i> 22 ¹ , 34 <i>-hñ</i> 22, 22 ¹ , 48, 53	<i>hri-</i> 24 <i>hrppi</i> 24, 40 <i>hrppitadi</i> 24, 31, 43 <i>hrppitatu</i> 43 <i>hrzzı</i> 24, 34, 40, 44, 45 <i>hrzzę</i> 34 <i>huwedri</i> 15, 53 <i>gqi</i> 37, 45 <i>gibqn.</i> 45 <i>gride, grñmqa</i> 45 <i>gurtta</i> 45 <i>-i</i> 20 <i>ijamara(je)</i> 34 <i>ijanisñ</i> 53 <i>-ije</i> 20, 56, 58 <i>ijetę</i> 25, 30 <i>isbazi</i> 17, 34, 52, 56 f. <i>itlehi</i> 40 <i>kbatra</i> 43 <i>kbi</i> 35 <i>kbihu</i> 51 <i>kbijehi</i> 35 <i>kbisñn(i)</i> 44, 54 <i>keruti</i> 29 <i>krzzubi</i> ad 9 ² <i>lada</i> 15 f., 33 f., 35, 36, <i>ladas</i> 39, <i>ladqı</i> 35, 37 <i>laqqı</i> 35, 45 <i>latı</i> 43 <i>lawitenu</i> 18 <i>mahanahi</i> 30, <i>mahqı</i> 37, 39, <i>mahqna (huwedri)</i> 30, 37 <i>malija wedręñni, mali-</i> <i>jahi wedręñnehi</i> 29
------------------------	---	---

¹⁾ Reihenfolge des lateinischen Alphabets; ę zwischen h und i, ʐ nach w.

- martli 43
 mati 56
 məq̥aq̥i 37, 53
 me ad 25
 miñti 40, 42
 mluhidazqi 37, 47, 48 f.
 muhqi 37
 mulqe 37
 ne 56
 -ne 20, 35, 49
 nepe 43, 56
 niñ(esu) 18, 52, 56
 nipe 43, 56
 ñke ad 14 und 16
 ñta- 31, 34
 ñtaijatadę 31
 ñtarijeusehe 42
 ñtaladę 31
 ñtaladi 23
 ñtalatqę 31
 ñte 23, 33, 34, 39, 43
 ñteijetqę 31
 ñtepı- 23, 34, 43
 ñtepısiñeni 31
 ñtepıtadı 23, 26, 30, 31,
 33, 43, 44
 ñtepıtlañti 26, 31, 39, 52
 ñtepıtlı 26, 30, 38, 43,
 44
 ñtepıtlı 18
 ñtetadę 31
 ñturiqazq 37
 pddę 29
 pijatu 24
 pijaza, pijazq 16, 24, 30
 pibijeli 24
 pije- 25
 pijetę, pijetę 24, 25, 30,
 33, 36, 43
 pñtreñni 28 f.
 prñnawate 16, 34
 prñnawati 14, 17, 30, 40,
 43, 44
 prñnawazq 14, 16, 41
 prñnawatę 33, 36
 prñnezi 29, 30, 35, 45, 58,
 61
- prñnezijkehi 29, 58, 60, 61
 ptłarazę 37
 ptłlezę 37
 qanuweli 26 f., 43
 qaslti 26 f., 29, 39, 40, 43,
 46, 52
 qaslte, qasltu 27¹
 qaqñlı, qaqlı 26, 43
 qla, qlahi 28 ff., 33 f., 40,
 46, ad 28
 qlabi, qlajeb(i), qlebi 29
 f., ad 28
 rımmazata 41, 46
 sbelimi 52
 sbikaza 12, 37
 sbikeziję 37
 se 20, 22
 sijeni 17 f., 31, 49¹, 50, 52
 smmatı 43
 -sñ 53
 sñta 50, 52
 sppartazi 45, 53
 sppnłaza 52
 sse : weh 12
 sttala 32
 sttati 32, 43, 52
 strałani 52
 surezı 28, 45
 tdi, tdiķe 47
 tebete 43
 telebehi 14, 34
 teli 17, 20
 tere, terę 48, 49
 terñ 47, 48 f.
 terñ 13, 47, 48, 49, 50
 teteri 50
 tewinezę 37
 tezi 50
 ti 21, 23, 33, 47, ad 23
 tibe 51
 tideimi, -e 35, 36, 37, 38,
 39, 43
 tihe 12, 21, 40, ad 12
 tijqı, tiję 37
 tik : e 12
 tike 21, 43, 47, 50, ad 12,
 ad 14 und 16
- tikeukępre 51
 tise tise 21 f.
 tisñke 22, 39, 40
 trbbalahati 43
 trisñni 44
 trıñmisñ 53
 trqqas 39 f., 52
 trqqñlı 39 f.
 trzzubi ad 7
 ttlieiti, ttlidi 38, 43
 -tu 33
 tubeiti, tubidi 38, 43
 t : uhe 12
 tuhe, tuhes, tuhesñ 53
 tukedri 43 bis, 51
 tuminehi 14, 34
 tupñme 41
 tuweti 31, 43
 tuwetu 18
 tere tere 48, 49, 50
 rerñ 47
 reteris 50
 rezı 50
 uhazata 46
 uhetqę 37
 upazi 43
 urlaqijahñ 22, 22¹, 39
 -uwe- 18 f.
 wahñezeq 37
 wedri 29, 43
 wehñezi 29
 zahba 53 f.
 zadrñna 46, 50
 ząkbi 44
 zerę 37
 zągqana 25
 zıenna- 26, 33 f., 40, 41
 zıntawata 17, 25, 40, 41
 zıntewele 17, 25, 33, 34, 43
 zssbezę 37
 zssęñzija(je) 34
 zudali, zudalije 37
 zugar-, zugaha 25, 33 f.,
 35, 41, 43
 zuñniję 37
 zupa 17, 19
 -zi 44 f.

zÿyaza 32, 37, 40
zÿyana, zÿyate 32

Milyisch.
arpaþus 14
atłasi 35
eseteſi 14
kibe 51
mar·, maraz 53
masaiz 53
mlaſ[i] 53
-m̄yre-, -m̄yre, -m̄zri 46
rbbinezis 41
rinate 41
ripſe, ripſedi, ripſe 41
r̄mpaimi 41
r̄mpali 41
ſebe 53
-si 34
tbipl̄e 44
tbiſu 51
trisu 51
trpl̄e 44
trq̄qiz 40, 52
trqqñtasa, trqqñtasi 40
tuminesi 34
umrggazñ 53
urtluwaz, urtuz 53
uwedri, uwedriz 15, 53
wiztlasppazñ 53
zazbi 44
zerigazñ 53
zugasi 25, 34
-zñ 53, 55

Phrygisch.

çé̄kzia 6
σεμονν 5

Hittitisch.¹⁾
-a-(Pronominalstamm)
 20
aki 17
aku 18

¹⁾ *d* alphabetic = *t*; *b* = *p*.

ammuk 18, 33
annas 15 f.
anda 23, 42
apās 19
apēl 20
a-pí-ja 19
appa, appan, appanda
 23
arawas 33
attas 15 f., 53
halanta 28
hann- 27
hannas 26
hantezzis 17, 25
hāsi, hass-, hassa han-
zassa 53
hassk- 27
hassus, hassuwet 53 f.
hattili 19
huhhas 26
ijahhat 16
ijami 24, *ijandu, ijadu*
 18, *ijazi* 17, 30
ijannai 17, 18
estu 18
kā- 19
kijantari, kittari 31
kwerzi 49 f.
kweras 50
kwis 20, 23, 47
kwiski 21, ad 14 und 16
kwis kwis 22
labarna- 42
-ma ad 25
-min, -mis 18
p-, pa- 24
paizzi 24
parnawajesket 30
parni 30
pe-, pí-e har-zi 24
pí-ja-mi 24
pir, per 30
sarā 24
sarazzis 24, 34, 40, 44
ser 24
-si (Pron., Dat. Sg.) 20
ši-i-e-el 20

-ske- (iteratives Formans) 27
-smas 20
dāi 24, 31 (§ 50, § 51)
dā-iugas 44
dān 44
taparha 16
tabarna- 42
tehi 31
tukkāri 32
ú-, ú-iz-zi 24
-z-, -za, -zi (Ablativ-Formans) 44
zahanzi, zahhāis, zahhi-
jazi 32

Luwisch.

a-i-ja-ru 30
ku-in-zi 53
-n-zi, -n-za 53
-ti (Ablativendung) 44

Sanskrit.

adhaba- 50
ayam 20
astu 18
dadhati 31
ścē 17, 31
santu 18

Armenisch.

-c'i 45
zeřn 47

Slavisch.

čelo 28
r. dostat'-sja 32
staviti 31
r. ne slójit 32

Griechisch.

διάζειμαι, διατίθημι 31
Ἐρεύας 33 bis
Θρύψιος 9²
Ἑμι 24, 33
Ἴχτας Α ad 14

Kέρδησα 44
ζεῖται 17, 31
Λαπάρας 42
τῆς μίνθος 42
Ὀρταξία θνητέρα 22
Παταρέων 37
Σίμηρα 45
Σπιγύσσα 12
 lesb. ταις 36
Τελμησσός 14, 34
τιθημι 31
τις 21
Τισενσέμυρων 9, 51
 lesb. τοῖς 36
Τρωσοβιός ad 7

Tυμηησσός 14, 34
επτος 34

Lateinisch.

ante 17
aquarius 34
Arpinas 45
avus 26, 33
deda (illyrisch) 42
endo 23, 33
facio 33
ibi 19
frz. part, à part 49
quies 50

quisque 21
quisquis 22

Germanisch.

an. ái ad 26
dän. bedstefader ad 26
dän. begge, *an. beggja*
36
an. hvila 50
an. konungr, *ahd. ku-*
ning 54
d. quer, *mhd. tver* 44
g. undar 50
d. Zwerp 44

Lykische Inschriften.

	Seite		Seite		
TL 8	65	TL 56. 4	29	TL 99	22 f.
— 11	49	— 59. 2	21	— 102	38
— 26	47	— 77	37	— 104. 3	22 ¹
— 39. 3-4	29	— 78. 2, 4	25	— 108. 3-4	29
— 44 a 29	26, 57	— 84 . . . 29, 47, 48 f., 66, ad 25, ad 38		— 109-111	21 f.
— 44 a 50, 55	47	— 88	38, 40	— 118. 2	65
— 44 b 23	22 ¹	— 89. 2	67	— 120	22 f.
— 44 b 36	47	— 89. 3	22	— 128	23, 35
— 44 b 48	29	— 94	46	— 150	23, 46
— 44 b 58	26				

Aus Vilh. Thomsen's Nachlass (S. 7¹).

-uve- S. 18-19	Die Lesung von TL 108.	<i>uhazata</i> S. 46
<i>pije</i> 'bestimmen' wird nicht mit <i>alli</i> ver- bunden S. 25	3-4 S. 29	<i>terñ</i> S. 47 ff.
<i>ȝugaha</i> S. 25	<i>ȝni mahanahi</i> S. 30	Die Lesung von TL 84.4
<i>ȝnnahi</i> TL 44 a 29 S. 26	<i>ȝȝale, ȝȝaza</i> S. 32	S. 48
<i>qastli, qanuweti, qaqnti</i> S. 26, 27	<i>azzalqi</i> S. 37	<i>tere</i> S. 49
	<i>ttleiti, tubeiti</i> S. 38	<i>stl[rat]qni, sttra[tqni]</i>
	<i>trqqas, trqqnti</i> S. 39	S. 52
	<i>ȝride, ȝrmmq</i> S. 45	

Bibliographische Abkürzungen.

- Arch. Or. = Archiv Orientální. Praha 1929 ff. (von Bd. XIV, 1943, an: Archivum Orientale Pragense).
- BB = Beiträge zur kunde der indogermanischen sprachen. Herausgegeben von Adalbert Bezzenberger, Göttingen 1877–1907 (von Bd. XIX, 1893 an: Herausgegeben von Ad. Bezzenberger und W. Prellwitz).
- Bechtel, Hittite Verbs in -sk-. A Study of Verbal Aspect. Ann Arbor, Michigan 1936.
- BoSt. = Boghazköi-Studien. Herausgegeben von Otto Weber. Leipzig 1916–1924.
- Bork s. S. 59.
- Brugmann, Karl (und Berthold Delbrück), Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen. Zweite Bearbeitung. Strassburg. I, 1897; II 1, 2, 3, 1906, 1911, 1916.
- BSL = Bulletin de la Société de Linguistique de Paris.
- Buck, Carl Darling, Introduction to the Study of the Greek Dialects. Revised Edition. Boston 1928.
- Bugge, Sophus, Lykische Studien I, II (= Videnskabsselskabets Skrifter. Historisk-filosofisk Klasse. 1897. No. 7, 1901. No. 4). Christiania (= Oslo).
- Dahlerups ordbog = Ordbog over det danske sprog, grundlagt af Verner Dahlerup. Udgivet af det danske sprog- og litteraturselskab. København 1919 ff.
- Delbrück, B., Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen I, II, III (= Brugmann und Delbrück, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen [erste Ausgabe] III, IV, V). Strassburg 1893, 1897, 1900.
- Delitzsch, Friedrich, Sumerisch-akkadisch-hettitische Vokabularfragmente (Abhandlungen der königl. preuss. Akademie der Wissenschaften, 1914. Phil.-hist. Klasse. Nr. 3). Berlin.
- Deutsche Literaturzeitung. Herausgegeben von Paul Hinneberg. Berlin.
- Donum natalicium Schrijnen. Verzameling van opstellen door oud-leerlingen en bevriende vakgenooten opgedragen aan Jos. Schrijnen bij gelegenheid van zijn zestigsten verjaardag 3 Mei 1929, Nijmegen-Utrecht.
- Ebert, Max, Reallexikon der Vorgeschichte, I-XV. Berlin 1924-1932.

- Festschrift Wackernagel = Ἀρτίωρον. Festschrift Jacob Wackernagel zur Vollendung des 70. Lebensjahres gewidmet. Göttingen 1923.
- Friedrich, Johannes, Hethitisches Elementarbuch. Erster Teil. Kurzgefasste Grammatik (= Indogermanische Bibliothek. Begründet von Herm. Hirt u. W. Streitberg. Herausgegeben von Hermann Güntert. Erste Abteilung, erste Reihe: Grammatiken Band 23¹). Heidelberg 1940.
- Friedrich, Johannes, Kleinasiatische Sprachdenkmäler (= Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen herausgegeben von Hans Lietzmann, 163). Berlin 1932.
- Friedrich, Verträge = Johannes Friedrich, Staatsverträge des Hatti-Reiches in heth. Spr. I, II (Mitt. d. Vorderas.-Aeg. Ges. 31. 1; 34. 1). Leipzig 1926, 1930.
- Glotta. Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache. Herausgegeben von Paul Kretschmer (und Franz Skutsch). Göttingen 1909 ff.
- Götze, Hatt. = Albrecht Götze, Ḫattušiliš (Mitt. d. Vorderasiat.-Aegypt. Ges. 29. 3). Leipzig 1925.
- Götze, Tunn. = The Hittite Ritual of Tunnawi. Interpreted by Albrecht Goetze in Cooperation with E. H. Sturtevant (American Oriental Series, Vol. 14). New Haven, Connecticut 1938.
- Groupement = Holger Pedersen, Le groupement des dialectes indo-européens (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Hist.-filol. Meddelelser XI 3). København 1925.
- Hirt-Festschrift = Germanen und Indogermanen. Festschrift für Herman Hirt. Herausgegeben von Helmut Arntz. I, II (Indogermanische Bibliothek. Herausgegeben von H. Hirt und W. Streitberg. Dritte Abteilung, Fünfzehnter Band I, II). Heidelberg 1936.
- Hitt. = Holger Pedersen, Hittisch und die anderen indoeuropäischen Sprachen (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Hist.-filol. Meddelelser XXV 2). København 1938.
- Hrozný SH = Friedrich Hrozný. Die Sprache der Hethiter (BoSt. 1—2). Leipzig 1916—1917.
- IF = Indogermanische Forschungen. Herausgegeben (begründet) von Karl Brugmann und Wilhelm Streitberg. Strassburg (Berlin) 1891 ff.
- Jenaer Literaturzeitung. Im Auftrag der Universität Jena herausgegeben von Anton Klette, 1874—1879.
- Jespersen, Otto, Fonetik. En systematisk fremstilling af læren om sprogl. København 1897—1899.
- Journal, The, of Hellenic Studies (The Society for the Promotion of Hellenic Studies). London.
- Kalinka = Tituli Asiae Minoris collecti et editi auspiciis Caesareae Acad. Litterarum Vindobonensis. Volumen I. Tituli Lyciae lingua Lycia conscripti. Enarravit Ernestus Kalinka. Vindobonae 1901.
- KBo = Keilschrifttexte aus Boghazköi (30. u. 36. Veröffentlichung d. Deutschen Orient-Ges.). Leipzig 1916—1921.
- Kl. F = Kleinasiatische Forschungen I. Weimar 1930.
- Kluge, s. S. 57.

- König, Friedrich Wilhelm, *Die Stele von Xanthos. Erster Teil. Metrik und Inhalt (= Kloko. Historische Studien zur feudalen und vorfeudalen Welt. Herausgegeben von F. W. König. Bd. 1).* Wien 1936.
- Kretschmer, Paul, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache.* Göttingen 1896.
- Krüger, K. W., *Griechische Sprachlehre für Schulen.* Fünfte Auflage. Erster Teil: Über die attische Prosa. Zweiter Teil: Über die Dialekte. Register. Leipzig 1875, 1879, 1877.
- KUB = Keilschrifturkunden aus Boghazköi. I—XXXIV (Staatliche Museen zu Berlin. Vorderasiatische Abteilung). Berlin 1921 ff.
- KZ = Zeitschrift für vergleichende sprachforschung. Begründet von A. Kuhn.
- Litteris. An International Critical Review of the Humanities. Published by The New Society of Letters at Lund under the Editorship of S. B. Liljegren, (Jöran Sahlgren,) Lauritz Weibull. I—VII. Lund 1924—1930.
- Lyk., Lykisk = Holger Pedersen, *Lykisk, Nordisk Tidsskrift for filologi, tredie række, syvende bind,* 68—103. København 1898.
- Meillet, A., *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique.* Seconde édition entièrement remaniée. Wien 1936.
- Melich-emlékkönyv. Budapest 1943.
- Meriggi, Piero, *La declinazione del licio (Reale Accademia Nazionale dei Lincei. Rendiconti della Classe di Scienze morali, storiche e filologiche, Ser. VI, vol. IV, fasc. 7—10, 410—450).* Roma 1929.
- MSL = Mémoires de la Société de Linguistique de Paris.
- OLZ = Orientalistische Literaturzeitung, Leipzig.
- Otten, Heinrich, *Die Überlieferungen des Telipinu-Mythus (Mitt. d. Vorderasiatisch-Aegyptischen Gesellschaft 46. 1).* Leipzig 1942.
- Paulys Realencyklopädie der klassischen Altertums-Wissenschaft. Neue Bearbeitung, begonnen von Georg Wissowa, herausgegeben von Wilhelm Kroll. Stuttgart 1893 ff.
- Revue des études indo-européennes. Bulletin trimestriel publié sous la direction de Vlad Bănățeanu, I—III. Bucarest 1938 ff.
- Schwyzer, Eduard, *Griechische Grammatik, Erste u. Zweite Lieferung (= Handbuch der Altertumswissenschaft, begründet von Iwan von Müller, herausgegeben von Walter Otto. Zweite Abteilung. Erster Teil).* München 1934, 1939.
- Sommer, Ferdinand, und Adam Falkenstein, *Die hethitisch-akkadische Bilingue des Hattušili I. (Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philos.-hist. Abteilung. Neue Folge. Heft 16).* München 1938.
- Sprachlähmung = Albrecht Götze und Holger Pedersen, *Muršilis Sprachlähmung (D. kgl. D. Vidensk. Selskab. Hist.-filol. Medd. XXI 1).* København 1934.
- Sprogvidenskaben = Holger Pedersen, *Sprogvidenskaben i det nittende Aarhundrede (Det nittende Aarhundrede, redigeret af Aage Friis, XV).* København 1924.

- Studia Neophilologica. A Journal of Germanic and Romanic Philology.
Uppsala.
- Vilh. Thomsen, Études lyciennes I (Det Kgl. Danske Videnskabernes
Oversigt 1899, 1–77). Neue Ausgabe (zitiert Ét. lyc.²) in Vilh. Thom-
sen, Samlede afhandlinger III 335–441, København 1922.
- Thumb, Albert, Handbuch der neugriechischen Volkssprache. Strass-
burg 1910.
- TL, s. Kalinka.
- Toch., Tocharisch = Holger Pedersen, Tocharisch vom Gesichtspunkt
der indoeuropäischen Sprachvergleichung (Det Kgl. Danske Viden-
skabernes Selskab. Hist.-filol. Meddelelser XXVIII 1). København 1941.
- Torp, Alf, Lykische Beiträge I–V (Videnskabsselskabets Skrifter. Histo-
risk-filosofiske Klasse 1898 No. 4, No. 6, 1900 No. 3, 1901 No. 3, No. 5).
Christiania (= Oslo).
- Walde-Pokorny = Alois Walde, Vergleichendes Wtb. d. idg. Sprachen, her-
ausgeg. und bearbeitet von Julius Pokorny, Berlin u. Leipzig 1930
(1928)–1932.
- ZA N.F. = Zeitschrift für Assyriologie, Neue Folge. Berlin u. Leipzig.

Inhaltsverzeichnis.

	Seite
Die Sprachverhältnisse Kleinasiens im Altertum (§ 1–8)	3
(§ 2–3: Hittitisch, Luwisch, Palaiseh, Hieroglyphisch; § 4–9: Lykisch, Lydisch, Phrygisch; Phrygisch hat keine nahe Beziehungen zum Armenischen, das keine altkleinasiatische Sprache ist; Phrygisch zeigt dagegen deutliche Übereinstimmungen mit dem Hittitischen; das Lykische steht dem Hittitischen ganz besonders nahe).	
Das Studium des Lykischen um die Jahrhundertwende; die Transskription (§ 10–19)	7
(§ 12: Die Einigung in der Transskription vor der Jahrhundertwende; § 13–16: Die Wiedergabe vom lykischen Kappa und Khi; § 17: <i>j</i> und <i>w</i> ; § 18–19: Die Verwendung von griechischen Zeichen im Widerstreit mit dem griechischen Alphabet ist in der Transskription zu vermeiden).	
Was wissen wir im voraus von der lykischen Lautentwicklung? (§ 20–22)	13
(§ 20: <i>t, χ</i> im Wechsel mit <i>d, g</i> ; § 21–22: <i>h</i> aus <i>s</i>).	
Disposition meiner Darstellung (§ 23)	15
Übereinstimmungen in der Flexion (§ 24–27)	15
(§ 24: Deklination, Dat. Pl.; § 25: <i>χ</i> in der Endung der 1. Sg.; § 26: <i>-ti</i> und <i>-i</i> in der 3. Sg.; § 27: Imperativ 3. Sg. und Plur.).	
Das Pronominalsystem (§ 28–38)	18
(§ 28: Das Pronomen der 1. Sg.; § 29–31: Die demonstrativen Pronomina; § 32: Das enklitische anaphorische Pronomen; § 33–37: Die relativen und unbestimmten Pronomina; § 38: Die Wortstellung beim relativen Pronomen).	
Die Präverbia (§ 39–40)	23
Die Partikel <i>me</i> (in den Anmerkungen)	66
Der konkretere Wortschatz (§ 41–54)	25
(§ 41: <i>pjet̪</i> , <i>χñtawata</i> ; § 42: <i>zuga-</i> ; § 43: <i>χñna-</i> ; § 44–45: <i>qastti</i> , <i>qanuweti</i> ; § 46–47: <i>gla</i> , <i>glabi</i> ; § 48: <i>prñnawati</i> ; § 49: <i>adi</i> ; § 50: <i>ta-</i> ; § 51: <i>sijeni</i> ; § 52: <i>tuweti</i> ; § 53: <i>zχ̄gate</i> , <i>zχ̄aza</i> ; § 54: <i>χqéva-s</i>).	
Das Vokalsystem (§ 55–63)	33
(§ 55: <i>leur. i, u, e</i> ; § 56: <i>o, a</i> ; § 57–60: Die <i>-jo</i> -Stämme; die Genitive auf <i>-he</i> ; die Adjektive auf <i>-hi</i> ; <i>ept̪ehi</i> , <i>ebehi</i> , <i>ehbi</i> ; § 61–62: Die Nasalvokale; § 63: <i>i</i> (und <i>u</i>) in den Fällen der Nasalierung).	
Vokalschwund und Nasalschwund (§ 64–66)	39
(§ 64: Vokalschwund vor der Ausbildung von Nasalvokalen; § 65: Früher Nasalschwund vor <i>s</i> ; § 66: Vokalschwund im Allgemeinen und mit dem Ergebnis eines <i>r</i> oder <i>ñ</i> zwischen Konsonanten).	
Die Erhaltung des <i>ieur h</i> ; das Schicksal des <i>ieur.</i> anlautenden <i>r</i> (§ 67–68)	41
Die <i>ieur.</i> Verschlusslaute (§ 69–89)	41
(§ 69: Zusammenfall von Tenues, Mediae und Aspiraten; Neuentwicklung von spirantischem <i>g, d, b</i> im Inlaut; § 70: <i>g</i> im Anlaut ganz sporadisch; <i>d</i> im Anlaut = <i>ð</i> ; <i>dd</i> - wohl ein langes <i>d-</i> neben dem durch <i>ñl-</i> ausgedrückten kurzen <i>d-</i> ; § 71: Die Regeln für <i>g, d, b</i> im Inlaut;	

§ 72: Die Labiale; § 73—75: Die Dentale; <i>kb</i> aus <i>tb</i> ; <i>z</i> durch Assibilierung aus <i>t</i> ; das <i>g</i> -Problem; § 76: Lyk. <i>q</i> ; § 77—86: Die ieur. Labiovelare vor vorderen Vokalen; <i>ti</i> , <i>tike</i> und <i>tdi</i> , <i>tdike</i> ; das Zeichen <i>t</i> ; <i>terñ</i> , <i>terñ</i> , <i>tere</i> , <i>tere</i> zu hitt. <i>/kwærzi/</i> , <i>/kwera-s/</i> ; <i>teteris</i> ; <i>tezi</i> , <i>tezi</i> ; § 87—89: Palatalisierung von <i>k</i> -Lauten; die entlabialisierten Labiovelare unterliegen der Palatalisierung nicht; die übrigen <i>k</i> -Laute werden vor vorderen Vokalen zu <i>s</i> ; <i>sijeni</i> , <i>sñta</i> ; scheinbare Ausnahmen; <i>Tiσevσéμβqəv</i>). Schicksale des ieur. <i>s</i> (§ 90—92)	52
(§ 90: <i>s > h</i> ; <i>s + Verschlusslaut</i> ; § 91: Milyisches <i>-z</i> aus <i>-nts</i> und <i>-ns</i> ; mil. <i>-zñ</i> aus <i>sñ</i> ; § 92: <i>sw > hb</i>).	
Die verwandtschaftliche Stellung des Lykischen dem Hittitischen u. s. w. gegenüber	54
Anmerkungen	55
(zu S. 1—12; S. 55; über TL: S. 55—57; Theodor Kluge: S. 57—59; Bork: S. 59—61; Hestermann: S. 61 f.; König: S. 62—65; zu S. 14—52: S. 65).	

Druckfehler.

S. 23 Z. 4. /Lies: hinzuzudenkender.

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER

BIND XXII (KR. 12.00): Kr. Ø.

GRØNBECH, VILH.: Friedrich Schlegel i Aarene 1791—1808. 1935. 12.00

BIND XXIII (KR. 34.85):

- | | |
|---|-------|
| 1. JØRGENSEN, HANS: A Dictionary of the Classical Newārī. 1936. | 9.50 |
| 2. HAMMERICH, L. L.: Personalendungen und Verbalsystem im
Eskimoischen. 1936 | 10.35 |
| 3. VOLTEN, A.: Studien zum Weisheitsbuch des Anii. 1938 | 15.00 |

BIND XXIV (KR. 24.50):

- | | |
|--|-------|
| 1. JØRGENSEN, PETER: Nordfriesische Beiträge aus dem Nachlass
Hermann Möllers. 1938 | 7.50 |
| 2. Batīsaputrikākathā. The Tales of the thirty-two Statuettes.
A Newārī Recension of the Simhāsanadvātrimśatikā. Edited
and translated with explanatory Notes by HANS JØRGENSEN.
1939 | 17.00 |

BIND XXV (KR. 22.00):

- | | |
|--|-------|
| 1. OHRT, F.: Die ältesten Segen über Christi Taufe und Christi
Tod in religionsgeschichtlichem Lichte. 1938 | 12.50 |
| 2. PEDERSEN, HOLGER: Hittitisch und die anderen indoeuropäi-
schen Sprachen. 1938 | 9.50 |

BIND XXVI (KR. 27.00):

- | | |
|--|------|
| 1. RÆDER, HANS: Platons Epinomis. 1938 | 2.75 |
| 2. NEUGEBAUER, O.: Über eine Methode zur Distanzbestimmung
Alexandria-Rom bei Heron. 1938 | 3.00 |
| 3. HAMMERICH, L. L.: The Beginning of the Strife between Richard
FitzRalph and the Mendicants. With an Edition of his Auto-
biographical Prayer and his Proposition <i>Unusquisque</i> . 1938. | 4.50 |
| 4. HAMMERICH, L. L.: Der Text des „Ackermanns aus Böhmen“.
1938 | 2.25 |
| 5. IVERSEN, ERIK: Papyrus Carlsberg No. VIII. With some Re-
marks on the Egyptian Origin of some popular Birth Pro-
gnoses. 1939 | 3.00 |
| 6. HATT, GUDMUND: The Ownership of Cultivated Land. 1939.... | 1.50 |
| 7. NEUGEBAUER, O.: Über eine Methode zur Distanzbestimmung
Alexandria-Rom bei Heron. II. 1939 | 0.50 |
| 8. SARAUW, CHR.: Über Akzent und Silbenbildung in den älteren
semitischen Sprachen. 1939 | 7.50 |
| 9. RÆDER, HANS: Platon und die Sophisten. 1939 | 2.00 |

BIND XXVII (KR. 33.00):

Kr. Ø.

1.	CHRISTENSEN, ARTHUR: <i>Essai sur la démonologie iranienne</i> . 1941	6.00
2.	WULFF, K: <i>Über das Verhältnis des Malayo-Polynesischen zum Indochinesischen</i> . 1942	12.00
3.	JØRGENSEN, HANS: <i>A Grammar of the Classical Newārī</i> . 1941 ..	7.50
4.	JESPERSEN, OTTO: <i>Efficiency in Linguistic Change</i> . 1941	4.50
5.	IVERSEN, ERIK: <i>Two Inscriptions concerning Private Donations to Temples</i> . 1941	3.00

BIND XXVIII (KR. 38.00):

1.	PEDERSEN, HOLGER: <i>Tocharisch vom Gesichtspunkt der indo-europäischen Sprachvergleichung</i> . 1941	17.00
2.	HENDRIKSEN, HANS: <i>Untersuchungen über die Bedeutung des Hethitischen für die Laryngaltheorie</i> . 1941	6.00
3.	ERICHSEN, W.: <i>Demotische Orakelfragen</i> . 1942	3.00
4.	WULFF, K.: <i>Acht Kapitel des Tao-tê-king</i> . Herausgegeben von Victor Dantzer. 1942	12.00

BIND XXIX (KR. 34.50):

1.	HAMMERICH, L. L.: <i>Clamor. Eine rechtsgeschichtliche Studie</i> . 1941	12.00
2.	SANDER-HANSEN, C. E.: <i>Der Begriff des Todes bei den Ägyptern</i> . 1942	2.50
3.	BIRKET-SMITH, KAJ: <i>The Origin of Maize Cultivation</i> . 1943 ..	4.50
4.	CHRISTENSEN, ARTHUR: <i>Le premier chapitre du Vendidad et l'histoire primitive des tribus iraniennes</i> . 1943	6.50
5.	HANSEN, AAGE: <i>Stødet i Dansk</i> . 1943	9.00

BIND XXX (under Pressen):

1.	WESTRUP, C.W.: <i>Recherches sur les formes antiques de mariage dans l'ancien droit romain</i> . 1943	6.00
2.	PEDERSEN, HOLGER: <i>Zur Tocharischen Sprachgeschichte</i> . 1944 ..	3.00
3.	BUSCHARDT, LEO: <i>Vrtra. Det rituelle Dæmondrab i den vediske Somakult</i> . 1945	10.00
4.	PEDERSEN, HOLGER: <i>Lykisch und Hittitisch</i> . 1945	4.50

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSE, BIND XXX, NR. 5

ÜBER DIE HERKUNFT DER NORDFRIESEN

VON

PETER JØRGENSEN



KØBENHAVN
I KOMMISSION HOS EJNAR MUNKSGAARD
1946

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Publikationer i 8^{vo}:

Oversigt over Selskabets Virksomhed,
Historisk-filologiske Meddelelser,
Arkæologisk-kunsthistoriske Meddelelser,
Filosofiske Meddelelser,
Matematisk-fysiske Meddelelser,
Biologiske Meddelelser.

Selskabet udgiver desuden efter Behov i 4^{to} Skrifter med samme
Underinddeling som i Meddelelser.

Selskabets Adresse: Dantes Plads 35, København V.

Selskabets Kommissionær: *Ejnar Munksgaard*, Nørregade 6,
København K.

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSE, BIND XXX, NR. 5

ÜBER DIE HERKUNFT DER NORDFRIESEN

von

PETER JØRGENSEN



KOBENHAVN
I KOMMISSION HOS EJNAR MUNKSGAARD
1946

Inhalt.

	Seite
Vorwort	3
Einleitung	5
I. Geschichte des Problems von der Herkunft der Nordfriesen	9
II. Die ethnischen Verhältnisse Nordfrieslands	35
1. Römisch-griechische Ethnographie und Geschichte	35
2. Die Geschichtsquellen des Mittelalters	50
3. Archäologie	64
4. Anthropologie	69
5. Staatsrechtliche Verhältnisse	74
6. Privatrecht und Agrarverfassung	76
7. Volkssage	79
8. Hausbau	80
9. Die Sprache	84
Entlehnungen	85
Mundarten	95
Ortsnamen	119
Schluss: Theorie von der Herkunft der Nordfriesen und der Besiedlung Nordfrieslands	146
Literaturverzeichnis	148

Vorwort.

Im Jahre 1932 wurde im Rahmen der Arbeiten des »Universitets-Jubilæets danske Samfund« mit geldlicher Unterstützung von seiten des »Carlsberg-Fond« von Dr. phil. ANDERS BJERRUM, Dr. phil. KRISTIAN HALD und dem Verfasser der vorliegenden Schrift eine umfassende Erforschung der Orts- und Flurnamen Mittel- und Südschleswigs eingeleitet. Dabei fiel mir als zu behandelndes Gebiet der westliche Teil, das alte Nordfriesland, zu. Die Beschäftigung mit den nordfriesischen Orts- und Flurnamen führte mich zwangsläufig zum Studium der Siedlungsgeschichte Nordfrieslands, wo die Frage nach der Herkunft der Nordfriesen alle anderen Probleme überschattet, und eine Behandlung dieser Frage schien einen natürlichen Abschluss der Ortsnamenarbeit bilden zu können.

Nun hatte ich indessen bereits im November 1938 in einer Vorlesung, gehalten auf der Universität zu Aarhus, meine Auffassung von der Herkunft der Nordfriesen vorläufig skizziert, und als dann der zweite Weltkrieg meine Ortsnamenstudien in Deutschland unterbrach und deren Vollführung auf Jahre hinaus verschob, entschloss ich mich, nach erneuter Überarbeitung des einschlägigen Materials, obwohl unter diesen Umständen von einer vollständigen und detaillierten Verwertung der Orts- und Flurnamen abgesehen werden musste, schon jetzt meine Ergebnisse der Öffentlichkeit vorzulegen. Dass damit die Debatte von der Herkunft der Nordfriesen keineswegs zum endgültigen Ab-

schluss gebracht wurde, dass weitere Forschungen neues Material und neue Gesichtspunkte werden an den Tag bringen können, dessen bin ich mir voll bewusst.

Dem dänischen Institut für Ortsnamenforschung »Stednavneudvalget« bin ich zu Dank verpflichtet, weil ich dessen reichhaltiges Archiv und wertvolle Bibliothek benutzen durfte.

PETER JØRGENSEN.

Einleitung.

Es ist wohl kein Zufall, dass die Frage nach der Herkunft der Nordfriesen schon von unserer ältesten Geschichtsschreibung gestellt und beantwortet wurde. Es ist auch kein Zufall, dass deutsche und dänische Forscher die Debatte über den Ursprung der Nordfriesen — bisweilen mit aufflackernder Heftigkeit — weitergeführt haben bis auf unsere Zeit, und ferner, dass es in der wissenschaftlichen — und nicht-wissenschaftlichen — Literatur über Nordfriesland und die Nordfriesen kaum ein Problem gibt, das häufiger Behandlung gefunden hätte, als das von der Herkunft dieses Volkes.

Die Ursache des frühen und anhaltenden Interesses an dieser Frage ist zunächst in den ethnographischen Gegebenheiten selbst zu suchen. Es musste auffällig erscheinen, dass nördlich der Eider, d. h. nördlich der alten Südgrenze des dänischen Reiches, und fern von den Ost- und Westfriesen ein kleines Volk wohnte, das sich Friesen nannte und eine nicht-nordische Sprache sprach. Das war ein fremdes Element innerhalb der alten Grenzen Dänemarks, und auf die Feststellung dieser Tatsache folgte naturgemäß die Frage nach dem Ursprung der Nordfriesen, um deren Beantwortung sich im Laufe der Zeit Geschichtsschreiber und Chronisten, Ethnologen und Historiker, Philologen und Archäologen abgemüht haben. Denn es handelt sich hierbei keineswegs nur um eine Angelegenheit der Nordfriesen-Forschung: die Herkunft der Nordfriesen ist ein wichtiger Punkt in der Besiedlungsgeschichte der cimbrischen Halbinsel überhaupt, und es steht fest, dass bei jedem Schritt, mit dem man sich der Lösung dieses Problems nähert, die alten Bevölkerungsverhältnisse Jütlands und Schleswig-Holsteins, also eines nicht unwesentlichen Teils von Alt-Germanien, in ein helleres Licht gerückt werden.

Unter diesen Umständen ist es kein Wunder, dass allmählich das als Grundlage für eine Beantwortung der Nordfriesen-Frage herangezogene Material einen solchen Umfang und die darauf fassende Argumentierung für diese oder jene Theorie einen derartigen Charakter angenommen hat, dass eine Zusammenfassung und Wertung des bisher Geleisteten dringend nötig erscheint, wenn eine Fortsetzung der Diskussion überhaupt möglich sein soll. Wem diese Arbeit zukommt, ob etwa dem Historiker, dem Archäologen oder dem Philologen, ist vielleicht nicht ohne weiteres klar: jeder Spezialforscher wird sich mehrfach auf einem ihm weniger vertrauten Gebiet bewegen müssen, wo er gezwungen sein wird, — zum mindesten, was die Beschaffung des Materials betrifft — sich auf andere Forscher zu verlassen. Wenn ich nun, und zwar als Sprachforscher, trotz der Bedenken, die jeder Spezialforscher bei der Anfassung dieser Aufgabe haben muss, die Frage nach der Herkunft der Nordfriesen einer erneuten Untersuchung auf breiter Basis zu unterwerfen wage, so geschieht das in der festen Überzeugung, dass hier die Sprachwissenschaft das entscheidende Wort zu reden hat. Und während ich auf anderen Forschungsgebieten mich auf eine Prüfung des vorgelegten Materials und eine Erörterung der vorgebrachten Ansichten beschränken muss, so glaube ich, auf dem Gebiete der Sprache durch sorgfältige Sichtung des alten und durch Heranziehung neuen Materials eine bessere Grundlage für eine Nordfriesentheorie herstellen zu können, als es bisher gab.

Meine Arbeit zerfällt in zwei Hauptteile und einen Schluss. Der kleinere erste Teil bringt eine Übersicht über die Geschichte des behandelten Problems, also in chronologischer Folge eine Darstellung von den Theorien und Diskussionen zur Herkunft der Nordfriesen. Im grösseren zweiten Teil werden die ethnischen Verhältnisse Nordfrieslands behandelt, und auf Grund der hier gewonnenen Ergebnisse wird im »Schluss« die Theorie von der Herkunft der Nordfriesen und der Besiedlung Nordfrieslands kurz formuliert.

Zur allgemeinen Orientierung über Nordfriesland und Nordfriesisch sei einleitend folgendes bemerkt:

Unter Nordfriesland verstehe ich die Gegend im westlichen Schleswig, wo heute die sogenannte nordfriesische Sprache ent-

weder noch herrscht oder früher herrschte, ein Gebiet also, das alle der Küste vorgelagerten Inseln von Sylt bis Nordstrand und einen Küstenstrich von der Wiedau im Norden bis zur Eider im Süden (näher bestimmt die Wiedingharde (ohne Aventoft), die Bökingharde, die südwestliche Spitze der Karrharde und den westlichen Teil der Norder- und Südergoesharde samt Eiderstedt) umfasst (s. Karte). Im südlichen Teil dieses Nordfriesland ist die friesische Sprache gänzlich erloschen, an mehreren Stellen ist sie im Aussterben begriffen, und überall ist sie — meist gegenüber dem Niederdeutschen — im Weichen. Die äusserste Grenze des Gebietes, wo noch einheimische Friesisch-Sprecher anzutreffen sind, wird auf dem Festland etwa durch folgende Ortschaften oder Gemarkungen gebildet: Rodenäs, Neukirchen (westlich des Gotteskooger Sees), Bökingharder Gotteskoog, Langstoft, Uhlebüll, Klockries, Lindholm, Schnatebüll, Klintum, Enge, Schardebüll, Soholm, Lütjenholm, Högel, Vollstedt, Dreeldorf, Bohmstedt, Ahrenshöft, Horstedt, Schobüll¹. Ferner wird auf den Inseln Sylt, Föhr, Amrum und auf den Halligen Oland, Gröde, Langeness-Nordmarsch, Hooge noch Friesisch gesprochen².

Die uns bekannten nordfriesischen Mundarten, zu denen auch der Dialekt der ausserhalb des eigentlichen Nordfriesland gelegenen Felseninsel Helgoland gehört, gliedern sich folgendermassen:

I. Die Inseldialekte:

1. die Mundart von Sylt;
2. die Mundart von Helgoland;
3. die Mundarten von Föhr und Amrum:
 - a. die Mundart von Amrum;
 - b. die Mundart von Westerland-Föhr;
 - c. die Mundart von Osterland-Föhr.

II. Die Festlandsdialekte:

1. die Mundart der Wiedingharde;

¹ Im südlicher gelegenen Hockensbüll sprach vor zehn Jahren nur noch eine 80-jährige Frau Friesisch.

² Vgl. besonders PETERS in: Nordfriesland (1929) S. 374 ff.; ERNST BRANDT, Die nordfriesische Sprache der Goesharden (1913) S. 4 ff. (mit einer Sprachkarte S. 30/31); O. T. JABBEN, Die friesische Sprache der Karrharde (1931) S. 8 ff.; PETER JENSEN, Die nordfriesische Sprache der Wiedingharde (1925) S. 12 ff.

2. die Mundart der Bökingharde (die Mooringer Mundart);
3. die Mundart der Karrharde;
4. die Mundarten der Nordergoesharde:
 - a. die nördliche Mundart (hauptsächlich in den Kirchspielen Ockholm, Bargum, Langenhorn, Bordelum);
 - b. die südliche Mundart (etwa in den Kirchspielen Brecklum und Drebsdorf);
5. die Mundart der Südergoesharde;
6. die Mundart der Halligen (wozu der alte Strander Dialekt)¹.

Damit ist natürlich die Gliederung in Mundarten keineswegs zu Ende geführt: jede der hier aufgestellten kleinsten Einheiten lässt sich wiederum in noch kleinere Teile zerlegen.

Schliesslich wird eine elementare Kenntnis der Bodenbeschaffenheit Nordfrieslands für das Verständnis der folgenden Ausführungen erforderlich sein.

Das nordfriesische Gebiet besteht aus Geest und Marsch (vgl. Karte). Die drei Inseln Sylt, Föhr und Amrum besitzen einen Geestkern, woran sich grössere oder kleinere Marschflächen schliessen; diese Inseln führen daher allgemein den Namen Geestinseln. Geest ist ebenfalls an der östlichen Grenze Nordfrieslands ein Streifen mit drei grösseren Geestvorsprüngen von der südlichen Karrharde im Norden bis zur Südergoesharde im Süden; das ist der sogenannte Geestrand. Der übrige Teil Nordfrieslands ist Marschgebiet: die Halligen, Pellworm und Nordstrand, sowie auf dem Festland ein im Norden mit der Wieding- und Bökingharde breiteres, nach Süden hin schmäler werdendes Band von Marschflächen und ausserdem ganz Eiderstedt. In der Marsch gibt es allerdings auch vereinzelte höhere Striche wie den Kern der Bökingharde, den jetzigen Mooringer Kornkoog, und zwei Geeststriche in Eiderstedt, nämlich einen bei Garding-Katharinenheerd und einen zweiten quer dazu bei Witzwort, der sich bis zu dem alten Strand erstreckt haben soll².

¹ Vgl. z. B. SIEBS in: PAULS GRUNDRISS I² (1901) S. 1170 ff.; PETERS in: Nordfriesland (1929) S. 373 f.; PETER JØRGENSEN, Nordfriesische Beiträge aus dem Nachlass HERM. MÖLLERS (1938) S. 26 f.; ERNST BRANDT, Die nordfriesische Sprache der Goesharden (1913) S. 30 ff.

² Vgl. H. SCHÜTTE in: Nordfriesland (1929) S. 39 ff.; KNUD JESSEN in: Sønderj. Hist. I S. 3 ff.; RUD. KOOP in: Eiderstedter Heimatbuch I (1936) S. 52 f.

I. Geschichte des Problems von der Herkunft der Nordfriesen.

Schon vor rund 750 Jahren lieferte der Altvater der dänischen Geschichtsschreibung SAXO GRAMMATICUS die erste, allerdings nur knappe und beiläufige Behandlung der Frage nach dem Ursprung der Nordfriesen. An der Stelle seines Berichtes¹, wo König Knud im Jahre 1151 nach seiner Niederlage bei Viborg nach Nordfriesland — *Frisia minor*, wie SAXO es nennt — flieht und sich in die von den Friesen erbaute Befestigung an der Milde zurückzieht, hält er es für angebracht, nicht nur dem Leser Land und Leute vorzustellen durch eine treffliche, berühmt gewordene Schilderung der nordfriesischen Marsch und ihrer Bewohner, sondern auch das Vorhandensein einer friesischen Bevölkerung innerhalb der Grenzen des dänischen Reiches näher zu erklären: Name und Sprache der Nordfriesen sind ihm Zeugnisse davon, dass sie von den Friesen, d. h. den Friesen an der Südküste der Nordsee, herstammen. Sie hätten auf der Suche nach neuen Wohnsitzen zufällig diese Gegend gefunden, sich dort niedergelassen und das sumpfige und feuchte Land urbar gemacht. Und von der Zeit an liege die Verwaltung der Provinz in den Händen der dänischen Könige². Das ist, wenn auch kein authentischer historischer Bericht, so doch eine deutlich ausgesprochene Theorie von der Einwanderung der Nordfriesen.

Die nächste Erwähnung der Nordfriesen-Frage findet sich m. W. erst bei dem Hamburger Historiker ALBERT KRANTZ (ca.

¹ SAXO, *Gesta Danorum*, ed. OLRIK & RÆDER, I (1931) S. 384 f.

² Ebd. S. 384: *Hos a Frisonum gente conditos nominis et linguae societas testimonio est; quibus novas quærentibus sedes ea forte tellus obvenit; quam palustrem primum ac humidam longo duravere cultu. Administratio deinde provinciæ sub nostris regibus esse cœpit.*

1445—1517), der sich allerdings damit begnügt, SAXO wörtlich zu zitieren¹. Einen kleinen Schritt weiter geht der deutsche Theologe DAVID CHYTRÆUS (1531—1600), indem er annimmt, die Besiedlung und Urbarmachung Nordfrieslands habe etwa um 1100 stattgefunden².

Selbständiger greifen die südfriesischen Geschichtsschreiber des 16. Jahrhunderts CORN. KEMPIUS [KEMPE] (ca. 1516—1587), SUFFRIDUS PETRUS (1527—1597) und UBBO EMMIUS (1547—1625) die Frage wieder auf. Obwohl auch sie mit SAXO vertraut sind, scheint doch dessen Theorie von der Einwanderung der Nordfriesen bei ihnen keinen Anklang gefunden zu haben. Alle drei sind offenbar der Meinung, dass die Friesen von alters her den ganzen Küstenstrich an der Nordsee von Holland bis Schleswig innegehabt haben³. Also eine neue Theorie von den Nordfriesen als den alteingesessenen Bewohnern der Westküste Schleswigs! Von nun an stehen sich demnach zwei Theorien von dem Ursprung der Nordfriesen — Einwanderung und Nicht-Einwanderung — gerade gegenüber, und diese bilden seitdem, wenn auch nicht die einzigen, so doch die beiden äußersten Standpunkte in der Diskussion.

Um das Jahr 1600 melden sich auch die ersten nordfriesischen Chronisten und Historiker als Teilnehmer an der Debatte. Der bekannte Eiderstedter Staller CASPAR HOYER (1540—1594) hält in seiner lateinisch geschriebenen, erst nach seinem Tode von seinem Schwager JACOB SAX unter Hinzufügung einer hochdeutschen Übersetzung und einer plattdeutschen Versifizierung

¹ ALBERT KRANTZ, *Chronica Regnum aquilonarium, Daniæ, Svetiae, Norvagiae* (1546) S. 208.

² DAVID CHYTRÆUS, *Chronicon Saxonie etc.* I (1588) S. 86: *Totus autem ille littoris occidui tractus, ab Eydoro ad Tonderam vsque, à Frisiis ante annos 500, occupatus et excultus est, etc.*

³ Ich zitiere von jedem Verfasser eine charakteristische Stelle: CORN. KEMPIUS, *De origine, situ, qualitate et quantitate Frisiae, etc.* (1588) S. 1: *Frisia, seu Phrisia, quæ olim proprium erat regnum, per littus, Germanici oceanii ab Rheni ostio in ipsam vsque Cimbricam Chersonesum, quam Iuthiam siue inferiorem Daniam vocant... sese extendit: etc.* SUFFR. PETRUS, *De Frisiorum antiquitate et origine* (1590) S. 257: *Terra certè Bremensis in principio Frisiorum, non Saxonum fuit. Friso enim gentis nostræ conditor, eum totum littorale tractum ad Oceanum Septentrionalem ab Eydora fluuiio ad Fleum fluuium vsque occupasset, etc.* UBBO EMMIUS, *Rerum Frisicarum historia* I (1596) S. 1 f.: *Igitur Frisia omnis, quæ eo nomine ab initio regni Francieci ad hoc vsque tempus censemur, Germaniae Septentrionalis regio, longissimo spacio ab Hollandis in Danos vsque, secundum Oceanum, qui Britanniam inter Cimbricamque Chersonesum & Scandinauiam se fundit, etc.*

herausgegebenen Beschreibung von Eiderstedt¹ in Übereinstimmung mit SAXO die eiderstedtischen Friesen sowie auch die Einwohner der nördlicheren friesischen Gegenden für Abkömmlinge der Ost- und Westfriesen, was nicht nur durch die gemeinsame Sprache, sondern auch durch die Ähnlichkeit der Sitten, der Kleidertracht und der Gebäude, wie durch die Personennamen beiderlei Geschlechts bewiesen werde². Die Zeit der Einwanderung findet HOYER leider nirgends angegeben, er meint jedoch aus dem Bericht SAXOS über die Geschehnisse in Nordfriesland im Jahre 1152 ersehen zu können, dass die Friesen über 500 Jahre (von seiner Zeit aus betrachtet) hier wohnhaft gewesen sind³.

Auch der Nordstrander Pfarrer MATTHIAS BOETIUS (ca. 1585 – 1625) folgt in seinem Werk »De cataclysmo Nordstrandico« (1623) zur Hauptsache SAXO, aber seine Ausführungen über die Besiedlung Nordfrieslands sind in den Einzelheiten so original und interessant und zugleich nicht ohne eine gewisse nüchterne Kritik, dass eine eingehende Darstellung hier nicht fehlen darf.

BOETIUS betrachtet die Nordfriesen einfach als eine westfriesische Kolonie⁴; er folgert das zunächst, wie SAXO, aus der gemeinsamen Sprache und nennt — wohl nicht unabhängig von CASPAR HOYER (o. S. 10 f.) — speziell, dass die Personennamen bei West- und Nordfriesen dieselben sind. Die cimbrischen Friesen, d. h. also die Nordfriesen, siedeln nur auf den Inseln und im Küstengebiet Schleswigs und unterscheiden sich deutlich in bezug auf Sprache und Sitten, Gesetze und Einrichtungen von den Dänen und Sachsen, die das Festland der cimbrischen Halbinsel bewohnen: sobald man sich von der Küste entfernt, verschwindet jede Spur von friesischen Namen. Dies alles zeigt zur

¹ Kurtze und Förmliche Beschreibung Deß loblichen Eyderstedschen Landes / so CASPAR HOYER . . . / in Lateinischer Sprach describirt . . . Durch JACOB SAXEN, 1610. Der lateinische Text ist abgedruckt in: WESTPHALEN I (1739) Sp. 1387 ff., allerdings wird hier JACOB SAX als der Verfasser genannt, und CASPAR HOYER bleibt unerwähnt.

² Ebd. S. [38]: *Incolæ lingua peculiari & genuina præter Saxonicam utuntur, eademque cum reliquis Frisiis orientalibus & Occidentalibus communis: unde liquet ex ijs ortos esse, siquidem hoc præter linguam communem, morum, vestitus & ædificiorum similitudo, item propria nomina, utriusque sexus satis testantur.*

³ Ebd. S. [40] f.; S. [41]: . . . ut affirmare non dubitem, ultra quingentos annos, eos [Frisios] hic consedisse, quod diligenti Danicarum rerum lectori investigare difficile non erit.

⁴ MATTHIAS BOETIUS, *De cataclysmo Nordstrandico* (1623) S. 31 f.

Genüge, meint BOETIUS, dass die Nordfriesen eingewandert sind, und dann natürlich von dem Volk herstammen, mit dem sie Namen und Sprache und andere Dinge gemeinsam haben¹.

Was die Zeit der Einwanderung betrifft, weist BOETIUS die Anschauung derer, welche glauben und schreiben², dass die Friesen um das Jahr 1100 gekommen sind, als einen Irrtum zurück³, denn die »Historiae Danicæ« erinnern sich der cimbrischen Friesen seit dem Jahre 800. Wenn eine solche Wanderung in jüngerer Zeit geschehen wäre, hätten es die Geschichtsschreiber sicherlich vermerkt. Ferner findet BOETIUS, dass nicht nur die Namen der Dörfer seiner Zeit, sondern auch die der 300 Jahre vorher untergegangenen Ortschaften friesisch sind. Und es bestehen in bezug auf Sprache und Sitten, Gebäude und Kleidertracht zwischen den einzelnen Gegenden Nordfrieslands so starke Unterschiede, dass die Friesen hier schon vor dem Jahre 1100 gewohnt haben müssen⁴.

Weiter scheint BOETIUS sich nun die Sache so zu denken: Die ältesten Bewohner der cimbrischen Halbinsel sind zweifellos die Cimbern⁵. Sie ziehen aber fort, und während ihrer Abwesenheit werden die ersten Friesen, d. h. Westfriesen, angekommen sein und Pellworm besetzt haben, von wo sie jedoch später durch die von ihrem Zuge zurückkehrenden Cimbern⁶ wieder vertrieben werden⁷. Erst zur Zeit der Völkerwanderung, als die Angeln und Jütten bei ihrem Abzug nach Britannien ihre Wohnsitze auf der cimbrischen Halbinsel verlassen haben, sol-

¹ MATTHIAS BOETIUS, De cataclysmo Nordstrandico (1623) S. 32: Quæ omnia satis ostendunt, Frisos Cimbricos, in chersoneso, esse advenas, & peregrinos, ac ab illis oriundos, cum quibus, & nominis, & linguae, aliarumque rerum, ipsis intercedit communitas.

² Vgl. CHYTRÆUS (o. S. 10). Wenn sich diese Worte auch auf CASPAR HOYER beziehen sollen, tut BOETIUS ihm unrecht, denn HOYER hat nur behauptet, dass die Nordfriesen jedenfalls um 1100 an der Küste Schleswigs sassen, aber nicht, dass sie zu der Zeit gekommen sind (o. S. 11).

³ MATTHIAS BOETIUS, De cataclysmo Nordstrandico (1623) S. 32 f.

⁴ Ebd. S. 33: Et, denique, lingua, mores, habitus, vestitusque incolarum harum regionum, ita sunt diversi, ut res ipsa doceat, Frisorum sedes hic esse, quam vulgo ferunt, antiquiores: & nequaquam eorum adventum, ad annum M.C. esse restringendum.

⁵ Ebd. S. 35.

⁶ Im Text steht allerdings *Frisios Cimbricos* (S. 40), die gewöhnliche Bezeichnung des BOETIUS für die Nordfriesen, und nicht *Cimbros*. Dies wird jedoch irgendwie auf einem Fehler beruhen, denn die Leute, die eine expeditio unternehmen, sind nach der Angabe S. 39 die *Cimbrī*, also werden es auch die Cimbern sein, die von der expeditio zurückkehren.

⁷ MATTHIAS BOETIUS, De cataclysmo Nordstrandico (1623) S. 39 f.

len dann die Vorfahren der späteren Nordfriesen eingewandert sein¹ und nach Vertreibung der ursprünglichen Bewohner auf das Festland sich an der Küste und auf den Inseln niedergelassen haben². Einen Beweis dafür, dass die Ansiedlung keineswegs durch einen Vertrag mit dem dänischen König zustande kam, findet BOETIUS in den häufigen Streitigkeiten zwischen Dänen und Friesen³.

Von den Friesen besetzt und ihrem Recht unterworfen werden die Gebiete Eiderstedt, Nordstrand, Föhr, Sylt, Amrum, die Wiedingharde und das Risumer Moor nebst vielen kleinen Inseln und Halbinseln⁴. Die Örter aber am äussersten Rande des Festlandes, d. h. also hauptsächlich am Geestrande, wie Langenhorn, Oekholm, Bredstedt, Hattstedt, Schobüll, Mildstedt, Rödemis, Rantrum und andere der Küste benachbarte Dörfer sind nach BOETIUS von den Friesen entweder gegründet oder erst allmählich besetzt worden⁵. Schliesslich opponiert BOETIUS gegen die Ansicht, dass die Friesen von der Flevus (Vlie) bis zur Eider gewohnt hätten, denn, sagt er, zwischen Nord- und Südfriesen sitzen ja die Hadeler und die Dithmarscher, die keine Friesen, sondern Sachsen sind⁶.

Gegenüber dieser vielseitigen Erörterung des Problems, deren Kern die Theorie von der zweimaligen Einwanderung der Nordfriesen — nach dem Abzug der Cimbern und zur Zeit der Völkerwanderung — bildet, erscheinen die Beiträge der folgenden Chronisten als ziemlich geringfügig.

Der gelehrte und fleissige Skribent, Hofbesitzer in Drandersum (Eiderstedt) PETER SAX (1598—1662) glaubt zwar an die

¹ MATTHIAS BOETIUS, *De cataclysmo Nordstrandico* (1623) S. 54: Planè igitur adducor ut credam, hoc ipso tempore, quum Angli & Iute, sive Vitæ, transmigrarunt in Britanniam, & sedes suas reliquerunt vacuas, Majores nostros in hanc chersonesum advenisse, & sedes illas desertas Anglorum, Vitarumque occupasse.

² Ebd. S. 57.

³ Ebd. S. 59.

⁴ Ebd. S. 59: Ubi ergo hic sedes fixerunt, sui juris fecere, Eiderostadiam, Norstrandiam, Fohram, Siltam, Ameram, insulas: Widiam peninsula: Risenmoram, continentij junetam: etc.

⁵ Ebd. S. 60: Atque aut exstruxere, aut paulatim occuparunt in extremâ continentis margine, Longehornium, Occoholmiam, Bredstadium vicum, Hadstadium, Schobyllum, Milstadium, Rademessum, Randerumum, pagosque alios, littori conterminos.

⁶ Ebd. S. 60 ff.

Abstammung der Nordfriesen von den Westfriesen¹, versucht aber andererseits in seinen »Exercitationes historicæ etc.« gegenüber HOYER und BOETIUS darzutun, dass die Friesen schon im Jahre 307 v. Chr. in Schleswig sassen².

Der bekannte Topograph CASPAR DANCKWERTH († 1672) wendet sich gegen die Behauptung des UBBO EMMIUS, dass das friesische Gebiet sich von Tondern (Tønder) oder Bredstedt bis nach Holland erstreckt habe³. DANCKWERTH ist für die Einwanderungstheorie: S. 27 nimmt er eine Einwanderung der Friesen nach dem Abzug der Angeln nach England an, S. 91 aber eine solche schon um das Jahr 400, weil die Friesen sich an dem Zuge nach Britannien beteiligt haben müssen, was er aus der Ähnlichkeit der friesischen und der altenglischen Sprache schliesen will; im übrigen bringt er indessen nichts Neues.

Eine Kombination der beiden Theorien vom Ursprung der Nordfriesen kommt deutlich zum Ausdruck in der »Nord-Friesischen Chronick« (1666) von ANTON HEIMREICH (1626—1685). Einerseits teilt er die Ansicht der südfriesischen Geschichtsschreiber (o. S. 10), dass die Nordfriesen schon »vor Christi Geburt und in der Heidenschaft« die Küste Schleswigs besessen hätten⁴, andererseits folgt er BOETIUS in dessen Annahme von einer zweimaligen Einwanderung der Westfriesen⁵. Neu ist bei HEIMREICH, dass er sich nicht damit begnügt, die Ähnlichkeit der nord- und westfriesischen Personennamen hervorzuheben, sondern auch Beispiele dafür anführt⁶, und zu den Ortsnamen West- und Nordfrieslands bemerkt er, dass diese zum grossen Teil »auf *Um/Wick* und *Bull* sich endigen⁷«.

Nun vergeht m. W. ein Jahrhundert, ehe die Nordfriesen-Frage wieder auftaucht, diesmal bei den Historikern. Wo J. LAN-

¹ PETER SAX, Eyderstett, Everschop vnd Vthholm. Anno 1641 (Gl. kgl. Saml. 1023 fol.) S. 622: ... wil Ich denselbigen, eins für alles, mit einer andern Antwort abfertigen, vnd mit mehrern beibringen, wie nicht alleine dieße Nordfriesen, alle mit einander ein Volk sein, sondern auch daß sie Ingesamt von den Westfriesen herkommen, usw.; ders., De præcipuis Rebus gestis Frisiorum Septentrionalium, 1656 (WESTPHALEN I (1739) Sp. 1342): ... ante adventum majorum ...

² WESTPHALEN II (1740) Sp. 1242 f., 1236.

³ CASPAR DANCKWERTH, Neue Landesbeschreibung der zwey Hertzogthümer Schleswigh vnd Holstein (1652) S. 90.

⁴ ANTON HEIMREICH, Nord-Friesische Chronick (1666) S. 37.

⁵ Ebd. S. 46 f., 51 f.

⁶ Ebd. S. 28.

⁷ Ebd. S. 30.

GEBEK in seinen »Scriptores Rerum Danicarum« aus den »Annales Metenses« und den »Annales Fuldenses« den Bericht zum Jahre 857, laut welchem der Normannenfürst Rorik vom dänischen König ein Gebiet zwischen dem Meer und der Eider erhält (u. S. 54), abdruckt, macht er sich in einer Fussnote seine Gedanken darüber. Damals sind, meint LANGEBEK, zum ersten Mal Friesen nach der Westküste und den Inseln Schleswigs gekommen, und seitdem führt diese von friesischen Kolonisten besiedelte Gegend den Namen *Frisia minor*. Doch, fügt er hinzu, ist auch mit der Möglichkeit zu rechnen, dass die Dänen schon vor jener Zeit von ihren vielen Zügen nach Friesland neben anderer Kriegsbeute auch Friesen nach Hause mitgebracht haben¹.

Zwei weitere Arbeiten derselben Zeit wissen nichts von einer Einwanderung. Nach W. E. CHRISTIANI² sollen die Friesen schon in alten Zeiten das heutige Nordfriesland bewohnt haben, wobei er auf die Chronisten des 17. Jahrhunderts verweist, und T. D. WIARDA³ stimmt der Auffassung bei, dass Friesland sich von Holland bis zur Eider erstreckt habe. P. F. SUHM⁴ dagegen wiederholt eigentlich nur die eben erwähnte LANGEBEKSche Deutung des Berichts von Rorik.

In einem Artikel »Ueber den Ursprung der Friesen auf der Westküste Schleswigs«⁵ prüft E. C. KRUSE die verschiedenen Theorien. Zwar hat die Hypothese, die Nordfriesen seien Indigenä, »an und für sich nichts Widersprechendes, oder Unwahrscheinliches«⁶, er hält es doch, von SAXO ausgehend, von dem man allerdings nicht wisse, ob er sich auf historische Dokumente oder nur auf Tradition stützte, für im höchsten Grade wahrscheinlich, dass die Friesen einmal eingewandert sind⁷.

¹ Script. Rer. Dan. I (1772) S. 547 Note (c): Videntur tune primum Littora occidentalia & Insulae Jutiae australis sive hodierni Ducatus Slesvicensis incolis ex Frisiorum gente esse frequentata. Unde postea regio illa, colonis Frisicis habitata, dicta est Frisia minor. Potuit autem etiam evenisse, ut diu ante & inde a temporibus Godefridi Regis, per iteratas multoties Danorum in Fresiam expeditiones, novi coloni inde hoc adveeti fuerint; Legimus enim in praecedentibus, nostros olim, praeter aliam praedam, homines cum mulieribus & liberis saepius ex Frisia abduxisse.

² W. E. CHRISTIANI, Geschichte der Herzogthümer Schleswig und Hollstein I (1775) S. 26.

³ T. D. WIARDA, Von den Landtagen der Friesen in den mittlern Zeiten bey Upstalsboom (1777) S. 46 f.

⁴ P. F. SUHM, Historie af Danmark II (1784) S. 212.

⁵ Schlesw.-Holst. Prov.ber. 1793 II S. 245 ff.

⁶ Ebd. S. 251.

⁷ Ebd. S. 255 f.

Dass dies aber erst zu Roriks Zeit geschehen sei — von einer Einwanderung um 1100 kann überhaupt nicht die Rede sein —, scheint ihm weniger sicher, man könnte vielmehr annehmen, dass gerade, weil schon damals an der Westküste Schleswigs Friesen wohnten, eben dies Gebiet an Rorik abgetreten worden sei¹. Die nähere Veranlassung zur Gründung der friesischen Kolonie in Schleswig findet KRUSE nun nicht in dem Anglerzug, sondern in der Unterwerfung der (Süd-)Friesen durch Karl den Grossen, und da diese etwa 770 stattfand, setzt er die Einwanderung der Nordfriesen in die letzte Hälfte des 8. Jahrhunderts².

Einen deutlichen Anklang findet dieser Gedanke in E. C. WERLAUFFS Beantwortung der im Jahre 1815 von Kommerzienrat J. B. SCHAVENIUS gestellten Preisaufgabe über die dänische Sprache im Herzogtum Schleswig³. WERLAUFF rechnet zwar mit einem ersten Erscheinen friesischer Stämme an der Westküste Schleswigs nach dem Abzug der Angeln nach Britannien, wie schon mehrfach im 17. Jahrhundert behauptet, dann aber auch wie KRUSE mit einer weiteren Einwanderung von Friesen am Ende des 8. Jahrhunderts und mit späteren Zuzügen von friesischen Kolonisten⁴.

WERLAUFFS Konkurrent in dem erwähnten Preisausschreiben, der Brecklumer Pastor N. OUTZEN, beschäftigt sich nicht nur in seiner Preisschrift⁵, sondern auch in mehreren anderen Arbeiten⁶ in seiner umständlichen Art mit der Siedlungsgeschichte Nordfrieslands. Lässt man die vielen Einzelheiten ausser Betracht, kommt OUTZEN im grossen und ganzen zu demselben Ergebnis wie früher HEIMREICH (o. S. 14). Da nach OUTZEN die Cimberni, die Chauken, die Sigulones und auch die späteren Dithmarscher als Friesen zu betrachten sind, fällt es ihm nicht schwer, der alten, von den südfriesischen Geschichtsschreibern aufgestellten Theorie insofern zuzustimmen, als er behauptet, dass »die cimbrische (d. i. friesische) Nation« sich vom Rhein bis zum äus-

¹ Schlesw.-Holst. Prov.ber. 1793 II S. 260 f.

² Ebd. S. 264 f.

³ E. C. WERLAUFF, Forsøg til det danske Sprogs Historie i Hertugdommet Slesvig (1819) S. 35 f.

⁴ Vgl. LANGEBEK o. S. 14 f.

⁵ N. OUTZEN, Versuch einer gründlichen und unpartheyischen Beantwortung der merkwürdigen Preisaufgabe über die dänische Sprache im Schleswigschen, usw. (1819).

⁶ Kieler Blätter 1818 S. 253 ff., 1819 II S. 65 ff.

sersten Ende von Jütland erstreckt habe¹. Sprachliche Zeugnisse hiervon erblickt OUTZEN in einzelnen Wörtern und Ortsnamen in Jütland und Schleswig — auch die Inschrift des Goldenen Horns von Gallehus soll friesisch sein —, und den Beweis für die Abstammung der Dithmarscher von den Friesen findet er in einer sehr beträchtlichen Anzahl vermuteter friesischer Lehnwörter im Dithmarsischen². Andererseits glaubt er aber, dass an der alten Überlieferung, die Nordfriesen seien eine westfriesische Kolonie, doch etwas Wahres ist. Es mag wohl »eine oder andere Colonie von Friesen, bald zu einer, bald zu einer andern Zeit, herüber gekommen seyn«, von denen die ursprünglichen Bewohner — die er hier Chauken nennt — erst den Namen Friesen erhalten haben mögen³. Auch Spuren dieser westfriesischen Besiedlung meint OUTZEN in den dänischen Mundarten Schleswigs, ja in den Sprachen des ganzen Nordens aufdecken zu können⁴.

Die Einwanderungstheorie tritt nun, mit OUTZEN beginnend, in den folgenden Jahrzehnten immer mehr in den Hintergrund.

N. FALCK⁵ referiert zwar besonders die KRUSESche Auffassung, die Sagen im »Beowulf« — OUTZEN hat schon diese Dichtung herangezogen — sprechen aber seiner Ansicht nach dafür, dass die Friesen an der Westküste Schleswigs gewohnt haben, soweit die Geschichte reicht.

Eine ausführlichere Auseinandersetzung mit den früheren Theorien bringt A. L. J. MICHELSEN in seinem bekannten Werk »Nordfriesland im Mittelalter« (1828). Wenn die Forscher, sagt er, eine Einwanderung der Nordfriesen postulieren, so stützen sie sich dabei auf SAXOS Bericht, auf die Tatsache, dass die Nordfriesen von den anderen Friesen u. a. durch die Dithmarscher, ein sächsisches Volk, getrennt sind, und endlich auf die Behauptung BEDAS, die Angeln hätten das Land zwischen den Jüten und Sachsen wüst und leer gelassen. Dem Bericht SAXOS

¹ Vgl. besonders: Kieler Blätter 1818 S. 258 ff., 270 ff.; Kieler Blätter 1819 II S. 69 ff.

² Kieler Blätter 1818 S. 276 f., 278 f.; Kieler Blätter 1819 II S. 89 ff.; N. OUTZEN, Versuch usw. S. 104, 111 ff.; Staatsb. Mag. I (1821) S. 238 ff., II (1823) S. 758 ff., III (1823) S. 99 ff., S. 441 ff.

³ Kieler Blätter 1818 S. 280.

⁴ Kieler Blätter 1818 S. 281; N. OUTZEN, Versuch usw. S. 64.

⁵ N. FALCK, Handbuch des Schleswig-Holsteinischen Privatrechts I (1825) S. 215 f.

will aber MICHELSSEN keinen Wert beilegen, die Dithmarscher hält er für eine halb friesische Völkerschaft, und die unbestimmte Äusserung BEDAS könne selbstredend nicht die Einwanderung der Friesen beweisen. Demgegenüber hebt MICHELSSEN hervor, dass, wie schon von früheren Forschern behauptet, die Beteiligung der Friesen an dem Zuge nach Britannien und die alten Sagen des Beowulf es wahrrscheinlich machen, dass die Friesen seit altersher an der Küste Schleswigs sitzen¹.

Als Anhänger der Einwanderungstheorie bekennen sich noch CHR. PAULSEN², C. v. WIMPFEN³ und F. C. DAHLMANN⁴, bei keinem von ihnen sind jedoch originale Ideen zu finden. v. WIMPFEN setzt die Einwanderung der Nordfriesen in die Zeit nach, DAHLMANN in die Zeit vor dem Abzug der Angels.

Mit dem Erscheinen der germanischen Ethnographie von ZEUSS⁵ treten auch die Untersuchungen über die Herkunft der Friesen in eine neue Phase ein. ZEUSS wendet sich gegen SAXOS Einwanderungstheorie; denn es sei nicht glaublich, dass Westfriesen dieses sumpfige Land an der schleswigschen Küste zu ihrem neuen Vaterland gewählt hätten⁶. Er hält es vielmehr für wahrscheinlicher, dass die Nordfriesen den Rest der überelbischen Sachsen in ihrer alten Heimat ausmachen; an Sylt, Föhr und Nordstrand wird PTOLEMÄOS gedacht haben, wenn er von den der Elbmündung vorgelagerten Sachseninseln spricht (vgl. u. S. 37 Fussn. 6). Ihren alten Namen aber, meint ZEUSS weiter, haben diese Sachsen, als die von ihnen verschiedenen Wesersachsen zu ihnen vordrangen, aufgeben müssen, und sie haben statt dessen den Namen der ihnen näher verwandten Friesen angenommen, eben den Namen, der sich über alles, was auf dem Festlande noch ingwänisch war, ausbreitete. Mit anderen Worten: der Name der Friesen ist gewandert, nicht die Friesen selbst; und die Nordfriesen sind überhaupt keine eigentlichen Friesen.

Diese ZEUSS'sche Idee wird von MÜLLENHOFF⁷ und J. GRIMM⁸

¹ A. L. J. MICHELSSEN, Nordfriesland im Mittelalter (1828) S. 29 ff.

² Nord. Tidsskr. f. Oldkynd. I (1832) S. 267.

³ C. v. WIMPFEN, Geschichte und Zustände des Herzogthums Schleswig oder Süd-Jütland (1839) S. 28.

⁴ F. C. DAHLMANN, Geschichte von Dänemark I (1840) S. 16 Fussn. 1.

⁵ KASPAR ZEUSS, Die Deutschen und die Nachbarstämme (1837).

⁶ Ebd. S. 399 f.

⁷ Nordalb. Stud. I (1844) S. 117 f., 120, 126, 157.

⁸ J. GRIMM, Geschichte der deutschen Sprache II (1848) S. 677 f.

übernommen und weiter ausgebaut. Beide glauben wie ZEUSS an eine Ausdehnung des Friesennamens über andere Stämme; sie weichen jedoch, was die Ansetzung des ursprünglichen Namens der Nordfriesen betrifft, nicht nur von ZEUSS, sondern auch gegenseitig voneinander ab. Während nämlich ZEUSS die Nordfriesen für ursprüngliche Sachsen hält, sollen sie nach MÜLLENHOFF mit den alten Avionen, nach GRIMM mit dem nördlichen Zweig der Chauken identisch sein.

In Übereinstimmung mit diesen Forschern äussern sich ferner G. WAITZ¹ und RICHELIEU² gegen jegliche Einwanderung, und der Amrumer K. J. CLEMENT verficht in mehreren Schriften³ leidenschaftlich die Anschauung, dass die Bewohner Schleswigs Friesen und Angeln, die nächsten Verwandten der Angelsachsen, aber keine Dänen seien, welches er auf philologischem Wege dartun will. Er geht nämlich davon aus, dass »die Sprache der sicherste Beweis für die Nationalität« ist; seine Beweisführung besteht aber, nach derselben Methode, wie sie schon bei OUTZEN (o. S. 16) zu finden war, nur in einer Zusammenstellung von Wörtern, anglerdänischen, friesischen und englischen.

Auch A. D. JØRGENSEN⁴ tritt im Jahre 1871, auf DAHLMANN (o. S. 18) verweisend, für die Theorie der Nicht-Einwanderung ein. SAXOS Bericht von der Ankunft der Friesen in Schleswig hat nach A. D. JØRGENSEN als eine der vielen ethnographischen Ansichten SAXOS keinen Wert, denn diese gehen von ganz willkürlichen und zufälligen Voraussetzungen aus: was SAXO weiss, ist nur das Faktum, dass die Nordfriesen unter der Herrschaft des dänischen Königs stehen, von ihrer Herkunft aber wird SAXO weder eine bestimmte Nachricht gehabt, noch eine Sage gekannt haben, denn sonst hätte er diese erzählt.

Eine gewisse Kritik der ZEUSS'schen Gedanken war indessen schon laut geworden. M. RIEGER⁵ findet es bedenklich, mit ZEUSS die Beschaffenheit der nordfriesischen Küste als einen Einwand gegen die Darstellung SAXOS zu benutzen. Und er vermutet, dass

¹ Nordalb. Stud. I (1844) S. 1; G. WAITZ, Schleswig-Holsteins Geschichte I (1851) S. 9 f.

² Blandinger II (1854) S. 39.

³ Vgl. besonders: K. J. CLEMENT, Schleswig, das urheimische Land des nicht dänischen Volks der Angeln und Frisen (1862) S. 63.

⁴ A. D. JØRGENSEN, Bidrag til Nordens Historie i Middelalderen (1871) S. 48.

⁵ ZfdA XI (1859) S. 192.

die ursprünglichen Bewohner der schleswigschen Westküste die Avionen, ein Sachsenstamm, gewesen sind, nach deren Abzug nach Britannien das Land von den Friesen über die See eingenommen worden sei.

Auch K. J. LYNGBY lehnt in einem erst vor kurzem veröffentlichten Brief aus dem Jahre 1858¹ die Behauptung, die Friesen hätten vom Rhein bis zur Wiedau gewohnt, entschieden ab. Aus der alten Einteilung in *Frisones de lege Frisonica* und *Frisones de lege Danica* will er den Schluss ziehen, dass die letzteren, die Festlandsfriesen, von den Inseln herübergekommen sind, während er die Inselbewohner als eine südfriesische Kolonie betrachtet. Und schliesslich stellt VICTOR LANGHANS im Jahr 1879 mit seiner zusammenfassenden Behandlung der Nordfriesenfrage wiederum die Einwanderungstheorie in den Vordergrund².

Im folgenden werde ich mich kürzer fassen können, da das Material und die Argumentation der neueren Forscher, soweit sie von Wichtigkeit sind, doch im zweiten Teil meiner Arbeit zur Besprechung gelangen werden.

LANGHANS sammelt, was die Quellen von den ältesten Zeiten über das Land der Nordfriesen, die Bewohner selbst und deren Namen bieten. Mit MÜLLENHOFF und RIEGER erblickt er in den Avionen die ältesten Besitzer der Westküste Schleswigs³. Den Friesennamen findet er vor 865 nirgends »über das alte Gebiet der Chauken, also über die Elbe hinaus« erwähnt⁴, erst in der zweiten Hälfte des 9. Jahrhunderls meint er die Existenz der Friesen in Schleswig nachweisen zu können. Dieser Umstand und anderes mehr führen LANGHANS zu der Annahme, dass die Küste Schleswigs durch Einwanderung friesisch geworden ist. Dass die Avionen nämlich mit den Westfriesen so verwandt gewesen seien, dass sie durch eine blosse Änderung des Namens zu Friesen geworden wären, hält er nicht für möglich⁵. Wenn die Friesen schon im 5. Jahrhundert in Schleswig gesessen hätten, würden sie an den Zügen nach Britannien teilgenommen haben; davon zeugt nach LANGHANS nichts, auch nicht

¹ Danske Studier 1939 S. 54; vgl. ferner K. J. LYNGBY, Om nordfrisisk i Bokking og Hvidding herreder (1858) S. 3 ff.

² VICTOR LANGHANS, Ueber den Ursprung der Nordfriesen (1879).

³ Ebd. S. 18 ff., vgl. o. S. 18f. und 19f.

⁴ Ebd. S. 25 ff.

⁵ Ebd. S. 30 ff.

in der Sprache¹. Die Besiedlung Nordfrieslands durch die Friesen denkt sich LANGHANS durch allmählichen Zuzug vollzogen, doch gibt ihm die Notiz von Rorik in den »Annales Fuldenses« einen festen zeitlichen Anhaltspunkt, indem er nicht bezweifelt, dass Rorik Friesen mit nach Schleswig brachte². Auch andere, nicht-historische Tatsachen, wie das Fehlen eines besonderen Gefühls für politische Selbständigkeit bei den Nordfriesen, der beschränkte Gebrauch des Friesennamens, die nordfriesische Tradition, gewisse Elemente in Sylter Volkssagen und angelsächsischen Epen sollen auf eine Einwanderung hindeuten³.

Bisher lagen die Untersuchungen über den Ursprung der Nordfriesen fast ausschliesslich in der Hand der Historiker und Ethnographen. Den Abschluss dieser Reihe bildet LANGHANS: er dürfte der letzte sein, der vornehmlich auf der Basis geschichtlicher Quellen das Problem entscheiden will. Jetzt übernehmen die Sprachforscher die führende Stellung in der Debatte. Sprachliches Material hatte man auch früher gelegentlich — ein Mann wie CLEMENT sogar hauptsächlich solches — in der Argumentation für diese oder jene Theorie benutzt, doch erst seit der aufblühenden friesischen Mundartforschung der achtziger Jahre kann von einer sprachwissenschaftlichen Grundlage der Forschung die Rede sein.

Schon 1880 spricht MÜLLENHOFF in einer Rezension der LANGHANS'schen Arbeit⁴ ein abfälliges Urteil über diese »antiquarische Studie« und wünscht vielmehr, dass ein Friese, der mit einer lebendigen und umfassenden Kenntnis der Volksmundarten eine gründliche historische Kenntnis der germanischen Sprachen, besonders des Angelsächsischen und Altfrisischen verbindet, das Problem zur Behandlung aufnehmen möge. Er könnte zeigen, meint MÜLLENHOFF, dass das Nordfriesische nicht unmittelbar auf dem alten gemeinsamen angelsächsischen und friesischen Boden emporgewachsen sei, sondern sich erst später vom Südfriesischen abgezweigt habe, und wäre dann imstande zu entscheiden, zu welcher Zeit die Abzweigung und damit die Besiedlung Nordfrieslands anzusetzen sei.

Wohl früher, als MÜLLENHOFF es erwartet hatte, erschien der Mann, der, wenn auch kein geborener Friese, die von Müll-

¹ VICTOR LANGHANS, Ueber den Ursprung der Nordfriesen (1879) S. 39.

² Ebd. S. 34 ff.; vgl. o. S. 15 und u. S. 54.

³ Ebd. S. 43 ff.

⁴ AnzfdA VI (1880) S. 86 f.

LENHOFF gestellten Bedingungen erfüllte und die angegebene Methode zu praktizieren wusste. Es war HERMANN MÖLLER. In seiner Arbeit über »Das altenglische volksep« I (1883) macht er von seinen umfassenden und tiefgehenden Kenntnissen der nordfriesischen Mundarten und der altgermanischen Sprachen aus als erster den Versuch, die Frage nach der Herkunft der Nordfriesen und andere eng damit verknüpfte Probleme der Ethnographie der südlichen Nordseegebiete vorzugsweise auf dem Wege der Sprachforschung, besonders dem der vergleichenden Lautgeschichte zu lösen.

Nach MÖLLERS Theorie¹ zerfallen die sogenannten Nordfriesen in zwei verschiedene Stämme, teils Friesen, teils Nichtfriesen. Echte Friesen sind die Bewohner des friesischen Küstenstreifens und der Marschinseln, Nichtfriesen sind die Sylter, Föhrer, Amrumer und Helgoländer. Als Gründe für die Teilung führt MÖLLER den Gebrauch des Friesennamens — nur die Festlandsfriesen nennen sich selbst Friesen —, körperliche und charakterliche Unterschiede und vor allen Dingen eine mundartliche Spaltung an. Er weist an Beispielen aus dem Vokalismus der Dialekte nach, dass eine fundamentale Scheidung in Inseldialekte und Festlandsdialekte notwendig ist. Nur die letzteren können nach MÖLLER auf eine Gestalt zurückgeführt werden, die mit dem überlieferten Alt(süd)friesischen zusammentrifft: die Festlandsfriesen sind eingewanderte Südfriesen; die Mundarten der Inseln aber gehen auf einen vom Friesischen stark abweichenden Dialekt zurück und stehen dem Englischen weit näher als alle speziell friesischen Mundarten: die Inselfriesen sind keine Friesen, sondern Chauken. Eine Weiterführung des Vergleichs zwischen den altenglischen Mundarten und dem Inselfriesischen ergibt nach MÖLLER, dass der nordfriesische Inseldialekt im allgemeinen dem Northumbrischen am nächsten verwandt ist, jedoch auch wichtige Übereinstimmungen mit dem Westsächsischen und dem Ostanglisch-Mercischen aufweist, und zwar so, dass die Mundart von Amrum-Föhr dem Northumbrischen, die Mundart von Sylt-Helgoland dem Westsächsischen und Englischen näher steht (vgl. u. S. 95 ff.).

Auf derartigen sprachlichen Erwägungen ruhen im wesentlichen die Ansichten MÖLLERS über die Besiedlung Englands und die Beziehungen zwischen den germanischen Stämmen Eng-

¹ HERM. MÖLLER, Das altengl. volksep. I (1883) S. 84 ff.

lands und der Bevölkerung Nordfrieslands. Ursprüngliche Chauken wie die nordfriesischen Inselbewohner nennt MÖLLER die Kenter, die Hauptmasse der Northumbrier, sowie einen Teil der West- und Südsachsen¹. Auch die *Ambrones*, die bei NENNIIUS² als eine englische Völkerschaft auftreten und deren Namen MÖLLER in dem Gau *Ambria*, dem jetzigen *Anmerland* westlich der Weser, wiederfindet, hält er für einen chaukischen Stamm. Da er nun ferner denselben Völkernamen in dem Inselnamen *Amrum* erblickt (vgl. u. S. 40 ff.), etabliert er eine weitere Verbindung zwischen England und den nordfriesischen Inseln und stellt fest, dass ein Teil der Bevölkerung von Sylt, Föhr, Amrum und Helgoland Ambronen sind³.

Der MÖLLERSchen Theorie folgt ohne erhebliche Abweichungen OTTO BREMER. Auch er will eine Scheidung der Bewohner Nordfrieslands in Friesen und Nichtfriesen vornehmen⁴. Die Nichtfriesen hält er aber nicht wie MÖLLER für Chauken, sondern für alte Sachsen. Eine Bestätigung dieser Annahme findet er in einer alten sprachlichen Übereinstimmung der nordfriesischen Inseldialekte mit dem Westsächsischen in England (vgl. u. S. 97) und führt noch als weitere Stütze seiner Behauptung zwei geschichtliche Zeugnisse an⁵. Erstens identifiziert er die Sachseninseln bei PTOLEMÄOS mit Sylt, Föhr-Amrum und Helgoland (vgl. o. S. 18 und u. S. 37 Fussn. 6), und zweitens verknüpft er wie MÖLLER die *Ambrones* in England mit *Amrum*, woraus er meint schliessen zu dürfen, dass jene englischen *Ambrones* aus Amrum eingewandert waren und dass die Bewohner von Amrum als Sachsen galten.

Nur eine bescheidene Modifikation der MÖLLERSchen Ansicht schlägt L. WEILAND⁶ vor, indem er geltend machen möchte, ob nicht eher an die Avionen denn an die Chauken als die ursprünglichen Bewohner Nordfrieslands zu denken wäre.

Anders verhält es sich mit THEODOR SIEBS. Als dritter in der Reihe der bedeutenden Sprachforscher, die sich in den achtziger Jahren mit dem Nordfriesen-Problem befassen, stimmt er zwar insofern mit seinen Vorgängern MÖLLER und BREMER über-

¹ HERM. MÖLLER, Das altengl. volksep. I (1883) S. 86.

² Mon. Germ. hist., Auct. antiqu. XIII (1898) S. 207: . . . et per dies XL non cessavit baptizare omne genus ambrorum, id est Aldsaxonum.

³ HERM. MÖLLER, Das altengl. volksep. I (1883) S. 89.

⁴ Nd. Jb. XIII (1887) S. 2 ff.

⁵ Ebd. S. 11 Fussn.

⁶ Festgabe für GEORG HANSSEN (1889) S. 156.

ein, als auch seine Beweisführung auf sprachlicher Basis ruht, sein Endergebnis ist aber ein anderes.

Nachdem er zunächst die Zusammenstellung von *Ambrones* und *Amrum*¹ sowie die Identifikation der 3 Sachseninseln des PTOLEMÄOS mit nordfriesischen Inseln² als unsicher und die Fabel von der Herkunft der Angeln aus Schleswig als eine Kombination des BEDA³ bezeichnet, meint er, es werde sich aus der Sprache der heutigen Nordfriesen erweisen, dass diese aus dem Gebiet zwischen Lauwers und Elbe, wahrscheinlich zwischen Lauwers und Weser, nach Schleswig eingewandert sind und dass es durchaus nicht berechtigt ist, Schleswig auf Grund der Sprache als eine alte Heimat der Angeln und Sachsen zu betrachten. Die Einwanderung mag im 9. Jahrhundert geschehen sein, welcher Annahme nach SIEBS die Sprachentwicklung nicht widerspricht. Da SIEBS nun weiter vermutet, dass die Besiedler von Sylt, Föhr, Amrum und Helgoland von Haus aus Insulaner, die Kolonisten der Küste Schleswigs von jeho Festlandsbewohner waren, und da ferner die Sprache der nordfriesischen Inseln als dem wangeroogischen Dialekt, das Nordfriesische des Festlandes als dem Emsfriesischen besonders verwandt erklärt wird, rechnet er mit der Möglichkeit, dass einerseits die Insel Bant, andererseits der Hunsgo, Fivelgo oder Emsgo die alte Heimat darstellen. Er nennt das aber nur eine Vermutung⁴.

Gegenüber der MÖLLERSchen Ansicht, die nordfriesischen Inselbewohner sowie ein Teil der Eroberer Englands seien Chauken, behauptet SIEBS, dass sowohl Insel- als auch Festlandsbewohner verschiedene sprachliche Neuerungen mit den West- und besonders den Ostfriesen gemeinsam haben, worin sie aber von den Angelsachsen abweichen (vgl. u. S. 98 f.). Auch die von MÖLLER angeführten nicht-sprachlichen Argumente werden von SIEBS kritisiert und zurückgewiesen (vgl. z. B. u. S. 69).

Im folgenden Jahrzehnt treten wieder Historiker in den Vordergrund. Charakteristisch ist aber, dass das von ihnen herangezogene neue Material nicht historischer, sondern sprachlicher Natur ist: es sind die Ortsnamen und die Personennamen, die

¹ THEODOR SIEBS, Zur gesch. d. engl.-fries. spr. I (1889) S. 16 f.; vgl. auch o. S. 23 und u. S. 40 ff.

² Ebd. S. 19 f.; vgl. auch o. S. 18 und u. S. 37 Fussn. 6.

³ Ebd. S. 23.

⁴ Ebd. S. 24 ff.

sie als historische Quellen verwerten wollen. Von diesen Namen sprachen schon die Chronisten des (15. und) 16. Jahrhunderts¹, allein von einer wirklichen Ausnutzung derselben konnte natürlich damals nicht die Rede sein.

In seiner Abhandlung »Om Nordfrisernes Indvandring i Sønderjylland«² wendet sich P. LAURIDSEN einleitend gegen die Forscher, die eine ursprünglich grössere Ausbreitung der Friesen in Schleswig haben annehmen wollen. Da aber die historische Grenze zwischen Dänen und Friesen nicht auf rein geschichtlichem Wege festgelegt werden kann, untersucht LAURIDSEN die Besiedlungsverhältnisse des Geestrandes von Husum bis Leck an der Hand der Ortsnamen. Er meint feststellen zu können, dass die Namen der grössten und ältesten Ortschaften des Geestrandes dänischen Ursprungs sind, während eine andere Gruppe von Ortsnamen, namentlich in der Marsch, aber auch z. T. auf der Geest, besonders solche auf -büll, als friesisch zu betrachten ist. Daraus schliesst er, dass die dänische Bevölkerung ursprünglich die ganze schleswigsche Geest kolonisierte und dass sich die Friesen erst später — da kein Kirchdorf friesischen Ursprungs zu sein scheint, erst nach der Christianisierung — auf die Geest vorgeschoben haben, also ein Gedanke, wie ihn schon BOETIUS ausgesprochen hatte³.

Das aus den Ortsnamen gewonnene Resultat wird anscheinend durch eine Untersuchung der Personennamen innerhalb des Gebiets zwischen Eider und Wiedau, besonders von alten Steuerregistern aus, bestätigt: die Inseln weisen eine geringe Anzahl von dänischen Namen auf, aber auf dem Geestrand begegnet eine Mischung von dänischen und friesischen Namen⁴. Nun versteht LAURIDSEN auch die alte Einteilung in Königsfriesen (*de lege Frisonica*) und Sysselfriesen (*de lege Danica*): diese letzteren waren Fremde, Einwanderer in schon bestehenden dänischen Gerichtsbezirken⁵.

Er stellt dann die weitere Frage, ob die Friesen in Schleswig überhaupt erst späte Einwanderer sind. Aus dem Namen *Ulland*, der alten Bezeichnung für die friesischen Gegenden Schleswigs

¹ Vgl. HOYER o. S. 10 f., BOETIUS o. S. 11 ff., HEIMREICH o. S. 14.

² Hist. Tidsskr. 6. R. IV (1892—94) S. 318 ff.

³ Ebd. S. 320 ff.; vgl. o. S. 13 und ferner u. S. 131 ff.

⁴ Ebd. S. 334 ff.

⁵ Ebd. S. 344; vgl. weiter u. S. 74 ff.

abgesehen von den Goesharden und der Karrharde, also dem Geestrand, von LAURIDSEN als ‘ödes, unbewohntes Land’ gedeutet, will er schliessen, dass die friesische Einwanderung weit jünger ist als die dänische Besiedlung des Geestrandes¹. Und geschichtliche Zeugnisse führen ihn zu der Annahme, dass die Friesen erst in der zweiten Hälfte des 11. Jahrhunderts an der Küste Schleswigs erschienen sind, in ähnlicher Weise, wie sich zu jener Zeit auch anderswo an den Küsten der Nordsee holländisch-friesische Kolonisten niederliessen².

Dieser Beitrag von seiten LAURIDSENS zur Lösung des nordfriesischen Problems mit seinen neuen Gesichtspunkten für die Untersuchung findet durchaus Anerkennung bei A. D. JØRGENSEN³ und R. HANSEN⁴. Aber beide Forscher erheben Einspruch gegen das Endergebnis LAURIDSENS, dass das nordfriesische Utland erst gegen 1100 von den Friesen besiedelt worden sei. A. D. JØRGENSEN verlangt eine Beantwortung der Frage, von wem denn die alten Grabhügel auf Sylt, Föhr, Amrum und in Eiderstedt herrühren, von Friesen, Dänen oder einem dritten Volk. Als drittes Volk kämen nur die Sachsen in Betracht. Nähtere Erwägungen aber über die friesische Sprache, die mit dänischen Elementen durchsetzt ist, über Orts- und Personennamen, welche deutliche dänische Spuren aufweisen sollen, führen A. D. JØRGENSEN zu der Behauptung, dass die ursprüngliche Bevölkerung der nordfriesischen Inseln dänisch gewesen ist⁵. Die Argumente LAURIDSENS für eine späte Einwanderung findet A. D. JØRGENSEN nicht zwingend; er erklärt *Ulland* als ‘das entfernt liegende (»fraliggende«) Land’, und die historischen Zeugnisse deuten nach seiner Ansicht eher auf eine friesische Kolonisation in früherer Zeit, vielleicht schon vor dem Auftreten Roriks, dessen Übernahme des Utland erst durch die dort lebende friesische Bevölkerung bedingt gewesen sein mag⁶.

R. HANSEN ist mit einigen Ortsnamendeutungen LAURIDSENS nicht ganz einverstanden, stimmt ihm aber in seiner Theorie über das Vordringen der Friesen auf dem Geestrand bei. Was

¹ Hist. Tidsskr. 6. R. IV (1892–94) S. 344 ff.

² Ebd. S. 351 ff.

³ Sonderj. Aarb. 1893 S. 177 ff.

⁴ Geographischer Litteratur-Bericht für 1893 (Beil. zu PETERMANNS Mitt. 39) S. 149; vgl. auch: Globus 70 (1896) S. 133 f.

⁵ Sonderj. Aarb. 1893 S. 180 ff.

⁶ Ebd. S. 183 ff.; vgl. KRUSE o. S. 15 f.

das Utland¹ betrifft, stellt R. HANSEN eine ähnliche Frage wie A. D. JØRGENSEN, nämlich die, von wem und aus welcher Zeit die ältesten Wurten in Eiderstedt, in der Wiedingharde und auf den Inseln stammen. Zur Lösung dieser Frage gehöre aber viel Zeit und Glück. Aus gewissen historischen Tatsachen meint er jedoch folgern zu dürfen, dass die Friesen schon lange vor 1050 im Utland sassen².

Solchen Einwänden von seiten A. D. JØRGENSENS UND R. HANSENS begegnet LAURIDSEN anscheinend nur in einer Fussnote³, wo er behauptet, es sei hoffnungslos, die Zeugnisse der vorgeschichtlichen Besiedlung in die Untersuchung der Völkergrenzen in geschichtlicher Zeit mit hineinzubeziehen, solange man auf archäologischem Wege keine Scheidung nach Nationen vornehmen kann. Im übrigen setzt er seine Studien über die ethnographischen Verhältnisse Schleswigs auf Grundlage der Orts- und Personennamen fort⁴. Vermutlich dänische Bestandteile in den Ortsnamen der Böking- und der Wiedingharde sind ihm ein Beweis dafür, dass auch hier bei der Einwanderung der Friesen Dänen wohnten⁵. Und besonders an der Hand der Personennamen stellt er fest, dass der Geestrand bei Husum ebenfalls ursprünglich dänisch war⁶.

Während GUDMUND SCHÜTTE⁷ — mit einer beiläufigen Bemerkung über die Friesen auf Helgoland — und JOHS. STEENSTRUP⁸ der Ansicht LAURIDSENS UND JØRGENSENS von einer Einwanderung aller Nordfriesen zustimmen, halten andere Forscher jener Zeit noch an älteren Auffassungen fest. AUGUST MEITZEN⁹ betrachtet mit ZEUSS die schleswigsche Westküste und die benachbarten Inseln als den alten Besitz der sogenannten Nordfriesen. AUGUST SACH, dessen ethnographische Forschungen zum Herzogtum Schleswig¹⁰ wegen der Vorlegung eines reichen, bis dahin

¹ R. HANSEN fasst den Namen als 'das mit dem Festland nicht zusammenhängende Land'.

² Vgl. o. S. 26 Fussn. 4.

³ Sonderj. Aarb. 1893 S. 274 Fussn. 1.

⁴ Ebd. S. 28 ff., S. 106 ff. und S. 253 ff.

⁵ Ebd. S. 279 ff.

⁶ Ebd. S. 282 ff.; vgl. weiter u. S. 131 ff.

⁷ Sonderj. Aarb. 1900 S. 16.

⁸ Haandbog i det nordslesvigske Spørgsmaals Historie (1901) S. 68.

⁹ AUGUST MEITZEN, Siedelung und Agrarwesen der Westgermanen und Ostgermanen II (1895) S. 15, 20.

¹⁰ AUG. SACH, Das Herzogtum Schleswig I—III (1896—1907).

unveröffentlichten Materials an Orts-, Flur- und Personennamen besonderen Wert besitzen, schliesst sich, wie er sagt, den Ausführungen BREMERS an; er zählt die Geestinselbewohner zu einem jener germanischen Stämme, die schon lange vor der Völkerwanderung in Schleswig sesshaft waren, und identifiziert die drei Sachseninseln des PTOLEMÄOS mit Sylt, Föhr-Amrum und Helgoland (vgl. u. S. 37 Fussn. 6). Dabei lehnt er allerdings gewisse von MÖLLER angenommene, nicht-sprachliche Unterscheidungsmerkmale zwischen den Insel- und den Festlandsfriesen ab, andererseits fügt er als solche Merkmale zur Erhärtung der MÖLLER-BREMERSchen Theorie noch zwei Erscheinungen hinzu: den Unterschied in bezug auf die Endungen der Ortsnamen — auf den Geestinseln meist *-um* gegenüber sonstigem *-büll* und *-ing* — sowie die ganz verschiedene Gestaltung des Agrarwesens¹. Mit einem Forscher wie A. D. JØRGENSEN, der Ortsnamen wie *Toftum*, *Utersum* und eine Menge andere für nordischen Ursprungs erklärt, will SACH sich überhaupt in keine Diskussion einlassen².

Ohne Berücksichtigung des von den Historikern herangezogenen sprachlichen Materials der Orts- und Personennamen wiederholen die Sprachforscher MÖLLER, BREMER und SIEBS ihre Theorien über den Ursprung der Nordfriesen.

In seiner Rezension von A. ERDMANNS Schrift »Über die Heimat und den Namen der Angeln«³ berührt MÖLLER mehrfach auch die Nordfriesen-Frage⁴. Seine Auffassung (vgl. o. S. 22 f.) hat sich nur dahin geändert, dass er nicht allein mit einer Einwanderung der Festlandsfriesen nach dem Abzug der Angelsachsen rechnet; er scheint auch anzunehmen, dass die Besiedlung der Geestinseln durch eine sehr frühe, wohl nach dem Abzug der Cimbern erfolgte Kolonisation über die Nordsee hin geschehen sei, als deren Ergebnis er u. a. ein Hervorgehen der Aviones nördlich der Eider aus den Friesen betrachtet⁵.

BREMERS alte Auffassung findet sich in fast ungeänderter Gestalt in seiner »Ethnographie der germanischen Stämme« wieder, er will doch jetzt weder für die Spaltung der Nordfriesen in zwei Gruppen noch für die Einwanderung der Friesen aus Westfries-

¹ AUG. SACH, Das Herzogtum Schleswig II (1899) S. 265 ff.; vgl. dazu u. S. 141 ff. und S. 78 f.

² Ebd. S. 266 Fussn. 3.

³ AnzfdA XXII (1896) S. 129 ff.

⁴ Ebd. besonders S. 144, 148, 150 f. und 157 ff.

⁵ Ebd. S. 159 Fussn.

land sichere historische Zeugnisse anerkennen¹. Während MÖLLER, wie eben erwähnt, offenbar um eine Verbindung zwischen den Südfriesen und den »alteingesessenen« Geestinselbewohnern zu etablieren, eine frühe Einwanderung der letzteren aus Südfriesland vermutet, postuliert BREMER eine Bewegung in umgekehrter Richtung: die Südfriesen sollen ursprünglich aus der nordfriesischen und dithmarsischen Marsch gekommen sein².

Schliesslich widmet SIEBS in seiner »Geschichte der friesischen Sprache« dem Problem eine erneute Untersuchung, deren Ergebnis zur Hauptsache dem früheren gleich ist, und nur in gewissen Einzelheiten davon abweicht³. Es besteht zwar nach SIEBS die Möglichkeit einer frühen Besiedlung der nordfriesischen Inseln durch eine zwischen den Westsachsen und Ostfriesen stehende Bevölkerung, also Chaukosachsen, das ganze nordfriesische Gebiet einschliesslich der Inseln sei aber dann in der Zeit zwischen dem 6. und dem 12. Jahrhundert von dem Lande zwischen Weser und Ems aus besiedelt worden; doch tut man wohl, meint SIEBS, eine nicht zu frühe Zeit anzunehmen. Die Besiedler der Küste stammen nach SIEBS aus dem Emsgebiet, die Heimat der Inselbewohner ist etwa im *Ammerland* zu suchen, und SIEBS erwägt nunmehr die Möglichkeit, dass der Name *Ambria* auf einen Teil der neuen Heimat — *Anrum* — übertragen worden sei. Wegen der zahlreichen dänischen Elemente in den nordfriesischen Mundarten rechnet SIEBS, wie LAURIDSEN und A. D. JORGENSEN, mit einer ursprünglichen dänischen Bevölkerung in den später friesischen Gegenden⁴.

So stehen zu Anfang des neuen Jahrhunderts die beiden Haupttheorien — die MÖLLER-BREMERSCHE und die SIEBS'sche — in neuer Formulierung einander gegenüber. In der Folgezeit begnügt man sich meist mit Erörterungen der bestehenden Theorien, durchgehends ohne neue Gesichtspunkte geltend zu machen und ohne neue Resultate zu erzielen. Trotzdem habe ich auch hier, ungeachtet der vielen Beiträge, in meiner Darstellung eine gewisse Vollständigkeit angestrebt, die stellenweise recht summa-

¹ PAULS Grundriss III² (1900) S. 848 f.; vgl. dazu o. S. 23.

² Ebd. S. 846. In einem Vortrag auf dem ersten Allgemeinen Friesentag zu Jever im Jahre 1925 hat BREMER die These wieder aufgenommen und näher begründet (vgl. PETERS in: Nordfriesland (1929) S. 705; BORCHLING in: Die Friesen (1931) S. 5; ders. in: De lepening fen de Fryske Akademy (1938) S. 72).

³ PAULS Grundriss I² (1901) S. 1160 ff.; vgl. o. S. 23 f.

⁴ Ebd. S. 1164.

rische Behandlung wird doch die verhältnismässig geringe Wichtigkeit der betreffenden Arbeiten deutlich hervortreten lassen.

DEVRIENT¹ fasst die Friesen, Angeln und andere kleine Nerthusvölker zwischen Nord- und Ostsee als eine Einheit auf und erklärt die Friesen als einen swebischen Stamm, dessen Masse die nordalbingische Heimat schon vor Christi Geburt verlassen habe, während kleine Reste bis auf den heutigen Tag geblieben seien — also wohl die Nordfriesen oder ein Teil von ihnen.

Gründlich beschäftigt sich H. M. CHADWICK in seiner Arbeit über »The Origin of the English Nation« (1907) mit der Ethnographie der Friesen². In ähnlicher Weise wie A. D. JORGENSEN (o. S. 26) meint CHADWICK aus historischen Gründen die Einwanderung der Friesen in eine frühe Zeit, nämlich in die zweite Hälfte des 8. Jahrhunderts, verlegen zu müssen und hält es für möglich, dass die fränkische Eroberung (Süd-)Frieslands den Abzug der Friesen veranlasst habe³. Sonst schliesst sich CHADWICK zur Hauptsache der MÖLLER-BREMERSCHEN Theorie an und betrachtet die Bewohner der Geestinseln als alte Sachsen⁴.

Dieselbe Ansicht vertreten prinzipiell auch LUDWIG SCHMIDT⁵ und R. MUCH⁶. SCHMIDT vermutet allerdings als ursprüngliche Bewohner der nordfriesischen Inseln die Ambronen, mit deren zurückgebliebenen Resten die Avionen zusammenfallen dürften, während MUCH von einem anglofriesischen Element der Geestinseln spricht.

WALTHER VOGEL, der in seinen Arbeiten⁷ gelegentlich die Nordfriesen-Frage streift, will den Bericht von Rorik nicht als Zeugnis von einer Einwanderung der Friesen anerkennen; er meint, dass Inseln und Marsch an der schleswigschen Westküste vielleicht schon im 6. Jahrhundert von Friesen besiedelt worden sind.

WEGEMANN⁸, OTTO LEHMANN⁹, VOLQUART PAULS¹⁰, FR. KAUFF-

¹ Historische Vierteljahrsschrift VI (1903) S. 13.

² S. 93 ff.

³ H. M. CHADWICK, The Origin of the English Nation (1907) S. 94 f.; der selbe Gedanke begegnet schon bei KRUSE, vgl. o. S. 15 f.

⁴ H. M. CHADWICK, The Origin of the English Nation (1907) S. 99 f.

⁵ LUDWIG SCHMIDT, Gesch. d. deutschen Stämme II (1911) S. 6, 25, 80.

⁶ HOOPS' Reallexikon II (1913) S. 100.

⁷ WALTHER VOGEL, Die Normannen und das fränkische Reich (1906) S. 158 f.; ders., Geschichte der deutschen Seeschifffahrt I (1915) S. 73.

⁸ Die Heimat 1917 S. 35 f.

⁹ Schlesw.-Holst. Jahrb. 1922 S. 2; OTTO LEHMANN, Das Bauernhaus in Schleswig-Holstein (1927) S. 134.

¹⁰ Schlesw.-Holst. Jahrb. 1922 S. 17 f.

MANN¹ und ERNST GEORGE² äussern sich im Sinne der MÖLLER-BREMERSchen Theorie, während FERD. HOLTHAUSEN³ der SIEBS'schen Auffassung den Vorzug gibt. Besondere Beachtung verdienen LEHMANN und PAULS, weil sie neue Forschungsergebnisse zu verwerten suchen. LEHMANN hat anthropologische Untersuchungen in Nordfriesland angestellt und glaubt, zwei verschiedene Bevölkerungstypen unterscheiden zu können, einen Typus der Urbevölkerung und einen der späteren Einwanderer⁴; ein Gedanke allerdings, der bei anderen Anthropologen keine Zustimmung findet (vgl. u. S. 71 ff.). PAULS hat in seiner allgemein orientierenden Darstellung des Nordfriesen-Problems die neuesten Resultate der Archäologie mit berücksichtigt. Durch das Fehlen jeglicher Gräberfunde aus der Zeit nach der Völkerwanderung ergibt sich nach PAULS eine Lücke in der Besiedlung des nordfriesischen Marschgebiets, die sich über mehrere Jahrhunderte erstreckte und einen verhältnismässig späten Einzug der Friesen wahrscheinlich macht, wohingegen die Funde der Geestinseln eine kontinuierliche Kulturentwicklung bis in die jüngste Eisenzeit aufweisen, die neben den sprachlichen Eigentümlichkeiten die Annahme einer völligen Neubesiedlung ausschliesst⁵.

Auch JUL. TEDSEN⁶ legt ausser der Sprache den archäologischen Funden grosse Bedeutung bei und scheint teilweise auf PAULS zu fussen. In einem Punkt weicht er aber von PAULS ab: er nimmt nicht nur eine Einwanderung der Friesen in das nordfriesische Festlandsgebiet an, sondern auch eine solche der Insulaner »in grauer Vorzeit«, eine Idee, die zunächst mit der modifizierten Theorie MÖLLERS (o. S. 28) in Verbindung stehen dürfte.

Im Jahre 1929 bringt das grosse Sammelwerk »Nordfriesland« eingehende Behandlungen der nordfriesischen Besiedlungsverhältnisse, von L. C. PETERS vor allem auf geschichtlicher und sprachlicher, von A. TODE auf archäologischer Grundlage.

Bei PETERS⁷ begegnet die MÖLLERSche Theorie mit der be-

¹ FR. KAUFFMANN, Deutsche Altertumskunde, besonders I (1913) S. 409, II (1923) S. 177.

² Norderlingen 1 (1923) S. 229 ff.

³ Schlesw.-Holst. Jahrb. 1922 S. 7.

⁴ Volk und Rasse I (1926) S. 7 ff. (zitiert nach RECHE in: Die Friesen (1931) S. 51 ff.).

⁵ Eine Abhandlung von HANSEN: Über die Herkunft der Nordfriesen (Die Tide 1919–20 S. 674–79) war mir nicht zugänglich.

⁶ Der Schleswig-Holsteiner 10 (1929) S. 180 ff.

⁷ Nordfriesland (1929) S. 82 ff.

sonderen Hinzufügung BREMERS von dem »Rückzug« der Friesen (o. S. 29) in neuer Ausgestaltung. Da für alle Friesen, sowohl Nord- als auch Ost- und Westfriesen, aus sprachlichen Gründen eine Urheimat anzunehmen sein wird, denkt sich PETERS folgenden Zusammenhang: Ureinwohner der Geestinseln und anderer, jetzt zum Teil verschwundener Diluvial-Höhen an der Westküste Schleswigs sind die Ambronen. Etwa zu derselben Zeit, wo ein Ambronentrupp mit den Cimbern und Teutonen nach Süden zog, verliess auch ein anderer die Heimat, ergriff von dem jetzigen Westfriesland Besitz und erhielt später den Namen *Friesen*. Von diesen Friesen erfolgte nun im 9. Jahrhundert eine »Rückwanderung ins Mutterland«, wodurch verhindert wurde, dass der noch dort vorhandene Rest der alten Ambronen im jütisch-dänischen Volkstum aufging.

TODE¹ unternimmt es, an den archäologischen Funden des nordfriesischen Gebiets eine Reihe von Phasen in der Besiedlungs geschichte des Landes abzulesen: den Auszug der Ambronen in der älteren Eisenzeit, eine erneute Besiedlung durch von Norden oder Nordosten kommende Jüten zur älteren römischen Kaiserzeit, die Überwanderung nach England und schliesslich zur Karolingerzeit die Einwanderung von Friesen aus Südfriesland, zunächst nach den Geestinseln (vgl. u. S. 64 f.).

Ein neues Sammelwerk über »Die Friesen« (1931) konnte naturgemäß, da es sich mit allen Friesen beschäftigt, der speziellen Nordfriesen-Frage keinen so grossen Raum gewähren; immerhin wird auch hier das Problem mehrfach berührt. C. BORCHLING², OTTO RECHE³, R. MUUSS⁴ und HUGO HINRICHSEN⁵ schliessen sich wie oben PETERS mehr oder weniger ausgesprochen der Auffassung BREMERS an, dabei scheint BORCHLING wohl an eine Urheimat der Friesen in Schleswig, auch an eine Rückwanderung der Friesen, aber weder an einen Zusammenhang der Insel-Nordfriesen, die er für Nachkommen der englischen Besiedler Englands hält, mit den Urfriesen, noch an eine erneute Besiedlung jener Inseln zu glauben.

Diesen Forschern gegenüber steht TH. SIEBS mit einem Artikel

¹ Nordfriesland (1929) S. 77 ff.

² Die Friesen (1931) S. 5 ff.

³ Ebd. besonders S. 50, 55.

⁴ Ebd. S. 99.

⁵ Ebd. S. 122.

über die friesische Sprache¹ und ausführlicher in einer Abhandlung von demselben Jahre über »Die Friesen und die nächstverwandten Stämme«². SIEBS wiederholt im grossen und ganzen seine alte These von der Einwanderung aller Nordfriesen aus Südfriesland (o. S. 23 f.). Seine Argumentation ruht wie früher hauptsächlich auf sprachlichen Erscheinungen; gegenüber dem Gedanken, dass sich von den vorgeschichtlichen Funden aus bestimmen lasse, ob man es mit diesem oder jenem Volksstamm zu tun hat, verhält er sich skeptisch, und er warnt davor, aus der möglichen Verwandtschaft zwischen *Ammerland*, *Amrum* und *Ambronien* Schlüsse ziehen zu wollen betreffs der alten Wohnsitze des Ambronenstamms.

Gleichzeitig werden von VILH. LA COUR in dem I. Band von »Sønderjyllands Historie« (1930 ff.) die ethnischen Probleme Schleswigs, unter denen die Frage nach der Herkunft der Nordfriesen einen bedeutenden Platz einnimmt, einer neuen Behandlung unterzogen. Von den Geschichtsquellen gänzlich im Stich gelassen, wendet sich LA COUR der Archäologie und der Sprachwissenschaft zu, um eine sichere Grundlage für seine Untersuchungen zu schaffen. Er polemisiert gegen die »Ambronien«- und »Urheimat«-Theorie. Den Hypothesen TODES (o. S. 32) steht er kritisch gegenüber und folgert aus den als nordisch bezeichneten Funden der Geestinseln, dass hier ursprünglich eine nordische, nicht-friesische Bevölkerung sass. Diese hat sich aber mit den aus Südfriesland einwandernden Friesen, die sich sowohl in den fast unbewohnten Marschen als auch auf den Geestinseln festsetzten, vermischt und ist in dem neuangekommenen Stamm ganz aufgegangen. Ein Studium der nordfriesischen Ortsnamentypen führt dann LA COUR weiter zu der Behauptung, dass die Einwanderung der Friesen etwa gleichzeitig in den schleswigschen Marschen und auf den Geestinseln, und zwar im 10. und 11. Jahrhundert, erfolgt sei. Die Theorie LA COURS deckt sich also einigermassen mit der SIEBS'schen und weist wie diese auch Übereinstimmungen mit den älteren dänischen Historikern auf (o. S. 24 ff.), deren Studium und Verwertung der Ortsnamen hier noch weiter ausgebaut wird³.

¹ Die Friesen (1931) S. 57 ff.

² Mitt. d. Schles. Ges. f. Volksk. XXXI XXXII (1931) S. 79 ff.

³ Sonderj. Hist. I S. 314 ff.; vgl. weiter u. S. 120 ff.

Die Idee von der Einwanderung aller Nordfriesen in verhältnismässig später Zeit findet man ferner bei GUDM. SCHÜTTE¹, LUDOLF FIESEL², HERBERT JANKUHN³ u. a. vertreten; andere For-scher aber, wie z. B. H. CARSTEN⁴, OTTO SCHEEL⁵ und S. GUTEN-BRUNNER⁶, erblicken in den Bewohnern der nordfriesischen Marschen und denen der Geestinseln zwei Volksstämme verschiedenen Ursprungs. SCHEEL hält die Geestinselbewohner für Nachkommen der »Urfriesen«, GUTENBRUNNER identifiziert, wie es schon früher geschehen ist, die nordfriesischen Inseln mit den Sachseninseln des PTOLEMÄOS. H. E. HOFF⁷ geht auf MICHELSSEN und WAITZ zurück und nimmt mit diesen an, dass die Friesen einst alle Küstengegenden der Nordsee von der Königsau bis nach den Niederlanden inne hatten, während er andererseits dem Zuzug von Ost- und Westfriesen im 9. und 10. Jahrhundert nur geringe Be-deutung beimisst. Auch ganz neue Ideen fehlen nicht: SPANUTH betrachtet zusammen mit den Geestinseln Sylt, Föhr und Amrum auch die »Geestinsel« Bordelum-Bredstedt als das Mutterland aller Friesen⁸.

Schliesslich greift BORCHLING 1938 in einem Vortrag über die Friesen und den skandinavischen Norden die Frage wieder auf⁹. Da die niederländische Terpenforschung eine älteste südfriesische Kultur, die völlig anderer Art ist als die aus den Funden der nordfriesischen Geestinseln bekannte, an den Tag gebracht hat, sieht BORCHLING sich genötigt, die These von Nordfriesland als der Urheimat der Friesen (o. S. 32) aufzugeben, und schliesst sich im wesentlichen der alten Theorie MÖLLERS an. Die frie-sische Kolonisation Nordfrieslands verknüpft BORCHLING mit dem Ausbau des nordischen Handelsweges der friesischen Kaufleute und meint, — wegen des langen Festhaltens der Nordfriesen an ihrem alten Glauben — die Einwanderung in eine Zeit, wo Südfries-land noch heidnisch war, also ins 8. Jahrhundert, setzen zu müssen¹⁰.

¹ GUDM. SCHÜTTE, Our Forefathers II (1933) S. 286 ff.

² LUDOLF FIESEL, Ortsnamenforschung und frühmittelalterliche Siedlung in Niedersachsen (1934) S. 10.

³ HERBERT JANKUHN, Haithabu (1937) S. 36.

⁴ Aus Hansischem Raum 3 (1938), besonders S. 117 ff.

⁵ OTTO SCHEEL, Die Wikinger (1938), besonders S. 50.

⁶ Germanische Altertumskunde (1938) S. 29 f.

⁷ H. E. HOFF, Fifeldor, Wieglesdor, Haithabu (1936), besonders S. 108.

⁸ Nordfries. Jahrb. 25 (1938), besonders S. 136 f.

⁹ De Iepening fen de Fryskie Akademy (1938) S. 56 ff.

¹⁰ Ebd. S. 61 ff.; vgl. weiter u. S. 63.

II. Die ethnischen Verhältnisse Nordfrieslands.

Nach dem ersten Teil, wo eine historische Übersicht über die Theorien von der Herkunft der Nordfriesen gegeben wurde, folgt nun eine zusammenfassende Darstellung der ethnischen Verhältnisse Nordfrieslands, soweit sich diese bei dem heutigen Stand der Forschung erkennen lassen. Es handelt sich hier zunächst um eine Überprüfung, Sichtung und Neuverwertung des zur Beantwortung der Nordfriesen-Frage vorgelegten, reichhaltigen Stoffes, sodann auch — nur zum geringen Teil — um die Heranziehung und Ausnutzung neuen Materials. Nach Forschungs- und Wissensgebieten in Kapiteln geordnet, deren Abgrenzung gegeneinander nicht unnötig streng gehalten ist, damit Zusammenhängendes nicht getrennt werde, führt die Untersuchung von der römisch-griechischen Ethnographie bis zu dem Gebiet der Sprache, und von einem Kapitel zum andern schälen sich allmählich die einzelnen feststehenden Tatsachen heraus und lassen sich zu einem Ganzen vereinigen, auf dem die Theorie von der Herkunft der Nordfriesen aufzubauen ist.

1. Römisch-griechische Ethnographie und Geschichte.

Die ältesten schriftlichen Nachrichten über die geographische Verteilung der altgermanischen Stämme liefern die ethnographischen und chorographischen Arbeiten der Römer und Griechen, vor allen Dingen die »Germania« des TACITUS und die »Geographie« des PTOLEMÄOS. Der Wert dieser Schriften als Quellen für die frühgermanische Stammesgeschichte ist umstritten, und es kommt mir hier nicht zu, in vollem Umfange zu dieser Frage Stellung zu nehmen. Bloss soll betont werden, dass die genannten Werke nur mit der grössten Vorsicht zur Klärung der alten ethnischen Verhältnisse auf der jütischen Halbinsel ausgenutzt werden können. Denn weder bei TACITUS noch bei PTOLEMÄOS beruhen die Berichte von den Völkern nördlich der Elbe auf Autopsie, in beiden Fällen hat man es wahrscheinlich mit Bearbeitungen und Zusammenfassungen verschiedener, schriftlicher (und mündlicher?) Quellen zu tun, wenn auch diese wohl zum grössten Teil letzten Endes auf die bei der berühmten römischen

Flottenexpedition im Jahre 5 n. Chr. gemachten Erfahrungen zurückgehen. Das erklärt die bestehenden Unklarheiten, das erklärt die Tatsache, dass die Völkerverzeichnisse für das Gebiet zwischen Elbe und Ostsee sehr weit auseinandergehen¹. Für die wissenschaftliche Verwertung der Quellen aber bedeutet es, dass jede Angabe der Griechen und Römer — insofern man sichere Resultate erzielen will — durch weitere, spätere Zeugnisse bestätigt werden muss. Eine Interpretation der antiken Quellen allein genügt nicht.

Im einzelnen lässt sich nun zunächst feststellen, dass keiner der römisch-griechischen Schriftsteller von Friesen in einer Gegend oder in einem Zusammenhang mit anderen Stämmen, woraus auf Nordfriesland als ihren Sitz geschlossen werden könnte, zu berichten weiss. Daraus folgt aber natürlich nicht, dass damals keine Friesen an der Küste Schleswigs wohnten. Es ist durchaus nicht unmöglich, dass ein Zweig des wohlbekannten, an der Südküste der Nordsee ansässigen Friesenstamms — durch Wanderung oder als Reste des Volkes in der ursprünglichen Heimat — auf der jütischen Halbinsel zu finden war. Nur lässt sich von den antiken Quellen aus diese Frage nicht beantworten, und mit der alten Hypothese, die den Friesen die ganze Nordseeküste von Holland bis nach Schleswig zuweisen will², ist vorläufig nichts anzufangen.

Andererseits besteht, gerade wegen des Schweigens der Quellen in bezug auf Friesen auf der cimbrischen Halbinsel, die Möglichkeit, dass die heutigen Nordfriesen oder ein Teil von ihnen Nachkommen eines früher mit einem anderen Namen benannten Stammes sind. Die Geschichte der germanischen Stämme erweist zur Genüge, dass Stammesnamen verschwinden und durch andere ersetzt werden können, wenn auch der Stamm als solcher, das Volk selbst, bestehen bleibt. Es ist also im Prinzip gegen die erwähnte Idee nichts einzuwenden, und es hat auch an Vorschlägen in dieser Richtung wahrhaftig nicht gefehlt! Wenn man aber, ohne dass sichere Anhaltspunkte in späteren Quellen oder sonstwie angeführt sind oder bei unserem jetzigen Wissen anzugeben wären, hat annehmen wollen, bald dass die

¹ Eine übersichtliche Darstellung von der frühgermanischen Bevölkerung der jütischen Halbinsel hat kürzlich LUDW. SCHMIDT (Zeitschr. 63 (1935) S. 347 ff.) gegeben.

² Vgl. o. S. 10, 13 f., 15, 17 f., 19, 34

*Avionen*¹, bald dass die *Chanken*², bald wiederum dass die *Sachsen*³ oder die *Anglofriesen*⁴ die alten Einwohner Nordfrieslands (oder eines Teils davon) gewesen seien, so sind das Spekulationen, auf die es sich kaum lohnt, näher einzugehen. Denn die Zusammenstellung der *Avionen* mit den *Eowan* des »Widsith«⁵ besagt nicht viel, da die Sitze der *Eowan* ebenfalls nicht bekannt sind, wenn auch die Namen vielleicht lautlich übereinstimmen könnten; und die Identifikation der drei Sachseninseln des PTOLEMÄOS mit nordfriesischen Gegenden⁶ ist ganz

¹ Vgl. o. S. 19; MÜLLENHOFF, S. 19 f.; RIEGER, S. 23; WEILAND, S. 30; SCHMIDT; LANGHANS, Ueber den Ursprung der Nordfriesen (1879) S. 18 f.

² Vgl. o. S. 19; GRIMM, S. 22; MöLLER.

³ Vgl. o. S. 18; ZEUSS, S. 23; BREMER, S. 30; CHADWICK.

⁴ Vgl. o. S. 30; MUCH.

⁵ Diese Gleichsetzung des im »Widsith« (Z. 26) als dat. pl. vorkommenden Namens *Eowum* mit den *Aviones* des TACITUS findet sich schon in der »Widsith«-Ausgabe von GUEST und LEO vom Jahre 1838 (Widsith, ed. KEMP MALONE, (1936) S. 144) und ist seitdem öfters wiederholt worden (vgl. die Literatur bei R. W. CHAMBERS, Widsith (1912) S. 197, SCHÜTTE, Our Forefathers II (1933) S. 295 und Widsith, ed. KEMP MALONE, (1936) S. 144; so auch LUDW. SCHMIDT, Gesch. d. deutschen Stämme². Die Westgermanen I (1938) S. 27). Neuerdings bestreitet jedoch KEMP MALONE (Widsith (1936) S. 144, 147) die lautliche Korrespondenz der beiden Namen, und er hat offenbar recht, insofern als dem *Aviones* ein *aufō-* zugrundeliegt, denn ein germ. *aufō-* ergibt in dem Worte 'Insel' ein aengl.* *ēg ieg*; ob aber die *Aviones* stattdessen in den **Gefflēgan* (Widsith Z. 60) zu suchen sind, wie KEMP MALONE annimmt, bleibt wohl auch zweifelhaft. Gedeutet wird der Name *Aviones* seit MÜLLENHOFF (Nordalb. Stud. (1844) S. 117 f.; vgl. z. B. auch MUCH in: HOOPS' Reallexikon s. v. *Aviones*) durchgehends als 'Inselbewohner' (während die *Eowan* schon von CONYBEARE (Illustrations of Anglo-Saxon Poetry (1826) S. 12) mit *Eoland*, der schwedischen Insel *Öland*, verknüpft wird), und — so pflegt man weiter zu folgern — mit diesen Inselbewohnern könnten nur die Bewohner der nordfriesischen Inseln gemeint sein! Dem gegenüber vermutet jedoch LUDW. SCHMIDT (Gesch. d. deutschen Stämme². Die Ostgermanen (1934) S. 558; Die Westgermanen I (1938) S. 26; in: Zeitschr. 63 (1935) S. 351), dass der Name *Aviones* überhaupt aus *Chavones* verschrieben sei; diesen Namen deutet er als 'Anwohner des Meeres', verlegt den Stamm nach dem nordöstlichen Holstein und will ihn mit den im Jahre 286 am Rhein auftretenden *Chavones* identifizieren. — Wie man sieht, ist die *Aviones-Eowan*-Frage noch nicht annähernd geklärt.

⁶ Die bei PTOLEMÄOS (Geographia II, 11, ed. MÜLLER I S. 275) erwähnten drei Inseln der Sachsen an der Elbmündung hatte man schon früh teilweise oder ganz mit nordfriesischen Gebieten identifiziert (PAULUS CYPREUS, De origine, nomine etc. Saxorum, etc. (1622) fol. 5 r: Helgoland nebst anderen Inseln; PHILIPP CLÜVER, Germania Antiqua (1631) S. 597: (Nord)strand, Büsum und Helgoland; dann im 19. Jahrhundert F. J. MONE, Geschichte des Heidentums im nördlichen Europa II (1823) S. 83; Sylt, Föhr und Nordstrand; N. FALCK, Handbuch des Schlesw.-Holst. Privatrechts II (1831) S. 10 f.: Eiderstedt, Nordstrand, die Wieding- und Bökingharde), aber erst ZEUSS (o. S. 18) und BREMER (o. S. 23) ziehen hieraus die Konsequenzen für die Besiedlungsgeschichte Nordfrieslands. Noch in neuester Zeit begegnet die Zusammenstellung der Sachseninseln mit den nordfriesischen Inseln (GUTENBRUNNER in: Germanische Altertumskunde (1938) S. 30; SCHÜTTE in: Zeitschr. 67 (1939) S. 386). Eine gewisse Skepsis ist doch auch laut geworden: nach MöLLER (Das altengl. volksep. I (1883) S. 91

unsicher, weil überhaupt über die Gestaltung der Nordseeküste zu jener Zeit nichts Bestimmtes ausgesagt werden kann.

Mehr Beachtung würde vielleicht die Annahme verdienen, dass die *Sigulones*¹ des PROLEMÄOS im heutigen Nordfriesland gewohnt hätten, denn dieser Stammesname wurde mit einer alten Bezeichnung für eine Gegend Schleswigs, dem in Quellen des 9. Jahrhunderts ein paarmal belegten *Sillende*² oder *Sinlendi*³ zusammengebracht. Während schon PORTHAN um 1790 in seinen Erläuterungen zu *Sillende* die *Sigulones* erwähnte, die Frage aber nicht weiter erörterte⁴, führt WADSTEIN in eingehender Untersuchung das erste Kompositionsglied von *Sillende* und den Stamm von *Sigulones* auf die gleiche Wurzel zurück, nämlich **sihil-*, mit Vernerschem Wechsel **sigil-*, welche Wurzel sich in mnd. *sil* ‘Entwässerungsgraben’ usw. wiederfindet⁵. Gegen diese Deutung ist vom lautgeschichtlichen Standpunkt nichts einzuwenden, vorausgesetzt natürlich, dass *Sillende* tatsächlich die ursprüngliche Gestalt des Namens ist und *Sinlendi*, welches sonst den Ausgangspunkt der Interpretationen bildete⁶, nur eine

Fussn. 1) waren die drei Inseln am wahrscheinlichsten ausser Helgoland zwei untergegangene Nebeninseln, und auch SIEBS (Zur gesch. d. engl.-fries. spr. I (1889) S. 19 f.) scheint nur mit Helgoland als einer der Sachseninseln rechnen zu wollen, denn die übrigen nordfriesischen Inseln liegen zu weit von der Elbmündung entfernt. Später (in: PAULS Grundriss I² (1901) S. 1160 und Mitt. d. Schles. Ges. f. Volksk. XXXI—XXXII (1931) S. 53) meint SIEBS dagegen, dass — abgesehen von der Möglichkeit untergegangener Inseln — weit eher die wirklich in der Elbmündung liegenden Inseln, z. B. etwa Neuwerk, Scharhörn und Böschsand, in Betracht kommen müssten. In ähnlicher Weise äussern sich auch TH. STECHE (Altgermanien im Erdkundebuch des CLAUDIO PTOLEMÄUS (1937) S. 109) und LUDW. SCHMIDT (Gesch. d. deutschen Stämme². Die Westgermanen I (1938) S. 38); vgl. auch SCHÜTTE, Our Forefathers II (1933) S. 291. Dass aber jedenfalls diese drei Inseln die umstrittenen Sachseninseln nicht gewesen sind, steht fest — einfach aus dem Grunde, weil die zwei von ihnen noch um die Mitte des 17. Jahrhunderts, geschweige denn vor rund 2000 Jahren, gar nicht als Inseln existierten! Das geht deutlich aus der MEJERSchen Karte vom Jahre 1649 (DANCKWERTH, Neue Landesbeschreibung usw. (1652) S. 168 169) hervor, auf welcher nur *Neuwerk* als Insel, *Scharhörn* aber als Sandbank und *Böschsand* (dessen amtlicher Name *Buschsand* ist) überhaupt nicht aufgeführt ist.

¹ Vgl. Literatur bei SCHÜTTE, Our Forefathers II (1933) S. 224 und SCHÖNFELD, Wörterbuch der altgerm. Personen- und Völkernamen s. v.

² King ALFRED's Orosius, ed. H. SWEET, I (1883) S. 16 u. 19.

³ Einhardi Annales ad 815 (Mon. Germ. hist., Script. I (1826) S. 202) und darauf beruhend: Vita Hludowici (Mon. Germ. hist., Script. II (1829) S. 620).

⁴ H. G. PORTHAN, Skrifter i urval V (1873) S. 53.

⁵ E. WADSTEIN, Namnet Danmark II (1919) S. 42 ff.; dann auch ders. in späteren Schriften; ferner ZACHRISSON in: Studier tillägn. AXEL KOCK (1929) S. 492; TH. STECHE, Altgermanien im Erdkundebuch des CLAUDIO PTOLEMÄUS (1937) S. 106.

⁶ So MÜLLENHOFF (Nordalb. Stud. I (1844) S. 142) und in neuerer Zeit noch MUCH (HOOPS' Reallexikon s. v. Σιγουλωνες), STEENSTRUP (Danmarks Sydgrænse (1900) S. 29 ff.) und SCHÜTTE (Our Forefathers II (1933) S. 223 f.).

sekundäre Form darstellt. Ein endgültiger Beweis dafür ist jedoch nicht erbracht. WADSTEINS Erklärung, *Sinlendi* sei der Volksetymologie zuzuschreiben, befriedigt nicht. Es nützt auch nichts, wie WADSTEIN¹, und mit ihm LA COUR², es tut, den Namen *Sigulones* als Indizium für die Ursprünglichkeit der *Sil-*Form anzuführen: das nur bei PTOLEMÄOS überlieferte *Sigulones* bedarf ja selbst einer Bestätigung, um als gesichert gelten zu können, und dürfte kaum geeignet sein, andere zweifelhafte Fragen zu entscheiden. Überhaupt muss wohl nach der neuesten Behandlung des ganzen *Sillende*-Problems von EKBLOM³, der *Sin-* als die west- und ostgermanische, *Si-* als die nordgermanische Form eines indo-eur. *sem- 'one, connected, extensive, permanent, large' auffasst, die Zusammenstellung mit *Sigulones* aufgegeben werden. Die Identifizierung von *Sillende* mit dem Inselnamen *Sylt*⁴ fällt gleichfalls weg, zunächst aus sprachlichen Gründen — denn die alten Formen *Siland* und *Seland* sind offenbar sekundäre Schreiberformen — und dann auch aus geographischen Gründen, natürlich erst recht, wenn EKBLOMS Anschauung, dass *Sillende* an der östlichen Küste Schleswigs zu suchen sei, sich als richtig erweist.

DEVRIENTS Versuch, die Friesen Schleswigs als einen swebischen Stamm hinzustellen (o. S. 30), steht isoliert und braucht nur kurz erwähnt zu werden. Die Hypothese weist über MUCH, den DEVRIENT zitiert, und MÖLLER⁵ auf MÜLLENHOFFS Zusammenstellung des südschleswigschen Ortsnamens *Schwabstedt* (1329 *Swaaestath*) mit dem Stammesnamen *Sweben* zurück⁶. Die Möglichkeit einer etymologischen Verbindung kann nicht bestritten werden; in dem Falle wäre doch in dem ersten Kompositionsglied von *Schwabstedt* kaum der Stammesname an sich, sondern vielmehr dieser in der Funktion eines Personennamens zu suchen. Auch würde es sich höchstens, wie MÖLLER (a. a. O.) sagt, um eine swebische Kolonie inmitten nicht-

¹ E. WADSTEIN, *Namnet Danmark II* (1919) S. 42.

² VILH. LA COUR, *Gesch. d. schlesw. Volkes I* (1923) S. 34.

³ Stud. neophil. XII (1939–40) S. 178 ff.

⁴ Zuerst bei P. G. THORSEN, *De med jydske Lov beslagtede Stadsretter etc.* (1855) S. 5 f.; auch bei moderneren und modernen Forschern wie STEENSTRUP (*Danmarks Sydgrænse* (1900) S. 33) und LA COUR (*Gesch. d. schlesw. Volkes I* (1923) S. 34; *Sønderj. Hist.* I S. 149).

⁵ HERM. MÖLLER, *Das altengl. volksep. I* (1883) S. 26 Fussn. 1; vgl. auch weiter KEMP. MALONE (*Widsith* (1936) S. 189 f.).

⁶ Nordalb. Stud. I (1844) S. 135.

swebischen Gebietes handeln, und es könnten daraus über die Bevölkerung Nordfrieslands im ganzen keine Schlüsse gezogen werden. Übrigens ist *Schwabstedt* vermutlich dänischen Ursprungs (vgl. u. S. 132).

Am bedeutendsten in diesem Zusammenhang ist indessen die Rolle, welche die Ambronen-Theorie gespielt hat und noch immer spielt. Die Theorie ist nicht neu. Schon das »*Chronicon Gotwicense*« vom Jahre 1732 (S. 544) glaubt nicht, wie man vordem getan hatte, die alten Ambronen im *Ammerland* oder am Flusse *Ammera/Ambra* (die Emmer) zu finden, sondern will sie, da sie als die *socii* der Cimbern und Teutonen auftreten, innerhalb des alten Gebiets der Cimbern im südlichen Teil der cimbrischen Halbinsel suchen, wo der Inselname *Amrom* (also *Amrum*) noch als eine Spur ihrer Wohnsitze übrig geblieben sei. Die Ambronen seien zunächst mit den Cimbern und Teutonen fortgezogen, zurückgebliebene Reste dann später mit den Angeln, Jüten und Sachsen nach England gekommen, wo sie NENNIIUS als ein »*genus Ambronum, id est Aldsaxorum*« erwähnt (o. S. 23 Fussn. 2).

Anscheinend ohne Verbindung mit dem »*Chronicon Gotwicense*« wird die Ambronen-Frage weiter von den Forschern des 19. Jahrhunderts behandelt¹. Unter diesen ist RIEGER² der erste, der die *Ambrones* mit dem Namen *Amrum* zusammenbringt, während dann später MÖLLER (o. S. 23) seine Theorie von der Herkunft und den Wanderungen der Ambronen verkündet, eine Theorie, die in der Hauptsache — Amrum als ursprüngliche Heimat und spätere Abwanderung nach England — mit den Ausführungen des »*Chronicon Gotwicense*« übereinstimmt. MÖLLERS Gedanken wurden, wie oben (S. 23, 28 f.) geschildert, von BREMER übernommen, zum Teil weiter ausgestaltet und in »PAULS Grundriss« einer grösseren Öffentlichkeit vorgelegt. An Zustimmung hat es nicht gefehlt: fast alle neueren Behandlungen der ethnischen Fragen jener Gebiete lassen die Ambronen — meist unter Hinzufügung eines Adverbs wie »wahrscheinlich«, »offenbar« oder auch »sicher« — aus Amrum stammen³. Ihren

¹ OUTZEN hat jedoch die Erklärung des »*Chronicon*« gekannt (Kieler Blätter 1818 S. 265).

² ZfdA XI (1859) S. 202 f.

³ Es seien z. B. genannt: LUDW. SCHMIDT, Gesch. d. deutschen Stämme II (1911) S. 6; ders., Gesch. d. deutschen Stämme². Die Westgermanen I (1938) S. 5;

Höhepunkt aber erreicht die Theorie, wenn BREMER, und nach ihm Forscher wie PETERS und BORCHLING (vgl. o. S. 28f., 31f.), die Südfriesen als eigentliche, aus Schleswig eingewanderte Ambronen betrachtet, wodurch die jüngere Kolonisierung Nordfrieslands zu einer Rückwanderung der Ambronen in ihre alte Heimat wird. All dem steht SIEBS, der das Nordfriesen-Problem in anderer Weise lösen will, von Anfang an mit einer gewissen Skepsis gegenüber; er rechnet nur mit einer Wanderung von Süden nach Norden, nicht mit einer solchen in umgekehrter Richtung (o. S. 29, 32 f.).

Es sollen nun im einzelnen die Grundlagen der Ambronentheorie überprüft werden.

Was die Römer und Griechen über die alten Ambronen zu berichten wissen, lässt sich verhältnismässig leicht überblicken. Bei Geschichtsschreibern wie LIVIUS, PLUTARCH u. a.¹ erscheinen die Ambronen in Verbindung mit den Cimbern und Teutonen und sollen zusammen mit den Teutonen in der Schlacht bei Aquae Sextiae vernichtet worden sein. Über ihre Herkunft verlautet nichts Sichereres. Zwar hält FESTUS (nach VERRIUS FLACCUS) sie für eine »gens Gallica« und will wissen, sie hätten durch eine plötzliche Überschwemmung des Meeres ihre Wohnsitze verloren². Aber dies ist ja nur die wohlbekannte Flutsage, die auch von den Cimbern und Teutonen erzählt wird und wahrscheinlich auf eine gallische Sage zurückgeht³, also über die Heimat der Ambronen keinen Schluss zulässt. Und die Bezeichnung »Gallica« verbürgt nicht ohne weiteres den keltischen Ursprung, da dem älteren Sprachgebrauch der Römer eine strenge Unterscheidung der Völker nach ihrer Sprache abging⁴.

MUCH in: HOOPS' Reallexikon s. v. *Ambronen*; KAUFFMANN, Deutsche Altertumskunde I (1913) S. 234; ders. in: Heimatbuch Schleswig I (1924) S. 18; A. NOREEN in: Fornvännen 1920 S. 27 f.; F. GENZMER in: Germanische Altertumskunde (1938) S. 151.

¹ Sämtliche Belege bei HOLDER, Alt-Celtischer Sprachschatz I und III Nachträge s. v. *Ambrones*. Ob das A auf dem sogenannten Toutonenstein als *Ambrones* zu deuten ist, bleibt vorläufig unentschieden (vgl. die Literatur bei LUDW. SCHMIDT, Gesch. d. deutschen Stämme². Die Westgermanen I (1938) S. 9 Fussn. 1).

² S. P. FESTUS, De verborum significatu, ed. LINDSAY (1913) S. 15f.: *Ambrones* fuerunt gens quaedam Gallica, qui subita inundatione maris cum amisissent sedes suas, rapinis et praedationibus se suosque alere cooperunt. Eos et Cimbros Teotonosque C. Marius delevit. Ex quo tractum est, ut turpis vitae homines ambrones dicerentur.

³ Vgl. MÜLENHOFF, Deutsche Altertumskunde II (1887) S. 165 f., 282 ff.

⁴ Vgl. ebd. II (1887) S. 116; S. FEIST in: Reallexikon der Vorgeschichte IV, 1 S. 273 f.

Andererseits dürfte es bedenklich erscheinen, dies »Gallica« ganz ausser Betracht zu lassen, wie es allgemein der Fall ist, wenn man die Ambronen einfach als Germanen hinstellt.

TACITUS kennt in seiner »Germania« die Ambronen überhaupt nicht, was natürlich nicht verwunderlich wäre, wenn es sich um einen keltischen Stamm handelt. Auch könnte ja bei Aquae Sextiae das Volk gänzlich aufgerieben worden sein. PTOLEMÄOS verzeichnet zwar ebenfalls keinen Stamm unter dem Namen *Ambrones*, aber es soll nach ihm an der oberen Weichsel ein Volk der *Ombrones* wohnen¹, die schon C. MÜLLER in einer Note mit den alten Ambronen identifizierte². Spätere Forscher wie MUCH³, SCHÜTTE⁴, KEMP MALONE⁵ und LUDW. SCHMIDT⁶ haben sich diesem Gedanken angeschlossen, doch sieht MUCH in diesen *Ombrones* nur einen Zweig der jütländischen Ambronen, während MALONE und SCHMIDT die Anbringung der Ambronen an der Weichsel lediglich einer Verschiebung des Namens von der jütischen Halbinsel zuschreiben.

Man will nämlich die alte Idee, dass die Ambronen Germanen sind und von der cimbrischen Halbinsel herstammen, um keinen Preis aufgeben. Und doch ist der einzige Anhaltspunkt, den uns die alten historischen und ethnographischen Quellen dafür bieten, die Tatsache, dass die Ambronen als Verbündete der Cimbern und Teutonen auftreten.

Was die Cimbern betrifft, so dürfte ihre germanische Herkunft wohl gesichert sein, aber schon bei den Teutonen ist die Frage der Stammesugehörigkeit schwieriger zu entscheiden, denn mehrere alte Schriftsteller halten sie für Kelten⁷. Und gerade den Teutonen schliessen sich anscheinend die Ambronen am engsten an! Es ist deshalb nicht unmöglich, dass FESTUS mit seinem oben erwähnten »gens Gallica« — vielleicht nur zufällig — doch das Richtige getroffen hat.

¹ PTOLEMÄOS, *Geographia* III, 5, ed. MÜLLER, I S. 424.

² Ebd. Note.

³ HOOPS' *Reallexikon* s. v. *Ambronen*.

⁴ PBB 41 (1916) S. 43.

⁵ *Namn och bygd* 22 (1934) S. 42 ff.

⁶ Zeitschr. 63 (1935) S. 352; LUDW. SCHMIDT, *Gesch. d. deutschen Stämme*². Die Westgermanen I (1938) S. 18 f.

⁷ Vgl. z. B. S. FEIST in: *Reallexikon der Vorgeschichte* IV, 1 S. 276 f.; nach LUDW. SCHMIDT (*Gesch. d. deutschen Stämme*². Die Westgermanen I (1938) S. 4, wo auch weitere Literatur) dürfte allerdings die Ansicht, dass die Teutonen Kelten gewesen seien, nicht aufrechtzuerhalten sein.

Ferner scheint, soweit es sich um die Cimbern handelt, vieles dafür zu sprechen, dass sie aus dem nördlichen Jütland stammen¹. Und ihre Verbündeten, die Teutonen² und Ambronen, — so pflegt man weiter zu folgern — werden in ihrer Nähe, also auch auf der jütischen Halbinsel, zu suchen sein. Was berechtigt aber zu diesem Schluss? Wäre es nicht etwa denkbar, dass die Teutonen und Ambronen — ob Kelten oder Germanen, bleibt sich gleich — sich erst irgendwo im Binnenlande den wandernden Cimbern angeschlossen hätten? Dann könnten die oben erwähnten *Ombrones* des PTOLEMÄOS vielleicht doch ein zurückgebliebener Rest der Ambronen sein, denn die Behauptung STECHES, dass die Gleichsetzung dieser beiden Stämme wegen der Nicht-Übereinstimmung der Anfangsvokale »geradezu unsinnig« sei³, ist in Anbetracht der vielfach verderbten PTOLEMÄISchen Formen kaum ernst zu nehmen⁴, und es wäre dem PTOLEMÄOS nicht, wie SCHMIDT⁵ es tut, als Mangel anzurechnen, dass die Ambronen nicht auf der jütischen Halbinsel anzutreffen sind.

Doch mehr als eine Möglichkeit ist die Gleichsetzung von *Ombrones* und *Ambrones* natürlich auf keinen Fall. Ich werde mich hüten, einem Hapaxlegomenon des PTOLEMÄOS irgendwelche entscheidende Bedeutung beizulegen. Aber eins dürfte nach dem Gesagten unbestreitbar sein: eine sichere Verknüpfung der Ambronen mit der cimbrischen Halbinsel kann aus den alten römischen und griechischen Quellen nicht herausgelesen werden.

Am Anfang des Mittelalters sollen nun in England wiederum Ambronen aufgetaucht sein. Als Zeugnisse dafür werden zwei

¹ Zur Diskussion vgl. SCHÜTTE, Our Forefathers II (1933) S. 299 ff.; LUDW. SCHMIDT in: Zeitschr. 63 (1935) S. 349 und zuletzt auch: Gesch. d. deutschen Stämme². Die Westgermanen I (1938) S. 3 f.

² Die Verbindung zwischen Teutonen und der Landschaft *Thy* in Nordjütland (*Liber census Daniae 1231 Kong Valdemars Jordebog I* S. 1 *Thylhaesusel*) ist durchaus zweifelhaft; vgl. LUDW. SCHMIDT, Gesch. d. deutschen Stämme². Die Westgermanen I (1938) S. 4.

³ TH. STECHE, Altgermanien im Erdkundebuch des CLAUDIO PTOLEMÄUS (1937) S. 115 f.

⁴ MUCH (ZfdA 62 (1925) S. 135) hält das *o* für eine griechische Wiedergabe eines germ. *u*. KEMP MALONE (Namn och bygd 22 (1934) S. 42 Fussn. 2) nimmt an, das *o* bezeichne die anglo-friesische Rundung von *a* vor Nasalen; diese Rundung müsste also kurz nach Chr. Geb. eingetreten sein, was mir durchaus nicht einleuchten will.

⁵ Zeitschr. 63 (1935) S. 349.

Stellen bei NENNIIUS angeführt. Die eine ist der oben (S. 23 Fussn. 2) zitierte Bericht von der Taufe des »omne genus ambronum, id est Aldsaxonum«. Die andere lautet: »et numquam addiderunt Saxones ambronum ut a Pictis vectigal exigerent¹. Aber schon ZEUSS² zweifelt an der Zuverlässigkeit dieser Stellen. Die Worte »id est Aldsaxonum« sind erst in einer Handschrift des 13. Jahrhunderts³ zu finden und werden infolgedessen als später Zusatz kaum zur Aufhellung des »omne genus ambronum« beitragen können⁴. Und das unklare »Saxones ambronum« eines Interpolators erklärt H. ZIMMER wohl mit Recht als aus »omne genus ambronum« verlesen und geändert⁵. Die Verknüpfung des *ambronum* mit den Sachsen wäre damit hinfällig.

Und das *ambronum* selbst ist ohne Zweifel mit ZEUSS⁶, STEVENSON⁷, ZIMMER⁸ u. a. als Appellativ zu fassen. Die oben angeführte Stelle des FESTUS (o. S. 41) verzeichnet ein angeblich aus dem alten Stammesnamen abgeleitetes Appellativ *ambrones* mit der Bedeutung 'turpis vitae homines', und in späteren Glossaren erscheint es mehrfach in der Singularform *ambro* 'deuorator, decoctor' u. ähnl⁹. Dies Wort findet sich auch bei GILDAS¹⁰ und mag von dort, wie ZIMMER vermutet¹¹, in die »Historia Britonum« des NENNIIUS hineingeraten sein.

Hiermit dürfte der besonders seit MÖLLER beliebten Annahme von Ambronen in England endgültig ihre Grundlage entzogen sein. Dass SIEBS noch an dem Gedanken festhält¹²,

¹ Mon. Germ. hist., Auct. antiqu. XIII (1898) S. 203.

² KASPAR ZEUSS, Die Deutschen und die Nachbarstämme (1837) S. 151 Fussn.

³ Vgl. NENNIIUS, Historia Britonum, ed. J. STEVENSON, (1838) S. 54 Variantenapparat.

⁴ Man kann der Auffassung MÖLLERS (Das altengl. volksep. I (1883) S. 89 Fussn. 2) nicht zustimmen.

⁵ H. ZIMMER, NENNIIUS vindicatus (1893) S. 105.

⁶ KASPAR ZEUSS, Die Deutschen und die Nachbarstämme (1837) S. 151 Fussn.

⁷ NENNIIUS, Historia Britonum, ed. J. STEVENSON, (1838) S. 50 und 54 schreibt *ambronum* mit kleinem Anfangsbuchstaben, und das Wort fehlt in dem Namen-Index; ebenso MOMMSEN in der zitierten Ausgabe in: Mon. Germ. hist., Auct. antiqu. XIII (1898) S. 207.

⁸ H. ZIMMER, NENNIIUS vindicatus (1893) S. 104 f. ZIMMER gibt das »omne genus ambronum« als »die ganze Räuberbande« wieder.

⁹ Die Belege bei HOLDER, Alt-Celtischer Sprachschatz I und III Nachträge s. v. *Ambrones*.

¹⁰ Mon. Germ. hist., Auct. antiqu. XIII (1898) S. 34: *ambrones, lupi profunde fame rabidi.*

¹¹ H. ZIMMER, NENNIIUS vindicatus (1893) S. 104 f.

¹² Mitt. d. Schles. Ges. f. Volksk. XXXI-XXXII (1931) S. 68.

braucht keine weitere Diskussion zu veranlassen. Auch hat es keinen Zweck, auf die englischen Ortsnamen, die SIEBS als Stütze für seine Hypothese heranzieht¹, noch näher einzugehen².

Ferner hat man ebenfalls die *Ymbran* des »Widsith« (Z. 32: *Ymbrum*) mit den *Ambrones* identifizieren wollen³. MÜLLENHOFF⁴ hält jene für die Bewohner des friesischen *Ammerland*, woran WAITZ die weitere Frage knüpft, ob sie mit den alten Ambronen, die zusammen mit den Cimbern und Teutonen und später in Britannien auftreten, identisch seien⁵.

Über die lautlichen Schwierigkeiten bei einer Zusammenstellung von *Ambrones* und *Ymbran* sucht man in verschiedener Weise hinwegzukommen. RIEGER nimmt ein Ablautsverhältnis *a:i* an⁶. MÖLLER rechnet mit einem ursprünglichen Wechsel von *Ambr-* und *Umbr-* in der Flexion und bringt eine Verbindung der *Ymbran* mit *Amrum* zustande, indem er als ursprüngliche Form für den Namen der Bewohner jener Insel *Ymbringar* ansetzt⁷, welche Form jedoch von SIEBS mit Recht verworfen wird⁸, da das heutige *öömrangh* (JOHANSEN 157) nicht auf ein altes **ymbring* zurückgehen kann. Auch KEMP MALONES Versuch⁹, die *Ymbran* mit der Insel *Amrum* zusammenzubringen, ist nicht geeglückt: die konstruierte latinisierte Grundform **Umbriones*, welcher Name einen unbedeutenden Zweig des Ambronenstamms bezeichnet haben soll, kann aus lautlichen Gründen nicht in *Amrum* enthalten sein.

Eine neue Erklärung der lautlichen Beziehungen zwischen *Ambrones* und *Ymbre* oder *Ymbran* stammt von MUCH¹⁰ und

¹ Th. SIEBS, Zur gesch. d. engl.-fries. spr. I (1889) S. 15 f. ERWALL erblickt in dem ersten Bestandteil der meisten dieser Namen einen Personennamen *Ambr* oder eine Ableitung davon *Embre* (*The Concise Oxford Dictionary of English Place-Names* (1936) s. v. *Ambersham, Amesbury, Ombersley*).

² Die Auffassung, dass die *Ambrones* bei NENNUS eine gelehrte Umdeutung der *Northumbrier* sei (vgl. z. B. LUDW. SCHMIDT, Gesch. d. deutschen Stämme². Die Westgermanen I (1938) S. 19), lasse ich unerörtert. In dem wesentlichen Punkt — dass es sich jedenfalls nicht um die alten Ambronen handelt — stimme ich dieser Auffassung zu.

³ Noch so LUDW. SCHMIDT, Gesch. d. deutschen Stämme². Die Westgermanen I (1938) S. 19.

⁴ Nordalb. Stud. I (1844) S. 159.

⁵ Ebd. I (1844) S. 159 Fussn. 2.

⁶ ZfdA XI (1859) S. 202.

⁷ HERM. MÖLLER, Das altengl. volksep. I (1883) S. 89.

⁸ TH. SIEBS, Zur gesch. d. engl.-fries. spr. I (1889) S. 17.

⁹ Widsith, ed. KEMP MALONE, (1936) S. 201 f.

¹⁰ ZfdA 62 (1925) S. 135.

ZACHRISSON¹. Sie betrachten *Ymbre* als eine hyperwestsächsische, bzw. speziell kentische Form für **Embre* = *Ambrones*. Dass eine solche Möglichkeit besteht, wage ich nicht zu bestreiten. Nur darf man nicht vergessen, dass es sich um einen Namen des »Widsith« handelt, wo bekanntlich eine ganze Reihe von Namen rätselhaft ist. Und wenn auch die Identität von *Ymbre*/*Ymbran* und *Ambrones* über allen Zweifel erhaben wäre, so gestattet die Erwähnung der *Ymbre/Ymbran* im »Widsith« zwischen den Schweden und den Longobarden doch keinen Schluss auf ursprüngliche Sitze der Ambronen auf der jütischen Halbinsel².

Im ganzen liefern also die mittelalterlichen Quellen nichts, was geeignet wäre, auf die spärlichen und unsicheren antiken Nachrichten von den *Ambrones* ein helleres Licht zu werfen.

Als weiterer Faktor zur Bestimmung des alten Siedlungsgebietes der Ambronen bleiben dann noch die Ortsnamen. Nicht nur *Amrum* und das *Ammerland* werden, wie oben erwähnt, mit den *Ambrones* in Verbindung gebracht. RIEGER³ und SIEBS⁴ glauben, noch in mehreren anderen deutschen Ortsnamen den Namen der Ambronen wiederzufinden. Und KARL SIMON⁵ hat vor kurzem — mit *Amrum* und *Emmerlev* in Schleswig beginnend — an Hand von rund 75 Ortsnamen, die ein *Ambr-*, *Emmer-*, *Amer-* usw. enthalten, die Wanderungen der Ambronen von der jütischen Halbinsel durch Niederdeutschland zum Rhein, durch Thüringen bis an den Main, auf verschiedenen Strassen zur Donau und von dort in die Alpentäler verfolgen wollen. Eine Erörterung dieser Frage gehört nicht hierher, nur soll SIMON gegenüber betont werden, dass eine Ausnutzung der Ortsnamen als Grundlage für die Siedlungsgeschichte ohne genügende Untersuchung ihrer Etymologie und ihres Alters keinen wissenschaftlichen Wert besitzt.

Hier interessiert nur der Name *Amrum*. Die älteste belegte Form, die des »Liber census Daniae« 1231⁶: *Ambrum*, scheint

¹ Vgl. SCHÜTTE, Our Forefathers II (1933) S. 224.

² Mehrere Forscher wollen den Namen *Ymbre Ymbran* mit dem alten Namen der Insel Fehmarn *Imbria* zusammenstellen; vgl. hierüber MUCH in: ZfdA 62 (1925) S. 134 f.

³ ZfdA XI (1859) S. 203 f.

⁴ TH. SIEBS, Zur gesch. d. engl.-fries. spr. I (1889) S. 16 f.; Mitt. d. Schles. Ges. f. Volksk. XXXI-XXXII (1931) S. 68, 82.

⁵ ZfdA 74 (1937) S. 177 ff.

⁶ Kong Valdemars Jordebog I S. 31.

eine Zusammenbringung mit *Ambrones* zu begünstigen. RIEGER¹ deutet den Inselnamen als *Ammerheim*, MÖLLER² sieht darin nichts anderes als den dat. pl. von dem Namen der Ambronen und fügt in Klammern hinzu, dass die heutigen nordfriesischen Formen des Namens lautgesetzlich aus älterem *Ambrum* hervorgegangen seien. Der Beweis für die Richtigkeit dieser Behauptung fehlt. Er lässt sich jedoch ohne grössere Schwierigkeiten erbringen. Während altes *-amb(-)* im Auslaut oder vor Vokal über anordfries. *-ömb(-)* ein amr.-fries. *-um(-)* ergibt, was aus Wörtern wie *Lum* ‘Lamm’ (JOHANSEN 138), *Kum* ‘Kamm’ (JOHANSEN 105), *Wum* ‘Kuhmagen’ (JOHANSEN 17) hervorgeht, so unterbleibt die Dehnung des *o*, oder es tritt wieder eine Kürzung ein, in den Fällen, wo das *-amb-* im ersten Kompositionsglied einer Zusammensetzung oder vor Konsonant auftrat³. Das kurze *o* in dieser Stellung wird dann im Amrumer Dialekt nachträglich zu *a'* gedehnt, deshalb heisst es *Laamol* (*aa = a'*) ‘Lammswolle’ (JOHANSEN 119) und *Laamseefk* ‘einjähriges Mutterschaf’ (JOHANSEN 119). Aus einem alten *Ambrum* ist demnach gerade die heutige amr.-fries. Form *Aamram/Aamrem* (JOHANSEN 18) zu erwarten.

Nun ist allerdings mit der Möglichkeit zu rechnen, dass das *b* in *Ambrum* sekundärem Einschub zu verdanken ist, dass also statt *Ambrum* ein **Amrum*, **Amarum* oder ähnl. anzusetzen wäre. Die heutige Form kann diese Frage nicht entscheiden, denn ein **Amrum* ohne *b* würde höchstwahrscheinlich in Übereinstimmung etwa mit *laam* ‘lahm’ (JOHANSEN 148) und *klaam* ‘feucht’ (JOHANSEN 148) auch *Aamram* ergeben müssen. Daraus folgt aber weiter, dass der Inselname den Stammesnamen *Ambrones* selbst dann enthalten könnte, wenn auch das *b* in der lateinischen Form *Ambrones* sekundärer Art wäre und nur darauf beruhte, dass im Lateinischen die Verbindung *-mr-* nicht geduldet wird.

Was schliesslich die Endung des Namens betrifft, würde die Herleitung aus *-haim-* ‘-heim’ wegen des schon im ältesten Beleg 1231 auftretenden *-um* vielleicht bedenklich erscheinen, aber der »Liber census Daniae«, dem dieser Beleg entstammt, bietet z. B. auch schon für das heutige dithmarsische *Wollersum*,

¹ ZfdA XI (1859) S. 202.

² HERM. MÖLLER, Das altengl. volksep. I (1883) S. 89.

³ Über diese Erscheinung im Festlandsfriesischen vgl. LÖFSTEDT I (1928) S. 88 f.

dessen zweites Kompositionsglied kaum etwas anderes als ‘-heim’ sein kann, eine Form auf *-um*: *Uluersum*¹.

Es wäre demnach berechtigt, als Grundform des Namens *Amrum* ein **Am(b)rum* oder **Am(b)ro-haim/*Am(b)rōno-haim* aufzustellen. Von den beiden letzteren Formen würde die mit dem starken gen. pl. der überlieferten Form des Inselnamens, die mit dem schwachen gen. pl. dem lateinischen *Ambrones* am besten entsprechen.

Rein lautgeschichtlich widerspricht also nichts der Annahme, dass in *Amrum* der Name der *Ambronen* steckt. Aber es bleibt noch anderes zu erwägen. Zunächst das Alter des Namens *Amrum*. Während ich den bisher noch nicht mit Sicherheit gedeuteten Inselnamen *Sylt* und *Föhr* ohne Bedenken ein beträchtliches Alter beilegen würde, gilt das nicht ohne weiteres auch für *Amrum*. Denn der Name *Amrum* weicht in seiner Form von den Namen der beiden benachbarten Inseln in auffälliger Weise ab. Von der Form ausgehend wäre man eher versucht, *Amrum* mit den vielen auf *Sylt* und *Föhr* vorkommenden *-um*-Namen zusammenzubringen und es als einen ursprünglichen Siedlungsnamen zu betrachten, eine Auffassung, welche die heutigen Dorfnamen auf Amrum wie *Norddorf*, *Süddorf* und *Nebel*, die alle verhältnismässig jungen Datums sind, durchaus zulassen. Über das Alter der *-um*-Namen lässt sich nichts Allgemeines aussagen, besonders da der Ursprung des *-um* ein doppelter sein kann (u. S. 121 ff.), es dürfte aber zweifelhaft sein, ob die ältesten weiter zurückreichen als bis in die Zeit der Völkerwanderung (vgl. u. S. 141 f.). *Amrum* würde also kaum der Zeit der vermuteten alten Auswanderung des *Ambronen*-stamms angehören können. Dass damit die Verbindung zwischen *Amrum* und den alten *Ambronen* gefallen sei, will ich nicht behaupten, denn es wäre wohl auch möglich, dass der Name des in der Heimat gebliebenen Volksteils erst in späterer Zeit einen Ortsnamen abgegeben hätte.

Ferner ist aber zu beachten, dass Völkernamen überhaupt selten als Bestandteile von Siedlungsnamen auftreten — oft wird es sich nicht um den Völkernamen an sich, sondern um den mit diesem identischen Personennamen handeln, und wenn ein Völker-

¹ Kong Valdemars Jordebog I S. 11; KRISTIAN HALD, De danske Stednavne paa *-um* (1942) S. 29.

name tatsächlich in dem Namen einer Einzelsiedlung zu belegen ist, wird diese eine Kolonie des betreffenden Stammes in fremder Umgebung, kaum ein Ort innerhalb eines von jenem Volk einheitlich besiedelten Gebietes sein¹. Falls also *Amrum* einen alten Siedlungsnamen darstellt, wäre es ungewöhnlich, wenn darin der Name der »Urbewohner« zu finden wäre.

Solche Bedenken genügen zwar nicht, um die alte Deutung von *Amrum* zu verwerfen. Sie berechtigen aber dazu, eine andere Interpretation des Namens zu versuchen. Fasst man *Amrum* als einen alten dat. pl., könnte man an das besonders in deutschen Flussnamen vorkommende **ambr-* 'Wasser'² denken, liegt ein -heim-Name vor, käme als erstes Kompositionsglied etwa ein dem von EKWALL auf Grundlage englischer Ortsnamen supponierten **Ambr-* (o. S. 45 Fussn. 1) und dem belegten ahd. *Ambri*, *Ambricho*³ entsprechender Personenname in Betracht.

Möchte man aber trotzdem die Möglichkeit, dass die Ambronen vor 2000 Jahren auf den nordfriesischen Inseln gewohnt hätten, nicht ganz von der Hand weisen, wäre noch zu untersuchen, ob eine solche Annahme sich mit dem ersten Ausgangspunkt für die Theorie von der jütischen Heimat der Ambronen, der antiken Verknüpfung der Ambronen mit den Cimbern und Teutonen, in Einklang bringen liesse, so dass die beiden Faktoren sich gegenseitig unterstützen und damit der Hypothese eine gewisse Wahrscheinlichkeit verleihen würden. Wenn das heutige *Himmerland* im nördlichen Jütland die Heimat der Cimbern gewesen ist, würde ja von Haus aus keine Nachbarschaft zwischen den Cimbern und den Ambronen in Nordfriesland bestanden haben⁴, und man müsste annehmen, dass die Cimbern auf der jütischen Halbinsel nach Süden gezogen wären. Denn wie hätten sonst die Ambronen in Schleswig sich ihnen überhaupt anschliessen können? Mehrere Archäologen wollen

¹ Vgl. etwa über -heim-Namen dieser Art O. BETHGE in: Wörter und Sachen VI (1914) S. 69.

² FÖRSTEMANN, Altdeutsches namenbuch II³ Sp. 127 ff.; MERINGER in: Deutsche Literaturzeitung 1915 Sp. 449; BÜCKMANN in: ZONF XVII (1941) S. 85; WALDEPOKORY (I, 131) halten allerdings diese Flussnamen für keltischen Ursprungs.

³ FÖRSTEMANN, Altdeutsches namenbuch I² (1900) Sp. 98.

⁴ Eine Zusammenbringung der *Ambronen* mit nordjütischen Namen wie *Ommersyssel* (Lib. cens. Dan. 1231 Kong Valdemars Jordebog I S. 4 *Omungær-susel*), wie man sie bei KEMP MALONE in: Namin och bygd 22 (1934) S. 43 und H. CARSTEN in: Aus Hansischem Raum 3 (1938) S. 83 findet, und *Hamerumher-red* (CARSTEN a. a. O.) ist schon aus lautlichen Gründen unmöglich.

nun aber nachgewiesen haben, dass der Wanderweg der Cimbern (und Teutonen) vom nördlichen Jütland zur See nach der Odermündung und von dort weiter nach Schlesien führte¹. Die Cimbern hätten demnach gar nicht das schleswigsche Gebiet passiert. Ob dieses richtig ist, vermag ich nicht zu entscheiden. Die Möglichkeit besteht aber und wird zu berücksichtigen sein. Selbst eine Anbringung der Ambronen in Nordfriesland würde also nicht ohne weiteres das Auftreten dieses Stammes in Verbindung mit den Cimbern und Teutonen erklären.

Mit diesen Ausführungen über die Ambronen und *Amrum* glaube ich dargetan zu haben, dass die Theorie von der nordfriesischen Heimat der Ambronen, die man oft genug einfach als eine Tatsache hingestellt hat, in Wirklichkeit auf so schwacher Grundlage ruht, dass sie sich kaum noch weiter aufrechterhalten lässt.

Und indem ich auf den eigentlichen Gegenstand dieses Kapitels — eine Prüfung der etwaigen antiken Aufschlüsse über die alten ethnischen Verhältnisse Nordfrieslands — zurückkomme, stelle ich zusammenfassend fest, dass von den griechisch-römischen Quellen, deren ungenaue Angaben nicht von anderer Seite bestätigt oder unterstützt werden, weder auf eine ursprüngliche friesische Bevölkerung Nordfrieslands noch auf irgendeinen anderen der germanischen Stämme als die alten Einwohner des Landes geschlossen werden kann.

2. Die Geschichtsquellen des Mittelalters.

Dem vorhergehenden Kapitel über die antiken Zeugnisse von den ethnischen Verhältnissen Nordfrieslands schliesst sich natürgemäss eine Prüfung der mittelalterlichen Geschichtsquellen an mit der Frage vor Augen, wann man zum ersten Male Friesen in Schleswig erwähnt findet. Ein solcher Zeitpunkt wäre dann als der *terminus post quem non* für eine etwaige Einwanderung der Nordfriesen anzusprechen. Auf eine Durchsuchung aller einschlägigen Quellen verzichte ich von vornherein — bei deren geringem Umfang ist es nicht anzunehmen, dass den Historikern wesentliches entgangen ist, — und ich werde

¹ Vgl. z. B. die zusammenfassende Darstellung von JAHN in: Acta Archaeologica VIII (1937) S. 149 ff.; weitere Literaturangaben dort und bei BRONDSTED, Danmarks Oldtid III (1940) S. 350.

mich mit einer Besprechung des schon herangezogenen Materials begnügen können.

Ganz sicher sind die Berichte über Friesen als Bewohner der schleswigschen Westküste bei SAXO (o. S. 9) und HELMOLD¹, weiter lassen sie sich an Hand der Bemerkung in der »Vita Kanuti ducis«, dass König Niels sich in Schleswig nicht ohne den Schutz der Friesen aufhalten konnte, bis an den Anfang des 12. Jahrhunderts zurückverfolgen². Aber ältere schriftliche Zeugnisse von Friesen nördlich der Eider soll es nach den Aussagen LAURIDSENS³, LA COURS⁴ und SIEBS⁵ nicht geben. Das mag schon stimmen, wenn man eine ausdrückliche und klare Erwähnung der Friesen verlangt. Doch sind von verschiedener Seite noch weitere Angaben aus den alten Quellen zur Erhellung des vorliegenden Problems herangezogen worden, die man nicht ganz unbeachtet lassen kann.

Zunächst ist die Nachricht in ALKUINS »Vita S. Willibrordi« zu nennen: »Et dum pius verbi Dei praedicator iter agebat, peruenit in confinio Fresonum et Danorum ad quandam insulam, quae a quodam deo suo Fosite ab accolis terrae Fositesland appellabatur« etc.⁶ Die Stelle kehrt fast wörtlich in der »Vita S. Liudgeri«⁷ wieder und gewinnt nun ein besonderes Interesse dadurch, dass ADAM von Bremen bei seiner Beschreibung von Helgoland bemerkt, diese Insel werde in der »Vita S. Willibrordi« *Fosetisland* genannt⁸. Danach läge also Helgoland an der Grenze zwischen den Friesen und den Dänen.

Die zitierten Stellen, in Verbindung mit einer anderen Aussage ADAMS von Bremen, nach welcher das Friesische Meer, d. h. die Nordsee, im Süden die Friesen sowie die Sachsen des Stiftes Hamburg berühren, im Osten aber zunächst die Dänen als

¹ Mon. Germ. hist., Script. XXI (1869) S. 66: Post modicum tempus rursum venit [Kanutus] in Daniam, et receptus est a Fresonibus qui habitabant Juthlandie, etc.

² Vitae Sanctorum Danorum, ed. GERTZ, (1908–12) S. 191: ... quod ipse rex nisi munitus Frisonum presidio illie pernoctare non potuit.

³ Hist. Tidsskr. 6. R. IV (1892–94) S. 352.

⁴ Sønderj. Hist. I S. 314 f.

⁵ Mitt. d. Schles. Ges. f. Volksk. XXXI–XXXII (1931) S. 79 f.

⁶ Bibl. Rer. Germ. VI (1873) S. 47.

⁷ Mon. Germ. hist., Script. II (1829) S. 410.

⁸ ADAM von Bremen, Hamburgische Kirchengeschichte, hrsg. von SCHMEIDLER, (1917) S. 232: ... Unde accepit nomen, ut Heiligland dicatur. Hanc in Vita sancti Willebrordi Fosetisland appellari discimus, quae sita est in confinio Danorum et Fresonum.

Anwohner haben soll¹, betrachtet LAURIDSEN² als einen Beweis dafür, dass zur Zeit ADAMS von Bremen, in der zweiten Hälfte des 11. Jahrhunderts, noch keine Friesen an der Westküste Schleswigs sassen. Wie aber A. D. JØRGENSEN³ in Übereinstimmung mit früheren Ausführungen von LANGHANS⁴ feststellt, ist LAURIDSEN in seinen Folgerungen offensichtlich weiter gegangen, als die Quellen es zulassen. Aus den angeführten Stellen kann höchstens der Schluss gezogen werden, dass weder ALKUIN noch ADAM von Bremen etwas von Friesen in Schleswig wussten.

Andererseits ist überhaupt die Richtigkeit der Gleichsetzung Helgolands mit Fosetisland, wie man sie bei ADAM findet, bestritten worden. SIEBS⁵ nimmt an, dass bei ADAM eine Verwechslung vorliegt, dass Fosetisland vielmehr in Westfriesland im Gebiet von Texel oder Kinhem zu suchen sei. Und mit den Dänen sollen dänische Wikinger in Westfriesland gemeint sein. Wie ansprechend diese Erklärung auch sein mag, so scheint sie doch schon an der Tatsache zu scheitern, dass zur Zeit ALKUINS († 804) ja noch kaum Dänen in Westfriesland anzutreffen waren: die gewaltigen Einfälle der Dänen in Friesland setzen, nach den Quellen zu urteilen, erst mit dem Jahre 834 ein, und von dänischen Fürsten in Westfriesland unter Karl dem Grossen kann auch nicht so früh die Rede sein (vgl. u. S. 57 f.). Mit vollem Recht macht deshalb SPANUTH⁶ diesen Einwand gegen SIEBS geltend. Wenn er aber seinerseits Fosetisland mit der »Geestinsel« von Bordelum in der Nordergoesharde identifizieren will, so dürfte das als reine Phantasie bezeichnet werden. Soweit ich sehe, bleibt nichts anderes übrig, als die Angabe ADAMS von Bremen vorläufig gelten zu lassen, dass Fosetisland mit Helgoland identisch ist. Da ALKUIN unter Friesen zweifellos die Südfriesen versteht, kann auch von keiner anderen Insel mit grösserem Recht behauptet werden, sie liege an der Grenze der Friesen und Dänen.

¹ ADAM von Bremen, Hamburgische Kirchengeschichte, hrg. von SCHMEIDLER, (1917) S. 239: ... A meridie Fresos tangit cum ea parte Saxonum, qui nostrae dioecesi pertinent Hammaburgensi. A solis ortu habet Danos ostiumque Baltici maris et Nortmannos, etc.

² Hist. Tidsskr. 6. R. IV (1892–94) S. 353 ff.

³ Sønderj. Aarb. 1893 S. 184.

⁴ VICTOR LANGHANS, Ueber den Ursprung der Nordfriesen (1879) S. 27.

⁵ PBB 35 (1909) S. 535 ff.

⁶ Nordfries. Jahrb. 25 (1938) S. 100 ff.

Nach der Darstellung ARUP^s soll im Jahre 810 König Godfrid die Friesen an der Westküste Schleswigs unterworfen und den reichen friesischen Bauern dort eine Steuer auferlegt haben¹. Also wären schon am Anfang des 9. Jahrhunderts Friesen im jetzigen Nordfriesland bezeugt. Die Quellen, aus denen ARUP geschöpft hat, sind nicht verzeichnet, es ist aber kaum anzunehmen, dass ihm für diese frühe Zeit andere Quellen zur Verfügung gestanden hätten als die allgemein bekannten. Wo diese, wie die »Annales EINHARDI«², von dem erwähnten Zuge Godfrids berichten, ist allerdings nur von *Frisia* die Rede, und ein solches *Frisia* im Munde eines fränkischen Annalisten bedeutet zunächst und wohl ausschliesslich Südfriesland. Wenn ARUP dieses *Frisia* auf das friesische Gebiet nördlich der Eider mit beziehen will und überhaupt, von der traditionellen Auffassung der Historiker abweichend, sich den Zug Godfrids auch gegen Nordfriesland gerichtet denkt, so ist das eine Annahme, die vorläufig ohne genügende Begründung dasteht. Als Grundlage für Untersuchungen über die alten Bevölkerungsverhältnisse Schleswigs wird sie jedenfalls nicht dienen können.

Auf eine Stelle in der »Translatio S. Alexandri« war schon ZEUSS³ aufmerksam. Es heisst hier in einem Schreiben Kaiser Lothars an Papst Leo IV.: »Est enim gens in partibus nostri regni Saxonum scilicet et Fresonum commixta, in confinibus Nordmannorum et Obodritorum sita,« etc.⁴ Die Lokalisierung »in confinibus Nordmannorum et Obodritorum« ist zwar ziemlich unbestimmt, da aber *Obodriten* ein Sammelname für die Slawen an der unteren Elbe ist, der auch die Bewohner Wagriens in Ostholstein umfasst, und da ferner *Nordmanni* häufig als Bezeichnung für die Dänen auftritt, wird vielleicht mit ZEUSS (s. o.), LANGHANS,⁵ CHADWICK⁶ u. a. das Grenzgebiet der Obodriten und »Nordmänner« in Schleswig-Holstein zu suchen sein. Was unter einem Mischvolk von Friesen und Sachsen näher zu verstehen ist und wo in Schleswig-Holstein ein solches gewohnt haben

¹ ERIK ARUP, Danmarks historie I (1925) S. 97.

² Mon. Germ. hist., Script. I (1826) S. 197; und dementsprechend in den »Ann. Fuld. EINH.«, ebd. S. 354.

³ KASPAR ZEUSS, Die Deutschen und die Nachbarstämme (1837) S. 395.

⁴ Mon. Germ. hist., Script. II (1829) S. 677.

⁵ VICTOR LANGHANS, Ueber den Ursprung der Nordfriesen (1879) S. 26 f.

⁶ H. M. CHADWICK, The Origin of the English Nation (1907) S. 94.

soll, bleibt unklar. Das einzige, was man zur Not aus der »Translatio« herauslesen kann, ist also eine unpräzise Erwähnung von Friesen nördlich der Elbe um das Jahr 850.

Noch bis ins 8. Jahrhundert scheinen A. D. JØRGENSEN¹ und CHADWICK² die Friesen in Schleswig zurückverfolgen zu wollen, und zwar auf Grund der Erzählung SAXOS von dem Friesen Ubbo zur Zeit des Königs Harald Hildetand. Für eine so frühe Zeit wird SAXO doch keineswegs als zuverlässige Geschichtsquellen gelten können. Auch der Schilderung von Friesland im 69. Kapitel der Egilssaga, die LOHSE³ vielleicht mit einem Recht auf das Nordfriesland des 10. Jahrhunderts bezieht, darf in diesem Zusammenhang kein Wert beigelegt werden. Nach der bisherigen Untersuchung wäre demnach die Stelle der »Translatio S. Alexandri«, falls richtig interpretiert, als das älteste und in der Zeit vor dem 11. Jahrhundert allein dastehende Zeugnis von Friesen auf der jütischen Halbinsel zu betrachten.

Es fehlt nur noch eine Prüfung der oben (S. 15 f., 21) mehrfach erwähnten Nachricht von dem Normannenfürsten Rorik, die, trotzdem sie kein Wort von Friesen spricht, doch seit LANGEBEK verschiedentlich — mehr oder weniger ausgesprochen — als eine direkte Kunde von der Einwanderung der Nordfriesen aus Südfriesland aufgefasst worden ist⁴. Es heisst in den »Annales Fuldenses« zum Jahre 857 folgendermassen: »Rorih Nordmannus, qui praeerat Dorestado, cum consensu domini sui, Hlotharii regis, classem duxit in fines Danorum, et consentiente Horico Danorum rege, partem regni quae est inter mare et Egidoram cum sociis suis possedit⁵. Es soll also Rorik, der Statthalter des friesischen Dorestad, unter Einwilligung des dänischen Königs Horik mit seinen »socii« denjenigen Teil des dänischen Reiches in Besitz genommen haben, der zwischen dem Meere und der Eider liegt. Man muss zugeben, dass die geographische Abgrenzung des in Frage kommenden Gebiets durch den Ausdruck »inter mare et Egidoram« recht ungenau ist, und es ist verständlich, dass man

¹ Sønderj. Aarb. 1893 S. 188.

² H. M. CHADWICK, The Origin of the English Nation (1907) S. 94 f.

³ ZfdPh 65 (1940) S. 27 ff.

⁴ Ausser LANGEBEK (Script. Rer. Dan. I (1772) S. 547 Fussn. c) besonders LANGHANS (Ueber den Ursprung der Nordfriesen (1879) S. 34 ff.) und PETERS (Nordfriesland (1929) S. 95 f.).

⁵ Mon. Germ. hist., Script. I (1826) S. 370.

hat erörtern können, ob ganz Nordfriesland, ob ein kleinerer oder grösserer Teil davon oder ob vielleicht ganz Schleswig darunter zu verstehen sei¹. Dass hier aber von einem Gebiet im südwestlichen Schleswig die Rede ist, dürfte unbestreitbar sein. Rorik scheint also tatsächlich einen Teil des jetzigen Nordfriesland erworben zu haben. Inwiefern aber seine Besitznahme dieser Gegend eine friesische Kolonisierung derselben zur Folge hatte, bleibt fraglich.

Denn einerseits lässt sich kaum ermitteln, wer die »socii« des Rorik gewesen sind: wenn BREMER² auch behauptet, es könne sich hier nur um Friesen handeln, darf doch der Einwand CHADWICKS³, dass diese »socii« wahrscheinlich mit der »Danigenarum non modica manus«⁴, die Rorik im Jahre 850 auf seinen Zügen mit sich führte, identisch sind, nicht übersehen werden. Und andererseits wäre selbst eine Besetzung des Landes durch Friesen nicht ohne weiteres als eine friesische Besiedlung aufzufassen. Einen Beweis für die Einwanderung der Nordfriesen kann also der Bericht von Rorik nicht abgeben. Die Stelle der »Annales Fuldenses« verliert aber damit keineswegs ihren Wert, auch nicht in diesem Zusammenhang. Denn eins bezeugt sie, nämlich eine enge Verbindung zwischen Südfriesland und dem südwestlichen Teil Schleswigs um die Mitte des 9. Jahrhunderts.

Diese Einzelfeststellung führt weiter zu der Frage nach den Beziehungen und Wechselwirkungen überhaupt zwischen (Süd-)Friesland und dem skandinavischen Norden, vor allem Dänemark, in den frühen Jahrhunderten des Mittelalters, mit anderen Worten zu einer Untersuchung dessen, ob zu jener Zeit Bedingungen für eine Einwanderung von Friesen nach dem heutigen Nordfriesland bestanden haben. Diese Frage war schon öfters Gegenstand der Forschung. Ich werde mich daher, unter Hinweis auf die wichtigsten Behandlungen⁵, auf eine kurze Darstellung beschränken können.

¹ A. D. JØRGENSEN, Bidrag til Nordens Historie i Middelalderen (1871) S. 86; STEENSTRUP, Danmarks Sydgrænse (1900) S. 27; W. VOGEL, Die Normannen und das fränkische Reich (1906) S. 158; PETERS in: Nordfriesland (1929) S. 96 und in: Nordfries. Jahrb. 17 (1930) S. 93; ARUP, Danmarks historie I (1925) S. 102; SCHEEL, Die Wikinger (1938) S. 148.

² PAULS Grundriss III² (1900) S. 849.

³ H. M. CHADWICK, The Origin of the English Nation (1907) S. 94 Fussn. 1.

⁴ MON. GERM. hist., Script. I (1826) S. 366.

⁵ JOH. STEENSTRUP, Normannerne II (1878) S. 27 ff.; LANGHANS, Ueber den Ursprung der Nordfriesen (1879) S. 34 ff.; PH. VAN BLOM in: De vrije Fries 19 (1900) S. 704 ff.; WALTHER VOGEL, Die Normannen und das fränkische Reich

Schon seit der römischen Eisenzeit verband ein Schiffahrts- und Handelsweg, von den friesischen Gegenden an der Rheinmündung im Westen an der Nordseeküste ostwärts führend bis zur Elbmündung und weiter über diese hinaus, Westeuropa mit Skandinavien. Von der Elbmündung ging der ältere Weg längs der schleswig-holsteinischen Küste bis hinauf nach Ribe, das vielleicht als Stapelplatz von friesischen Kaufleuten gegründet wurde¹, und weiter über Land quer durch Jütland nach Fünen hinüber. Nach der Völkerwanderung wurde aber dieser ältere Weg durch einen bequemeren ersetzt, die Eiderstrasse, nämlich nur bis zur Eidermündung an der Nordseeküste entlang, dann Eider und Treene aufwärts, eine kurze Strecke über Land bis zur Schlei und von dort nach den dänischen Inseln und Schweden; und die Gründung des Transithandelsplatzes Hedeby in der Schlüsselstellung zwischen den beiden Verkehrskreisen der Nordsee und der Ostsee sicherte dem friesisch-nordischen Handel auf diesem Wege einen gewaltigen Aufschwung. Zentrum dieses Handels war Dorestad, das heutige Wijk bij Duurstede im Rheindelta. Hier mündete der orientalische Handelsweg; hier hatte der nordische Handelsweg seinen Ausgangspunkt.

Die Jahrhunderte vor 800 waren offenbar eine Zeit des friedlichen Verkehrs; von Streitigkeiten an der Grenze zwischen Dänen und Sachsen ist nichts Näheres bekannt. Da ändert sich aber zu Anfang des 9. Jahrhunderts das Bild. Es kommt jetzt wieder — in ähnlicher Weise wie zur Zeit der grossen Wanderungen — eine Periode, wo der friedliche Verkehr auf der Nordsee, wenn auch nicht ganz vernichtet, so doch vorübergehend gehemmt wird durch kriegerische Handlungen, durch die von Norwegen und Dänemark ausgehenden Wikingerzüge, die man vielleicht gradezu als eine natürliche Reaktion des Nordens gegen den immer grösser werdenden Einfluss von Süden her auffassen darf. Die dänischen Wikinger folgen in umgekehrter

(1906); ders., Gechichte der deutschen Seeschiffahrt I (1915) S. 73 ff.; ERIK ARUP, Studier i engelsk og tysk handelshistorie (1907) S. 11 ff.; ders., Danmarks historie I (1925) S. 89 ff.; HANS WILKENS in: Hansische Geschichtsblätter XIV (1908) S. 295 ff.; E. WADSTEIN, Friserna och forntida handelsvägar i Norden (1920); ders., Norden och Västeuropa i gammal tid (1925); JAN DE VRIES, De Vikingen in de lage landen bij de zee (1923); I. H. GOSSES, Deensche heerschappijen in Friesland gedurende den Noormanrentijd (1923); P. C. J. A. BOELES, Friesland tot de elfde eeuw (1927), besonders S. 220 ff.; L. C. PETERS in: Nordfries. Jahrb. 17 (1930) S. 89 ff.

¹ Vgl. ARUP, Danmarks historie I (1925) S. 92.

Richtung dem Weg der friesischen Kaufleute; ihr Ziel ist das Zentrum des friesischen Handels, das reiche Dorestad. Es sind nicht schlechthin und ausschliesslich Raubzüge aufs Geratewohl; es sind zum Teil, vielleicht in erster Linie, von dänischen Fürsten und Fürstensöhnen geleitete militärische Unternehmungen zum Zwecke der Erweiterung ihrer Macht. Deshalb ist auch die Geschichte der dänischen Wikingerzüge nach Friesland mit der Geschichte der dänischen Dynastien eng verknüpft.

Um das Jahr 800 hatte Karl der Grosse sein Reich so weit nach Nordosten hin ausgedehnt, dass er die dänische Grenze erreichte. Kräftige Gegenstösse von seiten der Dänen machen aber ein weiteres Vordringen unmöglich. Der dänische König Godfrid unterwirft 808 einen Teil der Obodriten, und im Jahre 810 richtet er mit einer Flotte von 200 Schiffen gegen die friesische Küste und die friesischen Inseln einen schweren Schlag, den der Kaiser überhaupt nicht abzuwehren versucht. Der Norden des fränkischen Reiches scheint ernstlich bedroht. Da wird im selben Jahr Godfrid ermordet, und die Kraft der beginnenden dänischen Expansion ist gebrochen. Der Nachfolger Godfrids, sein Neffe Hemming, schliesst Frieden mit Karl dem Grossen: als Grenze wird die Eider anerkannt.

Nach Hemmings Tod im Jahre 812 brechen blutige und langwierige Thronstreitigkeiten zwischen verschiedenen dänischen Königsgeschlechtern aus. Das Glück begünstigt bald die eine bald die andere Partei. Harald und Reginfrid, Neffen eines alten Königs Harald, haben eine Zeitlang die Königsmacht in ihrer Hand. Aber die Söhne Godfrids verschwören sich gegen sie, und sie fliehen ins Land der Obodriten, von wo aus sie durch einen Einfall in Schleswig das dänische Reich wieder in ihre Gewalt zu bringen suchen. Der Plan misslingt, Reginfrid fällt, und nur mit Hilfe Ludwigs des Frommen kann Harald eine Ordnung herbeiführen, nach welcher er mit zwei Söhnen Godfrids die Herrschaft teilt. Aber schon im Jahre 823 erscheint er wieder hilfesuchend bei dem Kaiser; er lässt sich taufen (826) und erhält von Kaiser Ludwig die friesische Grafschaft Rüstringen an der Wesermündung als Lehen.

Hiermit beginnt die Zeit der Dänenherrschaft in Friesland. Und doch war Harald vielleicht nicht der erste dänische Fürst, der im Dienste des Kaisers ein hohes Amt in Friesland bekleidete.

Im Jahre 807 war ein dänischer Häuptling namens Halfdan mit seinem Gefolge zu Karl dem Grossen gezogen, wo seine Söhne Harald und Hemming noch 812 anzutreffen sind. Und dieser Hemming wird es sein, der im Jahre 837 bei einem Einfall der Normannen auf der Insel Walcheren als »dux christianissimus« auftritt¹. Er hat also offenbar, und vielleicht sein Vater vor ihm, im Namen des Kaisers an der Scheldemündung eine herzogliche Gewalt ausgeübt².

Harald versucht nach der Belehnung mit Rüstringen, wieder in Dänemark festen Fuss zu fassen, er wird jedoch abermals vertrieben und verschwindet nun aus der Geschichte. Wahrscheinlich hat er sich nach seiner friesischen Grafschaft zurückgezogen.

Da setzen im Jahre 834 die Einfälle dänischer Wikingerscharen in Friesland ein. Sie wiederholen sich in den folgenden fünf Jahren. Dorestad wird mehrmals geplündert. Von wo diese Züge ausgehen, ist nicht ganz klar. Der dänische König Horik I. scheint nicht daran beteiligt zu sein; er lebte damals in Frieden mit seinem südlichen Nachbar. Aber vielleicht war Rüstringen der Ausgangspunkt, vielleicht wollte der erwähnte Harald sich auf diese Weise geltend zu machen suchen, vielleicht waren die Hauptanführer die — wahrscheinlich als eine jüngere Generation desselben Geschlechts zu betrachtenden³ — beiden Brüder Harald und Rorik, die von nun an stark in den Vordergrund treten. Ihnen überlässt schon Ludwig der Fromme Dorestad, ohne Zweifel zu dem Zweck, dass sie als seine Bundesgenossen das Land vor weiteren Einfällen der Normannen beschützen sollen. Und im Jahre 851 erhält Harald von König Lothar noch Walcheren als Lehen, das nach ihm sein Sohn Rudolf zu übernehmen scheint. In umfassenden und wichtigen Gebieten Frieslands, in Rüstringen, Dorestad und Walcheren, sitzen jetzt dänische Herren.

Aber bereits 846 ist Rorik nicht mehr in Dorestad. Er ist des Verrats beschuldigt und gefangen genommen worden, entkam jedoch zu Ludwig dem Deutschen. Von Sachsen aus unternimmt er nunmehr Wikingerzüge nach Friesland, um seine

¹ Thegani Vita Hludowici Imp. (Mon. Germ. hist., Script. II (1829) S. 604).

² Vgl. ARUP, Danmarks historie I (1925) S. 102.

³ GOSSES, Deense heerschappijen in Friesland gedurende den Noormanentijd (1923) S. 10 Fussnote 2.

Herrschaft wiederzugewinnen. 850 wird Dorestad eingenommen und verheert, und Rorik zwingt König Lothar dazu, ihn mit Dorestad und dem eroberten Teil von Friesland zu belehnen. In den folgenden Jahren ist Friesland frei von Wikingereinfällen. Aber Rorik ist damit nicht zur Ruhe gekommen, seine Machtstellung in Friesland genügt ihm nicht, auch Dänemark, auf das er wohl ein Anrecht zu haben meint, will er in seine Gewalt bringen. Er unternimmt im Jahre 855 einen Zug nach Dänemark, allerdings ohne Erfolg. Zwei Jahre später erscheint er dort wieder mit seiner Flotte, und es kommt die oben erwähnte Übereinkunft mit dem dänischen König Horik II. zustande: das Gebiet »zwischen der Eider und dem Meer« wird an Rorik abgetreten. Damit hat Rorik nicht nur den Ausgangspunkt des friesisch-nordischen Handelsweges auf der Nordsee, nämlich Dorestad, sondern auch dessen Endpunkt, die Eidermündung, in seiner Hand. Es ist nicht unwahrscheinlich, dass ihm dabei ein grosszügiger Plan von der Begründung einer auf dem Handel fussenden friesisch-dänischen Königsmacht vorschwebte¹.

Verwirklicht wurde ein solcher Gedanke aber nicht. Überhaupt lässt sich nicht feststellen, wie lange Rorik seine schleswigschen Besitzungen behaupten konnte; sie werden nicht mehr erwähnt, und Anfang der 60er Jahre findet man Rorik wieder in Friesland. Vielleicht stehen die erneuten Wikingereinfälle irgendwie mit seiner Rückkehr in Verbindung. 867 wird er, anscheinend von den Friesen selbst, aus dem Lande vertrieben, gelangt aber wieder in den Besitz seiner alten Machtstellung, hat wahrscheinlich noch sein Gebiet erweitert, so dass es von der Maas bis zum Vlie reicht. Noch wird von ihm gemeldet, dass er nach dem Tode König Lothars der Vasall Karls des Kahlen wird und im Jahre 873 Ludwig dem Deutschen den Treueid schwört: wohl nicht mit Unrecht nennen ihn später die »Annales Fuldenses«: »Nordmannus, Francorum regibus fidelis«². Dann schweigen die Quellen über ihn. Nur weiss man, dass er vor 882 gestorben sein wird, denn eine Notiz zu diesem Jahr kennt seinen Nachfolger. Es ist ein Däne namens Godfrid. Mit dessen Ermordung aber im Jahre 885 verschwindet die letzte Dänenherrschaft in Friesland. Das bedeutet aber keineswegs

¹ Vgl. ARUP, Danmarks historie I (1925) S. 102.

² Mon. Germ. hist., Script. I (1826) S. 396.

eine Unterbrechung der Beziehungen zwischen Friesland und dem Norden; noch über das Jahr 1000 hinaus blieb der alte Handelsweg über Hedeby bestehen.

Diese geschichtliche Übersicht hat gezeigt, dass die nordischen Länder mehrere Jahrhunderte hindurch in stetem Kontakt mit Friesland waren; und während der etwa 60 Jahre, wo dänische Häuptlinge als Lehnsmänner in Friesland sassen, wird die Berühring zwischen Friesen und Skandinaviern besonders intim gewesen sein. Friesen nahmen an Zügen nordischer Wikinger nach England teil¹; Gefolgsmänner der dänischen Fürsten werden sich unter den Friesen niedergelassen haben². Denn der alten Tradition von Unterdrückung der Friesen durch ihre harten dänischen Herren ist nach GOSSES³ kaum so viel Glauben zu schenken, wie man es bisher hat tun wollen.

Die enge Verbindung zwischen Friesen und Skandinaviern hinterliess deutliche Spuren. Die in der Richtung Süd-Nord verlaufende Einwirkung, also die friesische Beeinflussung des Nordens, ist längst von E. WADSTEIN in einer Reihe von Arbeiten⁴ an Hand der friesischen Lehnwörter in den nordischen Sprachen klargelegt⁵. Überhaupt soll, was H. ARBMAN als Er-

¹ Vgl. z. B. DE VRIES, De Wikingen in de lage landen bij de zee (1923) S. 197.

² Vgl. z. B. DE VRIES, De Wikingen in de lage landen bij de zee (1923) S. 206 f., 214.

³ GOSSES, Deensche heerschappijen in Friesland gedurende den Noorman-nentijd (1923) S. 13 ff.

⁴ Ausser den oben S. 55 Fussn. 5 angeführten sind besonders noch zu nennen: E. WADSTEIN, Friesische Lehnwörter im Nordischen (1922); ders., Fri-siska lánord (Arkiv f. nord. fil., Tillägsband till XL (1929) S. 406 ff.); ders., On the Relations between Scandinavians and Frisians in Early Times (Saga-Book of the Viking Society for Northern Research XI (1933) S. 5 ff.); s. weiter nächste Fussn.

⁵ Einige Kritik ist vor kurzem von seiten C. BORCHLINGS (De Iepening fen de Fryskje Akademy (1938) S. 66 ff.) laut geworden, der manchen von den »weitgehenden Schlussfolgerungen« WADSTEINS nicht zuzustimmen vermag und nach seiner Besprechung einzelner Fälle feststellt, dass der Bestand der von WADSTEIN angesetzten altfriesischen Lehnwörter in den nordischen Sprachen erheblich zusammenschrumpft (S. 71). In der Erwiderung WADSTEINS (It Beaken II (1940) S. 172 ff.) werden angebliche Missverständnisse in der BORCHLINGschen Arbeit korrigiert und die Kritik im wesentlichen abgelacht. — Wiewit die Anzahl der friesischen Lehnwörter im Nordischen tatsächlich so beträchtlich ist, wie von WADSTEIN angenommen, muss ich hier unerörtert lassen. Nur eins möchte ich hervorheben, was für die Entscheidung dieser Frage von grundsätzlicher Bedeutung ist (BORCHLING berührt auch diesen Punkt S. 66). Für eine so frühe Zeit wie das 9. und vielleicht auch das 10. Jahrhundert wird, was die Gegenden an der Nordseeküste von Holland bis zur jütischen Halbinsel anbelangt, sprachlich nur schwer zwischen Friesisch und Sächsisch zu unterscheiden sein. In diesem ganzen Gebiet wurde wahrscheinlich eine annähernd einheit-

gebnis seiner umfassenden archäologischen Untersuchung hinstellt, »fast die ganze nordische Kultur schon im 9. Jahrh. von der westeuropäischen stark geprägt« gewesen sein¹. Die Vermittler dieser Kultur waren vorzugsweise die Friesen, und die Einzugsstrasse war der friesische Handelsweg².

Auch eine vom Norden ausgehende Beeinflussung wird nicht gefehlt haben, nur scheinen die Spuren einer solchen in Friesland relativ schwach zu sein. Nordische Altertümer sollen nach GOSSES und VAN GIFFEN³ in Friesland nicht vorkommen; im altfriesischen Recht meint GOSSES jedoch ein nordisches Element gefunden zu haben: den *huslotha* oder *huuslaga* — eine Art an den König zu zahlende Haussteuer — will er als die Fortsetzung einer an die dänischen Herren für ihre Schutzdienste entrichteten Abgabe erklären⁴. Und eine auf Walcheren vorkommende Bezirksbezeichnung *hevene* soll nach ASKEBERG mit aschwed. *hamna*, adän. *hafnæ* identisch sein⁵, was wohl bedeuten muss, dass es sich um eine Entlehnung aus dem Dänischen handelt.

L. L. HAMMERICH fasst in einer kurzen Übersicht die gemeinsamen Züge des Friesischen und des Nordischen zusammen⁶. Aus diesen Übereinstimmungen, die sowohl lautlicher und morphologischer als auch lexikalischer Art sind, folgert er, dass die friesisch-nordische Nachbarschaft nicht nur im Hochmittelalter, sondern schon in vorkarolingischer Zeit bestand, und rechnet mit der Möglichkeit einer frühen in der Richtung Nord-Süd gehenden Strömung⁷.

Ich greife dann auf die oben (S. 55) gestellte Frage, obliche nord-westgermanische Sprache gesprochen, deren nächste Verwandte das Angelsächsische war und die eine Reihe von den im späteren Friesischen erhaltenen Hauptentümlichkeiten besass (vgl. u. S. 118 f.). Aus dem Grunde fehlen betreffs der frühesten nord-westgermanischen Lehnwörter im Nordischen, soweit diese nicht aus dem Angelsächsischen stammen, die sprachlichen Kriterien, um sie den Friesen oder den Sachsen zuzuweisen. Ein Lehnwort mit anscheinend friesischer Lautform kann sehr wohl von einer Gegend ausgegangen sein, wo nie Friesen wohnten.

¹ H. ARBMAN, Schweden und das Karolingische Reich (1937) S. 247.

² It Beaken II (1940) S. 179 f.

³ GOSSES, Deensche heerschappijen in Friesland gedurende den Noorman-nementijd (1923) S. 19.

⁴ Ebd. S. 21 ff.

⁵ ASKEBERG, Norden och kontinenten i gammal tid (1944) S. 6 Fussn. 1.

⁶ Aarsskrift for Aarhus Universitet IX (1937) S. 354 ff.

⁷ Ob in den einzelnen Fällen tatsächlich eine nordische Beeinflussung des Friesischen vorliegt oder ob es sich etwa um gemeinsames altes Sprachgut — was HAMMERICH in bezug auf die Wortgleichungen betont — oder parallel verlaufende Novationen handelt, erfordert eine nähere Untersuchung.

in den letzten Jahrhunderten des ersten Jahrtausends im allgemeinen eine solche Verbindung zwischen dem Norden, besonders Dänemark, und Friesland existierte, dass die Bedingungen für eine Einwanderung von Friesen nach Schleswig vorhanden sein dürften, zurück und glaube nunmehr, diese Frage mit einem Ja beantworten zu können. Mehrere Jahrhunderte hindurch führte der Handel den friesischen Kaufmann nach der Eidermündung, ihm brauchten friesische Bauern nur zu folgen, um in ein fruchtbare, wahrscheinlich grösstenteils unbesiedeltes Marschland zu kommen, das ihrer eigenen Heimat glich. Inwiefern sie auch diese Möglichkeit ausgenutzt haben, darüber liefern uns die Geschichtsquellen keine Auskunft, aber die Möglichkeit bestand. Und am günstigsten scheinen die Bedingungen für eine etwaige Einwanderung gewesen zu sein in der Periode, wo vermutlich die Berührung zwischen Dänemark und Friesland am intimsten war, d. h. zur Zeit der Dänenherrschaft in Friesland im 9. Jahrhundert (vgl. o. S. 60). Die Abtretung des südwestlichen Teils von Schleswig an Rorik ist nur eine einzelne Episode dieses Zeitraumes, aber sie fällt doch bei der Feststellung der friesisch-dänischen Verbindung schwer ins Gewicht, gleichgültig, ob sie als der unmittelbare Anlass zur friesischen Besiedlung Nordfrieslands oder — wie einige meinen¹ — als eine Folge davon zu betrachten ist. Ich bin also der Meinung, dass eine Einwanderung von Friesen nach Schleswig — wenn eine solche in anderer Weise wahrscheinlich gemacht werden kann —, nach den geschichtlichen Gegebenheiten zu urteilen, sich am ehesten um die Mitte des 9. Jahrhunderts vollzogen hat. Damit komme ich, was den Zeitpunkt betrifft, zu demselben Ergebnis wie die meisten Anhänger der Einwanderungstheorie, für die ja der Bericht von der Rorikschen Landerwerbung im Jahre 857 den Ausgangspunkt bildet.

Daneben gibt es aber Forscher, die eine spätere Einwanderung, im 10. oder gar im 11. Jahrhundert, annehmen² — darüber wird in einem späteren Kapitel gehandelt werden, — und auch solche, die die Einwanderung in eine frühere Zeit verlegen wollen. Ohne weitere Gründe anzugeben, setzt VOGEL das 6. Jahrhundert (o. S. 30), und die KRUSESche Idee, dass die Auswanderung der

¹ Vgl. o. S. 15 f.: KRUSE, S. 26; A. D. JØRGENSEN.

² Vgl. o. besonders S. 26: LAURIDSEN und S. 33: LA COUR.

Südfriesen mit der Unterdrückung Frieslands durch Karl den Grossen in der zweiten Hälfte des 8. Jahrhunderts im Zusammenhang stehe (o. S. 16), findet sich in neuerer Zeit bei CHADWICK (o. S. 30) und ähnlich bei KOOP¹ wieder.

Dazu kommen noch die schon oben (S. 34) angedeuteten Betrachtungen BORCHLINGS, die zu dem Ergebnis führen, dass die Besiedlung Nordfrieslands durch Südfriesen nicht später als im 8. Jahrhundert stattgefunden haben kann. BORCHLING geht davon aus, dass Nordfriesland, was die Christianisierung betrifft, nicht von dem übrigen dänischen Reich abwich. Als die Friesen nach Schleswig einwanderten, waren sie also noch Heiden und müssen infolgedessen aus einem heidnischen Südfriesland gekommen sein. Ein heidnisches Friesland existierte aber nicht nach dem Jahre 785, wo Karl der Grosse Ostfriesland dem fränkischen Reich und damit dem Christentum gewonnen hatte. Die Auswanderung von Friesen nach Schleswig gehöre daher der Zeit vor 785 an.

Es mag richtig sein, dass die nordfriesischen Bauern lange an ihrem alten Glauben festhielten; die von BORCHLING angeführte Tradition von der Einweihung der ersten Kirche von Tating im Jahre 1103 kann das jedoch nicht beweisen. Auch ist es zwar richtig, dass Ostfriesland schon im Jahre 785 und Westfriesland schon früher offiziell zum Christentum übertrat, aber das bedeutete doch kaum, dass die ganze Bevölkerung zu der Zeit mit einem Schlag Christen wurden. Liesse es sich nicht denken, dass Friesen z. B. 50 Jahre nach der offiziellen Christianisierung, wenn sie nach einem Land auswanderten, wo die alten Götter noch verehrt wurden, sich ihrem alten Glauben angeschlossen hätten? Dann kann aber das Jahr 785 nicht als ein *terminus post quem non* für die Einwanderung der Friesen betrachtet werden! Und was BORCHLING als eine Bestätigung seiner Ansicht anführt, die Belehnung dänischer Häuptlinge mit südfriesischen Gebieten², lässt sich auch ohne Friesen in Schleswig erklären.

Die Prüfung der mittelalterlichen Geschichtsquellen ergab demnach, kurz zusammengefasst, folgendes Resultat: die unklare und zweifelhafte Erwähnung von Friesen nördlich der Elbe um 850 in der »Translatio S. Alexandri« ist zu unsicher, um Schlüsse

¹ Eiderstedter Heimatbuch I (1936) S. 169.

² De Iepening fen de Fryske Akademy (1938) S. 64.

daraus zu ziehen, und aus den übrigen geschichtlichen Tatsachen kann nur gefolgert werden, dass in den letzten Jahrhunderten vor dem Jahr 1000, besonders wohl im 9. Jahrhundert, die Bedingungen für eine Einwanderung von Friesen nach Schleswig bestanden.

3. Archäologie.

Erst spät fanden bei der Erforschung der Besiedlungsgeschichte Nordfrieslands die Geschichtsquellen eine Unterstützung in der jungen Wissenschaft der Archäologie. Noch Anfang der neunziger Jahre konnte LAURIDSEN (o. S. 25 f.) das frieseche »Ulland« als ein bis etwa 1100 unbesiedeltes Gebiet hinstellen, trotzdem die reichen Altertumsfunde von Sylt, Föhr und Amrum ihm nicht unbekannt sein konnten; und die Einwände A. D. JØRGENSENS und R. HANSENS lehnt er kurz ab (o. S. 26 und 27). Es dauerte noch rund 30 Jahre, bis die ersten ernsten Versuche gemacht wurden, um auf Grundlage des archäologischen Materials Nordfrieslands eine Besiedlungsgeschichte des Landes aufzubauen.

Die Folgerung PAULS' (o. S. 31), dass eine aus den Funden ersichtliche kontinuierliche Kulturentwicklung eine völlige Neubesiedlung ausschliesst und dass ein Aufhören der Funde ein Verschwinden der Besiedlung wahrscheinlich macht, dürfte ganz allgemein Gültigkeit besitzen. Aber eine sichere Anwendung des Satzes auf Nordfriesland wird natürlich erst dann möglich sein, wenn die archäologische Bearbeitung des Gebietes zu Ende geführt ist. Das war vor zwanzig Jahren nicht der Fall.

Auch jetzt ist man noch keineswegs so weit gelangt, aber es sind doch in der letzten Zeit detaillierte siedlungsgeschichtliche Deutungen des bereits vorhandenen archäologischen Materials geliefert worden, die hier erörtert werden müssen. Es handelt sich um Arbeiten von TODE, LA COUR und JANKUHN — von sonstigen gelegentlichen Heranziehungen der Archäologie zur Lösung der Nordfriesen-Frage glaube ich hier absehen zu können.

Die verschiedenen Phasen in der Besiedlung Nordfrieslands, die TODE¹ in den Funden abgespiegelt findet, sind schon oben (S. 32) genannt. Wie ist er nun zu diesen Ergebnissen gekommen? Die zweimalige Auswanderung — die der Cimbern, Teuto-

¹ Nordfriesland (1929) S. 71 ff.

nen und Ambronen und die nach England — sieht TODE bestätigt in einem Spärlicherwerden der Funde am Ende der älteren Eisenzeit, bzw. zur Zeit der Völkerwanderung. Und das zweimalige Reicherwerden der Funde soll der archäologische Niederschlag von Zuwanderungen sein. Solche Hypothesen werden von LA COUR entschieden abgelehnt¹. Ein Abnehmen der Funde lasse sich auch auf andere Ursachen als Abwanderungen zurückführen, von einer Zuwanderung während der älteren Kaiserzeit könne überhaupt nicht die Rede sein. Und JANKUHN betont, dass Fundarmut nicht gleichbedeutend ist mit Siedlungsleere².

Nach TODE waren jene Einwanderer der älteren Kaiserzeit aus dem Norden oder Nordosten kommende Jüten, denn die nordfriesischen Funde aus jener Zeit — in den Goesharden und auf den Geestinseln — sollen dieselben Tongefässe aufweisen wie im jütischen Stammland³. Wenn diese Übereinstimmung auch richtig sein mag, so macht doch TODE hier einen methodischen Fehler: er schliesst von der Gleichartigkeit der Kultur auf die Stammeszugehörigkeit. Das stimmt zwar zu dem KOSINNASchen Lehrsatz, dass scharf umrissene Kulturprovinzen sich immer und überall mit Völkern und Volksstämmen decken, ein Satz, dem die Auffassung, ein einheitliches Volkstum müsse auch eine einheitliche Kultur schaffen, zugrunde liegt. Dieses Prinzip ist aber nur eine Arbeitshypothese, die für die frühe Zeit nicht bewiesen und nicht beweisbar ist, und wird von modernen Archäologen auch nur als solche anerkannt⁴. Die »jütischen« Tongefässe in Nordfriesland lassen also keinen Schluss zu auf eine Einwanderung von Jüten. Auch die postulierte Zuwanderung aus Südfriesland während der Karolingerzeit⁵ kann aus den Bodenfunden allein nicht gefolgert werden.

Eine ähnliche, methodisch unhaltbare Schlussfolgerung führt LA COUR zu der Behauptung, dass die nordfriesischen Geestinseln wenigstens bis ans Ende des 9. Jahrhunderts eine nordische Bevölkerung gehabt hätten⁶. Dies gehe aus dem nordischen Cha-

¹ Sønderj. Hist. I S. 316 f.

² HERBERT JANKUHN, Die Wehranlagen der Wikingerzeit zwischen Schlei und Treene (1937) S. 42.

³ Nordfriesland (1929) S. 77 f.

⁴ Vgl. hierüber z. B. JANKUHN in: Darstellungen aus Niedersachsens Urgeschichte 4 (1939) S. 226 ff.

⁵ Nordfriesland (1929) S. 79.

⁶ Sønderj. Hist. I S. 318 ff.

rakter, den besonders die Funde der Wikingerzeit aufweisen, sowie aus der fehlenden Übereinstimmung mit der südfriesischen Terpen-Kultur hervor. Also wiederum ein Schluss von der materiellen Kultur auf die Nationalität, und offenbar auch auf die Sprache; denn unter einer nordischen Bevölkerung kann LA COUR wohl nur ein Volk verstehen, das eine nordische, also nicht-westgermanische Sprache sprach. Über die Sprache werden aber »stumme« archäologische Funde nie Aufschlüsse bringen können; die Kreise der materiellen Kultur brauchen sich ebensowenig mit Sprachgebieten wie mit Stammesgebieten zu decken.

Es müssen demnach LA COURS und TODES aus der Archäologie gewonnene Resultate betreffs der ethnischen Verhältnisse Nordfrieslands im ganzen als unsicher abgelehnt werden. Die Grabungen und Untersuchungen TODES aber können für die Erforschung der Besiedlungsgeschichte der südlichen Marschgebiete von weitreichender Bedeutung sein. TODE hat festgestellt, nicht nur, dass die Geeststriche in Eiderstedt in den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung besiedelt waren, sondern auch, dass die Marsch an der Eidermündung zu jener Zeit Wohnplätze trug¹. Das zeigte eine Grabung auf der Warf von Tofting, wobei TODE ferner beobachten konnte, dass die frühe Siedlung abbrach, dass die Warf von dem Meer überflutet und erst im 9. Jahrhundert wieder neu besiedelt wurde². Es ergab sich also für die Funde der Marsch eine Lücke, die sich über mehrere Jahrhunderte erstreckt, wie sie in ähnlicher Weise für die Geeststriche Eiderstedts festgestellt worden war³.

Obwohl von dieser Fundleere nicht ohne weiteres auf eine Siedlungslücke auch für diese Gebiete zu schliessen ist, so lässt sich doch, wenn weitere Warfenforschung das Ergebnis von Tofting bestätigt, ein wichtiger Anhaltspunkt für die Besiedlung der nordfriesischen Marschen gewinnen. Es würde sich dann nämlich, da die nördlich von Eiderstedt gelegenen Marschen,

¹ Nordfriesland (1929) S. 78 ff.; RUD. KOOP in: Eiderstedter Heimatbuch I (1936) S. 167 f. Vgl. auch die Wiedergabe der im Tönninger Museum befindlichen, von TODE gezeichneten Karte über die Funde in Eiderstedt, Sonderj. Hist. I S. 319.

² Die Überflutung der Warf und der Abbruch der Besiedlung mag durch eine Landsenkung verursacht worden sein. Ein ähnliches Verlassen einer Marsch-siedlung im 4. Jahrh. hat W. HAERNAGEL für das holsteinische Hodorf nachgewiesen (Die frühgeschichtlichen Siedlungen in der schleswig-holsteinischen Elbmarsch insbesondere die Siedlung Hodorf (Offa 2 (1937) S. 31 ff.)).

³ Vgl. PAULS, o. S. 31.

nach dem Fehlen der Funde und den geologischen Verhältnissen zu urteilen, während der ersten nachchristlichen Jahrhunderte kaum bewohnt gewesen sind, für das gesamte nordfriesische Marschgebiet ergeben, dass es erst in der Wikingerzeit besiedelt, bzw. neubesiedelt wurde.

Die neuesten, auf archäologischer Grundlage ruhenden Beiträge zur nordfriesischen Siedlungsgeschichte liefert JANKUHN¹. Er fasst die Ergebnisse der bisherigen archäologischen Forschungen zusammen und versucht, auf dieser Basis ein Gesamtbild von den alten Besiedlungsverhältnissen Schleswig-Holsteins zu zeichnen.

JANKUHN stellt fest, dass sich die bronzezeitliche Siedlung in der frühen Eisenzeit fortsetzt, ein Siedlungsabbruch und eine vollständige Neubesiedlung ist an keiner Stelle nachweisbar. Nur ist zu bemerken, dass die ganze Marsch am Ausgange der Bronzezeit noch unbewohnt war.

In den beiden ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung zerfiel nun das schleswig-holsteinische Siedlungsgebiet in mehrere Formenkreise: 1) einen nordschleswigschen, den der sogenannten Oberjersdaler Kultur, 2) einen südostschleswigschen, 3) einen ostholsteinischen und 4) einen westholsteinischen, der weiter an der hannöverschen Küste bis nach Westfriesland reicht, so dass die ganze Küste der südlichen Nordsee als ein einheitliches Verkehrsgebiet mit einer verhältnismässig einheitlichen Kultur erscheint. Zwischen dem Oberjersdaler und dem westholsteinischen Kreis ergibt sich eine Kontaktzone, wo sich beide Formen begegnen. Es ist dies das nordfriesische Gebiet, vor allem die durch reiche Funde vertretenen drei Geestinseln Sylt, Föhr und Amrum. Die Formen der westholsteinischen Gruppe scheinen, wenigstens was die Keramik betrifft, zu überwiegen: TISCHLER lässt auf seiner Karte über die keramischen Gruppen² das nordfriesische Gebiet ein Ausläufer der Nordseeküstengruppe sein. In der Ornamentik sind aber deutliche Anklänge an den Norden zu erkennen.

Für das 3.—4. Jahrhundert bleibt das Siedlungsbild im wesentlichen unverändert. Nur hat insofern eine Verschiebung stattgefunden.

¹ Besonders HERBERT JANKUHN, Die Wehranlagen der Wikingerzeit zwischen Schlei und Treene (1937) S. 40 ff.; ders., Die Besiedlung Schleswig-Holsteins im 1. Jahrtausend (Zeitschr. f. Erdk. 6 (1938) S. 668 ff.), wo auch die weitere Literatur verzeichnet ist.

² Wiedergegeben bei JANKUHN (Zeitschr. f. Erdk. 6 (1938) S. 683).

funden, als die Nordgruppe sich nicht mehr auf Nordschleswig beschränkt, sondern auch das ganze Küstengebiet bis Hannover mit bestimmt¹. Nordfriesland hat also erneuten nordischen Einfluss aufzuweisen.

Nach mehreren Jahrhunderten mit nur spärlichen Funden tritt im 8. Jahrhundert Nordfriesland wieder deutlich als kulturelles Mischgebiet hervor. Besonders die Funde der Geestinseln zeigen eine Vermischung von einer der südlichen Küstengruppe zuneigenden Kultur mit nordischen Elementen. Und JANKUHN kann als Gesamtergebnis für die nordfriesischen Geestinseln feststellen, dass sie in dem hier behandelten Zeitraum vom Anfang unserer Zeitrechnung bis zur Wikingerzeit »ein mit der Südküste der Deutschen Bucht eng verbundenes Gebiet, das sich von Westholstein lediglich dadurch mehr unterscheidet, dass in diesem Raum oft stärkere Nordbeziehungen nachweisbar sind als in Westholstein« bilden².

JANKUHN versucht auch eine Zuweisung der verschiedenen Kulturreiche zu bestimmten Völkerstämmen, er verfährt aber äusserst vorsichtig und betont wiederholt, dass es sich nur um Vermutungen handelt. Aus dem Grunde, und weil zur Stütze der Archäologie andere Zeugnisse, besonders Ortsnamen, herangezogen werden, deren Behandlung an anderer Stelle (u. S. 119 ff.) folgen wird, sehe ich hier von diesen Betrachtungen JANKUHNS ab.

Die Ergebnisse, die sich aus den archäologischen Funden für die Siedlungsgeschichte Nordfrieslands gewinnen lassen, können demnach dahin zusammengefasst werden, dass die Geestinseln seit der Bronzezeit ununterbrochen bewohnt gewesen sind, während dagegen die Marschgebiete, nachdem frühe Siedlungen in den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung in Eiderstedt und an der Eidermündung abzubrechen scheinen, vermutlich erst zu Beginn der Wikingerzeit besiedelt wurden. Über die Stammeszugehörigkeit der Bevölkerung Nordfrieslands gestattet das archäologische Material, soweit ich sehe, nicht einmal eine Vermutung. Denn als Träger einer Kultur, die sich augenscheinlich aus nordischen und westgermanischen

¹ Vgl. die Karte von GENVICH, wiedergegeben bei JANKUHN (*Zeitschr. f. Erdk.* 6 (1938) S. 685).

² *Zeitschr. f. Erdk.* 6 (1938) S. 693.

Elementen zusammensetzt, kann man mit gleichem Recht Nordgermanen oder Westgermanen oder eine Mischung dieser beiden Völkergruppen annehmen. Mehr lässt sich von den archäologischen Tatsachen aus nicht sagen.

4. Anthropologie.

Wie schon oben (S. 22) angedeutet, glaubte HERM. MÖLLER¹, die Nordfriesen in zwei rassisch verschiedene, an äusseren und inneren Merkmalen erkennbare Bevölkerungsgruppen einteilen zu können. Die eine bilden die Bewohner der Geestinseln, die sich durch meist länglichen Schädel, weisse Hautfarbe, hohen Wuchs auszeichnen, die andere umfasst die Festlandsfriesen, also die Bewohner des Festlandstreifens und der Marschinseln, die sich durch breiten Schädel, dunklere Hautfarbe und kleineren Wuchs von der ersten Gruppe abheben. Die Marschbewohner sind Deichbauer und Viehzüchter, die Geestinselleute Seefahrer. Die ersten sind nach MÖLLER echte Friesen, die letzteren Nichtfriesen.

SIEBS ist anderer Meinung². Er hält die Inselbewohner für die echten Friesen, charakterisiert sie aber im grossen und ganzen wie MÖLLER, nämlich als mittelgross, breit und kräftig, von dunkler Haut- und Haarfarbe und blauäugig. Den daneben auftretenden grossen blonden Typus betrachtet er als jütischen Einschlag.

SACH³ wendet sich ebenfalls gegen MÖLLER. Wenn auch ursprünglich aus zwei Stämmen zusammengesetzt, so sei dieser Gegensatz an den äusseren Merkmalen der heutigen Bevölkerung doch nicht mehr nachzuweisen, und die Tatsache, dass die einen Viehzüchter, die anderen Seefahrer geworden sind, sei nur äusseren Umständen zuzuschreiben.

Diese drei Forscher sind Laien auf dem Gebiet der Anthropologie, und ihren Angaben — wie richtig sie auch sein mögen — wird kaum grösseres Gewicht beizulegen sein als den Beobachtungen, die jeder, der die nordfriesischen Gegendcn bereist,

¹ HERM. MÖLLER, Das altengl. volksep. I (1883) S. 85.

² TH. SIEBS, Zur gesch. d. engl.-fries. spr. I (1889) S. 26.

³ AUG. SACH, Das Herzogtum Schleswig II (1899) S. 269.

machen kann: dass es neben einem überwiegenden hellen Typus auch einen dunkleren gibt.

Bereits vor MÖLLER war das ost- und westfriesische Gebiet, z. T. von Fachleuten, anthropologisch bearbeitet worden; Nordfriesland wurde dabei nur gestreift. HERMANN ALLMERS unterschied in Ostfriesland zwei Typen: den friesischen Marschbewohner und den niedersächsischen Geestmann¹, und prinzipiell dieselben Typen fand LUBACH in den Niederlanden². Von diesen Beobachtungen ausgehend gelangte R. VIRCHOW³ unter Heranziehung einer Erhebung der nordfriesischen Schulkinder zu dem allgemeinen Ergebnis, dass »das Gebiet der hellfarbigen friesischen Bevölkerung überall an seinen Südgrenzen durch Bezirke mit mehr brünetter Bevölkerung begrenzt wird, sowohl in den Niederlanden als in Westfalen und in Holstein«. Bei den eingehenden Messungen, die VIRCHOW an Schädeln aus Gräberstätten vornahm, schied aber das nordfriesische Gebiet wegen Mangels an Material ganz aus.

Schädelmessungen in Nordfriesland, und zwar an lebendigem Material, scheint als erster WALDENBURG um 1900 vorgenommen zu haben⁴. Seine Untersuchungen erstreckten sich auf Föhr, Amrum und die Halligen, und er meinte, zwei oder drei Typen feststellen zu können: den blonden germanischen Langschädel, der auf den Halligen überhaupt nicht, auf Föhr nur in 3% der Fälle vorkam, dem die isocephalen und extrem hyperbrachycephalen Halligfriesen gegenüberstehen, die weiter in zwei Typen, einen blonden und einen brünetten Typus, zerfallen. Welcher Typus der autochthone ist, lässt er dahingestellt bleiben, doch hält er den kleinen Prozentsatz, bzw. das gänzliche Fehlen der germanischen Langschädel für ein Zeichen der Degeneration.

Methode und Resultate WALDENBURGS wurden von AMMON scharf kritisiert⁵. Dieser erklärt das Verschwinden der germani-

¹ HERMAN ALLMERS, Marschenbuch. Land und Volksbilder aus den Marschen der Weser und Elbe (1861) S. 122 (zitiert nach VIRCHOW (s. u. Fussn. 3) S. 31 f.).

² D. LUBACH, De bewoners van Nederland (1862) bes. S. 420 (zitiert nach VIRCHOW (s. u. Fussn. 3) S. 33 f.).

³ R. VIRCHOW, Beiträge zur physischen Anthropologie der Deutschen, mit besonderer Berücksichtigung der Friesen (Abh. d. kgl. Akad. d. Wiss. zu Berlin, Phys. Kl. 1876) besonders S. 32 ff.

⁴ A. WALDENBURG, Das isocephale blonde Rassenelement unter Halligfriesen und jüdischen Taubstummen (1902).

⁵ O. AMMON, Die Bewohner der Halligen (Archiv für Rassen- und Gesellschafts-Biologie I (1904) S. 84 ff.).

schen Langschädel auf den Halligen von dem Satz aus: »Wenn von einer Mischlingsbevölkerung, die aus Germanen und fremdrassigen Bestandteilen hervorgegangen ist, die aktiven Individuen auswandern, so entstammen diese vorwiegend dem Teil der Mischlinge, der dem germanischen Pol derselben verhältnismässig am nächsten steht¹«. Wenn von den Bewohnern der Halligen, die als eine solche Mischbevölkerung betrachtet werden, immer die kräftigsten und mutigsten Männer, also die langschädlichen Germanen, sich auf die See und in fremde Länder hinausgewagt haben, von wo sie oft nicht zurückkehrten, dann muss notwendigerweise der zurückbleibende Rest ständig rundköpfiger werden. Auf eine weitere Bestimmung der einzelnen Bevölkerungselemente geht AMMON indessen nicht ein.

In den anthropologischen Untersuchungen der neuesten Zeit treten die beiden, mehrmals erwähnten Menschentypen wieder auf. LEHMANN² findet im wesentlichen dieselben Typen in Nordfriesland wie Möller: der eine Typus zeichnet sich durch grosse Gestalten, scharfe Gesichtszüge, hohe gewölbte Stirn, grossen Schädel, der andere durch kleinere Gestalten, dunklere Hautfarbe, zuweilen braune Augen, einen weniger stark gewölbten Schädel aus; aber die Herkunft und Stammesugehörigkeit dieser Typen deutet LEHMANN in entgegengesetzter Weise: nach seiner Auffassung vertritt gerade der erstgenannte grosse Typus die eingewanderten Ost- und Westfriesen, während der kleinere der Typus der alten Nordfriesen, bzw. Ambronien sein soll. Eine geographische Trennung der beiden Typen sei allerdings nicht möglich.

Dem Anthropologen SALLER³ ist die Uneinheitlichkeit aufgefallen, mit der die verschiedenen Typen bei den verschiedenen Autoren — von denen er jedoch die drei ersten hier genannten nicht anführt — gekennzeichnet werden, woraus hervorzugehen scheint, dass über den Friesentypus Positives überhaupt noch nicht bekannt ist. Eine Zuweisung der beiden Typen zu vorgeschichtlichen Stämmen, wie LEHMANN sie versucht, hält SALLER nicht nur für komplizierter, als LEHMANN sich das gedacht hat,

¹ Archiv für Rassen- und Gesellschafts-Biologie I (1904) S. 85.

² OTTO LEHMANN, Die Bevölkerung Nordfrieslands (Volk und Rasse I (1926) S. 7 ff.).

³ KARL SALLER, Zur Anthropologie der Nordfriesen (Nordfries. Jahrb. 16 (1929) S. 119 ff.).

weil nach TODE (o. S. 32) mehr als zwei Stämme an der Besiedlung Nordfrieslands beteiligt waren, sondern geradezu für unmöglich, denn eine solche Zuweisung der heutigen Typen zu alten Stämmen müsste voraussetzen, dass »sich der aufgestellte Typus mit allen seinen Merkmalen geschlossen und als solchen vererbt«. Eine derartige Voraussetzung erweist sich aber als irrig; bei Kreuzungen vererben sich solche Typen nämlich nicht einheitlich, »der Typus wird in seine einzelnen Komponenten aufgelöst«; es lassen sich daher bei den heutigen Nordfriesen keine ursprünglichen Typen aussondern.

Eine eingehende anthropologische Untersuchung von der Bevölkerung der Wieding- und der Bökingharde führt dann SALLER zu dem Ergebnis, dass die Nordfriesen sowohl von den sie umwohnenden Stämmen Schleswig-Holsteins als auch von den anderen friesischen Gruppen abweichen¹. Das Erscheinungsbild der untersuchten Nordfriesen stimmt einigermassen mit dem WALDENBURGS von den Halligfriesen überein, Langschädel kommen doch, allerdings in einem sehr geringen Prozentsatz, vor. Was die Stammeszugehörigkeit betrifft, so hält SALLER es mit LEHMANN nicht für unmöglich, dass die Langschädel in Verbindung mit einer beträchtlichen Körpergrösse mit den Friesen ins Land kamen² und sich mit einer ursprünglich mehr kurzköpfigen und vielleicht auch kleineren Bevölkerung vermengten. Für die Annahme LEHMANNS aber, dass ein kleinerer Typus mit zuweilen braunen Augen der Typus der Ambronien sei, lasse sich keinerlei Beweis erbringen. Überhaupt sei die ganze Frage nicht befriedigend zu behandeln, weil nicht das ganze nordfriesische Gebiet und auch nicht die umgebenden Bezirke genügend untersucht sind.

Wie SALLER hat auch RECHE³ erhebliche Bedenken gegen die Auffassung LEHMANNS vorzubringen. Man habe keine Veranlassung anzunehmen, dass die Ureinwohner der jütischen Halbinsel sich gerade durch allerlei ungermanische und unnordische Eigenschaften wie etwa dunklere Farbe und kleineren

¹ Nordfries. Jahrb. 16 (1929) S. 136 ff.

² SALLER spricht von der Einwanderung der Friesen als etwas Tatsächlichem und scheint auch die Besiedlungshypothesen TODES ernst zu nehmen.

³ OTTO RECHE, Zur Herkunft und Rassenkunde der Friesen (Die Friesen (1931) S. 43 ff., besonders S. 52); ders. in: Volk und Rasse 4 (1929) (mir nicht zugänglich).

Wuchs ausgezeichnet hätten, da auch die nicht-friesische Bevölkerung Schleswig-Holsteins noch heute ausserordentlich hellfarbig ist und auch sonst die typischen Eigenschaften der nordischen Rasse besitzt. Der dunklere Einschlag ist nach RECHE weder alteinheimisch noch mit den Friesen gekommen, sondern auf sehr verschiedenen Wegen, durch Schiffbrüchige, frühere Seeräuberzüge usw. eingesickert.

Überblickt man darauf die verschiedenen Äusserungen¹ zur Anthropologie der Nordfriesen, um ihren Wert für die Entscheidung der vorliegenden Frage nach der Herkunft der Nordfriesen zu prüfen, so ergeben sich m. E. aus der bunten Menge der Angaben und Hypothesen, die ich im einzelnen nicht kritisieren will, zwei Tatsachen von Wichtigkeit: 1) Nur für einen ganz geringen Teil des nordfriesischen Gebiets, nämlich die Wieding- und die Bökingharde, liegt eine der modernen Anthropologie entsprechende Untersuchung der Bevölkerung vor, für die übrigen Bezirke hat man sich, von den stark beanstandeten Messungen WALDENBURGS abgesehen, mit »Beobachtungen« begnütigt. Mit Recht kann also SALLER behaupten, dass sich über Nordfriesland als solches in anthropologischer Beziehung vorläufig nichts Entscheidendes aussagen lässt. 2) Die nordfriesische Bevölkerung weist offensichtlich keinen einheitlichen Typus auf, es gibt grosse Gestalten und kleinere Gestalten, hellhaarige und dunkelhaarige usw. Die Zerlegung einer solchen Mischung in Typen und die Zuweisung der Typen zu alten Stämmen ist aber nach SALLER unmöglich, und ausserdem verhält es sich vielleicht so, dass weder die Rundköpfigkeit noch die Dunkelhaarigkeit im nordischen Raum immer auf eine Rassenmischung zurückzuführen ist². Unter solchen Umständen tut man am besten daran, bei den Erwägungen über die Herkunft der Nordfriesen die Anthropologie bis auf weiteres ganz ausscheiden zu lassen.

¹ Zwei neuere Aufsätze: OTTO RECHE, Zur Rassenkunde der Friesen (Die Sonne 14 S. 129 ff.) und H. BRAMMER, Die Stammesprägung der Nordfriesen (Rasse 4 (1937) S. 97 ff.) waren mir nicht zugänglich. Eine Heranziehung derselben würde aber wahrscheinlich das Bild nicht wesentlich ändern.

² WOLF BAUERMEISTER in: Der Biologe 8 (1939) S. 196 ff.

5. Staatsrechtliche Verhältnisse.

Nordfriesland bildete von altersher einen Teil des dänischen Herrschafts- und Verwaltungsgebietes. Davon zeugt zur Genüge die Tatsache, dass die spezifisch dänische Hardeneinteilung, so weit unsere Quellen zurückreichen, auch in Nordfriesland galt. In dieser Hinsicht schliessen sich die nordfriesischen Gebiete eng an das übrige Schleswig und Jütland an, während Holstein keine Harden kennt¹.

Interessant ist dabei aber, dass bereits die ältesten Quellen — aus dem 13. Jahrhundert — in bezug auf Verfassung und Verwaltung eine Zweiteilung der friesischen Bezirke Schleswigs zu Tage treten lassen². Laut des »Liber census Daniae« (1231)³ sind die drei teilweise friesischen Geestharden, die Karrharde, die Norder- und die Südergoesharde, der dänischen Sysseleinteilung eingegliedert; die erste gehört dem *Istathesusel*, die beiden letzten dem *Elleemsusel* an. Die übrigen nordfriesischen Harden dagegen, von der *Horsæbuheret* im Norden bis zu den eiderstedtischen Harden im Süden⁴, stehen ausserhalb der Sysseleinteilung. Sie werden unter dem Namen *Vlland* zusammengefasst und scheiden somit gewissermassen aus der schleswigsch-jütischen Einheit aus. Sie waren dem dänischen König unmittelbar unterstellt, während die drei Geestharden zu dem herzoglichen Teil Schleswigs gehörten: man spricht von Königsfriesen und Herzogsriesen. In den z. T. friesischen Geestharden galt wie im übrigen Schleswig und Jütland das *Jyske Lov*, im Utland dagegen herrschte friesisches Recht: das alte Schleswiger Stadtrecht unterscheidet »Frysones de lege Frysonica« und solche »De lege Danica«⁵. Aber dänische Untertanen waren auch die »Friesen nach friesischem Recht«; sie zahlten eine feste Abgabe an den

¹ Sonderj. Hist. I S. 213 ff.

² Vgl. hierüber besonders: N. FALCK, Handbuch des Schlesw.-Holst. Privatrechts I (1825) S. 216 f.; MICHELSEN, Nordfriesland im Mittelalter (1828) S. 56; K. J. LYNGBY, Om nordfrisisk i Bøking og Hvidding herredre (1858) S. 3 f.; v. STEMANN, Gesch. des öffentlichen u. Privat-Rechts des Herzogthums Schleswig I (1866) S. 18; A. D. JØRGENSEN, Bidrag til Nordens Historie i Middelalderen (1871) S. 36 f.; P. LAURIDSEN (Hist. Tidsskr. 6. R. IV (1892-94) S. 344); A. D. JØRGENSEN (Sonderj. Aarb. 1893 S. 187); V. PAULS (Schlesw.-Holst. Jahrb. 1922 S. 18 ff.).

³ Kong Valdemars Jorddebog I S. 8 ff.

⁴ Ebd. S. 10 f.

⁵ P. G. THORSEN, De med Jydske Lov beslagte Stadsretter (1853): »Slesvigs gamle Stadsret« § 30.

dänischen König, sie waren dem dänischen König zur Heeresfolge verpflichtet; auf eine ursprüngliche Selbständigkeit des Utland scheint nichts zu deuten¹.

Es fragt sich nun ferner, worauf diese alte Sonderung der Nordfriesen in zwei Gruppen beruhen mag. Steht sie etwa mit der ursprünglichen Besiedlung des nordfriesischen Gebiets im Zusammenhang?

FALCK² spricht von einer frühen Einverleibung der östlichen friesischen Distrikte in Süderjütland, als ob diese einst an der grösseren Freiheit des Utland teilgehabt hätten, und die bewahrte Sonderstellung des Utland schreibt er dem Umstand zu, dass dies Gebiet ausschliesslich aus Inseln bestand. Von einer frühen Einverleibung kann FALCK allerdings nichts wissen, man wird aber zugeben müssen, dass die Zweiteilung der nordfriesischen Distrikte sich anscheinend mit guten Gründen aus den geographischen Verhältnissen herleiten lässt: das Utland umfasst die vor der Festlandsgeest gelegenen Inseln und Marschgebiete, der Geestrand aber steht in enger geographischer Verbindung mit dem übrigen Festland und schliesst sich deshalb diesem an.

Und doch befriedigt diese »geographische« Erklärung wohl nicht ganz. Es will mir nicht einleuchten, dass eine Gruppe des nordfriesischen Volkes aus rein geographischen Ursachen, nur weil sie auf der Festlandsgeest wohnte, von Anfang an eine ganz andere staatsrechtliche Stellung eingenommen hätte als ihre Stammesgenossen in der Marsch und auf den Geestinseln. Auch trifft die Behauptung PAULS', dass eine besondere Stellung der Friesen auf dem Geestrand schon deshalb nicht möglich sei, weil die Grenze zwischen friesischem und jütischem Volkstum durch die einzelnen Kirchspiele hindurchging³, kaum zu: die Hardengrenzen mussten nicht unbedingt den Kirchspielgrenzen folgen, die Grenze zwischen Oster- und Westerharde Föhr z. B. verläuft durch das Kirchspiel St. Johannis. M. E. wäre es also gar nicht unmöglich, ja durchaus das natürlichste, gewesen, eine frieseche Vorgeest trotz der geographischen und

¹ Zur späteren Entwicklung der staatsrechtlichen Verhältnisse Nordfrieslands siehe z. B. die übersichtliche Darstellung von PAULS (Schlesw.-Holst. Jahrb. 1922 S. 18 ff.).

² N. FALCK, Handbuch des Schlesw.-Holst. Privatrechts I (1825) S. 216 f.

³ Schlesw.-Holst. Jahrb. 1922 S. 18.

sonstiger Verhältnisse von der dänischen Geest zu trennen und dem friesischen Utland zuzuordnen. Warum hat man das aber nicht getan? Weshalb wurden die Friesen der drei Geestharden in jeder Beziehung den benachbarten Dänen gleichgestellt und von den Utlandsfriesen abgesondert?

Die einfachste Antwort auf diese Frage wäre die: zur Zeit der Durchführung der Hardeneinteilung in Verbindung mit der Scheidung in Gebiete mit friesischem Recht und solche mit dänischem Recht siedelten in den drei Geestharden, auch auf der sogenannten friesischen Vorgeest, überhaupt nur Dänen, keine Friesen. Damit wäre die Harden- und Sysseleinteilung erklärt, damit wäre auch der enge Anschluss der drei jetzt z. T. friesischen Geestharden an das übrige dänische Schleswig verständlich. Denn die später in die drei Geestharden einwandernden Friesen hätten natürlich an der staatsrechtlichen Stellung der ursprünglich ganz dänischen Gebiete nichts ändern können.

Eine solche Hypothese von einer erst relativ späten Besetzung des Geestrandes durch Friesen stellte, wie oben (S. 13) ausgeführt, schon BOETIUS auf; in neuerer Zeit findet sie sich wieder bei LYNGBY (o. S. 20) und wird vor allem von LAURIDSEN (o. S. 25 f.) weitergeführt und begründet. Beide Forscher ziehen bei ihrer Argumentation die genannten staatsrechtlichen Verhältnisse mit heran, bei LAURIDSEN spielen jedoch sprachliche Erscheinungen, besonders die Ortsnamen, eine wesentliche Rolle, die Frage wird deshalb erst in dem Kapitel über die Sprache in vollem Umfange zur Behandlung gelangen (u. S. 130 ff.).

Hier möchte ich nur festgestellt haben, dass die alten staatsrechtlichen Verhältnisse Nordfrieslands, ohne etwas beweisen zu können, doch die Annahme, dass die dänische Siedlung im westlichen Schleswig bis an den Rand der Geest gereicht habe, — wenn diese Annahme anderswie wahrscheinlich gemacht werden kann — durchaus unterstützt.

6. Privatrecht und Agrarverfassung.

Im nordfriesischen Utland galt, wie eben ausgeführt, friesisches Recht. Es ist möglich, dass das ganze Utland einst einen

einheitlichen Rechtsbezirk ausmachte, doch tritt schon in den ältesten Rechtsquellen eine Zweiteilung des Gebiets in Eiderstedt und die nördlich davon gelegenen Gegenden hervor. Die ersten überlieferten Rechtsaufzeichnungen für beide Bezirke stammen aus dem Jahre 1426: die Eiderstedter »Krone der rechten Wahrheit« und die sogenannte »Siebenhardenbeliebung« für den übrigen Teil des Utland¹. Eine Untersuchung über die Stellung des nordfriesischen Rechts — einerseits dem dänischen und nordischen Recht, andererseits dem südfriesischen Recht gegenüber — fehlt noch in ihrem vollen Umfang. Es hat aber TÄGERT (s. u. Fussn. 1) einen Abschnitt des nordfriesischen Privatrechts, die Rechtsbestimmungen betreffs des Familienerbes, in dieser Hinsicht behandelt, wobei er zu dem Ergebnis gelangt, dass die nordfriesische Kopfteilgemeinschaft im südfriesischen Recht keine Parallelen hat, sie wird also auf dänisch-schleswigschen Einfluss zurückzuführen sein. TÄGERT betont jedoch, dass die Feststellung einer dänischen Beeinflussung nicht zu einer Eingliederung der nordfriesischen Entwicklung in den dänischen Rechtskreis verleiten darf, denn es finden sich im Recht Nordfrieslands mancherlei Züge, die gegen dänische und für südfriesische Rechtsverwandtschaft sprechen².

Wenn diese Charakteristik nicht allein für das erwähnte Teilgebiet des nordfriesischen Rechts, sondern für das nordfriesische Recht überhaupt zutrifft, wenn es richtig ist, dass das nordfriesische Recht sich zunächst dem südfriesischen, und nicht etwa dem niedersächsischen, anschliesst und nur einzelne dänische Bestandteile enthält, so handelt es sich augenscheinlich entweder um einen von altersher abgesprengt gelegenen friesischen Rechtskreis, der der Einwirkung von seiten des dänischen Rechts nur in einzelnen Punkten hat nachgeben müssen, oder aber um eine in späterer Zeit, etwa durch eine Einwanderung erfolgte Verpfanzung südfriesischen Rechts nach schles-

¹ Vgl. z. B. V. PAULS in: Schlesw.-Holst. Jahrb. 1922 S. 17 ff.; ders., Zur Geschichte der Eiderstedter Gerichtsverfassung (Zeitschr. 57 (1928) S. 169 ff.); ders., Landesherrschaft und Selbstverwaltung in Eiderstedt (1932); PAPPENHEIM, Die Siebenhardenbeliebung vom 17. Juni 1426 (1926); HUGO HINRICHSSEN, Abriss der rechtsgeschichtlichen Entwicklung (Nordfriesland (1929) S. 540 ff.); W. CARSTENS, Zur Entstehung der nordfries. »Siebenhardenbeliebung« und der Eiderstedter »Krone der rechten Wahrheit« vom Jahre 1426 (Zeitschr. 65 (1937) S. 368 ff.); TÄGERT, Familienerbe in Friesland (1937) und dort angeführte weitere Literatur.

² TÄGERT, Familienerbe in Friesland (1937) S. 114 f.

wigschem Boden oder schliesslich um einen alten selbständigen Rechtskreis, dem später südfriesische Elemente zugeflossen sind. Welche von diesen drei Möglichkeiten die richtige ist, kann die Rechtsgeschichte an sich nicht ermitteln.

Was die alte nordfriesische Agrarverfassung betrifft, so geht aus den einschlägigen Behandlungen¹ hervor, dass sie in ihren Grundzügen sowohl mit der dänischen als auch mit der ostfriesischen übereinstimmte. Die Dorfbewohner bildeten eine Markgenossenschaft, die Eigentumseinheit war die Hufe (Staven, Bol), die zur Hufe gehörigen Ländereien lagen in starker Gemenglage über die ganze Dorfflur verteilt usw. Das gilt nicht nur für die nordfriesische Geest, wo diese Agrarverfassung bis zu der am Ende des 18. Jahrhunderts durchgeföhrten Feldaufteilung bestand, sondern auch für die Marsch, wo allerdings die Eindeichungen früh zur Aufgabe der alten Feldgemeinschaft geföhrt zu haben scheinen, während auf den uneingedeichten Halligen die bis auf den heutigen Tag erhaltene Wiesengemeinschaft noch die alten Verhältnisse deutlich widerspiegelt. Die erwähnte frühe Aufteilung der eingedeichten Marschgebiete, die besondere Flureinteilung von Reihendorfern² auf den Deichen und am Geestrande sowie die vereinzelt auftretende Einteilung des Dorfes und der Anliegenschaften in kleinere Bezirke³ (Ostfriesland: *Rott, Kluft*, Dithmarschen: *Egge*, Nordfriesland: *Burlag, Edinglag*) sind Erscheinungen, die in Ostfriesland und Dithmarschen deutliche Parallelen finden. Wenn es auch durchaus möglich ist, dass die gleichen Bedingungen vor allem in der Bodenbeschaffenheit an verschiedenen Orten ohne gegenseitige Abhängigkeit die gleichen Neuerungen in der Agrarverfassung hervorbringen, so liegt in diesem Fall doch die Annahme am nächsten, dass Nordfriesland von den südlicher gelegenen Marschgebieten an der Nordseeküste beeinflusst wurde, was aber natürlich keines-

¹ GEORG HANSEN, Agrarhistorische Abhandlungen, besonders I (1880) S. 279 ff., II (1884) S. 330 ff.; MAX SERING, Erbrecht und Agrarverfassung in Schleswig-Holstein (1908) S. 36 ff., S. 256 ff. und sonst; F. SWART, Zur friesischen Agrargeschichte (1910); E. TRÄGER, Das Erdbuch der Hallig Hooge (Zeitschr. 31 (1901) S. 137 ff.); CHRISTIANSEN, Die Agrarverfassung (Nordfriesland (1929) S. 595 ff.); WEBER, zur Rechtsgeschichte der Wiesengemeinschaften der Hallig Hooge (1931) und dort angeführte Literatur.

² Vgl. F. SWART, Zur fries. Agrargeschichte (1910) S. 165 f.; SERING, Erbrecht und Agrarverf. in Schlesw.-Holst. (1908) S. 261 ff.

³ Vgl. F. SWART, Zur fries. Agrargeschichte (1910) S. 82 ff.

wegs eine Einwanderung von Süden her zur Voraussetzung haben müsste.

Das nordfriesische Agrarwesen gestattet somit, ebensowenig wie das Privatrecht, irgendwelche sicheren Schlüsse über die alten Besiedlungsverhältnisse Nordfrieslands.

7. Volkssage.

Wie oben (S. 21) kurz berührt, meinte LANGHANS eine Stütze für seine Theorie von der Einwanderung der Nordfriesen u. a. in Sylter Sagen zu finden¹. Es handelt sich um die zuerst von C. P. HANSEN im Jahre 1858² veröffentlichte Erzählung von dem Kampf zwischen den Unterirdischen unter dem König Finn und den Sylter Riesen. In der Sage von diesem Kampf erblickt LANGHANS eine Erinnerung an den Zug der Friesen und Dänen nach Schleswig unter Anführung des Normannenfürsten Rorik, wie es die »Annales Fuldenses« berichten (o. S. 54 ff.), und will für die Finnsburgeepisode des »Beowulf« und das Finnsburgfragment dieselbe historische Grundlage annehmen³.

MÜLLENHOFF lehnte in seiner Rezension von LANGHANS' Schrift (vgl. o. S. 21) diese Gedanken schroff ab: die HANSENSCHE Erzählung sei »gar keine echte volkssage«, sie habe in den Jahren 1843, 44, 45 — als MÜLLENHOFF seine schleswig-holsteinischen Sagen und Märchen sammelte — überhaupt nicht existiert. Gegen diese Beschuldigung fühlt HERM. MÖLLER sich berufen, seinen alten Lehrer C. P. HANSEN in Schutz zu nehmen⁴: an der Echtheit der Sylter Sage sei nicht zu zweifeln. Auch glaubt MÖLLER an die Identität des Sylter Finn mit dem Finn der altenglischen epischen Dichtung, die Ansicht aber, dass Finn nicht König der Friesen, also der Südfriesen, sondern König der Nordfriesen gewesen sei und dass die Finnsburg in Nordfriesland gestanden habe, hält er für verfehlt.

Ob MÖLLER oder MÜLLENHOFF in der Beurteilung der Sylter Finn-Sage recht hat, kann ich nicht entscheiden; das überlasse

¹ VICTOR LANGHANS, Ueber den Ursprung der Nordfriesen (1879) S. 46 ff.

² C. P. HANSEN, Ualð Söldring Tialen (1858) S. 17 ff.

³ A. KÖHLER hatte schon 1868 (Germania 13, 155) den Finn der altenglischen Dichtung als König der Nordfriesen und der Eoten (Jütten) hingestellt.

⁴ HERM. MÖLLER, Das altengl. volksep. I (1883) 78 ff.

ich den Sagenforschern. Es ist mir aber durchaus verständlich, dass man die Echtheit der betreffenden Sylter Sage in Frage stellte, denn sie trägt in der C. P. HANSENSchen Form mit all den eingeschobenen Bemerkungen und Erläuterungen des Herausgebers, verglichen mit anderen Volkssagen, zumindest deutliche Spuren einer Bearbeitung. Und wenn die Sylter Finn-Sage auch echt ist, so bleibt immerhin die Identität der beiden Finn-Gestalten unbewiesen. Was schliesslich die Lokalisierung des Kampfes um die Finnsburg betrifft, scheint zwar KAUFFMANN noch die Episode nach Nordfriesland verlegen zu wollen¹, während die neueren Beowulf-Forscher durchgängig mit HERM. MÖLLER einig sind. Nach ihnen ist der Schauplatz Südfriesland, hier stand die Finnsburg, und hier fanden die Kämpfe zwischen Dänen und Friesen (oder Eoten) statt, wenn die Finnsburg überhaupt auf friesischem Gebiet zu zuchen ist². Danach dürfte es kaum möglich sein, die Sylter Finn-Sage im LANGHANS'schen Sinne als Stütze für die Theorie von der Einwanderung der Nordfriesen zu verwenden.

8. Hausbau.

Schon CASPAR HOYER suchte den Beweis für die ost- und westfriesische Herkunft der Nordfriesen u. a. in der Ähnlichkeit der nord- und südfriesischen Häuser (vgl. o. S. 11). Aus seinen Worten ist allerdings nicht ersichtlich, an welches nordfriesische Haus er dabei denkt (vgl. u. S. 81 Fussn. 3). Nordfriesland bildet nämlich in bezug auf die Bauweise der Häuser durchaus kein einheitliches Gebiet: es finden sich hier, wie aus den neueren Behandlungen des Gegenstandes³ hervorgeht, nicht weniger als drei oder vier verschiedene Haustypen.

¹ FR. KAUFFMANN, Deutsche Altertumskunde II (1923) S. 176 Note 7.

² Vgl. Beowulf with the Finnsburg Fragment, ed. WYATT and CHAMBERS, (1914) S. 169; R. W. CHAMBERS, Beowulf (1932) S. 289; Beowulf and the Fight at Finnsburg, ed. FR. KLAEBER, S. 219 ff.

³ Vgl. besonders: OTTO LEHMANN, Das Bauernhaus in Schleswig-Holstein (1927), spez. S. 115 ff.; ders., Das schleswigsche (cimbrische) Bauernhaus und seine Bedeutung für die Volkskunde (Festgabe ANTON SCHIFFERER (1931) S. 94 ff.); L. C. PETERS, Das Bauernhaus und seine geschichtliche Entwicklung (Nordfriesland (1929) S. 313 ff.); FRIEDRICH SAEFTEL, Haubarg und Barghus, die friesischen Grosshäuser an der Schleswig-Holsteinischen Westküste (1931); H. ZANGENBERG, Den mellemsslevigske Hedeegns gamle Byggeskik (Sydslesvig I (1933) S. 105 ff.); ERNST SCHLEE, Die geschichtliche Entwicklung des Bauernhauses in Schleswig-Holstein (Kieler Blätter 1939 S. 307 ff.).

Wenn man von dem dänischen »Gaard« absieht, der in der Wieding- und Bökingharde als Typus des grossen Bauernhofes festen Fuss gefasst hat, verteilen sich die übrigen drei Typen in grossen Umrissen folgendermassen auf das Gebiet¹: 1) der Haubarg beherrscht ganz Eiderstedt, 2) das inselfriesische — oder besser, wie PETERS sagt — das utländische Haus ist das Haus der nordfriesischen Inseln von Nordstrand bis Sylt, bildet aber auch den Haupttypus der Wiedingharde und des westlichen Teils der Bökingharde, während 3) im restlichen Gebiet Nordfrieslands — also in dem östlichen Teil der Bökingharde, sowie in den friesischen Gegenden der Karrharde und der beiden Goesharden — das sogenannte festländische Friesenhaus oder, wie PETERS es nennt, das friesische Geesthardenhaus der vorherrschende Typus ist.

Dabei hat der Haubarg, das Gebäude mit der gewaltigen Dachkonstruktion, wo Wohnräume, Ställe und Tenne sich um den »Vierkant« gruppieren, nach allgemeiner Ansicht erst im 16. Jahrhundert zur Zeit der wirtschaftlichen Blüte des Landes, aus Ostfriesland stammend, die ältere Bauweise verdrängt². Die beiden übrigen Typen sind sich in der Konstruktion gleich: alle beide sind dreischiffige Ständerbauten. Aber die Verteilung der Räume ist verschieden: das utländische Haus hat eine Querteilung des Wohnraums, aber eine Längsteilung der Wirtschaftsräume, nähert sich also dem niedersächsischen Haus, das die reine Längsteilung aufweist, während das friesische Geesthardenhaus wegen seiner Querlage aller Räume, auch des Stalles und der Tenne, mit dem sogenannten cimbrischen oder schleswigschen Haus eng verwandt ist³.

Nach LEHMANN⁴ soll nun die innere Raumverteilung des Hauses, der »Strukturton« der Bauweise, wie er sagt, eine Grösse sein, die »in den Bauernhäusern einer bestimmten Landschaft sich immer wiederholt und selbst in Gegenden mit veränderter wirtschaftlicher Lebenshaltung wieder auftritt«, weshalb er diesen Strukturton »als durch die seelische Einstellung vorwiegend be-

¹ S. z. B. die Karte bei PETERS (Nordfriesland (1929) S. 315).

² PETERS (Nordfriesland (1929) S. 344); SAEFTEL, Haubarg und Barghus (1931); V. PAULS (Landesherrschaft und Selbstverwaltung in Eiderstedt (1932) S. 24) betrachtet allerdings die Ergebnisse SAEFTELS mit einiger Skepsis.

³ CASPAR HOYER mag sowohl an das utländische Haus als auch an den Haubarg gedacht haben; beide Haustypen haben Entsprechungen in Südfriesland.

⁴ Festgabe ANTON SCHIFFERER (1931) S. 100 f.

stimmt, d. h. als Strukturton im Hausbau eines Volkes“ auffasst, und folgert daraus, dass man von verschiedenen Strukturtönen im Hausbau auf verschiedenes Volkstum, auf verschiedene Volksstämme schliessen darf. In diesem Sinne unternimmt LEHMANN eine Abgrenzung des cimbrischen (oder schleswigschen) Hauses in Nordfriesland, Mittelschleswig, Angeln und Norder-Dithmarschen gegenüber dem (süd)friesischen, dem jütischen und dem niedersächsischen Haus, findet aber den Strukturton des cimbrischen Hauses im angelsächsischen Haus wieder, woraus dann eine volkliche Nicht-Verwandtschaft, bzw. Verwandtschaft abzuleiten sei.

LEHMANN folgend, stellt dann FOLKERS¹ fest, dass »durch den Strukturton des Hausbaues das Volkstum der friesischen Inseln von dem des nordfriesischen Festlandes« geschieden ist, indem das nordfriesische Haus des Festlandes, das Geesthardenhaus, in Wirklichkeit mit dem cimbrischen Haus identisch sei. Bei weiteren Kombinationen irrt er sich indessen, einmal, wenn er die erwähnte Unterscheidung der nordfriesischen Haustypen mit dem Zerfallen der nordfriesischen Dialekte in Insel- und Festlandmundarten parallelisiert — das friesische Geesthardenhaus findet sich, wie oben ausgeführt, fast ausschliesslich in den Geestharden des Festlandes, während die sogenannten Festlandmundarten nicht allein die ganze Küste, sondern auch die Marschinseln beherrscht (oder beherrschte) —, zum andern Mal, wenn er behauptet, die Verbreitung des cimbrischen Hauses falle mit dem Bereich der -büttel, -büll-Namen zusammen. Gegen diesen zweiten Punkt erhob schon JANKUHN² Einspruch; es liegen nämlich die friesischen -büll-Namen z. B. besonders dicht in den Marschgebieten einschl. Eiderstedt, wo das Geesthardenhaus überhaupt nicht vorkommt³.

Aber von diesen Irrtümern abgesehen, müsste sich nach LEHMANN und FOLKERS für das nordfriesische Gebiet nördlich von Eiderstedt ergeben, dass das Volkstum — und damit der Volksstamm — der friesischen Geestharden ein anderes ist als das des übrigen Nordfriesland. Und da nun ferner dieses im Hausbau zu Tage tretende, nicht friesische Volkstum nur das däni-

¹ Zeitschr. 62 (1934) S. 52.

² HERBERT JANKUHN, Die Wehranlagen der Wikingerzeit zwischen Schlei und Treene (1937) S. 49.

³ Zu den -büttel, -büll-Namen vgl. u. S. 125 ff.

sche sein kann, wäre somit nachgewiesen, dass der jetzt friesische Geestrand früher eine dänische Bevölkerung trug. Das heisst, falls die LEHMANNSCHE Methode stichhält, falls sich tatsächlich »das Haus als diagnostisches Merkmal für volkliche Verwandtschaft« verwerten lässt¹. Das halte ich jedoch, trotz der Ausführungen LEHMANNS, für unbewiesen. Ich will zwar keineswegs den volkskundlichen Wert des Hausbaus leugnen und auch nicht bestreiten, dass die Raumverteilung, der LEHMANNSCHE »Strukturtion«, möglicherweise die Erscheinung in der Bauweise darstellt, die etwaiger fremder Beeinflussung am längsten standhält. Dass aber in einer bestimmten Gegend eine Änderung des Strukturtions stets mit einem Wechsel des Volkstums, des Volksstamms in Zusammenhang steht, ist ein Postulat, dessen Unhaltbarkeit u. a. aus LEHMANNS eigenen Untersuchungen hervorgeht.

LEHMANN sagt z. B. in seiner Arbeit über das schleswig-holsteinische Bauernhaus von dem Angler Haus, dass hier »niedersächsischer Einfluss und alte cimbrische Gewohnheit« so vollständig mit einander vermischt seien, dass man ein bestimmtes, im Bilde und im Grundriss wiedergegebenes Haus »als niedersächsisch ansprechen müsste, wenn man nicht die allmähliche Entwicklung dieser Bauweise Schritt für Schritt verfolgen könnte«². Das scheint in direktem Widerspruch zu stehen zu den Worten LEHMANNS in der späteren Abhandlung, dass der Charakter des Angler Hauses trotz der schrittweisen Umbildung doch ungeändert sei³. Denn der Übergang von der Querrichtung der Wirtschaftsräume in eine Längsrichtung nach niedersächsischer Art kann doch nur als eine — wenn auch nicht totale, so doch wesentliche — Änderung des »cimbrischen« Strukturtions der Quereinteilung betrachtet werden, eine Änderung aber, die sich keineswegs aus einer Mischung verschiedener Volksstämme erklären lässt, einfach aus dem Grunde, weil in Angeln eine solche in neuerer Zeit nicht stattgefunden hat.

Es wird sich eben mit dem Hausbau nicht anders verhalten als mit anderen Erscheinungen innerhalb der materiellen und geistigen Kultur eines Volkes: er ist der Einwirkung von aussen kommender Kräfte ausgesetzt und daher ungeeignet, bei der Fest-

¹ Festgabe ANTON SCHIFFERER (1931) S. 101.

² OTTO LEHMANN, Das Bauernhaus in Schleswig-Holstein (1927) S. 100.

³ Festgabe ANTON SCHIFFERER (1931) S. 97.

legung einer Grenze zwischen verschiedenem Volkstum, verschiedenen Völkern oder Nationalitäten als entscheidendes Kriterium zu dienen. Danach ist auch der Versuch, aus der Bauweise in Nordfriesland allein Schlüsse auf die ursprüngliche Besiedlung zu ziehen, abzuweisen. Aber es ist nicht unwichtig und uninteressant, dass die friesischen Geestharden in bezug auf den Hausbau, genau wie in staats- und privatrechtlicher Hinsicht (vgl. o. S. 74 ff. und S. 76 ff.), eine Sonderstellung innerhalb des nordfriesischen Gebiets einnehmen. Hierauf komme ich im folgenden Kapitel zurück.

9. Die Sprache.

Bisher waren die bei den Erörterungen der alten Siedlungsverhältnisse Nordfrieslands erzielten Ergebnisse durchweg negativer Art. Die griechisch-römische Geschichte und Ethnographie sowie die Geschichtsquellen des Mittelalters lieferten keine sicheren Aufschlüsse betreffs der Besiedlung Nordfrieslands. Und wenn solche direkten Zeugnisse fehlten, konnten auch weder anthropologische Erscheinungen noch archäologische Funde, weder Staatsrecht, Privatrecht und Agrarwesen noch Volkssage und Hausbau feste Anhaltspunkte in der Frage nach der alten Bevölkerung Nordfrieslands gewähren. Denn Rasse und Volk sind keine identischen Größen, und keiner der behandelten Faktoren der materiellen und geistigen Kultur ist so eng mit dem Volk verbunden, dass seine geographischen Grenzen notwendigerweise mit den Völkergrenzen zusammenfallen.

Mit der Sprache verhält es sich anders. Denn wie man den Begriff Volk auch definieren mag, so stellt doch die Sprache immer ein Hauptmerkmal des Volkes dar. Und will man von der heutigen landläufigen Verwendung des Wortes »Volk«, bei der die Sprache zuweilen zurücktritt und andere Merkmale, wie z. B. die Gesinnung, in den Vordergrund treten lässt, absehen, kann für unsere Zwecke die Definition von »Volk« dahin vereinfacht werden, dass Volk und Sprache sich vollkommen decken. Also: Friese ist, wer Friesisch redet, Däne ist, wer Dänisch redet, und so fort. Damit wird es möglich, von sprachlichen Gegebenheiten auf das Volk zu schliessen. Es wäre jedoch ein Irrtum zu glauben, dass man auf diese Weise über das Gebiet der Sprache

hinausgekommen wäre. Denn infolge der Definition bedeutet Volk schliesslich nichts als »Gemeinschaft derer, welche dieselbe Sprache reden«; Friesen und Dänen sind letzten Endes nur bequeme Ausdrücke für »Friesisch-redende Menschen« und »Dänisch-redende Menschen«. Ob darunter zugleich eine Zugehörigkeit zu den alten Stämmen der Friesen und Dänen zu verstehen ist, kann, solange der Ausgangspunkt der Folgerungen rein sprachlicher Art ist, nicht entschieden werden.

Bei der Behandlung des einschlägigen sprachlichen Stoffes nehme ich eine Gliederung vor in drei recht vage abgegrenzte Abschnitte über Entlehnungen, Laut- und Formenlehre sowie Ortsnamen.

Entlehnungen.

Es ist eine bekannte Sache, dass die nordfriesischen Mundarten nicht nur eine Menge hoch- und niederdeutschen Wortguts in sich aufgenommen haben, sondern auch eine beträchtliche Anzahl dänischer Lehnwörter besitzen. Diese finden in den neueren Monographien meist die gebührende Beachtung und z. T. eine eingehende Behandlung, natürlich weil sie bedeutend interessanter sind als das von den nordischen Sprachen her wohlbekannte hoch- und niederdeutsche Lehngut. Auch SIEBS¹ erwähnt beiläufig die Lehnwörter aus dem Dänischen und hebt als bezeichnend für die Erscheinung hervor, dass »überall (ausser auf Helgoland) *ei*, *ek* als Negation gilt«. Diese sei aber »innerhalb des friesischen Wortschatzes nur begreiflich, wenn man massenhafte Einwanderung in ein von Dänen bewohntes Gebiet und Übertragung der friesischen Sprache auf ein dänisches Substrat annimmt«.

SIEBS ist also der Meinung, dass es gewisse zentrale Elemente des Wortbestandes gibt, die nicht auf dem Wege der gewöhnlichen Entlehnung, sondern nur durch Sprachmischung von der einen Sprache in eine andere übergehen können, also nur in dem Falle, wo die eine Sprache sich über die andere lagert und sie schliesslich verdrängt. Und von dem Vorhandensein von Lehnwör-

¹ PAULS Grundriss I² (1901) S. 1163 f.

tern dieser Art schliesst er auf das Bestehen eines Substratverhältnisses. Eine solche Folgerung kommt ihm hier, wo es sich um Friesisch auf dänischem Substrat handeln soll, sehr gelegen, weil seine Theorie von der Einwanderung aller Nordfriesen am Ende des ersten Jahrtausends unserer Zeitrechnung (o. S. 23 f.) ihn zwingt, da wenigstens die Geestinseln auch vor jenem Zeitpunkt bevölkert waren, eine ursprüngliche dänische Bevölkerung in Nordfriesland anzunehmen.

Von einer ausführlichen Erörterung der Substrat- und Lehnwortfrage kann hier natürlich nicht die Rede sein; ein paar allgemeine Betrachtungen mögen genügen. Es ist bekannt und unmittelbar einleuchtend, dass die einzelnen Elemente des Wortschatzes einer Sprache nicht mit der gleichen Leichtigkeit in eine andere Sprache aufgenommen werden. Die Geschichte der germanischen Sprachen z. B. lehrt deutlich, dass die allergewöhnlichsten Substantive und Adjektive der täglichen Umgangssprache, die niedrigeren Zahlwörter, die persönlichen Pronomina u. dergl. durchgehends so feste Bestandteile der Sprache darstellen, dass sie sich durch Lehnwörter nicht verdrängen lassen. Die Möglichkeit, dass die Entlehnung sich auch auf solche zentralen Wörter erstreckt, vergrössert sich natürlich bei engerem Kontakt zweier Sprachen, besonders in dem Falle, wo eine Sprache sich über eine andere lagert und schliesslich — nach einer etwaigen Periode der Doppelsprachigkeit — auf Kosten der bodenständigen Sprache sich als die alleinherrschende durchsetzt. Dass es aber bestimmte Wörter geben sollte, die nur bei einem solchen Prozess von einer Sprache in eine andere zu gelangen vermögen und von deren Auftreten als Lehnwörter man deshalb — wie SIEBS es tut — auf ein sprachliches Substrat würde schliessen können, ist m. W. unbewiesen. Die Aufnahme des dänischen *ei*, *ek* ins Nordfriesische bedarf wohl keiner besonderen Erklärung: sie vollzog sich in einer zweisprachigen Kontaktzone, von wo aus die weitere Verbreitung über das rein friesische Gebiet geschah. Damit verliert aber *ei*, *ek* seinen Wert als Stütze für die SIEBS'sche Theorie von der Einwanderung aller Nordfriesen.

Das bedeutet jedoch keineswegs, dass die dänischen Lehnwörter im Nordfriesischen für die Frage nach den Besiedlungsverhältnissen Nordfrieslands unwichtig wären. Wenn man nämlich erwägt, dass kein dänisches Wort ins Nordfriesische aufgenom-

men werden konnte, solange die Friesen nicht in Schleswig wohnten — der Fall, dass ein dänisches Wort erst nach Südfriesland und dann mit den nach Norden abwandernden Friesen nach Schleswig gebracht wurde, ohne in Südfriesland Spuren zu hinterlassen, kommt kaum in Betracht —, wird es möglich sein, an der Hand etwaiger datierbarer dänischer Entlehnungen einen *terminus post quem non* für eine eventuelle Einwanderung aller Nordfriesen festzulegen. Bisher gingen, wie oben mehrfach verzeichnet, die Ansichten der Forscher in bezug auf den Zeitpunkt einer solchen Einwanderung recht weit auseinander. An eine Verwertung der dänischen Lehnwörter in diesem Sinne dachte bisher noch niemand.

Die Zeit der Entlehnung einiger dänischen Wörter erörtert allerdings schon LÖFSTEDT. Er stellt fest¹, dass dänische Lehnwörter mit anord. *æi* in den nordfriesischen Festlandsdialekten verschieden behandelt sind; in der Mundart von Ockholm haben einige den heutigen Vokalismus *æi*: *bæiš* ‘bitter’ (anord. *beiskr*), *stæikø* ‘rösten’ (anord. *steikja*), andere dagegen *i*: *ham rīsa* ‘sich erheben’ (anord. *reisa*), *swīpø* ‘ein Kind wickeln’ (anord. *sveipa*). Da nun das *æi* einem anordfriesFestlDial. *ē* entspricht, nimmt LÖFSTEDT an, dass die Wörter mit *æi* erst nach der altdänischen Monophthongierung *æi>ē* ins Nordfriesische übergingen; andere aber, die in der Mundart jetzt *i* aufweisen, welches einem anordfriesFestlDial. *æ* (germ. *ai* usw.) gleichkommt, müssen zu einer früheren Zeit entlehnt sein, wo das adän. *æi* sich dem anordfries. *æ* (oder dessen älterer diphthongischer Entsprechung) anpasste. Die altdänische Monophthongierung ist nach den Zeugnissen der Runeninschriften, wenigstens was Jütland betrifft, um 900 anzusetzen², und LÖFSTEDT folgert daraus, dass Wörter wie *rīsa* und *swīpø* etwa vor dem Jahre 950 ins Friesische aufgenommen wurden. Das würde weiter, für unser Problem verwendet, bedeuten, dass die Nordfriesen schon um 950 in Schleswig sassen. Nun hat aber, wie LÖFSTEDT selbst nachweist, seine Erklärung des *i* in den genannten Lehnwörtern eine Schwäche: die Wörter mit *i* können aus südschleswigschen dänischen Mundarten stammen, in denen eine sekundäre Diphthongierung der altdänischen Mo-

¹ LÖFSTEDT I (1928) S. 69 und 119 ff. (speziell schwedische Lautzeichen sind durch allgemeiner gebräuchliche ersetzt).

² Vgl. BRØNDUM-NIELSEN, Gammeldansk Grammatik I S. 315 f.

nophthonge *ē ō ō> ie uo yø* eintrat. Und damit fällt auch die Grundlage der obigen Folgerung weg.

Nichtsdestoweniger scheint es möglich, zunächst den Zeitpunkt 950 (oder 900) als den *terminus post quem non* für eine Einwanderung der Nordfriesen zu bestimmen, — an der Hand anderen Materials.

Der Name des Fleckens *Højer* hat im »Liber census Daniae« 1231 die Form *Høther*, und die folgenden jüngeren Quellen liefern entsprechende Schreibweisen, bis, von der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts an, auch Formen wie *Höffuer* auftauchen¹. Die ersten Formen mit *th* entsprechen der heutigen schriftsprachlichen, die letzteren mit *ffu* usw. der jetzigen mundartlichen Form. Nach der Deutung der »Sønderjyske Stednavne« soll die labiale, ursprünglich velare Spirans sekundär aus der dentalen Spirans hervorgegangen sein, und der Name wird mit anord. *hauðr* ‘Erde’ zusammengestellt. Die Grundform von *Højer* ist doch kaum mit *hauðr* ganz identisch, da die moderne Aussprache auf eine zweisilbige Grundform deutet; aber das **haup-* dürfte gesichert sein. Dieser Name lautet im Sylterfriesischen *Huader*², im Friesischen der Wiedingharde *Hützer*³. In bezug auf den Konsonantismus entspricht somit die letztere Form der dänischen mit velarer, bzw. labialer Spirans, die erstere Form dagegen der vermutlich älteren mit dentaler Spirans. Was den Vokalismus betrifft, so führen sylterfries. *ua* und wied. *ā* unzweideutig auf anordfries. *ā* zurück⁴.

Wie ist nun dieses anordfries. *ā* mit dem Vokalismus des dänischen Namens in Einklang zu bringen? Es ist zunächst klar, dass ein adän. *Høther* unmöglich bei der Aufnahme ins Friesische altsylterfries. **Häther* ergeben kann: adän. *ō* passt sich vielmehr bei der Entlehnung, da das *ō* dem Altnordfriesischen abgeht, dem entsprechenden entrundeten Laut *ē* an⁵. Sonst müsste von einer mehr bewussten Lautsubstitution die Rede sein, wie ich sie z. B. für ein paar Wörter in der dithmarsischen Mund-

¹ Sønderjyske Stednavne III S. 15 f.

² BOYPMÖLLERWb S. 118.

³ PJENSENWb Sp. 216.

⁴ Vgl. z. B. PETER JØRGENSEN, Nordfries. Beitr. aus dem Nachlass HERM. MÖLLERS (1938) S. 55.

⁵ Vgl. z. B. LÖFSTEDT I S. 70: Ockholm *aim* ‘empfindlich’ < anordfries-FestlDial. **em* < adän. *ōm*; Ockholm *aik* ‘Stute’ < anordfriesFestlDial. **ek* < adän. *ōk* (anord. *eykr*). Zu dem Begriff der Anpassung vgl. LÖFSTEDT ebd. S. XIII ff. und PETER JØRGENSEN, Die dithmarsische mundart von KLAUS GROTHS Quickborn (1934) S. 18 f.

art KLAUS GROTHS vermutet habe¹; also folgendermassen: nach der Proportion adän. *lös*: anordfries. **lās* wird zu dem adän. *Høther* ein anordfries. **Häther* geschaffen. Eine solche Substitution halte ich indessen für eine zu bewusste und zu künstliche Erscheinung, als dass sie hier — und im folgenden — in Betracht käme; auch LÖFSTEDT hat es bei seiner Behandlung der dänischen Lehnwörter im Nordfriesischen in keinem einzigen Falle für nötig gehalten, mit dieser speziellen Lautsubstitution zu rechnen.

Wenn aber der Name *Højer* nicht in der altdänischen Gestalt *Høther* ins Friesische drang, wird zu untersuchen sein, ob vielmehr die dem *Høther* zugrundeliegende Form mit *au* die Entlehnungsform darstellt. Da nun nicht nur das altdänische *ø*, sondern auch das altnordfriesische *ā* aus älterem *au* hervorgegangen sein kann, ergibt sich ein klares Bild der Entlehnung, sobald man sie in eine Zeit zurückverlegt, wo germ. *au* sowohl im Nordischen als auch im Friesischen als Diphthong vorhanden war: ein nord. **Haup-* ergab bei der Übernahme urfries. **Haup-*, welches sich später im Altnordfriesischen zu **Hāth-* entwickelte.

Die Monophthongierung des *au* > *ø* im Altdänischen fällt zeitlich einigermassen mit der oben erwähnten Monophthongierung des *ai* > *e* zusammen², man käme somit auf die Zeit um 950. Wann die Entwicklung *au* > *ā* im Altnordfriesischen stattfand, lässt sich zwar nicht genau feststellen, da die Erscheinung aber kaum von der im Altsächsischen des »Heliand« bereits durchgeführten Monophthongierung von germ. *au* > *ø* (und germ. *ai* < *e*) einerseits und der altdänischen Monophthongierung *ai* > *e* und *au* (und *ey*) > *ā* anderseits zu trennen ist, und da die Entwicklung sich anscheinend in Süd-Nord-verlaufender Richtung ausgebreitet hat, wird die altnordfriesische Monophthongierung nicht nach dem für die dänische ermittelten Zeitpunkt — etwa 950 — anzusetzen sein. Vielleicht, ja wahrscheinlich, fällt die altnordfriesische Monophthongierung etwas früher als die altdänische, eine Zurückverlegung der Entlehnungszeit aus dem Grunde ist aber nicht erforderlich, wenn man bedenkt, dass ein entlehntes adän. *au* zu einer Zeit, wo das alte *au* des Altnordfriesischen schon restlos zu *ā* geworden war (altes *auw* blieb vielleicht bestehen oder ergab *āw*, woraus später *au*), sich eben diesem *ā* als dem

¹ Vgl. PETER JØRGENSEN, Die dithmarsische mundart von KLAUS GROTHS Quickborn (1934) S. 19 f.

² BRØNDUM-NIELSEN, Gammeldansk Grammatik I S. 317 f.

nächststehenden Laut hat anpassen können. Das Jahr 950 bleibt also bestehen als der späteste Zeitpunkt für die Aufnahme des Namens *Højer* ins Nordfriesische und damit als der *terminus post quem non* für eine eventuelle Einwanderung aller Nordfriesen.

Als weitere dänische Entlehnung ist (dän.) *toft* zu behandeln. Da dies Wort weder im Südfriesischen noch im Niederdeutschen vorkommt und da aengl. *toft* als nordisches Lehnwort betrachtet wird¹, dürfte das im Nordfriesischen auftretende Wort ebenfalls nordischen Ursprungs sein. In den beiden Dialektgruppen, dem Festlandsfriesischen und dem Inselfriesischen, herrschen indessen Formen des Wortes, die sich nicht auf eine gemeinsame Basis im Altnordfriesischen zurückführen lassen. Auf dem Festland heisst das Wort durchgängig *toft*², welches der dänischen Form ohne weiteres gleichzustellen ist. In bezug auf die Zeit der Entlehnung gestattet dieses *toft* nur den Schluss, dass es vor der Entwicklung von *ft > vt* in den dänischen Mundarten Schleswigs ins Friesische überging. Da diese Entwicklung jedoch verhältnismässig jung ist, bleibt das *toft* hier ohne Interesse. Anders verhält es sich mit den Formen der Inseldialekte, wo sylterfries. *Teft* (BOYPMÖLLER-Wb) und Föhr-Amrum *täft* (SCHMIDT-PETERSEN-Wb)³ im Vokalismus beträchtlich von der dänischen Form abweichen. Sylterfries. -*e*- und Föhr-Amrum -*a*- setzen, wie etwa *fesk:fäsk* ‘Fisch’, *klef:klaff* ‘Kliff’⁴ usw., eine gemeinsame Grundform mit -*i*- voran, also etwa anordfries. **tift*.

Dieses **tift* muss nun, wenn es ein dänisches Lehnwort sein soll, mit dän. *toft* in Verbindung gebracht werden. Welches die Etymologie von *toft* auch sein mag⁵, so wird etwa für das 9. Jahrhundert ein dän. **toft* oder **tuft* als femininer ō-Stamm anzusetzen sein. Nimmt man an, dass ein solches adän. **tuft* ins Friesische überging, dürfte es wohl möglich sein, dass es sich nicht den friesischen ō-Stämmen, sondern vielmehr feministen i-Stämmen wie **suhti* ‘Sucht’, **kuri* ‘Wahl’ usw., ebenfalls mit kurzem *u* in der Stammsilbe, anschloss und demgemäß in **tuft*

¹ Vgl. z. B. EKWALL, The Concise Oxford Dictionary of English Place-Names s. v.

² PJENSEN-Wb *toft*, BENDSEN 49 *Toft* usw.; eigene Aufzeichnungen stimmen hiermit überein.

³ Eigene Aufnahmen von Orts- und Flurnamen zeigen dieselben Formen.

⁴ Vgl. BOYPMÖLLER-Wb, SCHMIDT-PETERSEN-Wb sowie SIEBS in: PAULS Grundriss I² (1901) S. 1195 f.

⁵ Vgl. z. B. HELQUIST, Svensk etymologisk ordbok² s. v. *tomt*.

umgeändert wurde. Der später eintretende *i*-Umlaut wandelte dann in **tufti*, wie in den anderen angeführten Substantiven vom gleichen Typus, das *u* in anordfries. *i*. So wäre ein **tift* entstanden, eben die Form, die als Grundlage der heutigen Formen *teft* und *täft* aufgestellt wurde.

Eine solche Geschichte des Lehnwortes setzt eine Aufnahme ins Friesische vor der Umlautung des *u* voraus; also bildet der Abschluss der Umlautsperiode den letzten Zeitpunkt für die Entlehnung. Genau bestimmen lässt sich dieser Zeitpunkt allerdings nicht. Aber aus dem Auftreten des Umlauts in den das Friesische umgebenden Sprachen — im Altenglischen liegt der Umlaut schon im 8. Jahrhundert vor, im Altsächsischen bleibt der Umlaut, mit Ausnahme des Umlauts von *a*, unbezeichnet, und im Dänischen fällt das Ende der Umlautsperiode etwa um die Mitte des 10. Jahrhunderts — darf man wohl schliessen, dass der Umlaut im Nordfriesischen spätestens um 950 vollzogen war. Man käme somit auf denselben *terminus post quem non* für die Übernahme des Wortes *toft* wie für die Entlehnung des oben behandelten *Højer*.

Und man braucht bei dem Jahre 950 nicht stehen zu bleiben. Es lassen sich andere Entlehnungen im Nordfriesischen anführen, deren sprachliche Form auf eine noch frühere Zeit der Aufnahme hindeutet. Allein so sichere Schlüsse wie bei dem Namen *Højer* können nicht gezogen werden, da die sprachlichen Anhaltspunkte in diesen Fällen nicht im Altdänischen zu finden sind, wo wegen der erhaltenen Denkmäler die Aufstellung einer absoluten Chronologie der Lautübergänge möglich ist, sondern nur im Altnordfriesischen oder in älteren Stufen des Nord-Westgermanischen, wo höchstens von einer relativen Chronologie die Rede sein kann und auch sonst wegen des Fehlens sprachlicher Quellen grosse Unsicherheit herrschen muss.

Zunächst wiederum ein Ortsname! Eins der sogenannten Norddörfer auf Sylt führt den amtlichen Namen *Braderup*, heisst aber im Sylterfriesischen *Breðerep* oder *Brererep*¹. Dieses *Braderup* ist etymologisch unzweifelhaft mit dem *Braderup* in der Karrharde und den beiden *Brarup* in Angeln (*Norder-* und *Süderbrarup* samt *Munkbrarup*) identisch. An dem dänischen Ursprung dieser drei letzten Namen ist nicht zu zweifeln; das zweite Kompositionss-

¹ BOYPMÖLLERWb; die erstere Form gibt die ältere, noch in gewissen Gegenden von Sylt herrschende Aussprache wieder.

glied ist das in dänischen Ortsnamen häufige adän. *thorp*. Und so wird auch das Sylter *Braderup* als ein dänischer Name zu betrachten sein, zumal ein *-thorp* in alten nordfriesischen Ortsnamen nicht nachgewiesen ist¹. Es handelt sich hier also offensichtlich um eine dänische Gründung — wie auch die Sage bei C. P. HANSEN² erzählt —, wo aber später das Dänische von dem Friesischen verdrängt wurde.

Als altdänische Gestalt des Namens ist in Übereinstimmung mit der für eins der Angler Dörfer im »Liber census Daniae« 1231³ angeführten Form: *Syndræbrathorp* etwa ein **Brathorp*, wegen der heutigen dänischen Ausspracheform des Karrharder *Braderup* mit kurzem *a*, anzusetzen. Andererseits lässt die jetzige sylterfriesische Form *Brēðerep* (*Brérerep*), in welcher das *ē* bei der jungen Vokaldehnung in geschlossener Silbe aus *e* hervorgegangen ist, auf ein anordfries. **Brethrop* oder ähnl., jedenfalls auf eine Form mit *e* schliessen. Es steht somit einem altdänischen *-a* ein anordfries. *-e* gegenüber. Da das Altnordfriesische auch ein *a* besass, ist an eine Anpassung des dän. *a* an anordfries. *e* nicht zu denken; infolgedessen bleibt eine Entlehnung bei diesem sprachlichen Stand unwahrscheinlich.

Nach der Ansicht KRISTIAN HALDS⁴ liegt in dem Namen *Brarup* (*Braderup*) als erstes Kompositionsglied ein altes **brā* 'Braue' vor; das angesetzte adän. kurze *a* ist also durch Kürzung im ersten Kompositionsglied aus altem *ā* entstanden. In genau derselben Weise lässt sich auch anordfries. *e* in **Brethrop* auf älteres *ē* zurückführen; und es stünden dann die Formen **Brāthorp* und **Brēðorp* einander gegenüber. Aber auch so wäre eine Entlehnung mit Anpassung des dän. *ā* an fries. *ē* kaum möglich, da zu jener Zeit auch ein fries. *ā* vorlag. Anordfries. *ā* kann aber das Produkt der nord-westgermanischen Aufhellung von *ā* sein⁵; und der Zusammenhang zwischen der altdänischen und der altnordfriesischen Form erklärt sich sehr leicht, wenn man die Aufnahme des dänischen Namens in die Zeit vor der Auf-

¹ Vgl. HERM. MÖLLER, Das altengl. volksep. I (1883) S. 83 f. (Fussn.) und u. S. 134.

² C. P. HANSEN, Ualð Sölðring Tialen (1858) S. 9.

³ Kong Valdemars Jordebog I S. 9.

⁴ Nach mündlicher Mitteilung.

⁵ Wenn die Deutung HALDS irrig sein sollte, wenn nicht langes, sondern kurzes *a* das ursprüngliche darstellt, so ändert das die Erwägungen nur dahin, dass dann kurzes *a* zu *e* aufgehellt wurde, nicht *ā* > *ē*.

hellung verlegt: der Name wäre also mit *ā* entlehnt, und im Friesischen hätte dieses *ā* dann, wie andere nord-westgerm. *ā*, ein *æ* ergeben.

Die Anfänge der Aufhellung von *ā* (und *a*) fallen nach LUICK¹, da es eine anglo-friesische Erscheinung ist, in die Zeit der Nachbarschaft der beiden Stämme auf dem Kontinent, d. h. ins 3.—4. Jahrhundert. Inwiefern die LUICKSche Chronologie richtig ist, will ich hier nicht erörtern; nur möchte ich daran erinnern, dass die gleiche lautliche Entwicklung im Angelsächsischen und im Friesischen an und für sich nicht die Annahme eines kontinentalen Ursprungs notwendig macht. Auch scheint LUICK, wenn er von den Anfängen im 3.—4. Jahrhundert spricht, der Ansicht zu sein, dass die Aufhellung sich über weitere Jahrhunderte, also etwa ins 5.—7. Jahrhundert erstreckte. Da die schleswigschen Ortsnamen auf *-thorp* zwar als die ältesten der dänischen *-thorp*-Namen betrachtet werden², kaum aber einer älteren Zeit als dem 7. Jahrhundert zuzurechnen sind, könnte man dann annehmen, dass der Name des etwa im 7.—8. Jahrhundert gegründeten dänischen *Braderup* auf Sylt schon von Anfang an — was ganz natürlich erscheint — im benachbarten Nord-Westgermanischen eine Form mit aufgehelltem *ā*, d. h. *æ*, abgegeben hätte.

Wie schon erwähnt, lässt die Periode der Aufhellung sich nicht genau abgrenzen; daraus folgt weiter, dass das aufgehelle *ā* in der friesischen Form von *Braderup* keine sichere Festsetzung eines *terminus post quem non* für die Entlehnung des Namens und damit für die eventuelle Einwanderung aller Nordfriesen zulässt. Aber in Anbetracht der relativen Chronologie, nach welcher die Aufhellung der Assibilierung, und diese wiederum dem Umlaut vorausging³, wird es nicht unberechtigt erscheinen, den oben (S. 91) festgestellten *terminus* 950 um ein paar Jahrhunderte zurückzuverlegen und — natürlich unter Vorbehalt — zu behaupten, dass die sylterfriesische Form des Namens *Braderup* nur eine befriedigende Deutung findet, wenn Nord-Westgermanen schon um 7—800 auf Sylt ansässig waren⁴.

¹ KARL LUICK, Hist. Gramm. d. engl. Spr. I, 1 S. 130 und 266.

² GUNNAR KNUDSEN in: Nordisk Kultur V S. 86.

³ LUICK, Hist. Gramm. d. engl. Spr. I, 1 S. 266 f.

⁴ Das *Braderup* der Karrharde findet sich auch in den benachbarten friesischen Mundarten, und zwar in etwas verschiedenartiger Gestalt: in der Wiedingharde *Brärep*, *Bräp* (PJENSENW), welches einfach die dänische Ausspracheform ist, in der Bökingharde aber *Brüdjtoarp* (Nordfriesland (1929) S.

Gestützt wird diese Erklärung der Sylter Form *Brederep* (*Brērerep*) durch ein dänisches Lehnwort im Nordfriesischen, dessen Vokalismus ebenfalls auf eine Entlehnung vor der Zeit der Aufhellung schliessen lässt. Es ist das Wort 'Fuder': sylterfries. *Lēs* (BOYPMÖLLERWb, SELMER 55 entsprechend), Föhr-Amrum *läs* (SCHMIDT-PETERSENWb), Bökingharde *Lees* (BENDSEN 38), Ockholm *leis* (LÖFSTEDT I S. 193) usw., welche Formen alle auf anordfries. **les* zurückweisen. Sowohl BOY P. MÖLLER als auch SELMER und LÖFSTEDT betrachten das Wort als dänische Entlehnung, und die beiden letztgenannten Forscher führen eindeutig das Wort auf dän. *las* 'Fuder' zurück. Wenn das zuträfe, hätte das Wort in diesem Zusammenhange kein Interesse, denn es könnte in recht junger Zeit ins Friesische aufgenommen sein. Nun ist aber nicht nur die altdänische, sondern auch die schleswigsch-dänische Form *las* (anord. *hlass*) und nicht *lēs*, welches erst sekundär durch Angleichung an das Verbum *laesse w* erhalten hat (ODS 13, 458 f.). Es scheint daher unratsam, für das friesische Wort den Ausgangspunkt im dän. *les* zu suchen. Wenn aber (*h*)*las* die Entlehnungsform darstellt, muss das *e* der altnordfriesischen Form durch Aufhellung aus *a* entstanden sein, mit anderen Worten: anordfries. **les* ist — wie *Brederep* (*Brērerep*) — schon zur Zeit der Aufhellung ins Friesische übergegangen.

Die Untersuchung der sprachlichen Form dieser vier dänischen Entlehnungen im Nordfriesischen führte also zu dem für die vorliegende Frage wichtigen Ergebnis, dass bestimmt das Jahr 950, wahrscheinlich schon etwa 7–800 als der *terminus post quem non* für eine eventuelle Einwanderung aller Nordfriesen anzusetzen ist. Damit dürften Hypothesen von einer Einwanderung sämtlicher Nordfriesen um das Jahr 1000 oder gar im 11. Jahrhundert, wie sie noch in neuester Zeit vorkommen¹, endgültig abgelehnt sein.

128). In dieser letzteren Form weist das palatalisierte *ü* auf älteres *ū*, das wiederum über *ūa* auf anordfries. *ā* zurückgeht (vgl. anordfries. **brād* 'Brot' > **brūad* > **brūd* > *brydj*: BENDSEN 31 *Brijd* — BENDSENS *jd* ist, wie das *dj* in der angeführten Form des Namens, die Bezeichnung des mouillierten *d*). Dieses *Braderup* scheint also ins Friesische aufgenommen zu sein zu einer Zeit, wo dän. *ā* als fries. *ā* wiedergegeben und nicht aufgehellt wurde, also später als das Sylter *Braderup*.

¹ Vgl. z. B. LA COUR oben S. 33; SIEBS rechnet (Mitt. d. Schles. Ges. f. Volksk. XXXI—XXXII (1931) S. 82) mit Einwanderung(en) zwischen dem 6. und dem 12. Jahrhundert; wenn mehr als eine Einwanderung angenommen wird, braucht ja nur die erste vor dem erwähnten Zeitpunkt erfolgt zu sein.

Mundarten.

Die in der Einleitung (S. 7 f.) dargestellte Gliederung der nordfriesischen Mundarten, zunächst in zwei Hauptgruppen, Inseldialekte und Festlandsdialekte, findet sich schon deutlich ausgesprochen in einem Brief von der Hand K. J. LYNGBYS aus dem Jahre 1858¹. Als Festlandsfriesisch stellt er die Mundarten 1) der Wiedingharde, 2) der Bökingharde und 3) der Bredstedter Gegend, als Inselfriesisch die von 1) Sylt und 2) Föhr und Amrum auf, und er führt als Kriterien der Scheidung ein paar morphologische Erscheinungen an. Das ist im ganzen durchaus richtig, nur fehlen — wohl nur, weil er diese Mundarten nicht kennt — das Helgoländische, die Mundart von Hattstedt (denn die »Bredstedter Gegend« kann ja kaum auch Hattstedt mit umfassen) sowie die der Halligen einschliesslich des Nordstrander Dialekts. Besonders diese letztgenannte Mundart ist aber wegen ihrer Zugehörigkeit zu den Festlandsdialektien bei der Gruppierung von grösster Wichtigkeit.

Den richtigen Zusammenhang scheint allerdings K. J. CLEMENT bereits 1845 gekannt zu haben, wo er nach der Aufzählung der Mundarten der Inselfriesen hinzufügt, der Dialekt der Halligfriesen stehe dem der Festlandsfriesen am nächsten², und BENDSEN (S. XXII) ist darüber ganz im klaren, wenn er — jedoch ohne jegliche Dokumentation — behauptet, dass man auf den Halligen Hooge, Langeness, Nordmarsch, Gröde und Oland sowie in dem Flecken Wyk auf Föhr mit sehr unbedeutenden Abweichungen dieselbe Sprache spricht wie in den von ihm verzeichneten friesischen Gemeinden des Festlandes.

Von einer Verwertung der mundartlichen Gliederung bei der Beantwortung ethnischer Fragen ist noch nicht die Rede. Die findet man erst bei HERM. MÖLLER (o. S. 22 f.). Ihm ist die Spaltung des Nordfriesischen in die beiden Mundartengruppen ein Hauptargument für seine Hypothese, dass Inselfriesen und Festlandsfriesen verschiedene Stämme sind — die Inselfriesen seien überhaupt keine Friesen —, und sprachliche Einzelheiten verlassen ihn, den alten Inseldialekt mit den altenglischen Mundarten und infolgedessen die Inselfriesen mit bestimmten Elemen-

¹ Danske Studier 1939 S. 57 ff.

² K. J. CLEMENT, Lebens- und Leidengeschichte der Frisen (1845) S. 21.

ten (den Chauken) der Besiedler Englands in Verbindung zu bringen. Von solchen sprachlichen Erscheinungen führt er nur zwei an; ich zitiere: »der umlaut von *u û* ist bei den ‘Friesen’ nördlich der Eider wie bei allen übrigen Friesen und den Kentern *e ê*, im westlicheren inseldialekt aber war er *y ÿ*, dann *i i* wie im englischen ohne das kentische; dem westsächs. (wahrscheinlich ursprünglich allgemein sächsischen und englischen, d. h. ostanglisch-mercischen) *æ* nordhumbrischen und altfriesischen *ê* entsprach im westlichen inseldialekt ein *â*, bei den östlicheren ‘Friesen’ dagegen entspricht *ê* (d. h. der vokal ist dort zusammengefallen mit dem germ. *ai* und den umlaut von germ. *au* vertretenden, der in allen nordfries. und auch bis heute in südfries. Mundarten von *ê* unterschieden wird, hier dagegen zusammengefallen mit dem umlaut von *ô* und *û*)«¹. Hierüber ausführlich weiter unten (S. 108 ff.).

Eingehender, wenn auch nur schematisch, behandelt BREMER in seiner »Einleitung zu einer amringisch-föhringischen Sprachlehre«² die Verwandtschaftsverhältnisse der nordfriesischen Mundarten. Vom Föhr-Amrumer Dialekt ausgehend, notiert BREMER A) in 11 Punkten Übereinstimmungen zwischen dieser Mundart und dem Helgoländer- und Sylterfriesischen im Gegensatz zum Festlandsfriesischen, B) in 6 Punkten Eigentümlichkeiten, die das Amringisch-Föhringische mit dem Helgoländischen teilt, wo aber das Sylterfriesische abweicht und das Festlandsfriesische teilweise übereinstimmt, C) 3 Fälle der Übereinstimmung zwischen amringisch-föhringischen und festlandsfriesischen Erscheinungen im Gegensatz zu dem Helgoländischen und Sylterfriesischen und schliesslich D) in 8 Punkten Eigentümlichkeiten, die allen nordfriesischen Mundarten gemeinsam sind, aber keine Entsprechungen im Südfriesischen finden. Aus diesen Zusammenstellungen geht — jedenfalls bei einer flüchtigen Betrachtung — weder eine engere Verwandtschaft der Mundarten von Sylt, Helgoland, Föhr und Amrum noch ein Gegensatz zwischen diesen und den übrigen nordfriesischen Mundarten durchaus unzweideutig hervor. Als BREMERS Ergebnis wird jedoch der den Vergleichspunkten vorangestellte Satz zu betrachten sein: »Ein bisher gewöhnlich stillschweigend

¹ HERM. MÖLLER, Das altengl. volksep. I (1883) S. 85.

² Nd. Jb. XIII (1887) S. 5 ff.

angenommener, näherer ursprünglicher Zusammenhang der Sprachen von Amrum, Föhr, Helgoland und Sild mit dem Nordfriesischen ist nicht zu erweisen; gleichwohl hat die Jahrhunderte hindurch bestehende Verkehrsgemeinschaft eine grosse Anzahl sprachlicher Übereinstimmungen zur Folge gehabt«¹.

Von diesen Erörterungen der innerfriesischen Verhältnisse wendet BREMER sich einem Vergleich des Insselfriesischen mit den altenglischen Mundarten zu. Sechs Fälle von gewissen lautlichen Übereinstimmungen führt er an, aber nur dem letzten, einer durch vorhergehende Palatale bewirkten Diphthongierung, will er einige Bedeutung beimesse. Und da er in diesem Punkte eine Übereinstimmung zwischen dem Insselfriesischen und dem Westsächsischen feststellt, leitet er aus dieser sprachlichen Erscheinung die oben (S. 23) erwähnte Hypothese von den Insselfriesen als ursprünglichen Sachsen ab.

Die Darstellung BREMERS enthält manches Zweifelhafte und auch offensichtliche Fehler, die vor allen Dingen auf eine mangelvolle Kenntnis der friesischen, besonders der festlandsfriesischen Mundarten zurückzuführen sind. Eine Kritik der Einzelheiten lohnt jetzt kaum der Mühe, auf die wichtigsten Punkte wird später (S. 100 ff.) bei der Gesamtbehandlung der für die vorliegende Frage in Betracht kommenden Erscheinungen eingegangen werden. Hier fehlt nur noch eine Übersicht über die Erwägungen und Ergebnisse THEODOR SIEBS'.

Wie schon oben (S. 23 f., 29) kurz ausgeführt, war SIEBS von seiner ersten Behandlung dieser Probleme in der Arbeit »Zur geschichte der englisch-friesischen sprache I (1889)« bis zu der im Jahre 1931 veröffentlichten Abhandlung über »Die Friesen und die nächstverwandten Stämme«² ein Gegner der MÖLLER-BREMERSchen Theorie von einer engen Beziehung der nordfriesischen Inseldialekte zu den angelsächsischen Mundarten und der daraus erschlossenen ethnischen Verwandtschaft. SIEBS unterstreicht die Übereinstimmungen der nordfriesischen Inseldialekte mit den Festlandsdialekten und lässt die Unterschiede zurücktreten; er hebt die Verknüpfung beider nordfriesischen Dialektgruppen mit dem Ostfriesischen auf Kosten der Beziehungen der Inseldialekte zu den angelsächsischen stark hervor.

¹ Nd. Jb. XIII (1887) S. 5.

² Mitt. d. Schles. Ges. f. Volksk. XXXI-XXXII (1931) S. 44 ff.

Im einzelnen verfährt SIEBS bei seiner ausführlichen Erörterung dieser Fragen in der Einleitung zu seiner »Geschichte der friesischen Sprache¹ folgendermassen:

Von einer Reihe Charakteristika der englisch-friesischen Sprache ausgehend, stellt er zunächst das Verhältnis der englisch-friesischen Sprache zum Nordischen und Deutschen fest und schliesst daraus auf eine kontinentale Heimat der angelsächsischen Stämme zwischen Friesen und Skandinaviern. Dann findet er Übereinstimmungen zwischen dem Kentischen und dem Friesischen, was dafür sprechen soll, dass die Juti vor ihrer Auswanderung vom Kontinent den Friesen näher wohnten als alle anderen Stämme, die in den Angelsachsen aufgegangen sind, also wahrscheinlich aus dem Gebiet zwischen Ems und Weser stammten. Auch gemeinsame Züge des Kentischen, des Angelsächsischen und des Friesischen einerseits und solche des Kentischen, des Westsächsischen und des Friesischen andererseits werden nachgewiesen, wobei SIEBS zugeben muss, dass die Sprache der nordfriesischen Inseln dem Westsächsischen näher steht als dem Angelsächsischen. Dass aber diese nordfriesischen Inseldialekte in ihren wichtigsten Erscheinungen friesisch sind, soll vor allem aus ihrer Teilnahme an der friesischen *w*-Brechung und der Entwicklung des germ. *au* zu ersehen sein.

SIEBS folgert dann weiter, dass diese friesischen Elemente »aus sprachgeographischen Gründen durchaus die Annahme friesischer Kolonisation« fordern. »Man wäre somit berechtigt, eine zweimalige Besiedlung der Inseln zu behaupten: erstens [wegen der Verbindung mit dem Westsächsischen] durch eine zwischen Westsachsen und Ostfriesen stehende Bevölkerung, zweitens durch Friesen«. Dies waren keine Westfriesen, »aber mit den Ostfriesen haben sie eine grosse Menge von Spracherscheinungen gemein, die auf längere und nahe Berührung schliessen lassen«. Gegenüber BREMER (o. S. 96 f.), der die Übereinstimmungen zwischen dem Inselfriesischen und den Festlandsdialekten aus der jahrhundertelangen Verkehrsgemeinschaft erklären wollte, behauptet SIEBS, ein enger Verkehr zwischen den Insulanern und dem Festland bestehe weder heute, noch habe er früher bestanden, am wenigsten mit Helgoland; und übrigens — so fragt er sich — wie hätte ein Verkehr mit dem Festlande auf

¹ PAULS Grundriss I² (1901) S. 1154 ff.

den vier verschiedenen Inseln zu so gleichmässigen Ergebnissen führen können?

Zur Begründung dieser Ansicht folgen dann in vier Haupt- und einer Reihe von Nebenpunkten die Berührungen zwischen dem Friesischen der Küste und der Sprache der Inseln, wobei auch Vergleiche mit den ostfriesischen Mundarten angestellt werden, so dass SIEBS in der Zusammenfassung zu dem bekannten Ergebnis (o. S. 29) kommen kann, dass die Friesen der nordfriesischen Inseln aus der Wesergegend, die Bewohner der Küste aus der Emsgegend herstammen.

In der Abhandlung von 1931 kehren dieselben Gesichtspunkte, wenn auch knapper dargestellt, ohne wesentliche Abweichungen wieder, nur eins ist zu merken: während SIEBS nach dem oben zitierten in seiner frühen Arbeit mit der Möglichkeit einer alten chaukisch-sächsischen Besiedlung der nordfriesischen Inseln, also einer Berührung der Insulaner mit den Sachsen Britanniens rechnete, so lehnt er nunmehr eine solche glatt ab mit der Behauptung, eine nähere Verbindung der nordfriesischen Bevölkerung mit den Germanen Britanniens lasse sich sprachlich nicht begründen¹.

SIEBS' Ausführungen beruhen — im Gegensatz zu denen BREMERS — durchgehends auf einer umfassenden und soliden Kenntnis der in Frage kommenden Mundarten. Es werden daher die SIEBS'schen Angaben über mundartliche Verhältnisse — natürlich kontrolliert durch später erschienene Untersuchungen wie auch durch meine eigenen bei der Arbeit im Felde gewonnenen Erfahrungen — im grossen und ganzen eine sichere Basis bilden können, wenn nun im folgenden eine Überprüfung der Ergebnisse und Methoden der vier Sprachforscher LYNGBY, MÖLLER, BREMER und SIEBS sowie eine etwaige Weiterführung ihrer Gedanken versucht werden soll.

In den hier referierten Darstellungen der genannten Forscher handelte es sich um eine Verwertung mundartlicher Übereinstimmungen und Gegensätze bei der Lösung ethnischer Probleme. Diese betreffen jedoch nicht die heutige Zeit, sondern die vorgeschichtliche Zeit oder das frühe Mittelalter. Es hat daher die heutige Stellung der Mundarten zueinander hier nur geringes Interesse. Worauf es in erster Linie ankommt, ist vielmehr eine zeitliche Fixierung der einzelnen sprachlichen Erscheinungen,

¹ Mitt. d. Schles. Ges. f. Volksk. XXXI—XXXII (1931) S. 79.

denn erst dann wird es möglich sein zu entscheiden, welche von diesen für die vorliegende ethnische Frage von Belang sind und welche nicht. So ist man aber bisher nicht verfahren: besonders BREMER und SIEBS führen im Rahmen ihrer ethnischen Untersuchungen zahlreiche Punkte mundartlicher Beziehungen an ohne jegliche chronologischen Angaben. Der Grund dazu mag z. T. darin zu suchen sein, dass eine zeitliche Fixierung älterer sprachlicher Entwicklungen im Nordfriesischen wegen des Mangels an Quellen¹ mit grossen Schwierigkeiten verbunden ist, sie ist aber unbedingt notwendig, und man wird eben versuchen müssen, so gut es geht, von einer relativen Chronologie aus auch annähernd den absoluten Zeitpunkt für das Eintreten der einzelnen Erscheinungen zu bestimmen.

Da nun die hier zu erörternden ethnischen Verhältnisse jedenfalls der Zeit vor 1000 oder 1100 angehören, — denn niemand wird bestreiten, dass die Nordfriesen schon damals in Nordfriesland wohnten (o. S. 94) und dass nach der Zeit von intimen Berührungen zwischen Nordfriesland und England oder Südfriesland keine Rede sein kann —, so folgt daraus, dass sprachliche Phänomene, deren Entstehen nach 1000—1100 anzusetzen ist, in diesem Zusammenhang belanglos sind und ausscheiden müssen. Von diesem Gesichtspunkt aus werden zunächst die von SIEBS (und BREMER) angeführten Fälle sprachlicher Übereinstimmungen der beiden nordfriesischen Dialektgruppen zu betrachten sein.

1. Die Diphthongierung² des anordfries. ā. Als phonetischem Wert des ā ist etwa mit ā zu rechnen³. Dieser Laut und der entsprechende offene palatale Vokal æ wurden im Nordfriesischen diphthongiert, vermutlich mit ā > ūa und æ > iæ oder ähnl. als Anfangsergebnis, eine Diphthongierung, die m. E. von der ganz gleichartigen Erscheinung in den dänischen Mundarten

¹ Es wäre denkbar, dass bei dem Fehlen altnordfriesischer Texte die alten Formen der nordfriesischen Ortsnamen, wenn auch in nicht-friesischen Quellen überliefert, bei der zeitlichen Bestimmung nordfriesischer Lautübergänge gute Dienste leisten könnten. Das ist aber nicht der Fall. Einerseits reichen diese Quellen nämlich nicht weiter zurück als bis ins späte Mittelalter, und andererseits treten die Namen durchgängig nicht in ihrer friesischen, sondern in ihrer mehr oder weniger dänischen oder niederdeutschen Gestalt auf. Das *Før* des »Liber census Daniae« 1231 z. B. beweist ebenso wenig wie das heutige amtliche *Før*, dass die Föhringer in dem Namen ihrer Insel einen gerundeten Vokal und kein ē sprachen.

² SIEBS (PAULS Grundriss I² (1901) S. 1161) Punkt 1); BREMER (Nd. Jb. XIII (1887) S. 6) Punkt 4) und 5).

³ SIEBS in: PAULS Grundriss I² (1901) S. 1231 ff.

von Schleswig und Jütland, die z. B. schon im Flensburger Stadtrecht massenhaft belegt ist¹, nicht getrennt werden kann.

Nach seiner jüngeren Darstellung² will SIEBS in der Behandlung des afries. *ā* im Ost- und Nordfriesischen einen »sicheren Beweis« dafür sehen, »dass alle nordfriesischen Mundarten eine Zeit gemeinsamer Entwicklung mit dem Ostfriesischen durchgemacht haben«, worunter SIEBS zweifellos eine Zeit versteht, wo die Nordfriesen in der Nähe der Ostfriesen wohnten. Bei näherer Prüfung erweist sich indessen der »sichere Beweis« als gänzlich unsicher.

Es ist zunächst sehr fraglich, ob die Entwicklung des alten *ā* in den ostfriesischen und den nordfriesischen Mundarten überhaupt von gleicher Art war. Das *ō* (oder *ō*) des Saterländischen³ (in Wörtern wie *brōd* 'Brot', *bōm* 'Baum', *hō* 'Heu') und das *ō*, *ō^u* des Wangeroogischen⁴ (etwa in *twō* 'zwei', *bōm* 'Baum', *dōðd* 'tot', *ō^ul* 'alt') sind offensichtlich die Ergebnisse einer wohlbekannten, hier besonders weitgehenden Verdampfung des *ā* zu einem geschlossenen *ō*-Laut, der also im Saterländischen in allen Stellungen erhalten bleibt, im Wangeroogischen jedoch vor gewissen Konsonanten diphthongischen Charakter annimmt, indem das lange *ō* zum Schluss in ein *u*, bzw. *ɔ* hinübergleitet. Diese Diphthongierung muss einerseits wegen ihres Fehlens im Altostfriesischen und ihrer verhältnismässig geringen geographischen Verbreitung, andererseits wegen der Erhaltung des *ō* im absoluten Auslaut als ein junger, kombinatorisch bestimmter Lautwandel aufgefasst werden. Die Entwicklung des *ā* im Nordfriesischen ist aber eine ganz andere. Hier fordern die in den heutigen Mundarten vorliegenden Entsprechungen sowie die vermutliche Verbindung mit der gleichen dänischen Erscheinung (o. S. 100 f.) für das gesamte nordfriesische Gebiet die Ansetzung einer Diphthongierung *ā* > *ūa*⁵ etwa um die Zeit 1200—1300, d. h. es entstand ein Diphthong ganz anderer Art (mit enger 1. und offener 2. Komponente) und zu einer anderen Zeit als der wangeroogische. An eine gemeinsame Diphthongierung im Ost- und Nord-

¹ BRONDUM-NIELSEN, Gammeldansk Grammatik I S. 347 ff.

² Mitt. d. Schles. Ges. f. Volksk. XXXI—XXXII (1931) S. 78 f.

³ PAULS Grundriss I² (1901) S. 1387.

⁴ Ebd. S. 1381.

⁵ S. z. B. SIEBS in: PAULS Grundriss I² (1901) S. 1231 f.; PETER JORGENSEN, Nordfries. Beitr. aus dem Nachlass HERM. MÖLLERS (1938) S. 55 ff.

friesischen zu einem Zeitpunkt, wo die »Nordfriesen« als Nachbarn der Ostfriesen an der Weser gesessen hätten, also mindestens vor 1000, ist somit gar nicht zu denken. Wenn das Ost- und das Nordfriesische bei der Entwicklung des *ā* überhaupt etwas Gemeinsames aufzuweisen vermögen, so bleibt das auf die Verdumpfung des *ā* zu *ā* (wenn der Lautwert nicht von Anfang an ein *ā* war) beschränkt. Eine solche Verdumpfung kommt aber bekanntlich auch vielen anderen Mundarten innerhalb des westgermanischen und nordischen Sprachraumes zu und kann daher als Beweis einer gemeinsamen Entwicklung zweier speziellen Mundarten, des Nord- und Ostfriesischen, nicht verwertet werden. Dieser Punkt der SIEBS'schen Argumentation fällt also aus.

BREMER (o. S. 96) findet in der Behandlung des anordfries. *ā* einen Unterschied zwischen Insel- und Festlandsdialekten — die ersten Diphthong, die letzteren Monophthong, — ein Irrtum, der auf der fehlenden Kenntnis des Halligfriesischen und der Hattstedter Mundart beruht.

2. Die Kürzung¹ von *ī* und *ȳ*. Zunächst ist zu beachten, dass es falsch wäre, mit SIEBS von einer Kürzung des *ū* zu sprechen, selbst wenn er »in den meisten nordfriesischen Mundarten als *y* erscheinend« hinzufügt, denn die Palatalisierung des *ū* zu *ȳ*, die mit einer winzigen Ausnahme sich über das ganze nordfriesische Gebiet erstreckt, muss vor der Kürzung eingetreten sein, sonst wäre ja zu erwarten, dass auch altes *ā* (in Wörtern wie anordfries. **jung*, **tunge* 'Zunge') zu *y* palatalisiert worden wäre, was bekanntlich nicht der Fall ist. Ferner lässt sich feststellen, dass der Wandel von *ū* zu *ȳ* sich nicht nur erst nach der Umlautperiode vollzogen hat, sondern auch erst nachdem die eventuellen Anfangsergebnisse der Umlautung von *ū*, also etwa *ȳ* (vgl. u. S. 111 ff.), delabialisiert worden waren; andernfalls hätten sich die neuen *ȳ*-Laute den durch Umlaut entstandenen angeschlossen und würden dieselbe weitere Entwicklung durchgemacht haben (in den Wörtern 'Braut' — **brādi* > anordfriesInseldial. **brīd*, anordfriesFestlDial. **bred* — und 'Haus' — anordfries. **hūs* — müsste dann in den heutigen Mundarten der gleiche Vokalismus vorliegen). Hieraus ergibt sich folgende relative Chronologie: 1) Umlautung des *ū*, 2) Delabialisierung

¹ SIEBS (PAULS Grundriss I² (1901) S. 1162) Punkt 2); BREMER in: Nd. Jb. XIII (1887) S. 9.

des eventuell entstandenen *ȳ*, 3) Palatalisierung des *ū*, Aufkommen eines neuen *ȳ*, 4) Kürzung der Längen *ī* und *ȳ*. Mag nun auch die Umlautsperiode schon um 800 zum Abschluss gekommen sein, und mögen die unter 2 und 3 genannten Entwicklungen sich in unmittelbarer Folge angeschlossen haben, so wird es doch kaum angängig sein, die Kürzung von *ī* und *ȳ* vor dem Jahre 1000 anzusetzen — ja, sie fällt m. E. erst ein paar Jahrhunderte später —, und sie wird zur Aufklärung ethnischer Verhältnisse vor dem Jahre 1000 nicht beitragen können. Dann verliert ebenfalls die Zusammenstellung der nordfriesischen Kürzung mit einer ähnlichen — wahrscheinlich doch jungen — Tendenz zur Kürzung langer Vokale in der Wurstener Mundart an der Wesermündung gänzlich ihren Wert.

3. In der Behandlung der *ē*- und *ā*-Laute¹ tritt eher ein Gegensatz zwischen dem Insel- und dem Festlandsfriesischen zu Tage als eine Übereinstimmung; die Erörterung dieser Phänomene gehört daher in einen anderen Zusammenhang (u. S. 108 ff.).

4. Vokaldehnung vor gewissen Konsonantenverbindungen (*ld*, *nd*, *mb* u. a.) und (weniger durchgreifend) Vokalkürzung vor anderen². SIEBS setzt diese Dehnungen und Kürzungen schon für das Altfriesische an, und zwar sowohl für das Nordfriesische als auch für das Ostfriesische, wenn dies auch aus den altostfriesischen Texten nicht ersichtlich ist. Er tut das mit vollem Recht; denn wir können feststellen, dass die Dehnung älter ist als die oben unter 2. besprochene Kürzung von *ī* und *ȳ* (die heutigen nordfriesischen Formen z. B. von ‘binden’ setzen die Entwicklung *i* > *ī* > *i* voraus) und auch älter als die Diphthongierung von *ā* und *āe* (die heutigen Formen von ‘alt’ z. B. fordern folgende Stufen von Übergängen: **ald-* > **āld* > **ūald* usw.). Man hätte also hier das älteste der bisher behandelten Beispiele von gemeinsamen Sprachänderungen der nordfriesischen (und ostfriesischen) Mundarten und käme, wenn man einen absoluten Zeitpunkt angeben sollte, vielleicht an das Jahr 1000 heran oder sogar darüber hinaus. Hier bestände somit, wenn man SIEBS folgen würde, tatsächlich die Möglichkeit, aus alten gemeinsamen Lautentwicklungen der nordfriesischen und ostfriesischen Mundarten auf eine gemein-

¹ PAULS Grundriss I² (1901) S. 1162 Punkt 3).

² Ebd. S. 1162 Punkt 4).

same Heimat zu schliessen. Auf Schlüsse dieser Art komme ich unten (S. 117 ff.) zurück.

5. Die von SIEBS in einer Anmerkung¹ aufgeführten Erscheinungen, die als Beweise für die enge Zusammengehörigkeit der nordfriesischen Insel- und Festlandsmundarten »nicht so stark ins Gewicht« fallen, »weil sie nicht alle mit Notwendigkeit eine lange gemeinsame Entwicklung« erweisen, bedürfen in den meisten Fällen keiner eingehenden Auseinandersetzung. Der Wandel des *i* zu *e* oder *a*, verschiedene Mouillierungserscheinungen, der Schwund von anlautendem *w* vor *ū*, der Übergang stimmloser Konsonanten in stimmhafte unter bestimmten Bedingungen erstrecken sich z. T. nur über recht begrenzte Gegenden, in keinem Fall aber gleichmässig über das gesamte nordfriesische Sprachgebiet und sind ohne weiteres als junge, also hier nicht in Betracht kommende Erscheinungen anzusprechen. Nur die Kontraktion des *īa* zu *ī* scheint allen nordfriesischen Mundarten gemeinsam zu sein. Es kann aber festgestellt werden, dass diese Entwicklung später erfolgt ist als die oben (S. 102 f.) erwähnte Kürzung von *ī* und *ȳ*, denn das aus *īa* hervorgegangene *ī* fällt nicht mit dem alten *ī* zusammen und macht nicht dessen Kürzung mit (Sylt *grip* < **gripa* ‘greifen’, aber *diip* < **dīap* ‘tief’). Hier kommt also ein Zeitpunkt vor dem Jahre 1000 noch weniger in Frage als bei jener Kürzung.

Damit wären die von SIEBS (und BREMER) hervorgehobenen Übereinstimmungen zwischen Inseldialekt und Festlandsdialekt auf ihr Alter geprüft: es stellte sich heraus, dass weitaus die Mehrheit dieser sprachlichen Übereinstimmungen, aller Wahrscheinlichkeit nach, der Zeit nach dem Jahre 1000 angehört — also einer Zeit, wo das Siedlungsbild Nordfrieslands im wesentlichen dasselbe war wie heute — und somit für die Entscheidung von ethnischen Fragen früherer Zeiten irrelevant bleibt. In solchen Fällen, wo eine Sprachänderung sich nach dem Jahre 1000 in allen Gegenden des nordfriesischen Sprachgebiets durchgesetzt hat, wird der Vorgang kaum anders zu denken sein, als dass die Neuerung von einem Ursprungsherd aus sich allmählich über das gesamte Gebiet verbreitete, welches natürlich nur möglich war, wenn die einzelnen Teilgebiete miteinander in Verbindung standen.

¹ PAULS Grundriss I² (1901) S. 1163; vgl. auch BREMER in: Nd. Jb. XIII (1887) S. 7 f.

Nun will aber SIEBS (o. S. 98 f.) von einem jetzigen und früheren Verkehr zwischen den nordfriesischen Inseln und dem Festland nichts wissen, und das postulierte Fehlen eines solchen Verkehrs bildet in der SIEBS'schen Argumentation einen wichtigen Faktor, als Grundlage nämlich für die Behauptung, dass gemeinsame Sprachänderungen bei den nordfriesischen Insulanern und Festlandsbewohnern notwendigerweise eine vornordfriesische gemeinsame Heimat dieser Stämme zur Voraussetzung haben müssten. SIEBS zieht doch offenbar die Grenzen des Verkehrs, der für die Ausbreitung sprachlicher Erscheinungen in Betracht kommen kann, viel zu eng. Er meint vermutlich, dass die Inselbewohner etwa täglich mit den Festländern verkehren müssten, um eine sprachliche Beeinflussung zu erzielen — und dann hätte er recht: ein so enger Verkehr besteht nicht und hat wohl kaum je bestanden, wenn auch zu beachten ist, dass die Nordfriesen früher mehr als jetzt ein Volk der Fischer und Seefahrer waren. Unter Verkehr in diesem Sinne werden aber ebenfalls Ab- und Zuwanderungen zu verstehen sein, sowohl in kleinerem Massstab, wie wenn junge Mädchen und junge Männer vom Festland auf den Inseln heirateten und sesshaft wurden oder umgekehrt — was zu jeder Zeit vorgekommen sein wird —, als auch in grösserem Ausmass, wie z. B. die Ansiedlung von ehemaligen Bewohnern der Halligen und des alten Strand in Nieblum und Wyk auf Föhr nach der grossen Sturmflut im Jahre 1634¹. Die Bedeutung solcher Bevölkerungsverschiebungen für die Entwicklung der Sprache ist über allen Zweifel erhaben, und unter diesen Umständen sind gemeinsame, im ganzen nordfriesischen Sprachgebiet durchgeföhrte sprachliche Änderungen auch bei einem Besiedlungszustand wie dem seit dem Jahre 1000 bestehenden durchaus nicht als etwas Aussergewöhnliches zu betrachten.

Auch ist an den gleichmässigen Ergebnissen einer sprachlichen Neuerung auf allen Inseln, die SIEBS nicht versteht (o. S. 98 f.), nichts Merkwürdiges. Die Ausbreitungswege waren natürlich mannigfaltiger Art und lassen sich schwer feststellen. Wenn man aber, um ein konkretes Beispiel herauszugreifen, für die Ausbreitung der Diphthongierung von *ā* und *āe* folgenden Weg annähme: von der Küste über die Halligen nach Föhr, von dort nach Amrum und Sylt, und dann weiter durch den Ver-

¹ Vgl. AUG. SACH, Das Herzogtum Schleswig II (1899) S. 267.

kehr der Seeleute nach Helgoland, würde damit die Gleichmäsigkeit der Erscheinung auf allen Inseln genügend erklärt sein.

Wendet man sich von diesen sprachlichen Übereinstimmungen zwischen den beiden nordfriesischen Dialektgruppen nunmehr den entsprechenden Gegensätzen zu, so wird auch hier erst eine Durchmusterung der von LYNGBY, MÖLLER und BREMER zusammengestellten Fälle erforderlich sein, um alle jungen oder vermutlich jungen Erscheinungen — sowie natürlich alles Falsche — abzusondern.

Über das Alter der von ihm angeführten morphologischen Unterschiede zwischen dem Insselfriesischen und dem Festlandsfriesischen äussert LYNGBY sich nicht, er will diese auch keineswegs bei einer Erörterung ethnischer Fragen verwerten. Da es sich indessen um drei sehr charakteristische und vielleicht alte Gegensätze handelt, dürfen sie hier nicht ausser Acht gelassen werden¹.

1. In den nordfriesischen Festlandsdialekten erscheint fast ohne Ausnahme bei allen Substantiven *-e* als Merkmal des Plurals, dem gegenüber hat in den Mundarten der Inseln eine recht grosse Anzahl von Maskulinen und Femininen *-er/-ar*, welches in dieser Verwendung dem Festlandsfriesischen abgeht. Dieses *-er/-ar* lässt sich mit der in gewissen altostfriesischen Texten auftretenden und im Neu-Wangeroogischen fortlebenden Pluralendung von masc. *a*-Stämmen (aostfries. *-ar*) identifizieren². Die Erklärung der Form hat Schwierigkeiten gemacht. Nach MÖLLER kann afries. *-ar* »absolut nichts anderes sein als *-ōzez*³«, und VAN HELTEN setzt *-ōziz* als Grundlage an⁴; SIEBS lehnt jegliche Verbindung mit dem nordischen *-ar* ab⁵, während HAMMERICH behauptet, dass ein *-ōzez*, welches er eine ad hoc-Konstruktion VAN HELTENS nennt, genau dieselbe Endung sei wie die der nordischen masc. *a*-Stämme⁶ (wo man sonst urgerm. *-ōz* anzusetzen pflegt), und hierin eine Beeinflussung des Friesischen von seiten des Nordischen erblicken will⁷.

Wenn HAMMERICH recht hat, wenn das afries. *-ar* tatsächlich nordischer Einwirkung zu verdanken ist — und ich halte das

¹ Danske Studier 1939 S. 58.

² Vgl. z. B. SIEBS in: PAULS Grundriss I² (1901) S. 1339 f.

³ PBB 7 (1880) S. 505.

⁴ PBB 14 (1889) S. 282.

⁵ PAULS Grundriss I² (1901) S. 1340.

⁶ Aarsskrift for Aarhus Universitet IX (1937) S. 356.

⁷ Holland Danmark II (1945) S. 329.

durchaus für möglich —, so wird das Aufkommen der Endung im Ostfriesischen der Zeit der dänischen Herrschaft in Südfriesland, d. h. dem 9. Jahrhundert, zuzuweisen sein, und es ist anzunehmen, dass die Übernahme des *-ar* aus dem Dänischen in Nordfriesland derselben Periode, jedenfalls keiner späteren Zeit, angehört. Damit besteht die Möglichkeit eines Zusammenhangs zwischen der geographischen Verbreitung des *-ar* und nordfriesischen Siedlungs- und Herkunftsverhältnissen vor dem Jahre 1000, nur bleibt zu erwägen, ob die oben erwähnte heutige Verteilung von *-er/-ar* und *-e* auf das Inselfriesische und das Festlandsfriesische sich überhaupt 1000 Jahre zurückprojizieren lässt oder ob sie das Ergebnis einer später erfolgten Entwicklung sein kann.

Ein lautlicher Zusammenfall von *-ar* und vokalischen Endungen in *-e* dürfte ausgeschlossen sein, da die festländischen Mundarten im sonstigen Sprachgut nebeneinander die schwachen Endungen *-e* und *-er* besitzen. Eher liesse sich denken, dass das ganze nordfriesische Gebiet im 9. Jahrhundert *-ar* in den masc. *a*-Stämmen, in andern Stämmen aber natürlich vokalische Endungen der Pluralformen besessen hätte. Und dann könnte auf dem Wege der Analogie im Festlandsfriesischen das *-ar* durch *-e* verdrängt worden sein, während es im Inselfriesischen bis auf den heutigen Tag sich nicht nur behauptete, sondern auch an Boden gewann. Die dritte Möglichkeit aber, dass das *-ar* nur dem Inseldialekt zukam und nie, weder heute noch vor 1000 Jahren, in den Festlandsmundarten existierte, lässt sich nicht ohne weiteres von der Hand weisen. In dem Falle hätte man dann den interessanten Sachverhalt, dass das Inselfriesische etwa um das Jahr 900 ein dänisch-nordisches Element aufwies, das dem Festlandsfriesischen, der dem Dänischen zunächst liegenden Mundart, fehlte (vgl. u. S. 114).

2. und 3. Der Infinitiv geht in den Festlandsdialekten stets auf *-e* aus, in den Inselfriesischen dagegen ist die vokalische Endung abgeworfen ausser in Verben auf afries. *-ia* (dem Infinitiv folgt überall der plur. ind. präs.), und der Plural des Präteritums, der auf den Inseln ohne Endung ist, hat im Festlandsfriesischen die Endung *-en*. In diesen Fällen handelt es sich offenbar um Apokopierungserscheinungen und Formenausgleich, beides Phänomene, die auf ein hohes Alter keinen Anspruch machen können. Der Abfall des *-a* wird von ähnlichen Schwä-

chungstendenzen der umgebenden Sprachen, des Dänischen und des Niederdeutschen, nicht zu trennen sein, ist also kaum älter als das späte Mittelalter.

Im Gegensatz zu LYNGBY notieren MÖLLER und BREMER ausschliesslich lautliche Unterschiede der beiden nordfriesischen Dialektgruppen. Von den 11 Punkten BREMERS¹ mussten bereits zwei — das anordfries. *ā* betreffend — als jüngere Erscheinungen ausscheiden (o. S. 100 ff.). Ferner ist die Weiterentwicklung des anordfries. *ō* (Punkt 6–8), bei der auch anscheinend keine scharfe Grenze zwischen Insel- und Festlandsmundarten gezogen werden kann, als jung zu charakterisieren; sie ist jünger nämlich als die oben erwähnte Palatalisierung des *ū*, denn sonst wäre das aus *ō* hervorgegangene *ū* der Inseldialekte (z. B. **mōna* > **mūne*) mit dem alten *ū* zu *ȳ* geworden (z. B. **hūs* > **hȳs*).

Was BREMER eine Diphthongierung durch vorangehende Palatale nennt, wie z. B. in Amrum-Föhr *jüer* ‘Jahr’, das dem westsächs. *gēar* gleichgestellt wird², ist wahrscheinlich ganz anders zu beurteilen; nach SIEBS³ spielen die Palatale bei diesen inselfriesischen Diphthongierungen überhaupt keine Rolle. Ob SIEBS mit seinem Erklärungsversuch das Richtige trifft, bleibt allerdings auch zweifelhaft, braucht aber in diesem Zusammenhang nicht erörtert zu werden. Es genügt die Feststellung, dass diese lautlichen Eigentümlichkeiten wegen der Unbestimmbarkeit ihres Alters hier keinen Wert besitzen.

BREMERS 11 Punkte sind damit auf 5 reduziert. Von diesen restlichen fünf beschäftigen sich Punkt 1–3⁴ mit den alten *ē*- und *æ*-Lauten, Punkt 9 und 10 mit dem *i*-Umlaut von *ū* und *ō*. Mit anderen Worten: es bleiben eben die Erscheinungen übrig, die zuerst MÖLLER (o. S. 96) mit scharfem Blick als fundamentale Unterschiede der beiden nordfriesischen Dialektgruppen hinstellt und die auch SIEBS⁵ als Tatsachen verzeichnet, wenn er ihnen auch keine Bedeutung für die ethnischen Fragen zusisst. Die knappe Darstellung MÖLLERS und die unsystematischen Behandlungen von BREMER und SIEBS erfordern eine erneute eingehende Untersuchung. Dabei wird, da es sich um voraltnord-

¹ Nd. Jb. XIII (1887) S. 5 ff.

² Ebd. S. 7 (Punkt 11) und S. 10 f.

³ PAULS Grundriss I² (1901) S. 1214 f.

⁴ Nd. Jb. XIII (1887) S. 5 ff.

⁵ PAULS Grundriss I² (1901) S. 1162 (Punkt 3) und S. 1228.

friesische und altnordfriesische, nicht von einander unabhängige lange Vokale handelt, die nicht ohne Bedenken isoliert werden können, in der Weise verfahren, dass das ganze alte System der langen Vokale in seiner chronologischen Entwicklung dargelegt wird. Es braucht kaum betont zu werden, dass beim Fehlen sprachlicher Quellen aus jener alten Zeit durchaus sichere Ergebnisse nicht erzielt werden können.

Nachdem im Nord-Westgermanischen westgerm. *ā* (germ. *e¹*) zu *ā* aufgehellt (**här-* > **hār* ‘Haar’) oder zu *ō* verdumpt worden war (**māna-* > **mōna* ‘Mond’), nachdem ferner neue lange Vokale, durch Schwund eines folgenden Nasals vor stimmloser Spirans entstanden (**fif* ‘fünf’, **mūþ* ‘Mund’, **gōs* ‘Gans’, **brōhta* ‘brachte’), mit den alten Längen zusammengefallen waren, galt vermutlich folgendes System von langen Vokalen:

<i>i</i>	<i>u</i>
<i>ē</i>	<i>ō</i>
<i>ā</i>	

Das *ē* vertritt hier germ. *e²* (**hēr* ‘hier’). Dieser Laut scheint nun im Friesischen nirgends gesondert bewahrt zu sein: er ist, nach den heutigen Mundarten zu urteilen, entweder mit *i* — wenn nicht schon germ. *i* — oder mit *ā* zusammengefallen¹ (**hār* ‘Haar’ und **hēr* ‘hier’ > **hēr* ‘Haar’ und ‘hier’). Ich nehme an, dass dieser Vorgang recht alt ist und finde eine Parallelie — aber natürlich keinen Beweis — in der Tatsache, dass das Kentische und das Angelsächsische von der ältesten Zeit der Überlieferungen an für *ā* (germ. *e¹*) und *ē* (germ. *e²*) gleichmäßig *ē* schreiben². Man käme demnach auf ein System von 4 Grössen:

<i>ī</i>	<i>ū</i>
<i>ē</i>	<i>ō</i>

Im kontinentalen Zweig des Nord-Westgermanischen wird nun dieses System früh um zwei Grössen vermehrt: *ā* aus dem germ. Diphthong *ai* (**stain-* > **stān* ‘Stein’) und *ā* aus germ. *au* (**draum-* > **drām* ‘Traum’) oder, unter besonderen Umständen, aus germ. *ai* (**raip-* > **rāp* ‘Tau’), und es ergibt sich

¹ Vgl. SIEBS in: PAULS Grundriss I² (1901) S. 1217 ff.

² SIEVERS, Angelsächs. Gramm³, S. 20; LUICK, Hist. Gramm. d. engl. Spr. I (1921) S. 129 f.

als System der Langvokale in der den nord- und südfriesischen Mundarten zugrunde liegenden »urfriesischen« Sprache folgendes:

<i>i</i>	<i>ü</i>
<i>e</i>	<i>ō</i>
<i>æ</i>	<i>ā</i>

Als jüngster Zeitpunkt für die Gültigkeit dieses Systems wird 700—800 anzunehmen sein, es ist ja die Zeit vor dem Eintreten des *i*-Umlauts von langen Vokalen, der bekanntlich schon im ältesten Altenglisch in voller Ausdehnung vorlag. Mit der Auswirkung des *i*-Umlauts aber und den daraus resultierenden (oder sonstigen) Zusammenfällen wird die Einheitlichkeit der Entwicklung innerhalb des »urfriesischen« Gebiets gebrochen. Am Ende der folgenden Periode, um 1100—1200, ist zwar für das Altnordfriesische ein analoges System von 6 langen Vokalen anzusetzen — das gilt für den Inseldialekt wie auch für den Festlandsdialekt —, der genetische Inhalt aber von den drei Grössen der ersten Reihe *i e æ* ist in den beiden Dialekten verschieden.

Was geschieht, ist folgendes: das Umlautsprodukt von *ā* fällt in beiden Dialekten mit *æ* zusammen (**laubjan* > **lābjan* > **læva* ‘glauben’); das bedarf keiner weiteren Erörterung. Das Ergebnis des *i*-Umlauts von *ü* und *ō* ist in allen Inselmundarten letzten Endes *i*, bzw. *e*; das *i* fällt mit dem alten *i* zusammen (**brūdi* > anordfriesInseldial. **brīd* ‘Braut’), das *e* bleibt als gesonderte Grösse (**grōnja* > anordfriesInseldial. **grēne* ‘grün’) von altem *ē* (**hēr* ‘Haar’ und ‘hier’) und *æ* (**stān* ‘Stein’) getrennt. Diese beiden Laute, *e* und *æ*, fallen nun oder — was wahrscheinlicher ist — fielen schon vorher in *æ* zusammen (**hār* ‘Haar’ und ‘hier’, **stān* ‘Stein’), so dass die vordere Reihe von langen Vokalen im Inseldialekt mit typischen, die Herkunft charakterisierenden Beispielen sich folgendermassen gestaltet:

- i* (**swīn* ‘Schwein’, **brīd* ‘Braut’)
- e* (**grēne* ‘grün’)
- æ* (**hār* ‘Haar’ und ‘hier’, **stān* ‘Stein’, **læva* ‘glauben’).

In dem Festlandsdialekt dagegen ist, wie im Südfriesischen, das Produkt des *i*-Umlauts von *ü* und *ō* ohne Unterschied ein *ē* (**brūdi* > altnordfriesFestlDial. **brēd*; **grōnja-* > anordfriesFestl-Dial. **grēne*), das seinerseits mit dem alten *ē* (**hēr* ‘Haar’ und

'hier') zusammenfällt, während altes *æ* (**stæn* 'Stein') für sich stehen bleibt. Verglichen mit obiger Aufstellung für den Inseldialekt, treten einerseits die Übereinstimmungen in bezug auf die drei Größen, andererseits die Abweichungen, was den Ursprung betrifft, in diesem Schema für den Festlandsdialekt deutlich hervor:

- *i* (**swīn* 'Schwein')
- *e* (**hér* 'Haar' und 'hier', **brēd* 'Braut', **grēne* 'grün')
- *æ* (**stæn* 'Stein', **lēva* 'glauben').

Neben diesen Entwicklungen laufen Dehnungen kurzer Vokale vor gewissen Konsonantenverbindungen (o. S. 103 f.), die dabei entstehenden langen Vokale haben aber keinen Einfluss auf die Gestaltung des Systems¹.

Es handelt sich nun darum, den Verlauf der dargestellten Lautentwicklungen im Insel- und Festlandsdialekt in ihren einzelnen Phasen zu verfolgen, um festzustellen, wann die Differenzierung der beiden Dialekte ihren Anfang genommen hat. Am einfachsten wäre es — als Hypothese Nr. 1 — anzunehmen, *ü* und *ö* hätten durch die Beeinflussung eines folgenden *i* oder *j* nicht erst gerundete, sondern sofort ungerundete Vokale ergeben: im Inseldialekt *i* und *ē*, im Festlandsdialekt nur einen Laut, nämlich *ē*. Dann müsste im Inseldialekt der Umlautung ein Zusammenfall von *ē* und *æ* vorausgegangen sein, also:

<i>i</i>	<i>ū</i>
<i>æ</i>	<i>ō</i>
<i>ā</i>	

— weil das neue *e* sich keinem der alten Laute anschliesst und eine vordere Reihe mit vier Größen:

<i>i</i>	<i>ū</i>
neues <i>e</i>	
altes <i>ē</i>	<i>ō</i>
<i>æ</i>	<i>ā</i>

¹ MÖLLER zieht auch den *i*-Umlaut von kurzem *u* mit heran (o. S. 96) Wahrscheinlich verhält es sich mit diesem genau so wie mit der entsprechenden Länge, nur ist die ursprüngliche Regelmässigkeit durch kombinatorische Entwicklungen gestört, was diesen Fall für unsere Zwecke weniger anwendbar macht; vgl. SIEBS in: PAULS Grundriss I² (1901) S. 1206 ff., besonders 1208 f.

nicht ohne Bedenken anzusetzen ist —, während ein solcher Zusammenfall im Festlandsdialekt nicht stattfand. Dies alles würde bedeuten, dass die beiden nordfriesischen Dialekte schon vor dem Eintreten des *i*-Umlauts von *ü* und *ö*, d. h. etwa um 700—800, in lautlicher Hinsicht verschiedene Wege gingen.

Von dieser Hypothese weicht die MÖLLERSche (o. S. 96) und SIEBS'sche¹ in einem nicht unwesentlichen Punkte ab. MÖLLER und SIEBS nehmen bei der Umlautung des *ü* im Inseldialekt keinen unmittelbaren Übergang von *ü* zu *ī* an, sondern schieben als Zwischenstufe ein *ȳ* ein. Über das *ö* äussern sie sich nicht näher, aber man darf wohl davon ausgehen, dass sie für das *ö* mit einem entsprechenden Durchgangslaut *ō* rechnen. Beim nordfriesischen Festlandsdialekt sowie bei den südfriesischen Mundarten ist dagegen von Zwischenstufen zwischen *ü* *ö* und *ē* keine Rede. Man bekäme dann — als Hypothese Nr. 2 — nach der Durchführung des *i*-Umlauts von *ü* und *ö* für den Festlandsdialekt ein ungeändertes System von langen Vokalen:

<i>ī</i>	<i>ū</i>
<i>ē</i>	<i>ö</i>
<i>ā</i>	<i>ā</i>

indem das Umlautprodukt in dem alten *ē* aufging, für den Inseldialekt aber folgendes:

<i>ī</i>	<i>ȳ</i>	<i>ū</i>
<i>ē</i>	<i>ō</i>	<i>ö</i>
<i>ā</i>		<i>ā</i>

woraus durch Zusammenfall von *ē* und *ā*:

<i>ī</i>	<i>ȳ</i>	<i>ū</i>
<i>ē</i>	<i>ō</i>	<i>ö</i>
<i>ā</i>		<i>ā</i>

und dann durch Delabialisierung von *ȳ* und *ō* zu *ī* und *ē* schliesslich dasselbe System entsteht wie im Festlandsdialekt:

<i>ī</i>	<i>ū</i>
<i>ē</i>	<i>ö</i>
<i>ā</i>	<i>ā</i>

¹ PAULS Grundriss I² (1901) S. 1228, 1224 f.

Auch bei dieser Entwicklung wäre die Trennung der beiden Dialekte alt: sie würde in die Periode des *i*-Umlauts, also etwa ins 8. Jahrhundert zurückreichen.

Es bleibt aber noch eine dritte Möglichkeit (Hypothese Nr. 3). Es ist denkbar, dass die Umlautung von *ü* und *ö* sich in den beiden Dialekten zunächst in gleicher Weise vollzieht, wodurch folgendes System von langen Vokalen entsteht:

<i>ī</i>	<i>ÿ</i>	<i>ū</i>
<i>e</i>	<i>ø</i>	<i>ö</i>
<i>æ</i>		<i>ā</i>

Darauf tritt im Festlandsdialekt Zusammenfall von *ÿ* und *ø* in *ø* ein, während der Inseldialekt die beiden Umlautvokale getrennt hält, dagegen aber *e* und *æ* zusammenfallen lässt, also:

Festlandsdialekt	Inseldialekt
<i>ī</i>	<i>ī</i>
<i>e</i> <i>ø</i>	<i>ø</i>
<i>æ</i>	<i>ā</i>

und dann wird durch die Entrundung der *ÿ*- und *ø*-Laute zu *i* und *e* wieder das gleiche System für beide Dialekte erzielt:

<i>ī</i>	<i>ū</i>
<i>e</i>	<i>ø</i>
<i>æ</i>	<i>ā</i>

Bei einem derartigen Verlauf der lautlichen Entwicklungen tritt eine Differenzierung der beiden nordfriesischen Dialekte erst während der Umlautperiode in Erscheinung.

Will man nun versuchen, von diesen drei, an und für sich gleichberechtigten Möglichkeiten einen Schritt weiter zu gelangen, sehe ich keinen besseren Weg, als dass man einen Vergleich mit bekannten analogen Vorgängen in einer benachbarten verwandten Sprache anstellt und sich dann für diejenige Hypothese als die beste entscheidet, die den vorliegenden Tatsachen in jener verwandten Sprache am besten entspricht.

Als eine solche verwandte Sprache mit ähnlichen Lautentwicklungen bietet sich das Altenglische dar: Im Altenglischen ist schon am Ende des 7. Jahrhunderts die Umlautung von *ū* und *ō* erfolgt, und die Ergebnisse waren anscheinend im ganzen

Gebiet *ȳ* und *ō*. Im Laufe des 9. Jahrhunderts werden dann in Kent und benachbarten Strichen *ȳ* und *ō* delabialisiert und fallen in einem Laut *ē* zusammen. In den übrigen Gegenden bleiben aber die *ȳ*- und *ō*-Laute vorläufig getrennt und werden erst am Ende der altenglischen Periode in einem grossen Teil des Sprachgebiets einer Delabialisierung zu *i* und *e* unterworfen, die in den folgenden Jahrhunderten noch weiter um sich greift¹.

Dieser altenglische Entwicklungsverlauf der Umlautprodukte von *ū* und *ō* stimmt mit der für die altnordfriesischen Dialekte aufgestellten Hypothese Nr. 3 fast völlig überein: Der Umlaut vollzog sich zunächst in gleicher Weise in beiden Dialekten. Dann trat im nordfriesischen Festlandsdialekt — wie im Kentischen — ein Zusammenfall von *ȳ* und *ō* mit *e* als Endergebnis ein (die für den Festlandsdialekt angesetzte Entwicklungsstufe mit einem *ō* als erstem Resultat des Zusammenfalls von *ȳ* und *ō* vor der Delabialisierung zu *ē* ist im Kentischen nicht belegt, wird daher vielleicht auch für das Friesische zu streichen sein). Im Inseldialekt blieben — wie im Altenglischen ohne das Kentische — *ȳ* und *ō* zunächst erhalten und wurden erst später delabialisiert.

Obwohl hier nur von einer Parallelität der sprachlichen Vorgänge im Altenglischen und im Nordfriesischen — nicht von einer gegenseitigen Abhängigkeit — die Rede ist, so gebe ich doch nach diesen Betrachtungen ohne Bedenken der Hypothese Nr. 3 den Vorzug vor den ersten beiden. Ich nehme also an, dass die Spaltung des Nordfriesischen in zwei Dialekte jedenfalls mit dem Zusammenfall von *ȳ* und *ō* im Festlandsdialekt ihren Anfang nahm, und da dieser Zusammenfall, wenn man der Chronologie des Altenglischen folgt, etwa im 9. Jahrhundert eingetreten sein dürfte, kann ich nunmehr diese Untersuchungen über die Beziehungen der nordfriesischen Mundarten zueinander mit dem Ergebnis abschliessen, dass auf Grund lautlicher Kriterien — vielleicht unterstützt durch eine morphologische Erscheinung (o. S. 107) — mit einer Differenzierung des Nordfriesischen in Inseldialekt und Festlandsdialekt im 9. Jahrhundert gerechnet werden muss², ein Ergebnis, das erst weiter unten (S. 145) beseitigungsgeschichtlich verwertet werden wird.

¹ LUICK, Hist. Gramm. d. engl. Spr. I, 1 S. 167 ff. und 261 ff.; vgl. auch MÖLLER (o. S. 96).

² Eine wortgeographische Untersuchung des Nordfriesischen würde zweifellos die Annahme von einer alten Spaltung in zwei Dialekte unterstützen. SIEBS

Die beiden alten nordfriesischen Dialekte sind dann in den grösseren Zusammenhang des Nord-Westgermanischen einzufügen, wobei ich z. T. auf schon Gesagtes zurückgreifen muss.

Phänomene wie der Schwund des Nasals vor stimmlosen Spiranten, die Aufhellung und Verdumpfung von *ā* (o. S. 109) und die Assibilation von *k* (und *g*), die allen nord-westgermanischen Mundarten zukommen, scheinen darzutun, dass das Nord-Westgermanische bis nach der Besiedlung Englands eine gewisse Einheitlichkeit bewahrte. Diese wird indessen gebrochen durch die Entwicklung der germanischen Diphthonge *ai* und *au*: im insularen Angelsächsischen *ai>ā* und *au>ēa*, im kontinentalen Zweig des Nord-Westgermanischen *ai>ā* (oder *ā*) und *au>ā*. Das Nord- und Südfriesische bildet noch eine kontinentale Einheit (o. S. 109 f.).

Erst der *i*-Umlaut von *ū* und *ō* (o. S. 110 ff.) führt eine deutliche Spaltung der kontinentalen Dialekte mit sich. Der nordfriesische Festlandsdialekt und das Südfriesische sondern sich durch den Zusammenfall von *ȳ* und *ō* in *ē* vom nordfriesischen Inseldialekt ab, der *ȳ* und *ō* vorläufig beibehält. Da nun das Altenglische eine ähnliche Spaltung auf Grund derselben sprachlichen Erscheinung aufweist, ist es nur natürlich, dass MÖLLER eine Verbindung quer über die Nordsee herzustellen sucht: der nordfriesische Inseldialekt schliesst sich dem Altenglischen ohne das Kentische, das übrige Friesische schliesst sich dem Kentischen an. Wenn MÖLLER aber weiter daraus folgert, dass die Bewohner der nordfriesischen Inseln wie die der entsprechenden Gegend Englands Chauken waren und nur die nordfriesischen Festlandsbewohner und die Südfriesen eigentliche Friesen sind (o. S. 22 f.), muss Einspruch erhoben werden. Denn es ist klar: da der *i*-Umlaut frühestens im 6. Jahrhundert, also erst nach der Besiedlung Englands sich auszuwirken begann, können Umlauterscheinungen keine Aufschlüsse geben über Stammeszugehörigkeit und Siedlungsverhältnisse der kontinentalen Zeit aller

hat (PAULS Grundriss I² (1901) S. 1164 f.) einige Bemerkungen zu den starken Abweichungen der Mundarten untereinander in bezug auf den Wortschatz gemacht, und Rooth liefert in seinen »Nordfriesischen Streifzügen« einige Beiträge zur Wortgeographie Nordfrieslands; eine umfassende Untersuchung auf breiter Basis mit Berücksichtigung der angrenzenden dänischen und niederdeutschen Mundarten steht noch aus.

nord-westgermanischen Stämme¹. Damit dürfte den Hypothesen MÖLLERS über die besonders enge Verwandtschaft der nordfriesischen Inselbewohner mit den Besiedlern Englands eine wesentliche Grundlage entzogen sein.

Nicht viel besser steht es um die Zusammenstellung der nordfriesischen Dialekte mit ostfriesischen Mundarten, worauf SIEBS seine Theorie von der — für nordfriesische Insel- und Festlandsbewohner verschiedenen — Heimat der Nordfriesen aufbaut (o. S. 97 f.). Das sprachliche Kriterium bildet die Behandlung der anlässlich des Nordfriesischen schon besprochenen ē- und ā-Laute. Das Wangeroogische zeigt wie der nordfriesische Inseldialekt Zusammenfall von altem ē und ā (Wangeroog *slāip* ‘schlafen’, *stāin* ‘Stein’²; anordfriesInseldial. **slāpa*, **stān* > z. B. Sylt *slīip*, *stiin*; vgl. o. S. 110 f.), das Saterländische dagegen hält wie der nordfriesische Festlandsdialekt die beiden Laute getrennt (saterl. *slēipe* ‘schlafen’, *stēn* ‘Stein’²; anordfriesFestlDial. **slēpa*, **stān* > z. B. Hattstedt *slēpe*, *stin*; vgl. o. S. 110 f.). Die Parallelität erstreckt sich jedoch nicht auf das durch Umlautung des ō entstandene ē, denn dieses bleibt im nordfriesischen Inseldialekt als gesonderte Grösse erhalten, während es im Wangeroogischen mit dem aus altem ē und ā hervorgegangenen Laut zusammenfällt (Wangeroog *ȝrāin* ‘grün’²; anordfriesInseldial. **grēne* > z. B. Sylt *green*; vgl. o. S. 110 f.). Und überhaupt kann der gleiche Zusammenfall zweier Laute wohl kaum, die gleiche Erhaltung zweier Laute bestimmt nicht als Kriterium für eine besondere Verwandtschaft zweier Mundarten verwertet werden.

Die spezielle Annahme SIEBS', dass die nordfriesischen Inselbewohner aus der Wesergegend, die Bewohner der Küste aus der Emsgegend herstammen (o. S. 29), hat damit an Wahrscheinlichkeit verloren. Die allgemeinere Hypothese aber, dass (nach SIEBS) alle Nordfriesen oder (nach MÖLLER und BREMER) nur die Festlandsbewohner aus Südfriesland eingewandert seien, bleibt noch bestehen und stützt sich auf gewisse sprachliche Übereinstimmungen, Novationen aus der Zeit nach der Besiedlung Englands, wie die Entwicklung von *ai* und *au*, die *w*-Brehung und die Ergebnisse des *i*-Umlauts von *ū* und *ō* (die letz-

¹ Vgl. die Bemerkungen CHADWICKS (*The Origin of the English Nation* (1907) S. 67) zu den Beziehungen zwischen dem Kentischen und dem Friesischen.

² PAULS *Grundriss I²* (1901) S. 1162.

tere Erscheinung verbindet jedoch nur den nordfriesischen Festlandsdialekt mit dem Südfriesischen; vgl. o. S. 111 ff.).

Dieser Hypothese von der alten Heimat der Nordfriesen liegt bei allen drei Forschern im Prinzip dieselbe — um einen SIEBS'schen Terminus zu verwenden — »sprachgeographische« Betrachtung zugrunde, die MÖLLER mit klaren Worten zum Ausdruck kommen lässt, wenn er sagt, sprachliche Verwandtschaft habe durchaus fortdauernde oder frühere geographische Nachbarschaft zur Voraussetzung¹. Für den vorliegenden Fall bedeutet das: wenn die Sprache Nordfrieslands mit dem Südfriesischen verwandt ist, enger verwandt als mit dem dazwischen liegenden Niederdeutschen, so ist daraus zu schliessen, dass die betreffenden Völker oder Stämme früher nebeneinander wohnten, welches zwangsläufig zu einer Theorie von Ab- und Einwanderung führen muss. Auf diesem Grundsatz fussen alle MÖLLERS Studien über die Verwandtschaftsverhältnisse und ursprünglichen Sitze der nord-westgermanischen Stämme, die er zuerst in dem »Altenglischen volkseplos« (1883) und später in seiner Rezension von ERDMANNNS Arbeit »Über die Heimat und den Namen der Angeln²« veröffentlichte. SIEBS ist zwar nicht immer mit MÖLLERS weitgehenden Schlüssen einverstanden, die sprachgeographische Lokalisierung als solche erkennt er aber als methodisch berechtigt an³. Unter Anwendung dieser Methode bestimmt er, wie eben dargestellt, die Heimat der Nordfriesen; so stellt er fest, dass die Juti auf dem Kontinent den Friesen am nächsten wohnten (o. S. 98) usw.

Diese ganze Methode beruht jedoch auf einer falschen Auffassung von der Konstanz der Sprachgrenzen. Die aus der historischen Zeit bekannten Grenzen der einzelnen Sprachgebiete werden ohne weiteres mehrere Jahrhunderte in die vorhistorische Zeit zurückprojiziert, als ob Bewegungen der Sprachgrenzen und sprachliche Überlagerungen ausgeschlossen wären. Und doch sind gerade beim Friesischen solche Erscheinungen in der historischen Zeit augenfällig genug. Welch falsches Bild vom nord- und ostfriesischen Sprachgebiet des 14. Jahrhunderts würde entstehen, falls man dessen Grenzen nach der heutigen Ausbreitung

¹ AnzfdA XXII (1896) S. 147.

² Ebd. S. 129 ff.

³ PAULS Grundriss I² (1901) S. 1158.

des Nord- und Ostfriesischen festlegte! Und wenn in den letzten 500 Jahren so riesige Änderungen des Sprachgebiets eintreten konnten, warum sollten denn im Laufe der 500 Jahre vor dem 14. Jahrhundert keine Änderungen geschehen sein? Derartige Gedanken aber liegen anscheinend den genannten alten Forschern fern. Wenn SIEBS z. B. die Heimat der nordfriesischen Festlandsbewohner in die Emsgegend, die Heimat der Inselbewohner in die Weserengegend verlegt, so setzt er offenbar stillschweigend voraus, dass die sprachlichen Charakteristika, die er im 19. Jahrhundert und vielleicht auch im 14. Jahrhundert an der Ems und an der Weser vorfand, ebenfalls im 9. Jahrhundert in denselben Gegenden, und nur dort zu finden waren. Die Möglichkeit, dass im 9. Jahrhundert die gleiche Sprache wie an der Weser etwa auch an der Elbe gesprochen wurde, welches die Hypothese von der Heimat der Nordfriesen abändern müsste, bleibt unberücksichtigt.

Und dies ist nicht nur eine Möglichkeit. Nachdem v. UNWERTH¹ den Gedanken ausgesprochen hatte, die anglofriesischen Elemente des Altsächsischen seien als Reste einer alten Sprache zu betrachten, haben WREDE² und vor allem ROOTH³ dargetan, dass die heute friesischen und niederdeutschen Gegenden an der Nordsee und weit ins Binnenland hinein um 800 und bis an das Jahr 1000 heran eine Sprache besessen, welche die charakteristischen ingwänischen oder anglofriesischen oder — in meiner Terminologie — nord-westgermanischen Merkmale aufwies. Die umstrittenen »Frisionismen« der Merseburger Quellen erklärt SIEBS noch im Jahre 1931⁴ als Anzeichen einer isolierten friesischen Siedlung, während nach ROOTH von einer Sprachinsel überhaupt keine Rede sein kann, da die Merseburger »Frisionismen« in den angrenzenden Gegenden — wegen der spärlicheren Quellen allerdings nur in geringerem Umfang — ihre Entsprechungen finden. Auf das nordfriesische Problem übertragen, bedeutet das, dass es methodisch falsch wäre, aus sprachlichen Gründen allein Nordfriesland als ein von Südfriesland aus kolonisiertes Gebiet zu betrachten. Denn es besteht die Möglichkeit, dass die ganze

¹ PBB 40 (1915) S. 159.

² ZfdMa 19 (1924) S. 270 ff.

³ Niederdeutsche Studien. Festschrift für C. BORCHLING (1932) S. 24 ff.; Studia germanica tillägnade E. A. KOCK (1934) S. 289 ff.; vgl. auch FRINGS, Germania Romana (1932) S. 3 ff.

⁴ Mitt. d. Schles. Ges. f. Volksk. XXXI—XXXII (1931) S. 72.

Wasserkante bis nach Dithmarschen hinauf nord-westgermanisch war, und so könnte ja Nordfriesland der letzte, und zwar erhaltene Ausläufer sein von dem alten, zwischen Eider und Weser durch fränkische Beeinflussung verloren gegangenen nord-westgermanischen Sprachgebiet.

Diese Frage wird zum Schluss (u. S. 146 f.) wieder aufgegriffen werden. Hier wollte ich nur feststellen, dass die Methode der »sprachgeographischen Lokalisierung«, auf vorhistorische ethnische Verhältnisse angewandt, zu keinen sicheren Schlüssen führen kann. Die von SIEBS und besonders die zahlreichen von MÖLLER mittels dieser Methode erzielten Ergebnisse sind — trotz allen Scharfsinns — zum grössten Teil als unbegründete Spekulationen abzulehnen.

Die bisher herangezogenen mundartlichen Erscheinungen erwiesen sich also durchweg als eine wenig geeignete Grundlage für die Lösung des Herkunftsproblems der Nordfriesen. Eigentlich nur zwei positive, im folgenden zu verwertende Ergebnisse dieses Kapitels können notiert werden: die Gliederung des Nordfriesischen in zwei Dialekte, Inseldialekt und Festlandsdialekt, ist alt, sie bestand vielleicht schon im 9. Jahrhundert. Beide nordfriesischen Dialekte gehören aber entschieden dem kontinentalen Zweig des Nord-Westgermanischen an.

Ortsnamen¹.

Die nunmehr allgemein anerkannte Bedeutung der Ortsnamen für die siedlungsgeschichtliche Forschung ist bedingt vor allem durch die enge Verknüpfung des Namens mit der Lokalität, also die »Bodenständigkeit« desselben im eigentlichsten Sinne des Wortes, andererseits aber auch durch die Widerstandsfähigkeit der Ortsnamen gegenüber gewissen ändernden Kräften. Zwar nicht so, dass die Ortsnamen nicht den in der betreffenden Sprache geltenden Gesetzen der lautlichen Entwicklung — wenn auch nicht mit derselben Regelmässigkeit wie der übrige Wortschatz — unterworfen wären, aber sie besitzen die Fähigkeit, einen Sprachwechsel über sich ergehen zu lassen ohne grössere Änderungen, als dass der ursprüngliche sprachliche Charakter

¹ Hierunter verstehe ich im allgemeinen nicht nur die eigentlichen Ortsnamen, d. h. die Siedlungsnamen, sondern auch die Flurnamen, wodurch meist der umständliche Ausdruck »Orts- und Flurnamen« vermieden werden kann.

erkennbar bleibt, eine Tatsache, die den unschätzbaren Wert der Ortsnamen bei der Feststellung sprachlicher Substrate begründet. Die Ortsnamen können allerdings auch ganz oder teilweise übersetzt werden, in den Fällen nämlich, wo der semantische Inhalt des Namens oder des Namensgliedes unverblichen erhalten blieb und eine glatte Übersetzung möglich ist. Dabei spielt natürlich das Verwandtschaftsverhältnis der beiden Sprachen sowie eine eventuelle Doppelsprachigkeit der Bevölkerung eine wesentliche Rolle. Aber die Übersetzung ist stets nur eine Möglichkeit: bisweilen bleiben übersetzbare Wörter und Wortglieder in Ortsnamen trotz eines allgemeinen Sprachwechsels unübersetzt, und solche Bestandteile von Ortsnamen bilden dann naturgemäß, wenn sie nicht sonst in den Wortschatz der neuen Sprache aufgenommen werden, die besten Zeugnisse des sprachlichen Substrats (vgl. u. S. 136).

Was die Ortsnamen Nordfrieslands betrifft, so wurde ein wissenschaftliches Studium derselben im Dienste der siedlungsgeschichtlichen Forschung erst im letzten Jahrzehnt des 19. Jahrhunderts eingeleitet. Bemerkungen zu den nordfriesischen Ortsnamen, wie man sie etwa bei HEIMREICH (o. S. 14), OUTZEN (o. S. 17) und WERLAUFF¹ findet, haben jetzt nur noch historisches Interesse; und die Sprachforscher MÖLLER, BREMER und SIEBS, von deren Hand man eine in sprachgeschichtlicher Hinsicht zuverlässige Behandlung hätte erwarten dürfen, lassen die Ortsnamen fast gänzlich unberücksichtigt. So waren Historiker und Topographen die ersten Erforscher der nordfriesischen Ortsnamen, Männer wie LAURIDSEN (o. S. 25 u. 27), A. D. JØRGENSEN (o. S. 26), R. HANSEN (o. S. 26) und SACH (o. S. 27 f.). Später folgten PETERS² und LA COUR (o. S. 33) mit eingehenderen Darstellungen, während schon vor diesen J. SCHMIDT-PETERSEN eine vollständige Sammlung der »Orts- und Flurnamen Nordfrieslands« (1925) (mit »Nordfriesland« ist das heute friesischsprachige Gebiet gemeint) geschaffen hatte. Diese Arbeit ist wegen der Reichhaltigkeit der mit grossem Fleiss nach mündlicher Mitteilung aufgezeichneten Namen durchaus anerkennenswert und nützlich, nur lässt die sprachwissenschaftliche Bearbeitung, da der Verfasser kein Fach-

¹ E. C. WERLAUFF, *Forsog til det danske Sprogs Historie i Hertugdømmet Slesvig* (1819) S. 24 ff.

² Nordfriesland (1929) S. 81 ff., besonders S. 121 ff.

philologe ist, vieles zu wünschen übrig. Durch meine eigene jahrelange Beschäftigung mit den Ortsnamen Nordfrieslands (Vorwort S. 3) kam eine weitere umfassende Sammlung von altem und neuem Namenmaterial zustande, woraus die folgenden Ausführungen in Verbindung mit meinen Beobachtungen und Erfahrungen in mannigfacher Weise Vorteil ziehen konnten. Es versteht sich von selbst, dass Einzeldeutungen von Ortsnamen hier gemieden werden mussten: sie würden zu grossen Raum beanspruchen und gehören in die künftige Publikation sämtlicher Ortsnamen Nordfrieslands.

Unsere Aufmerksamkeit konzentriert sich in erster Linie um die durch verschiedene Endungen charakterisierten Typen von Siedlungsnamen, von denen die wichtigsten in ihrer geographischen Verbreitung auf der beigefügten Kartenskizze (Pause) verzeichnet sind. Während die Typen für LAURIDSEN keine grössere Rolle zu spielen scheinen, waren doch schon R. HANSEN¹ und SACH² — wie STEENSTRUP bei der Behandlung dänischer Ortsnamen³ — über deren Bedeutung völlig im klaren, und in der neuesten Zeit nutzten LA COUR⁴, BJERRUM⁵ und HALD⁶ das Studium der Ortsnamentypen für die Siedlungsgeschichte Schleswigs in reichem Masse aus.

Zunächst einiges zur Etymologie der wichtigsten Ortsnamenendungen Nordfrieslands.

Die Endung *-um* in nordfriesischen Siedlungsnamen wurde noch von SCHMIDT-PETERSEN⁷ ausschliesslich als Kasusendung, von PETERS⁸ ausschliesslich als altes *-ham* (richtiger wohl **-hæm*), germ. **-haim-*, gleich hd. *Heim*, gedeutet, während es sich doch natürlich mit dem nordfriesischen *-um* verhält wie mit dem südfriesischen und dänischen⁹ *-um*: in einem Teil der Namen ist das *-um* die alte Endung des dat. pl., in anderen vertritt das *-um* ein germ. **-haim-*, und neben diesen beiden Hauptkatego-

¹ Globus 70 (1896) S. 135 ff.; Die Heimat 13 (1903) S. 97 ff.

² AUG. SACH, Das Herzogtum Schleswig I—III.

³ Hist. Tidsskr. 6. R. V (1894—95) S. 313 ff.; ebd. 6. R. VI (1896) S. 353 ff.

⁴ Sonderj. Hist. I.

⁵ Sydslesvig I (1933) S. 64 ff.

⁶ Sydslesvig II (1945) S. 70 ff.

⁷ J. SCHMIDT-PETERSEN, Die Orts- und Flurnamen Nordfrieslands (1925) S. 23.

⁸ Nordfriesland (1929) S. 121.

⁹ Vgl. die Monographie von KRISTIAN HALD, De danske Stednavne paa *-um* (1942); zu den verschiedenen Auffassungen von *-um* s. S. 15 f.

rien gibt es nur vereinzelte Namen, deren jetziges *-um* irgendwie anders zu erklären ist. Ob im einzelnen Falle das eine oder das andere — oder eventuell ein drittes — vorliegt, geht aus der Endung der modernen Formen allein nie, aus den überlieferten älteren Formen nur äusserst selten hervor. Eine Scheidung der Namen in die zwei — oder drei — Kategorien wird, wenn überhaupt, erst nach der Deutung des ganzen Namens möglich sein.

Auf die Etymologie des *-um* wäre damit an dieser Stelle kein Wort mehr zu verlieren, wenn nicht LA COUR¹, offensichtlich von MARIUS KRISTENSEN² angeregt, eine ganz abweichende, einheitliche Erklärung der nordfriesischen Siedlungsnamen auf *-um* vorgebracht hätte. MARIUS KRISTENSEN will einen Teil der Föhrer Flurnamen auf *-um* (*-em*) nicht als dat. pl.-Formen auffassen, sondern als Zusammensetzungen mit einem zu *-um* (*-em*) abgeschwächten afries. *hamm* ‘eingefriedigtes Land’. Und da er dieses *hamm* in anord. *hofn*, aschwed. *hamn* ‘Weide’ wiederfindet, deutet er die Hauptmasse der schleswigsch-dänischen Flurnamen sowie einige der Siedlungsnamen auf *-um* in entsprechender Weise als Komposita mit ursprünglichem *havn* als zweitem Bestandteil. Einen Schritt weiter als MARIUS KRISTENSEN geht nun LA COUR, indem er in jedem *-um* der nordfriesischen Ortsnamen ein altes *-hamm* erblickt, was ihn — da Namen auf *-hamm* naturgemäss ursprünglich immer ein Stück Land bezeichneten — zu der Konklusion führen muss, dass alle nordfriesischen Siedlungsnamen auf *-um* ihrem Ursprung nach Flurnamen sind. Daraus folgt weiter, dass diese Siedlungen ziemlich jung sein müssen, welches vorzüglich zu der LA COUR’schen Theorie von der späten Einwanderung der Friesen zu passen scheint.

Die Gleichstellung von afries. *hamm* und anord. *hofn* ist indessen verfehlt, und MARIUS KRISTENSENS Deutung der schleswigsch-dänischen *-um*-Namen wird von HALD³ mit guten Argumenten abgewiesen. Auch LA COURS Hypothese von den nordfriesischen *-um*-Namen hat augenfällige Schwächen.

Den Übergang vom Flurnamen zum Siedlungsnamen weist LA COUR am Beispiel *Toftum* nach: im nordfriesischen Gebiet

¹ Sonderj. Hist. I S. 322 f.

² Namn oeh bygd VIII (1920) S. 115 ff.

³ KRISTIAN HALD, De danske Stednavne paa *-um* (1942) S. 45 f.

tritt *Toftum* sowohl als Siedlungsname wie auch als Flurname auf, in allen Fällen ist aber ein Flurname das Ursprüngliche. Das ist vollkommen richtig und trifft z. B. auch für *Klintum* zu. Es dient aber nur dazu, die wohlbekannte und in Nordfriesland recht häufige Erscheinung, dass der Name einer unbesiedelten Lokalität auch nach der Besiedlung weiter bestehen bleibt und eventuell von dem Terrain losgelöst und auf das Haus oder die Häusergruppe übertragen werden kann, zu illustrieren, und beweist nichts über den Ursprung sämtlicher nordfriesischen -um-Namen.

Namentlich ist damit nicht das -um in *Toftum* als altes -hamm gesichert. Denn man weigert sich, an die Existenz von Komposita wie **Toft-hamm*, **Acker-hamm* (> *Ackerum* u. S. 124)¹, **Wall-hamm* (> *Wallum* u. S. 124) zu glauben, wenn die Deutung als Dative Pluralis glatt und einfach ist, und bei -um-Namen wie: (Gemarkung Övenum, Föhr) 1656 *in langwerem twischwegem*; 1658 *twischen wegum*; 1773 *Zwisch Wegem*; 1820 *Zwischwegen* ‘zwischen den Wegen’ und: (Gemarkung Oldsum, Föhr) 1676 *Twischen Myrum*; 1702 *twischen Mirrem*; 1745 *Zwischen Mirrem*; ca. 1875 *Tuisch Mirrum* ‘zwischen den Wasserlöchern’ ist die Herleitung der Endung -um (-em) aus -hamm gänzlich ausgeschlossen.

Auch in anderer Weise führt die Hypothese LA COURS zu sonderbaren Ergebnissen. Angenommen, er hätte recht mit seiner Behauptung, dass die nordfriesischen Siedlungsnamen auf -um ursprünglich Flurnamen waren, dann gäbe es z. B. auf Föhr unter den Namen der Dörfer nur einen einzigen ursprünglichen Siedlungsnamen, nämlich *Goting* (*Süderende* als sekundärer Name eines Dorfteils von Oldsum und Wyk als Bezeichnung der Bucht zählen nicht mit). Wie denkt sich LA COUR in solchem Falle die Besiedlung von Föhr? Rechnet er etwa damit, dass alle alten Siedlungen verloren gingen oder aufgegeben wurden, nachdem man auf benachbarten Fluren neue gegründet hatte? Dann wäre allerdings der postulierte durchgehende Übergang der Flurnamen zu Siedlungsnamen unmittelbar verständlich, und die Theorie von der späten Besiedlung Nordfrieslands durch die Friesen erhielt eine wesentliche Stütze. Es ist aber kaum

¹ Hier ist MARIUS KRISTENSEN (Namn och bygd VIII (1920) S. 117) vorsichtiger, indem er zugibt, dass in Namen auf -ekrem, -äkrem z. B. wohl am ehesten eine alte Dativform vorliegt.

denkbar, dass eine dänische Bevölkerung mit dänischen Siedlungen vor weniger als 1000 Jahren hätte verschwinden können, ohne bedeutende Spuren in den Ortsnamen zu hinterlassen (u. S. 139).

Über das Verhältnis zwischen dem angeblich aus *-hamm* hervorgegangenen *-um* und dem noch heute als *-hamm* erscheinenden Kompositionsglied nordfriesischer Flurnamen gibt LA COUR keine hinreichende Auskunft. Er stellt nur fest, dass *-hamm* noch bis in die jüngere Zeit (»langt op igennem Tiden«)¹ verwendet wurde, und nennt einige Beispiele. Wenn es sich aber tatsächlich so verhält, dass *-hamm* in zahlreichen Fällen zu *-um* geworden, in andern dagegen als *-hamm* geblieben ist, könnte man doch mit Recht erwarten, dass — wenigstens in Flurnamen — an Hand der überlieferten Formen, die sich in gewissen Fällen über ein halbes Jahrtausend erstrecken, der Übergang von *-hamm* zu *-um* wahrzunehmen wäre. Das ist aber keineswegs der Fall: die Flurnamen mit heutigem *-um* (*-em*) haben schon in den ältesten Belegen *-um* (*-em*); und die heutigen *-hamm*-Namen zeigen durchweg zu allen Zeiten unverändertes *-hamm*. Zur Veranschaulichung stelle ich ein paar Führer Beispiele zusammen: 1. *-um*-Namen (Gemarkung Boldixum): 1464 (1709) *dickwerum*, *lornen ackerum*, *de Wallum*, *de Wick tevelem*; 1656 *Dick werem*, 1658 *Tornackerum*; 1706 *Dieckwerum*, *Dorn Ackerum*, *die Wallem*, *Wiecktevelum*; 1769 *Dickwerum*, 1781 *Dorn Ackerum*, *de Walem*, *Wyck Tevelum*; ca. 1875 *Dickwärm*, *Tornackerum*, *die Walem*; Aufzeichnung 1938 fries. *¹dig¹vèjm, tå·jn¹égørøm*; 2. *-hamm*-Namen (die beiden ersten aus der Gemarkung Boldixum, der dritte aus der Gemarkung Övenum): 1464 (1709) *Bundishem*; 1656 *Bundis Ham*, *Nie Ham*, *korn Ham*; 1706 *Bundis Hamm*, *Ny-hamm*, *Kohrnhamm*; 1769 *Bondis Hamm*, *Neuen Hamm*, *Korn Hamm*; ca. 1875 *Nyham*, *Kornhamm*; Aufzeichnung 1938 fries. *bùnìxsøm* (entstellt), *nai¹ham*, *kåjn¹ham*.

Wenn auch die Möglichkeit in Erwägung zu ziehen ist, dass eine Schwächung des *-hamm* zu *-um* schon um 1400 in gewissen Namen durchgeführt, in anderen aber — vielleicht wegen anderer Akzentuation — unterblieben war, welcher Zustand sich dann, unterstützt durch die schriftliche Tradition, bis in die neueste Zeit erhalten hätte, so bleibt es dennoch rätselhaft, wie etwa

¹ Sønderj. Hist. I S. 323.

ein **Wall-hamm* und ein **Tevel-hamm* schon 1464 *Wallum* und *tevelem* ergeben hätten, während Namen der gleichen Struktur, also wahrscheinlich auch mit derselben Akzentuation, wie *korn Ham* und *Bundishem* mehrere Jahrhunderte hindurch ohne Schwanken ein *-hamm* (*-hem*) aufweisen.

Schliesslich ist es auffallend, dass die *-hamm*-Namen nur in der Marsch zu finden sind, die *-um*-Namen dagegen sowohl in der Marsch als auch auf der Geest begegnen. Warum — so fragt man sich unwillkürlich — hat sich *-hamm* auf der Geest nie halten können? LA COUR gibt auch hier keine Antwort.

Erklärlich wird dies alles erst, wenn man *-um* und *-hamm* als zwei disparate Grössen von einander trennt, mit anderen Worten, wenn man die LA COURSCHE Hypothese überhaupt ablehnt. Dann hätte *-hamm* seine alte Bedeutung ‘mit (künstlichen oder natürlichen) Gräben eingefriedigtes Stück Marschland’ und seine alte Form ungeändert bewahrt, während die nordfriesischen Siedlungsnamen auf *-um* durchgängig *-haim*-Namen oder Dative Pluralis (o. S. 121 f.), die Flurnamen auf *-um* in der Regel Dativformen sind.

Was die Endungen *-büll* und *-büttel* betrifft, so gingen die Ansichten über deren Etymologie und sprachliche Zugehörigkeit bisher auseinander¹. Teils wollte man das *-büll* (gesprochen *-bel* oder ähnl.) der nordfriesischen Ortsnamen dem dän.-*bøl* gleichstellen, wie LAURIDSEN² und JELLINGHAUS³, teils identifizierte man es mit *-büttel*, so z. B. R. HANSEN⁴ und KAUFFMANN⁵. Der erstenen Auffassung schlossen sich LA COUR⁶ und PETERS⁷ an, indem sie das nordfries. *-büll* als Entlehnung aus dem Dänischen betrachten. FOLKERS dagegen, der sich in seiner umfangreichen Abhandlung über »Die Herkunft der Ortsnamen auf *-büttel* in Schleswig-Holstein«⁸ in sprachlicher Hinsicht auf KAUFFMANN stützt, hält *-büll*, *-bøl* und *-büttel* für untrennbar und bringt die betreffenden Siedlungen mit der Ausbreitung des cim-

¹ Vgl. die Darstellung von FOLKERS in: Zeitschr. 62 (1934) S. 4 ff.

² Hist. Tidsskr. 6. R. IV (1892—94) S. 332.

³ Anglia XX (1898) S. 270; Zeitschr. 29 (1899) S. 231.

⁴ Globus 70 (1896) S. 136 f.

⁵ FR. KAUFFMANN, Deutsche Altertumskunde II (1923) S. 252 Anm. 3 und S. 255.

⁶ Sonderj. Hist. I S. 324.

⁷ L. C. PETERS, Zwischen West- und Nordgermanen (1932) S. 48 f.

⁸ Zeitschr. 62 (1934) S. 1 ff.

brischen Hauses in Verbindung (o. S. 82), während er LA COURS Darstellung, weil ihm diese Arbeit erst nach Abschluss seiner Untersuchungen zu Gesicht kam, nachträglich in umständlicher Weise referiert und kritisiert¹. Als Gegner der FOLKERS'schen -büttel-Theorie erklärt sich JANKUHN (o. S. 82): die rein sprachliche Gleichsetzung von *-büll* (*-ból*) und *-büttel* hält er nicht für gesichert, meint aber doch, diese Endungen lägen auf der gleichen Ebene wie *-thorp* und *-dorf*².

Dass JANKUHN als Nicht-Philologe sich auf eine Erörterung der Etymologie von *-büttel* (und *-büll*) nicht einlässt, nimmt nicht wunder, zumal er bei den Philologen geringe Klarheit und keine Einigkeit findet. JELLINGHAUS (o. S. 125) und HOLTHAUSEN³ stellen *-büttel* mit aengl. *bottl*, *bold* 'Wohnung' usw. zusammen, JELLINGHAUS vergleicht ausserdem as. *bôdlós* acc.pl. m. 'Hausrat', DOHM⁴ vermutet eine Verbindung mit as. *boðom* 'Boden' usw., KAUFFMANN (o. S. 125) reiht »and. *gibutli* (Kollektivform zu *bodal*), ags. *zebytlu* (:*bottl*, *bold*), fries. *büll*, dän.-*ból*, nd. *-büttel*« ziemlich kritiklos aneinander, und EKWALL setzt für das Altenglische sowohl ein **bōtl* (**bōþl*) als auch ein *botl* (urgerm. **bupla-*) voraus⁵. In Anknüpfung an EKWALLS Ausführungen über die altenglischen Wörter dürfte eine kurze Richtigstellung der etymologischen Zusammenhänge hier am Platze sein.

Im Germanischen sind offenbar, zu der indoeur. Wurzel *bheu-* 'bauen' gehörig, die abgeleiteten Substantive **bōþla-* und **buþla-* 'Wohnung' anzusetzen⁶. Dem germ. **bōþla-* entsprechen einerseits anord. *ból* 'Wohnstätte, Hof', dän. *bol* usw.⁷, andererseits aengl. **bōtl* (**bōþl*), as. **bodal* 'Haus und Hof, Grundbesitz' (acc. pl. *bôdlós*) — wenn im altsächsischen Wort überhaupt *ó* und nicht vielmehr kurzes *o* (s. u.) in der Wurzelsilbe das Richtige ist —, ferner zweifellos afries. *bōdel* 'bewegliche Habe, Vermögen, Erbschaft', mnl. nnl. *boedel*, *boel* 'Vermögen, Erbschaft, Aussteuer', mnd. *bōdel*, *ból* 'Grundbesitz, bewegliches Vermögen,

¹ Zeitschr. 62 (1934) S. 75 ff.

² HERBERT JANKUHN, Die Wehranlagen der Wikingerzeit zwischen Schlei und Treene (1937) S. 49.

³ F. HOLTHAUSEN, Altengl. etymol. Wörterb. (1934) s. v. *bold*.

⁴ Zeitschr. 38 (1908) S. 123.

⁵ Anglia Beiblatt XXVIII (1917) S. 82 ff.

⁶ WALDE-POKORNÝ II S. 142.

⁷ HELLQUIST (Svensk etymologisk ordbok² s. v. *bol*) notiert als zweite Möglichkeit noch eine andere, wie mir scheint weniger wahrscheinliche Etymologie von *bol*.

Erbschaft', nnd. (Schleswig-Holstein) *Bool, Bolen* 'Versteigerung'. Mit **buþla-* korrespondieren aengl. *botl* (*bold*) 'Wohnung', afries. *bold* 'Haus' und — wenn etwa mit SEHRT¹ und HOLTHAUSEN² kurzes *o* anzusetzen ist — as. **bodal* (acc. pl. *bodlōs*) 'Grundbesitz'.

Von beiden Stämmen, sowohl von **bōþla-* als auch von **buþla-*, gibt es nun neutrale *ia*-Ableitungen, wahrscheinlich von Haus aus mit kollektiver Bedeutung 'Sammlung von Häusern': von **bōþla-* anord. *bæli* 'Aufenthaltsort, Wohnung', adän. -*bøli*, dän. -*bøl* in Ortsnamen³; von **buþla-* aengl. **gebytle* (n. pl. *gebytlu*), and. -*gibutli*, -*gibudli* in Ortsnamen wie 935 *Holtgibutli* (jetzt *Holtebüttel*)⁴, 888 *Dallangibudli* (jetzt *Allenbüttel*)⁴, nnd. -*büttel* (das ursprüngliche kurze *u* — und nicht etwa *ö* — scheint durch die alten Formen genügend gesichert, und der Konsonantismus *dl* neben *ll* lässt vermuten, dass hier wie im Altenglischen *t* durch Erhärtung von *d* (<*p*) vor *l* hervorgegangen ist).

Hieraus ist ersichtlich, dass -*büttel* nur mit aengl. **gebytle* vollkommen übereinstimmt; Wörter wie aengl. *botl*, as. **bodal* (oder **bōdal*), mnd. *bōdel*, anord. *bōl* und *bæli* usw. sind zwar mit -*büttel* verwandt, aber nicht identisch. Es kann und muss also die Gleichsetzung von -*büttel* und dän. -*bøl* aus rein sprachlichen Gründen abgelehnt werden.

Dann kommt die weitere Frage, wo das -*büll* der nordfriesischen Ortsnamen anzubringen ist. Drei Möglichkeiten scheinen zu bestehen: Entweder ist -*büll* aus dem Dänischen entlehnt und folglich gleich dän. -*bøl*, d. h. einer Ableitung von **bōþla-* (vgl. oben), oder -*büll* stammt aus dem Niederdeutschen und ist mit -*büttel*, einer Ableitung von **buþla-* (vgl. oben), identisch, oder aber -*büll* ist friesischen Ursprungs und stellt eine Ableitung von **bōþla-* oder **buþla-* dar. Die lautliche Form des -*büll* spricht für Entlehnung aus dem Dänischen. Das adän. -*bøli* hätte dann im Altnordfriesischen **-bēli*, **-bēle* (woraus die heutigen mundartlichen Formen) ergeben, obwohl die Schreibweise mit dem Zeichen des gerundeten Vokals *o* (d. h. *ö*) und *u* (d. h. *ü*), heute *ü*, nach dänischem und niederdeutschem Muster festgehalten

¹ EDWARD H. SEHRT, Vollständiges Wörterbuch zum Heliand (1925) s. v.
² F. HOLTHAUSEN, Altsächsisches Elementarbuch² (1921) S. 228.

³ Sønderjyske Stednavne I S. XXII.

⁴ FÖRSTEMANN, Altdeutsches namenbuch II³ (1913) S. 1404.

⁵ Ebd. S. 104.

wurde. Die beiden anderen Möglichkeiten setzen den Ausfall des Dentals vor *I* voraus. Ein solcher lässt sich zwar in modernen nordfriesischen Mundarten feststellen¹, er ist aber örtlich auf ein Teilgebiet begrenzt und wird wahrscheinlich jungen Datums sein. In dem *-büll* der Ortsnamen fehlt aber der Dental schon in den ältesten Belegen und im ganzen Sprachgebiet. Man könnte vielleicht behaupten, die alten überlieferten Formen der Endung gäben die schriftsprachlich dänische Form (die dann auch in der gesprochenen Sprache gesiegt hätte) wieder, die alte nordfriesische Form wäre aber ein dem nd. *-büttel* entsprechendes **-betel* oder ähnl. gewesen. In dem Falle müsste man erwarten, dass, besonders im Grenzgebiet zwischen Nordfriesisch und Niederdeutsch, Vertauschungen von *-büll* und *-büttel* in den einzelnen Namen eine häufig wahrzunehmende Erscheinung gewesen seien. Das trifft aber keineswegs zu. Ganz vereinzelte Formen mit *-büttel* statt *-büll* wie 1401—1450 *Ostersnatebüttel*, *Westersnatebuttel*² und DANCKWERTH³ 1652 *Reinsbüttel* (wegen des dithmarsischen *Reinsbüttel*) sind einfach als Fehler zu betrachten; umgekehrt ist mir von *Koldenbüttel* kein einziges Beispiel mit *-büll* bekannt⁴.

Mit dieser Auseinandersetzung dürfte die — von LAURIDSEN und LA COUR postulierte, aber nicht bewiesene — dänische Herkunft des *-büll* in nordfriesischen Ortsnamen hinreichend gesichert sein.

Die Endung *-ing* kann, insofern sie nicht sekundärer Art ist wie vermutlich in *Ording*, *Kating* und *Tofting*⁵, von der über den grössten Teil des nordischen und westgermanischen Sprachgebiets verbreiteten Ortsnamenendung *-ing*, die der Form nach verschiedene ursprüngliche Suffixe zu vertreten scheint, nicht getrennt werden⁶. Die in älteren Quellen bei den Eiderstedter

¹ LÖFSTEDT II S. 260.

² Registrum König Christians des Ersten, hrsg. von GEORG HILLE, S. 358.

³ DANCKWERTH, Neue Landesbeschreibung usw. (1652) S. 152.

⁴ Auch in holsteinischen Namen sind Verwechslungen von *-büttel* und dän. *-bol* (*-bole*) äusserst selten; vgl. R. HANSEN in: Zeitschr. 33 (1903) S. 160.

⁵ Vgl. die alten Formen: Lib. cens. Episc. Slesv. 1436 (Script. Rer. Dan. VII (1792) S. 505) *Vrden*, *Cathen*; Steuerregister 1535 *Kathenn*, *to olden katen*, *to Tufften*. Diese scheinen Dative Pluralis in mnd. Form (-en statt fries. -um) zu sein.

⁶ Vgl. R. H. CARSTEN, Die *-ingen*-Namen der südlichen Nordseeküste (Aus Hansischem Raum 3 (1937) S. 1 ff.); GERHART LOHSE, Geschichte der Ortsnamen im östlichen Friesland (1939) S. 36 ff.; Sønderjyske Stednavne I S. XXXVI f. mit weiterer Literatur.

-ing-Namen häufiger als bei anderen *-ing*-Namen Schleswigs begrenzenden Formen auf *-ingen* könnten einen engeren Zusammenhang mit den *-ingen*-Namen Dithmarschens und der südlichen Nordseeküste vermuten lassen. Völlig unabhängig voneinander sind diese *-ingen*-Formen wohl auch kaum, nur braucht die Verbindung nicht alt zu sein, weil *-ingen* sowohl in Schleswig als auch im südlicheren Gebiet offenbar eine sekundäre Erweiterung darstellt¹.

Die Endung *-wort* macht keine Schwierigkeiten, sie ist mit dem dithmarsischen *-wurt*, *-wort*, mnd. *wurt*, *wort* '(erhöhte) Hofstätte' usw. identisch².

Über die ursprüngliche Ausdehnung des nordfriesischen Siedlungsgebiets gibt die geographische Verteilung der verschiedenen Ortsnamentypen, wie sie uns in der Kartenskizze (Pause) entgegentreten, nur in beschränktem Masse Aufschluss.

Wie soeben nachgewiesen, hat das *-um* der nordfriesischen Ortsnamen dieselbe Etymologie wie das *-um* der dänischen Namen, ferner ist *-büll* gleich dänischem *-bøl*, nämlich Entlehnung aus dem Dänischen, und schliesslich kann das *-ing* nordfriesischer Namen nicht von dem dänischen und niederdeutschen *-ing* getrennt werden. Das bedeutet, was auch aus der Karte hervorgeht, dass typenmässig keine Grenze besteht zwischen nordfriesischem *-um*, *-büll* und *-ing* und den entsprechenden dänischen und niederdeutschen Typen. LA COUR³ unterscheidet zwar friesische *-um* und dänische *-um*, friesische *-böl* und dänische *-böl*, friesische *-ing* und dänische und sächsische *-ing(e)* sowie friesische *-büttel* und sächsische *-büttel*, und BJERRUM⁴ verzeichnet in ähnlicher Weise dänische *-bøl* und friesische *-bøl*. Scheidungen dieser Art kamen aber nicht auf Grund der Endungen allein zustande, sie waren nur möglich nach einer Deutung des ersten Bestandteils der Namen, d. h. man verknüpfte mit der Endung und dem Typus einen ausserhalb der Endung liegenden Faktor. Da nun obendrein die Deutung des ersten Elements manchmal zweifelhaft ist und die Frage, ob friesisch, dänisch oder niederdeutsch, öfters unbeantwortet bleiben muss, kann, wie LA COUR zugibt, die Sonderung

¹ Vgl. GERHART LOHSE a. a. 0.

² Vgl. JELLINGHAUS in: Anglia XX (1898) S. 330 f.; DOHM in: Zeitschr. 38 (1908) S. 128 ff. und weiter WALDE-POKORNY I S. 282.

³ Kartenskizze in: Sonderj. Hist. I S. 304/305.

⁴ Sydslesvig I (1933) S. 78.

in friesische *-um* und dänische *-um* usw. in gewissen Fällen nur nach subjektivem Gutdünken vorgenommen werden¹, und man bringt auf diese Weise ein Moment der Unsicherheit und der Willkür in das sonst verhältnismässig sichere und objektive Bild von der geographischen Verteilung der Typen mit hinein.

Es gibt indessen, wie meine Kartenskizze zeigt, andere Ortsnamentypen, die durch ihre eigentümliche räumliche Ausbreitung gewisse Anhaltspunkte zur Bestimmung des ursprünglichen nordfriesischen Sprachgebiets zu liefern scheinen. Typen wie *-lev* (*-leben*), *-stedt/-sted*, *-büttel* und *-wort* finden sich nur am Rande des heute oder vormals friesischsprachigen Gebiets, sie setzen sich aber im nicht-friesischen Hinterland ununterbrochen fort. Das führt — auch ohne etymologische Betrachtungen irgendwelcher Art — auf die Idee, dass es sich in diesen Fällen überhaupt nicht um nordfriesische Typen und wahrscheinlich nicht um nordfriesische Siedlungen handelt.

Die niederdeutschen Endungen *-büttel* und *-wort* im südöstlichen Eiderstedt, in der Gegend, die unmittelbar an das Dithmarsische grenzt, wo diese beiden Typen heimisch sind, lassen auf dithmarsischen Ursprung schliessen, vielleicht sogar in der Weise, dass die paar in Betracht kommenden Ortschaften *Koldenbüttel* und *Gunsbüttel* (die beiden *Büttel* sind wahrscheinlich jungen Datums) sowie *Oldenswort*, *Witzwort* und *Ellwort* (*Hoyerswort* ist natürlich eine jüngere, analogische Neubildung) von Dithmarschern gegründet wurden.

Mit den Typen *-lev* (*-leben*) und *-stedt/-sted*, von denen der letztere auf dänischem und niederdeutschem, der erstere nur auf dänischem Gebiet wieder auftritt, gelangt man zu dem Problem von der alten Grenze zwischen Dänen und Nordfriesen, also zwischen Nord- und Westgermanen. Dieses Problem ist zu wichtig, als dass man sich mit der ungefähren Lösung, welche das Bild der Ortsnamentypen zu geben scheint, begnügen könnte: es wird vielmehr das gesamte zur Verfügung stehende Material an Ortsnamen auszuwerten sein. Das Gebiet zerfällt in drei getrennt zu behandelnde Zonen: Geestrand, Geestinseln und Marschgebiet (worunter auch Eiderstedt).

Zunächst der sogenannte friesische Geestrand. Es handelt sich

¹ Sønderj. Hist. I, Kartenskizze S. 304/305.

dabei um die Kirchspiele (oder Teile der Kirchspiele) Enge und Stedesand in der Karrharde, Bargum, Langenhorn, Bordelum, Bredstedt, Brecklum und Drelsdorf in der Nordergoesharde sowie Hattstedt, Schobüll, Mildstedt, Schwabstedt (und Ostenfeld) in der Südergoesharde. In diesem Gebiet fand LAURIDSEN dänische und friesische (und vereinzelt sächsische) Siedlungsnamen nebeneinander: da jedoch die dänischen Namen den grösseren und damit ältesten Dörfern zukommen, sei die dänische Besiedlung die primäre, die Friesen hätten sich hier erst später festgesetzt, dann aber allmählich die Dänen oder wenigstens die dänische Sprache verdrängt (o. S. 25 und 27). LAURIDSEN kann dabei auf die Äusserungen des alten BOETIUS zurückgreifen, und sowohl seine Zeitgenossen (o. S. 26) als auch jüngere Historiker und Philologen wie PETERS¹, LA COUR² und BJERRUM³ stimmen ihm in allen wesentlichen Punkten zu.

Was das Ergebnis der Untersuchung betrifft, bin ich mit LAURIDSEN und den übrigen Forschern vollkommen einig. Auch die Beweisführung kann ich im grossen und ganzen gutheissen, obwohl in der Beurteilung des Materials und der Beweiskraft desselben sowie in Einzeldeutungen der Namen die Ansichten divergieren mögen. Andererseits bin ich in der Lage, durch Heranziehung — wenn auch nicht vollständige Vorlegung — bisher unbenutzten Materials den Beweis zu erhärten.

Ich fange mit dem südlichsten Geestvorsprung an, dem bei Husum im südlichen Teil der Südergoesharde, der vorzugsweise die Kirchspiele Mildstedt, Ostenfeld und Schwabstedt umfasst. Als wichtige Quelle zur Feststellung der alten Grenze zwischen Friesen und Dänen (oder Sachsen) in dieser Gegend zitieren LAURIDSEN⁴ und BJERRUM⁵ eine Urkunde aus dem Jahre 1512, in welcher man zwischen den Feldmarken von Rantrum, Mildstedt und Rödemis einerseits und den »Freschen« andererseits unterscheidet. Die drei genannten Örter gehörten also um 1500 nicht zum friesischen Gebiet. Zu den Ortsnamen selbst äussert LAURIDSEN sich nicht im einzelnen, BJERRUM ist gründlicher und präziser. Nach ihm ist *Rödemis* wahrscheinlich niederdeutsch, *Mild-*

¹ Nordfriesland (1929) S. 107 f.

² Sonderj. Hist. I, besonders Kartenskizze S. 304/305.

³ Sydslesvig I (1933) S. 65 ff.; Sonderj. Aarb. 1944 S. 2 ff.

⁴ Sonderj. Aarb. 1893 S. 284 Fussn. 1.

⁵ Ebd. 1944 S. 4.

stedt dänisch oder niederdeutsch, *Rantrum* am ehesten friesisch, kann aber auch ein dänischer *-hēm*-Name sein. Weiter gilt, dass *Husum* ein dänischer Dorfname ist; im Kirchspiel Ostenfeld sind die Siedlungsnamen dänischen Ursprungs; *Schwabstedt*, das *LAURIDSEN* offenbar als ursprünglich niederdeutsch betrachtete, da er nur mit der Möglichkeit einer geringen dänischen Bevölkerung von Anfang an zu rechnen wagt¹, will *BJERRUM* lieber als einen dänischen Namen gelten lassen. Mit *Ramstedt* ist es umgekehrt; von den übrigen Dorfnamen des Kirchspiels Schwabstedt dürfte *Hollbüllhus* dänisch, die andern alle niederdeutsch sein. Neu ist bei *BJERRUM* ferner die Verwertung der Flurnamen. Nach Absonderung derjenigen Namen, deren Nationalität sich aus verschiedenen Gründen nicht bestimmen lässt, bleibt ein Rest, der sich teils als niederdeutsch, teils als friesisch und teils als dänisch erweist. Die Tatsache nun, dass in der Südermarsch südlich des Kirchspiels Mildstedt die dänischen Namen der Geest am nächsten liegen, fasst *BJERRUM* als eine wesentliche Stütze für die Behauptung, dass der ganze Geestrand ursprünglich dänisch war, erst später allmählich teils von Friesen und teils von Sachsen besiedelt wurde. Auf der Geest selbst ist dann die Anzahl dänischer Flurnamen, die *BJERRUM* zu notieren weiss, recht beträchtlich.

Unbedingt dänische Namen sind nach *BJERRUM* u. a. als Simplizia auftretende oder in Komposita mit anderen Elementen verbundene Appellative wie *bol*, *kær*, *lund*, *mose*, *odde*, *skov*, *toft*, *vang*², und er schliesst von dem Vorhandensein solcher Namen unmittelbar auf eine dänische Bevölkerung. Wenn das Gesamtergebnis *BJERRUMS* — dass der Geestvorsprung der südlichen Südergoesharde ursprünglich von Dänen besiedelt war — auch gesichert sein mag, so dürfte doch die sprachliche Grundlage, auf welcher *BJERRUM* seinen Nachweis dänischer Besiedlung aufbaut, nicht in allen Teilen so tragfähig sein, wie das nach seiner Darstellung den Anschein haben könnte.

BJERRUM geht ohne weiteres davon aus, dass die angeführten, speziell nordischen Wörter nur von Dänen verwendet werden konnten; mit der Möglichkeit ihres Vorkommens im Nordfriesischen — als dänische Lehnwörter — wird überhaupt nicht gerech-

¹ Sonderj. Aarb. 1893 S. 289.

² Möglicherweise ist nordfries. *wung* als genuines friesisches Wort zu fassen: die heutige Form setzt ein dem aengl. *wang* *wong* genau entsprechendes anordfries. **wong* voraus.

net. Schon eine oberflächliche Untersuchung zeigt indessen, dass in nordfriesischen Mundarten *lund*, *mose*, *skov* zwar nur auf begrenztem Gebiet¹, *bol*, *kær*, *odde*, *toft* aber weit verbreitet als Bestandteile des Wortschatzes zu finden sind, und wohl auch am Ende des Mittelalters, aus welcher Zeit die ältesten Belege BJERRUMS stammen, zu finden waren. Damit wird der Wert dieser Wörter in Ortsnamen als Kriterien für dänische — und nicht friesische — Bevölkerung erheblich herabgesetzt, wenn nicht geradezu auf Null reduziert, und wenigstens *bol*, *kær*, *odde*, *toft* müssen aus der Beweisführung BJERRUMS ausscheiden. Denn existierten *bol*, *kær*, *odde*, *toft* auch im Friesischen, können — wenn keine anderen Merkmale vorhanden sind — diese Wörter enthaltende Ortsnamen ebenso gut im Munde eines Friesen wie in dem eines Dänen geschaffen sein. Alle *bol-*, *kær-*, *odde-*, *toft-* Namen Nordfrieslands als Zeugnisse dänischer Siedlung fassen zu wollen, wäre daher genau so falsch, wie wenn man Namen wie *Hem*, *Kog*, *-fenne* im dänischen Nordschleswig² für Spuren alter friesischer Bewohner ansehen würde.

(In Klammern sei hier bemerkt, dass die Personennamen, die bei LAURIDSEN (o. S. 25) und SACH (o. S. 27 f.) als Zeugnisse der Nationalität neben den Ortsnamen einen bedeutenden Platz einnehmen, bei BJERRUM nur eine nebensächliche Rolle spielen. Es ist nämlich so, dass die Personennamen im allgemeinen einer weitgehenden Entlehnung ausgesetzt sind und infolgedessen eine unsichere Grundlage für die Feststellung der Nationalität der Träger bilden. Da ausserdem im vorliegenden Falle der gegenseitige Austausch von friesischen und dänischen Personennamen recht stark war und das wichtige Charakteristikum dänischer Namengebung, die Bildung der Patronymika auf *-sen*, auch in weitem Umfange von den Nordfriesen übernommen wurde, ziehe ich es vor, die Personennamen in diesem Zusammenhang ganz unberücksichtigt zu lassen.).

Der nächste zu behandelnde Abschnitt ist die im Norden an den eben besprochenen südlichen Geestvorsprung sich anschlies-

¹ Für die Wiedingharde belegt PJENSEN Wb. Sp. 494: *lyn*, *skåū*, Sp. 369: *máolz*.

² Namen wie *Hem* und *Kog* sind mir z. B. aus dem Kirchspiel Brede bekannt, die Namen auf *-fenne* sind im westlichen Teil Nordschleswigs sehr zahlreich (vgl. Sonderjyske Stednavne III S. 418 und 420, sowie ebd. I S. XXV, XXXIII und XXXIX).

sende, z. T. noch friesischsprachige Vorgeest von Schobüll bis Enge und Stedesand. Hier tritt das Nebeneinander von dänischen und friesischen Siedlungsnamen noch klarer hervor als im südlicheren Gebiet und konnte von LAURIDSEN schon durchgehends richtig nachgewiesen werden. Meine Darstellung wird sich daher auf eine kurze Übersicht beschränken können.

Dänisch ist, mit der Karrharde im Norden anfangend¹, zweifellos *Enge*, pl. von dän. *eng* ‘Wiese’, also ein ursprünglicher Flurname², wahrscheinlich auch *Klintum*; ein heute nur noch als Bezeichnung einer Marschfläche südlich Stedesand erhaltenes *Adersleben* kann als ursprünglicher -*lev*-Ort nur von Dänen gegründet sein³. In der Nordergoes- und dem nördlichen Teil der Südergoesharde (der Hattstedter Harde)⁴ sind Namen vom -*sted/stedt*-Typus wie *Bredstedt*, *Hattstedt*, *Horstedt* sowie solche vom -*thorp/dorf*-Typus wie *Riddorf*, *Almdorf*, *Drelsdorf* höchstwahrscheinlich dänischer Herkunft (dän. -*thorp* wurde sowohl ins Friesische als auch ins Nieder- und Hochdeutsche übertragen). Dass -*stedt* überhaupt dem Nordfriesischen als Ortsnamentypus abgeht, wurde oben (S. 130) angedeutet, und auch die Namen auf -*thorp* dürften keinen alten nordfriesischen Typus darstellen. -*thorp* kommt zwar in den friesischen Gegenden westlich des Geestrandes vor, aber die Namen sind augenscheinlich solehe jüngeren Datums, durchgängig Bildungen wie *Altdorf*, *Neudorf*, *Süddorf* usw. Ferner ist das doppelte *Lund* (im Kirchspiel Bordelum und im Kirchspiel Schobüll) dänisch (vgl. o. S. 132), und *Schobüll* mit den alten Formen: 1436 *Scoubu*, 1491 *Sconpu*, 1509 *Schowbw* (während *Schobul* erst vom Jahre 1490 belegt ist) zeugt mit besonderer Deutlichkeit von dänischer Besiedlung, da beide Bestandteile des Namens: *Skov*- und -*by* dänischen Ursprungs sind und jedenfalls der letztere nie im Nordfriesischen als Appellativum existierte.

Andere Namen bleiben zweifelhaft. Unter diesen nennt LAURIDSEN *Bargum*, das als dat. pl. von ‘Berg’ mit den heutigen Formen: friesis. *be'gøm*, nd. *ba'gøm*, dän. (in Joldelund) *hjerøm*⁵ ein typi-

¹ Vgl. LAURIDSEN in: Hist. Tidsskr. 6. R. IV (1892—94) S. 328 ff.; BJERRUM in: Sydslesvig I (1933) S. 66.

² Ein in der Sylter Mundart auftretendes *ingi* ‘Wiese’ möchte ich trotz der Zusammenstellung mit ostfries.-nd. *inge* (BoYPMÖLLERWb) am ehesten als dänisches Lehnwort fassen.

³ BJERRUM in: Sydslesvig I (1933) S. 73.

⁴ Vgl. LAURIDSEN in: Hist. Tidsskr. 6.R. IV (1892—94) S. 323 ff.; BJERRUM in: Sydslesvig I (1933) S. 66 ff.

⁵ Diese Form entstammt den Aufnahmen BJERRUMS.

sches Beispiel eines übersetzbaren Namens darstellt. Die amtliche niederdeutsche Form ist natürlich erst sekundär, ob aber die friesische oder die dänische Form die ursprünglichere ist, muss unentschieden bleiben, wenn nicht die Namen der Umgebung einen Fingerzeig in dieser oder jener Richtung abgeben. Ein ganz paralleler Fall ist m. E. *Dörpum* (fries. *tɑ:bəm*, nd. *dɔ:bəm*, dän. (in Joldelund) *tɔ:bəm*¹), das allerdings von BJERRUM, ohne dass weitere Gründe angeführt werden, als ein entschieden friesischer Name betrachtet wird². Zweifelhaft ist ferner natürlich der Ursprung der bisher dunkel gebliebenen Namen wie *Bordelum* und *Brecklum*, obwohl die ältere Form des letzteren: *Brekeling* wegen ihrer Übereinstimmung mit *Breckling* im Kirchspiel Nübel (Angeln) dänische Herkunft vermuten lässt.

Den dänischen Siedlungsnamen gegenüber steht eine ganze Reihe von Namen wie *Schnatebüll*, *Addebüll*, *Büttjebüll*, *Sterdebüll*, *Wobbenbüll*, *Halebüll*, *Hockensbüll* usw., die allgemein wegen der ersten Kompositionsglieder als friesische Namen anerkannt sind. Durchweg handelt es sich um Bezeichnungen kleinerer Ortschaften, während die Namen der Kirchdörfer nach der obigen Darstellung, wenn nicht dunklen Ursprungs, dänisch waren oder doch dänisch sein konnten. Typisch ist das dänische Kirchdorf *Schobüll*, umgeben von den vermutlich friesischen Dörfern *Wobbenbüll*, *Halebüll* und *Hockensbüll*. Da nun die Kirchdörfer im allgemeinen grösser sind als die anderen Dörfer des Kirchspiels und daher auch meist älter oder wenigstens nicht jünger als diese sind, werden die dänischen Gründungen auch älter sein als die friesischen (vgl. o. S. 131).

Über die Flurnamen schweigt LAURIDSEN fast gänzlich — das Material war ihm wohl nicht zugänglich —, nur sagt er bei der Besprechung des Dorfes *Klintum* in der Karrharde, dass alle hier vorkommenden Flurnamen »(Eng, Mose, Kile)« dänischer Herkunft seien³. Eine Untersuchung von den Flurnamen des ganzen Geestrandes zeigt, dass neben den friesischen Namen auch dänische Namen oder dänische Bestandteile von Namen auf Schritt und Tritt begegnen, und zwar nicht nur die dänischen Wörter, die BJERRUM auf dem südlichen Geestvorsprung fand,

¹ Diese Form ist von BJERRUM aufgezeichnet.

² Sydslesvig I (1933) S. 66.

³ Hist. Tidsskr. 6. R. IV (1892–94) S. 329.

also *bol*, *kær*, *lund*, *mose*, *odde*, *toft*, *vang*, sondern auch Wörter wie *ager*, *dam* ‘Teich’, *eng*, *made*¹, *vad* u. a. Eine Dokumentation im einzelnen muss der künftigen Publikation der Orts- und Flurnamen (vgl. Vorwort S. 3) vorbehalten bleiben.

Wie oben (S. 132 f.) nachgewiesen, wäre es jedoch falsch, alle diese Wörter, wenn sie auch dänischen Ursprungs sind, in gleicher Weise als Kennzeichen einer alten dänischen Siedlung zu verwerten. Auszunehmen sind diejenigen, welche in der nordfriesischen Mundart als Lehnwörter auftreten. Und das Material wird jedesmal daraufhin genau zu prüfen sein. Untrügliche Zeugnisse dänischer Bewohnerschaft sind aber solche, die, ohne als Lehngut im nordfriesischen Wortschatz vorzukommen, trotz ihrer Übersetbarkeit doch unübersetzt in dänischer Gestalt als Elemente von Ortsnamen vorliegen. Das war bei dem *-by* von *Schobüll* < *Skovby* der Fall, das gilt ebenfalls für das *gammel* eines von *BJERRUM* angeführten *gammelland*². Und von den oben angeführten Substantiven *dürften* *ager*, *dam* ‘Teich’, *made* ‘Wiese’, vielleicht auch *eng* und *vad* dieser Kategorie angehören. Unter diesen ist etwa *ager* das interessanteste und kann als typisches Beispiel dienen.

Flurnamen mit *-ager* als zweitem Kompositionsglied lassen sich in älteren und jüngeren Quellen sowie in der heutigen friesischen Mundart an mehreren Orten des Geestrandes belegen: Gemarkung Dörpum: Kataster ca. 1875 *Beckacker*; Aufzeichnung 1934 fries. *b̄eḡaḡər*, nd. *b̄eḡaḡər*; — 1552 *Bornager*; 1764 *wester bruhn* Acker; Kataster ca. 1875 *Wester-Brunacker*; Aufzeichnung 1934 fries. *bryñl̄a'ḡər*, nd. *brun̄aḡər*; — Kataster ca. 1875 *Broschacker*; Aufzeichnung 1934 fries. *br̄os̄l̄a'ḡər*, nd. *br̄os̄l̄aḡər*; — 1764 *Flensacker*; Kataster ca. 1875 *Flensacker*; Aufzeichnung 1934 fries. *f̄l̄ens̄l̄a'ḡər*, nd. *f̄l̄ens̄l̄aḡər*; — 1803 *Langacker*; Kataster ca. 1875 *Langacker*; Aufzeichnung 1934 fries. *l̄uȳl̄a'ḡər*, nd. *laȳl̄aḡər*. Gemarkung Brecklum: 1793 *Broacker*; ca. 1805 *Bröagher*; Kataster ca. 1875 *Broacker*; — 1804 *Brunager*; Kataster ca. 1875 *Braunacker*; Aufzeichnung 1934 fries. *br̄yñl̄a'ḡər*, nd. *br̄u'n̄aḡər*.

Wie man sieht, entspricht dem *-ager* dieser friesischen Namen eine heutige niederdeutsche Ausspracheform *-aḡər* (*g* ist stimm-

¹ Es besteht zwar auch die Möglichkeit einer Entlehnung aus dem Niederdeutschen (mnd. *made*), bei älteren Namen kommt eine solche jedoch kaum in Betracht.

² Sonderj. Aarb. 1944 S. 6.

loser unaspirierter Klusil), die dem geschriebenen *-acker* der Katasterformen und anderer verdeutschten Schreibweisen gleichkommt. An der Identität von *-ager* ist somit nicht zu zweifeln: es ist das Wort und der Begriff »Acker«, aber nicht in friesischer, sondern vielmehr in dänischer Gestalt. Das geht aus der Erhaltung des *a* und der Spirantisierung des einfachen *k* unzweideutig hervor, während die echt friesische, lautgesetzlich entwickelte Form *eker* u. dergl. lautet. Ein solches *ēker* ‘Acker’ gilt als Appellativ in den betreffenden nordfriesischen Mundarten und kommt auch allgemein in Flurnamen vor — in den genannten Gemarkungen neben *-ager* —, andererseits existiert ein *ager* als dänisches Lehnwort im Nordfriesischen nicht heute und dürfte wohl nie existiert haben — es war neben dem etymologisch und semantisch identischen *ēker* eben überflüssig. Unter diesen Umständen ist nur eine Erklärung der friesischen Flurnamen auf *-ager* möglich: sie wurden von dänischredenden Bewohnern und Bebauern des Landes geschaffen und liessen bei dem späteren Wechsel von dänischer zu friesischer Sprache das *-ager* unübersetzt.

Flurnamen dieser Art schliessen sich den dänischen Siedlungsnamen des Geestrandes an und tragen entschieden zur Erhärtung des Beweises von einer ursprünglichen dänischen Bevölkerung des Geestrandes bei. Auch aussersprachliche Erscheinungen wie die staats- und privatrechtliche Zugehörigkeit des friesischen Teils der Karrharde und der beiden Goesharden zu dem dänischen Schleswig (o. S. 74 ff. und S. 76 ff.) sowie die Verbreitung des jütischen Hauses bis an die Grenze zwischen Marsch und Geest (o. S. 80 ff.) erklären sich nunmehr einfach als Reminissenzen einer Zeit, wo die ganze Geest dänisch war, und unterstützen das auf sprachlichem Wege gewonnene Ergebnis in wirksamer Weise.

Von dem Besiedlungsprozess, der sich auf dem Geestrand abspielte, kann man sich, wenn auch ohne ganz feste Anhaltspunkte, schon eine gewisse Vorstellung machen¹. Die westliche Geest von Schleswig trug etwa um 1000—1200 vermutlich noch eine recht dünne, rein dänische Bevölkerung. Der Boden war mager, der Ertrag der bebauten Flächen gering, die Bauern waren recht arm. Auf der davorliegenden Marsch sassen Friesen, zunächst

¹ Vgl. Andeutungen bei BOETIUS (o. S. 13) und LAURIDSEN in: Sonderj. Aarb. 1893 S. 281.

auf Warften in unbedeichtem Land. Dieser Boden war zwar für die Viehzucht wohlgeeignet, solange er aber von jeder höheren Flut überspült wurde, konnte hier kein Ackerbau betrieben werden. Das änderte sich, als man gelernt hatte, Deiche, anfangs nur niedrige Sommerdeiche, zu bauen, und der Wohlstand der friesischen Marschbauern wuchs. Sie waren wirtschaftlich den Geestbauern weit überlegen und konnten auf dem dünn besetzten Geestrand, wo ihnen das Wohnen sicherer schien und von dem aus sie noch fortwährend ihre Marschländereien bewirtschaften konnten, Landbesitz erwerben und Siedlungen gründen. Die alten dänischen Bewohner der Geest mussten die Friesen unter sich dulden; neben der bis dahin alleinherrschenden dänischen Sprache machte sich nun auch das Friesische breit. Und aus dem Zustand des sprachlichen Nebeneinander, der stets einem Ausgleich entgegenstrebt, ging das Friesische siegreich hervor: die wirtschaftlich führende Schicht der friesischen Marschbauern stellte auch in sprachlicher Beziehung das nachahmenswerte Beispiel dar.

Wenn es sich in dieser Weise mit der friesischen Geest des Festlandes verhält, läge die Annahme nahe, dass die nordfriesischen Geestinseln Sylt, Föhr und Amrum das gleiche Bild darböten, dass also auch die Geest dieser Inseln anfangs von Dänen bewohnt gewesen, dann aber teilweise von Friesen besiedelt worden sei, was schliesslich einen völligen Sprachwechsel mit sich geführt habe. An Fürsprechern für einen solchen Gedanken hat es nicht gefehlt: LA COUR spricht von einer ursprünglich nordischen Bevölkerung der Geestinseln (o. S. 33), SIEBS von einem dänischen Substrat (o. S. 29) — beide Ansichten erwiesen sich (o. S. 65 f. und S. 85 ff.) als nicht genügend begründet —, und A. D. JØRGENSEN suchte, in ähnlicher Weise, wie LAURIDSEN es für den Geestrand fertiggebracht hatte, durch eine Zusammenstellung von Ortsnamen der drei Inseln mit nordischen, besonders dänischen Namen einen Beweis dafür zu liefern, dass die Geestinseln ursprünglich dänisch waren¹, wurde aber von SACHS Kritik schwer getroffen (o. S. 28).

A. D. JØRGENSENS Fehler sind augenfällig genug. Es ist unlässig, von der Ähnlichkeit eines Ortsnamens Nordfrieslands mit einem dänischen Namen, ja selbst von einer offensichtlichen

¹ Vgl. o. S. 26 und Sonderj. Aarb. 1893 S. 181 f.

Identität auf eine dänische Herkunft jenes Namens zu schliessen. Bei einer vorläufigen Prüfung der Ortsnamen von Sylt, Föhr und Amrum finde ich, wenn die Nordspitze von Sylt mit der zweifellos dänischen Gründung *Braderup* (o. S. 91 ff.), dem vielleicht dänischen *Wenningstedt*, da der *-stedt*-Typus überhaupt nicht friesisch zu sein scheint (o. S. 130), und der noch heute lebendigen dänischen Sprache auf List ausgenommen wird, weder in den Siedlungs- noch in den Flurnamen solche dänischen Elemente, die einen Schluss auf eine ursprünglich dänische Bevölkerung berechtigten. Es begegnen zwar Flurnamen und (sekundäre) Siedlungsnamen mit den unverkennbar dänischen Wörtern *kær*, *odde*, *toft* — auf Sylt außerdem noch *eng* und *mose*, was bei der engeren Berührung mit dem Dänischen auf Sylt leicht verständlich ist; auf Amrum vielleicht ein vereinzelter *lund* —, das sind aber dänische Lehnwörter im Friesischen und infolgedessen keine sicheren Zeugnisse von dänischer Bevölkerung (vgl. o. S. 132 ff.). Namen von der Art, wie sie auf dem Geestrand zu finden waren, also etwa Siedlungsnamen auf *-by* und Flurnamen auf *-ager* oder ähnl., habe ich auf den Geestinseln nicht nachweisen können. Dass dabei alle Namen, deren Etymologie bisher dunkel geblieben, wie z. B. die Inselnamen selbst, ausscheiden mussten, leuchtet unmittelbar ein.

Jetzt fehlt nur noch die zwischen Geestrand und Geestinseln gelegene Marsch, d. h. die Wiedingharde, die Bökingharde, der Marschgürtel der Karrharde und der Goesharden, die Halligen, das Gebiet des alten Strand samt Eiderstedt. Wenn man auch, wie oben (S. 138 f.), von A. D. JØRGENSENS Deutungen¹ einzelner Namen abssehen kann, so gibt es doch in den beiden nördlichsten Harden, der Wieding- und der Bökingharde, ein paar Siedlungsnamen, die dänischen Ursprungs zu sein scheinen². *Aventoft* in der nordöstlichen Ecke der Wiedingharde, im dänischen Sprachgebiet gelegen, war sicher von jeher eine dänische Siedlung. Der Name des Hauptortes der Wiedingharde *Horsbüll*, nach welchem die Harde in alter Zeit benannt war, hat in vielen alten Belegen als zweites Kompositionsglied *-by* statt *-büll*: 1231 *Horsæbuheret*³, 1333 (1476) *Horsbyherret* usw.; *Horsbüll* dürfte demnach wie

¹ Sonderj. Aarb. 1893 S. 182.

² Vgl. LAURIDSEN in: Sonderj. Aarb. 1893 S. 279 f.

³ Kong Valdemars Jordebog I S. 10.

Schobüll als eine dänische Gründung zu betrachten sein. Ein für Neukirchen einmal in einer Urkunde vom Jahre 1314 vorkommendes, jedoch nur in spätem dänischem Auszug bei HUITFELD¹ überliefertes *Nykerby* beruht wahrscheinlich auf einem Schreibfehler und darf als Grundlage für die Deutung des Namens nicht verwendet werden. In der Bökingharde ist *Langloft*, wenn darin das alte *Langsuntloft*² steckt, ein dänischer Name, vielleicht auch *Lindholm*. Die übrige Marsch bis hinunter nach Eiderstedt hat keine dänischen Siedlungsnamen aufzuweisen. An der Besiedlung des nordfriesischen Marschgebiets scheinen also die Dänen keinen wesentlichen Anteil zu haben. Nur auf höher gelegenen und daher früh bewohnbaren Sand- und Moorstrichen der Wieding- und der Bökingharde sassen offenbar vor der friesischen Besiedlung dänische Bewohner, denen und deren Sprache es im Laufe der Zeit ebenso ergangen ist wie den Dänen und dem Dänischen des Geestrandes (o. S. 137 f.). Allerdings wird hier in der Marsch die dänische Besiedlung schwächer gewesen, die friesische früher und kräftiger erfolgt sein, was aus der Tatsache zu schliessen ist, dass die Wieding- und die Bökingharde staatsrechtlich und privatrechtlich dem nordfriesischen Utland und nicht wie der Geestrand dem dänischen Schleswig angegliedert sind.

Die Flurnamen und die sekundären Siedlungsnamen ändern dieses Bild von der Besiedlung der Marsch in keiner Weise. Es finden sich zwar im ganzen Marschgebiet, auch auf den Halligen und in Eiderstedt, Namen, die *bol*, *odde*, *loft* enthalten (vgl. z. B. *Toftum* in der Wiedingharde, *Fahretoft* in der Bökingharde und *Tofting* in Eiderstedt), sowie Hofnamen auf *-gaard*. Das sind aber alles dänische Lehnwörter im Friesischen (vgl. o. S. 132 f.). In der Festlandsmarsch treten noch *kær*, *mose* (und *vang*) hinzu, die in gleicher Weise zu beurteilen sind, während Namen mit *dam* 'Teich', *eng* und *made*, welche Wörter mir in den dortigen friesischen Mundarten nicht bekannt sind, auf die dem Geestrand am nächsten gelegene Marsch beschränkt scheinen und daher von den dänischen Bewohnern des Geestrandes herrühren können.

Die Ausführungen über die Ortsnamen Nordfrieslands haben

¹ ARRILD HUITFELD, Danmarks Rigis Krönike I (1652) S. 376.

² MICHELSSEN, Nordfriesland im Mittelalter (1828) S. 190.

also bisher gezeigt, dass ganz Nordfriesland, mit Ausnahme von dem Geestrand, der Nordspitze von Sylt und einzelnen Punkten der Wieding- und Bökingharde — so weit die Ortsnamen zurückreichen und von der alten Bewohnerschaft Kunde bringen — augenscheinlich von Nicht-Dänen bevölkert war. Dann bliebe nur noch zu untersuchen, was die Ortsnamen, in Verbindung mit den schon festgestellten Tatsachen anderer Art, über diese Nicht-Dänen, die ihrer Sprache nach dem kontinentalen Zweig der Nord-Westgermanen angehören (vgl. o. S. 119), in siedlungs- und volksgeschichtlicher Beziehung auszusagen vermögen.

Ich komme hier auf die Ortsnamentypen zurück. Wie aus der Kartenskizze (Pause) ersichtlich, sind die drei Haupttypen *-um*, *-büll* und *-ing* nicht gleichmässig über das ganze nordfriesische Gebiet verteilt. Das ist bei weitem keine neue Entdeckung (vgl. o. S. 121 ff.), sie wurde aber bisher zur Klärung der siedlungsgeschichtlichen Verhältnisse Nordfrieslands noch nicht voll ausgenutzt.

Die *-um*-Örter beherrschen die Geestinseln: auf Sylt und Föhr liegen sie dicht gedrängt, *Amrum* selbst ist ein *-um*-Name. Andere Typen von Siedlungsnamen treten stark zurück: *Goting* steht als *-ing*-Name völlig isoliert, *Süddorf* und *Norddorf* auf Amrum sind verhältnismässig jungen Datums; der *Niebüll*-Typus findet sich auf den drei Inseln je einmal (Sylt: 1613 *Niebüllum*, jetzt verschwunden; Föhr: *Nieblum*; Amrum: *Nebel*); *Westerland*, *Wyk*, *Wittdün* u. dergl. sind sekundäre Siedlungsnamen. Die Kraft des *-um*-Typus manifestiert sich unzweideutig in Namen wie *Niebüllum* und *Nieblum*, wo einem *Niebüll* die *um*-Endung nachträglich aufgedrückt wurde.

Inwiefern das *-um* die alte dat.pl.-Endung ist oder altes *-haim* vertritt, muss in jedem einzelnen Fall für sich erwogen werden (vgl. o. S. 121 ff.). Einige Deutungen ergeben sich unmittelbar: *-husum* ist ein Dativ Pluralis, ursprüngliche Flurnamen wie *Klintum* und *Toftum* sind ebenfalls Dative, Namen, die als erstes Kompositionsglied einen Personennamen im Genitiv auf *-s* aufweisen, wie *Boldixum*, *Wríxum*, *Oldsum* u. a., sind zweifellos *-haim*-Namen.

Die Entstehungsperioden der beiden Arten von *-um*-Namen decken sich nicht. Das Aufkommen der dat.pl.-Namen ist theoretisch so lange möglich, wie das Flexionssystem der betreffen-

den Sprache einen Dativ Pluralis der Substantive auf *-um* (oder *-em*) besitzt. Heute gibt es in den nordfriesischen Mundarten eine solche Form nicht mehr, sie ist mit dem Nominativ-Akkusativ zusammengefallen. Wann das geschehen ist, lässt sich wegen der fehlenden Sprachdenkmäler nicht bestimmen. Es ist doch nicht unwahrscheinlich, dass die Form wie im Südfriesischen bis ins späte Mittelalter lebendig blieb. Damit verliert der dat.pl.-Typus der Ortsnamen an Bedeutung in diesem Zusammenhang, wo es sich um die Klarlegung der frühmittelalterlichen Siedlungsgeschichte handelt. Mit den germanischen *-haim*-Namen verhält es sich wesentlich anders. Wenn auch die Ansichten betrifft der chronologischen Fixierung dieses Typus im einzelnen weit auseinandergehen, so scheint doch insofern Einigkeit zu herrschen, als die *-haim*-Namen dem Zeitraum vor der Wikingerzeit, grösstenteils der Völkerwanderungszeit und den folgenden Jahrhunderten zugewiesen werden¹. Dass die nordfriesischen hier eine Ausnahme bilden sollten, ist wenig wahrscheinlich, und man käme somit etwa auf das Jahr 800 als den *terminus post quem non* für das Entstehen der *-haim*-Namen Nordfrieslands.

Das bedeutet, dass die nord-westgermanischen Gründer der *-haim*-Örter auf den Geestinseln schon vor 800 und vermutlich, da gewisse Namen älter sein werden und die Archäologie eine ununterbrochene Besiedlung feststellen konnte (o. S. 68), von der Zeit der Völkerwanderung² her und vielleicht noch früher sesshaft waren. Das oben (S. 94) bei den Ausführungen über alte dänische Entlehnungen im Nordfriesischen gewonnene Ergebnis, dass die Friesen — oder Nord-Westgermanen — um 950, wahrscheinlich schon um 800 in Nordfriesland zu finden waren, wird also durch das Zeugnis der Ortsnamen bestätigt und ergänzt.

Welchem Stamm diese alteingesessenen nord-westgermanischen Bewohner der Geestinseln angehörten, wissen wir nicht; die bisherigen Spekulationen darüber wurden oben (S. 36 ff.) durchweg abgelehnt. Dass sie Friesen waren, ist, wenn keine Einwanderung nachgewiesen werden kann, kaum anzunehmen. Vielleicht wird eine vollständige Deutung der Ortsnamen gewisse Anhaltspunkte abgeben können. Einen einheitlichen Namen für sich selbst

¹ Vgl. KRISTIAN HALD, *De danske Stednavne paa -um* (1942) S. 30 ff.

² Vgl. über *Amrum* oben S. 48 ff.

und ihre Sprache besitzen die Bewohner der Geestinseln nicht, sie nennen sich selbst und ihre Sprache nach den Inseln, also *Amringer* und *Amring* usw. *Friese* und *Friesisch* als auch für die Geestinseln geltende Bezeichnungen haben in den Mundarten keine Basis. Diese Tatsache hat MÖLLER¹ als ein Argument für seine Theorie, die Geestinselbewohner seien keine Friesen, verwendet, während SIEBS dagegen Einspruch erhebt². SIEBS mag schon darin recht haben, dass das Fehlen des *Friesen*-Namens auf den Geestinseln keinen Beweis für einen nicht-friesischen Ursprung darstellt — der Name kann ja im Laufe der Zeit verschwunden sein —, aber es scheint doch bemerkenswert, dass die nach meiner Ansicht alteingesessenen, nicht während der Wikingerzeit aus Südfriesland eingewanderten und daher kaum dem Stamm der Friesen angehörigen Geestinselbewohner auch den Friesen-Namen nicht besitzen.

Im Marschgebiet überwiegt der *-büll*-Typus. Daneben finden sich nicht ganz wenige *-um*-Namen, vor allem solche auf *-husum*, und in Eiderstedt ausser den vermutlich dithmarsischen *-büttel*- und *-wort*-Namen (vgl. o. S. 130) ein paar *-ing*-Örter.

Das *-büll* ist aus dem Dänischen entlehnt (vgl. o. S. 125 ff.). Daraus folgt, dass der nordfriesische *-büll*-Typus jünger sein muss als der dänische *-bøl*-Typus. Da ferner der dänische Typus, weil die Wikinger keine *-bøl*-Namen nach England und der Normandie mitbrachten, frühestens am Ende der Wikingerzeit aufgekommen sein dürfte³, können auch die ersten nordfriesischen *-büll*-Namen nicht älter sein als etwa 900. Ein solcher *terminus ante quem non* für die Gründung der nordfriesischen *-büll*-Örter würde in vollem Einklang stehen mit den Ergebnissen der Geologie und Archäologie betreffs der Besiedlung der Marsch, die nach der obigen Darstellung (S. 66 ff.) darauf hinausgehen, dass die ganze nordfriesische Marsch einschliesslich Eiderstedt, dessen alte Siedlungen nach den ersten nachchristlichen Jahrhunderten abbrechen, anscheinend erst in der Wikingerzeit besiedelt, bzw. neubesiedelt wurde.

Unter den *-um*-Namen der Marsch fallen zunächst die vielen auf *-husum* auf. Als Dative Pluralis brauchen sie nicht älter zu

¹ HERM. MÖLLER, Das altengl. volksep. I (1883) S. 85 und oben S. 22.

² SIEBS, Zur gesch. d. engl.-fries. spr. I (1889) S. 25 f.

³ Vgl. z. B. GUNNAR KNUDSEN in: Nordisk Kultur V (1939) S. 102.

sein als das spätere Mittelalter (o. S. 141 f.), ja der spezielle *-husum*-Typus scheint bis in die neuere Zeit sich produktiv gehalten zu haben: *Sibbershusum* im Kirchspiel Rodenäs ist erst aus dem 18. Jahrhundert belegt. Von den restlichen *-um*-Namen der Marsch sind die meisten ebenfalls unverkennbare Dative Pluralis (z. T. ursprüngliche Flurnamen), die also dem späteren Mittelalter angehören können und somit der Annahme einer späten Besiedlung der Marsch in keiner Weise widersprechen. Solche Namen sind in der Wiedingharde *Tevelum*, *Toftum*, in der Bökingharde *Risum*, in der Goesharde *Herstum*, *Lundenberg(um)*, auf dem alten Strand *Pellworm*, in Eiderstedt die vermutlich ursprünglichen *-um*-Namen *Ording*, *Kating*, *Tofting* (vgl. o. S. 128). Es bleiben dann — ausser dem zweifelhaften Strander *Balum* und dem dunklen Eiderstedter *Brösum* — nur *Morsum* auf dem alten Strand sowie *Drandersum* und *Oversum* in Eiderstedt. *Morsum* ist möglicherweise dem Sylter *Morsum* nachgebildet und verhältnismässig jungen Datums. *Drandersum* und *Oversum* aber dürften alte *-haim*-Namen mit Genitiven als ersten Kompositionsgliedern sein und als solche, wie das dithmarsische *Wollersum* jenseits der Eider, in die Vorwikingezeit gehören (vgl. o. S. 141 f.).

Die *-ing*-Namen Eiderstedts *Esing*, *Tating*, *Garding*, *Tönning* sind schwer zu beurteilen. Dass sie eine alte Namensschicht in Eiderstedt ausmachen, steht ausser Frage. Das geht aus der Tatsache hervor, dass die alten Hauptörter der drei Eiderstedter Harden *-ing*-Namen tragen: *Tating*, *Garding*, *Tönning*. Der älteste germanische *-ing*-Typus kommt der Völkerwanderungszeit zu; das *-ing* blieb jedoch als Zugehörigkeitssuffix lange Zeit hindurch, stellenweise bis in die neuere Zeit, als produktive Ortsnamenendung erhalten¹. Es scheint mir deshalb nicht unmöglich, dass die *-ing*-Örter Eiderstedts, wenn auch älter als die *-büll*-Namen, erst in der Wikingerzeit gegründet wurden, zumal eine Verknüpfung der Ortsnamen auf *-ing* mit den patronymischen *-ing*-Namen (*Momming* zu *Momme* usw.), die auf nordfriesischem Boden noch im 17. Jahrhundert lebendig waren, augenfällig ist (*Tating* zu *Tate*).

Die behandelten Ortsnamen der Marsch zwingen uns somit keineswegs, von der Annahme einer beginnenden Besiedlung

¹ Vgl. z. B. GUNNAR KNUDSEN in: Nordisk Kultur V (1939) S. 87 ff. und dort zitierte Literatur.

am Ende der Wikingerzeit abzugehen. Es kann noch weiter als wahrscheinlich gelten, was aus den geologischen Verhältnissen und den archäologischen Funden gefolgert wurde, dass die ganze nordfriesische Marsch, soweit sie überhaupt existierte, um 800 unbewohnt dalag. Nur etwa auf höher gelegenen Sandstrichen an der Eidermündung mögen ein paar Siedlungen, die offenbar als -*haim*-Örter sich den -*haim*-Örtern der Geestinseln anschliessen, bereits in einer älteren Periode gegründet sein.

Dann bleibt noch die Frage, woher die Leute kamen, die die nordfriesische Marsch besiedelten. Es waren Nord-Westgermanen wie die Geestinselbewohner (o. S. 119), und die Annahme läge daher nahe, dass die Besiedler der Marsch von den schon lange bewohnten Geestinseln herstammten. Hier macht aber die Sprache Schwierigkeiten. Es wurde oben (S. 109 ff.) nachgewiesen, dass die Spaltung des Nordfriesischen in Inseldialekt auf den Geestinseln und Festlandsdialekt im Marschgebiet eine sehr alte ist, ja vielleicht schon im 9. Jahrhundert vollzogen war. Wenn das richtig ist, kann eine Besiedlung der Marsch um 900 nicht von den Geestinseln ausgegangen sein: sonst müsste die Sprache der Marsch in allen Novationen, die vor 900 eingetreten sind, mit der Sprache der Geestinseln übereinstimmen.

In dem Punkt, wo Insel- und Festlandsdialekt zuerst auseinanderzugehen scheinen, in der Umlautung von *u* und *o*, folgt der Festlandsdialekt dem Südfriesischen (o. S. 110 f.). Daraus allein lässt sich allerdings nicht schliessen, dass die Kolonisten der nordfriesischen Marsch aus Südfriesland eingewandert sind; sie könnten auch aus einer anderen Gegend des alten kontinental-nord-westgermanischen Gebietes, deren Sprache in dieser Beziehung dem Südfriesischen gleichkam, gekommen sein. Da indessen der *Friesen*-Name den Marschbewohnern Nordfrieslands seit altersher eigen ist — SAXOS Friesen sind auch Marschbewohner (vgl. o. S. 9) — und da etwa im 9. Jahrhundert die Bedingungen für eine Einwanderung aus Südfriesland scheinen bestanden zu haben (o. S. 55 ff.), nehme ich in Übereinstimmung mit den meisten Forschern ohne Bedenken an, dass die Besiedlung der nordfriesischen Marsch etwa in der zweiten Hälfte des 9. Jahrhunderts von Südfriesland aus ihren Anfang nahm. Ob der Zug Roriks dabei eine wesentliche Rolle spielte oder nicht, ist nebensächlich.

Schluss: Theorie von der Herkunft der Nordfriesen und der Besiedlung Nordfrieslands.

Abschliessend fasse ich die im Laufe der obigen Ausführungen gewonnenen Einzelergebnisse zusammen zu einer Gesamttheorie von der Herkunft der Nordfriesen und der Besiedlung Nordfrieslands:

Während der ersten Jahrhunderte unserer Zeitrechnung sass an der Nordseeküste etwa von der Rheinmündung im Süden bis zur cimbrischen Halbinsel im Norden eine Reihe von germanischen Stämmen, unter denen die Friesen, die Chauken und die Sachsen die bekanntesten sind. In sprachlicher Hinsicht bildeten sie eine gewisse Einheit, die zunächst als Westgermanisch dem Nordischen, dann aber auch als Nord-Westgermanisch (Ingwänisch) dem Süd-Westgermanischen gegenüberstand. Den nördlichsten Ausläufer dieses Sprachgebiets bildete u. a. das heutige Nordfriesland. Aber das Land sah nicht aus wie jetzt. Die Geestinseln Sylt und Föhr-Amrum waren besiedelt, ebenfalls einige höher gelegene Striche in Eiderstedt und an der Eidermündung. Die weiten Marschflächen des späteren Nordfriesland existierten vermutlich noch nicht oder waren wenigstens unbewohnt. Die materielle Kultur der nord-westgermanischen Bewohner stellt unter dem Einfluss der nordischen Kulturkreise Jütlands und Schleswigs eine Mischung von westgermanischen und nordischen Elementen dar.

Einige Jahrhunderte n. Chr. brechen die Siedlungen in Eiderstedt ab, vielleicht mit Ausnahme einiger Punkte an der Eidermündung; die Geestinseln bleiben doch fortdauernd bevölkert. Nach weiteren Jahrhunderten, also in der zweiten Hälfte des ersten Jahrtausends, tritt an der Westküste Schleswigs eine umfassende Marschbildung in Erscheinung, und grosse Flächen liegen der Kolonisation offen. Siedler aus verschiedenen Gegenden werden herangelockt. Dänen besetzen zur Wikingerzeit einige höher gelegene Stellen in dem Gebiet der Wieding- und der Bökingharde. Schon vorher hatten sie auf der Nordspitze von Sylt festen Fuss gefasst und *Braderup* und vielleicht auch *Wenningstedt* gegründet. Dithmarscher gingen über die Eider nach dem heutigen Eiderstedt und schufen Örter wie *Koldenbüttel*, *Oldenswort*, *Witzwort*. Aber die grösste Masse von Kolonisten kam aus

Südfriesland. Sie nahmen den Hauptteil der Marsch in Besitz. Sie waren den anderen in der Technik der Marschbebauung überlegen und konnten so jedenfalls die vereinzelten dänischen Siedlungen absorbieren. Die ersten Gründungen der südfriesischen Einwanderer waren zweifellos die -ing-Örter in Eiderstedt, diese Art der Ortsnamenbildung hatten sie von ihrer Heimat mitgebracht. Der Typus hielt sich aber nicht lange produktiv, er wurde von dem aus dem Dänischen entlehnten -büll abgelöst und überflügelt.

Die Sprache der neuangekommenen Südfriesen war mit der der alteingesessenen Geestinselbevölkerung eng verwandt, wenn auch in gewissen Punkten, wie z. B. in der Umlautung von *u* und *o*, schon eine Differenzierung eingetreten war, und es bildete sich unter gegenseitiger Beeinflussung ein nordfriesischer Sprachraum heraus, der sowohl die tatsächlich friesische Sprache der Fremden als auch die nord-westgermanische, aber nicht speziell friesische Sprache der Geestinseln umfasste. Als nach dem Untergang des alten Sachsenreiches eine starke Frankisierung oder Verdeutschung des alten nord-westgermanischen Küstengebiets einsetzte, lag die Grenze zwischen dem dänischen und dem karolingischen deutschen Reich schon fest an der Eider. Vor dieser Grenze machte die Verdeutschung des nord-westgermanischen Gebietes vorläufig halt, und das nordfriesische Sprachgebiet blieb in seiner nord-westgermanischen Eigenart unberührt liegen. Noch im späteren Mittelalter waren die Nordfriesen und die nordfriesische Sprache expansiv: der festländische Geestrand wurde dem dänischen Sprachgebiet abgewonnen und frisionisiert. Gleichzeitig fand das Mittelniederdeutsche Eingang in Nordfriesland als übermundartliche Verkehrssprache, aber erst in nachmittelalterlicher Zeit scheint die Verdrängung der friesischen Mundarten durch das Plattdeutsche von Süden her eingeleitet zu werden. Mehr als die Hälfte des nordfriesischen Sprachgebiets ging verloren. Als Konkurrent neben dem Niederdeutschen tritt dann neuerdings auch das Hochdeutsche auf. Und der Prozess der Verdeutschung schreitet unaufhaltsam weiter.

Literaturverzeichnis.

1. Einzelwerke und Abhandlungen.

- ADAM von Bremen, Hamburgische Kirchengeschichte. 3. Aufl. Hrsg.
von BERNHARD SCHMEIDLER. Hannover und Leipzig 1917.
- ALLMERS, HERMANN, Marschenbuch. Land und Volksbilder aus den
Marschen der Weser und Elbe. Bremen und Leipzig 1861.
- AMMON, OTTO, Die Bewohner der Halligen (Archiv für Rassen- und
Gesellschafts-Biologie I (1904) S. 84 ff.).
- ARBMAN, HOLGER, Schweden und das Karolingische Reich. Studien zu
den Handelsverbindungen des 9. Jahrhunderts. Stockholm 1937.
(Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademiens Hand-
lingar. Del 43).
- ARUP, ERIK, Studier i engelsk og tysk handelshistorie. København 1907.
— Danmarks historie. I. København 1925.
- ASKEBERG, FRITZ, Norden och Kontinenten i gammal tid. Studier i
forngermanska kulturhistoria. Uppsala 1944.
- BAUERMEISTER, WOLF, Dunkelhaarigkeit und Rundköpfigkeit im nor-
dischen Raum (Der Biologe 8 (1939) S. 196 ff.).
- BENDSEN = BENTE BENDSEN, Die nordfriesische Sprache nach der
Moringer Mundart. Hrsg. von M. de Vries. Leiden 1860.
- Beowulf and the Fight at Finnsburg, ed. by FR. KLAEBER. London.
Beowulf with the Finnsburg Fragment, ed. by A. J. WYATT. New
Edition by R. W. CHAMBERS. Cambridge 1914.
- BETHGE, OSKAR, Fränkische Siedlungen in Deutschland, auf Grund
von Ortsnamen festgestellt (Wörter und Sachen VI (1914) S. 58ff.).
- BJERRUM, ANDERS, Midtslesvigske Stednavne (Sydslesvig I (1933)
S. 64 ff.).
— K. J. LYNGBYS Breve om Sønderjylland 1856—1859 (Danske
Studier 1939 S. 43 ff.).
— Vort Sprogs gamle Sydgrænse (Sønderj. Aarb. 1944 S. 1 ff.).
- VAN BLOM, PH., Geschiedenis van Oud-Friesland (De vrije Fries 19
(1895—1900) S. 475 ff.).
- BOELES, P. C. J. A., Friesland tot de elfde eeuw. 'S-Gravenhage 1927.
- BOETIUS, MATTHIAS, De cataclysmo Nordstrandico, commentariorum
libri tres. Slesvici 1623.

- BORCHLING, CONRAD, Zur Einführung (Die Friesen (1931) S. 1 ff.).
 — Die Friesen und der Skandinavische Norden (De Iepening fen de Fryske Akademy (1938) S. 56 ff.).
- BOYPMÖLLERWb = BOY P. MÖLLER, Söl'ring Uurterbok. Wörterbuch der Sylter Mundart. Hamburg 1916. (Mitteilungen aus dem Deutschen Seminar zu Hamburg. II.).
- BRAMMER, H., Die Stammesprägung der Nordfriesen (Rasse 4 (1937) S. 97 ff.).
- BRANDT, ERNST, Die nordfriesische Sprache der Goesharden. Mit einer Sprachkarte. (Diss.). Halle 1913.
- BREMER, OTTO, Einleitung zu einer amringisch-föhringischen Sprachlehre (Nd. Jb. XIII (1887) S. 1 ff.).
 — Ethnographie der germanischen Stämme (PAULS Grundriss III² (1900) S. 735 ff.).
- BRONDSTED, JOHANNES, Danmarks Oldtid. I—III. København 1938—40.
- BRONDUM-NIELSEN, JOHS., Gammeldansk Grammatik. I. København 1928.
- BÜCKMANN, LUDWIG, [Rez. von] GERHARD OHLING, Apen (ZONF XVII (1941) S. 82 ff.).
- CARSTEN, REHDER HEINZ, Die *-ingen*-Namen der südlichen Nordseeküste. Ein Beitrag zur Siedlungsgeschichte der Chauken, Friesen und Sachsen (Aus Hansischem Raum 2 (1937) 1 ff.).
 — Die cimbrische Halbinsel und ihre Bewohner in frühgeschichtlicher Zeit (Aus Hansischem Raum 3 (1938) S. 65 ff.).
- CARSTENS, WERNER, Zur Entstehung der nordfriesischen »Siebenhardenbeliebung« und der Eiderstedter »Krone der rechten Wahrheit« vom Jahre 1426 (Zeitschr. 65 (1937) S. 368 ff.).
- CHADWICK, H. MUNRO, The Origin of the English Nation. Cambridge 1907.
- CHAMBERS, R. W., Widsith. A Study in Old English Heroic Legend. Cambridge 1912.
 — Beowulf. An Introduction to the Study of the Poem with a Discussion of the Stories of Offa and Finn. Second Edition. Cambridge 1932.
- CHRISTIANI, WILHELM ERNST, Geschichte der Herzogthümer Schleswig und Hollstein. I—IV. Flensburg und Leipzig 1775—1779.
- CHRISTIANSEN, Die Agrarverfassung (Nordfriesland (1929) S. 595 ff.).
- Chronicum Gotwicense, seu Annales liberi et exempti Monasterii Gotwicensis. 1732.
- CHYTRÆUS, DAVID, Chronicum Saxoniæ & vicini orbis Arctoj. I. Rostochii 1588.
- CLEMENT, K. J., Die Lebens- u. Leidensgeschichte der Frisen, insbesondere der Frisen nördlich von der Elbe. Kiel 1845.
 — Schleswig, das urheimische Land des nicht dänischen Volks der Angeln und Frisen und Englands Mutterland, wie es war und ward. Hamburg 1862.
- CLÜVER, PHILIPP, Germania Antiqua. Lugduni Batavorum 1631.

- CONYBEARE, J. J. & W. D., Illustrations of Anglo-Saxon Poetry. London 1826.
- LA COUR, VILH., Geschichte des schleswigschen Volkes. I. Flensburg 1923 (Schriften zur schleswigschen Geschichte, Band I).
— Tiden indtil 1241 (Sonderj. Hist. I S. 109 ff.).
- CYPRAEUS, PAULUS, De origine, nomine etc. Saxonum Cimbrorum, Vitae & Anglorum. Hafniæ 1622.
- DAHLMANN, F. C., Geschichte von Dänemark. I—III. Hamburg 1840—1843.
- DANCKWERTH, CASPAR, Neue Landesbeschreibung der zwey Herzogthümer Schleswiche vnd Holstein, etc. [Schleswig] 1652.
- DEVRIENT, ERNST, Die Sweben und ihre Teilstämme (Historische Vierteljahrschrift VI (1903) S. 1 ff.).
- DOHM, PAUL, Holsteinische Ortsnamen (Zeitschr. 38 (1908) S. 109 ff.).
- EKBLOM, R., Ohthere's Voyage from Skiringssal to Hedeby (Stud. neophil. XII (1939—40) S. 177 ff.).
- EWALL, EILERT, The Concise Oxford Dictionary of English Place-Names. Oxford 1936.
— Ae. *boll*, *bold*, *boðl* in englischen Ortsnamen (Anglia Beiblatt XXVIII (1917) S. 82 ff.).
- EMMIUS, UBBO, Rerum Frisicarum historia. Libri X. Franekeræ 1596.
- FALCK, N., Handbuch des Schleswig-Holsteinischen Privatrechts. I—V. Altona 1825—1848.
- FEIST, S., Germanen (Reallexikon der Vorgeschichte IV, 1 S. 273 ff.).
- FESTUS, S. P., De verborum significatu, ed. WALLACE M. LINDSAY. Lipsiae 1913.
- FIESEL, LUDOLF, Ortsnamenforschung und frühmittelalterliche Siedlung in Niedersachsen. Halle/Saale 1934. (Teuthonista, Beiheft 9).
- FOLKERS, JOHANN ULRICH, Die Herkunft der Ortsnamen auf -büttel in Schleswig-Holstein (Zeitschr. 62 (1934) S. 1 ff.).
- FÖRSTEMANN, ERNST, Altdeutsches namenbuch. I Personennamen. 2. aufl. Bonn 1900. II, 1—2 Orts- und sonstige geographische namen. 3. aufl. hrsg. von HERMANN JELLINGHAUS. Bonn 1913—1916.
- FRINGS, THEODOR, Germania Romana. Halle/Saale 1932. (Mitteldeutsche Studien, Heft 2 = Teuthonista, Beiheft 4).
- GENZMER, FELIX, Staat und Gesellschaft in vor- und frühgeschichtlicher Zeit (Germanische Altertumskunde (1938) S. 123 ff.).
- GEORGE, ERNST, Die wirtschaftlichen und kulturellen Beziehungen der Westküste Schleswig-Holsteins zu den Niederlanden (Nordelbingen 1 (1923) S. 220 ff.).
- GOSSES, I. H., Deensche heerschappijen in Friesland gedurende den Noormannentijd. Amsterdam 1923. (Medd. d. Kon. Akad. v. Wetensch. Afd. Letterkunde, Deel 56 Serie B No. 4).
- GRIMM, JACOB, Geschichte der deutschen Sprache. I—II. Leipzig 1848.
- GUTENBRUNNER, SIEGFRIED, Volkstum und Wanderung (Germanische Altertumskunde (1938) S. 1 ff.).
- HAERNAGEL, W., Die frühgeschichtlichen Siedlungen in der schleswig-

- holsteinischen Elb- und Störmarsch insbesondere die Siedlung Hodorf (Offa 2 (1927) S. 31 ff.).
- HALD, KRISTIAN, De danske Stednavne paa -um. Kobenhavn 1942.
- Stednavne i Angel (Sydslesvig II (1945) S. 70 ff.).
- HAMMERICH, L. L., Über das Frische (Aarsskrift for Aarhus Universitet IX (1937) S. 351 ff.).
- Sproget (Holland Danmark II (1945) S. 327 ff.).
- HANSEN, Über die Herkunft der Nordfriesen (Die Tide 1919—20 S. 674 ff.).
- HANSEN, C. P., Ualð Söldring Tialen. Mogeltonder 1858.
- HANSEN, R., [Rez. von] P. LAURIDSEN, Om Nordfriserne Indvandring i Sønderjylland (Geographischer Litteratur-Bericht für 1893 (Beil. zu PETERMANNS Mitt. 39) S. 149).
- Über Wanderungen germanischer Stämme auf der Cimbrischen Halbinsel (Globus 70 (1896) S. 133 ff.).
- Alte Ortsnamen der cimbrischen Halbinsel als Anhalt für die Stammesangehörigkeit der Bewohner (Die Heimat 13 (1903) S. 97 ff.).
- Zur Geschichte der Besiedelung Dithmarschens (Zeitschr. 33 (1903) S. 113 ff.).
- HANSEN, GEORG, Agrarhistorische Abhandlungen. I—II. Leipzig 1880—1884.
- HEIMREICH, ANTON, Nord-Fresische Chronick / Darin von denen dem Schleßwigischen Hertzogthum incorporirten Fresischen Landschafften wird berichtet. Schleßwich 1666.
- HELLQUIST, ELOF, Svensk etymologisk ordbok. Ny omarbeted och utvidgad upplaga. I—II. Lund 1939.
- VAN HELTEN, W., Zur lexicologie und grammatis des Altostfriesischen (PBB 14 (1899) S. 232 ff.).
- HINRICHSEN, HUGO, Abriss der rechtsgeschichtlichen Entwicklung (Nordfriesland (1929) S. 540 ff.).
- Von Recht der Nordfriesen (Die Friesen (1931) S. 121 ff.).
- HOFF, HINRICH EWALD, Fifeldor, Wieglesdor, Haithabu. Neue Forschungen zur Frühgeschichte Schleswigs. Kiel 1936.
- HOLDER, ALFRED, Alt-Celtischer Sprachschatz. I—III. Leipzig 1891—1913.
- HOLTHAUSEN, F., Altsächsisches Elementarbuch. Zweite verbesserte Aufl. Heidelberg 1921.
- Die Sprache und Literatur der Nordfriesen (Schlesw.-Holst. Jahrb. 1922 S. 7 ff.).
- Altenglisches etymologisches Wörterbuch. Heidelberg 1934.
- HOYER, CASPAR, s. Kurtze vnd Förmliche Beschreibung etc.
- HUITFIELD, ARRILD, Danmarks Rigis Kronike. I—II. Kiøbenhavn 1652.
- JABBEN, OLTmann TJARDES, Die friesische Sprache der Karrharde. Breslau 1931. (Veröffentlichungen der schleswig-holsteinischen Universitätsgesellschaft Nr. 30).

- JAHN, MARTIN, Die Heimat der Wandalen und Norwegen (Acta Archaeologica VIII (1937) S. 149 ff.).
- JANKUHN, HERBERT, Haithabu. Eine germanische Stadt der Frühzeit. Neumünster 1937.
- Die Wehranlagen der Wikingerzeit zwischen Schlei und Treene. Neumünster 1937. (Vor- und frühgeschichtliche Untersuchungen aus dem Museum für vorgeschichtliche Altertümer in Kiel (Neue Folge) 1).
 - Die Besiedlung Schleswig-Holsteins im 1. Jahrtausend (Zeitschr. f. Erdk. 6 (1938) S. 668 ff.).
 - Nordwestdeutschland und die Heimat der Germanen (Darstellungen aus Niedersachsens Urgeschichte 4 (1939) S. 226 ff.).
- JELLINGHAUS, H., Englische und niederdeutsche Ortsnamen (Anglia XX (1898) S. 257 ff.).
- Holsteinische Ortsnamen (Zeitschr. 29 (1899) S. 203 ff.).
- JENSEN, PETER, Die nordfriesische Sprache der Wiedingharde. (Diss.). Halle 1925.
- JENSEN Wb = P. JENSEN, Wörterbuch der nordfriesischen Sprache der Wiedingharde. Neumünster 1927.
- JESSEN, KNUD, Landets Tilblivelse (Sonderj. Hist. I S. 3 ff.).
- JOHANSEN = CHR. JOHANSEN, Die Nordfriesische Sprache nach der Föhringer und Amrumer Mundart. Kiel 1862.
- JØRGENSEN, A. D., Bidrag til Nordens Historie i Middelalderen. Kobenhavn 1871.
- Frisernes indvandring i Sønderjylland (Sonderj. Aarb. 1893 S. 177 ff.).
- JØRGENSEN, PETER, Die dithmarsische mundart von Klaus Groths »Quickborn«. Lautlehre, formenlehre und glossar. Kopenhagen 1934.
- Nordfriesische Beiträge aus dem Nachlass HERMANN MöLLERS. Kopenhagen 1938. (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Hist.-filol. Meddelelser. XXIV, 1).
- KAUFFMANN, FRIEDRICH, Deutsche Altertumskunde. I—II. München 1913—1923.
- Deutsch oder dänisch (Heimatbuch Schleswig I (1924) S. 13 ff.).
- KEMPIUS, CORNELIUS, De origine, situ, qualitate et quantitate Frisiae, etc. Coloniae Agrippinae 1588.
- King Alfred's Orosius, ed. by HENRY SWEET. I. London 1883.
- KNUDSEN, GUNNAR, De danske Stednavne (Nordisk Kultur V (1939) S. 76 ff.).
- KÖHLER, ARTUR, Germanische Alterthümer im Beowulf (Germania 13 (1868) S. 129 ff.).
- Kong Valdemars Jordebog. Udg. af Samfund til Udgivelse af gammel nordisk Litteratur ved SVEND AAKJÆR. I—III. Kopenhagen 1926—1943.
- KOOP, RUDOLPH, Besiedlung und Bedeichung (Eiderstedter Heimatbuch I (1936) S. 1 ff.).

- KRANTZ, ALBERT, *Chronica Regnorum aquilonarium, Daniae, Svetiae, Norvagiae.* Argent. 1546.
- KRISTENSEN, MARIUS, *Bidrag til tolkning af danske stednavne (Namn och bygd VIII)* (1920) S. 115 ff.)
- KRUSE, E. C., *Ueber den Ursprung der Friesen auf der Westküste Schleswigs* (Schlesw.-Holst. Prov.ber. 1793 II S. 245 ff.).
- Kurtz vnd Förmliche Beschreibung Deß lüblichen Eyderstedtschen Landes / so der . . . Herr CASPAR HOYER . . . / in Lateinischer Sprach descriebt vnd an den tag gegeben. Jetzo aber . . . mit fleiß in Teutsch Vertiret vnd vbergesetzet . . . Durch JACOB SAXEN Eyderstadensem. Hamburg 1610. (Der lat. Text auch in: WESTPHALEN I (1739) Sp. 1387 ff.).
- LANGHANS, VICTOR, *Ueber den Ursprung der Nordfriesen. Antiquarische Studie.* Wien 1879.
- LAURIDSEN, P., *Om Nordfrisernes Indvandring i Sønderjylland* (Hist. Tidsskr. 6. R. IV (1892—94) S. 318 ff.).
- *Vort Folks Sydgrænse* (Sønderj. Aarb. 1893 S. 28 ff., 106 ff., 253 ff.).
- LEHMANN, OTTO, *Land und Leute im Nordfriesland* (Schlesw.-Holst. Jahrb. 1922 S. 1 ff.).
- *Die Bevölkerung Nordfrieslands* (Volk und Rasse I (1926) S. 7 ff.).
- *Das Bauernhaus in Schleswig-Holstein.* Altona 1927.
- *Das schleswigsche (cimbrische) Bauernhaus und seine Bedeutung für die Volkskunde* (Festgabe ANTON SCHIFFERER (1931) S. 94 ff.).
- LÖFSTEDT I = ERNST LÖFSTEDT, *Die nordfriesische Mundart des Dorfes Ockholm und der Halligen.* I. Akademische Abhandlung. Lund 1928.
- II = ERNST LÖFSTEDT, *Nordfriesische Dialektstudien.* Lund 1931. (Lunds Universitets Årsskrift. N. F. Avd. 1. Bd. 26 Nr. 4).
- LOHSE, GERHART, *Geschichte der Ortsnamen im östlichen Friesland. Ein Beitrag zur historischen Landeskunde der deutschen Küstengebiete zwischen Weser und Ems.* (Diss.). Oldenburg i. O. 1939.
- *Das Frieslandbild der Egilssaga* (ZfdPh 65 (1940) S. 27 ff.).
- LUBACH, D., *De bewoners van Nederland* (in: *De natuurlijke historie van Nederland* 1862).
- LUICK, KARL, *Historische Grammatik der englischen Sprache.* I. Leipzig 1921—1940.
- LYNGBY, K. J., *Om nordfrisk i Bokking og Hvidding herreder (Nibol og Klangsbol sogne).* København og Leipzig 1858.
- MALONE, KEMP, *The Votaries of Nerthus* (Namn och bygd 22 (1934) S. 26 ff.).
- MEITZEN, AUGUST, *Siedelung und Agrarwesen der Westgermanen und Ostgermanen.* I—II. Berlin 1895.
- MERINGER, RUDOLF, [Referat von] ERNST FÖRSTEMANN, *Altdeutsches namenbuch II* (Deutsche Literaturzeitung 1915 Sp. 447 ff.).

- MICHELSSEN, A. L. J., Nordfriesland im Mittelalter. Eine historische Skizze. Schleswig 1828.
- MÖLLER, HERMANN, Zur declination (PBB 7 (1880) S. 482 ff.).
- Das altenglische volksepis in der ursprünglichen strophischen form. I—II. Kiel 1883.
 - [Rez. von] A. ERDMANN, Über die Heimat und den Namen der Angeln (AnzfdA XXII (1896) S. 129 ff.).
- MONE, FRANZ JOSEPH, Geschichte des Heidenthums im nördlichen Europa. I—II. Leipzig und Darmstadt 1822—1823.
- MUCH, R., Ambronien (Hoops' Reallexikon I S. 76 f.).
- Aviones (Hoops' Reallexikon I S. 146).
 - Friesen (Hoops' Reallexikon II S. 99 ff.).
 - Σιγούλωνες (Hoops' Reallexikon IV S. 177).
 - Widsith. Beiträge zu einem Commentar (ZfdA 62 (1925) S. 113 ff.).
- MÜLLENHOFF, K., Die deutschen Völker an Nord- und Ostsee in ältester Zeit (Nordalb. Stud. I (1844) S. 111 ff.).
- Deutsche Altertumskunde. I—V. Berlin 1870—1900.
 - [Rez. von] VICTOR LANGHANS, Ueber den Ursprung der Nordfriesen (AnzfdA VI (1880) S. 86 f.).
- MUSS, RUDOLF, Die Geschichte Nordfrieslands (Die Friesen (1931) S. 99 ff.).
- NENNIIUS, Historia Britonum, ed. J. STEVENSON. Londoni 1838.
- Historia Brittonum (Mon. Germ. hist., Auct. ant. XIII (1898) S. 111 ff.).
- NOREEN, ADOLF, Nordens älsta folk- och ortnamn (Fornvänner 1920 S. 23 ff.).
- ODS = Ordbog over det danske Sprog. Grundlagt af VERNER DAHLERUP. Kobenhavn 1918 ff.
- OUTZEN, N., Ueber die älteste und neuere Geschichte unsrer Nordfriesen (Kieler Blätter 1818 S. 253 ff.).
- Ueber die Friesische Abstammung der alten Dithmarscher (Kieler Blätter 1819 II S. 65 ff.).
 - Versuch einer gründlichen und unpartheyischen Beantwortung der merkwürdigen Preisaufgabe über die dänische Sprache im Schleswigschen, usw. (Priisskrifter angaaende det danske Sprog i Her-tugdømmet Slesvig forfattede af E. C. WERLAUFF og N. OUTZEN. Kjøbenhavn 1819).
 - Ausführliche(re) Erhärtung des Beweises von der Friesischen Abstammung der Dithmarscher, hauptsächlich aus den noch übrigen zahlreichen Spuren in der Sprache (Staatsb. Mag. I (1821) S. 238 ff., II (1823) S. 758 ff., III (1823) S. 99 ff., S. 441 ff.).
- PAPPENHEIM, MAX, Die Siebenhardenbeliebung vom 17. Juni 1426. Flensburg 1926.
- PAULS, VOLQUART, Die staatsrechtliche Stellung und Verfassung Nordfrieslands im Mittelalter (Schlesw.-Holst. Jahrb. 1922 S. 17 ff.).

- PAULS, VOLQUART, Zur Geschichte der Eiderstedter Gerichtsverfassung (Zeitschr. 57 (1928) S. 169 ff.).
- Landesherrschaft und Selbstverwaltung in Eiderstedt. Garding 1932.
- PAULSEN, CHRISTIAN, Bidrag til Sprogets Historie paa den jydske Halvøe, fornemmelig i dens sondre Deel (Nord. Tidsskr. f. Old-kynd. I (1832) S. 261 ff.).
- PETERS, L. C., Entdeckungs- und Siedlungsgeschichte (Nordfriesland (1929) S. 81 ff.).
- Das Bauernhaus und seine geschichtliche Entwicklung (Nordfriesland (1929) S. 313 ff.).
- Die nordfriesische Sprache (Nordfriesland (1929) S. 371 ff.).
- Rorik (Nordfries. Jahrb. 17 (1930) S. 89 ff.).
- Zwischen West- und Nord-Germanien. Beiträge zur Heimatkunde der nordfriesischen Uthlande und der benachbarten Geestharden. Husum 1932.
- PETRUS, SUFFRIDUS, De Frisorum antiquitate et origine. Coloniae Agrippinae 1590.
- PORTHAN, H. G., Skrifter i urval. I—V. Helsingfors 1859—1873.
- PTOLEMÄOS, CLAUDIOUS, Geographia, ed. KARL MÜLLER. Parisiis 1901.
- RECHE, OTTO, Zur Herkunft und Rassenkunde der Friesen (Volk und Rasse IV (1929)).
- Zur Herkunft und Rassenkunde der Friesen (Die Friesen (1931) S. 43 ff.).
- Zur Rassenkunde der Friesen (Die Sonne 14 S. 129 ff.).
- RICHELIEU, Nordfriserne og Nordstrands Undergang 1634 (Blandinger II (1854) S. 30 ff.).
- RIEGER, M., Ingävonen Istävonen Herminonen (ZfdA XI (1859) S. 177 ff.).
- ROOTH, ERIK, Nordfriesische Streifzüge. Laut- und wortgeographische Studien. Lund u. Leipzig 1929. (Lunds Universitets Årsskrift. N. F. Avd. 1. Bd. 25. Nr. 6).
- Die Sprachform der Merseburger Quellen (Niederdeutsche Studien. Festschrift C. BORCHLING (1932) S. 24 ff.).
- Zum Heliandproblem (Studia germanica tillägn. E. A. KOCK (1934) S. 289 ff.).
- SACH, AUGUST, Das Herzogtum Schleswig in seiner ethnographischen und nationalen Entwicklung. I—III. Halle a. S. 1896—1907.
- SAEFTEL, FRIEDRICH, Haubarg und Barghus, die friesischen Grosshäuser an der Schleswig-Holsteinischen Westküste. (Diss.). Heide i. H. 1931.
- SALLER, KARL, Zur Anthropologie der Nordfriesen (Nordfries. Jahrb. 16 (1929) S. 119 ff.).
- SAX, JACOB, s. Kurtze vnd Förmliche Beschreibung etc.
- SAX, PETER, Eyderstett, Everschop vnd Vthholm. Anno 1641. Ms.

- (Königl. Bibliothek Kopenhagen, Gl. kgl. Saml. 1023 fol. S. 46 ff.).
- De præcipuis Rebus gestis Frisiorum Septentrionalium etc. 1656 (WESTPHALEN I (1739) Sp. 1337 ff.).
 - Exercitationes historicæ etc. 1657 (WESTPHALEN II (1740) Sp. 1229 ff.).
- SAXO, Gesta Danorum, recognoverunt et ediderunt J. OLRIK & H. RÆDER. I. Hauniae 1931.
- SCHEEL, OTTO, Die Wikinger. Aufbruch des Nordens. Stuttgart 1938.
- SCHLEE, ERNST, Die geschichtliche Entwicklung des Bauernhauses in Schleswig-Holstein (Kieler Blätter 1939 S. 307 ff.).
- SCHMIDT, LUDWIG, Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung. I—II. Berlin 1910—1911.
- Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung. Zweite, völlig neubearbeitete Auflage. Die Ostgermanen. München 1934. Die Westgermanen. I. München 1938.
 - Die frühgermanische Bevölkerung der jütischen Halbinsel (Zeitschr. 63 (1935) S. 347 ff.).
- SCHMIDT-PETERSEN, J., Die Orts- und Flurnamen Nordfrieslands. Husum 1925.
- SCHMIDT-PETERSEN Wb = J. SCHMIDT-PETERSEN, Wörterbuch und Sprachlehre der Nordfriesischen Sprache nach der Mundart von Föhr und Amrum. Husum 1912.
- SCHÖNFELD, M., Wörterbuch der altgermanischen Personen- und Völkernamen. Heidelberg 1911.
- SCHÜTTE, GUDEMAND, Var Anglerne Tyskere? (Sønderj. Aarb. 1900 S. 1 ff.).
- Die quellen der Ptolemäischen karten von Nordeuropa (PBB 41 (1916) S. 1 ff.).
 - Our Forefathers. The Gothonic Nations. I—II. Cambridge 1929—1933.
 - Die Sitze der Kimbern (Zeitschr. 67 (1939) S. 377 ff.).
- SCHÜTTE, H., Nordfrieslands geologischer Werdegang (Nordfriesland (1929) S. 39 ff.).
- SEHRT, EDWARD H., Vollständiges Wörterbuch zum Heliand und zur altsächsischen Genesis. Göttingen 1925.
- SELMER = ERNST W. SELMER, Sylterfriesische Studien. Kristiania 1921. (Videnskapsselskapets Skrifter. II. Hist.-filos. Klasse. 1921, No. 1).
- SERING, MAX, Erbrecht und Agrarverfassung in Schleswig-Holstein auf geschichtlicher Grundlage. Berlin 1908.
- SIEBS, THEODOR, Zur geschichte der englisch-friesischen sprache. I. Halle a/S. 1889.
- Geschichte der friesischen Sprache (PAULS Grundriss I² (1901) S. 1152 ff.).

- SIEBS, THEODOR, Der gott Fos(e)te und sein land (PBB 35 (1909) S. 535 ff.).
 — Die Friesen und ihre Sprache (Die Friesen (1931) S. 56 ff.).
 — Die Friesen und die nächstverwandten Stämme. Ein Beitrag zur Stammes- und Sprachkunde der Friesen und Engländer (Mitt. d. Schles. Ges. f. Volksk. XXI—XXII (1931) S. 44 ff.).
- SIEVERS, EDUARD, Angelsächsische grammatis. 3. aufl. Halle 1921.
- SIMON, KARL, Frühgeschichtliche Siedlungsstudien I (ZfdA 74 (1937) S. 165 ff.).
- SØNDERJYSKE Stednavne. Udg. af Stednavneudvalget. I—V. København 1933—1944. (Danmarks Stednavne Nr. 3—7).
- SPANUTH, Stollberg — ein altes friesisches Zentralheiligtum (Nordfries. Jahrb. 25 (1938) S. 94 ff.).
- STECHE, THEODOR, Altgermanien im Erdkundebuch des Claudius Ptolemäus. Leipzig 1937.
- STENSTRUP, JOHANNES C. H. R., Normannerne. I—IV. København 1876—1882.
 — Nogle Bidrag til vore Landsbyers og Bebyggelsens Historie (Hist. Tidsskr. 6. R. V (1894—95) S. 313 ff.).
 — Nogle Undersøgelser om Guders Navne i de nordiske Stednavne (Hist. Tidsskr. 6. R. VI (1895—97) S. 353 ff.).
 — Danmarks Sydgrænse og Herredommet over Holsten ved den historiske Tids Begyndelse (800—1100). København 1900.
 — De sonderjyske Stednavnes Vidnesbyrd om Folkets Nationalitet og Historie (Haandbog i det nordslesvigske Spørgsmaals Historie (1901) S. 60 ff.).
- v. STEMANN, CHR. L. E., Geschichte des öffentlichen und Privat-Rechts des Herzogthums Schleswig. I—III. Kopenhagen 1866—1867.
- SUHM, PETER FRIDERICH, Historie af Danmark. I—XIV. København 1782—1828.
- SWART, F., Zur friesischen Agrargeschichte. Leipzig 1910. (Staats- und sozialwissenschaftliche Forschungen, Heft 145).
- TACITUS, P. C., Germania. Hrsg., übersetzt und mit Erläuterungen versehen von EUGEN FEHRLE. 3. Aufl. München—Berlin 1939.
- TÄGERT, HANS, Familienerbe in Friesland. Weimar 1937. (Forschungen zum Deutschen Recht III, 1).
- TEDSEN, JUL., Zur Besiedlung Nordfrieslands (Der Schleswig-Holsteiner 10 (1929) S. 180 ff.).
- THORSEN, P. G., De med Jydske Lov beslagtede Stadsretter for Slesvig, Flensborg, Aabenraa og Haderslev, etc. København 1855.
- TODE, A., Aus der Urgeschichte Nordfrieslands (Nordfriesland (1929) S. 60 ff.).
- TRÄGER, EUGEN, Das Erdbuch der Hallig Hooge (Zeitschr. 31 (1901) S. 137 ff.).
- v. UNWERTH, WOLF, Altsächsisch *hir* (PBB 40 (1915) S. 156 ff.).
- VIRCHOW, R., Beiträge zur physischen Anthropologie der Deutschen, mit besonderer Berücksichtigung der Friesen (Abh. d. kgl. Akad. d. Wiss. zu Berlin, Phys. Kl. 1876). Berlin 1877.

- VOGEL, WALTHER, Die Normannen und das fränkische Reich bis zur Gründung der Normandie (799—911). Heidelberg 1906. (Heidelberger Abhandl. zur mittleren und neueren Geschichte. 14. Heft).
- Geschichte der deutschen Seeschiffahrt. I. Berlin 1915.
- DE VRIES, JAN, De Wikingen in de lage landen bij de zee. Haarlem 1923.
- WADSTEIN, ELIS, Namnet Danmark II. Göteborg 1919. (Göteborgs Högskolas Årsskrift XXV (1919). Nr. 2).
- Friserna och forntida handelsvägar i Norden. Göteborg 1920. (Göteborgs Kungl. Vetenskaps- och Vitterhets-Samhällens Handlingar. IV. f. XI—XXII).
- Friesische Lehnwörter im Nordischen. Uppsala 1922. (Skrifter utg. af K. Hum. Vetenskaps-Samfundet i Uppsala. 21, 3).
- Norden och Västeuropa i gammal tid. Stockholm 1925.
- Friska länord (Arkiv f. nord. fil., Tillägsband till XL (1929) S. 406 ff.).
- On the Relations between Scandinavians and Frisians in Early Times (Saga-Book of the Viking Society for Northern Research XI (1933) S. 5 ff.).
- Zu den alten Beziehungen zwischen Friesland und Skandinavien (It Beaken II (1939—40) S. 172 ff.).
- WAITZ, G., Nordalbingia (Nordalb. Stud. I (1844) S. 1 ff.).
- Schleswig-Holsteins Geschichte. I. Göttingen 1851.
- WALDENBURG, ALFRED, Das isocephale blonde Rassenelement unter Halligfriesen und jüdischen Taubstummen. (Diss.). Berlin 1902.
- WALDE-POKORNY = ALOIS WALDE, Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen. Hrsg. und bearbeitet von JULIUS POKORNY. I—III. Berlin u. Leipzig 1930—1932.
- WEBER, Zur Rechtsgeschichte der Wiesengemeinschaften der Hallig Hooge. Leipzig 1931. (Archiv für Beiträge zum deutschen, schweizerischen und skandinavischen Privatrechte. 8. Heft).
- WEIGEMANN, Die geschichtliche Urbevölkerung Schleswig-Holsteins (Die Heimat 1917 S. 33 ff.).
- WEILAND, LUDWIG, Die Angeln. Ein Capitel aus der deutschen Alterthumskunde (Festgabe für GEORG HANSSEN (1889) S. 117 ff.).
- WERLAUFF, E. C., Forsog til det danske Sprogs Historie i Hertugdommet Slesvig. (Priisskrifter angaaende det danske Sprog i Hertugdommet Slesvig forfattede af E. C. WERLAUFF og N. OUTZEN. Kjøbenhavn 1819).
- WIARDA, T. D., Von den Landtagen der Friesen in den mittlern Zeiten bey Upstalsboom. Bremen 1777.
- Widsith, ed. by KEMP MALONE. London 1936.
- WILKENS, HANS, Zur Geschichte des niederländischen Handels im Mittelalter (Hansische Geschichtsblätter XIV (1908) S. 295 ff.).
- v. WIMPFEN, C., Geschichte und Zustände des Herzogthums Schleswig oder Südjütland von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart. Flensburg 1839.

- WREDE, FERD., Ingwänisch und Westgermanisch (ZfdMa 19 (1924) S. 270 ff.).
- ZACHRISSON, R. E., On the Meaning of Early Teutonic Tribal Names (Arkiv f. nord. fil., Tillägsband till XL (1929) S. 490 ff.).
- ZANGENBERG, H., Den mellemstævigske Hedeeegns gamle Byggeskik (Sydslesvig I (1933) S. 105 ff.).
- ZEUSS, KASPAR, Die Deutschen und die Nachbarstämme. München 1837.
- ZIMMER, HEINRICH, Nennius vindicatus. Über Entstehung, Geschichte und Quellen der Historia Brittonum. Berlin 1893.

2. Zeitschriften und Sammelwerke (darunter Quellensammlungen).

- Aarsskrift for Aarhus Universitet (= Acta Jutlandica). Aarhus.
- Acta Archaeologica. København.
- Anglia. Zeitschrift für englische Philologie. Halle a. S.
- AnzfdA = Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Literatur. Berlin.
- Archiv für Rassen- und Gesellschafts-Biologie einschliesslich Rassen- und Gesellschafts-Hygiene. Berlin.
- Arkiv f. nord. fil. = Arkiv för nordisk filologi. Lund.
- It Beaken. Meidielingen fen de Fryske Akademy. Assen.
- Bibl. Rer. Germ. = Bibliotheca Rerum Germanicarum, ed. PHILIPPUS JAFFÉ. I—VI. Berolini 1864—1873.
- Der Biologe. Monatsschrift des Reichsbundes für Biologie und des Sachgebietes Biologie des NSLB. München—Berlin.
- Blandingr, udg. af Folkeskriftselskabet. Haderslev.
- Danske Studier. København.
- Darstellungen aus Niedersachsens Urgeschichte. Hildesheim.
- Deutsche Literaturzeitung. Berlin.
- Eiderstedter Heimatbuch, hrsg. vom Kreisausschuss des Kreises Eiderstedt. I. Garding 1936.
- Festgabe ANTON SCHIFFERER zum 60. Geburtstag dargebracht von der Schleswig-Holsteinischen Universitätsgesellschaft und der Baltischen Kommission zu Kiel. Breslau 1931. (Veröffentlichungen der Schlesw.-Holst. Universitäts-Gesellschaft Nr. 37).
- Festgabe für GEORG HANSEN zum 31. Mai 1889. Tübingen 1889.
- Fornvännen. Meddelanden från K. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien. Stockholm.
- Die Friesen. Hrsg. von C. BORCHLING und R. MUSS. Breslau 1931.
- Geographischer Litteratur-Bericht (Beil. zu PETERMANNS Mitt.).
- Germania. Vierteljahrsschrift für deutsche Alterthumskunde. Wien.
- Germanische Alterthumskunde. Im Auftrage der deutschen Akademie . . . hrsg. von HERMANN SCHNEIDER. München 1938.
- Globus. Illustrierte Zeitschrift für Länder- und Völkerkunde.

- Haandbog i det nordslesvigske Spørgsmaals Historie. Udg. af de Samvirkende sonderjydske Foreninger, red. af FRANTZ v. JESSEN. Kjøbenhavn 1901.
- Hansische Geschichtsblätter, hrsg. vom Verein für Hansische Geschichte. Leipzig.
- Aus Hansischem Raum. Schriftenreihe der Hansischen Gilde. Hamburg.
- Die Heimat. Monatsschrift des Vereins zur Pflege der Natur- und Landeskunde in Schleswig-Holstein, Hamburg, Lübeck und dem Fürstentum Lübeck.
- Heimatbuch Schleswig I. Hamburg 1924. (Schleswig-Holsteinisches Jahrbuch 1924).
- Historische Vierteljahrschrift. Leipzig.
- Hist. Tidsskr. = Historisk Tidsskrift, udg. af den danske historiske Forening. København.
- Holland Danmark. Forbindelsen mellem de to Lande gennem Tiderne. Under Redaktion af KNUD FABRICIUS, L. L. HAMMERICH og VILH. LORENZEN. I—II. København 1945.
- HOOPS' Reallexikon = Reallexikon der Germanischen Altertumskunde. Unter Mitwirkung zahlreicher Fachgelehrten hrsg. von JOHANNES HOOPS. I—IV. Strassburg 1911—1919.
- De Iepening fen de Fryske Akademy (10 September 1938). Assen 1938. Kieler Blätter. Kiel.
- Mitt. d. Schles. Ges. f. Volksk. = Mitteilungen der Schlesischen Gesellschaft für Volkskunde. Breslau.
- Mon. Germ. hist., Auct. ant. = Monumenta Germaniae historica, ed. Societas aperiendis fontibus rerum Germanicarum medii aevi. Auctores antiquissimi. I ff. Berolini 1877 ff.
- Mon. Germ. hist., Script. = Monumenta Germaniae historica, ed. G. H. PERTZ. Scriptores. I ff. Hannoverae 1826 ff.
- Namn och bygd. Tidskrift för nordisk ortnamnsforskning. Uppsala.
- Nd. Jb. = Jahrbuch des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung. Niederdeutsche Studien. Festschrift für CONRAD BORCHLING. Neu-münster 1932.
- Nordalb. Stud. = Nordalbingische Studien. Neues Archiv der Schleswig-Holstein-Lauenburgischen Gesellschaft für vaterländische Geschichte. Kiel 1844 ff.
- Nordelbingen. Beiträge zur Heimatforschung in Schleswig-Holstein, Hamburg und Lübeck. Flensburg 1923 ff.
- Nordfries. Jahrb. = Jahrbuch des Nordfriesischen Vereins für Heimatkunde und Heimatliebe (Jahrbuch des Heimatbundes Nordfriesland). Husum.
- Nordfriesland. Heimatbuch für die Kreise Husum und Südtoldern. Im Auftrage des Nordfriesischen Vereins für Heimatkunde und Heimatliebe hrsg. von L. C. PETERS. Husum 1929.
- Nordisk Kultur. Under Redaktion af JOHS. BRONDUM-NIELSEN, OTTO v. FRIESEN & MAGNUS OLSEN.

- Nord. Tidsskr. f. Oldkynd. = Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed, udg. af det Kgl. Nordiske Oldskrift-Selskab. København 1832 ff.
- Offa. Berichte und Mitteilungen des Museums vorgeschichtlicher Altertümer in Kiel. Neumünster.
- PAULS Grundriss = Grundriss der germanischen Philologie, hrsg. von HERMANN PAUL.
- PBB = Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur. Begr. von HERMANN PAUL u. WILHELM BRAUNE.
- PETERMANNS Mitt. = A. PETERMANNS Mitteilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt.
- Rasse. Monatsschrift der Nordischen Bewegung.
- Reallexikon der Vorgeschichte. Unter Mitwirkung zahlreicher Fachgelehrter hrsg. von MAX EBERT. I—XV. Berlin 1924—1932.
- Registrum König Christians des Ersten. Namens der Gesellschaft für Schleswig-Holstein-Lauenburgische Geschichte hrsg. von GEORG HILLE. Kiel 1875.
- Saga-Book of the Viking Society for Northern Research. London.
- Schlesw.-Holst. Jahrb. = Schleswig-Holsteinisches Jahrbuch. Hamburg.
- Schlesw.-Holst. Prov.ber. = Schleswig-Holsteinische Provinzialberichte. Altona 1787 ff.
- Der Schleswig-Holsteiner. Heimatliche Halbmonatshefte. Kiel.
- Script. Rer. Dan. = Scriptores Rerum Danicarum medii ævi, ed. J. LANGEBEK. I ff. Hafniae 1772 ff.
- Sønderj. Aarb. = Sønderjydske Aarbøger.
- Sønderj. Hist. = Sønderjyllands Historie fremstillet for det danske Folk, under Redaktion af VILH. LA COUR, KNUD FABRICIUS, HOLGER HJELHOLT og HANS LUND. I—V. København 1930—1943.
- Die Sonne. Monatsschrift für Rasse, Glauben und Volkstum.
- Staatsb. Mag. = Staatsbürgerliches Magazin, mit besonderer Rücksicht auf die Herzogthümer Schleswig, Holstein und Lauenburg. Schleswig.
- Studia germanica tillägnade ERNST ALBIN KOCK den 6. December 1934 (Lunder Germanistische Forschungen 1). Lund u. Kopenhagen 1934.
- Stud. neophil. = Studia neophilologica. A Journal of Germanic and Romanic Philology. Uppsala.
- Sydslesvig. I. Hedeognene mellem Angel og Frisland. Udg. af Grænseforeningen ved GUNNAR KNUDSEN og KNUD KRETZSCHMER. København 1933. II. Angel. København 1945.
- Teuthonista. Zeitschrift für deutsche Dialektforschung und Sprachgeschichte.
- Die Tide. Nordwestdeutsche Monatshefte. Wilhelmshaven.
- Vitae Sanctorum Danorum, ed. M. CL. GERTZ. København 1908—1912.
- Volk und Rasse. III. Vierteljahrsschrift für deutsches Volkstum. München.
- De vrije Fries. Mengelingen, uitg. door het Friesch Genootschap van Geschied-, Oudheid- en Taalkunde. Leeuwarden.

WESTPHALEN = *Monumenta inedita rerum Germanicarum præcipue Cimbricarum et Megapolensium*, ed. E. J. DE WESTPHALEN. I—IV. Lipsiæ 1739—1745.

Wörter und Sachen. Kulturhistorische Zeitschrift für Sprach- und Sachforschung. Heidelberg.

Zeitschr. = Zeitschrift der Gesellschaft für Schleswig-Holsteinische Geschichte.

Zeitschr. f. Erdk. = Zeitschrift für Erdkunde. Neue Folge der Geographischen Wochenschrift. Frankfurt a. M.

ZfdA = Zeitschrift für deutsches Altertum (und deutsche Literatur).

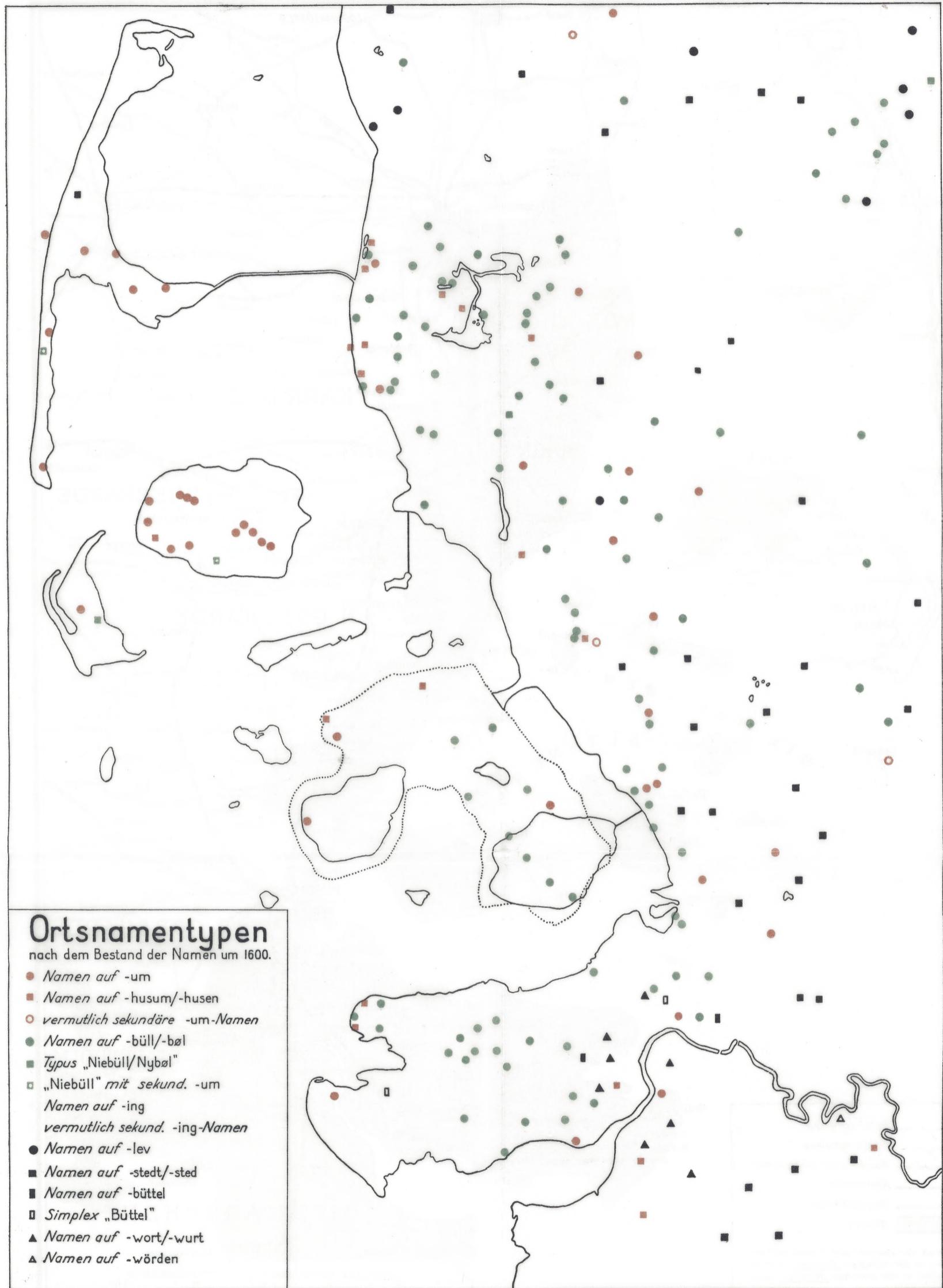
ZfdMa = Zeitschrift für deutsche Mundarten.

ZfdPh = Zeitschrift für deutsche Philologie.

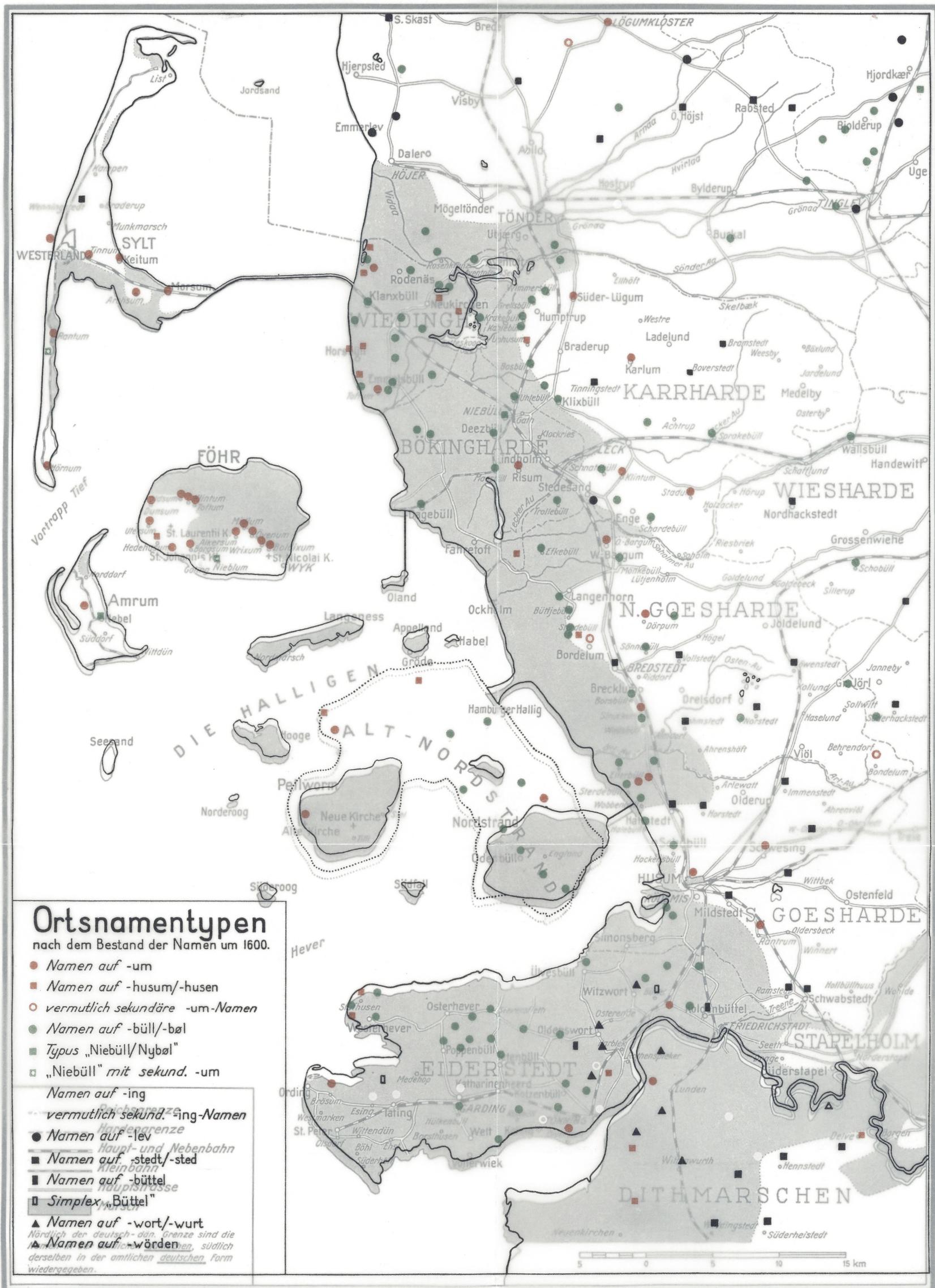
ZONF = Zeitschrift für (Orts)namenforschung.

NORDFRIESLAND.





NORDFRIESLAND.



DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB
HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSE

BIND XXII (KR. 12.00):

Kr. Ø.

GRØNBECH, VILH.: Friedrich Schlegel i Aarene 1791—1808. 1935. 12.00

BIND XXIII (KR. 34.85):

- | | |
|--|-------|
| 1. JØRGENSEN, HANS: A Dictionary of the Classical Newārī. 1936. | 9.50 |
| 2. HAMMERICH, L. L.: Personalendungen und Verbalsystem im Eskimoischen. 1936 | 10.35 |
| 3. VOLTEN, A.: Studien zum Weisheitsbuch des Anii. 1938 | 15.00 |

BIND XXIV (KR. 24.50):

- | | |
|---|-------|
| 1. JØRGENSEN, PETER: Nordfriesische Beiträge aus dem Nachlass Hermann Möllers. 1938 | 7.50 |
| 2. Batīsaputrikākathā. The Tales of the thirty-two Statuettes. A Newārī Recension of the Simhāsanadvātrimśatikā. Edited and translated with explanatory Notes by HANS JØRGENSEN. 1939 | 17.00 |

BIND XXV (KR. 22.00):

- | | |
|---|-------|
| 1. OHRT, F.: Die ältesten Segen über Christi Taufe und Christi Tod in religionsgeschichtlichem Lichte. 1938 | 12.50 |
| 2. PEDERSEN, HOLGER: Hittitisch und die anderen indoeuropäischen Sprachen. 1938 | 9.50 |

BIND XXVI (KR. 27.00):

- | | |
|--|------|
| 1. RÆDER, HANS: Platons Epinomis. 1938 | 2.75 |
| 2. NEUGEBAUER, O.: Über eine Methode zur Distanzbestimmung Alexandria-Rom bei Heron. 1938 | 3.00 |
| 3. HAMMERICH, L. L.: The Beginning of the Strife between Richard FitzRalph and the Mendicants. With an Edition of his Autobiographical Prayer and his Proposition <i>Unusquisque</i> . 1938. | 4.50 |
| 4. HAMMERICH, L. L.: Der Text des „Ackermanns aus Böhmen“. 1938 | 2.25 |
| 5. IVERSEN, ERIK: Papyrus Carlsberg No. VIII. With some Remarks on the Egyptian Origin of some popular Birth Prognoses. 1939 | 3.00 |
| 6. HATT, GUDMUND: The Ownership of Cultivated Land. 1939.... | 1.50 |
| 7. NEUGEBAUER, O.: Über eine Methode zur Distanzbestimmung Alexandria-Rom bei Heron. II. 1939 | 0.50 |
| 8. SARAUW, CHR.: Über Akzent und Silbenbildung in den älteren semitischen Sprachen. 1939..... | 7.50 |
| 9. RÆDER, HANS: Platon und die Sophisten. 1939..... | 2.00 |

BIND XXVII (Kr. 33.00):

Kr. Ø.

- | | |
|--|-------|
| 1. CHRISTENSEN, ARTHUR: <i>Essai sur la démonologie iranienne</i> . 1941 | 6.00 |
| 2. WULFF, K: <i>Über das Verhältnis des Malayo-Polynesischen zum Indochinesischen</i> . 1942 | 12.00 |
| 3. JØRGENSEN, HANS: <i>A Grammar of the Classical Newärī</i> . 1941 | 7.50 |
| 4. JESPERSEN, OTTO: <i>Efficiency in Linguistic Change</i> . 1941 | 4.50 |
| 5. IVERSEN, ERIK: <i>Two Inscriptions concerning Private Donations to Temples</i> . 1941 | 3.00 |

BIND XXVIII (Kr. 38.00):

- | | |
|---|-------|
| 1. PEDERSEN, HOLGER: <i>Tocharisch vom Gesichtspunkt der indo-europäischen Sprachvergleichung</i> . 1941 | 17.00 |
| 2. HENDRIKSEN, HANS: <i>Untersuchungen über die Bedeutung des Hethitischen für die Laryngaltheorie</i> . 1941 | 6.00 |
| 3. ERICHSEN, W.: <i>Demotische Orakelfragen</i> . 1942 | 3.00 |
| 4. WULFF, K.: <i>Acht Kapitel des Tao-tê-king</i> . Herausgegeben von Victor Dantzer. 1942 | 12.00 |

BIND XXIX (Kr. 34.50):

- | | |
|---|-------|
| 1. HAMMERICH, L. L.: <i>Clamor. Eine rechtsgeschichtliche Studie</i> . 1941 | 12.00 |
| 2. SANDER-HANSEN, C. E.: <i>Der Begriff des Todes bei den Ägyptern</i> . 1942 | 2.50 |
| 3. BIRKET-SMITH, KAJ: <i>The Origin of Maize Cultivation</i> . 1943 | 4.50 |
| 4. CHRISTENSEN, ARTHUR: <i>Le premier chapitre du Vendidad et l'histoire primitive des tribus iraniennes</i> . 1943 | 6.50 |
| 5. HANSEN, AAGE: <i>Stødet i Dansk</i> . 1943 | 9.00 |

BIND XXX (under Pressen):

- | | |
|--|-------|
| 1. WESTRUP, C.W.: <i>Recherches sur les formes antiques de mariage dans l'ancien droit romain</i> . 1943 | 6.00 |
| 2. PEDERSEN, HOLGER: <i>Zur Tocharischen Sprachgeschichte</i> . 1944 | 3.00 |
| 3. BUSCHARDT, LEO: <i>Vṛtra. Det rituelle Dæmondrab i den vediske Somakult</i> . 1945 | 10.00 |
| 4. PEDERSEN, HOLGER: <i>Lykisch und Hittitisch</i> . 1945 | 4.50 |
| 5. JØRGENSEN, PETER: <i>Über die Herkunft der Nordfriesen</i> . 1946 | 16.00 |
-
-